X 224/29

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

# DIODORE DE SICILE

EX LIBRIS DOMUS Bibliotheca - artium - SANCTI STANISLAI

Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

# BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

# DIODORE DE SICILE

TRADUITE DU GREC

AVEC DEUX PRÉFACES, DES NOTES ET UN INDEX

PAR FERD. HOEFER

TOME TROISIÈME

---

DEUXIÈME ÉDITION

---

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

BIBLIOTHEQUE S. A.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Digitized by Google

Digitized by Google

# BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

# DIODORE DE SICILE.

## LIVRE QUATORZIÈME.

SOMMAIRE.

Renversement de la démocratie à Athènes; institution des trente. — Cruautés que les trente exercent sur les citoyens. — Denys le tyran construit une citadelle et distribue la ville et le territoire à la multitude. — Denys recouvre contre toute attente la tyrannie qui avait été abolie. — Les Lacédémoniens règlent les affaires de la Grèce. — Mort d'Alcibiade; tyrannie de Cléarque le Laconien à Byzance; renversement de cette tyrannie. — Lysandre échoue dans sa tentative de renverser la dynastie des Héraclides. — Denys réduit en esclavage Catane et Naxos, et transporte le domicile des Léontins à Syracuse. — Fondation d'Alésa en Sicile. — Guerre des Lacédémoniens contre les Éliens. — Denys construit une enceinte près des Hexapyles. — Cyrus marche contre son frère, et périt. — Les Lacédémoniens viennent au secours des Grecs de l'Asie. — Fondation d'Adranum en Sicile; mort de Socrate le philosophe. — Construction de l'enceinte de la Chersonèse. — Préparatifs de Denys pour faire la guerre aux Carthaginois; fabrication d'armes; invention de la catapulte. — Guerre entre les Carthaginois et Denys. — Denys prend d'assaut Motye, ville célèbre des Carthaginois. — Pillage des temples de Cérès et de Proserpine par les Carthaginois. — Les dieux châtient les sacriléges; l'armée des Carthaginois est détruite par une maladie pestilentielle.—Combat naval entre les Syracusains et les Carthaginois; victoire des Syracusains. — Discours de Théodore sur la liberté. — Denys fait périr par un stratagème mille mercenaires des plus turbulents. — Denys assiége les forts et le camp des Carthaginois. — Denys bloque les Carthaginois et incendie un grand nombre de leurs navires. — Défaite des Carthaginois par terre et par mer. — La flotte des Carthaginois s'échappe la nuit, à l'insu des Syracusains et avec la coopération de Denys, gagné pour quatre cents talents. — La détresse des Carthaginois est une punition de leur impiété. —Rétablis-



Digitized by Google

sement des villes détruites en Sicile. — Denys prend d'assaut une partie des villes siciliennes et engage les autres dans son alliance. — Traité d'alliance conclu avec les souverains Agyris d'Agyre et Nicodème de Centoripium. — Agésilas, roi des Spartiates, passe en Asie avec une armée et dévaste le pays soumis aux Perses. — Agésilas est victorieux des Perses qui sont conduits par Pharnabaze. — Guerre béotique. — Conon, nommé général par les Perses, relève les murs d'Athènes. — Les Lacédémoniens battent les Béotiens à Corinthe; guerre corinthiaque. — Denys est rejeté de la citadelle de Tauroménium qu'il était, avec beaucoup de peine, parvenu à occuper. — Les Carthaginois sont défaits par Denys près de la ville de Bacéna. — Expédition des Carthaginois en Sicile; fin de la guerre. — Thibros, général lacédémonien, est vaincu et tué par les Perses. — Denys assiége Rhégium. — Les Grecs d'Italie, réunis en un seul corps, opposent de la résistance à Denys. — Denys est victorieux dans un combat, fait dix mille prisonniers, les renvoie sans rançon et accorde aux villes la faculté de se gouverner par leurs propres lois. — Prise et destruction de Caulonia et d'Hipponia; transport des habitants de Syracuse. — Les Grecs concluent avec Artaxerxès la paix par la négociation d'Antalcidas. — Prise de Rhégium; désastres de cette ville. — Prise de Rome par les Gaulois, à l'exception du Capitole.

I. Tous les hommes souffrent naturellement avec impatience le mal que l'on dit d'eux. Et, en effet, ceux mêmes dont la méchanceté est tellement manifeste qu'il est impossible de la nier, s'indignent cependant dès qu'on leur adresse des reproches et cherchent à justifier leur conduite. Tout le monde, mais surtout ceux qui aspirent au pouvoir ou à une fortune élevée, doivent donc éviter avec soin le reproche d'une mauvaise action; car, exposés par l'éclat de leur position à tous les regards, il leur est impossible de cacher leurs torts. Aucun homme placé au-dessus des autres ne doit espérer échapper au reproche d'une faute qu'il pourrait commettre. Et s'il parvient pendant sa vie à échapper à la réprobation qui frappe les méchants, qu'il sache que la vérité éclatera un jour et qu'elle fera connaître ouvertement tout ce qui avait été jadis tenu secret. C'est déjà une punition pour les méchants de laisser après eux, à la postérité, un souvenir ineffaçable de toute leur vie. Quand même il n'y aurait après la mort, pour nous que le néant (ainsi que quelques philosophes l'insinuent), la vie n'en serait cependant que plus misérable, si elle ne devait lais-

Digitized by Google

ser qu'une mémoire odieuse. Le lecteur trouvera, dans les détails du livre suivant, des preuves évidentes de la vérité de ces réflexions.

II. Les trente tyrans établis dans Athènes plongèrent, par leur ambition, la patrie dans de grands malheurs; et après avoir eux-mêmes perdu le pouvoir, ils ont laissé un opprobre éternel attaché à leurs noms. De même, les Lacédémoniens s'étant acquis sur la Grèce une suprématie incontestée, en ont été dépouillés du moment où ils voulurent commettre des actes injustes envers les alliés. Les chefs conservent leur autorité par des sentiments de bienveillance et d'équité; ils la perdent par leur injustice qui excite le ressentiment des subordonnés. Denys, tyran des Syracusains, offre un exemple analogue : pendant toute sa vie il était en butte à des conspirations, et la crainte d'être assassiné lui faisait porter sous sa tunique une cuirasse de fer. Enfin, la mémoire qu'il a laissée après lui est le plus frappant objet d'exécration pour toute la postérité. Mais nous parlerons de ces choses plus amplement en temps convenable. Actuellement, nous allons reprendre le fil de notre histoire en suivant l'ordre chronologique. Dans les livres précédents nous avons consigné tous les faits historiques depuis la prise de Troie jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse et de la suprématie des Athéniens, en comprenant un espace de sept cent soixante-dix-neuf années. Dans le livre présent, nous allons compléter notre récit en commençant par l'établissement des trente tyrans à Athènes, et en terminant ce livre à la prise de Rome par les Gaulois; ce qui comprend un espace de dix-huit ans.

III. La destruction de l'autorité établie à Athènes tombe dans la sept cent quatre-vingtième année après la prise de Troie. Dans cette même année, les Romains conférèrent l'autorité consulaire à quatre tribuns militaires, Caïus Furius, Caïus Servilius, Caïus Valérius, Numérius Fabius, et on célébra la XCIVe olympiade, où Corcinas de Larisse fut vainqueur à la course du stade[1]. A cette époque, les

1. Première année de la XCIVe olympiade; année 404 avant J.-C.

Digitized by Google

Athéniens, accablés de malheurs, conclurent avec les Lacédémoniens un traité en vertu duquel ils devaient abattre leurs murailles et conserver le droit de se gouverner d'après leurs anciennes lois. Les murailles de la ville furent démolies; mais les Athéniens n'étaient pas d'accord entre eux sur la forme du gouvernement à adopter. Les partisans de l'oligarchie voulaient revenir à l'ancienne constitution, suivant laquelle le pouvoir était entre les mains d'un petit nombre. La majorité désirait la démocratie, alléguant que c'était là aussi une constitution ancienne et qu'ils lui donneraient, d'un commun accord, la préférence. Comme les discussions à ce sujet se prolongeaient pendant plusieurs jours, les partisans de l'oligarchie envoyèrent des députés près de Lysandre le Spartiate (celui-ci, après la fin de la guerre, avait été chargé de régler l'administration des villes, dans la plupart desquelles il institua un gouvernement oligarchique). Ces députés espéraient ainsi le faire entrer, ce qui était vraisemblable, dans leurs desseins. Ils mirent donc à la voile pour Samos où séjournait alors Lysandre qui venait de s'emparer de la ville. Lysandre se rendit à leur invitation : après avoir confié le gouvernement de Samos à Thorax l'harmoste spartiate, il entra dans le Pirée avec cent bâtiments. Il convoqua une assemblée et conseilla aux Athéniens d'élire trente citoyens qui seraient placés à la tête du gouvernement et de l'administration de la ville. Théramène s'opposa à ce projet, et donnant lecture du traité de paix, qui accordait aux Athéniens le droit de se gouverner d'après leurs propres lois, il ajouta que ce serait le comble de l'injustice d'enlever aux Athéniens, contrairement à la foi jurée, la liberté de choisir eux-mêmes le gouvernement qui leur conviendrait. Lysandre répliqua que les Athéniens avaient déjà violé le traité, parce qu'ils n'avaient démoli leurs murs qu'après l'expiration du terme fixé dans le traité. En même temps il menaça Théramène de tout le poids de sa colère, lui déclarant qu'il le ferait mettre à mort s'il résistait plus longtemps aux volontés des Lacédémoniens. C'est ainsi que Théramène et le peuple, effrayés de ces menaces, furent contraints

Digitized by Google

de voter l'abolition du gouvernement démocratique. Ils choisirent donc trente citoyens chargés de l'administration de l'État, magistrats de nom, tyrans de fait.

IV. Le peuple, considérant la modération de Théramène, et espérant que les qualités éminentes de ce citoyen pourraient servir de frein à l'ambition démesurée des chefs du gouvernement, le mit, par ses suffrages, au nombre des trente magistrats. Ces magistrats élus devaient organiser le sénat ainsi que les diverses fonctions publiques, et rédiger des lois d'après lesquelles serait gouverné l'État. Mais ils ajournaient sans cesse la rédaction de ces lois, sous des prétextes spécieux; en même temps ils composaient de leurs amis le sénat et les magistratures, en sorte que ce n'était là que des magistrats de nom, car, en réalité, c'étaient les serviteurs des trente. Ils commencèrent l'exercice de leurs fonctions, en livrant à la justice et en faisant condamner à mort les hommes les plus pervers d'Athènes. Jusque-là les actes des trente étaient approuvés par les citoyens les plus modérés. Mais, plus tard, les trente, voulant tenter des entreprises violentes et contraires aux lois, demandèrent aux Lacédémoniens une garnison, en leur promettant d'établir un gouvernement conforme à leurs intérêts. En effet, ils n'ignoraient pas qu'ils ne pourraient exécuter les massacres qu'ils méditaient sans l'appui de troupes étrangères, et que toute la population se soulèverait pour défendre la sûreté commune. Les Lacédémoniens envoyèrent la garnison demandée. Les trente gagnèrent d'abord Callibius, commandant de cette garnison, par des présents et par tout ce qui peut flatter un homme. Puis, désignant les plus riches citoyens, ils les accusèrent de projets séditieux, les firent condamner à mort et vendre leurs biens à l'enchère. Théramène se mit en opposition avec ses collègues, et comme il les menaçait de se réunir à leurs adversaires pour défendre le salut public, les trente assemblèrent le sénat. Critias, leur chef, accusa Théramène de plusieurs choses; il lui reprocha surtout de trahir ce même gouvernement dont il faisait volontairement partie. Théramène prit alors la parole, et sa défense complète lui concilia le

Digitized by Google

bienveillance de tout le sénat. Critias et ses partisans, craignant qu'un tel homme ne parvînt, par son influence, à détruire l'oligarchie, le firent entourer de soldats, l'épée nue à la main, et ordonnèrent de le saisir. Théramène prévint leurs desseins en s'élançant vers le foyer sacré du sénat, non pas, disait-il, pour implorer la protection des dieux, mais pour que ceux qui le tueraient se rendissent coupables de sacrilége.

V. Les satellites des trente arrachèrent Théramène de son asile. Il supporta noblement son infortune, car il avait appris la philosophie à l'école de Socrate. Le reste de la population déplora le sort de Théramène; mais personne n'osa le secourir, à cause des hommes armés qui l'environnaient. Cependant Socrate le philosophe et deux de ses amis accoururent pour résister aux satellites. Mais Théramène les pria de n'en rien faire; et, tout en louant cette preuve d'amitié et leur courage, il leur dit qu'il serait bien plus malheureux s'il devenait la cause de la mort de ceux qui donnaient des témoignages d'une si profonde affection. Socrate et ses amis n'étant pas soutenus, et voyant que les plus puissants l'emportaient, se tinrent tranquilles. Les satellites des trente arrachèrent alors Théramène des autels qu'il embrassait, et le traînèrent au milieu de la place publique, jusqu'au lieu du supplice. Le peuple, effrayé de l'attitude menaçante de la garnison, ne manifesta que de la commisération pour le malheureux Théramène; il pleura son infortune en même temps qu'il versa des larmes sur sa propre servitude; car les citoyens des classes inférieures, voyant les vertus de Théramène ainsi foulées aux pieds, prévoyaient bien qu'on mépriserait leur faiblesse pour les asservir. Après la mort de Théramène, les trente dressèrent la liste des plus riches citoyens, et portant contre eux de fausses accusations, ils les mirent à mort et pillèrent leurs propriétés. Au nombre de ces victimes se trouva Nicératus, fils de Nicias, qui avait commandé l'expédition contre Syracuse : il passait pour le citoyen le plus riche et le plus considérable des Athéniens. Dans toutes les maisons on pleura la mort de ce citoyen, qui laissa après lui tant de

Digitized by Google

témoignages de sa bienfaisance. Cependant les trente, loin de s'arrêter dans leur scélératesse, ne montrèrent que plus de fureur : ils égorgèrent soixante des plus riches étrangers pour s'emparer de leurs biens. Les massacres se renouvelant journellement, presque tous les citoyens jouissant de quelque opulence s'enfuirent d'Athènes. Autolycus[1], orateur populaire, perdit également la vie; en un mot, les citoyens les plus aimés devinrent le point de mire des ternte. La ville d'Athènes fut tellement ruinée, que plus de la moitié de ses habitants l'abandonna.

VI. Les Lacédémoniens, voyant la ville d'Athènes déserte, se réjouirent, et décidés à empêcher les Athéniens de reconquérir leur puissance primitive, ils firent bientôt connaître leurs intentions. Ils décrétèrent que les émigrés d'Athènes seraient arrêtés dans toute la Grèce et livrés aux trente; que quiconque s'opposerait à l'exécution de ce décret, serait passible d'une amende de cinq talents. Bien que cette mesure fût souverainement inique, les autres villes, redoutant le pouvoir des Spartiates, se soumirent. Cependant les Argiens, révoltés de la cruauté des Lacédémoniens, furent les premiers qui, saisis de compassion, accueillirent avec bienveillance les réfugiés. Les Thébains en firent autant; ils rendirent même un décret qui condamnait à une amende tout individu qui, voyant arrêter un réfugié, ne lui porterait pas tout le secours possible.

Telle était la situation des Athéniens.

VII. En Sicile, Denys, tyran des Sicules, ayant fait la paix avec les Carthaginois, songea à affermir sa dynastie; car il prévoyait que les Syracusains, débarrassés de la guerre, auraient le loisir de songer à recouvrer leur liberté. Voyant que le quartier appelé l'Ile était la partie la plus forte de la ville et facile à défendre, il le sépara du reste de la ville par la construction d'un beau mur, sur lequel il construisit des tours élevées très-rapprochées les unes des autres. En avant de cette enceinte il bâtit des halles et des portiques assez vastes pour réunir une masse de peuple;

1. C'était un athlète dont il est question dans le banquet de Xénophon.

Digitized

en dedans, il construisit à grands frais une forte citadelle où il pourrait se réfugier promptement. Il renferma dans cette enceinte les chantiers situés dans le petit port appelé *Laccium*. Ce port, qui contenait soixante trirèmes, était fermé d'une porte par laquelle les navires entraient un à un. Denys donna ensuite la meilleure portion du territoire à ses amis et aux magistrats en fonction; le reste fut également réparti entre les étrangers et les citoyens, désignant par ce dernier nom les esclaves affranchis, qui furent appelés *néopolites*[1]. Il distribua au peuple les maisons de la ville, à l'exception de celles du quartier de l'Ile, dont il fit don à ses amis et à ses troupes mercenaires. Lorsqu'il pensa avoir assez affermi sa tyrannie, il conduisit son armée contre les Sicules, ayant le projet de subjuguer toutes les villes libres, et surtout celles qui, dans la guerre précédente, avaient embrassé le parti des Carthaginois. Il dirigea d'abord sa marche contre la ville des Herbessiniens[2], et s'occupa à en faire le siége. Cependant les Syracusains qui faisaient partie de cette expédition, une fois en possession des armes qu'on leur avait confiées, se révoltèrent et se reprochèrent les uns aux autres de n'avoir point secondé la cavalerie lorsqu'elle avait tenté de renverser le tyran. Le commandant que Denys avait mis à la tête de ses troupes proféra d'abord des menaces contre un soldat qui parlait trop librement. Comme cet homme répliqua avec audace, le chef s'avança pour le frapper. A cette vue, les soldats, indignés, égorgèrent ce commandant, qui s'appelait Doricus, et appelant les citoyens à la liberté, ils firent venir les cavaliers d'Etna. Ces cavaliers occupaient cette place depuis qu'ils avaient été exilés au commencement du règne de Denys.

VIII. Effrayé de l'insurrection des Syracusains, Denys leva le siége d'Herbessus, et retourna précipitamment à Syracuse pour s'emparer de la ville. Pendant qu'il était en

1. Νεοπολίται, nouveaux citoyens.
2. Cette ville était située à environ vingt kilomètres au nord-ouest de Syracuse.

Digitized by Google

fuite, les auteurs de la révolte choisirent pour généraux les soldats qui avaient massacré leur commandant, et, s'étant réunis aux cavaliers arrivés d'Etna, ils vinrent camper aux Épipoles[1] et interceptèrent au tyran toute communication avec la campagne. Ils dépêchèrent aussitôt des envoyés à Messine et à Rhégium, pour engager les habitants à les aider par mer à reconquérir leur liberté. Ces villes étaient, à cette époque, assez fortes pour mettre en mer au moins quatre-vingts trirèmes; elles les envoyèrent au secours des Syracusains dans la lutte entreprise pour secouer le joug du tyran. Des hérauts annoncèrent que l'on donnerait une forte somme d'argent à ceux qui tueraient le tyran, et que les étrangers qui abandonneraient le parti de Denys obtiendraient le droit de cité. En même temps les Syracusains préparèrent des machines de guerre pour battre les murs en brèche, et renouvelèrent journellement leurs attaques contre le quartier de l'Ile, et ils accueillirent avec bienveillance les étrangers qui abandonnaient le parti du tyran. Privé de toute communication avec la campagne, abandonné de ses mercenaires, Denys assembla ses amis pour délibérer sur le parti à prendre. Déjà il désespérait de conserver le pouvoir au point de chercher, non plus à combattre les Syracusains, mais à ne pas finir son règne par une mort ignominieuse. Héloris, un de ses amis, et selon quelques-uns, son père adoptif[2], lui répondit que le plus bel ornement funèbre était le signe de l'autorité souveraine. Polyxène, son beau-frère, lui conseilla de monter sur le plus rapide de ses chevaux, et de se rendre chez les Campaniens, dans le domaine des Carthaginois. Imilcar avait laissé ces Campaniens en garnison dans les places que les Carthaginois occupaient en Sicile. Philistus, qui, dans la suite, a écrit l'histoire de la Sicile, fut d'un avis contraire à celui de Polyxène; « ce n'est pas, disait-il à Denys, en fuyant à toute bride qu'il sied de quitter la tyrannie; il

1. Monticules fortifiés, situés autour de Syracuse.

2. D'après la conjecture de Wesseling, il faut lire ici ὁ ποιητὸς πατὴρ au lieu de ὁ ποιητὴς πατήρ, qui n'a guère de sens.

Digitized by Google

n'en faut sortir que tiré par les jambes. » Denys se rendit à ce dernier avis, et résolut de tout supporter plutôt que d'abdiquer le pouvoir. En conséquence, il envoya des parlementaires aux Syracusains pour les prier de lui accorder la faculté de sortir de la ville avec les siens; en même temps il dépêcha en secret des députés auprès des Campaniens, auxquels il promit tout l'argent qu'ils lui demanderaient, pour les engager à venir faire lever le siége de l'Ile.

IX. Les Syracusains accordèrent au tyran la faculté de se retirer avec cinq navires, et, croyant la victoire assurée, ils se tinrent moins sur leurs gardes. Ainsi, ils congédièrent la cavalerie comme inutile dans un siége; la plupart des fantassins se dispersèrent dans la campagne, comme si la tyrannie était complétement renversée. Cependant, les Campaniens, séduits par les promesses de Denys, s'avancèrent d'abord sur Agyre. Là, ils confièrent leur bagage à Agyris, commandant de la ville, et, armés à la légère, ils se mirent en route vers Syracuse, au nombre de douze cents cavaliers. Ayant fait ce trajet avec la plus grande célérité, ils tombèrent à l'improviste sur les Syracusains, en tuèrent un grand nombre et se firent jour, les armes à la main, jusqu'au quartier où Denys se trouvait renfermé. En ce même moment, trois cents soldats mercenaires se joignirent au tyran, qui reprit ainsi du courage. Pendant que la puissance de Denys se relevait, les Syracusains se désunirent : les uns proposèrent de continuer le siége, les autres de licencier l'armée et de quitter la ville. Instruit de cela, Denys fit une sortie, et, tombant sur les Syracusains en désordre, il les refoula jusque dans le quartier appelé *Ville neuve*. Il n'y eut pas beaucoup de morts, car Denys était accouru à cheval pour défendre de massacrer les fuyards. Les Syracusains se dispersèrent immédiatement dans la campagne; et peu de temps après ils se réunirent au nombre de sept mille cavaliers. Denys donna la sépulture aux Syracusains tombés dans cette affaire et envoya des députés à Etna, pour inviter les réfugiés à se soumettre et à rentrer dans leur patrie, leur pro-

Digitized by Google

mettant sur l'honneur de ne conserver aucun souvenir du passé. Quelques-uns, qui avaient laissé à Syracuse leurs enfants et leurs femmes, se rendirent avec empressement à cette invitation. Quant aux autres, pendant que les envoyés préconisaient la générosité que Denys avait montrée en faisant inhumer les morts, ils répondirent qu'il était digne du même bienfait et qu'ils priaient les dieux de leur fournir au plus tôt l'occasion de le lui faire sentir. Ceux-là, ne voulant en aucune façon se fier aux paroles du tyran, restèrent dans Etna, et épièrent le moment favorable pour marcher contre lui. Denys traita avec douceur les émigrés rentrés dans leur patrie, espérant par cet exemple engager les autres à revenir. Quant aux Campaniens, après les avoir comblés de présents, il les renvoya de la ville, se défiant de leur inconstance. Ils se rendirent à Entella et parvinrent à persuader aux habitants de les laisser vivre au milieu d'eux; mais profitant de la nuit pour exécuter leur dessein, ils égorgèrent tous les hommes adultes, épousèrent les femmes de leurs victimes, et prirent possession de la ville.

X. En Grèce, les Lacédémoniens, ayant terminé la guerre du Péloponnèse, obtinrent, d'un commun accord, la suprématie sur terre et sur mer. Ils nommèrent Lysandre au commandement de la flotte et lui ordonnèrent de se rendre dans les villes de la Grèce et d'y établir des *harmostes*. Abolissant le gouvernement démocratique, les Lacédémoniens cherchaient partout à introduire l'oligarchie. Ils imposaient des tributs aux peuples soumis, et eux, qui autrefois n'avaient pas l'usage de la monnaie, recueillaient annuellement de leurs impôts une somme de plus de mille talents[1].

Après avoir réglé, selon leur gré, les affaires de la Grèce, ils envoyèrent à Syracuse Ariste, un des hommes les plus considérables de Sparte, sous le prétexte d'abolir la tyrannie, mais en réalité pour contribuer à la consolider; car ils se flattaient de se faire de Denys un allié fidèle, en

1. Cinq millions cinq cent mille francs.

Digitized by Google

l'aidant à reconquérir son autorité. Arrivé à Syracuse, Ariste eut une entrevue secrète avec le tyran, et excita les Syracusains à la révolte, en invoquant la liberté. Ayant fait périr Nicotelès le Corinthien, chef des Syracusains, et trahi les conjurés qui s'étaient fiés à lui, il affermit le pouvoir du tyran, et, par cette action indigne, se couvrit de honte lui et sa patrie. Quelque temps après, Denys envoya les habitants faire leurs moissons, pénétra dans les maisons et enleva toutes les armes qui s'y trouvaient; il entoura ensuite la citadelle d'un second mur, fit construire des bâtiments et réunit un grand nombre de mercenaires; enfin il ne négligea rien pour l'affermissement de son autorité, instruit qu'il était, par l'expérience, que les Syracusains pouvaient tout supporter hormis l'esclavage.

XI. Pendant que ces choses se passaient, Pharnabaze, satrape de Darius, le roi, arrêta Alcibiade et le mit à mort, pour complaire aux Lacédémoniens. Comme Éphore attribue cette fin tragique d'Alcibiade à d'autres causes, je crois qu'il n'est pas inutile de dire ici quel motif cet historien donne de l'attentat commis sur Alcibiade. D'après ce qu'Éphore dit dans le dix-septième livre de son histoire, Cyrus et les Lacédémoniens s'étaient entendus en secret pour se préparer à faire la guerre à Artaxerxès, frère de Cyrus. Instruit du projet de Cyrus, Alcibiade alla trouver Pharnabaze, et, après lui avoir appris tous les détails de la conspiration, il le pria de lui donner la permission de se mettre en route pour se rendre auprès d'Artaxerxès; car il voulait être le premier à dénoncer au roi la trame du complot. Pharnabaze, après avoir écouté Alcibiade, voulut s'approprier le mérite de cette dénonciation et envoya, en conséquence, des messagers affidés pour la porter au roi. Cependant, Alcibiade ne recevant pas de Pharnabaze la permission de se rendre auprès du roi, alla trouver le satrape de la Paphlagonie pour obtenir la facilité de faire le voyage. Mais Pharnabaze, craignant que le roi n'apprît ainsi la vérité, dépêcha des sbires qui devaient assassiner Alcibiade en route. Ils l'atteignirent dans un village de la

Digitized by Google

Phrygie[1], où il s'était arrêté; pendant la nuit ils entourèrent la maison d'un amas de bois auquel ils mirent le feu. Alcibiade chercha d'abord à se défendre, mais, atteint par les flammes, et accablé des flèches qui étaient lancées sur lui, il rendit la vie.

A cette même époque, mourut le philosophe Démocrite, après avoir vécu quatre-vingt-dix ans. Lasthène le Thébain, qui avait remporté le prix aux derniers jeux olympiques, fut, dans la même année[2], vainqueur à une course de cheval. L'espace à parcourir était de Coronée à Thèbes[3].

En Italie, les Romains occupaient Erruca, ville des Volsques; les ennemis, revenus à la charge, se rendirent maîtres de la ville, et tuèrent la plus grande partie de la garnison.

XII. L'année étant révolue, Euclide fut nommé archonte d'Athènes; à Rome, quatre tribuns militaires furent revêtus de l'autorité consulaire, Publius Cornélius, Numérius Fabius, Lucius Valérius et Tarentius Maximus. A cette époque, les Byzantins se trouvaient dans une position critique, résultant des troubles intérieurs et de la guerre qu'ils avaient entreprise contre leurs voisins, les Thraces. Dans l'impossibilité d'apaiser ces dissensions intestines, ils demandèrent aux Lacédémoniens un commandant militaire. Les Spartiates leur envoyèrent Cléarque avec l'ordre de régler l'administration de la ville. Investi d'un pouvoir absolu, et à la tête d'une nombreuse troupe de mercenaires, il avait bien plutôt l'autorité d'un tyran que celle d'un gouverneur. Il commença d'abord par mettre à mort tous les magistrats qu'il avait invités à la solennité d'un sacrifice; ensuite, la ville étant plongée dans l'anarchie, il fit arrêter les chefs qu'on nommait les trente conseillers[4] et les fit étrangler. Après s'être approprié les biens des victimes, il dressa une liste des plus riches citoyens, et fit,

1. Ce village s'appelait Melissa, suivant Athénée.
2. Deuxième année de la XCIVe olympiade; année 403 avant J.-C.
3. Plus de quinze lieues.
4. Le texte paraît être ici corrompu. On ne sait s'il faut lire Βυζαντίους, Βοιωτούς ou βουλευτάς. J'ai préféré cette dernière variante.

Digitized by Google

sur de fausses accusations, condamner les uns à mort, les autres à l'exil. Il amassa ainsi d'immenses richesses, réunit de nombreux mercenaires, et s'affermit dans l'autorité souveraine. Cependant, le bruit des cruautés et des violences exercées par ce tyran s'étant répandu, les Lacédémoniens lui envoyèrent d'abord des députés chargés de l'inviter à résigner volontairement l'autorité souveraine. Comme il ne se rendit pas à cette invitation, les Lacédémoniens firent marcher contre lui une armée sous les ordres de Panthœdas. Instruit de l'approche de cette armée, Cléarque transporta ses troupes à Selybria, ville dont il était également le maître : comme il avait à se reprocher beaucoup de torts commis envers les Byzantins, il ne se dissimula pas qu'il aurait pour ennemis, non-seulement les Lacédémoniens, mais encore les habitants de Byzance. C'est pourquoi, croyant se défendre avec plus de sûreté dans Selybria, il y avait transporté ses richesses et ses troupes. Lorsqu'il apprit que les Lacédémoniens n'étaient plus loin, il se porta à leur rencontre et engagea un combat avec l'armée de Panthœdas, dans un lieu nommé Porus. L'action dura longtemps; les Lacédémoniens se battirent brillamment et mirent en déroute l'armée du tyran. Cléarque s'enferma d'abord à Selybria, avec un petit nombre de ses partisans, et se prépara à soutenir un siége; mais ensuite, craignant pour sa personne, il s'enfuit la nuit et fit voile pour l'Ionie. Là, il se lia avec Cyrus, frère du roi, et fut nommé à un commandement de troupes. Cyrus, institué chef de toutes les satrapies maritimes, et plein d'ambition, méditait alors le projet d'expédition contre son frère Artaxerxès. Voyant en Cléarque un homme d'un caractère résolu et entreprenant, il le combla de richesses et le chargea d'enrôler un grand nombre de soldats étrangers; car il était persuadé qu'il trouverait en lui un auxiliaire utile dans l'exécution de ses projets téméraires.

XIII. Lysandre le Spartiate avait réglé, suivant l'ordre des éphores, l'administration des villes soumises à la domination des Lacédémoniens, en établissant dans les unes le décemvirat, dans les autres l'oligarchie, et jouissait de

Digitized by Google

la plus grande considération à Sparte. En effet, en terminant la guerre du Péloponnèse, il avait procuré à sa patrie une suprématie incontestée sur terre et sur mer. Son ambition s'étant accrue par ces succès, il forma le projet de renverser la dynastie des Héraclides, et de rendre l'élection à la royauté accessible à tous les Spartiates ; car il espérait que le souvenir de ses hauts faits et des services rendus à la patrie, le ferait bientôt appeler au pouvoir suprême. Sachant que les Lacédémoniens attachaient une grande importance aux oracles[1], il essaya de gagner à prix d'argent la prêtresse de Delphes, il se flattait d'atteindre facilement son but, s'il parvenait à rendre l'oracle favorable à ses desseins. Comme il n'avait réussi, par aucune promesse d'argent, à séduire l'oracle de Delphes, il s'adressa aux prêtresses de Dodone, par l'intermédiaire d'un certain Phérécrate, natif d'Apollonie, qui était lié avec les familiers du temple. N'ayant pas davantage réussi, il entreprit un voyage à Cyrène, sous le prétexte d'accomplir des vœux faits à Jupiter Ammon, mais en réalité pour essayer de corrompre l'oracle. Avec les sommes d'argent qu'il avait apportées, il se flattait de gagner les ministres du temple, d'autant plus facilement que Libys, roi de ces contrées, avait été lié avec son père par le lien de l'hospitalité, et que le frère de Lysandre avait reçu le nom de Libys, en mémoire de cette amitié. Cependant, non-seulement il ne réussit par aucun de ces moyens à séduire l'oracle, mais les préposés du temple firent partir des envoyés chargés d'accuser Lysandre d'avoir voulu corrompre l'oracle. Lysandre, de retour à Lacédémone, se justifia d'une manière plausible de l'accusation portée contre lui. Alors les Lacédémoniens ne savaient rien encore du dessein qu'il avait conçu d'abolir la royauté héréditaire des Héraclides. Quelque temps après la mort de Lysandre, en cherchant dans sa maison des comptes d'argent, on trouva un discours soi-

1. Cicéron, *de Divinatione*, I, 43. [*Lacedæmonii*] *de rebus majoribus semper aut Delphis oraculum, aut ab Hammone, aut a Dodona petebant.*

Digitized by Google

gneusement écrit, qu'il devait prononcer devant le peuple, pour le persuader de décréter tous les citoyens éligibles à la royauté.

XIV. En Sicile, Denys, tyran des Syracusains, après avoir conclu la paix avec les Carthaginois et apaisé les troubles de la ville, s'occupa à soumettre à son pouvoir les villes chalcidiennes, Naxos, Catane, Léontium. Il désirait se rendre maître de ces villes, parce qu'elles étaient situées dans le voisinage de Syracuse, et qu'elles lui facilitaient les moyens d'étendre sa domination. Il marcha d'abord contre la ville d'Etna, et s'empara de cette place, les réfugiés qui s'y trouvaient n'étant pas de force à lui résister. De là, il se porta sur Léontium, et établit son camp dans les environs de la ville, aux abords du fleuve Téria. Après avoir rangé son armée en bataille, il envoya aux Léontiniens un héraut pour les sommer de rendre la ville, espérant ainsi les intimider. Les Léontiniens, loin d'écouter cette sommation, prirent toutes les dispositions pour soutenir un siége. Denys, qui manquait de machines de guerre, renonça pour le moment à investir la ville, et se contenta de ravager toute la campagne. Il marcha ensuite contre les Sicules, en apparence pour leur faire la guerre, mais en réalité pour que les Cataniens et les Naxiens fussent moins sur leurs gardes. Il s'arrêta quelque temps à Enna, et engagea Aïmnestus, citoyen de cette ville, à aspirer à la tyrannie, lui promettant son concours. Aïmnestus se laissa persuader; mais comme il ne voulut pas faire entrer Denys dans la ville, ce dernier, irrité, changea de dessein, et excita les Ennéens à renverser le tyran. Ils accoururent tous armés sur la place publique, pour reconquérir la liberté, ce qui mit le désordre dans toute la ville. Informé du tumulte qui venait d'éclater, Denys, prenant avec lui quelques affidés, pénétra dans la ville par un quartier désert, se saisit d'Aïmnestus et le livra à la vengeance des Ennéens; il se retira ensuite de la ville sans avoir fait aucun mal. Il agissait ainsi, non par amour pour la justice, mais pour gagner la confiance des autres villes.

Digitized by Google

XV. En partant de là, Denys se dirigea vers la ville des Erbitéens, et tenta de la prendre d'assaut. Ayant échoué dans cette tentative, il conclut avec les habitants un traité de paix, et se porta avec son armée sur Catane; car Arcésilaüs, qui commandait les Cataniens, avait promis de lui livrer la ville. Introduit à Catane, au milieu de la nuit, Denys se rendit maître de la ville, fit désarmer les habitants et y établit une forte garnison. Après cela, Proclès, chef des Naxiens, séduit par de grandes promesses, livra également sa patrie à Denys. Celui-ci, après avoir récompensé le traître et toute sa famille, vendit les habitants à l'enchère, abandonna à ses soldats le pillage des propriétés, et démolit les maisons et les murs. Le même sort fut réservé aux Cataniens; Denys vendit à Syracuse, comme esclaves, les prisonniers qu'il avait faits. Il concéda le territoire des Naxiens aux Sicules, limitrophes, et donna pour demeure aux Campaniens la ville des Cataniens. Après cela, Denys marcha avec toute son armée contre les Léontiniens, et investit leur ville de tous côtés. Il envoya aux habitants des parlementaires pour les sommer de livrer la ville et d'accepter le droit de cité à Syracuse. Les Léontiniens n'espérant aucun secours, et considérant les désastres que venaient d'éprouver les Naxiens et les Cataniens, craignaient de s'exposer aux mêmes malheurs. Ils cédèrent donc au destin en abandonnant leur ville, et en transportant leur domicile à Syracuse.

XVI. Après que les Erbitéens eurent fait la paix avec Denys, Archonide, gouverneur d'Erbite, conçut le projet de fonder une ville. Il avait à sa disposition une troupe de mercenaires, ramassis d'hommes, qui était accourue dans la ville d'Erbite pendant la guerre de Denys. Un grand nombre d'Erbitéens s'engagèrent également à faire partie de la colonie. A la tête de cette population mixte, Archonide alla occuper une hauteur à huit stades de la mer, et y fonda la ville d'Alesa. Comme il y avait en Sicile d'autres villes de ce nom, il l'appela, d'après lui, *Archonidium*. Lorsque, plus tard, cette ville eut pris un grand développement, tant par ses relations maritimes que par



Digitized

les immunités que les Romains lui avaient accordées, ses habitants désavouèrent leur origine orbitéenne, regardant comme un déshonneur de se reconnaître les descendants d'une ville qui leur était si inférieure. Quoi qu'il en soit, les deux villes offrent encore aujourd'hui plusieurs témoignages d'une origine commune; elles observent les mêmes cérémonies dans les sacrifices offerts à Apollon. Quelques-uns prétendent qu'Alesa fut fondée par les Carthaginois à l'époque où Imilcar conclut avec Denys un traité de paix.

En Italie, les Romains firent la guerre aux Véiens, pour les motifs suivants[1].... Ce fut dans ce temps que les Romains décrétèrent, pour la première fois, de donner à leurs guerriers une solde annuelle. Ils prirent d'assaut la ville des Volsques, laquelle s'appelait alors Anxur, et qui porte maintenant le nom de Taracine.

XVII. L'année étant révolue, Micion fut nommé archonte d'Athènes, et à Rome on investit de l'autorité consulaire six tribuns militaires, Titus Quintius, Caïus Julius et Aulus Manlius[2]. Dans ce temps[3], les habitants d'Orope eurent des troubles civils par suite desquels plusieurs citoyens furent envoyés en exil. Pendant quelque temps les exilés essayèrent, par leurs propres moyens, de rentrer dans leur patrie; mais n'ayant pu venir à bout de leur entreprise, ils engagèrent les Thébains à leur envoyer une armée. Les Thébains marchèrent donc contre les Oropiens, s'emparèrent de la ville d'Orope et en transportèrent les habitants à sept stades de la mer. Ils les laissèrent d'abord se gouverner d'après leurs propres lois; mais ensuite ils leur conférèrent le droit de cité et incorporèrent leur territoire à la Béotie.

Tandis que ces choses se passaient, les Lacédémoniens

1. Il y a ici une lacune dans le texte. Les motifs de cette guerre sont indiqués dans Tite-Live, lib. IV, c. 59.

2. Les noms des trois derniers tribuns militaires manquent dans le texte. D'après Tite-Live, IV, 61, c'était Quintus Cincinnatus, Lucius Furius Médullinus et Manlius Æmilius Mamercus.

3. Troisième année de la XCIVe olympiade; année 402 avant J.-C.

Digitized by Google

reprochaient aux Éliens, entre plusieurs autres torts, d'avoir empêché leur roi Pausanias[1] de sacrifier au dieu, et de s'être opposés à ce que les Lacédémoniens prissent part aux jeux olympiques. Décidés donc à faire la guerre aux Éliens, ils leur envoyèrent dix députés, avec ordre d'exiger d'abord que les villes limitrophes eussent la faculté de se gouverner elles-mêmes, suivant leurs propres lois, et de leur demander ensuite leur quote part des frais de la guerre contre les Athéniens. Ces demandes n'étaient que des prétextes et des motifs en apparence plausibles pour leur déclarer la guerre. Comme les Éliens, non-seulement refusèrent de répondre à ces prétentions, mais qu'ils reprochèrent aux Lacédémoniens de vouloir asservir tous les Grecs, les Lacédémoniens firent marcher contre eux Pausanias, un de leurs rois, avec quatre mille hommes. A cette troupe se joignit un grand nombre de soldats, fournis par presque tous les alliés, excepté les Béotiens et les Corinthiens, qui, désapprouvant la conduite des Lacédémoniens, ne prirent aucune part à l'expédition contre l'Élide. Pausanias, passant par l'Arcadie, envahit l'Élide et prit aussitôt Lasion, place forte. Conduisant ensuite son armée à travers les montagnes, il alla soumettre quatre villes, Thrœstum, Alium, Eupagium et Oponte. De là il vint camper près de Pylos, et s'empara immédiatement de cette place, à soixante-dix stades d'Élis. Après cela, il continua sa marche sur Élis même, et vint établir son camp sur les hauteurs situées en deçà du fleuve[2]. Les Éliens venaient alors de recevoir des Etoliens un secours de mille hommes d'élite qu'ils avaient préposés à la garde du gymnase. Pausanias essaya d'abord d'assiéger ce poste par bravade, persuadé que les Éliens n'oseraient faire aucune sortie, lorsque tout à coup les Étoliens, secondés d'un grand nombre de citoyens, se précipitèrent hors de la ville, mirent le désordre parmi les Lacédémoniens et leur tuèrent envi-

1. Il s'agit ici du roi Agis, suivant l'autorité de Xénophon et de Pausanias.

2. Le Pénée en Élide.

Digitized by Google

ron trente hommes. Pausanias leva alors le siége, et, voyant combien la prise de la ville serait difficile, il alla ravager le territoire sacré, où il fit un immense butin. Comme l'hiver approchait déjà, il fortifia les places de l'Élide dont il s'était rendu maître, y laissa de fortes garnisons, et alla, avec le reste de son armée, prendre ses quartiers d'hiver à Dyme.

XVIII. En Sicile, Denys, tyran des Syracusains, après avoir réussi à souhait à consolider son autorité, forma le projet de déclarer la guerre aux Carthaginois. N'étant pas encore suffisamment préparé à la guerre, il cacha son projet, tout en prenant les dispositions nécessaires pour en tenter l'exécution. Sachant que, dans la guerre attique, Syracuse avait pu être entouré d'un bras de mer à l'autre par un mur de circonvallation, il craignait que, dans un cas de revers, il ne fût privé de toute communication avec la campagne. Comme il voyait que les Épipoles étaient une position très-favorable pour attaquer la ville de Syracuse, il fit venir des architectes, sur l'opinion desquels il jugea nécessaire de fortifier les Épipoles par un mur qui subsiste encore aujourd'hui près des Hexapyles. Cette position située au nord de la ville, est toute garnie de rochers et inaccessible par les côtés extérieurs. Désirant hâter la construction de ce mur, Denys fit venir une multitude de gens de la campagne, parmi lesquels il choisit soixante mille ouvriers robustes, de condition libre, et leur distribua l'emplacement de l'enceinte. Pour chaque stade de terrain il établit un architecte, et pour chaque plèthre[1] un maître constructeur, ayant à son service deux cents ouvriers. Indépendamment de ceux-là, une multitude de bras étaient employés à tailler les pierres. Six mille couples de bœufs étaient employés sur l'emplacement désigné. L'activité de ces milliers de travailleurs, dont chacun s'empressait d'achever sa tâche, présentait un spectacle étonnant. Denys, pour stimuler leur zèle, promit de fortes récompenses à ceux qui achèveraient les premiers leur tâche; et ces promesses

1. Trente mètres.

Digitized by Google

étaient faites aux architectes qui devaient recevoir le double, ainsi qu'aux maîtres constructeurs et aux ouvriers. Il assistait lui-même, avec ses amis, à ces travaux, pendant des journées entières, se montrant partout et faisant relever ceux qui étaient fatigués; bref, déposant la gravité du magistrat, il se montrait comme un simple particulier, et, présidant aux travaux les plus lourds, il supportait la même fatigue que les autres. Il fit ainsi naître une telle émulation que quelques ouvriers ajoutaient à leurs journées une partie de la nuit. Aussi l'enceinte fut-elle, contre toute attente, achevée dans l'espace de vingt jours. Elle avait trente stades[1] de longueur sur une hauteur proportionnée; elle était si solidement construite qu'elle passait pour imprenable. Elle était flanquée de tours élevées, très-rapprochées les unes des autres, et bâties en pierres de taille, de quatre pieds, soigneusement jointes entre elles.

XIX. L'année étant révolue, Exainète fut nommé archonte d'Athènes; à Rome, on revêtit de l'autorité consulaire six tribuns militaires, Publius Cornélius, Cæso Fabius, Spurius Nautius, Caïus Valérius, Manius Sergius et Junius Lucullus[2]. Cyrus, gouverneur des satrapies maritimes, avait déjà formé le projet d'entreprendre une expédition contre son frère Artaxerxès. Cyrus était un jeune homme plein d'ambition, et avait des dispositions réelles pour la carrière militaire. Il avait pris à sa solde un grand nombre de troupes étrangères et fait de bons préparatifs pour l'expédition projetée. Mais il cacha à son armée ses véritables desseins, en lui disant qu'il allait la conduire en Cilicie pour châtier les tyrans qui s'étaient insurgés contre l'autorité du roi. Il avait aussi dépêché des envoyés pour demander aux Lacédémoniens des troupes auxiliaires, en leur rappelant les services qu'il leur avait rendus dans la guerre contre les Athéniens. Les Lacédémoniens estimant cette guerre utile à leurs intérêts, consentirent à fournir les secours demandés, et firent sur-le-

1. Plus de cinq mille cinq cent vingt mètres.
2. Quatrième année de la XCIVe olympiade; année 401 avant J.-C.

Digitized

champ prévenir leur nauarque, nommé Samius, de se mettre aux ordres de Cyrus. Samius commandait vingt-cinq trirèmes avec lesquelles il se rendit à Éphèse pour se joindre au nauarque de Cyrus, et se tenir prêt à toute coopération. Les Lacédémoniens firent aussi partir huit cents hommes d'infanterie, sous les ordres de Cheirisophus. Tamos était à la tête de toutes les forces navales des Perses, composées de cinquante trirèmes parfaitement équipées. Après l'arrivée des Lacédémoniens, les flottes réunies se dirigèrent vers les côtes de la Cilicie. Cependant Cyrus avait enrôlé en Asie et pris à sa solde treize mille hommes, qu'il rassembla à Sardes. Il confia les gouvernements de la Lydie et de la Phrygie à des Perses : il donna le gouvernement de l'Ionie, de l'Éolie et des contrées limitrophes à Tamos, son fidèle ami, originaire de Memphis. Il se dirigea ensuite, à la tête de son armée, vers la Cilicie et la Pisidie, sous le prétexte d'y châtier quelques rebelles. Il avait en tout soixante-dix mille Asiatiques, dont trois mille cavaliers, et treize mille soldats mercenaires, tirés du Péloponnèse et d'autres pays de la Grèce. Les Péloponnésiens, à l'exception des Achéens, étaient commandés par Cléarque le Lacédémonien, les Béotiens par Proxenus le Thébain, les Achéens par Socrate l'Achéen, les Thessaliens par Ménon de Larisse ; les divers corps de Barbares étaient sous les ordres de généraux perses. Cyrus s'était réservé le commandement en chef. Il communiqua aux généraux le projet d'une expédition contre son frère, mais il le cacha aux troupes, craignant de les voir reculer devant la gravité de cette entreprise. Pour parer à tout événement, il comblait ses soldats de soins pendant la route, se familiarisait avec eux, et pourvoyait abondamment à tous leurs besoins[1].

XX. Cyrus traversa la Lydie, la Phrygie, les contrées limitrophes de la Cilicie, et atteignit le défilé des portes ciliciennes. Ce défilé est très-étroit, formé par des préci-

1. Le récit abrégé que Diodore fait de l'expédition de Cyrus s'accorde assez bien avec l'*Anabasis* de Xénophon.

Digitized by Google

pices et a une étendue de vingt stades des deux côtés[1]. Il est environné de montagnes très-élevées et presque inaccessibles. De chaque côté de ces montagnes descend un mur jusqu'au milieu de la route où sont construites les portes qui la ferment. Après avoir dépassé ce défilé, Cyrus entra avec son armée dans une plaine aussi belle qu'aucune autre de l'Asie. De là il se rendit à Tarse, la plus grande des villes de la Cilicie, et s'en empara promptement. Syennesis, chef de la Cilicie, fut très-embarrassé à la nouvelle des forces nombreuses de l'ennemi, car il ne se trouvait pas assez fort pour s'opposer à leur marche. Cyrus le fit venir, après lui avoir donné un sauf-conduit. Syennesis, ayant appris la vérité sur cette expédition, consentit à prendre les armes contre Artaxerxès, appela auprès de lui un de ses fils et le fit partir avec Cyrus à la tête d'une forte troupe de Ciliciens. Mais, en homme prudent, et se mettant en garde contre l'inconstance de la fortune, il dépêcha secrètement son autre fils près du roi, pour l'informer des forces nombreuses qui marchaient contre lui. Ce messager devait, en même temps, annoncer au roi que si Syennesis avait fourni à Cyrus une troupe auxiliaire, c'est que, d'un côté, il y avait été contraint, mais que, d'un autre côté, il avait ainsi agi par affection pour Artaxerxès, s'étant proposé d'abandonner à propos le parti de Cyrus, pour se joindre à l'armée du roi. Cyrus laissa son armée se reposer à Tarse pendant vingt jours. Lorsqu'il se remit en route, les troupes commencèrent à soupçonner que l'expédition était dirigée contre Artaxerxès. Chacun se mit à calculer la longueur du chemin et le nombre des peuples ennemis qu'il aurait à combattre pour se frayer une route. Enfin, l'armée était pleine d'anxiété. Le bruit s'était répandu qu'il fallait marcher quatre mois pour arriver jusqu'à Bactres, et que le roi avait rassemblé une armée de plus de quatre cent mille hommes. Les soldats étaient tout à la fois inquiets et indignés : ils voulaient tuer leurs chefs comme des perfides qui les avaient trahis.

1. Plus de trois mille six cents mètres.

Digitized by Google

Cependant, Cyrus adressa à tous de vives instances et leur assura que l'expédition était dirigée, non pas contre Artaxerxès, mais contre un satrape de la Syrie. Les soldats se laissèrent persuader, et, ayant reçu une augmentation de solde, ils revinrent à leurs bonnes dispositions.

XXI. Après avoir traversé la Cilicie, Cyrus arriva à Issus, ville située sur les bord de la mer et la dernière de la Cilicie. Au même moment y entra la flotte lacédémonienne; elle débarqua ses troupes et amena à Cyrus comme un témoignage de la bienveillance des Spartiates, les huit cents hommes d'infanterie qui étaient commandés par Cheirisophus. Les Lacédémoniens lui remirent ces troupes comme si elles lui avaient été envoyées par de simples particuliers, amis de Cyrus; cependant, en réalité, tout avait été fait avec l'approbation des éphores. Les Lacédémoniens ne voulaient pas faire la guerre ouvertement à Artaxerxès; ils cachaient leurs desseins en attendant l'issue de la lutte.

Cyrus se mit en route avec toute son armée; il passa par la Syrie et ordonna aux nauarques de longer les côtes. Parvenu aux portes de la Syrie, il se réjouit de trouver ce poste sans défenseurs, car il était bien inquiet de le voir occupé d'avance. C'est un défilé étroit et escarpé, de manière à pouvoir être aisément défendu par une poignée de soldats. Il est encaissé entre deux montagnes très-rapprochées; l'une est presque taillée à pic et remplie de précipices; l'autre sert de point de départ au seul chemin qui soit praticable dans ces lieux; elle s'appelle le Liban[1] et s'étend jusqu'à la Phénicie. L'espace compris entre ces montagnes est de trois stades, complétement fortifié par un mur et fermé, dans sa partie la plus étroite, par des portes que Cyrus franchit sans encombre, pendant qu'il ordonna à la flotte de retourner à Éphèse. En effet, la flotte lui devenait inutile, puisqu'il devait continuer sa route dans l'intérieur du pays. Après vingt jours de marche, il atteignit la ville de Thapsacus, située sur les rives de l'Eu-

1. Cette montagne est sans doute une ramification éloignée du Liban proprement dit.

Digitized by Google

phrate. Il s'y arrêta cinq jours, et, s'étant attaché l'armée par les abondantes provisions qu'il lui avait fournies et par le butin qu'il lui avait laissé faire, il convoqua une assemblée générale et découvrit aux troupes réunies le but réel de son expédition. Comme le discours fut mal accueilli par les soldats, Cyrus les supplia tous de ne point l'abandonner; en même temps il promit de les combler de présents, ajoutant qu'arrivé à Babylone il donnerait à chaque homme cinq mines d'argent[1]. Exaltés par l'espoir de ces récompenses, les soldats se laissèrent persuader à le suivre. Cyrus passa l'Euphrate avec son armée, et parvint, par des marches forcées, aux frontières de la Babylonie où il fit reposer ses troupes.

XXII. Le roi Artaxerxès, d'avance instruit par Pharnabaze de l'expédition que Cyrus préparait en secret contre lui, avait, à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, concentré toutes ses forces à Ecbatane en Médie. Comme les Indiens et les autres nations étaient, vu la distance des lieux, en retard pour l'envoi de leurs contingents, le roi, avec l'armée déjà réunie, se porta à la rencontre de Cyrus. Toute cette armée s'élevait, au rapport d'Euphore, à quatre cent mille hommes, y compris la cavalerie. Arrivé dans la plaine babylonienne, le roi établit son camp sur les rives de l'Euphrate, ayant l'intention d'y laisser son bagage; car il savait que l'ennemi n'était pas loin et il jugeait de son audace par la témérité de son entreprise. Il creusa donc un fossé de soixante pieds de largeur sur dix de profondeur, et l'entoura comme d'un mur, par tous les chariots rangés en cercle, qui avaient suivi l'armée. Il laissa dans ce camp ainsi retranché, tout son bagage avec la foule inutile et y établit une garnison suffisante. Quant à lui, il se mit à la tête de ses troupes, libres de toutes entraves, et alla au-devant des ennemis qui étaient proches. Dès que Cyrus vit l'armée du roi se porter en avant, il rangea aussitôt la sienne en bataille. L'aile droite, s'appuyant à l'Euphrate, était formée par l'infanterie lacédé-

1. Quatre cent cinquante-huit francs.

Digitized by Google

monienne et quelques corps mercenaires, sous le commandement de Cléarque le Lacédémonien, qui était soutenu par la cavalerie paphlagonienne, au nombre de mille chevaux. L'aile gauche était occupée par les troupes tirées de la Phrygie et de la Lydie, et par un détachement de mille cavaliers sous les ordres d'Aridée[1]. Le centre de l'armée était commandé par Cyrus lui-même. Cette phalange était formée des plus braves des Perses et d'autres Barbares, au nombre d'environ dix mille. Elle était précédée d'un corps de mille cavaliers, magnifiquement équipés, portant des cuirasses et des épées grecques. Artaxerxès avait placé sur le front de son armée un grand nombre de chars armés de faux. Il avait confié le commandement des ailes à des chefs perses, et s'était lui-même réservé le centre, composé d'au moins cinquante mille hommes d'élite.

XXIII. Lorsque les deux armées n'étaient plus éloignées l'une de l'autre que de trois stades[2], les Grecs entonnèrent le péan et s'avancèrent d'abord lentement. Mais, arrivés à portée de trait, ils pressèrent le pas. C'était là l'ordre donné par Cléarque le Lacédémonien. En effet, en s'abstenant de parcourir rapidement un long intervalle, les soldats se réservaient frais et dispos au combat; et en accélérant, au contraire, le pas, en présence des ennemis, ils se dérobaient aux coups des projectiles qui devaient voler au-dessus de leurs têtes. Dès que l'armée de Cyrus fut en présence de celle du roi, elle fut reçue par une immense quantité de flèches, comme devait en lancer une armée de quatre cent mille hommes. Mais le combat à distance ne dura pas longtemps; les soldats en vinrent bientôt aux mains. Dès le commencement de la mêlée, les Lacédémoniens et les autres mercenaires étonnèrent les Barbares par la splendeur de leurs armes et la prestesse de leurs mouvements. Car les Barbares étaient couverts d'armures de petite dimension; presque tous leurs rangs étaient armés à la légère et, de plus, ils étaient sans aucune expérience

1. Xénophon appelle ce chef Ariée, Ἀριαῖος.
1. Environ cinq cent cinquante mètres

Digitized by Google

de la guerre; tandis que les Grecs avaient passé leur vie dans les combats, et avaient acquis une grande supériorité dans l'art militaire pendant la longue guerre du Péloponnèse. Aussi firent-ils promptement lâcher le terrain aux rangs qui leur étaient opposés et tuèrent un grand nombre de Barbares. Le hasard avait placé au centre de leurs armées les deux adversaires qui se disputaient la couronne A cette vue, ils fondirent l'un sur l'autre, jaloux de décider par eux-mêmes le sort de la bataille. La fortune semblait avoir ainsi réduit la lutte entre deux frères à un combat singulier, comparable à celui d'Étéocle et de Polynice, chanté par les poëtes tragiques. Cyrus fut le premier à lancer son javelot à distance et atteignit le roi qui tomba à terre. Les soldats qui l'entouraient le relevèrent aussitôt et l'entraînèrent hors du combat. Tissapherne, Perse d'origine, succédant au roi dans le commandement, exhorta les troupes et combattit lui-même brillamment. Il répara l'échec amené par la chute du roi et, se montrant partout à la tête d'un corps d'élite, il porta la mort dans les rangs de l'ennemi : sa valeur le faisait reconnaître au loin. Cyrus, fier de l'avantage qu'il venait de remporter, se précipita au milieu de la mêlée et, abusant de son audace, il tua de sa propre main un grand nombre d'ennemis. Il continuait à s'exposer ainsi de plus en plus, lorsqu'il tomba frappé mortellement par un soldat perse inconnu[1]. Sa mort ranima le courage des troupes du roi qui, par leur nombre et leur ardeur guerrière, parvinrent à culbuter l'ennemi.

XXIV. Aridée, satrape de Cyrus, commandant l'aile gauche de l'armée, soutint d'abord intrépidement le choc des Barbares. Cependant, menacé d'être enveloppé par la phalange ennemie qui s'étendait considérablement, et apprenant la mort de Cyrus, il se réfugia avec ses soldats dans un des quartiers où il pouvait trouver un asile. Cléarque, à la vue de la déroute du centre et des autres corps auxiliaires, s'abstint de poursuivre les ennemis et, appelant à

1. Diodore a probablement suivi ici l'opinion de Ctésias. D'après d'autres historiens, Cyrus a été tué de la main même d'Artaxerxès.

Digitized

lui les soldats, il leur fit faire halte ; car il craignait que les Grecs, attaqués par toute l'armée des Perses, ne fussent enveloppés de toutes parts et complétement exterminés. Les soldats victorieux du roi se mirent d'abord à piller les bagages de Cyrus; et ce ne fut qu'à l'approche de la nuit qu'ils se rallièrent pour tomber sur les Grecs. Ceux-ci reçurent l'attaque vaillamment. Les Barbares lâchèrent bientôt le terrain, vaincus et mis en déroute par le courage et l'agilité des Grecs. Les soldats de Cléarque tuèrent un grand nombre de Barbares; la nuit étant survenue, ils élevèrent un trophée et se retirèrent dans leur camp vers l'heure de la seconde garde.

Telle fut l'issue de cette bataille, dans laquelle le roi perdit plus de quinze mille hommes; la majeure partie avait été tuée par les Lacédémoniens de Cléarque et les troupes mercenaires. L'aile gauche de l'armée de Cyrus compta environ trois mille morts. Quant aux Grecs, on rapporte qu'ils ne perdirent pas un seul homme, et qu'un petit nombre seulement fut blessé. Dès que la nuit fut passée, Aridée qui s'était réfugié dans ses quartiers, envoya des messagers à Cléarque pour l'inviter à se joindre à lui dans une retraite commune vers les bords de la mer. Car la mort de Cyrus et les troupes nombreuses du roi inspirèrent les plus vives alarmes à ceux qui avaient osé prendre les armes pour renverser le trône d'Artaxerxès.

XXV. Cléarque convoqua les généraux et les chefs de corps pour délibérer sur les conjonctures actuelles. Ils étaient encore à se consulter, lorsque arriva, de la part du roi, une députation dont le chef était un Grec, nommé Phalinus, natif de Zacynthe. Introduits dans l'assemblée, les envoyés s'exprimèrent ainsi : « Le roi Artaxerxès vous fait dire : Puisque j'ai vaincu et tué Cyrus, rendez les armes. Venez vous asseoir aux portes de mon palais, et cherchez, par votre soumission, à recueillir quelque bienfait. » A ces paroles chacun des généraux grecs répondit comme Léonidas, lorsque, gardant le passage des Thermopyles, il fut sommé par Xerxès de mettre bas les armes : « Si nous sommes devenus les amis du roi, disait Léonidas aux en-

Digitized by Google

voyés de Xerxès, nous serons, en conservant nos armes, des auxiliaires plus utiles; si, au contraire, nous sommes forcés d'être ses ennemis, nous pourrons mieux le combattre avec les armes[1]. » Cléarque fit une réponse semblable. Proxène le Thébain s'exprima ainsi : « Maintenant nous avons à peu près tout perdu; il ne nous reste plus que notre courage et nos armes. Nous croyons donc que si nous conservons nos armes, le courage pourra nous servir; mais que si nous les livrons, notre courage nous sera inutile. Allez dire au roi que s'il songe à nous faire du mal, nous combattrons pour notre salut commun, les armes à la main. » On rapporte aussi que Sophilus, l'un des chefs de corps, adressa aux envoyés d'Artaxerxès ces mots : « Les paroles du roi me surprennent. S'il s'estime supérieur aux Grecs, qu'il vienne avec son armée nous enlever nos armes; s'il veut employer les moyens de persuasion, qu'il nous dise quelle grâce il nous accordera pour prix de ce sacrifice. » Enfin Socrate l'Achéen tint le discours suivant : « Le roi se conduit envers nous d'une façon fort étrange. Ce qu'il veut nous prendre, il nous le demande sur-le-champ; et ce qu'il doit nous donner en échange, il ordonne de le lui demander en suppliants. Enfin, si c'est par ignorance qu'il commande à des hommes victorieux comme à des gens vaincus, qu'il s'avance avec ses nombreuses troupes; il apprendra de quel côté est la victoire. Si, au contraire, il sait parfaitement que nous avons vaincu, et qu'il nous trompe par un mensonge, comment pourrions-nous dans la suite ajouter foi à ses paroles? » Les messagers partirent avec ces diverses réponses. Cléarque se retira dans le quartier où s'était déjà réfugiée l'armée. Là, on délibéra sur le plan de retraite et sur la route pour gagner ensemble les bords de la mer. Il fut convenu que l'on ne suivrait pas le même chemin par lequel on était venu. Car le pays qu'on avait traversé était en grande partie désert, et les troupes, sans cesse harcelées par les ennemis, auraient manqué de vivres. Il fut donc décidé que l'on passerait par la Paphlago-

1. Voyez plus haut, XI, 5.

Digitized by Google

nie. Aussitôt les troupes prirent le chemin de la Paphlagonie, s'avançant à petites journées, pour avoir le temps de se munir de provisions.

XXVI. Dès que le roi, qui était à peu près remis de sa blessure, apprit le départ des ennemis, il se mit à leurs trousses à la tête de son armée, croyant avoir affaire à des fuyards. Il les atteignit bientôt, car ils marchaient lentement; et comme il faisait déjà nuit, il établit son camp tout près de celui de ses ennemis. A la pointe du jour, les Grecs se rangèrent en bataille. Le roi leur envoya des parlementaires et conclut d'abord une trêve de trois jours; il y fut stipulé que le roi s'engageait à faire cesser les hostilités dans le pays [que les Grecs allaient traverser], à leur donner des guides qui devaient les conduire jusqu'à la mer, et à leur ouvrir, dans leur retraite, des marchés de vivres. De leur côté, les mercenaires de Cléarque et toutes les troupes d'Aridée s'engageaient à ne causer aucun dommage dans les contrées qu'ils devaient parcourir. Après la conclusion de ce traité, les Grecs continuèrent leur marche, et le roi ramena son armée à Babylone. Là, il récompensa, chacun selon son mérite, ceux qui s'étaient distingués dans la bataille, et proclama Tissapherne le plus brave de tous. Il le combla de présents, lui donna sa fille en mariage, et eut en lui, pendant le reste de sa vie, le plus fidèle de ses amis. Il lui confia aussi le gouvernement des satrapies maritimes qui avaient été sous les ordres de Cyrus. Comme Tissapherne voyait le roi fort irrité contre les Grecs, il lui promit de les faire tous massacrer, s'il voulait mettre à sa disposition des corps d'armée, et pardonner à Aridée, qui devait lui livrer les Grecs pendant leur retraite. Le roi accueillit avec joie cette proposition, et permit à Tissapherne de choisir dans toute l'armée les plus braves. [Tissapherne partit à la tête de ce corps, et, après plusieurs journées de marche, il vint établir son camp dans le voisinage de celui des Grecs. De là, il envoya des députés chargés d'inviter Cléarque et][1] les autres chefs à venir parler avec lui.

1. Les mots renfermés entre deux crochets manquent dans le texte

Digitized by Google

Cléarque, presque tous les généraux et une vingtaine de capitaines[1] se rendirent auprès de Tissapherne; ils étaient accompagnés d'environ deux cents hommes qui avaient l'intention d'acheter des vivres. Tissapherne appela les généraux dans sa tente; les simples capitaines restèrent à l'entrée. Peu d'instants après, il s'éleva un drapeau rouge sur la tente de Tissapherne; c'était le signal pour arrêter les généraux qui étaient dans l'intérieur, en même temps que les capitaines furent égorgés par ceux qui en avaient reçu l'ordre. D'autres tuèrent les soldats qui venaient pour acheter des vivres. Un seul s'échappa et vint annoncer dans le camp des Grecs ce triste événement.

XXVII. A cette nouvelle, les soldats, frappés d'abord d'épouvante, coururent tous, dans le plus grand désordre, aux armes, et n'obéirent plus à aucun commandement. Mais, voyant ensuite qu'on ne venait point fondre sur eux, ils élurent plusieurs nouveaux généraux et donnèrent le commandement en chef à Cheirisophus le Lacédémonien. Ce fut sous les ordres de ces chefs que l'armée se mit en marche, et se dirigea, sur la route la plus frayée, vers la Paphlagonie. Quant à Tissapherne, il chargea de chaînes les généraux grecs et les envoya à Artaxerxès. Celui-ci les fit tous mettre à mort, à l'exception de Menon, qu'il relâcha, parce que ce général, s'étant brouillé avec ses camarades, paraissait avoir eu l'intention de trahir les Grecs. Tissapherne, à la tête de ses troupes, se mit à la poursuite des Grecs; mais il n'osa pas les attaquer de front, redoutant le courage d'hommes réduits au désespoir. Il se bornait à les harceler en occupant les postes les plus favorables, mais il ne pouvait pas leur faire beaucoup de mal; il les poursuivit ainsi jusque chez les Carduques. Dans l'impossibilité de rien exécuter d'important, il se dirigea avec son armée

grec qui est ici tronqué. Je propose de le rétablir par l'intercalation suivante : Ὁ δὲ Τισσαφέρνης ὥρμησε μετὰ τῆς δυνάμεως, καὶ ὁδοιπορήσας ἡμέρας πλείους, τὴν στρατοπέδειαν ποιήσατο ἐγγύς τοῦ στρατοπέδου τῶν Ἑλλήνων · ἐκεῖθεν πέμψας ἀγγέλους Κλεάρχῳ καὶ ἄλλοις....

1. Le texte porte ὡς εἰκός, au lieu de ὡς εἴκοσι qui se trouve dans Xénophon (*Anabasis*, II) : πέντε μὲν στρατηγοὺς, εἴκοσι δὲ λοχαγούς.

Digitized by Google

vers l'Ionie. Les Grecs mirent sept jours à franchir les montagnes des Carduques, ayant beaucoup à souffrir de la part des indigènes, hommes robustes et connaissant parfaitement le pays. Ces montagnards étaient ennemis du roi, indépendants, exercés à la guerre, très-habiles à lancer avec leurs frondes d'énormes pierres, et à manier des arcs immenses. Échelonnés sur les hauteurs, ils lancèrent de là leurs projectiles sur les Grecs, en tuèrent beaucoup et en maltraitèrent un grand nombre. Leurs flèches avaient plus de deux coudées de long; elles pénétraient à travers les boucliers et les cuirasses, au point qu'il était impossible de s'en garantir. On raconte même que ces flèches étaient si longues, que les Grecs s'en servaient en guise de saunies, après les avoir fixées à des courroies. Enfin, après une marche pénible à travers cette contrée, les Grecs arrivèrent sur les bords du fleuve Centrite[1]; ils le passèrent et entrèrent dans l'Arménie. Tiribaze était satrape de cette province. Les Grecs conclurent avec lui un traité de paix et traversèrent le pays comme amis.

XXVIII. En traversant les montagnes de l'Arménie, ils rencontrèrent beaucoup de neige et faillirent tous périr. L'air étant agité, la neige tomba d'abord peu abondante et ne mit point d'obstacle à la continuation de la marche; mais bientôt le vent souffla plus violemment, et comme la neige tomba en grande quantité, elle couvrit tout le sol et ne permit plus de distinguer les routes ni la situation des lieux. Le découragament et la peur s'emparèrent alors de tous les soldats, qui, de crainte de périr, ne voulaient point revenir sur leur pas, et ne pouvaient plus avancer en raison de l'épaisseur de la neige. Cependant, l'hiver se faisait de plus en plus sentir : les vents impétueux étaient accompagnés d'une grêle abondante, qui frappa directement dans la figure et obligea l'armée entière de faire halte. Dans l'impossibilité de résister aux fatigues de la marche, chacun dut s'arrêter où le hasard l'avait placé. Manquant des

1. Le Centrite séparait, suivant Xénophon, l'Arménie du pays des Carduques.

Digitized by Google

choses les plus nécessaires à la vie, les Grecs passèrent toute cette journée et la nuit en plein air, exposés à beaucoup de maux. La neige, qui n'avait pas cessé de tomber, couvrait toutes les armes, et le froid, devenu très-intense par un temps serein, avait engourdi les corps. En proie à cet excès de maux, ils veillaient durant toute la nuit; les uns allumaient des feux pour en tirer quelque soulagement; les autres, saisis par le froid et ayant presque tous les membres gelés, désespéraient de tout salut. Aussi, à la pointe du jour, la plupart des bêtes de somme étaient crevées; beaucoup d'hommes étaient morts sur place, et un grand nombre de ceux qui avaient encore conservé leurs facultés mentales, ne pouvaient remuer leurs corps engourdis par le froid. Quelques-uns avaient perdu la vue par le froid et l'éclat de la neige[1]. Enfin, l'armée entière aurait péri, si elle n'eût pas bientôt rencontré des villages remplis de vivres. Dans ces villages, le bétail était gardé dans des souterrains où on le faisait descendre; les hommes entraient dans les maisons par des échelles. Les bêtes de somme étaient nourries avec du foin, et les soldats y trouvaient en abondance toutes les provisions nécessaires à la vie.

XXIX. Après s'être arrêtés huit jours dans ces villages, les Grecs continuèrent leur route en se dirigeant vers le fleuve Phasis. Là, ils séjournèrent quatre jours, et traversèrent ensuite le pays des Chaoniens et des Phasianiens. Attaqués par les indigènes, ils les défirent dans un combat et en tuèrent un grand nombre. Ils occupèrent les habitations de ces indigènes, pleines de richesses, et s'y arrêtèrent quinze jours. De là, ils se dirigèrent vers le pays des Chalybes[2], qu'ils traversèrent en sept jours, et atteignirent les bords du fleuve appelé Harpagus[3], large de quatre plè-

1. Les cas de cécité, produits par l'éclat de la neige, sont très-fréquents. Ce genre de cécité (amaurose) consiste dans la paralysie de la rétine par suite d'une réflexion trop vive des rayons lumineux.

2. Le texte porte inexactement *Chalcidiens*. Xénophon parle ici du pays des Chalybes.

3. Ce fleuve était sans doute l'*Apsarus* d'Arrien ou l'*Apsorus* de Ptolémée.



Digitized by Google

thres[1]. De là, passant par une plaine, ils entrèrent sur le territoire des Scutines, où ils se reposèrent pendant trois jours, au sein de l'abondance. En quittant ce pays ils atteignirent, après quatre jours de marche, une grande ville appelée Gymnasia. Le chef de cette contrée fit un traité avec les Grecs et leur donna des guides qui devaient les conduire jusqu'à la mer. En quinze jours de route, ils atteignirent le mont Chénium. Dès que les soldats de l'avant-garde eurent aperçu la mer, ils témoignèrent leur joie en poussant de telles clameurs, que ceux qui étaient à l'arrière-garde coururent aux armes, croyant être attaqués par les ennemis. Mais lorsqu'ils furent tous parvenus dans le lieu d'où ils pouvaient découvrir la mer, ils rendirent grâce aux dieux en élevant leurs mains, et s'estimèrent déjà sauvés; puis, entassant des pierres les unes sur les autres, ils en construisirent des colonnes élevées, auxquelles ils suspendirent les dépouilles enlevées aux Barbares, afin de laisser après eux un monument immortel de leur expédition. Enfin, ils firent présent d'une coupe d'argent et d'un vêtement persique au guide, qui se sépara d'eux, après leur avoir montré le chemin qui conduit chez les Macrons. Arrivés dans le pays des Macrons, les Grecs firent avec ce peuple un traité de paix; en signe de garantie, ils reçurent une lance fabriquée à la manière des Barbares, tandis qu'ils donnèrent en retour une lance grecque. C'était là, disaient les Barbares, l'usage de leurs ancêtres, lorsqu'ils voulaient donner à la foi jurée la plus forte garantie. Ayant franchi les limites du pays des Macrons, ils entrèrent dans la région des Colchidiens. Assaillis par les indigènes qui s'étaient attroupés, ils les défirent dans un combat et leur tuèrent beaucoup de monde. Ils s'emparèrent ensuite d'une position retranchée d'où ils portèrent la dévastation dans les campagnes voisines. Après avoir ainsi amassé des dépouilles, ils se reposèrent au sein de l'abondance.

XXX. Les Grecs trouvèrent dans cette région de nombreux essaims d'abeilles qui avaient formé de belles ruches.

1. Plus de cent vingt mètres.

Digitized by Google

Tous ceux qui avaient goûté du miel de ces abeilles, furent atteints de symptômes étranges. Les uns devinrent maniaques, tombaient à terre et étaient semblables à des morts. Séduits par la douceur de cet aliment, beaucoup de soldats en mangèrent, et, en peu de temps, le sol fut jonché d'hommes comme après la perte d'une bataille. Ce jour-là, toute l'armée était découragée par cet étrange accident, et consternée à la vue de tant de malheureux. Le lendemain, à la même heure [où l'accident était arrivé], tous furent rétablis, et ayant bientôt repris leurs sens, ils se levèrent et se sentirent comme des hommes qui ont fait usage d'une préparation pharmaceutique[1]. Ainsi rétablis, ils se mirent en route et parvinrent, dans trois jours, à Trapézonte, ville grecque, colonie de Sinope, située dans la Colchide. Les Grecs y séjournèrent trente jours, et reçurent chez les indigènes une brillante hospitalité. Ils y célébrèrent un sacrifice et des jeux gymniques en honneur d'Hercule et de Jupiter Sauveur, dans le même endroit où, selon la tradition, abordèrent le navire Argo et les compagnons de Jason. Cheirisophus, le commandant des troupes, fut ensuite dépêché à Byzance pour ramener des bâtiments et des trirèmes. Il passait pour l'ami [d'Anaxibius, nauarque byzantin. Cheirisophus partit donc sur une *céloce*[2]. [Pendant l'absence de leur chef], les Grecs obtinrent des Trapézontins deux navires légers, et firent des excursions sur mer et sur terre pour piller les Barbares du voisinage. Ils attendirent ainsi pendant trente jours le retour de Cheirisophus; mais comme celui-ci tardait à revenir et que les provisions commençaient à manquer, ils partirent de Tra-

1. Ce miel est appelé par Dioscoride μέλι μαινόμενον, c'est-à-dire du miel qui produit la folie (Dioscoride, II, 103); Pline (H. N., XXI, 17); Strabon (XII, p. 826; édit. Casaub.); Élien (*Hist. Anim.*, V, 42) et Procope (*Bell. Goth.*, IV, 2) en parlent également. Ce miel devait ses qualités toxiques aux fleurs de certaines plantes vénéneuses (plusieurs espèces d'*Azalea*, de *Rhododendron*, de *Solanum*) sur lesquelles les abeilles s'étaient posées. Voyez mon *Histoire de la Chimie*, tom. I, p. 189.

2. Κέλης, bâtiment léger.

Digitized by Google

pézonte, et arrivèrent, après trois jours de marche, à Césaronte, ville grecque, colonie des Sinopéens. Ils s'y arrêtèrent quelques jours et se rendirent de là chez les Mosynœques. Assaillis par ces Barbares, ils les vainquirent dans un combat et en tuèrent un grand nombre. Les fuyards se retirèrent dans un village où ils habitaient des tours de bois de sept étages. Les Grecs les y poursuivirent, et s'en emparèrent après des assauts non interrompus. Ce village était le chef-lieu de toutes les autres forteresses; c'était la résidence du roi qui y habite le point plus élevé[1]. Suivant une coutume antique, le roi occupe ce séjour pendant toute sa vie, et donne de là des ordres à ses peuples. Selon le rapport des soldats, cette nation était la plus barbare de celles qu'ils avaient vues; les hommes approchent des femmes à la vue de tout le monde. Les enfants des plus riches habitants sont nourris avec des châtaignes cuites. Ils ont tous, dès leur enfance, le dos et la poitrine tatoués. Les Grecs traversèrent toute cette contrée dans l'espace de huit jours. Ils se rendirent en trois jours de marche dans le pays limitrophe, nommé la Tibarène.

XXXI. En quittant cette région, ils parvinrent à Cotyore, ville grecque, colonie des Sinopéens. Là, ils demeurèrent cinquante jours occupés à marauder dans les environs de la Paphlagonie, et chez les autres Barbares. Les Héracléotes et les Sinopéens leur envoyèrent des bâtiments, sur lesquels les Grecs s'embarquèrent avec leur bagage. Sinope, colonie des Milésiens, située dans la Paphlagonie, était alors la ville la plus importante de ces régions. Et même de nos jours, Mithridate, qui a combattu les Romains, y avait établi sa principale résidence. Là, les Grecs furent rejoints par Cheirisophus qui avait échoué dans la mission d'emprunter des trirèmes aux Byzantins. Les Sinopéens accueillirent les Grecs très-hospitalièrement, et les firent transporter par mer jusqu'à Héraclée, colonie des Mégariens. La

1. Mela (I, 19) s'exprime ainsi sur les Mosynœques : *Reges suffragio deligunt, vinculisque et arctissima custodia tenent; atque ubi culpam prave quid imperando meruere, inedia totius diei afficiunt.*

Digitized by Google

flotte mouille en vue de la presqu'île d'Achéruse où, selon la tradition, Hercule amena Cerbère tiré des enfers. De là, les Grecs continuèrent leur marche à pied à travers la Bithynie, où ils furent fort maltraités par les indigènes qui les harcelaient sur la route. Enfin, de dix mille hommes, il n'y en eut que trois mille huit cents[1] qui parvinrent avec peine à Chrysopolis en Chalcédoine. De là, plusieurs se rendirent aisément dans leur patrie; les autres se rassemblèrent dans la Chersonèse et allèrent ravager une ville située dans le voisinage des Thraces. Telle fut l'issue de l'expédition de Cyrus contre Artaxerxès.

XXXII. Les trente tyrans qui exerçaient le pouvoir souverain dans Athènes, continuaient à condamner journellement les citoyens, les uns à l'exil, les autres à la mort. Les Thébains, indignés de ces cruautés, accueillirent les exilés avec empressement. Enfin, Thrasybule, surnommé le Tyrien, d'origine athénienne et banni par les trente, parvint, avec l'appui secret des Thébains, à s'emparer d'un endroit de l'Attique que l'on nomme Phylé. C'était une place très-forte, éloignée de cent stades d'Athènes[2], et bien située pour envahir de là l'Attique. Dès que les trente tyrans en furent instruits, ils envoyèrent d'abord des troupes pour investir cette place. Pendant que ces troupes étaient campées dans le voisinage de Phylé, il tomba beaucoup de neige; comme quelques soldats étaient occupés à transporter leurs tentes ailleurs, tous les autres s'imaginèrent que leurs camarades fuyaient à l'approche des forces de l'ennemi, ce qui produisit une terreur panique daus l'armée, et le camp fut changé de place. Les trente voyant que les citoyens d'Athènes, exclus de la classe privilégiée des trois mille[3], conspiraient le renversement de la tyran-

1. Les débris de l'armée grecque étaient plus considérables que l'indique Diodore : il y avait encore huit mille six cents hommes à Cérasonte, suivant Xénophon qui commandait lui-même l'arrière-garde.

2. Près de dix-huit kilomètres et demi.

3. C'est parmi ces trois mille citoyens qu'étaient choisis ceux qui remplissaient des fonctions publiques. Voyez Xénophon, *Hellenica*, liv. II.

Digitized by Google

nie, les obligèrent de transporter leurs demeures dans le Pirée, et firent occuper la ville par des troupes étrangères. Ils mirent à mort tous les habitants d'Éleusis et de Salamine, accusés de favoriser les projets des exilés. Sur ces entrefaites un grand nombre de bannis affluaient au camp de Thrasybule. [Dès que les trente en furent informés, ils envoyèrent auprès de Thrasybule des députés][1], en apparence pour traiter de l'échange des prisonniers, mais en réalité pour lui conseiller secrètement de disperser le rassemblement des exilés, et l'engager à partager avec eux le gouvernement, en remplacement de Théramène ; ajoutant qu'ils lui accordaient la permission de choisir, à son gré, dix réfugiés, et de les reconduire avec lui dans leur patrie. Thrasybule répondit qu'il préférait son exil au pouvoir des trente, et qu'il ne cesserait les hostilités que lorsque tous les citoyens rentreraient dans leurs foyers et que le peuple aurait recouvré son ancienne constitution. Les trente voyant beaucoup de monde se détacher d'eux par la haine qu'ils inspiraient, pendant que le rassemblement des bannis s'accroissait de plus en plus, envoyèrent des députés à Sparte pour demander des secours. Les Lacédémoniens firent partir toutes les troupes qu'ils purent réunir. Celles-ci vinrent camper, en rase campagne, près du bourg des Acharnes.

XXXIII. Thrasybule laissa dans la place une garnison suffisante, s'avança avec les exilés au nombre de douze cents, et vint ainsi à l'improviste attaquer nuitamment le camp des ennemis ; il en tua un grand nombre, et répandit la terreur parmi le reste de l'armée qu'il refoula dans Athènes. Après ce combat, Thrasybule se porta sur le Pirée et s'empara de Munychie, hauteur fortifiée et laissée sans défense. De leur côté, les tyrans firent descendre toute leur armée dans le Pirée, et attaquèrent Munychie, sous le commandement de Critias. Le combat dura longtemps : les tyrans étaient supérieurs en forces, mais les exilés avaient l'avantage d'occuper une position très-forte. Enfin,

1. Il y a ici dans le texte une lacune que j'ai remplie par les mots renfermés entre deux crochets.

Digitized by Google

Critias tomba[1]; sa mort consterna les soldats des trente qui se retirèrent alors dans la plaine où les exilés n'osaient pas les suivre. Mais comme le nombre de ceux qui vinrent se joindre aux exilés grossissait, Thrasybule attaqua soudain les ennemis, les défit en bataille rangée et se rendit maître du Pirée. Aussitôt une multitude de citoyens, impatients de secouer le joug de la tyrannie, se précipitèrent dans le Pirée. Dès que les autres bannis, disséminés dans les différentes villes de la Grèce, apprirent ce succès de Thrasybule, ils vinrent tous au Pirée. Les exilés, dont les forces étaient devenues ainsi de beaucoup supérieures à celles des trente, tentèrent le siége de la ville. Cependant les citoyens restés dans Athènes déposèrent les trente, les expulsèrent de la ville, et revêtirent dix hommes de l'autorité souveraine, espérant ainsi pouvoir terminer la guerre à l'amiable. Mais à peine installés, ces dix magistrats, peu soucieux des intérêts de l'État, se proclamèrent eux-mêmes tyrans, et firent venir de Lacédémone quarante navires et une troupe de mille soldats sous les ordres de Lysandre. Mais Pausanias, roi des Lacédémoniens, jaloux de Lysandre, et voyant aussi que Sparte se déshonorait par sa conduite aux yeux des Grecs, se mit en campagne avec une forte armée, se rendit à Athènes et y réconcilia les exilés avec les citoyens qui étaient restés dans la ville. C'est ainsi que les Athéniens furent réintégrés dans leur patrie et purent se gouverner par leurs propres lois[2]. Ceux qui avaient à craindre quelque châtiment des injustices qu'ils avaient commises, obtinrent la permission d'établir leur domicile à Éleusis.

XXXIV. Les Éliens, intimidés par la supériorité des Lacédémoniens, mirent un terme à la guerre qui avait éclaté entre les deux nations[3], et ils convinrent de livrer

1. Hippomaque, collègue de Critias, trouva également la mort en cette occasion.

2. Suivant d'autres historiens, le rétablissement de la constitution ancienne d'Athènes tombe, non dans la quatrième année, mais dans la première année de la XCIVe olympiade. Voyez la note de Wesseling tom. VI, p. 529, de l'édit. Bip.

3. Voyez chap. 17.

Digitized by Google

aux Lacédémoniens leurs trirèmes et de laisser les villes limitrophes se gouverner par leurs propres lois. Débarrassés ainsi des entraves de la guerre, les Lacédémoniens profitèrent de leur loisir pour faire une expédition contre les Messéniens, dont les uns occupaient une place forte dans l'île de Céphalonie, et les autres habitaient, avec l'agrément des Athéniens, Naupacte, située sur le territoire des Locriens occidentaux[1]. Les Lacédémoniens les expulsèrent de ces lieux; ils rendirent le fort aux habitants de Céphalonie et Naupacte aux Locriens. Traqués de toutes parts par la haine des Spartiates, les Messéniens sortirent de la Grèce, emportant leurs armes; une partie vint aborder en Sicile et s'engagea au service de Denys; les autres passèrent à Cyrène, au nombre d'environ trois mille hommes, et se rangèrent du parti des exilés qui s'y trouvaient. Dans ce temps, les Cyrénéens étaient en proie à des dissensions intestines, pendant lesquelles Ariston et quelques-uns de ses partisans s'emparèrent de la ville. Cinq cents des plus puissants Cyrénéens y perdirent la vie; d'autres citoyens, des plus estimés, s'exilèrent. Ces bannis, réunis aux Messéniens, marchèrent ensemble contre ceux qui avaient pris possession de la ville. Les Cyrénéens perdirent des deux côtés beaucoup de monde; les Messéniens restèrent presque tous sur le champ de bataille. Après cette sanglante mêlée, les Cyrénéens s'envoyèrent réciproquement des parlementaires et conclurent la paix. Ils s'engagèrent par des serments à oublier le passé, et habitèrent en commun la ville.

A cette époque les Romains envoyèrent des colons à Vélétri.

XXXV. L'année étant révolue, Lachès fut nommé archonte d'Athènes, à Rome furent investis de l'autorité consulaire les tribuns militaires Manius Claudius, Marcus Quintius, Lucius Julius, Marcus Furius, Lucius Valérius; et on célébra la XCVe olympiade, où Minos l'Athénien fut vainqueur à la course du stade[2]. Dans ce temps, Ar-

1. Voyez liv. XI, chap 83 et 84.
2. Première année de la XCVe olympiade; année 400 avant J.-C.

Digitized by Google

taxerxès, roi de l'Asie, après la défaite de son frère Cyrus, envoya Pharnabaze[1] prendre le gouvernement de toutes les satrapies maritimes. Les satrapes et les villes qui avaient fourni des troupes à Cyrus, étaient dans une grande anxiété ; car ils craignaient d'être punis de leurs torts envers le roi. Tous ces satrapes envoyèrent donc des députés à Tissapherne pour lui offrir leurs hommages, et mirent tout en usage pour se concilier sa faveur. Mais Tamos, le plus considérable d'entre eux, et gouverneur de l'Ionie, fit transporter ses richesses sur des trirèmes et s'y embarqua avec tous ses fils à l'exception d'un seul, nommé Gaïs, qui devint, quelque temps après, commandant des troupes royales. Pour se soustraire à la vengeance de Tissapherne qu'il redoutait, Tamos mit à la voile pour l'Égypte et se réfugia avec sa flotte auprès de Psammitichus, alors roi des Égyptiens, et descendant de l'ancien Psammitichus[2]. Comme il avait jadis rendu des services à ce roi, il espérait se trouver auprès de lui comme dans un port, à l'abri de tout danger. Mais Psammitichus, oubliant les services rendus, et violant le droit sacré de l'hospitalité, fit égorger son hôte et son ami avec tous ses enfants, et s'empara de la flotte avec les richesses qu'elle contenait.

Les villes grecques de l'Asie, apprenant l'arrivée de Tissapherne, tremblaient pour leur existence ; elles envoyèrent des députés aux Lacédémoniens pour les supplier de ne point rester spectateurs indifférents à la ruine dont elles étaient menacées par les Barbares. Les Lacédémoniens leur promirent des secours en même temps qu'ils dépêchèrent auprès de Tissapherne une députation pour l'engager à ne point porter les armes contre les villes grecques. Mais déjà Tissapherne avait fait avancer des troupes contre la ville de Cymes, en avait ravagé tout le territoire, et enlevé un grand nombre de prisonniers. Après cela, il refoula les habitants dans la ville qu'il assiégea. Mais

1. Le texte porte Pharnabaze. Il faudrait lire Tissapherne.
2. Psammitichus Ier, qui régnait 670 ans avant J.-C. Voyez liv. I, chap. 67.

Digitized by Google

comme il ne réussissait pas à s'en rendre maître, et que l'hiver approchait, il leva le siége et rendit les prisonniers pour de fortes rançons.

XXXVI. Les Lacédémoniens déclarèrent donc la guerre au roi, et firent marcher contre lui mille citoyens sous les ordres de Thimbron, qui était autorisé à lever autant de troupes auxiliaires qu'il jugeait convenable. Thimbron se rendit à Corinthe, et après y avoir rassemblé tous les soldats envoyés par les alliés, il s'embarqua pour Éphèse, ayant avec lui au moins cinq mille hommes. Là, il enrôla environ deux mille hommes tirés, tant des villes soumises à Sparte, que des autres villes indépendantes, et ouvrit la campagne avec plus de sept mille hommes. Après environ cent vingt stades de marche[1], il arriva à Magnésie, ville gouvernée par Tissapherne; et l'ayant prise d'emblée, il se porta promptement sur Tralles d'Ionie, et en tenta le siége. Mais, comme il ne parvint pas à se rendre maître de cette ville, qui était très-fortifiée, il retourna à Magnésie. Cette dernière ville n'étant point fortifiée, et craignant qu'après son départ Tissapherne ne vînt à s'en emparer, Thimbron la transporta sur une montagne voisine qu'on appelle Thorax. Lui-même, envahissant le territoire des ennemis, procura à ses soldats toutes sortes de provisions en abondance; mais lorsque Tissapherne parut avec une nombreuse cavalerie, Thimbron, redoutant un engagement, se retira à Éphèse.

XXXVII. A cette même époque, les Grecs qui avaient pris part à l'expédition de Cyrus, parvinrent heureusement dans leur pays et rentrèrent en partie dans leurs foyers. Mais la plupart, au nombre de près de cinq mille hommes accoutumés à la vie des camps, élurent pour chef Xénophon qui les mena faire la guerre aux Thraces, habitant les environs du golfe Salmydesse. Ce golfe est situé à la gauche du Pont-Euxin; il s'avance profondément dans le continent; beaucoup de navires y échouent. Les Thraces, passant leur vie dans ces parages, guettent les marchands

1. Environ vingt-deux kilomètres.

Digitized by Google

naufragés et les font prisonniers. Xénophon pénétra avec son armée dans le pays de ces Thraces, les défit dans un combat, et incendia la plupart de leurs villages. Thimbron invita ces Grecs à accepter une solde dans son armée. Ceux-ci s'y rendirent et firent avec les Lacédémoniens la guerre contre les Perses.

Pendant que ces choses se passaient, Denys fonda en Sicile, au pied de l'Etna, une ville à laquelle il donna le nom d'Adranum, d'après celui d'un temple célèbre.

Dans cette même année mourut en Macédoine le roi Archélaüs, à la suite d'une blessure que Crater, son favori, lui avait involontairement portée dans une chasse. Il avait régné sept ans. Oreste, encore fort jeune, lui succéda. Celui-ci fut assassiné par Aëropus, son tuteur, qui usurpa le trône pendant six ans.

Dans Athènes, Socrate le philosophe, accusé par Anytus et Mélitus d'impiété et de corrompre les jeunes gens, fut condamné à mort et mourut en buvant la ciguë[1]. Cette sentence ayant été reconnue injuste, le peuple se repentit d'avoir laissé tuer un tel homme. Vivement irrité contre les accusateurs, il les livra, sans jugement, au dernier supplice.

XXXVIII. L'année étant révolue, Aristocratès fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Caïus Servilius, Lucius Verginius, Quintus Sulpicius, Aulus Manlius, Claudius Capitolinus et Marcus Ancus[2]. Les Lacédémoniens informés que Thimbron conduisait mal la guerre, le remplacèrent dans le commandement par Dercyllidas, qui fut envoyé en Asie. Ce général se mit à la tête de l'armée, et marcha contre les villes de la Troade. Il prit d'emblée Hamexitum, Colones et Arisbe; après ce premier succès, il se porta sur Ilium, Cébrénie et toutes les autres villes de la Troade; il prit les unes par la ruse, les autres par la

1. Ce poison, appelé κώνειον, était-ce réellement de la ciguë, ou plutôt une préparation toxique portant le nom de κώνειον? C'est ce qui paraît assez difficile à décider.

2. Deuxième année de la xcv^e olympiade; année 399 avant J.-C

Digitized by Google

force. Après cela, il conclut avec Pharnabaze une trêve de huit mois et entreprit une expédition contre les Thraces qui habitaient alors la Bithynie. Après avoir dévasté leur territoire, il ramena son armée dans les quartiers d'hiver. Cependant, des troubles ayant éclaté à Héraclée, en Trachinie, les Lacédémoniens envoyèrent Éripidas pour calmer les esprits. Arrivé à Héraclée, Éripidas convoqua une assemblée générale, et, ayant entouré le peuple d'hommes armés, il saisit les auteurs de l'insurrection et les fit tous mourir, au nombre d'environ cinq cents. Les habitants du mont Œta s'étaient également révoltés. Éripidas marcha contre les rebelles, leur fit beaucoup de mal et les força à quitter le pays. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Thessalie avec leurs enfants et leurs femmes; cinq ans après, ils furent transportés en Béotie. Pendant que ces événements avaient lieu, les Thraces pénétraient en masse dans la Chersonèse, ravageaient toute la campagne et tenaient les habitants renfermés dans les murs des villes. Les Chersonésites, ainsi assiégés, firent venir de l'Asie Dercyllidas le Lacédémonien. Celui-ci arriva avec son armée et chassa les Thraces de la Chersonèse, qu'il fortifia par un mur s'étendant d'une mer à l'autre. Par ce moyen, il mit un terme aux incursions des Thraces. Il fut comblé de présents, et repassa avec son armée en Asie.

XXXIX. Pendant que durait la trêve conclue avec les Lacédémoniens, Pharnabaze se rendit auprès du roi et le persuada d'équiper une flotte et d'en donner le commandement à Conon l'Athénien. Celui-ci était, en effet, très-expérimenté dans l'art militaire et avait une exacte connaissance des ennemis. Ce militaire si renommé demeurait alors en Cypre, chez le roi Évagoras. Artaxerxès goûta ce conseil et accorda à Pharnabaze cinq cents talents d'argent[1] pour l'équipement d'une flotte. Abordant dans l'île de Cypre, Pharnabaze enjoignit aux divers souverains de cette île de lui fournir cent trirèmes; et, s'étant entretenu avec Conon au sujet du commandement, il le nomma chef

1. Deux millions sept cent cinquante mille francs.

Digitized by Google

des forces maritimes et lui fit entrevoir, de la part du roi, de grandes récompenses. Conon accepta l'offre de Pharnabaze ; car il se flattait en abaissant les Lacédémoniens, de relever la puissance de sa patrie, et d'acquérir en même temps une immense gloire. Toute la flotte n'était pas encore prête, lorsque Conon mit en mer avec quarante navires, et vint aborder en Cilicie où il acheva tous les préparatifs de guerre. De leur côté, Pharnabaze et Tissapherne, réunissant les troupes de leurs satrapies, ouvrirent la campagne en marchant sur Éphèse où l'ennemi tenait son armée. Les deux généraux perses étaient suivis de vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers. Instruit de l'approche des Perses, Dercyllidas, commandant des Lacédémoniens, fit avancer toutes ses troupes qui ne dépassaient pas sept mille hommes. Lorsque les deux armées se trouvèrent en face l'une de l'autre, les chefs, au lieu de combattre, conclurent un armistice et fixèrent un terme pendant lequel Pharnabaze devait envoyer prendre les ordres du roi relativement à un traité de paix définitif, et Dercyllidas, de son côté, en référa aux Spartiates. Ce fut ainsi que les deux armées furent congédiées.

XL. [Reprenons l'histoire de la Sicile.] Les habitants de Rhégium, colonie des Chalcidiens, voyaient de mauvais œil l'augmentation du pouvoir de Denys. Ce dernier avait réduit en esclavage les Naxiens et les Cataniens, de même origine que les Rhégiens. Ceux-ci, craignant de subir le même sort, éprouvèrent la plus vive inquiétude à la vue da ces événements. Ils résolurent donc de marcher promptement contre le tyran avant qu'il se fût complétement affermi dans son autorité. Les Syracusains, qui avaient été exilés par Denys, secondèrent puissamment les Rhégiens dans cette entreprise. Dans ce temps, la plupart de ces exilés demeuraient à Rhégium et ne cessaient de dire dans leurs conversations, que tous les Syracusains n'attendaient qu'un moment propice pour se soulever contre le tyran. Enfin, les Rhégiens nommèrent des généraux et les firent partir avec six mille hommes d'infanterie, six cents chevaux et cinquante trirèmes. Les généraux passèrent le dé-

Digitized by Google

troit et vinrent engager les chefs des Messiniens à prendre part à la guerre, en leur faisant comprendre combien il serait affreux de laisser détruire par le tyran les villes grecques d'alentour. Les généraux de Messine, ainsi entraînés par les Rhégiens, mirent leurs forces en mouvement, sans prendre l'avis du peuple. Ces forces consistaient en quatre mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux et trente trirèmes. A leur arrivée aux frontières du territoire de Messine, les soldats s'insurgèrent à l'instigation de Laomédon le Messinien. Cet orateur populaire leur conseillait de ne point commencer la guerre contre Denys qui ne leur avait fait aucun mal. Les soldats de Messine se laissèrent aussitôt persuader ; et comme la guerre n'avait point été décrétée par le peuple, ils abandonnèrent leurs généraux et retournèrent dans leur patrie. Les Rhégiens n'étant pas de force à soutenir seuls la guerre, imitèrent l'exemple des Messiniens, levèrent le camp et revinrent promptement à Rhégium. A la première nouvelle de cette expédition, Denys avait conduit son armée jusqu'aux frontières du territoire de Syracuse, et se tenait prêt à recevoir l'attaque des ennemis. Mais, lorsqu'il apprit leur départ, il ramena son armée à Syracuse. Les Rhégiens et les Messiniens envoyèrent des parlementaires. Denys, jugeant qu'il serait de son intérêt de faire cesser les hostilités, conclut avec les deux villes un traité de paix.

XLI. Voyant que plusieurs Grecs accouraient s'établir dans les villes soumises à la domination des Carthaginois et qu'ils y avaient acquis le droit de cité et des possessions, Denys pensa que, tant que la paix conclue entre lui et les Carthaginois durerait, beaucoup de ses sujets prendraient part à cette émigration ; mais que, si la guerre recommençait, tous ces Grecs, traités en esclaves par les Carthaginois, se révolteraient pour revenir à lui. De plus, il avait appris qu'un grand nombre de Carthaginois étaient morts de la peste qui désolait alors la Libye. Jugeant donc le moment favorable pour rompre la paix, il se prépara à recommencer la guerre. Il ne se dissimulait

Digitized by Google

pas que cette guerre devait être sérieuse et longue, car il s'agissait de combattre une des nations les plus puissantes. Aussitôt il rassembla des ouvriers qu'il fit venir en partie des villes soumises à son autorité, en partie de l'Italie, de la Grèce et même des États carthaginois; il les attira par la promesse d'un fort salaire. Il avait l'intention de les employer à la fabrication d'une grande quantité d'armes de guerre de toutes sortes, et à la construction de trirèmes et de quinquerèmes. Après avoir ainsi rassemblé un grand nombre d'ouvriers, il les distribua dans les ateliers, leur donna pour inspecteurs les citoyens les plus distingués, et proposa de grands prix pour encourager la fabrication des armes. Il donna aux ouvriers un modèle de chaque espèce d'armes, désirant que les mercenaires, tirés de tant de nations diverses, trouvassent toutes prêtes les armes en usage dans leur patrie. Il se flattait aussi de donner par là un aspect plus formidable à son armée, en même temps qu'il pensait que les combattants se serviraient avec plus d'avantages des armes qu'ils étaient déjà habitués à manier. Les Syracusains secondèrent les projets de Denys ; ces travaux étaient pour eux un objet d'émulation. Non-seulement les porches et les arrière-constructions des temples, mais les gymnases et les portiques des marchés étaient tous remplis d'ouvriers. Indépendamment des lieux publics, les maisons les plus considérables étaient transformées en ateliers pour fabriquer des armes.

XLII. La catapulte fut dans ce même temps inventée à Syracuse qui était alors le rendez-vous des plus habiles artisans. L'élévation du salaire et la multitude de prix proposés à ceux qui se distingueraient le plus, excitèrent une émulation générale. Outre cela, Denys visitait lui-même journellement les ouvriers, leur adressait des paroles affectueuses, remettait des présents aux plus laborieux et les admettait à sa table. Aussi ces ouvriers s'empressaient-ils à l'envi d'imaginer des machines extraordinaires et capables des plus grands effets. Denys se mit à faire construire des trirèmes et des bâtiments à cinq rangs de rames, genre de

Digitized by Google

construction qu'on n'avait pas encore vu jusqu'alors. Denys, qui avait entendu que la première trirème avait été construite à Corinthe, voulut que la ville, colonie des Corinthiens, eût aussi augmenté la dimension des navires. Après avoir fait venir d'Italie un convoi de bois de charpente, il partagea en deux moitiés les ouvriers employés à la coupe du bois; les uns furent envoyés sur le mont Etna, alors couvert de forêts de pins et de sapins; les autres furent détachés en Italie. En même temps il fit faire des attelages propres à transporter les matériaux jusqu'à la mer, où des matelots montés sur des barques devaient les conduire immédiatement à Syracuse. Après avoir ainsi réuni une quantité suffisante de matériaux, il fit, en un seul moment, mettre sur les chantiers plus de deux cents navires, et en réparer cent dix des anciens. Enfin il fit bâtir de magnifiques hangars, rangés tout autour de ce qu'on appelle aujourd'hui le port; ces hangars étaient au nombre de cent soixante et la plupart pouvaient contenir deux navires. En même temps il fit réparer les anciens qui étaient déjà au nombre de cent cinquante.

XLIII. L'aspect de tous ces ouvriers réunis, travaillant à la fabrication des armes [1] et à la construction des navires, offrait un spectacle étonnant. Lorsqu'on regardait les travaux du port, on aurait cru que tous les bras de la Sicile y étaient employés. Et lorsqu'on parcourait les ateliers d'armes et de machines de guerre, on se figurait que tout le monde y était occupé. Mais aussi ces travaux furent poussés avec tant de vigueur, qu'on eut bientôt fabriqué cent quarante mille boucliers et un nombre égal de coutelas et de casques. Plus de quatorze mille boucliers, de formes variées et artistement fabriqués, sortirent de ces ateliers. Denys destinait les cuirasses aux cavaliers, aux officiers d'infanterie, et aux mercenaires qui devaient composer sa garde. Il avait fait fabriquer des catapultes de diverses espèces et une immense quantité de traits. Quant aux vaisseaux longs qui avaient

1. Je propose de lire ici ὅπλων (armes) au lieu de οἴκων (maisons) que porte le texte.

Digitized by Google

été construits, une moitié fut montée par des pilotes, par des maîtres d'équipage et des rameurs appartenant à la classe des citoyens, et l'autre moitié par les étrangers que Denys avait pris à sa solde. Lorsque tous ces travaux de fabrique d'armes et de construction de bâtiments furent achevés, Denys songea à l'organisation des troupes. Car, pour s'épargner des dépenses, il avait jugé utile de ne point organiser et solder des troupes à l'avance.

Dans ce temps, Astydamas, poëte tragique, commença à faire représenter ses pièces. Il vécut soixante ans.

Les Romains assiégèrent alors la ville de Veïes. Dans une sortie des assiégés, les Romains furent en partie détruits, et en partie forcés de fuir ignominieusement.

XLIV. L'année étant révolue, Ithyclès fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Lucius Julius, Marcus Furius, Æmilius Marcus, Cueïus Cornélius, Cæso Fabius et Paulus Sextus[1]. Denys, tyran des Syracusains, après avoir en grande partie achevé la fabrication des armes et la construction des navires, s'occupa aussitôt de l'organisation de son armée. Il enrôla donc les Syracusains propres au service militaire, et tira, de toutes les villes soumises à sa domination, les hommes en état de porter les armes. Il fit venir des mercenaires de la Grèce et particulièrement de Lacédémone. Car les Lacédémoniens qui l'avaient aidé dans l'accroissement de son autorité, lui permettaient d'enrôler autant de soldats qu'il voudrait. Enfin, par la promesse d'une solde élevée, il parvint à réunir une nombreuse armée composée d'étrangers de diverses nations. Sur le point d'allumer une guerre très-grave, il se conduisit avec bienveillance à l'égard des villes de la Sicile, afin de se concilier leur affection. Voyant que les peuples qui habitaient les bords du détroit, les Rhégiens et les Messiniens, avaient des forces considérables, il craignit qu'ils ne se joignissent aux Carthaginois, lorsque ceux-ci auraient passé en Sicile. Et, en effet, ces deux villes pouvaient faire pencher la balance

1. Troisième année de la xcv^e olympiade; année 398 avant J.-C.



Digitized by Google

en faveur du parti pour lequel elles se seraient déclarées. Préoccupé de cet état de choses, Denys donna aux Messiniens une grande partie du pays limitrophe, et se les attacha par des bienfaits. Quant aux Rhégiens, il leur fit demander en mariage une de leurs citoyennes. En même temps il leur promit la cession d'un territoire étendu, voisin de Rhégium, et de contribuer de toutes ses forces à l'accroissement de leur cité. Ayant perdu sa femme, fille d'Hermocrate, dans l'émeute des cavaliers[1], Denys désirait avoir des enfants pour perpétuer sa dynastie. Cependant les Rhégiens, réunis en assemblée générale, décidèrent, après une longue discussion, de ne point accepter l'alliance proposée. Denys, ayant échoué dans cette négociation, envoya chez les Locriens des députés chargés des mêmes offres.

Les Locriens accordèrent l'alliance demandée, et Denys épousa Doris, fille de Xénetus, un des citoyens alors les plus distingués. Peu de jours avant la célébration des noces, Denys fit partir pour Locres une quinquerème, la première qui eût été construite, décorée d'ornements en argent et en or. La jeune fiancée s'y embarqua; arrivée à Syracuse, elle fut conduite dans la citadelle occupée par Denys. Celui-ci épousa aussi Aristomaque, fille d'un des citoyens les plus illustres de Syracuse; il la fit amener dans sa maison sur un char attelé de quatre chevaux blancs.

XLV. Denys célébra alors ces doubles noces par des festins continuels qu'il donna à ses soldats et à un très-grand nombre de citoyens[2]. Il avait changé la dureté de sa tyrannie en une conduite douce et bienveillante envers ses sujets, et il ne prononçait plus ni peine de mort ni bannissements comme il l'avait fait auparavant. Après la célébration de ses noces, à laquelle il avait consacré quelques jours, il convoqua une assemblée dans laquelle il proposa de faire la guerre aux Carthaginois, les représentant comme les ennemis les plus dangereux des Grecs en général, et des Siciliens en particulier. Il ajouta que les Carthaginois étaient

1. Liv. XIII, chap. 112.
2. Au lieu de πόλεων que donne le texte, il faudrait peut-être lire πολιτῶν, pour avoir un sens convenable.

Digitized by Google

actuellement réduits à l'inaction par la peste qui décimait les populations de la Libye; mais qu'aussitôt qu'ils auraient repris des forces, ils ne tarderaient pas à exécuter les desseins qu'ils avaient depuis longtemps tramés contre les Siciliens; qu'il valait mieux les attaquer pendant qu'ils étaient encore faibles, que d'aller les combattre lorsqu'ils auraient repris leurs forces. Il leur représentait qu'il serait honteux de rester spectateurs indifférents à l'asservissement des villes grecques par les Barbares, et que ces villes étaient d'autant plus disposées à partager les périls de la guerre, qu'elles avaient plus de désir de recouvrer leur indépendance: Après avoir, dans plusieurs discours, insisté sur l'exécution de ce projet, il entraîna bientôt les suffrages des Syracusains. Ils étaient tout aussi impatients que Denys de faire la guerre, d'abord parce qu'ils haïssaient les Carthaginois qui les avaient forcés d'obéir au tyran; ensuite parce qu'ils espéraient être traités moins cruellement par Denys qui aurait alors à craindre à la fois les ennemis et le mécontentement de ses sujets; enfin, parce qu'ils se flattaient surtout de l'espérance qu'étant une fois en possession de leurs armes, ils pourraient profiter de la première occasion pour secouer leur joug.

XLVI. Au sortir de cette assemblée, Denys accorda aux Syracusains la permission de piller les riches propriétés des Carthaginois, dont un grand nombre étaient établis à Syracuse même. Beaucoup de négociants de cette nation avaient dans le port des navires chargés de marchandises. qui toutes furent confisquées par les Syracusains. Les autres Siciliens suivirent cet exemple; ils chassèrent de chez eux les Phéniciens[1] et s'emparèrent de leurs richesses. Malgré la haine qu'ils avaient pour la tyrannie de Denys, ils prirent volontiers part à la guerre contre les Carthaginois, détestés pour leur cruauté. Par ces mêmes motifs, les villes grecques soumises à la domination des Carthaginois firent éclater leur haine contre la race punique, dès que la décla-

1. Les Carthaginois sont souvent désignés sous le nom de *Phéniciens*.

Digitized by Google

ration de guerre de Denys fut connue. Les habitants de ces villes ne se bornèrent pas seulement à piller les possessions des Phéniciens, ils se saisirent de leurs personnes et leur infligèrent toute sorte d'outrages, animés par le souvenir de ce qu'ils avaient eux-mêmes souffert dans la captivité. Ces représailles furent alors et par la suite portées à un tel degré, que les Carthaginois ont dû apprendre à écouter à l'avenir les supplications des vaincus. Ils furent instruits, par leur propre expérience, que dans la guerre les chances sont égales des deux côtés, qu'il faut s'attendre à subir les mêmes traitements qu'on a soi-même infligés aux malheureux. Lorsque tous les préparatifs de la guerre furent achevés, Denys envoya des députés à Carthage chargés d'annoncer que les Syracusains déclareraient la guerre aux Carthaginois, s'ils ne remettaient pas en liberté les villes grecques soumises à leur domination. Tels étaient alors les projets de Denys.

C'est dans cette même année que l'historien Ctésias, qui a écrit l'histoire des Perses, termina son ouvrage qui commence à Ninus et Sémiramis.

A cette époque florissaient aussi les plus célèbres poëtes dithyrambiques, Philoxène de Cythère, Timothée de Milet, Téleste de Sélinonte, et Polyïde qui connaissait aussi la peinture et la musique.

XLVII. L'année étant révolue, Lysiade fut nommé archonte d'Athènes; les Romains déférèrent l'autorité consulaire à six tribuns militaires, Publius Manlius, Manius Spurius, Furius Lucius [Publius Licinius, Publius Titinius et Lucius Publius Volscus] [1]. Denys, tyran des Syracusains, après l'achèvement des préparatifs de guerre, envoya à Carthage un héraut pour remettre une lettre au sénat. Il était écrit dans cette lettre que les Syracusains décréteraient la guerre, si les Carthaginois ne se décidaient pas à évacuer le territoire des villes grecques. Le héraut s'embarqua pour la Libye et remit, comme il lui était or-

1. Les noms des trois derniers tribuns militaires manquent dans le texte. Voyez Tite-Live, V, 12. Quatrième année de la xcv$^{e}$ olympiade; année 397 avant J.-C.

Digitized by Google

donné, la lettre au sénat. Elle fut lue d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple. Les Carthaginois furent vivement alarmés au sujet de cette guerre; car la peste avait décimé la population, et aucun préparatif n'était fait. Ils attendirent donc la résolution des Syracusains, et firent partir quelques membres du sénat avec de fortes sommes d'argent pour aller engager des soldats en Europe. De son côté, Denys, à la tête des Syracusains, des mercenaires et des alliés, sortit de Syracuse et se dirigea sur l'Éryx. Non loin de cette montagne se trouve la ville de Motye, colonie phénicienne, dont les Carthaginois avaient fait le centre de leurs opérations contre la Sicile. Une fois maître de cette ville, Denys se flattait d'obtenir l'avantage sur l'ennemi. Pendant sa marche, les habitants des villes grecques venaient se joindre à lui, de tous côtés on accourait en armes, tout le monde prit volontiers part à l'expédition, tant la haine contre la domination phénicienne était universelle, et le désir grand de reconquérir la liberté. Denys réunit ainsi à son armée les Camarinéens, les Géléens et les Agrigentins. Puis il appela à lui les Himériens qui habitaient dans une autre contrée de la Sicile; enfin, il prit avec lui les Sélinontins, et arriva avec toute son armée devant Motye. Il avait sous ses ordres quatre-vingt mille hommes d'infanterie, plus de trois mille chevaux et environ deux cents vaisseaux longs, qui étaient suivis de près de cinq cents vaisseaux de transport, chargés de machines de guerre et de toutes sortes de munitions.

XLVIII. Tout cet appareil de guerre, et l'aspect de ces forces nombreuses, surprirent les habitants de l'Éryx, qui, n'aimant pas les Carthaginois, se joignirent à Denys. Cependant les habitants de Motye, attendant les secours des Carthaginois, ne se laissèrent point effrayer et se préparèrent à soutenir le siége; car ils savaient bien que les Syracusains songeaient d'abord à détruire Motye qui s'était toujours montrée très-fidèle aux Carthaginois. Cette ville était située dans une île, à six stades de distance de la Sicile[1],

1. Un peu plus d'un kilomètre.

Digitized by

elle se faisait remarquer par la beauté et le grand nombre de ses maisons, très-bien construites, et par l'opulence de ses habitants. Une étroite chaussée, ouvrage de l'homme, la faisait communiquer avec le rivage de la Sicile. Cette chaussée fut alors détruite par les Motyens, afin d'empêcher les ennemis de pénétrer chez eux. Denys, ayant examiné avec ses architectes les localités, fit commencer des travaux de terrassement en face de Motye; à l'entrée du port, il fit mouiller ses vaisseaux longs, et sur la côte, les bâtiments de transport. Après cela, il confia la direction de ces travaux à Leptine, commandant de la flotte, et dirigea ses troupes de terre contre les villes alliées des Carthaginois. Tous les Sicaniens, redoutant la supériorité de ces forces, embrassèrent le parti des Syracusains. Cinq villes seulement demeurèrent fidèles à l'alliance des Carthaginois, savoir : Ancyres, Solus, Égeste, Panorme, Entelle. Denys ravagea donc le territoire des Solentins, des Panormitains et des Ancyriens, et fit couper tous les arbres de la campagne. Il investit Égeste et Entelle, livra à ces villes des assauts continuels, et tâcha de s'en emparer de force. Telle était alors la situation des affaires de Denys.

XLIX. Cependant Imilcar, général des Carthaginois, s'occupa lui-même de la concentration de ses troupes et des préparatifs de guerre. Il détacha le nauarque avec dix trirèmes, et lui donna l'ordre de se diriger rapidement sur Syracuse, de pénétrer nuitamment dans le port, et de détruire tous les bâtiments qui s'y trouveraient abandonnés. Imilcar espérait faire ainsi une diversion avantageuse, et obliger Denys d'envoyer une partie de ses bâtiments à Syracuse. Le nauarque chargé de cette mission exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus; il entra, à la faveur de la nuit, dans le port des Syracusains, sans que personne ne se doutât de son arrivée; il attaqua à l'improviste les bâtiments qui s'y trouvaient à l'ancre, les endommagea à coups d'éperon, et, après les avoir presque tous coulés, il retourna à Carthage. Pendant ce temps, Denys ravagea toutes les terres des Carthaginois, refoula les ennemis dans leurs murs, et fit marcher toute son armée contre Motye,

Digitized by Google

pensant que les autres villes se rendraient d'elles-mêmes s'il parvenait à s'emparer de celle-là. Il fit donc travailler un grand nombre d'ouvriers aux terrassements, et parvint à combler l'espace qui sépare Motye de la côte de la Sicile; il fit avancer ses machines vers les murailles à mesure que les travaux avançaient.

L. Dans ce même temps, Imilcar, commandant des forces navales de Carthage, apprit que Denys avait fixé ses navires sur leurs ancres, et aussitôt il fit équiper cent trirèmes de choix. Il comptait, en se montrant à l'improviste, s'emparer aisément des navires mouillés dans le port, et devenir ainsi maître de la mer. Du même coup il espérait faire lever le siége de Motye et transporter le théâtre de la guerre à Syracuse. Il mit donc à la voile avec cent navires, aborda la nuit sur la côte de Sélinonte, et, ayant doublé le cap Lilybée, il se trouva avec le jour devant Motye. Ayant apparu ainsi à l'improviste, il brisa une partie des bâtiments à l'ancre, et brûla les autres, sans que Denys pût venir au secours. Imilcar pénétra ensuite dans le port, et rangea ses bâtiments en ligne comme pour attaquer ceux que les Syracusains avaient mis à l'ancre. Cependant Denys rassembla ses troupes à l'entrée du port, et voyant les ennemis en garder l'issue, il craignit de faire traîner ses navires dans le port, car il n'ignorait pas que, la passe étant très-étroite, il y aurait nécessairement danger à se battre avec un petit nombre de navires contre des forces doubles. Il employa donc un grand nombre de soldats à faire tirer ses navires à terre, pour les remettre à flot en dehors du port, et les soustraire ainsi à l'ennemi. Imilcar attaqua les premières trirèmes qu'il rencontra; mais il fut repoussé par une grêle de traits; car Denys avait placé sur le pont des navires une multitude d'archers et de frondeurs; d'un autre côté, les Syracusains se servant à terre des catapultes construites pour lancer des traits aigus, tuèrent un grand nombre d'ennemis. Ces nouvelles armes produisirent par leur nouveauté une stupéfaction générale. Imilcar, n'ayant pas réussi dans son entreprise, retourna en Libye; il jugea tout engagement naval contraire à ses intérêts,

Digitized

parce que les forces de ses ennemis étaient le double des siennes.

LI. Grâce au grand nombre d'ouvriers qu'il avait employés, Denys était parvenu à terminer la jetée; et il fit avancer ses diverses machines contre les murs de la ville. Il battit les tours avec les béliers, et fit jouer les catapultes contre les combattants échelonnés sur les remparts. Il fit aussi approcher les tours à roues, de six étages, égalant la hauteur des maisons. Cependant les habitants de Motye, bien que menacés d'un danger imminent, et privés alors de tout secours, ne s'effrayèrent pas de l'approche de l'armée de Denys. Jaloux de surpasser l'ardeur des assiégeants, ils suspendirent au sommet des plus grands mâts des paniers[1], remplis de soldats qui, de ces points élevés, lançaient sur les machines de l'ennemi des torches brûlantes et des étoupes enflammées, enduites de poix. Le feu gagna les matériaux; mais les Siciliens étant promptement accourus, l'éteignirent, et, frappant la muraille à coups de bélier, ils parvinrent à ouvrir une large brèche. Assiégeants et assiégés s'accumulèrent, se pressèrent sur ce point, qui devint le champ d'un combat acharné. Les Siciliens, se croyant déjà maîtres de la ville, firent tous leurs efforts pour se venger des outrages qu'ils avaient jadis reçus des Carthaginois. De leur côté, les habitants de la ville voyant en quelque sorte sous leurs yeux les maux de l'esclavage, et ne connaissant aucun moyen de fuir ni par terre ni par mer, se défendirent en désespérés. Dès qu'ils s'aperçurent qu'il ne fallait plus compter sur la défense de leurs murailles, ils barricadèrent les rues et se servirent des maisons les plus éloignées du centre, comme d'un rempart construit à grands frais; c'est ce qui mit les troupes de Denys dans une situation périlleuse. Car, après avoir pénétré en dedans des murailles et se croyant déjà en possession de la ville, ils furent accablés par une grêle de traits lancés du sommet des maisons. Denys fit alors ap-

1. Ces paniers portaient le nom de θωράκια, petites cuirasses, à cause de leur forme. Voyez la note de Wesseling, tome VI, p 547.

Digitized by Google

procher les tours de bois jusqu'aux premières maisons sur lesquelles il jeta des ponts mobiles. Comme ces machines égalaient la hauteur des toits, il s'engagea un combat corps à corps. Car les Siciliens, au moyen de ces ponts mobiles, pénétrèrent de force dans les maisons.

LII. Cependant les Motyens, malgré le danger dont ils calculaient la grandeur, combattirent courageusement sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants. Les uns, entourés de leurs pères et mères qui les suppliaient de ne pas les livrer à l'insolence de l'ennemi, sentaient leur courage se ranimer et ne ménageaient point leur vie. Les autres, entendant le gémissement des femmes et des enfants, aimaient mieux mourir les armes à la main que d'être témoins de la captivité de leurs enfants. Il était d'ailleurs impossible de s'enfuir de la ville; car elle était de tous côtés baignée par les eaux, et les ennemis étaient maîtres de la mer. Les Motyens furent saisis de frayeur à l'aspect des cruautés dont les prisonniers grecs avaient été l'objet; les Carthaginois surtout s'attendaient à subir le même traitement. Il ne leur resta donc plus qu'à vaincre ou à mourir en combattant glorieusement. Cette résolution prise par les assiégés mit les Siciliens dans un grand embarras. Ceux qui combattaient sur les planches servant de ponts mobiles furent repoussés avec perte, à cause de l'espace étroit où ils se trouvaient et parce qu'ils luttaient contre des ennemis réduits au désespoir. Ainsi, les uns combattaient corps à corps, donnant et recevant des blessures mortelles; les autres, repoussés par les Motyens, tombèrent du haut des planches du pont et périrent. Enfin ce siége dura plusieurs jours, et Denys fit sonner tous les soirs la retraite pour suspendre l'assaut. Après avoir habitué les Motyens à ce genre de guerre, et au moment où les deux partis s'étaient retirés, Denys fit partir Archylus de Thurium avec un détachement de soldats d'élite. Celui-ci, à la faveur de la nuit, fit appliquer des échelles contre les maisons écroulées, et, après les avoir escaladées, il prit possession d'un poste avantageux où il attendit l'arrivée des troupes de Denys. Informés de cette surprise, les Mo-

Digitized by Google

tyens accoururent en toute hâte, et comme ils se trouvaient en retard, ils bravèrent tous les dangers pour repousser l'ennemi. Un combat violent s'engagea et ce ne fut que grâce à la supériorité numérique que les Siciliens parvinrent avec peine à battre leurs adversaires.

LIII. Aussitôt toute l'armée de Denys se précipita par la jetée dans l'intérieur de Motye, et toute la place fut jonchée de cadavres; car les Siciliens, rivalisant en cruauté avec les Carthaginois, tuèrent sans pitié tous les habitants qu'ils rencontrèrent en n'épargnant ni femmes, ni enfants, ni vieillards.

Denys, voulant réduire la ville en esclavage, arrêta le massacre des captifs parce qu'il voulait par leur vente se procurer de l'argent. Mais comme son ordre n'était point respecté et qu'il vit l'impossibilité d'arrêter la fureur des Siciliens, il fit proclamer par des hérauts que les Motyens eussent à chercher un asile dans les temples vénérés chez les Grecs. Cela fait, les soldats cessèrent le carnage et se livrèrent avec ardeur au pillage des maisons; ils enlevèrent ainsi une grande masse d'argent, beaucoup d'or, de riches vêtements et une foule d'autres objets précieux. Denys avait abandonné aux soldats le pillage de la ville, afin de les rendre plus disposés à braver les dangers de la guerre. Après ce succès, il décerna à Archylus, qui le premier avait escaladé les murs, une couronne de cent mines[1]; il donna aux autres des récompenses proportionnées à leur bravoure et vendit à l'enchère les Motyens qui avaient survécu à leur défaite. Quant à Daïmène et quelques autres Grecs captifs auxiliaires des Carthaginois, il les fit mettre en croix. Après cette victoire, Denys établit dans Motye une garnison confiée au commandement de Biton de Syracuse; la majeure partie de cette garnison se composa de Sicules. Il laissa aussi dans ces parages Leptine, le nauarque, avec cent vingt navires pour observer les mouvements des Carthaginois. Il lui ordonna d'assiéger Égeste et Entelle qu'il avait depuis longtemps résolu de détruire.

1. Neuf mille cent soixante-six francs.

Digitized by Google

Comme l'été était déjà passé, il regagna avec son armée Syracuse.

En ce temps, Sophocle, fils de Sophocle, commença à enseigner la tragédie à Athènes et remporta douze fois le prix.

LIV. L'année étant révolue, Phormion fut nommé archonte d'Athènes; les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Cnéius Génucius, Lucius Atilius, Marcus Pomponius, Caïus Duilius, Marcus Véturius et Valérius Publius; et on célébra la XCVI^e olympiade dans laquelle Eupolis d'Élide fut vainqueur à la course du stade[1]. Dans ce temps, Denys, tyran des Syracusains, envahit avec toute son armée le territoire soumis à la domination des Carthaginois. Pendant qu'il ravageait la campagne, les Halyciens consternés lui envoyèrent des députés et demandèrent son alliance. Les Égestéens profitèrent de la nuit pour attaquer à l'improviste les assiégeants, mirent le feu aux tentes et répandirent le désordre dans le camp de l'ennemi. L'incendie gagnant du terrain, il fut impossible de l'éteindre; il y périt quelques soldats qui étaient accourus pour éteindre le feu, et la plupart des chevaux furent brûlés avec les tentes. Cependant Denys continua à désoler la campagne sans éprouver aucune résistance. De son côté, Leptine le nauarque, stationné à Motye, surveillait les mouvements des ennemis. Les Carthaginois, instruits de la force de l'armée de Denys, résolurent de la surpasser encore par de nouveaux préparatifs de guerre. Ils confièrent donc, d'après leurs lois, l'autorité royale à Imilcar et firent venir des troupes de toute la Libye et de l'Ibérie; ces troupes étaient formées en partie d'alliés, en partie de mercenaires. Ils parvinrent ainsi à réunir une armée de plus de trois cent mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, indépendamment des chars qui étaient au nombre de quatre cents. Leur flotte se composait de quatre cents vaisseaux longs, et, suivant Éphore, de plus de six cents vaisseaux de transport chargés de vivres, de machines et

1. Première année de la XCVI^e olympiade; année 396 avant J.-C.

Digitized by Google

d'autres munitions de guerre. Timée ne porte pas au delà de cent mille hommes les troupes qui passèrent de Libye en Sicile, et à ces troupes il ajoute trente mille hommes enrôlés en Sicile.

LV. Au départ, Imilcar donna à tous les pilotes un livret cacheté avec l'ordre de ne l'ouvrir que lorsqu'ils seraient en mer, et d'en exécuter le contenu. Il avait imaginé ce stratagème afin qu'aucun espion ne vînt annoncer à Denys le départ des Carthaginois; l'écrit portait de se diriger sur Panorme. Profitant d'un vent favorable, toute la flotte leva l'ancre, les vaisseaux de transport gagnèrent le large et les trirèmes firent voile sur Motye, en longeant la côte. Le vent soufflait avec violence, et les premiers vaisseaux de transport étaient déjà en vue de la Sicile, lorsque Denys détacha Leptine avec trente trirèmes, et lui ordonna d'attaquer à coups d'éperon les navires ennemis et de détruire tous ceux qu'il aurait capturés. Cet ordre fut promptement exécuté; et, au premier engagement, Leptine coula bas quelques bâtiments avec tout leur équipage; les autres, montés par de bons rameurs et ayant le vent en poupe, parvinrent aisément à se sauver. Les bâtiments coulés étaient au nombre de cinquante; ils portaient cinq mille hommes et deux cents chars de guerre. Cependant Imilcar atteignit Panorme; il débarqua ses troupes et les fit marcher contre les ennemis. Il donna aux trirèmes l'ordre de côtoyer le rivage; chemin faisant, il s'empara d'Éryx par trahison et vint camper devant Motye. Denys était avec son armée à Égeste, lorsque Imilcar assiégea Motye. Les Siciliens désiraient le combat, mais Denys, très-éloigné des villes alliées et commençant à manquer de vivres, jugea à propos de transporter ailleurs le théâtre de la guerre. Il se détermina donc à la retraite et engagea les Sicaniens à quitter pour le moment leurs villes et à servir dans son armée. En récompense, il leur promit un territoire plus fertile et aussi peuplé, ajoutant qu'à la fin de la guerre il laisserait chacun libre de rentrer dans ses foyers. Un petit nombre de Sicaniens, craignant par un refus de s'exposer au pillage, se rendirent aux prières de Denys.

Digitized by Google

[La plupart s'y refusèrent[1].] Cet exemple fut suivi des Halicyens qui envoyèrent des députés aux Carthaginois, et conclurent une alliance. Denys se mit en marche pour Syracuse, ravageant le pays par lequel il conduisit son armée.

LVI. Imilcar réussissant ainsi dans son entreprise, se prépara à faire marcher son armée contre Messine, désirant vivement s'en rendre maître et occuper cette position avantageuse[2]. En effet, le port de Messine était bien placé pour recevoir toute la flotte carthaginoise composée de plus de six cents bâtiments. Une fois en possession du détroit, Imilcar se flattait de pouvoir intercepter le convoi des troupes auxiliaires d'Italie et tenir en respect les flottes qui seraient envoyées du Péloponnèse. Après avoir arrêté ce plan, il fit un traité d'alliance avec les Himériens et les habitants de la place de Céphalœdium. Il s'empara ensuite de la ville de Lipare, et imposa aux habitants de l'île un tribut de trente talents[3]. Enfin, il se porta avec toute son armée sur Messine, pendant que sa flotte côtoyait le rivage. Après avoir promptement parcouru ce trajet, il vint camper à Péloris, à cent stades de Messine[4]. Lorsque les habitants de cette ville apprirent la présence de l'ennemi, ils eurent des avis différents au sujet de cette guerre. Quelques-uns, connaissant la puissance de l'ennemi, et se voyant eux-mêmes sans alliés et privés de leur propre cavalerie, qui se trouvait alors à Syracuse, renoncèrent à soutenir un siége; leurs murs abattus leur ôtaient le courage de se défendre, et le temps actuel ne permettait pas de les reconstruire. Ils firent donc sortir de Messine leurs enfants, leurs femmes, et les transportèrent, avec les objets les plus précieux, dans les villes voisines. Quelques autres Messiniens ayant en-

1. Les mots mis entre deux crochets ne se trouvent pas dans le texte, qui est ici tronqué.

2. L'assiette avantageuse de Messine frappe tous ceux qui la voient. Située vers l'extrémité nord-est de la Sicile, et presque en face de Rhégium (Reggio), cette ville est la clef du détroit qui fait communiquer la mer Ionienne avec la mer Tyrrhénienne.

3. Cent soixante-quinze mille francs.

4. Plus de dix-huit kilomètres.

Digitized by Google

tendu parler d'un ancien oracle qui disait que les Carthaginois viendraient porter de l'eau dans Messine, expliquèrent cet oracle dans un sens favorable, persuadés que les Carthaginois seraient un jour esclaves dans Messine. Ainsi encouragés, ils entraînèrent avec eux d'autres citoyens, les engageant à combattre pour la liberté. Immédiatement ils choisirent parmi les jeunes gens un corps d'élite qu'ils envoyèrent dans la Péloride pour s'opposer à la marche de l'ennemi.

LVII. Pendant que ces événements se passaient, Imilcar voyant que les Messiniens cherchaient à mettre obstacle à son passage, fit partir deux cents navires pour bloquer la ville. Il comptait, et avec raison, pendant que les troupes cherchaient à lui intercepter la route, se rendre facilement maître de Messine par mer, d'autant plus que cette ville était alors laissée sans défense. Secondée par un vent du nord, la flotte entra promptement et à pleines voiles dans le port. Le corps d'armée envoyé dans la Péloride n'arriva, bien qu'il eût hâté sa marche, qu'après l'entrée des bâtiments ennemis dans le port. C'est ainsi que les Carthaginois ayant investi Messine de tous côtés, pénétrèrent dans l'intérieur par l'ouverture des brèches, et prirent possession de la ville. Les plus vaillants des Messiniens furent tués, d'autres se réfugièrent dans les villes voisines, le plus grand nombre, gagnant les montagnes limitrophes, se dispersa dans les forteresses de la contrée. Quelques-uns furent faits prisonniers, et quelques autres, acculés au port, se jetèrent à la mer, dans l'espoir de traverser le détroit à la nage [1]. Ces derniers étaient au nombre de plus de deux cents; la plupart, entraînés par le courant, périrent; cinquante seulement parvinrent à gagner la côte de l'Italie. Après avoir réuni toutes ses troupes à Messine, Imilcar entreprit d'abord de détruire les forteresses du

1. Le détroit est très-peu large entre Messine et l'extrémité inférieure de l'Italie. C'est peut-être le point le plus resserré du détroit, si toutefois la ville de Messine occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne ville des Messiniens. Des nageurs un peu exercés auraient onc pu facilement traverser la mer pour se sauver en Italie.

Digitized by Google

pays; mais comme elles étaient bien assises, et que ceux qui s'y étaient réfugiés se défendaient vaillamment, il retourna dans la ville sans avoir réussi dans son entreprise. Il y laissa quelque temps reposer ses troupes et se disposa ensuite à marcher sur Syracuse.

LVIII. Les Sicules, nourrissant une ancienne haine contre Denys, profitèrent du moment pour abandonner son alliance, et embrassèrent tous, à l'exception des Assoriniens, le parti des Carthaginois. Denys mit en liberté les esclaves qui se trouvaient à Syracuse, et en équipa soixante navires. Il envoya demander aux Lacédémoniens un renfort de plus de mille mercenaires. Il visita lui-même toutes les forteresses de la contrée, et les pourvut d'approvisionnements. Il fortifia avec le plus grand soin les citadelles des Léontiniens, et y fit transporter les vivres de la campagne; il engagea aussi les Campaniens qui habitaient Catane à transporter leur domicile dans la ville nommée aujourd'hui Etna, car c'était une position très-forte. Cela fait, il conduisit toute son armée à cent soixante stades de Syracuse, et vint camper aux environs de Taurus[1]. Il avait alors sous ses ordres trente mille fantassins, plus de trois mille cavaliers et cent quatre-vingts navires, parmi lesquels il y avait très-peu de trirèmes.

Après avoir rasé les murs de Messine, Imilcar ordonna à ses soldats de renverser les maisons de fond en comble, de n'y laisser subsister ni briques ni bois; mais de brûler ou de briser tous les objets de construction. Ce travail, grâce au nombre de bras qui y étaient employés, fut promptement exécuté, et il ne fut plus possible de reconnaître l'emplacement qu'avait occupé cette ville. Imilcar considérant que Messine se trouvait très-distante des villes alliées, en même temps que sa position était très-avantageuse, avait décidé de deux choses l'une, ou de la rendre tout à fait inhabitable, on de l'asseoir sur des fondements solides et durables.

1. Il ne faut pas confondre cette place avec une autre, également appelée Taurus, où fut fondée la ville de Tauroménium, à près de 300 stades au nord de Syracuse, sur les bords de la mer.

Digitized

LIX. Après avoir montré, par le désastre des Messiniens, combien il haïssait les Grecs, Imilcar détacha Magon, commandant de la flotte, avec l'ordre de doubler la hauteur appelée Taurus. Cet endroit était alors occupé par des Sicules, très-nombreux, mais sans chef. Denys leur avait primitivement donné à habiter le territoire des Naxiens; mais séduits alors par les promesses d'Imilcar, ils avaient occupé Taurus. Comme cette position était très-forte, ils s'y étaient fixés, et l'ayant entourée de murailles ils continuèrent à l'occuper, même après la guerre. Enfin ils y fondèrent une ville qui, de leur séjour à Taurus, fut nommée Tauroménium. Cependant Imilcar s'était mis en route avec l'armée de terre, et il atteignit promptement la partie de la Naxie dont nous venons de parler, en même temps que Magon longeait la côte; mais une irruption récente de l'Etna, et qui s'était étendue jusqu'à la mer, empêcha les troupes de terre de marcher de conserve avec la flotte, car les bords de la mer avaient été ravagés par la lave du volcan, de manière que l'armée de terre fut obligée de faire le tour du mont Etna. Magon reçut donc l'ordre de se porter sur Catane, tandis qu'Imilcar, traversant l'intérieur du pays, se hâtait de rejoindre la flotte sur la côte du territoire catanien; car il craignait que les Siciliens ne profitassent de la dispersion des troupes pour engager Magon dans un combat naval. C'est en effet ce qui arriva. Denys, sachant que la marche de Magon était lente, et que la route dans l'intérieur du pays était longue et difficile, se dirigea en toute hâte sur Catane, dans l'intention d'attaquer Magon par mer avant que celui-ci pût rejoindre Imilcar. Il se flattait qu'en échelonnant ses troupes de terre le long du rivage, il donnerait aux siens plus de courage, en même temps qu'il intimiderait l'ennemi; mais que, surtout, en cas de revers, il lui serait facile de se sauver avec les débris de sa flotte auprès de l'armée de terre. Après avoir arrêté ce plan, il détacha Leptine avec tous ses navires, lui donna l'ordre d'engager le combat avec la flotte entière, et de ne point rompre la ligne pour ne pas s'exposer au danger qui pourrait l'attendre de la part d'un ennemi supérieur en nombre; car

Digitized by Google

Magon avait avec lui au moins cinq cents navires, en y comptant les bâtiments de transport et les autres embarcations armées d'éperons d'airain.

LX. Lorsque les Carthaginois virent la côte subitement couverte de combattants et la flotte grecque à leurs trousses, ils furent saisis d'une grande frayeur et cherchèrent à gagner le rivage; mais songeant ensuite qu'ils risquaient de tout perdre en combattant tout à la fois sur terre et sur mer, ils changèrent aussitôt de résolution. Ils se décidèrent donc à un combat naval, rangèrent leurs navires en ligne et se préparèrent à recevoir l'attaque de l'ennemi. Leptine s'étant avancé avec trente bâtiments d'élite bien au-devant du reste de la flotte, se battit vaillamment, mais avec imprudence. Attaquant aussitôt la première ligne des Carthaginois, il coula d'abord un assez grand nombre de trirèmes ennemies; mais Magon enveloppant avec toute sa flotte les trente bâtiments syracusains, il s'engagea un combat dans lequel les troupes de Leptine étaient supérieures en courage, mais les Carthaginois l'emportaient en nombre[1]. Le combat fut donc très-opiniâtre; les pilotes, poussant les navires à l'abordage, rendirent le combat naval semblable à une bataille sur terre. Car les bâtiments ne se battaient plus à distance à coups d'éperon, mais, en venant à l'abordage, on se battait corps à corps. Quelques-uns, voulant sauter à bord des navires ennemis, tombèrent dans la mer; d'autres, ayant réussi dans leur tentative, se battaient sur le pont même de ces navires. Enfin Leptine fut repoussé et obligé de gagner le large. Les autres navires, mis en désordre, furent pris par les Carthaginois; car la défaite de Leptine avait rendu ceux-ci plus audacieux, et répandu le découragement parmi les Siciliens. Le combat ainsi terminé, les Carthaginois se mirent avec une nouvelle ardeur à poursuivre les ennemis qui fuyaient en désordre; ils coulèrent bas plus de cent bâtiments, et ayant établi des

1. Suivant le texte, les Carthaginois étaient, au contraire, supérieurs en courage, tandis que les troupes de Leptine l'emportaient en nombre. C'est là une erreur, ainsi qu'il est facile de s'en assurer par ce qui précède.



Digitized by Google

embarcations à rames le long du rivage, ils égorgèrent tous ceux qui venaient à la nage se réfugier dans le camp de l'armée de terre. Un grand nombre périrent ainsi, tout près de la côte, sans que Denys pût leur apporter aucun secours. Tout le champ de bataille fut couvert de cadavres et de débris de navires. Beaucoup de Carthaginois furent tués dans ce combat naval; les Siciliens perdirent plus de cent bâtiments et plus de vingt mille hommes. Au sortir de ce combat, les Carthaginois firent voile vers Catane; traînant à la remorque les trirèmes qu'ils avaient capturées, ils les firent tirer à terre et radouber; de cette manière, l'éclat de cette victoire fut connu, non-seulement par la nouvelle qui s'en répandit, mais encore par l'aspect des bâtiments pris sur l'ennemi.

LXI. Pendant leur retraite sur Syracuse, les Siciliens réfléchirent qu'ils allaient être renfermés dans cette ville, et avoir à soutenir un siége difficile; ils prièrent donc Denys de les conduire directement à la rencontre d'Imilcar, qui, depuis la dernière victoire [semblait se tenir moins sur ses gardes][1]. Ils espéraient, par une apparition soudaine, étourdir les Barbares et réparer la défaite qu'ils avaient essuyée. Denys se rendit d'abord à ces instances et était prêt à marcher contre Imilcar. Mais lorsque quelques-uns de ses amis lui eurent persuadé qu'il risquerait de perdre la ville, si Magon allait se porter avec toute sa flotte contre Syracuse, Denys changea aussitôt de résolution. Il savait que ce fut par un mouvement semblable que Messine était tombée au pouvoir de l'ennemi; jugeant donc imprudent de laisser Syracuse sans défense, il continua sa marche pour retourner dans cette ville. Mais la plupart des Siciliens, mécontents de ce qu'ils n'étaient pas conduits contre les ennemis, abandonnèrent Denys; les uns rentrèrent dans leurs foyers, les autres se retirèrent dans les forteresses voisines. Cependant Imilcar, arrivé en deux jours sur la côte de Catane, fit tirer tous ses navires à terre, pour les garantir d'une tempête qui s'était élevée. Il fit une halte de

1. Il existe ici une lacune dans le texte.

Digitized by Google

plusieurs jours, et envoya une députation aux Campaniens qui occupaient la ville d'Etna, pour les engager à se détacher de l'alliance de Denys. En même temps il promettait de leur donner un plus grand territoire, et de partager avec eux les dépouilles qu'on ferait sur l'ennemi. Il leur apprenait que les Campaniens qui habitaient Entelle favorisaient les Carthaginois, et s'armaient contre les Siciliens. Enfin, il leur représentait, que la race des Grecs était ennemie de toutes les nations. Mais les Campaniens, qui avaient donné des otages à Denys et envoyé leurs meilleurs soldats à Syracuse, furent forcés de conserver l'alliance de Denys, malgré le désir qu'ils avaient d'embrasser le parti des Carthaginois.

LXII. Après ces événements, Denys, redoutant les Carthaginois, députa Polyxène, son beau-frère, à tous les Grecs d'Italie, ainsi qu'aux Lacédémoniens et aux Corinthiens, pour les solliciter de venir à son secours et de ne pas laisser les villes grecques exposées à une ruine complète. Il envoya dans le Péloponnèse des commissaires auxquels il remit de fortes sommes d'argent, avec l'ordre de les employer à lever des troupes, et de ne pas être avares de solde.

Cependant Imilcar, ayant orné sa flotte des dépouilles faites sur l'ennemi, s'avança vers le grand port de Syracuse, et répandit la consternation dans la ville. Deux cent huit vaisseaux longs entrèrent dans ce port; ils étaient rangés en bataille, les rames en dehors, et magnifiquement décorés de dépouilles. Ils étaient suivis des vaisseaux de transport, au nombre de plus de mille, portant plus de cinq cents marins. On comptait ainsi, en tout, près de deux mille bâtiments. Aussi, quelque spacieux que fût ce port, les bâtiments, pressés les uns contre les autres, le couvraient presque tout entier de leurs voiles. A peine tous ces bâtiments avaient-ils mouillé qu'on vit, du côté opposé, apparaître l'armée de terre, qui, au rapport de quelques historiens, était composée de trois cent mille hommes d'infanterie, de trois mille chevaux et de deux cents vaisseaux longs. Le général en chef, Imilcar, dressa sa tente dans

Digitized by Google

le temple de Jupiter ; son armée campa dans les environs, à douze stades de la ville. Après avoir pris ces dispositions, il fit sortir toute son armée et la rangea en bataille sous les murs de Syracuse, en provoquant les habitants au combat. Il fit ensuite entrer dans les autres ports cent vaisseaux d'élite, afin d'étourdir les Syracusains et de leur arracher en quelque sorte l'aveu de leur infériorité sur mer. Comme personne n'osa répondre à cette provocation, il ramena l'armée au camp. Puis, pendant trente jours, les soldats ravagèrent la campagne, coupant les arbres, et détruisant les récoltes; ils se procuraient ainsi des vivres en abondance, en même temps qu'ils répandaient le découragement parmi les habitants de la ville.

LXIII. Imilcar prit aussi le faubourg de l'Achradine, et pilla les temples de Cérès et de Proserpine; mais il éprouva bientôt le châtiment que méritait son attentat sacrilége. Car dès ce moment ses affaires allaient en déclinant chaque jour, et Denys, reprenant courage, engagea quelques escarmouches, dans lesquelles les Syracusains l'emportèrent. Pendant les nuits, des terreurs paniques saisissaient les Carthaginois qui couraient aux armes comme si l'ennemi attaquait les retranchements. Il survint aussi une maladie qui fut la cause de tous leurs désastres; nous en parlerons un peu plus tard, afin de ne pas interrompre notre récit. Imilcar environnant son camp d'un mur, fit démolir presque tous les tombeaux des environs; parmi ces tombeaux se trouvaient ceux de Gélon et de sa femme Démarète, constructions magnifiques. Il fit élever en outre au bord de la mer trois forteresses, l'une auprès de Plemmyrium, l'autre au milieu du port, et la troisième à côté du temple de Jupiter. Il y fit transporter du vin, des vivres, ainsi que toutes ses autres provisions, comptant que le siége traînerait en longueur. En même temps, il envoya en Sardaigne et en Libye des navires de charge qui devaient rapporter du blé et d'autres subsistances. Polyxène, beau-frère de Denys, arrivait alors du Péloponnèse et de l'Ionie amenant avec lui trente vaisseaux longs fournis par les alliés, sous le commandement de Pharacidas le Lacédémonien.

Digitized by Google

LXIV. Denys et Leptine firent ensuite, sur des vaisseaux longs, des courses sur mer, pour se procurer des vivres.

Les Syracusains, qui étaient en quelque sorte livrés à eux-mêmes, apercevant par hasard un bâtiment chargé de blé, l'attaquèrent avec cinq navires, et, après l'avoir capturé, ils le conduisirent dans la ville. Les Carthaginois ayant détaché aussitôt quarante navires contre ces cinq bâtiments, les Syracusains montèrent sur tous les leurs; ils engagèrent un combat dans lequel ils prirent le vaisseau commandant, et en coulèrent bas vingt-quatre autres; et poursuivant le reste qui fuyait, jusqu'à la station navale des ennemis, ils provoquèrent les Carthaginois à un combat naval. Mais les Carthaginois, alarmés d'un événement si peu attendu, ne bougèrent pas. Les Syracusains amenèrent dans la ville, en les traînant à la remorque, les navires qu'ils avaient pris. Exaltés par ce succès et considérant que Denys avait été souvent battu par les Carthaginois qu'ils venaient de vaincre sans lui, ils étaient pleins d'enthousiasme. Ils se disaient les uns aux autres, en s'attroupant, qu'il ne fallait pas rester les esclaves de Denys, puisqu'ils avaient une si belle occasion d'abattre le tyran. En effet, la guerre venait de mettre dans leurs mains les armes dont on les avait dépouillés auparavant. Au milieu de cette agitation, Denys arriva et, convoquant une assemblée générale, il combla de louanges les Syracusains, les exhorta à prendre courage, leur promettant de terminer bientôt la guerre. Il allait dissoudre l'assemblée, lorsque Théodore le Syracusain, cavalier distingué et reconnu pour un homme d'exécution, se leva et eut la hardiesse de parler en ces termes au sujet de la liberté.

LXV. « Quoique Denys n'ait pas dit en tout la vérité, pourtant la fin de son discours est vraie, savoir que la guerre sera bientôt terminée. Mais ce ne sera point en nous menant au combat qu'il pourra y réussir, puisque il a été souvent battu, c'est en rendant à nos concitoyens leur antique liberté. Car maintenant aucun de nous n'affronte volontiers les périls de la guerre, puisque la victoire n'est

Digitized by Google

pas plus avantageuse que la défaite. Vaincus, nous serons obligés de faire ce que nous commanderont les Carthaginois, vainqueurs, nous serons soumis à un despote plus insupportable encore. En effet, si la guerre nous donne pour maîtres les Carthaginois, ils nous imposeront un tribut et nous laisseront libres de gouverner l'État suivant nos anciennes lois. Au lieu que cet homme qui a pillé les temples, qui a ravi aux citoyens leurs richesses en même temps que la vie, a soudoyé des esclaves pour réduire les maîtres à la servitude, et après avoir causé en pleine paix des maux qu'on n'inflige qu'aux villes prises d'assaut, il nous promet de terminer la guerre des Carthaginois. Eh bien, nous avons autant d'intérêt à finir la guerre punique qu'à nous débarrasser du tyran qui règne dans nos murs. Cette citadelle, gardée par des esclaves armés, est dirigée contre notre ville; cette multitude de soldats mercenaires a été assemblée dans le but d'asservir les Syracusains. S'il est maître de la ville, ce n'est pas pour administrer la justice avec équité, mais pour agir en monarque absolu qui ne songe qu'à satisfaire son ambition. Nos ennemis ne possèdent maintenant qu'une partie de notre territoire, tandis que Denys en a saisi la totalité pour en faire présent à ceux qui avaient contribué à l'accroissement de la tyrannie. Jusqu'à quand supporterons-nous ces opprobres auxquels les plus braves citoyens ont préféré se soustraire par la mort? Irons-nous nous exposer aux plus grands dangers en combattant les Carthaginois et n'oserons-nous pas, en face de cet âpre tyran, élever la parole en faveur de la liberté et du salut de la patrie? Nous affrontons tant de milliers d'ennemis et nous tremblons devant ce monarque qui n'a pas même le courage d'un esclave!

LXVI. « Qui voudrait comparer Denys à l'ancien Gélon? Celui-ci, grâce à sa propre valeur, avait délivré la Sicile avec l'aide des Syracusains et des autres Siciliens. Tandis que Denys, trouvant la liberté établie dans les villes, a laissé les ennemis s'emparer de toutes les autres villes, et a réduit notre patrie à la servitude. Le premier, combattant pour le salut de la Sicile, fit en sorte que ses

Digitized by Google

alliés ne vissent jamais les ennemis. Celui-ci, fuyant depuis Motye à travers toute l'île, est venu s'enfermer dans nos murailles où, rude pour les citoyens, il ne supporte même pas la vue de l'ennemi. Aussi Gélon, par son courage et la grandeur de ses exploits, mérita-t-il de régner, non-seulement sur les Syracusains, mais sur tous les Siciliens, qui lui déférèrent volontairement l'autorité suprême. Mais Denys qui a fait la guerre pour ruiner ses alliés et asservir ses compatriotes, comment ne serait-il pas pour tous l'objet d'une juste indignation? Non-seulement il s'est montré indigne du commandement, mais il a mille fois mérité la mort. C'est par sa faute que Géla et Camarine ont été détruites; c'est à cause de son alliance que Messine vient d'être renversée de fond en comble et que vingt mille alliés ont péri. Enfin, nous sommes renfermés dans une seule cité, toutes les villes grecques de la Sicile ayant été rasées. Pour ajouter à tant d'infortunes, il a vendu comme esclaves les habitants de Naxos et de Catane, et détruit des villes dont l'alliance pouvait nous être d'un grand secours. Il a livré deux batailles aux Carthaginois, et deux fois il a été vaincu. Une fois investi par ses citoyens du commandement militaire, il nous ravit aussitôt la liberté; il a fait mourir ceux qui lui rappelaient le respect des lois et banni ceux qui se faisaient remarquer par leurs richesses. Il a livré les femmes des bannis à des esclaves et à des prolétaires. Enfin, il a confié à des Barbares et à des étrangers les armes des citoyens. Voilà, par Jupiter et tous les dieux, ce qu'a fait un simple clerc, un homme sans nom.

LXVII. « Qu'est devenue cette ardeur des Syracusains pour la liberté? où sont les exploits de nos ancêtres? Je passe sous silence les trois cent mille Carthaginois qui trouvèrent la mort sous les murs d'Himère. Je ne dirai pas comment nos ancêtres se défirent des tyrans qui prétendaient succéder à Gélon. Mais je vous raconterai un fait qui ne date que d'hier. Lorsque les Athéniens étaient venus attaquer Syracuse avec des forces formidables, nos pères se défendirent si bien qu'il ne resta pas un seul homme

Digitized by Google

pour porter à Athènes la nouvelle de la défaite. Et nous, en présence de ces exemples donnés par nos pères, nous nous soumettrions aux ordres de Denys, et cela dans un moment où nous sommes maîtres de nos armes! La providence des dieux nous a réunis avec nos alliés et en armes pour reconquérir la liberté. Dès aujourd'hui il nous est permis de nous montrer braves et sages en secouant le joug pesant de la servitude. Auparavant, nous étions désarmés, sans alliés et environnés de troupes mercenaires; il fallait alors céder au temps; mais aujourd'hui, maîtres de nos armes, et ayant nos alliés pour auxiliaires et pour témoins de notre courage, ne reculons plus, et montrons aux yeux de tous que ce n'est point par lâcheté, mais par la nécessité des circonstances que nous avons subi l'esclavage. Comment ne rougirions-nous pas de reconnaître pour chef un ennemi qui a profané les sanctuaires de la cité, de mettre à la tête de l'État un homme auquel un simple particulier pourvu de sa raison ne voudrait pas confier la gestion de ses biens. Lorsque tous les peuples, pendant les guerres, respectent les choses saintes en raison de la grandeur des dangers, comment pourrons-nous attendre d'un homme fameux par son impiété une fin prospère de la guerre que nous soutenons?

LXVIII. « Au reste, quiconque voudra y réfléchir de près, trouvera que Denys ne craint pas moins la paix que la guerre. En effet, il regarde la guerre actuelle comme une circonstance favorable qui empêche les Syracusains, paralysés par l'ennemi, de rien entreprendre contre lui; tandis que si les Carthaginois étaient battus, les Syracusains, animés par le succès, pourraient se servir de leurs armes pour conquérir leur liberté. Aussi est-ce, je pense, par ce motif que, dans la première guerre, il livra Géla et Camarine par trahison, qu'il rendit ces villes désertes, et que, dans le traité conclu avec les Carthaginois, il leur a cédé la plupart des villes grecques inhabitées. Plus tard, au milieu de la paix, et violant la foi des traités, il a vendu comme esclaves les habitants de Naxos et de Catane; il rasa la première ville et donna la dernière pour demeure aux Campaniens sortis de l'Italie. Enfin, lorsque ceux qui

Digitized by

avaient échappé à la mort conspiraient le renversement de la tyrannie, il déclara de nouveau la guerre aux Carthaginois, car il craint bien moins de violer les traités jurés que d'être exposé aux tentatives des Siciliens, réunis en corps politiques. Aussi semble-t-il continuellement veiller à leur extermination ; d'abord, il aurait pu s'opposer au débarquement des Carthaginois à Panorme, fatigués alors d'un long trajet; et il n'a pas voulu le faire. Ensuite, il a laissé détruire Messine, cette ville si grande et si bien située, non-seulement parce que cette perte entraînait celle d'un grand nombre de Siciliens, mais parce que les Carthaginois pourraient là barrer le passage aux flottes envoyées de l'Italie et du Péloponnèse. Enfin, il a, il est vrai, attaqué l'ennemi sur la côte de Catane : il avait engagé ce combat à la vue de cette ville, afin que les vaincus trouvassent un refuge dans les ports. Mais lorsque, après le combat naval, les vents violents forcèrent les Carthaginois à tirer leurs navires à terre, il ne profita point de cette belle occasion pour les terrasser. Leur armée de terre n'était pas encore arrivée, et la violence de la tempête avait fait échouer leurs bâtiments contre la côte; si alors nous étions tombés sur eux avec toute notre infanterie, nous les eussions facilement faits prisonniers à leur débarquement, ou, abandonnée à la fureur des flots, leur flotte aurait couvert le rivage de ses débris.

LXIX. « Mais, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'accuser davantage Denys devant les Syracusains; car s'ils ne sont pas animés à la vengeance par la souffrance des maux qui sont l'œuvre du tyran, je ne parviendrai jamais à vous enflammer par des paroles. Et ne voyez-vous pas en lui tout à la fois le citoyen le plus pervers, le tyran le plus impitoyable et le général le plus lâche? Nous avons été vaincus autant de fois que nous avons combattu sous ses ordres. Et pourtant, tout à l'heure, livrés à nous-mêmes, nous avons attaqué, avec un petit nombre de navires, toute la flotte de l'ennemi, et nous l'avons mise en déroute. Il nous faut donc chercher un autre chef, afin qu'en servant sous les ordres de celui qui a profané les temples, nous ne

Digitized by

fassions pas la guerre aux dieux. La divinité nous a été évidemment contraire tant que nous avons été soumis au pouvoir du plus grand des impies. Et, puisque sous ses ordres toutes nos armées sont défaites, pendant que, sans lui, un petit corps de troupes a suffi pour mettre en déroute les Carthaginois, comment l'intervention des dieux n'est-elle pas ici visible pour tout le monde? Enfin, ô citoyens, si Denys abdique volontairement l'autorité suprême, laissons-le sortir de la ville, lui et les siens. Si, au contraire, il s'y refuse, l'occasion est belle pour reconquérir notre liberté. Nous voilà tous réunis, nous sommes maîtres de nos armes, nous nous trouvons au milieu de nos alliés, tant de ceux des Grecs d'Italie que de ceux du Péloponnèse. Choisissons notre chef selon les lois, soit parmi nos concitoyens, soit parmi les Corinthiens qui habitent la métropole, soit parmi les Spartiates qui tiennent le sceptre de la Grèce. »

LXX. Les Syracusains furent enflammés par ce discours de Théodore, et tournèrent leurs regards vers leurs alliés. Pharacidas le Lacédémonien, commandant de la flotte des auxiliaires, monta à la tribune; tous s'attendaient à le voir se déclarer le chef du mouvement en faveur de la liberté. Mais Pharacidas, ami du tyran, dit qu'il avait été envoyé par les Lacédémoniens pour soutenir les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, mais non pas pour renverser l'autorité de Denys. Pendant ce discours, si opposé à l'attente générale, les troupes mercenaires accoururent auprès de Denys, et les Syracusains consternés gardèrent le silence, maudissant les Spartiates. En effet, déjà autrefois Arétès le Lacédémonien avait trahi les Syracusains lorsqu'ils s'apprêtaient à reconquérir la liberté, et aujourd'hui Pharacidas entrava cette même entreprise. Cependant Denys, saisi de crainte, rompit l'assemblée; ensuite il parla obligeamment à tout le monde, se familiarisa avec la foule, donna des présents aux uns et invita les autres à sa table.

Après la prise du faubourg de Syracuse et le pillage du temple de Cérès et de Proserpine, l'armée des Carthagi-

Digitized by Google

nois fut atteinte d'une maladie. A la vengeance de la divinité, ainsi manifestée, il faut ajouter que des milliers d'hommes étaient rassemblés dans un même espace, et qu'on se trouvait dans une saison très-favorable au développement des maladies. De plus, dans cette année, les chaleurs de l'été étaient excessives. Cet endroit paraissait destiné à être le théâtre d'immenses calamités; car déjà, auparavant, les Athéniens qui avaient établi leur camp sur ce terrain bas et marécageux, furent décimés par des maladies. D'abord, avant le lever du soleil, un frisson, occasionné par un air froid et humide, saisissait les corps, et à midi la chaleur asphyxiait cette multitude d'hommes entassés dans un étroit espace.

LXXI. La maladie atteignit d'abord les Libyens dont un grand nombre moururent. Dans le commencement, ils ensevelissaient leurs cadavres; mais bientôt, en raison de la quantité des morts, et les gardes-malades étant eux-mêmes attaqués de la maladie, personne n'osa plus approcher des souffrants. Le secours médical ayant ainsi cessé, le fléau devint sans remède. La puanteur des corps laissés sans sépulture, et l'exhalaison putride des marais, causèrent d'abord un flux catarrhal qui fut suivi de tumeurs au cou; bientôt survinrent des fièvres, des douleurs dans les nerfs du dos, et des pesanteurs dans les jambes. A ces symptômes succédaient la dyssenterie et des pustules sur toute la surface du corps. Telle était la maladie qui avait attaqué la plupart des Carthaginois. Quelques-uns avaient des accès de manie et perdaient complétement la mémoire; hors de leur sens, ils parcouraient le camp et frappaient ceux qu'ils rencontraient. Enfin, la gravité du fléau et la rapidité de la mort rendaient inutile le secours des médecins; les malades mouraient le cinquième ou le plus souvent le sixième jour en éprouvant des douleurs si atroces qu'ils estimaient heureux ceux qui avaient péri dans les combats. Comme le mal avait gagné ceux qui soignaient les malades, ceux-ci furent abandonnés à leur infortune, personne ne voulant les garder. Ainsi, non-seulement ceux qui n'étaient pas parents s'abandonnaient réciproquement, mais les frères laissaient

Digitized

périr leurs frères, les amis leurs amis, par la crainte d'être eux-mêmes atteints de la contagion[1].

LXXII. Lorsque Denys apprit la calamité des Carthaginois, il équipa quatre-vingts navires, et ordonna à Pharacidas et à Leptine, commandants de la flotte, d'attaquer à la pointe du jour les bâtiments ennemis. Lui-même, profitant de l'obscurité de la nuit, se mit à la tête de son armée, et, faisant le tour du temple de Cyanée, il se trouva au matin en face du camp, sans avoir été aperçu des ennemis. Il avait détaché auparavant les cavaliers et mille fantassins mercenaires, pour attaquer la partie du camp des Carthaginois qui s'étendait dans l'intérieur du pays. Ces soldats haïssaient le plus Denys, et avaient souvent excité des troubles et des désordres. C'est pourquoi Denys avait ordonné à ses cavaliers de fuir et d'abandonner les mercenaires au moment de la mêlée. Les cavaliers ayant exécuté cet ordre, tous ces mercenaires furent taillés en pièces. Cependant Denys entreprit d'assiéger le camp et les forts qui l'environnaient. Les Barbares, effrayés de cette entreprise inattendue, se défendirent en désordre; et Denys s'empara du fort appelé Polichna; d'un autre côté, les cavaliers et quelques trirèmes s'approchèrent du bourg voisin de Dascon, et le prirent d'assaut. Aussitôt toute la flotte sicilienne s'avança en ordre, et l'armée poussait des cris de victoire sur la prise des forts. Les Barbares furent consternés; car ils avaient d'abord tous couru du côté où l'armée de terre venait attaquer le camp pour secourir les assiégés; mais lorsqu'ils virent les bâtiments s'approcher, ils revinrent en toute hâte du côté de la station navale, mais leur diligence fut inutile. Ils étaient encore occupés à monter à bord et à équiper les trirèmes, lorsque les vaisseaux ennemis les prirent en flanc, endommagèrent les bâtiments à coups d'éperon, et les firent couler d'un seul coup bien appliqué. D'autres, frappant à coups redoublés les planches du bor-

1. D'après l'énumération de ces symptômes et de ces causes morbifiques il est permis de croire que la maladie qui décimait les Carthaginois était, sinon la peste, au moins une fièvre pernicieuse putride, une espèce de typhus.

Digitized by Google

dage, répandaient la terreur parmi ceux qui faisaient de la résistance. Les meilleurs navires des Carthaginois, percés ou déchirés à coups d'éperon, se brisaient avec un horrible fracas ; le rivage était jonché de cadavres.

LXXIII. Animés par ce succès, les Syracusains s'empressèrent à l'envi de sauter sur les bâtiments ennemis, et, enveloppant les Barbares, effrayés de la grandeur du péril, ils les massacrèrent. L'armée de terre ne voulant pas rester en arrière d'ardeur belliqueuse, se précipita vers la station navale. Denys lui-même se trouvait parmi eux, et s'était avancé à cheval jusqu'à Dascon. Les Syracusains y trouvèrent mouillés quarante bâtiments à cinq rangs de rames, et à leur suite plusieurs vaisseaux de transport et quelques trirèmes; ils mirent le feu à tous ces bâtiments. La flamme s'éleva promptement et s'étendit si loin, que les embarcations furent brûlées; ni les marchands ni les marins ne purent porter aucun secours, tant cet incendie était immense. Un vent violent s'éleva, et la flamme fut portée des bâtiments de guerre aux vaisseaux de transport; les hommes qui les montaient plongèrent dans l'eau pour se soustraire au feu ; les câbles ayant été brûlés, les navires, abandonnés aux flots, s'entre-choquèrent; quelques-uns échouèrent, quelques autres furent jetés sur la côte, la plupart devinrent la proie des flammes. L'aspect de cet incendie, qui se propageait dans les voiles et les mâtures des bâtiments de transport, offrait aux habitants de la ville un spectacle pour ainsi dire théâtral : les Carthaginois semblaient périr comme les impies que les dieux frappent de la foudre.

LXXIV. Cette victoire exalta les esprits des Syracusains; tout ce qu'il y avait d'enfants avancés en âge, et ceux qui n'étaient pas entièrement épuisés par la vieillesse, vinrent remplir les ports, se jetèrent en foule sur les navires en partie détruits par le feu, les pillèrent et en tirèrent les objets qui pouvaient encore servir; ils traînèrent à la remorque, jusque dans la ville, les bâtiments que la flamme avait épargnés. Ceux-là même qui, par leur âge, étaient exempts du service militaire, ne purent contenir leur ardeur, et l'excès de la joie donna des forces à la faiblesse de l'âge.

Digitized by Google

Enfin le bruit de la victoire s'étant répandu dans la ville, les femmes, les enfants et les domestiques quittèrent les maisons et coururent sur les murs, qui furent tout couverts de spectateurs. Les uns, levant les mains au ciel, rendirent grâces aux dieux, les autres s'écrièrent que la divinité s'était vengée de l'impiété des Barbares. Et, en effet, ce spectacle, vu de loin, ressemblait à un combat des dieux : tant de navires étaient dévorés par le feu, et la flamme s'élevait au-dessus des mâts ! Chaque nouveau succès était accueilli par les Grecs avec des cris épouvantables, tandis que les Barbares, dans leur effroi, faisaient entendre un grand tumulte et des clameurs confuses. Mais la nuit étant survenue, on mit fin au combat, et Denys vint camper en face des Barbares, près du temple de Jupiter.

LXXV. Les Carthaginois, vaincus sur terre et sur mer, envoyèrent, à l'insu des Syracusains, une députation à Denys. Ils le supplièrent de laisser retourner en Libye les débris de leurs troupes, et lui offrirent trois cents talents qu'ils avaient dans leur camp. Denys répondit qu'il lui était impossible de les laisser tous échapper, mais qu'il leur permettait de s'embarquer secrètement la nuit en n'emmenant que les citoyens de Carthage ; car il savait que ni les Syracusains ni les alliés ne souffriraient que les ennemis effectuassent leur retraite. Denys agissait ainsi parce qu'il ne voulait pas la ruine totale des Carthaginois qui pouvaient seuls tenir les Syracusains en respect, et les empêcher de songer à leur liberté. Ainsi, après être convenu que les Carthaginois partiraient la nuit du quatrième jour, Denys reconduisit l'armée dans la ville. Imilcar fit, pendant la nuit, porter dans la citadelle les trois cents talents promis, et les remit aux soldats que le tyran avait établis dans l'île. Au moment convenu, Imilcar, à la faveur de la nuit, embarqua les citoyens carthaginois sur quarante trirèmes, et, abandonnant le reste de l'armée, se livra à la fuite. Il était déjà sorti du port, lorsque quelques Corinthiens eurent connaissance de cette fuite et en apportèrent promptement la nouvelle à Denys. Celui-ci appela les soldats aux armes et gagna du temps en réunissant les chefs ; mais les Co-

Digitized by Google

rinthiens, impatientés, coururent sus aux Carthaginois, et, leurs rameurs luttant de vitesse, ils atteignirent l'arrière-garde de la flotte phénicienne. Ils attaquèrent les navires à coups d'éperon, et les coulèrent bas. Après cette action, Denys mit ses troupes en mouvement; les Sicules, alliés des Carthaginois, ayant prévu l'attaque des Syracusains, s'étaient réfugiés dans l'intérieur des terres, et parvinrent presque tous à se sauver dans leurs foyers. Cependant, Denys établissant des postes sur les routes, conduisit pendant la nuit son armée contre le camp des ennemis. Les Barbares, abandonnés à la fois par leur général et les Carthaginois, perdirent courage, et, saisis d'épouvante, se livrèrent à la fuite. Les uns, tombant au milieu des avant-postes placés sur les routes, furent faits prisonniers; mais la plupart, jetant leurs armes, allèrent au-devant des Syracusains, qu'ils supplièrent de leur accorder la vie. Les Ibériens seuls, se réunissant sous les armes, envoyèrent un héraut pour offrir leur alliance. Denys traita avec eux, et incorpora les Ibériens parmi ses mercenaires. Il fit prisonnier le reste de l'armée et laissa piller le bagage par ses soldats.

LXXVI. Tel fut le changement de fortune qu'éprouvèrent les Carthaginois; ce fut pour les hommes un exemple que ceux qui s'élèvent trop haut peuvent promptement tomber bien bas. En effet, les Carthaginois, maîtres de presque toutes les villes de la Sicile, à l'exception de Syracuse, après avoir aspiré à s'emparer de cette dernière, eurent bientôt à craindre pour leur propre patrie. Eux qui avaient violé les tombeaux des Syracusains, laissèrent entassés sous leurs yeux, sans sépulture, cinquante mille cadavres, victimes de la peste. Ils avaient incendié le territoire des Syracusains, et, par contre-coup, ils virent leur propre flotte devenue la proie des flammes. En entrant dans le port, ils avaient fait parade de leurs forces et montré aux Syracusains leurs richesses, et ils ne se doutaient pas qu'en une nuit ils seraient mis en fuite et livreraient leurs propres alliés aux ennemis. Le général lui-même, qui avait placé sa tente dans le temple de Jupiter, et qui avait profané le sanctuaire pour se procurer des richesses, se sauva

Digitized by

ignominieusement à Carthage, accompagné d'un petit nombre de soldats, afin que, épargné par le fer, il mourût comme un sacrilége, et qu'il menât dans sa patrie une vie honteuse. Il arriva à un tel degré d'infortune que, couvert de haillons, il parcourait les temples de Carthage, se reprochant ses impiétés envers les dieux, et s'avouant puni de ses crimes par une divinité vengeresse. Enfin, se condamnant lui-même à mort, il se laissa périr d'inanition, léguant à ses concitoyens la crainte des dieux. Bientôt après, la fortune leur prépara bien d'autres revers.

LXXVII. Le bruit de ces désastres s'étant répandu dans la Libye, les alliés des Carthaginois, détestant depuis longtemps le joug pesant de leurs maîtres, sentirent leur haine se ranimer par la trahison qui avait livré leurs troupes aux Syracusains. Ainsi, excités par la colère et stimulés par le mépris que leur inspirait l'infortune des Carthaginois, ils s'insurgèrent pour ressaisir leur indépendance; après s'être réciproquement envoyé des députés, ils parvinrent à rassembler une armée qui établit son camp en rase campagne. Non-seulement les hommes libres, mais encore les esclaves, se hâtèrent d'accourir, et se réunirent en peu de temps au nombre de deux cent mille hommes. S'emparant de Tynès, ville située à peu de distance de Carthage, ils en firent leur place d'armes, et, victorieux dans les combats, ils refoulèrent les Phéniciens dans leurs murs. Les Carthaginois, qui avaient évidemment contre eux les dieux, se réunirent tout effrayés, d'abord en petits groupes, et implorèrent la divinité pour apaiser son courroux. La superstition et la terreur s'étaient emparées de toute la ville, et chacun voyait déjà la patrie réduite en esclavage. On rendit un décret qui ordonna d'employer tout moyen pour fléchir les dieux offensés; ils admirent dans leurs temples Proserpine et Cérès, jusqu'alors inconnues aux Carthaginois, et choisirent les citoyens les plus renommés pour présider au culte de ces déesses, auxquelles on éleva solennellement des statues; on leur offrit des sacrifices suivant les rites grecs, et parmi les Grecs les plus considérés qui se trouvaient à Carthage, ils nommèrent

Digitized by Google

ceux qui devaient veiller au service de ces divinités. Après ces dispositions, ils s'occupèrent à construire des bâtiments et à faire les préparatifs de guerre nécessaires. Cependant les rebelles, mélange de toutes les nations, manquant de chef capable, se battaient entre eux pour le commandement suprême, et, qui plus est, ils manquaient de vivres, tandis que les Carthaginois en faisaient venir de la Sardaigne; quelques-uns, corrompus par l'argent des Carthaginois, renoncèrent aux espérances de liberté. Ainsi, d'un côté le manque de provisions, et de l'autre la trahison, portèrent l'armée des insurgés à se dissoudre, et à rentrer dans leurs foyers, délivrant ainsi les Carthaginois de la plus grande terreur. Telle était la situation des affaires en Libye.

LXXVIII. Denys s'apercevant que les troupes mercenaires étaient mécontentes de lui, et craignant qu'elles ne conspirassent sa chute, se saisit d'abord d'Aristote, leur chef. A cette nouvelle les soldats coururent aux armes et demandèrent leur paye avec hauteur. Denys déclara qu'il allait envoyer Aristote à Lacédémone pour y être jugé par ses concitoyens; quant à la solde de ces mercenaires qui étaient au nombre d'environ dix mille, il leur donna en payement la ville et le territoire des Léontins. La beauté de ce pays leur fit facilement accepter cette offre : ils se partagèrent donc les terres et allèrent s'y établir. Denys prit ensuite à sa solde d'autres étrangers auxquels il joignit des esclaves qu'il avait affranchis pour consolider sa puissance. Cependant, après la défaite des Carthaginois, ceux qui avaient échappé à l'asservissement des villes en Sicile, se rassemblèrent, et rentrant dans leurs foyers, ils se reposèrent de leurs fatigues.

Denys transporta à Messine une compagnie de mille Locriens, de quatre mille Médimnéens et de six cents Messéniens du Péloponnèse, bannis de Zacynthe et de Naupacte; mais voyant que les Lacédémoniens étaient fâchés de ce qu'il avait admis dans une ville aussi célèbre que Messine les Messéniens qui avaient été chassés par eux, il les fit sortir de Messine, leur donna sur le bord de la



Digitized by

mer un territoire qu'il détacha du pays Abacénien, et fixa les limites des terres qu'il leur distribua. Les Messéniens y fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Tyndaris, établirent un gouvernement régulier, et après avoir inscrit au nombre des citoyens beaucoup d'étrangers, ils composèrent bientôt une population de plus de cinq mille habitants. Denys fit ensuite de fréquentes invasions sur le territoire des Sicules, prit Sméneum et Morgantinum, conclut un traité de paix avec Agyris, tyran des Agyrinéens, avec Damon, souverain des Centoripiens, ainsi qu'avec les Erbitéens et les Assoriniens. Il se rendit maître par trahison des villes de Céphalœdium, de Solonte et d'Enna, enfin il fit la paix avec les Erbessiniens. Tel était l'état des choses en Sicile.

LXXIX. En Grèce, les Lacédémoniens, pressentant l'importance de la guerre qu'ils allaient entreprendre contre les Perses, en confièrent la direction à Agésilas, l'un de leurs deux rois. Après avoir levé six mille hommes et fait entrer dans le sénat trente des citoyens les plus considérés, Agésilas se mit à la tête de son armée et se rendit d'Europe à Éphèse. Là, il enrôla encore quatre mille hommes et mit en campagne une armée de dix mille fantassins et de quatre cents cavaliers. Ces troupes étaient suivies d'une foule de marchands forains que l'espoir du pillage avait attirés, et dont le nombre n'était pas inférieur à celui des soldats. Agésilas parcourut d'abord la plaine caïstrienne, ravageant le pays soumis à la domination des Perses et poussa jusqu'à Cymes. De là il fit, pendant la plus grande partie de l'été, des excursions dans la Phrygie et dans les contrées limitrophes qu'il dévasta; et après avoir pourvu l'armée de vivres en abondance, il retourna, vers l'automne, à Éphèse. Tandis que ces événements avaient lieu, les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Néphérée, roi d'Égypte, pour demander son alliance. Celui-ci, au lieu d'un secours d'hommes, fournit aux Spartiates tout ce qui est nécessaire pour équiper cent trirèmes et leur donna cinq cent mille mesures de blé. D'un autre côté, Pharax, commandant de la flotte lacédémonienne, partant de Rhodes avec

Digitized by Google

cent vingt navires, vint aborder à Sasanda, en Carie, forteresse éloignée de cent cinquante stades de Caune. Il partit de là pour assiéger Caune même et bloquer Conon qui commandait la flotte royale et qui stationnait à Caune avec quarante bâtiments. Mais Artapherne et Pharnabaze étant venus avec une forte armée au secours des Cauniens, Pharax leva le siége et revint avec toute sa flotte à Rhodes. Conon rassembla quatre-vingts trirèmes et fit voile pour la Chersonèse. Les Rhodiens repoussèrent la flotte des Péloponnésiens, se détachèrent de l'alliance des Lacédémoniens et reçurent dans leur ville Conon avec toute sa flotte. Les navires qui venaient d'Égypte, chargés de blé pour les Lacédémoniens, ignorant la défection des Rhodiens, abordèrent en toute confiance dans l'île. Les Rhodiens et Conon, commandant de la flotte des Perses, firent entrer ces navires dans les ports et mirent l'abondance dans la ville. Conon reçut encore un renfort de quatre-vingt-dix trirèmes, dix de la Cilicie et quatre-vingts de la Phénicie, qui étaient commandées par le souverain des Sidoniens.

LXXX. Cependant Agésilas ramena son armée dans la plaine de Caïstrum et dans les environs de Sipyle, et ravagea les propriétés des habitants. De son côté, Tissapherne avait réuni dix mille cavaliers et cinquante mille hommes d'infanterie qui suivaient les Lacédémoniens et massacraient ceux que l'ardeur du pillage avait écartés des rangs. Agésilas, ayant formé ses soldats en carré, continua sa route sur le penchant du mont Sipyle, épiant un moment favorable pour tomber sur les ennemis. Il parcourut ainsi le pays jusqu'à Sardes, dévastant les vergers et le jardin de Tissapherne, qui étaient plantés d'arbres de toute espèce et arrangés pour le luxe et la jouissance des bienfaits de la paix. De là, arrivé à moitié chemin entre Sardes et Thybarne, il détacha de nuit Xénoclès le Spartiate avec quatorze cents hommes chargés de s'emparer d'un lieu boisé d'où il pourrait surprendre les Barbares. Quant à Agésilas, dès le point du jour il continua sa marche, et à peine eut-il dépassé l'embuscade que les Barbares tombèrent en désordre sur son arrière-garde ; aussitôt il fit volte-

Digitized by Google

face et un combat acharné s'engagea avec les Perses. Tandis que l'on se battait ainsi, ceux qui étaient mis en embuscade se montrèrent au signal donné, et, entonnant le péan, ils tombèrent sur les ennemis. Les Perses, se voyant pris entre deux corps d'armée, furent saisis d'épouvante et se livrèrent aussitôt à la fuite. Les troupes d'Agésilas les poursuivirent pendant quelque temps, tuèrent plus de six mille hommes et firent un plus grand nombre de prisonniers. Ils pillèrent le camp qui était rempli de richesses. Après cette bataille, Tissapherne se retira à Sardes, frappé de l'audace des Lacédémoniens. Agésilas s'avança vers les satrapies supérieures....[1] ; mais ne pouvant, dans les sacrifices, obtenir des augures favorables, il reconduisit son armée vers les bords de la mer. Artaxerxès, roi de l'Asie, informé de cette défaite, et faisant à contre-cœur la guerre aux Grecs, fut fort irrité contre Tissapherne, qui passait pour l'auteur de cette guerre. Il était même sollicité par Parysatis, sa mère, de punir Tissapherne, auquel elle ne pouvait pardonner d'avoir dénoncé son fils Cyrus, lorsque ce dernier entreprit l'expédition contre son frère. Artaxerxès confia donc à Tithrauste le commandement de l'armée et lui donna l'ordre d'arrêter Tissapherne en même temps qu'il fit prévenir par écrit les villes et les satrapes d'obéir à ce nouveau gouverneur. Arrivé à Colosse en Phrygie, Tithrauste surprit, à l'aide d'un satrape natif de Larisse, Tissapherne qui se trouvait au bain ; il lui coupa la tête et l'envoya au roi. Il entama une conférence avec Agésilas et conclut une trêve de six mois.

LXXXI. Pendant que ces événements se passaient en Asie, les Phocidiens, alléguant quelques sujets de plainte, déclarèrent la guerre aux Béotiens, et parvinrent à décider les Lacédémoniens à leur fournir des secours contre les

1. Le texte paraît ici défectueux. — Les satrapies supérieures étaient celles de l'intérieur du royaume et les plus éloignées des satrapies maritimes, qu'on nommait, par opposition, les satrapies inférieures. A cette distinction se rattachent les termes si fréquents de ἡ ἄνω Ἀσία (l'Asie supérieure), ἡ κάτω Ἀσία (l'Asie inférieure, les côtes), ἀνάβασις, κατάβασις, etc.

Digitized by Google

Béotiens. Les Lacédémoniens leur envoyèrent d'abord Lysandre avec un petit nombre de soldats. Arrivé dans la Phocide, Lysandre leva une armée. Plus tard, ils leur envoyèrent leur roi Pausanias, à la tête de six mille hommes. De leur côté, les Béotiens engagèrent les Athéniens à prendre part à la guerre. En attendant, ils se mirent seuls en mouvement et prirent Haliarte, assiégée par Lysandre et les Phocidiens. Il s'engagea un combat; Lysandre y tomba ainsi qu'un grand nombre de Lacédémoniens et d'alliés. Toute la phalange béotienne revint promptement de la poursuite de l'ennemi ; deux cents Thébains qui s'étaient avancés trop témérairement dans des défilés étroits furent tués. Cette guerre fut appelée *guerre béotique*. Pausanias, roi des Lacédémoniens, instruit de cette défaite, conclut un armistice avec les Béotiens et ramena son armée dans le Péloponnèse.

Conon, commandant de la flotte des Perses, voulant aller lui-même parler au roi, plaça à la tête de la flotte Hiéronymus et Nicodémus, tous deux Athéniens, et fit voile vers la Cilicie; de là, il se rendit à Thapsaque en Syrie, et descendit l'Euphrate jusqu'à Babylone. Là, admis auprès du roi, il s'engagea envers lui à combattre les Lacédémoniens sur mer, si le roi était disposé à lui fournir tout l'argent et les autres munitions nécessaires pour cette entreprise. Artaxerxès, comblant Conon d'éloges et de présents, désigna le trésorier chargé de lui délivrer toutes les sommes d'argent qu'il demanderait ; et il lui permit de prendre pour collègue dans le commandement celui qu'il choisirait parmi les Perses. Conon choisit le satrape Pharnabaze, repartit pour gagner les côtes de la mer et régla toutes les choses d'après le pouvoir qui lui était confié.

LXXXII. L'année étant révolue, Diophante fut nommé archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Lucius Valérius, Marcus Furius, Quintus Servilius, Quintus Sulpicius, Claudius Ugon et Marius Appius[1]. A cette époque, les Béotiens et les Athé-

1. Deuxième année de la XCVI^e olympiade ; année 395 avant J.-C.

Digitized by

niens, ensuite les Corinthiens et les Argiens, conclurent entre eux un traité d'alliance. Car, comme les Lacédémoniens étaient devenus odieux par le joug qu'ils faisaient peser sur leurs alliés, ces peuples pensaient, en entraînant les plus grandes villes à leur opinion, qu'ils parviendraient aisément à renverser la domination de Sparte. Ils commencèrent donc par établir à Corinthe une assemblée générale, y envoyèrent des députés volontaires, et réglèrent en commun les affaires de la guerre. Ils firent ensuite partir des députés dans les villes, et en détachèrent un grand nombre de l'alliance des Lacédémoniens. En effet, toute l'Eubée, les Leucadiens, les Acarnaniens, les Ambraciotes, et les Chalcidiens de Thrace entrèrent dans la ligue. Les députés firent également des tentatives auprès des habitants du Péloponnèse pour leur faire abandonner l'alliance des Lacédémoniens; mais aucun d'eux n'écouta cette proposition. Car Sparte, placée sur leur flanc, était comme une citadelle qui tenait en respect tout le Péloponnèse.

Médius, souverain de Larisse en Thessalie, étant alors en guerre contre Lycophron, tyran de Phères, demanda du secours à l'assemblée générale, qui lui envoya deux mille hommes. Médius se servit de ce corps auxiliaire pour prendre Pharsale, défendue par une garnison lacédémonienne, et vendit les habitants à l'enchère. Après ce succès, les Béotiens, de concert avec les Argiens, s'emparèrent d'Héraclée en Trachinie; ils y avaient été introduits pendant la nuit par quelques habitants; ils égorgèrent les Lacédémoniens qui y restaient et laissèrent sortir avec leur bagage les Péloponnésiens. Après avoir rappelé dans leur ville les Trachiniens qui avaient été exilés de leur patrie par les Lacédémoniens, ils leur donnèrent pour demeure Héraclée comme aux plus anciens habitants de la contrée. Dans la suite, Isménias, chef des Béotiens, laissa les Argiens dans la ville pour la défendre. Quant à lui, il détermina les Énians et les Athamans à se détacher des Lacédémoniens et il réunit à leurs soldats les troupes fournies par les alliés. Se trouvant ainsi à la tête de près de six mille hommes, il se mit en marche contre les Phocidiens. Il était campé au-

Digitized by Google

près d'Aryca dans la Locride (où l'on dit qu'était né Ajax) lorsqu'il fut attaqué par un corps considérable de Phocidiens commandé par Lacisthène le Laconien. Il s'engagea un combat long et acharné d'où les Béotiens sortirent victorieux; ils poursuivirent les fuyards jusqu'à l'entrée de la nuit, et tuèrent près de mille hommes, tandis qu'eux-mêmes ne comptaient que cinq cents morts. Après cette bataille, les deux partis licencièrent leurs troupes et retournèrent les uns dans leurs foyers, les autres à Corinthe où fut convoquée l'assemblée générale. Comme tout avait réussi à souhait, on appela à Corinthe des troupes tirées de toutes les villes alliées et on parvint ainsi à réunir une armée de plus de quinze mille fantassins et d'environ cinq cents cavaliers.

LXXXIII. Les Lacédémoniens, voyant les villes les plus considérables de la Grèce soulevées contre eux, décrétèrent de rappeler de l'Asie Agésilas et les troupes qu'il commandait. En attendant, ils se mirent en campagne avec une armée de vingt-trois mille hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers pris tant chez eux que chez les alliés. Il se livra une bataille sur les bords du fleuve Némée; elle dura jusqu'à la nuit : la victoire se partagea également entre les ailes des deux armées ennemies. Cependant les Lacédémoniens et leurs alliés ne perdirent que onze cents hommes, tandis que les Béotiens et leurs alliés en perdirent deux mille huit cents. Sur ces entrefaites, Agésilas avait ramené son armée de l'Asie en Europe, et à la première rencontre des Thraces il remporta la victoire et tua un grand nombre de Barbares. Il continua ensuite sa route à travers la Macédoine, parcourant le même pays par lequel avait passé Xerxès lors de son expédition contre les Grecs. Après avoir ainsi traversé la Macédoine et la Thessalie, il atteignit le défilé des Thermopyles.

Conon l'Athénien et Pharnabaze, qui commandaient la flotte royale, stationnaient à Loryma dans la Chersonèse, ayant sous leurs ordres plus de quatre-vingt-dix trirèmes. Avertis que la flotte des ennemis se tenait dans les environs de Cnide, ils se disposèrent à lui présenter

Digitized by

le combat. Pisandre[1], nauarque des Lacédémoniens, quitta alors les parages de Cnide avec quatre-vingt-cinq trirèmes, et vint aborder à Physcus dans la Chersonèse. De là il se remit en mer pour attaquer la flotte du roi, et il remporta l'avantage dans ce premier engagement. Mais comme les trirèmes des Perses reçurent des renforts, tous les alliés s'enfuirent vers la côte. Pisandre, placé sur son navire, continua à faire face à l'ennemi, regardant comme une action indigne de Sparte de fuir lâchement. Après avoir fait des prodiges de valeur et tué un grand nombre d'ennemis, il mourut, les armes à la main, d'une mort digne de sa patrie. Conon poursuivit les Lacédémoniens jusqu'à la côte et se rendit maître de cinquante trirèmes; la plupart des hommes qui les montaient plongèrent dans la mer et gagnèrent la côte à la nage; cinq cents d'entre eux furent faits prisonniers; le reste de la flotte se sauva dans le port de Cnide.

LXXXIV. Agésilas, qui avait reçu des renforts du Péloponnèse, était entré dans la Béotie. Les Béotiens, secondés de leurs alliés, le rencontrèrent à Coronée. Il se livra une bataille; les Thébains mirent en déroute l'aile qui leur était opposée et poursuivirent l'ennemi jusque dans son camp; mais le reste de l'armée béotienne, après une courte résistance, fut forcé par Agésilas et les autres à prendre la fuite. Les Lacédémoniens, se regardant comme vainqueurs, élevèrent un trophée et rendirent les morts aux ennemis. Les Béotiens et leurs alliés avaient perdu six cents hommes, tandis que les Lacédémoniens et leurs auxiliaires ne comptaient que trois cent cinquante morts. Agésilas, criblé de blessures, fut porté à Delphes pour s'y faire soigner.

Pharnabaze et Conon, après le combat naval de Cnide, se dirigèrent avec tous leurs bâtiments contre les alliés des Lacédémoniens. Ils commencèrent d'abord par détacher les habitants de Cos de l'alliance de Sparte, puis les Nisyréens et les Teïens. Les habitants de Chio chassèrent la

1. Le texte porte à tort Périarque.

Digitized by Google

garnison lacédémonienne et passèrent également dans le parti de Conon; les Mitylénéens, les Éphésiens et les Érythréens en firent autant. Toutes les villes s'empressaient de prendre part à ce soulèvement général : les unes, expulsant les garnisons des Lacédémoniens, établirent un gouvernement libre; les autres se livrèrent à l'autorité de Conon. Dès ce moment les Lacédémoniens perdirent l'empire de la mer.

Conon résolut de s'avancer avec sa flotte vers les côtes de l'Attique; il fit voile pour les Cyclades et aborda à l'île de Cythère; il s'en rendit maître sur-le-champ, et envoya les Cythériens dans la Laconie sur la foi d'un traité. Après avoir laissé à Cythère une garnison suffisante, il se porta sur Corinthe. Débarqué dans cette ville, il eut une conférence avec les membres de l'assemblée générale. Il conclut avec eux un traité d'alliance et mit à leur disposition des sommes d'argent, après quoi il repartit pour l'Asie.

A cette époque, Aéropus, roi des Macédoniens, mourut de maladie après un règne de six ans; il eut pour successeur son fils Pausanias qui ne régna qu'un an.

Théopompe de Chio, qui a écrit l'histoire de la Grèce, termina dans la même année son ouvrage, au récit du combat naval de Cnide. L'histoire de Théopompe, composée en douze livres, commence à la bataille navale de Cynossema[1], là où Thucydide finit la sienne; elle comprend un espace de dix-sept ans.

LXXXV. L'année étant révolue, Eubulide fut nommé archonte d'Athènes, et à Rome six tribuns militaires, Lucius Sergius, Aulus Posthumius, Publius Cornélius, Sextus Censius, Quintus Manlius, Anitius Camillus exercèrent l'autorité consulaire[2]. En ce temps, Conon, commandant de la flotte royale, entra dans le Pirée avec quatre-vingts trirèmes, et promit à ses concitoyens de reconstruire l'enceinte d'Athènes. On se rappelle que cette enceinte, ainsi que la longue muraille qui s'étendait du Pirée à la ville,

1. Près du tombeau d'Hécube. Voyez XIII, 40.
2. Troisième année de la XCVIe olympiade; année 394 avant J.-C.

Digitized by Google

avait été démolie, conformément au traité conclu avec les Lacédémoniens à la suite de la défaite des Athéniens dans la guerre du Péloponnèse. Conon rassembla une multitude d'ouvriers qu'il prit à ses gages; aidés par les soldats de marine que Conon leur adjoignit, ils parvinrent promptement à relever la plus grande partie des murailles. Les Thébains avaient fourni cinq cents artisans et tailleurs de pierre, et plusieurs autres villes avaient également envoyé des secours. Cependant Téribaze, qui commandait en Asie les troupes de terre, devint jaloux de la fortune de Conon; sous prétexte qu'il employait les forces du roi à soumettre aux Athéniens les villes de la Grèce, il le fit arrêter, le conduisit à Sardes et le mit aux fers dans une prison.

LXXXVI. A Corinthe, quelques hommes, poussés par leur ambition, profitèrent du moment où les jeux se célébraient au théâtre pour remplir la ville de troubles et de meurtres : leur audace était stimulée par les Argiens. Cent vingt citoyens y trouvèrent la mort et cinq cents autres furent bannis. Les Lacédémoniens rassemblèrent des troupes et firent des dispositions pour faire rentrer les exilés, tandis que les Athéniens et les Béotiens prirent le parti des meurtriers, dans l'intention de s'approprier la ville. Les exilés, réunis aux Lacédémoniens et à leurs alliés, vinrent pendant la nuit attaquer le Léchée[1] et prirent le port de force. Le lendemain, les Corinthiens firent une sortie sous les ordres d'Iphicrate; il s'engagea une bataille dans laquelle les Lacédémoniens, victorieux, tuèrent beaucoup de monde. Mais ensuite les Béotiens et les Athéniens, réunis aux Argiens et aux Corinthiens, formèrent une armée qui s'avança sur le Léchée et fit le siége de la place. Ils avaient déjà forcé les murs, lorsque les Lacédémoniens et les exilés de Corinthe parvinrent, après un brillant combat, à refouler les Béotiens et leurs alliés, qui se retirèrent à Corinthe après avoir laissé près de mille hommes sur le champ de bataille. Bientôt après, vers l'époque des jeux isthmiques,

1. Le Léchée était le port de Corinthe.

Digitized by Google

il s'éleva un différend au sujet de la présidence de cette solennité. Les Lacédémoniens l'emportèrent encore dans cette occasion, et firent donner la présidence des jeux aux réfugiés de Corinthe. Comme la guerre qui s'éleva à la suite de ce différend avait pour théâtre le territoire de Corinthe, elle reçut le nom de *guerre Corinthiaque;* elle dura huit ans.

LXXXVII. En Sicile, les habitants de Rhégium se plaignaient que Denys fortifiait Messine dans l'intention de leur nuire. Ils commencèrent donc par accueillir ceux que Denys avait punis de l'exil, ainsi que ses adversaires. Ils donnèrent ensuite la ville de Myles aux Naxiens et aux Cataniens qui avaient survécu, et, mettant sur pied une armée, ils en donnèrent le commandement à Héloris, avec l'ordre d'assiéger Messine. Ce général attaqua la citadelle; aussitôt les Messiniens qui occupaient la ville se joignirent aux troupes mercenaires de Denys, et allèrent à la rencontre de l'ennemi. Il s'engagea un combat d'où les Messiniens sortirent victorieux, après avoir tué plus de cinq cents hommes. Ils allèrent immédiatement attaquer Myles, prirent cette ville et relâchèrent, aux termes d'une capitulation, les Naxiens qui s'y trouvaient établis. Ceux-ci se retirèrent alors auprès des Sicules et dans les autres villes grecques de la Sicile, où ils fixèrent leur domicile. Cependant Denys, qui avait attiré dans son alliance tous les habitants du détroit, conçut le projet de marcher contre Rhégium. Mais comme il était contrarié dans ce projet par les Sicules qui habitaient Tauroménium, il jugea convenable d'attaquer d'abord ces derniers. Il mit donc son armée en mouvement et vint camper en face de la ville de Naxos. Il y passa l'hiver sans cesser le siége, dans l'espérance que les Sicules abandonneraient cette montagne sur laquelle ils s'étaient depuis peu établis.

LXXXVIII. Les Sicules de Tauroménium savaient par une ancienne tradition que pendant que leurs ancêtres occupaient cette partie de l'île, des Grecs, arrivés par mer, avaient jadis fondé Naxos et chassé les habitants primitifs. Ils conclurent de là qu'ils étaient rentrés dans leur ancienne

Digitized

possession, et qu'ils se défendaient légitimement contre les Grecs qui avaient si indignement traité leurs ancêtres; ils rivalisèrent donc de zèle pour garder la montagne qu'ils occupaient. Pendant que les deux partis se disputaient, arriva le solstice d'hiver, et tous les environs de la citadelle furent couverts de neige. Denys, remarquant que les Sicules, confiants dans la force et la hauteur de leurs murailles, négligeaient la garde de la citadelle, profita d'une nuit très-obscure et orageuse pour attaquer les postes les plus élevés. Après avoir beaucoup souffert de la difficulté d'une route semée de précipices, et de la profondeur de la neige, il se rendit maître de l'unique citadelle. Le froid lui avait gelé le visage et blessé les yeux. Cependant il porta l'attaque sur un autre point et fit entrer les troupes dans la ville; mais les Sicules, réunis en une foule compacte, repoussèrent ces troupes; Denys lui-même fut entraîné dans la fuite, et, renversé par un coup porté sur sa cuirasse, il faillit être pris vivant. Les Sicules, occupant des hauteurs, tuèrent à Denys plus de six cents hommes; presque tous ses soldats avaient perdu leurs armes et Denys lui-même ne sauva que sa cuirasse. A la nouvelle de cette déroute, les Agrigentins et les Messiniens renvoyèrent les partisans de Denys, songèrent à reconquérir leur liberté et abandonnèrent l'alliance du tyran.

LXXXIX. Pausanias, roi des Lacédémoniens, mis en accusation par ses citoyens, fut condamné à l'exil après un règne de quatorze ans. Il eut pour successeur son fils Argésipolis qui régna aussi longtemps que son père. Pausanias, roi des Macédoniens, mourut par la trahison d'Amyntas, après un règne d'un an. Amyntas s'empara de la royauté et régna vingt-quatre ans.

XC. L'année étant révolue, Démostrate fut nommé archonte d'Athènes, et à Rome six tribuns militaires, Lucius, Titinius, Publius Licinius, Publius Manilius, Quintius Manlius, Cnéius Genucius et Lucius Atilius exercèrent l'autorité consulaire[1]. En ce temps, Magon, général des

1. Quatrième année de la xcvi^e olympiade; année 393 avant J.-C.

Digitized by Google

Carthaginois, qui était resté en Sicile, rétablit les affaires de Carthage abattue par la dernière défaite. Il usait de beaucoup d'humanité à l'égard des villes soumises et prenait sous sa protection les peuples auxquels Denys faisait la guerre. Il conclut des alliances avec la plupart des Sicules et marcha contre Messine à la tête des troupes qu'il avait rassemblées; il ravagea tout le pays qu'il parcourut, fit beaucoup de butin et vint camper auprès d'Abacénum, ville alliée. Cependant Denys vint lui-même l'attaquer avec son armée; il se livra un combat acharné d'où Denys sortit victorieux. Les Carthaginois, ayant perdu plus de huit cents hommes, se réfugièrent dans Abacénum. Denys retourna alors à Syracuse; quelques jours après, il équipa cent trirèmes et se présenta devant Rhégium. Il surprit cette ville pendant la nuit, brûla les portes et appliqua des échelles contre les murailles. Les habitants, qui s'aperçurent les premiers de cette attaque imprévue, coururent aux armes et cherchèrent à éteindre le feu. Le général Héloris, qui arriva un moment après, conseilla d'autres moyens de défense qui sauvèrent la ville. En effet, ceux qui étaient occupés à éteindre le feu n'étaient pas assez forts pour empêcher Denys de pénétrer dans la ville. Il fit donc apporter des maisons voisines des sarments de vigne et du bois, afin d'augmenter l'incendie et d'appeler ainsi aux armes un plus grand nombre de défenseurs.

Denys se désista de son entreprise et se contenta de parcourir la campagne en la désolant par le feu et le fer. Après cela, il conclut une trêve d'un an et remit à la voile pour Syracuse.

XCI. Les Grecs domiciliés en Italie voyant que Denys faisait sentir son ambition jusque dans leurs États, conclurent entre eux des traités et instituèrent un conseil général. Ils espéraient ainsi se défendre aisément contre Denys et contre leurs voisins les Lucaniens avec lesquels ils étaient alors en guerre.

Les exilés de Corinthe qui occupaient le Léchée, favorisés par quelques citoyens qui les introduisirent la nuit dans l'intérieur de leurs murs, entreprirent de s'emparer

Digitized by Google

de la ville. Mais Iphicrate, accourant au secours, leur tua trois cents hommes et les força à se réfugier dans le port. Quelques jours après, un détachement de Lacédémoniens traversa le territoire de Corinthe : Iphicrate, à la tête de quelques alliés, l'attaqua et l'extermina en grande partie. Iphicrate prit avec lui les peltastes[1], et marcha sur Phlionte; il livra un combat aux habitants qui étaient sortis de leur ville, et en tua plus de trois cents De là il s'avança vers Sicyone; les Sicyoniens, rangés en bataille sous les murs de leur ville, perdirent environ cinq cents hommes et se réfugièrent dans la ville.

XCII. Pendant que ces choses se passaient, les Argiens, accourus en armes, marchèrent sur Corinthe, s'emparèrent de la citadelle, et s'approprièrent la ville des Corinthiens qu'ils réunirent au territoire d'Argos. Iphicrate l'Athénien cherchait aussi à s'emparer de ce territoire qu'il regardait comme avantageux pour reconquérir l'empire de la Grèce. Mais le peuple d'Athènes s'opposant lui-même à cette entreprise, Iphicrate résigna le commandement. Les Athéniens nommèrent à sa place Chabrias qu'ils firent partir pour Corinthe.

En Macédoine, Amyntas, père de Philippe, fut chassé de sa capitale par les Illyriens qui avaient envahi la Macédoine; désespérant de conserver le pouvoir souverain, il donna aux Olynthiens le territoire voisin de leur ville. Il abdiqua alors la royauté; mais peu de temps après il fut ramené par les Thessaliens, ressaisit la couronne, et régna encore vingt-quatre ans. Quelques historiens disent qu'après l'expulsion d'Amyntas, Argée fut pendant deux ans roi des Macédoniens, et que ce ne fut qu'après ce temps qu'Amyntas recouvra son empire.

XCIII. A cette même époque, Satyrus, fils de Spartacus, roi du Bosphore, mourut après un règne de quatorze ans. Son fils Leucon lui succéda et régna quarante ans.

En Italie, les Romains assiégeaient depuis onze ans la ville de Véies; ils nommèrent dictateur Marcus Furius et

1. Infanterie légère.

Digitized by Google

maître de la cavalerie Publius Cornélius. Ces deux chefs, à la tête des troupes, firent creuser des fossés et emportèrent Véies d'assaut; ils réduisirent la ville en esclavage et vendirent à l'enchère publique hommes et biens. Le dictateur eut les honneurs du triomphe; le peuple romain, prélevant un dixième du butin, fit fabriquer un cratère d'or qui fut déposé dans le temple de Delphes. Les envoyés qui portaient cette offrande tombèrent entre les mains de pirates liparien; ils furent tous faits prisonniers et conduits à Lipare. Timasithée, chef des Liparien, informé de cet événement, sauva la vie aux envoyés, leur rendit l'or qu'on leur avait enlevé et les fit conduire à Delphes. Ceux-ci, après avoir déposé le cratère dans le trésor des Massiliens, retournèrent à Rome. Le peuple romain, informé de la générosité de Timasithée, lui décerna aussitôt des honneurs et lui donna le droit d'hospitalité publique. Cent trente-sept ans après cet événement, lorsque les Romains enlevèrent Lipare aux Carthaginois, ils exemptèrent de tout tribut les descendants de Timasithée et les déclarèrent libres.

XCIV. L'année étant révolue, Philoclès fut nommé archonte d'Athènes; les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Publius Sextus, Céso Fabius, Cornélius Crassus, Lucius Furius, Quintus Servilius et Marcus Valérius, et on célébra la XCVIIe olympiade, dans laquelle Térirès fut vainqueur à la course du stade[1]. Dans ce temps, les Athéniens nommèrent Thrasybule au commandement de l'armée et le firent partir avec quarante trirèmes. Ce général se porta sur l'Ionie, tira des alliés des secours en argent, et fit voile pour la Chersonèse; il y établit sa station, et engagea dans son alliance Médocus et Seuthès, rois des Thraces. Quelque temps après, il se rendit de l'Hellespont dans l'île de Lesbos, et vint mouiller sur la côte d'Éressus. Là il fut assailli par des ouragans qui lui firent perdre vingt-trois trirèmes ; avec le reste de la flotte qui échappa à la tempête, il se dirigea sur les villes

1. Première année de la XCVIIe olympiade; année 392 avant J.-C.

Digitized by Google

de l'île de Lesbos qui, à l'exception de Mitylène, avaient toutes abandonné l'alliance des Athéniens. Il attaqua d'abord Méthymne et livra un combat aux habitants, qui étaient commandés par Thérimaque le Spartiate. Thrasybule combattit brillamment, tua Thérimaque lui-même ainsi qu'un grand nombre de Méthymnéens et refoula les autres dans leurs murailles. Il ravagea ensuite le territoire des Méthymnéens, s'empara d'Éressus et d'Antissa qui se rendirent par capitulation. Après ces succès, il rassembla les navires alliés que lui avaient fournis les habitants de Chio et de Mitylène, et mit à la voile pour Rhodes.

XCV. Les Carthaginois s'étant peu à peu relevés des pertes qu'ils avaient essuyées à Syracuse, renouvelèrent leurs prétentions sur la Sicile. Décidés à tenter le sort des armes, ils mirent en mer un petit nombre de vaisseaux longs et levèrent des troupes dans la Libye, en Sardaigne et chez les Barbares de l'Italie. Toutes ces troupes furent soigneusement équipées aux frais de l'État et envoyées en Sicile au nombre d'au moins quatre-vingt mille hommes, sous le commandement de Magon. Arrivé en Sicile, ce général parvint à détacher un grand nombre de villes de l'alliance de Denys et établit son camp sur le territoire des Agyrinéens, au bord du fleuve Chrysas, près de la route qui conduit à Morgantine. Car, n'ayant pu attirer dans son parti les Agyrinéens, et instruit que l'armée des Syracusains s'était mise en mouvement, il n'avança pas davantage. Denys, qui savait que les Carthaginois avaient pris le chemin de l'intérieur, rassembla promptement tout ce qu'il put de soldats syracusains et de mercenaires, et se mit en marche à la tête de plus de vingt mille hommes. Arrivé en présence de l'ennemi, il envoya une députation à Agyris, souverain des Agyrinéens; c'était alors, après Denys, le tyran le plus puissant de la Sicile; car il était maître de presque tous les forts des environs et exerçait l'autorité suprême dans la ville des Agyrinéens, qui renfermait à cette époque une population nombreuse, car elle ne comptait pas moins de vingt mille habitants. Les plus grandes richesses accumulées dans cette ville avaient été déposées

Digitized by Google

dans la citadelle, après qu'Agyris eut fait massacrer les citoyens les plus opulents. Cependant Denys, accompagné de quelques-uns des siens, entra dans l'intérieur des murs et engagea Agyris à embrasser sincèrement son alliance, en même temps qu'il lui promit une grande étendue de territoire limitrophe après que la guerre serait terminée. Agyris fournit d'abord à l'armée de Denys des vivres et d'autres munitions nécessaires ; puis il mit sur pied toutes ses troupes, se joignit à Denys et déclara la guerre aux Carthaginois.

XCVI. Magon, qui campait dans un pays ennemi et manquait de plus en plus de vivres, fut vivement alarmé : les troupes d'Agyris, connaissant parfaitement le pays, vivaient dans l'abondance et enlevaient aux ennemis les convois de provisions. Bien que les Syracusains fussent d'avis de terminer cette guerre le plus tôt possible par un combat décisif, Denys s'y opposa, leur disant qu'ils parviendraient, sans coup férir, à exterminer les Barbares par le temps et la famine. Cependant les Syracusains, irrités, abandonnèrent Denys. Celui-ci, craignant pour sa personne, appela les esclaves à la liberté. Quelque temps après, les Carthaginois dépêchèrent auprès de lui des députés pour traiter des conditions de paix. Denys accueillit leurs propositions, renvoya les esclaves à leurs maîtres, et conclut avec les Carthaginois un traité de paix. Les conditions étaient semblables à celles du traité précédent. Les Sicules ainsi que Tauroménium devaient rentrer dans l'obéissance de Denys. Après la stipulation de ce traité, Magon remit à la voile, Denys occupa Tauroménium, d'où il chassa la plupart des Sicules et y établit les détachements les plus fidèles de ses troupes mercenaires. Telle était la situation des affaires en Sicile. En Italie, les Romains dévastèrent Falisque, capitale du peuple des Falisques.

XCVII. L'année étant révolue, Nicotélès fut nommé archonte d'Athènes, et à Rome, trois tribuns militaires, Marcus Furius, Caïus Émilius et Catulus Vérus, exercèrent l'autorité consulaire[1]. A cette époque, les Rhodiens, par-

1. Deuxième année de la XCVIIe olympiade ; année 391 avant J.-C.



Digitized by Google

tisans des Lacédémoniens, firent soulever le peuple et expulsèrent de la ville ceux qui favorisaient le parti des Athéniens. Ces derniers coururent aux armes et tentèrent de changer la face des affaires ; mais les alliés des Lacédémoniens s'opposèrent à ces tentatives, tuèrent le plus grand nombre d'entre eux et proscrivirent ceux qui étaient parvenus à s'échapper. Ils envoyèrent immédiatement des députés à Lacédémone pour demander des secours dans la crainte que les troubles ne se renouvelassent. Les Lacédémoniens leur envoyèrent sept trirèmes, sous le commandement de trois chefs, Eudoximus, Philodicus et Diphilas. Ceux-ci s'arrêtèrent d'abord à Samos et détachèrent la ville de l'alliance des Athéniens, puis ils se rendirent à Rhodes, où ils rétablirent l'autorité. Les Lacédémoniens, réussissant dans leurs entreprises, songèrent à ressaisir l'empire de la mer ; ils réunirent une flotte et regagnèrent bientôt leurs anciens alliés. Ils croisèrent aussi dans les eaux de Samos, de Cnide et de Rhodes, levèrent partout les meilleurs soldats de marine et équipèrent richement une flotte de vingt-sept trirèmes. Cependant Agésilas, roi des Lacédémoniens, apprenant que les Argiens occupaient Corinthe, mit sur pied toutes les troupes de Lacédémone, à l'exception d'un seul corps ; il entra dans l'Argolide, pilla les propriétés, coupa les arbres de la campagne et revint à Sparte.

XCVIII. Dans l'île de Cypre, Évagoras de Salamine, homme d'une très-illustre naissance (il descendait des fondateurs de Salamine), qui, par suite d'une insurrection, avait été obligé autrefois de s'exiler, était revenu dans l'île et était parvenu, à l'aide d'un petit nombre de partisans, à chasser de la ville le tyran Abdémon, natif de Tyr et ami du roi des Perses. Évagoras s'étant rendu maître de la ville, exerça d'abord la royauté à Salamine, la plus grande et la plus puissante des cités de Cypre. Bientôt après, en possession de grandes richesses, et maître d'une armée, il chercha à s'approprier l'île entière. Il prit quelques villes par la force, gagna les autres par la séduction, et enfin il devint maître de toutes. Mais les Amathusiens, les Soliens et les Citiens, qui continuèrent la guerre, avaient envoyé

Digitized by Google

des députations à Artaxerxès, roi des Perses, pour lui demander des secours; ils accusèrent en même temps Évagoras d'avoir mis à mort le roi Agyris, allié des Perses, puis ils promirent à Artaxerxès de l'aider à se mettre en possession de l'île. Le roi, qui ne voulait pas qu'Évagoras devînt trop puissant, et qui comprenait la position avantageuse de Cypre pouvant fournir une flotte considérable et servir d'avant-poste dans la guerre de l'Asie, résolut de leur accorder des secours. Il renvoya donc les députés avec une réponse favorable, et écrivit aux villes maritimes et aux satrapes de construire des trirèmes, et de hâter tous les préparatifs nécessaires à l'équipement d'une flotte. Il chargea Hécatomnus, souverain de la Carie, de déclarer la guerre à Évagoras. Ce souverain visita aussitôt les villes des satrapies supérieures et passa, avec une armée considérable, en Cypre. Voilà les événements qui se passèrent en Asie.

En Italie, les Romains conclurent un traité de paix avec les Falisques; ils entreprirent une quatrième guerre contre les Èques[1]; ils se portèrent sur Sutrium, et furent repoussés de la ville de Vérugo.

XCIX. L'année étant révolue, Démostrate fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Lucrétius et Servius Cossus[2]. Vers ces temps, Artaxerxès envoya le général Struthas, avec une armée, pour faire la guerre aux Lacédémoniens. Les Spartiates, informés de l'arrivée de Struthas, firent partir Thimbron à la tête d'une armée pour l'Asie. Celui-ci s'empara de la place d'Ionde et vint occuper Coressus, montagne située à quarante stades d'Éphèse. Ensuite, à la tête de huit mille hommes, joints aux troupes levées en Asie, il ravagea les provinces du roi. Cependant Struthas, avec une nombreuse cavalerie de Barbares, cinq mille hoplites, et plus de vingt mille hommes de troupes légères, établit son camp à peu de distance de celui des Lacédémoniens. Enfin, il profita du

1. Le texte donne ici inexactement *Étoliens*, Αἰτωλούς.
2. Troisième année de la XCVII^e olympiade; année 390 avant J.-C.

Digitized by

moment où Thimbron était sorti avec un détachement et allait revenir chargé de butin; il l'attaqua, lui tua un grand nombre de soldats et fit les autres prisonniers; un petit nombre de soldats se réfugièrent dans la forteresse de Cnidium. Cependant, Thrasybule, général des Athéniens, s'était porté avec sa flotte sur Aspendus, et avait fait mouiller ses trirèmes près du fleuve Eurymédon. Il imposa aux Aspendiens des tributs, mais quelques-uns de ses soldats n'en dévastèrent pas moins la campagne. Les Aspendiens, indignés de cette injustice, tombèrent pendant la nuit sur les Athéniens, et tuèrent Thrasybule et quelques autres avec lui. Les triérarques athéniens, intimidés par cet événement, se rembarquèrent à la hâte et gagnèrent les eaux de Rhodes; mais, comme cette ville avait déjà abandonné l'alliance des Athéniens, les soldats de la flotte se réunirent aux exilés qui s'étaient rendus maîtres d'un fort, et firent ensemble la guerre aux habitants de la ville. Lorsque les Athéniens apprirent la mort de leur général Thrasybule, ils envoyèrent Agyris pour lui succéder dans le commandement. Telle était la situation des affaires en Asie.

C. En Sicile, Denys, tyran des Syracusains, cherchait à étendre sa domination sur les Grecs de l'Italie; cependant il ajourna à un autre temps l'expédition qu'il avait projetée contre eux. Il croyait dans ses intérêts de faire d'abord une tentative contre la ville de Rhégium qui, par sa position, était la clef de l'Italie. Il partit donc de Syracuse à la tête d'une armée de vingt mille fantassins, de mille cavaliers et de cent vingt bâtiments. Il débarqua ses troupes sur la frontière de la Locride; de là, il continua sa route dans l'intérieur des terres, dévastant le territoire des Rhégiens par le fer et le feu. La flotte le suivit de l'autre côté de la mer, et il vint avec toutes ses forces établir son camp près du détroit. Cependant les Italiens, informés du débarquement de Denys à Rhégium, firent partir de Crotone soixante navires, s'empressant de venir au secours des Rhégiens. Mais pendant que ces navires tenaient encore la haute mer, Denys alla à leur rencontre avec cinquante bâtiments. Les Italiens se réfugièrent à terre, Denys les y poursuivit et fit

arracher les bâtiments attachés au rivage. Les soixante trirèmes couraient risque d'être prises par l'ennemi, lorsque les Rhégiens, accourus de toutes parts, repoussèrent Denys par une grêle de flèches. Le vent soufflant avec violence, les Rhégiens tirèrent leurs vaisseaux à terre, tandis que Denys, battu par la tempête, perdit sept bâtiments et au moins quinze cents hommes qui les montaient. Les Rhégiens firent prisonniers un grand nombre de matelots qui, avec leurs bâtiments, avaient échoué sur la côte. Denys lui-même, monté sur un bâtiment à cinq rangs de rames, avait plus d'une fois failli être submergé, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint, vers le milieu de la nuit, à se réfugier dans le port de Messine. Comme l'hiver approchait déjà, il conclut un traité avec les Lucaniens et reconduisit ses troupes à Syracuse.

CI. Quelque temps après, les Lucaniens envahirent le territoire de Thurium. Les Thuriens avertirent leurs alliés de venir promptement à leur défense; car les villes grecques de l'Italie avaient stipulé entre elles qu'elles se prêteraient toutes un mutuel secours dès que leur territoire serait violé par les Lucaniens, et que si une ville manquait à cet engagement, on punirait de mort les chefs militaires.

Ainsi, dès que les courriers des Thuriens eurent répandu la nouvelle de l'arrivée des ennemis, toutes les villes se préparèrent à se mettre en campagne. Les Thuriens, entraînés par leur ardeur, se levèrent les premiers, et, sans attendre l'arrivée de leurs nombreux alliés, marchèrent contre les Lucaniens avec une armée de plus de quatorze mille hommes d'infanterie et de près de mille cavaliers. A leur approche, les Lucaniens se retirèrent dans leur pays; mais les Thuriens envahirent à leur tour la Lucanie, s'emparèrent d'une forteresse et firent beaucoup de butin dont l'appât leur devint funeste. Car, encouragés par ce succès, ils s'engagèrent imprudemment dans des défilés et des chemins semés de précipices, dans l'intention de se rendre maîtres d'un peuple et d'une ville très-riches. Parvenus dans une plaine entourée de montagnes escarpées, ils furent assaillis par toute l'armée lucanienne qui leur ôta

Digitized

l'espoir de jamais revoir leur patrie. L'apparition subite des ennemis sur ces hauteurs frappa d'épouvante les Grecs, qui n'auraient jamais cru que ces lieux fussent accessibles à une armée aussi considérable, car les Lucaniens avaient trente mille hommes d'infanterie et au moins quatre mille cavaliers.

CII. Pendant que les Grecs désespéraient de leur salut, les Barbares descendirent dans la plaine; il se livra un combat dans lequel les Italiotes, accablés par le nombre des Lucaniens, perdirent plus de dix mille hommes, car les Lucaniens avaient ordre de ne faire aucun quartier. Le reste de l'armée vaincue se sauva sur une hauteur voisine de la mer; d'autres, apercevant quelques vaisseaux longs et croyant que ces vaisseaux appartenaient aux Rhégiens, se jetèrent à la mer et atteignirent les trirèmes à la nage. Mais c'était la flotte de Denys que le tyran avait envoyée sous les ordres de Leptine, son frère, au secours des Lucaniens. Cependant Leptine accueillit humainement ceux qui s'étaient ainsi sauvés à la nage; il les remit à terre et engagea les Lucaniens à se contenter d'une mine d'argent pour chaque tête de prisonnier, et les prisonniers étaient au nombre de plus de mille. Il se porta lui-même leur garant, s'entremit pour réconcilier les Italiotes avec les Lucaniens, et les amena à faire la paix.

Cette conduite lui concilia une grande estime auprès des Italiotes pour lesquels la fin de cette guerre était avantageuse, tandis qu'elle était contraire aux intérêts de Denys, car celui-ci se flattait que les hostilités entretenues entre les Italiotes et les Lucaniens le rendraient aisément maître de l'Italie, ce qu'il ne pouvait guère espérer lorsque les hostilités auraient cessé. C'est pourquoi il ôta à Leptine le commandement de la flotte et nomma à sa place Théaride, son autre frère.

Pendant que ces événements se passaient, les Romains se partagèrent le territoire de Véies, de manière que chaque citoyen en eut quatre plèthres [1], ou, selon d'autres, vingt-

1. Environ cent vingt-trois mètres carrés

Digitized by Google

huit. Dans la guerre qu'ils firent aux Èques, ils prirent d'assaut la ville de Liphlum[1]; ils attaquèrent les habitants de Vélétri qui s'étaient révoltés. Satricum s'était aussi détaché de l'alliance des Romains. Enfin les Romains envoyèrent une colonie à Cercies[2].

CIII. L'année étant révolue, Antipater fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Valérius et Aulus Manlius[3]. A cette époque, Denys, souverain des Syracusains, annonça ouvertement l'expédition qu'il allait entreprendre contre l'Italie, et quitta Syracuse avec la plupart de ses troupes; il avait sous ses ordres plus de vingt mille hommes d'infanterie, et environ trois mille cavaliers. Il mit en mer quarante vaisseaux longs et plus de trois cents bâtiments chargés de provisions. Cinq jours après son départ il arriva à Messine; il y fit reposer ses troupes et détacha Théaride, son frère, avec trente navires pour bloquer les îles des Lipariens; car il avait appris que les Rhégiens y avaient une station de dix bâtiments. Théaride mit à la voile, attaqua dans une position avantageuse la petite flotte des Rhégiens, prit les bâtiments avec tout leur équipage, et revint promptement à Messine auprès de Denys. Celui-ci fit mettre les prisonniers aux fers et en confia la garde aux Messiniens. Quant à lui, il passa le détroit, débarqua ses troupes à Caulonia, qu'il investit de toutes parts; il dressa ses machines de guerre contre la ville et lui livra de fréquents assauts. Lorsque les Grecs d'Italie apprirent que les troupes de Denys avaient passé le détroit qui les séparait d'eux, ils rassemblèrent aussi une armée. Comme Crotone était une ville très-populeuse qui renfermait un très-grand nombre de réfugiés syracusains, on confia à ces derniers la conduite de la guerre. Après que les Crotoniates eurent réuni de tous côtés des troupes, ils désignèrent, pour les commander, Héloris le Syracusain. Banni par Denys, et renommé pour son esprit

1. La plupart de ces noms propres sont estropiés dans le texte grec. *Liphlum* est probablement pour *Lavicum*.

2. Aucun auteur latin ne parle de *Cercies*.

3. Quatrième année de la XCVIIe olympiade; année 389 avant J.-C.

Digitized by Google

hardi et entreprenant, ce général devait faire une guerre implacable au tyran, qui lui était odieux. Lorsque tous les alliés furent arrivés à Crotone, Héloris organisa l'armée selon ses vues, et la dirigea sur Caulonia. Il se flattait que son apparition ferait lever le siége en même temps qu'il aurait à combattre un ennemi fatigué par des assauts journaliers. Héloris avait en tout vingt-cinq mille fantassins, et environ deux mille cavaliers.

CIV. Ces troupes avaient déjà franchi la plus grande partie de la distance de Crotone à Caulonia, et étaient venues camper sur les bords du fleuve Hélorus, lorsque Denys quitta la ville qu'il assiégeait et marcha à la rencontre des Italiotes. Héloris s'était de son côté porté en avant avec cinq cents hommes d'élite. Denys était alors campé à quarante stades de l'ennemi; averti par quelques éclaireurs de l'approche des Grecs, il réveilla son armée avant le jour et la fit marcher en avant. Dès la pointe du jour, il se trouva en présence du petit détachement d'Héloris, qu'il attaqua soudain en bon ordre, ne laissant pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. Malgré cette position critique, Héloris soutint le choc ; il dépêcha quelques-uns de ses amis au camp avec l'ordre de hâter la marche de l'armée. Cet ordre fut promptement exécuté; les Italiotes, apprenant que le général avec son détachement était en danger, accoururent à perte d'haleine à son secours; mais Denys, qui avec son armée compacte avait déjà enveloppé le corps ennemi, passa au fil de l'épée Héloris et presque tous ses soldats qui s'étaient bravement défendus. Les Italiotes, qui étaient accourus à la hâte et en désordre, furent facilement défaits par les Siciliens qui avaient gardé leurs rangs. Cependant les Grecs d'Italie soutinrent le combat pendant quelque temps, bien qu'ils eussent perdu beaucoup de monde. Mais, la nouvelle de la mort de leur général achevant de mettre la confusion dans leurs rangs, ils perdirent courage et se livrèrent à la fuite.

CV. Après avoir laissé beaucoup de morts sur le champ de bataille, le débris de l'armée se réfugia sur une hauteur bien située pour la défense, mais privée d'eau et pouvant

Digitized by Google

être aussi gardée à vue par les ennemis. En effet, Denys l'investit et tint ses troupes sous les armes tout le jour et la nuit suivante, s'assurant lui-même soigneusement de la vigilance des postes. Le lendemain, les ennemis réfugiés sur la hauteur eurent beaucoup à souffrir de la chaleur et du manque d'eau. Ils envoyèrent donc des parlementaires à Denys pour lui offrir leur rançon ; mais celui-ci, qui ne savait pas se modérer dans ses succès, ordonna qu'ils missent bas les armes et se rendissent à discrétion. Comme ces conditions étaient dures, les Grecs supportèrent encore quelque temps leurs maux; mais enfin, contraints par les besoins physiques, ils se rendirent vers la huitième heure, ayant le corps tout épuisé de souffrance. Denys, prenant une baguette et frappant sur la colline[1], compta tous les prisonniers à mesure qu'ils en descendaient; ils étaient au nombre de plus de dix mille. Ils s'attendaient tous à être traités avec cruauté. Mais Denys se montra au contraire très-humain ; car il relâcha tous ces prisonniers sans rançon, conclut avec la plupart des villes un traité de paix et les laissa se gouverner par leurs propres lois. Pour cette conduite, il reçut des louanges de tous ceux à qui il avait fait du bien; on lui envoya des couronnes d'or, en un mot, on regarda cet acte de générosité comme le plus beau trait de sa vie.

CVI. Denys se porta ensuite sur Rhégium, dont il s'ap-

1. Πατάξας ἐπί τοῦ λόφου. La leçon proposée par M. Eichstædt et adoptée par M. Miot (πήξας ἐπὶ τοῦ λόφου « fixant la baguette sur le terrain de la colline »), outre qu'elle n'est pas justifiée par les manuscrits, ne me paraît pas offrir un sens bien convenable. Fixée dans le terrain de la colline, la baguette que Denys tenait dans la main ne pouvait servir de moyen de contrôle qu'en y faisant une entaille ou qu'en l'enfonçant d'un cran à chaque prisonnier qui passait. Or, ce moyen de contrôle était aussi puéril qu'impraticable, car les prisonniers étaient au nombre de plus de dix mille, ce qui aurait exigé une baguette (ῥάβδος) d'une longueur démesurée. Le sens que présente la leçon ordinaire est bien plus simple : au passage de chacun des prisonniers qui défilaient devant lui en descendant de la colline, Denys frappait la terre d'un coup de baguette (πατάξας). C'était là un mouvement en quelque sorte instinctif, soit pour compter les prisonniers, soit pour marquer leur sujétion par un geste expressif.

Digitized by Google

prêtait à faire le siége; car il n'avait point oublié l'affront que lui avaient fait les Rhégiens en lui refusant une de leurs citoyennes en mariage. Les Rhégiens conçurent de vives inquiétudes, car ils étaient sans alliés et n'avaient sur pied que des forces peu considérables; de plus, ils savaient que si leur ville était prise, le vainqueur n'aurait pour eux aucune pitié. Ils résolurent donc de dépêcher auprès de lui des députés pour le supplier d'en user modérément envers eux, et de vouloir bien prendre conseil des sentiments de l'humanité. Denys exigea une contribution de trois cents talents, se fit livrer tous leurs bâtiments, au nombre de soixante-dix, et se fit donner cent otages. Ces affaires réglées, il se remit en marche pour Caulonia. Il transféra les habitants de cette ville à Syracuse, leur accorda le droit de cité et les exempta pour cinq ans de tous les impôts. Il fit raser la ville et donna aux Locriens le territoire des Cauloniates.

Les Romains, ayant pris la ville de Liphœcua[1], appartenant aux Èques, célébrèrent, pour accomplir les vœux qu'avaient faits les consuls, de grands jeux en l'honneur de Jupiter.

CVII. L'année étant révolue, Pyrrhion fut nommé archonte d'Athènes, les Romains déférèrent l'autorité consulaire à quatre tribuns militaires, Lucius Lucrétius, Servius Sulpicius, Caïus Émilius et Caïus Rufus, et on célébra la XCVIIIe olympiade, dans laquelle Sosippus d'Athènes fut vainqueur à la course du stade[2]. A cette époque, Denys, souverain de Syracuse, marcha avec son armée sur Hipponium, en transféra les habitants à Syracuse, détruisit la ville et en distribua le territoire aux Locriens ; car il s'empressait sans cesse de faire du bien aux Locriens, parce qu'ils lui avaient accordé en mariage une de leurs filles, tandis qu'il ne cherchait qu'à se venger des Rhégiens, dont il avait essuyé un refus injurieux. En effet, dans le temps

1. Ce nom paraît être tronqué. Aucun auteur latin ne mentionne cette ville.

2. Première année de la XCVIIIe olympiade; année 388 avant J.-C.

Digitized by Google

où il envoya des députés aux Rhégiens pour leur demander en mariage la fille d'un de leurs citoyens, on rapporte que, dans une assemblée publique, ils répondirent aux députés qu'ils ne pouvaient lui donner en mariage que la fille du bourreau. Irrité d'une réponse qu'il regardait comme l'expression de la plus grave insulte, il désirait ardemment en tirer vengeance. Ainsi quand, l'année précédente, il fit la paix avec les Rhégiens, ce n'était point par amitié, mais bien dans l'intention de leur enlever leur flotte, composée de soixante-dix trirèmes; car il espérait se rendre facilement maître de la ville, du moment où il lui aurait enlevé tout secours naval. C'est pourquoi il prolongea son séjour en Italie, attendant un prétexte plausible pour rompre le traité précédent, afin de sauver les apparences de la bonne foi.

CVIII. Il conduisit donc ses troupes vers le détroit, et se prépara pour le passer. Il demanda d'abord aux Rhégiens des vivres, avec promesse de les leur restituer dès qu'il serait arrivé à Syracuse. Il agissait ainsi, afin de montrer un motif légitime pour prendre leur ville en cas de refus, ou bien, dans le cas contraire, pour s'en emparer en l'assiégeant; car il considérait qu'une ville dépourvue de vivres ne pouvait pas résister longtemps. Les Rhégiens, ne soupçonnant rien de tout cela, fournirent d'abord abondamment des vivres pendant quelques jours ; mais, comme Denys prolongeait son séjour, alléguant soit des raisons de santé, soit d'autres prétextes, les Rhégiens, soupçonnant le stratagème, n'approvisionnèrent plus l'armée. Alors Denys, feignant d'être irrité, rendit aux Rhégiens les otages, investit la ville et lui livra des assauts journaliers. Il fit dresser une multitude de machines de guerre d'une dimension prodigieuse, avec lesquelles il essaya d'ébranler les murailles, jaloux de prendre la ville de force. Cependant les Rhégiens, ayant nommé Phyton au commandement militaire, appelèrent sous les armes toute la population valide, établirent des postes vigilants, et brûlèrent les machines des ennemis dans les sorties qu'ils faisaient à propos. Combattant ainsi vaillamment pour le salut de la patrie, ils allumèrent le courroux des assiégeants et, en perdant beau-

Digitized

coup des leurs, ils causèrent de grandes pertes aux Siciliens. Denys lui-même reçut un coup de lance dans l'aine et en faillit mourir; il ne se rétablit qu'avec peine de la blessure qu'il avait reçue. Cependant, le siége traînait en longueur, car les Rhégiens mettaient une ardeur inouïe à défendre leur liberté, et, de son côté, Denys employait ses troupes à faire des assauts journaliers, ne voulant pas abandonner le but qu'il s'était proposé.

CIX. L'époque des jeux olympiques approchant, Denys envoya pour cette solennité plusieurs quadriges attelés de coursiers rapides et des tentes toutes d'or et ornées de draperies de couleurs variées. Il fit partir aussi les meilleurs rapsodes, qui devaient réciter dans ces fêtes solennelles, pour la glorification de Denys, les poëmes [qu'il avait lui-même composés]; car cet homme avait la manie de la poésie[1]. A la tête de cette députation il plaça son frère Théaride, qui, lorsqu'il arriva avec ses riches tentes et ses quadriges, attira les regards de tout le monde; et lorsque les rapsodes se mirent à déclamer les vers de Denys, ils furent aussitôt entourés d'une foule d'admirateurs attirés par la beauté de leurs voix; mais s'apercevant ensuite combien ces vers étaient mauvais, on se moqua de Denys et on porta si loin la désapprobation que quelques-uns osèrent déchirer les tentes. Lysias le rhéteur, qui se trouvait alors à Olympie, exhorta même la foule à ne point admettre aux jeux sacrés les théores envoyés par un tyran souillé d'impiété. Ce fut là le sujet du discours intitulé *l'Olympique*. Pour comble de malheur, pendant la course, quelques-uns des chars de Denys tombèrent hors de la lice et se brisèrent les uns contre les autres. Enfin le navire qui ramena les théores des jeux olympiques eut également un sort malheureux : au lieu d'aborder en Sicile, il fut jeté par une tempête sur la côte de Tarente, en Italie. C'est ce qui fit dire aux matelots qui parvinrent à se sauver à Syracuse, que les mauvais vers de Denys avaient porté malheur non-seulement aux rapsodes, mais encore aux chars et au vaisseau.

1. Il n'a été conservé aucun fragment des poésies de Denys.

Digitized by Google

Cependant Denys, sachant que ses vers avaient été sifflés, trouva encore des flatteurs qui lui persuadaient que les Grecs, jaloux de tous ceux qui font quelque chose de bon, finiraient par l'admirer plus tard. C'est pourquoi il ne cessa point de s'appliquer à la poésie.

A cette époque les Romains, en guerre avec les Volsques, livrèrent un combat près de Gurasium, et tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi.

CX. L'année étant révolue, Théodote fut nommé archonte d'Athènes, et à Rome l'autorité consulaire fut exercée par six tribuns militaires, Quintus Céso, Sulpicius Ænus, Céso Fabius, Quintus Servilius, Publius Cornélius et Marcus Claudius[1]. Dans ce temps, les Lacédémoniens, qui avaient essuyé de grandes pertes dans la guerre contre les Grecs et dans celle contre les Perses, firent partir Antalcidas le nauarque, chargé de traiter avec Artaxerxès des conditions de la paix. Après que l'envoyé de Sparte eut exposé l'objet de sa mission, le roi déclara qu'il signerait la paix aux conditions suivantes : les villes grecques de l'Asie seraient soumises à la domination du roi des Perses; tous les autres Grecs se gouverneraient d'après leurs propres lois; et, de concert avec les contractants, feraient la guerre à ceux qui refuseraient d'obéir et d'accepter les conditions de cette paix. Les Lacédémoniens, acquiesçant à ces conditions, rentrèrent dans le repos. Les Athéniens, les Thébains, et quelques autres peuples grecs, furent indignés de la clause qui stipulait l'abandon des villes de l'Asie; mais comme ils n'étaient pas assez forts pour soutenir à eux seuls une guerre, ils cédèrent à la nécessité et acceptèrent la paix. Débarrassé de tout différend avec les Grecs, le roi employa toutes ses forces à la guerre de Cypre. Évagoras avait appelé sous les armes la presque totalité de l'île, et rassemblé des troupes considérables pendant qu'Artaxerxès était occupé ailleurs à la guerre contre les Grecs.

CXI. Cependant Denys assiégeait Rhégium depuis onze mois, et, ayant intercepté tous les convois de vivres, il ré-

1. Deuxième année de la XCVIII^e olympiade; année 387 avant J.-C.

Digitized

duisit la ville à une affreuse disette. Car on rapporte que le médimne[1] de blé se payait alors cinq mines[2]. Poussés par la faim, les habitants mangèrent d'abord les chevaux et les autres bêtes de somme, ensuite ils se nourrirent des peaux cuites de ces animaux; enfin, sortant de la ville, ils broutèrent comme des bestiaux les herbes qui croissaient au pied des murs. C'est ainsi que la nécessité força les hommes à changer de régime et à recourir à la nourriture destinée aux brutes. Denys, informé de cet état des choses, non-seulement ne fut point touché de tant de misère, mais il fit, tout au contraire, conduire les bêtes de somme dans l'endroit où croissaient ces herbes afin d'enlever aux habitants leur dernière subsistance. Enfin, les Rhégiens, vaincus par l'excès de leurs maux, livrèrent la ville au tyran et se rendirent à discrétion. Denys trouva dans la ville des monceaux de cadavres, victimes de la famine, et les vivants offraient l'aspect de morts. Il s'empara de ces corps exténués et fit plus de six mille prisonniers. Il les envoya à Syracuse avec ordre de relâcher ceux qui payeraient une mine d'argent pour rançon[3] et de vendre à l'enchère ceux qui seraient hors d'état de payer.

CXII. Quant à Phyton, général des Rhégiens, Denys se saisit de sa personne et fit noyer son fils dans la mer. Il attacha le père à une des plus hautes machines de guerre, voulant donner le spectacle d'un supplice tragique. Puis Denys le fit prévenir par un de ses satellites qu'il avait fait la veille jeter le fils de Phyton à la mer. Phyton se contenta de répondre : « Le fils est d'un jour plus heureux que le père. » Après cela, Denys le fit promener dans la ville, et tandis qu'on le battait à coups de verges et qu'on l'outrageait de toutes façons, un héraut qui l'accompagnait proclamait à haute voix : « Denys inflige ce châtiment à l'homme qui a conseillé à sa cité de préférer la guerre à la paix. »

1. Le médimne valait un peu moins de 44 litres.
2. Environ 460 fr. La mine valait un peu moins de 100 fr. (environ 92 fr.)
3. Suivant Aristote (*Économiques*, page 467 de ma traduction; Paris, 1843), la rançon était de trois mines par tête de prisonnier.

Digitized by Google

Phyton, qui, pendant le siége, s'était conduit en brave général, et dont la vie avait été d'ailleurs sans reproches, supporta noblement sa fin malheureuse, et, conservant tout son sang-froid, il s'écria qu'il n'était puni que pour n'avoir pas voulu livrer sa patrie à Denys, et qu'il serait bientôt vengé par la divinité. Enfin le courage de cet homme excita la compassion même des soldats de Denys, dont quelques-uns murmuraient déjà. Denys, craignant alors que les soldats n'osassent arracher Phyton des mains du bourreau, fit cesser le supplice et fit jeter à la mer ce malheureux avec toute sa famille. Voilà les indignes traitements sous lesquels tomba, non sans gloire, ce général dont le sort fut alors déploré par beaucoup de Grecs; les poëtes mêmes firent par leurs vers répandre des pleurs sur une fin aussi lamentable[1].

CXIII. Dans le même temps où Denys poussait le plus vigoureusement le siége de Rhégium, les Celtes habitant au delà des Alpes, passèrent les défilés avec des troupes nombreuses, vinrent occuper le pays situé entre l'Apennin et les Alpes, et en expulsèrent les Tyrrhéniens qui l'habitaient. Quelques écrivains prétendent que ces derniers sont une colonie des douze villes de la Tyrrhénie[2]; d'autres soutiennent que ce sont des Pélasges qui, avant la guerre de Troie, chassés de la Thessalie par le déluge de Deucalion, vinrent s'établir dans cette contrée. Les Celtes se partagèrent donc le territoire par tribus; ceux connus sous le nom de Sénonois obtinrent la montagne la plus éloignée des Alpes et voisine de la mer. Mais comme cette région est très-chaude, ils s'empressèrent bientôt d'en sortir, et, après avoir armé les jeunes hommes, ils les envoyèrent chercher un autre pays pour s'y établir. Ils pénétrèrent donc dans la Tyrrhénie au nombre d'environ trente mille hommes, et ravagèrent le territoire des Cauloniens[3]. A cette même époque, le peuple romain envoya en Tyrrhénie des députés

1. Les noms de ces poëtes n'ont pas été transmis à la postérité.
2. Voyez Tite-Live, V, 30.
3. Au lieu de Cauloniens, il faudra probablement lire *Clusiens*.

Digitized

chargés de surveiller la marche des Celtes. Ces députés, arrivés à Clusium, furent témoins d'un combat et purent se convaincre que ces nouveaux ennemis étaient plus courageux que prudents, et ils se joignirent aux Clusiens pour les défendre contre les assiégeants. L'un de ces députés remporta même un grand succès, et tua de sa propre main un des chefs les plus renommés. Les Celtes, instruits de ce fait, envoyèrent une députation à Rome pour demander l'extradition du député qui avait injustement commencé la guerre. Le sénat engagea d'abord les envoyés des Celtes d'accepter de l'argent pour l'offense reçue; comme ces derniers ne voulaient pas écouter cette proposition, on décréta qu'on leur livrerait le coupable. Mais le père de celui qui devait être ainsi livré était un des tribuns militaires investis du pouvoir consulaire; il en appela au peuple, et, comme il avait une grande autorité sur la multitude, il la persuada d'annuler la sentence du sénat. Le peuple, qui jusqu'alors avait en toutes choses obéi au sénat, cassa ainsi pour la première fois un sénatus-consulte.

CXIV. Les députés des Celtes, de retour dans leurs camps, rapportèrent la réponse des Romains. Fortement irrités et appelant aux armes toutes les troupes de leurs tribus, les Celtes marchèrent sur Rome, au nombre de plus de soixante-dix mille hommes. A cette nouvelle, les tribuns militaires de Rome, qui étaient revêtus de l'autorité consulaire, mirent sur pied toute la population valide. Leurs troupes concentrées passèrent le Tibre et longèrent le rivage du fleuve dans une étendue de quatre-vingts stades. Apprenant l'approche des Gaulois, les chefs rangèrent l'armée en bataille; ils placèrent entre le fleuve et les hauteurs du voisinage vingt-quatre mille des plus braves, tandis que les plus faibles furent postés sur les collines les plus élevées. Les Celtes étendirent considérablement leurs phalanges et, soit hasard, soit précaution, ils établirent sur les collines les guerriers les plus vaillants. Tout d'un coup les trompettes donnent des deux côtés le signal de l'attaque, les armées s'avancent au combat en poussant d'immenses cris. L'élite des Celtes qui était opposée à la troupe la plus

Digitized by Google

faible des Romains eut bientôt culbuté celle-ci du haut des collines. Des fuyards joignirent le corps d'armée occupant la plaine, mirent la confusion dans les rangs des Romains et, comme les Celtes ne cessèrent point de les poursuivre, la panique devint générale. La plupart gagnèrent les bords du fleuve et tombèrent en désordre les uns sur les autres. Les Celtes eurent donc peu de peine à massacrer ceux qui occupaient les derniers rangs; aussi toute la plaine fut-elle jonchée de cadavres. Arrivés sur les bords du fleuve, les fuyards les plus vigoureux se mirent tout armés à le traverser à la nage, tenant autant à leur armure qu'à leur vie; mais comme le courant du fleuve était très-rapide, la plupart, surchargés par le poids des armes, périrent dans les flots; quelques-uns seulement, se laissant emporter par le courant à une distance convenable, parvinrent à grand'-peine à se sauver. Toujours serrés de près par les ennemis, un grand nombre de Romains furent tués sur les bords du fleuve. Ceux qui avaient survécu à cette déroute, jetèrent leurs armes et traversèrent le Tibre à la nage.

CXV. Cependant les Celtes ne cessèrent point le carnage : ils tuèrent un grand nombre de Romains sur les bords du Tibre et lancèrent leurs javelots sur ceux qui s'étaient sauvés à la nage ; les projectiles, tombant sur une masse compacte, ne manquèrent point leur but. Ainsi, les uns, blessés mortellement, périrent sur-le-champ, les autres, blessés seulement, mais affaiblis par le sang qu'ils perdaient et entraînés par la rapidité du courant, furent emportés au loin. Telle fut la fin de cette journée si funeste pour les Romains. La plus grande partie de ceux qui avaient échappé à la déroute se sauva dans la ville de Véies, dont ils venaient de s'emparer et qui avait été récemment reconstruite dans une position très-forte; c'est là qu'ils se remirent de leurs fatigues. Un petit nombre de ceux qui étaient parvenus à se sauver à la nage, vinrent, dépouillés de leurs armes, jusqu'à Rome et y apportèrent la nouvelle de la destruction de l'armée. Les habitants qui restaient dans la ville, instruits d'un si grand désastre, furent tous



Digitized by Google

fort alarmés. Car, après la perte de toute la jeunesse, ils se sentaient dans l'impossibilité de résister à l'ennemi; d'un autre côté, il était très-dangereux de fuir avec les femmes et les enfants, l'ennemi étant si proche. Cependant un grand nombre de citoyens se réfugièrent dans les villes du voisinage, emportant avec eux tous les biens de leurs maisons. Mais les chefs de la cité, exhortant la multitude à prendre courage, ordonnèrent de porter promptement dans le Capitole les denrées et toute sorte de provisions. Cet ordre exécuté, la citadelle et le Capitole se remplirent, outre les provisions, d'argent, d'or, de vêtements précieux, en sorte que toutes les richesses de la ville étaient entassées en un seul endroit. Ils employèrent ainsi trois jours aux transports de leurs biens et à la fortification du Capitole. Les Celtes passèrent le premier jour à couper les têtes aux morts, selon la coutume de leur nation, et deux autres jours ils furent occupés à rapprocher leur camp de la ville. Comme ils voyaient les murs déserts et qu'ils entendaient les grands cris poussés par ceux qui transportaient les richesses au Capitole, les ennemis s'imaginèrent que les Romains leur avaient dressé une embuscade. Enfin, lorsque le quatrième jour ils apprirent la vérité, ils enfoncèrent les portes, entrèrent dans la ville et la détruisirent à l'exception de quelques maisons situées sur le mont Palatin. Ils livrèrent ensuite des assauts journaliers aux points fortifiés; mais ces attaques ne firent aucun mal considérable, tandis qu'ils perdirent beaucoup de monde; néanmoins ils ne se désistèrent pas de leur entreprise, persuadés que, s'ils ne pouvaient pas emporter la citadelle de force, les Romains seraient vaincus par le temps et le manque de vivres.

CXVI. Pendant que les Romains étaient réduits à ces extrémités, les Tyrrhéniens, leurs voisins, envahirent avec une armée compacte le territoire des Romains qu'ils ravagèrent; ils firent un grand nombre de prisonniers et amassèrent beaucoup de butin. Mais les Romains qui s'étaient réfugiés à Véies tombèrent à l'improviste sur les Tyrrhéniens, les mirent en fuite, leur enlevèrent leur butin et s'emparèrent de leur camp. S'étant ainsi mis en possession

Digitized by Google

d'un grand nombre d'armes, ils les distribuèrent à ceux qui en manquaient et armèrent les troupes tirées de la campagne; car ils voulaient délivrer ceux qui s'étaient réfugiés dans le Capitole assiégé. Mais ils ne savaient point comment leur faire connaître le secours qu'ils leur apportaient, car les Celtes avaient complétement enveloppé, par leur nombreuse armée, les assiégés, lorsqu'un certain Cominius Pontius s'offrit pour ranimer le courage de ceux qui étaient renfermés dans le Capitole. Il se mit seul en route, profita de la nuit pour traverser le fleuve à la nage et parvint sans être aperçu au pied d'un rocher très-escarpé du Capitole. Il réussit à grand'peine à le gravir et annonça aux assiégés le rassemblement qui s'était fait à Véies pour leur porter secours, ainsi que le projet d'attendre le moment favorable pour attaquer les Celtes. Il descendit ensuite du rocher, plongea dans le Tibre qu'il traversa à la nage et revint à Véies. Mais les Celtes, ayant remarqué la trace récente de celui qui avait gravi le rocher, résolurent de profiter de la nuit pour monter à leur tour sur le même rocher. Vers minuit, au moment où les gardes, rassurés par la difficulté de l'accès du Capitole, se relâchèrent de leur vigilance, quelques Celtes parvinrent jusqu'au sommet du rocher. Les gardes ne les avaient point aperçus; mais les oies sacrées de Junon, nourries dans le Capitole, élevèrent de grands cris à la vue des Celtes qui gravissaient le rocher. Éveillés par ce bruit, tous les postes accoururent sur le point menacé; mais, saisis de frayeur, ils n'osèrent s'avancer. Cependant Marcus Manlius, citoyen illustre, accourut à la défense du poste : il coupa lui-même avec son épée la main du Celte qui allait le premier atteindre le sommet du rocher, et, lui donnant un coup de bouclier sur la poitrine, le fit rouler du haut du Capitole. Il en fit autant à un second qui voulait également monter, et tous les autres prirent la fuite. Mais comme le rocher était très-escarpé, ils se tuèrent tous dans leur chute. Les Romains envoyèrent ensuite aux Celtes des parlementaires pour traiter de la paix. Les Celtes consentirent à sortir de la ville et à quitter le territoire romain en recevant mille livres

Digitized by Google

pesant d'or[1]. Comme les maisons étaient détruites et qu'un grand nombre de citoyens avaient péri, les Romains promirent à tous ceux qui voulaient s'établir dans la ville de construire une habitation dans le lieu qu'il leur plairait, et de leur fournir des briques aux dépens du trésor public; ces briques sont encore aujourd'hui connues sous le nom de *briques de l'État*. Mais chacun bâtissant selon son caprice, il arriva que les rues de la ville furent étroites et tortueuses; voilà pourquoi Rome, agrandie par la suite, ne put avoir de rues droites. Quelques écrivains rapportent aussi que les femmes qui, pour racheter la patrie, avaient apporté leurs ornements d'or, reçurent comme un honneur public la permission de se faire conduire dans la ville sur des chariots.

CXVII. Les Romains furent fort abattus par ce revers; les Volsques profitèrent de ce moment pour leur déclarer la guerre. Les tribuns militaires de Rome ordonnèrent donc une conscription; ils firent la revue de leurs troupes dans un endroit appelé le *champ de Mars*, à deux cents stades de Rome[2]. Comme les Volsques avaient une armée supérieure en nombre et qu'ils assiégeaient déjà le camp romain, les citoyens de Rome, craignant pour la sûreté de l'armée, nommèrent dictateur Marcus Furius [Camille][3]. Celui-ci, armant toute la population valide, sortit pendant la nuit, vint à la pointe du jour attaquer par derrière les Volsques qui tombaient déjà sur le camp, et les mit facilement en déroute. Les Romains étant sortis de leur camp, les Volsques se trouvèrent ainsi pris entre deux armées et furent presque tous passés au fil de l'épée. Depuis cette défaite, les Volsques, qui passaient jadis pour une nation puissante, demeurèrent le peuple le plus faible des environs Après cette bataille, le dictateur, informé que les Èques,

1. Voyez Tite-Live, V, 48.

2. Cette distance paraît trop considérable; car le champ de Mars faisait plus tard partie de la ville de Rome.

3. Le nom du maître de cavalerie manque dans le texte, et la phrase subséquente commence par οὗτοι, savoir, le dictateur et le maître de cavalerie.

Digitized by Google

qu'on appelle aujourd'hui Équicles, dévastaient la ville de Vola, marcha contre eux et tua la plupart des assiégeants. De là il passa à Sutrium, colonie romaine que les Tyrrhéniens avaient occupée de force. Attaquant les Tyrrhéniens à l'improviste, il en tua un grand nombre et conserva aux Sutriens leur ville. Cependant les Gaulois partis de Rome dévastèrent Véascium[1], ville alliée des Romains ; le dictateur vint tomber sur eux, en tua la plupart et se rendit maître de tout leur bagage, dans lequel se trouvait l'or qu'ils avaient reçu à Rome et presque tout le butin qu'ils avaient fait pendant la prise de la ville. Malgré tous ces exploits, la jalousie des tribuns du peuple empêcha le dictateur d'obtenir les honneurs du triomphe. Cependant quelques historiens rapportent que Camille triompha des Tusques monté sur un quadrige blanc, et que pour cela il fut, deux ans après, condamné par le peuple à une forte amende ; mais nous en parlerons en temps convenable. Les Celtes, qui avaient pénétré jusque dans l'Iapygie[2], revinrent sur leurs pas en passant par le territoire de Rome ; surpris peu de temps après par les Cériens, ils furent, à la faveur de la nuit, tous taillés en pièces dans la plaine Trausienne.

Dans cette même année, l'historien Callisthène, qui a écrit une histoire des Grecs, a commencé son ouvrage à dater de la paix conclue entre les Grecs et Artaxerxès, roi des Perses. Cet ouvrage, composé de dix livres, comprend un espace de trente ans, et finit à la prise du temple de Delphes par Philomélus le Phocidien.

Arrivé à cette paix conclue entre les Grecs et Artaxerxès, et à la prise de Rome par les Gaulois, nous terminons ici le présent livre, d'après le plan tracé au commencement.

1. Nom propre d'une ville, défiguré en grec. Véies ou Gabies (?).
2. Le littoral de la Pouille.

Digitized by Google

# LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

Les Perses font la guerre à Évagoras en Cypre. — Les Lacédémoniens, contrairement aux traités conclus, font sortir les Mantinéens de leur patrie. — Poésies de Denys le tyran. — Arrestation de Téribaze, et son élargissement. — Mort de Gao, et mise en jugement d'Oronte — Amyntas et les Lacédémoniens font la guerre aux Athéniens. — Les Lacédémoniens s'emparent de la Cadmée. — Les Lacédémoniens asservissent, contrairement aux traités, les villes grecques. — Colonisation de l'île de Pharos dans la mer Adriatique. — Expédition de Denys dans la Tyrrhénie; pillage d'un temple. — Expédition de Denys contre les Carthaginois; victoire et défaite. — Les Thébains reconquièrent la Cadmée. — Les Carthaginois sont décimés par une maladie pestilentielle. — Guerre béotique; histoire de cette guerre. — Expédition des Triballes contre Abdère. — Expédition des Perses contre l'Égypte. — Les Thébains, victorieux des Lacédémoniens dans la célèbre bataille de Leuctres, aspirent à l'empire des Grecs. — Exploits des Thébains pendant leur invasion dans le Péloponnèse. — Conduite d'Iphicrate; ses inventions stratégiques. — Expédition des Lacédémoniens contre Corcyre. — Tremblement de terre et inondation arrivés dans le Péloponnèse; flambeau ardent apparu au ciel. Massacre, appelé scytalisme, arrivé chez les Argiens. — Jason, tyran de Phères, et ses successeurs. — Rétablissement de Messine par les Thébains. — Expédition des Béotiens dans la Thessalie.

I. Accoutumés dans tout le cours de cet ouvrage à nous servir de l'autorité de l'histoire pour donner aux hommes vertueux des éloges mérités et infliger aux méchants un juste blâme, nous espérons ainsi diriger les âmes bien nées vers de belles entreprises par la perspective d'une gloire immortelle, et par la crainte de reproches mérités détourner du sentier du vice ceux qui ont de mauvais penchants.

Parvenus actuellement à l'époque où les Lacédémoniens vaincus, contre toute attente, à Leuctres, éprouvèrent de grands malheurs, et, vaincus une seconde fois à Mantinée, perdirent l'empire de la Grèce, nous pensons devoir

Digitized by Google

suivre nos principes en condamnant les Lacédémoniens devant le tribunal de l'histoire. Qui, en effet, ne voudrait pas blâmer les Lacédémoniens? Après avoir hérité de leurs ancêtres l'empire le mieux assis, et qui, grâce à la vertu de leurs pères, s'était conservé pendant plus de cinq siècles, ils l'ont perdu, cet empire, par leur propre faute. Les anciens Spartiates avaient acquis cette immense gloire par des guerres périlleuses et sanglantes, et en se conduisant humainement à l'égard des vaincus. Mais leurs descendants, durs et hautains avec leurs alliés, et suscitant aux Grecs des guerres injustes et violentes, ont, par leur politique inconsidérée, causé la perte de leur suprématie. Car, au premier revers, leurs alliés saisirent le moment de se venger de leurs oppresseurs, et bientôt ces hommes, dont les pères passaient pour invincibles, tombèrent dans le mépris qui s'attache à tous ceux qui dégénèrent de la vertu des ancêtres. C'est ainsi que les Thébains, soumis pendant plusieurs générations à des vainqueurs puissants, renversèrent inopinément l'autorité des Lacédémoniens et devinrent eux-mêmes les maîtres de la Grèce. Les Lacédémoniens, déchus de leur puissance, ne purent jamais recouvrer leur ancienne splendeur. Mais ces réflexions suffisent pour faire ressortir les fautes des Lacédémoniens.

Nous allons maintenant reprendre le fil de notre histoire d'après l'ordre chronologique. Le livre précédent, le XIVe de tout l'ouvrage, se termine à l'asservissement des Rhégiens par Denys et à la prise de Rome par les Gaulois, événements qui ont précédé l'année dans laquelle les Perses descendirent en Cypre pour faire la guerre au roi Évagoras. Nous commencerons ce livre par le récit de cette guerre et nous le finirons à l'année antérieure à l'avénement de Philippe, fils d'Amyntas, au trône de Macédoine.

II. Mystichidès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Marcus Furius, Caïus et Émilius [1]. Dans cette année, Artaxerxès, roi des Perses, marcha contre Évagoras, roi de

1. Troisième année de la XCVIIIe olympiade; année 386 avant J.-C.

Digitized by Google

Cypre. Occupé depuis longtemps à des préparatifs de guerre, il mit sur pied des troupes considérables de mer et de terre. Son armée de terre se composait de trois cent mille hommes, y compris la cavalerie; il équipa plus de trois cents trirèmes, et confia le commandement de l'armée de terre à Oronte, son gendre, et celui de la flotte à Téribaze [1], homme d'une grande considération parmi les Perses. Ces deux chefs, ayant rassemblé leurs forces à Phocée et à Cymes, s'avancèrent vers la Cilicie, et de là ils vinrent aborder en Cypre, où ils prirent aussitôt des mesures pour conduire la guerre activement. Cependant Évagoras conclut un traité d'alliance avec Acoris, roi d'Égypte, ennemi des Perses, et en obtint des troupes considérables. Il reçut en même temps d'Hécatomnus, souverain de la Carie avec lequel il entretenait des intelligences secrètes, une somme d'argent destinée à la solde des soldats étrangers. Enfin plusieurs autres ennemis déclarés ou secrets des Perses, prirent part à cette guerre. Évagoras était maître de la plupart des villes de Cypre, et dans la Phénicie il possédait Tyr et quelques autres cités. Il avait une flotte de quatre-vingt-dix trirèmes, dont vingt fournies par les Tyriens, et soixante-dix par les Cypriens Son armée de terre se composait de six mille hommes et d'un plus grand nombre de troupes alliées. De plus, bien pourvu d'argent, il avait pris à sa solde beaucoup de mercenaires. Enfin, le roi des Barbares [Arabes] et quelques autres [souverains], mécontents du roi des Perses, lui avaient envoyé aussi de nombreuses troupes.

III. Comptant sur toutes ces forces, Évagoras entreprit la guerre hardiment. Il se servit d'abord d'un grand nombre de bâtiments corsaires pour attaquer les navires qui apportaient les vivres à l'ennemi; il fit couler les uns, dispersa les autres et s'empara de quelques-uns. Il arriva donc que les marchands n'osèrent plus apporter des grains dans l'île de Cypre où des troupes si considérables se

1. On peut écrire *Téribaze* ou *Tiribaze*, suivant la prononciation qu'on adopte pour l'ῑ dans Τηρίβαζος.

Digitized by Google

trouvaient rassemblées. Aussi la disette se fit-elle bientôt sentir dans le camp des Perses. Cette disette causa une révolte; les soldats mercenaires des Perses tombèrent sur leurs chefs, en tuèrent quelques-uns et répandirent le trouble et le désordre dans le camp; ce ne fut qu'avec peine que les généraux des Perses et le commandant de la flotte, nommé Gao, parvinrent à apaiser la rébellion. Ces chefs partirent avec toute la flotte et rapportèrent de la Cilicie une masse de vivres, ce qui ramena l'abondance et la tranquillité dans le camp. Quant à Évagoras, Acoris lui avait envoyé d'Égypte du blé, de l'argent et d'autres fournitures. Comme il se voyait, sous le rapport des forces navales, de beaucoup inférieur à l'ennemi, il équipa soixante autres navires et en demanda cinquante à Acoris, qui les lui expédia de l'Égypte; il réunit ainsi un total de deux cents trirèmes. Il les orna d'un attirail guerrier, les exerça continuellement aux manœuvres et se disposa à un combat naval. Averti que la flotte royale se portait sur Citium, il vint à l'improviste l'attaquer avec une escadre serrée et eut de beaucoup l'avantage sur les Perses. Tombant, avecdes forces rangées en bataille, sur un ennemi en désordre et pris au dépourvu, il se fraya d'emblée le chemin de la victoire. Il détruisit quelques navires ennemis et en prit plusieurs autres. Cependant Gao, commandant de la flotte des Perses, ainsi que les autres chefs, tinrent ferme; il s'engagea un combat acharné dans lequel Évagoras, d'abord victorieux, fut, après une courageuse défense, écrasé par Gao et obligé de fuir après avoir perdu un grand nombre de trirèmes.

IV. Les Perses sortis vainqueurs de ce combat naval réunirent leurs troupes de terre et de mer dans la ville de Citium. De là, ils allèrent mettre le siége devant Salamine [1], bloquant cette ville par terre et par mer. Après ce combat, Téribaze passa en Cilicie d'où il se rendit auprès du roi auquel il annonça la nouvelle de la victoire et reçut deux mille talents [2] pour la continuation de la guerre. Évagoras,

1. Ville située sur la côte orientale de l'île de Cypre.
2. Onze millions de francs.

Digitized by Google

qui avant le combat naval avait remporté un avantage sur terre avec un corps d'armée, présuma d'abord beaucoup de ses forces; mais défait dans le combat naval et assiégé dans la ville où il s'était renfermé, il perdit courage. Cependant il jugea à propos de continuer la guerre; il laissa à son fils Pythagoras le commandement de toutes ses armées réunies en Cypre, et, prenant avec lui dix trirèmes, il parvint, à la faveur de la nuit, à s'échapper clandestinement de Salamine. Il aborda en Égypte, et dans une entrevue qu'il eut avec le roi, il l'engagea à pousser vigoureusement une guerre qui devait lui être commune contre les Perses.

V. Pendant que ces événements se passaient, les Lacédémoniens résolurent de marcher sur Mantinée, sans tenir compte des traités conclus. Voici le motif de cette expédition. La Grèce entière était en paix depuis le traité d'Antalcidas, d'après lequel toutes les villes avaient expulsé les garnisons étrangères et recouvré leur indépendance. Mais les Lacédémoniens aimant la guerre par nature et par goût, supportèrent la paix comme un lourd fardeau; car, avides d'étendre leur domination en Grèce, ils avaient en vue de nouveaux projets. Ils fomentèrent donc des troubles dans les villes et excitèrent des émeutes par le moyen de leurs partisans dévoués. Quelques villes leur offraient des prétextes pour troubler l'ordre. En effet, rendues à l'indépendance, elles demandèrent un compte rigoureux à ceux qui avaient exercé l'autorité suprême pendant la domination des Lacédémoniens. Comme quelques-uns de ces chefs dont le souvenir était odieux au peuple, furent accablés d'amers reproches et plusieurs d'entre eux condamnés au bannissement, les Lacédémoniens prirent la défense de la faction opposée. Ils reçurent chez eux ces bannis et les firent rentrer dans leur patrie par la force des armes. Ils se rendirent ainsi maîtres d'abord des villes trop faibles pour se défendre; attaquant ensuite les villes plus considérables, ils les subjuguèrent, et ne restèrent pas deux ans à observer les conditions de la paix. La ville de Mantinée, voisine de Sparte, renfermant une population vigoureuse, leur sem-

Digitized by Google

blait prendre un trop grand accroissement dans la paix: ils se hâtèrent de l'abaisser. Ils envoyèrent donc d'abord des députés à Mantinée, chargés d'ordonner aux habitants la destruction de leurs murs et de rentrer dans les cinq anciens bourgs qui composaient jadis Mantinée. Comme cet ordre ne fut point exécuté, ils mirent en campagne une armée et vinrent assiéger la ville. De leur côté, les Mantinéens envoyèrent des députés aux Athéniens pour leur demander du secours; mais ceux-ci ne voulurent pas violer les conditions de la paix. Les Mantinéens soutinrent donc le siége avec leurs propres forces, et se défendirent vigoureusement contre les ennemis. Telle fut l'origine des nouvelles guerres allumées dans la Grèce.

VI. En Sicile, Denys, tyran des Syracusains, délivré des guerres des Carthaginois, jouissait du repos dans une paix profonde. Il s'occupait avec ardeur à faire des vers. Il fit venir auprès de lui les poëtes les plus renommés, les traita avec distinction, et, profitant de leur société, il trouva en eux des maîtres et des juges. Enivré des éloges qu'il reçut en raison des faveurs qu'il prodiguait, Denys tira plus de vanité de ses vers que de ses exploits guerriers. Parmi les poëtes admis à sa cour se trouvait Philoxène, le poëte dithyrambique, très-renommé dans ce genre de compositions. Un jour, on récita, dans un banquet, de mauvais vers que le tyran avait composés[1]. Lorsqu'on lui en demanda son jugement, Philoxène répondit avec trop de franchise. Le tyran, blessé de la réponse, lui reprocha de ne blâmer ses vers que par jalousie, et ordonna à ses satellites de le conduire sur-le-champ aux carrières[2]. Le lendemain, les amis de Philoxène obtinrent sa grâce, et le tyran l'invita même à sa table. Le vin fit prolonger la conversation; Denys, toujours fier de ses poésies, récita quelques distiques auxquels il attacha un grand prix; et il demanda encore à Philoxène ce qu'il en pensait. Celui-ci ne répondit rien; mais, appelant les satellites de Denys, il

1. Voyez Cicéron, *Disputat. Tusculan.*, V. 22.
2. Travaux forcés des criminels. Voyez plus haut, XIII, 33,

Digitized by Google

leur dit : « Reconduisez-moi aux carrières. » Frappé de cette saillie, Denys sourit et supporta la franchise du poëte qui, en excitant le rire, avait émoussé la pointe de la critique. Peu de temps après, Denys et ses familiers ayant reproché au poëte sa franchise intempestive, Philoxène fit une singulière promesse : il promit que dans ses réponses il saurait concilier la vérité avec le respect dû à Denys, et il tint parole. Car le tyran ayant récité un jour quelques distiques sur un sujet lamentable, et demandant ensuite comment on trouvait les vers, Philoxène répondit avec amphibologie qu'ils lui faisaient pitié. En effet, Denys attribua cette pitié aux effets sympathiques que produisent les bons poëtes, et regarda la réponse comme l'éloge de ses vers; tandis que les autres, l'entendant dans le véritable sens, n'y virent que l'opinion du poëte, que les vers de Denys étaient pitoyables.

VII. Platon, le philosophe, eut à peu près le même sort que Philoxène. Denys l'appela auprès de lui, l'accueillit d'abord avec la plus grande distinction, bien que Platon s'exprimât avec la liberté d'un philosophe ; mais blessé plus tard de la franchise de quelques discours, il lui retira tout à fait ses bonnes grâces et le fit conduire au marché public et vendre comme esclave au prix de vingt mines[1]. Les autres philosophes se réunirent pour le racheter et le renvoyèrent en Grèce, en lui rappelant comme un avis salutaire qu'un philosophe doit parler à un tyran le plus doucement possible. Denys, toujours possédé de sa passion pour la poésie, envoya aux jeux olympiques des déclamateurs ayant la meilleure voix pour chanter devant la foule les vers qu'il avait composés. Ces déclamateurs frappèrent d'abord les auditeurs par la beauté de leur organe ; mais l'attention se fixant ensuite sur le poëme, le mépris remplaça l'étonnement et un immense éclat de rire se fit entendre. Denys, apprenant le mauvais succès de ses vers, tomba dans une profonde tristesse; et, comme son chagrin augmentait de jour en jour, son esprit fut atteint de manie ; il croyait que

1. Mille huit cent vingt-deux francs.

tout le monde était jaloux de lui et que ses amis lui dressaient des piéges. Enfin, sa tristesse et son égarement arrivèrent au point qu'il fit, sur des accusations fausses, mettre à mort un grand nombre de ses amis et en condamna plusieurs à l'exil. Parmi ces derniers se trouvèrent Philistus et Leptine, son frère, deux hommes distingués par leur courage et par les nombreux et grands services qu'ils lui avaient rendus dans les guerres : ils se réfugièrent à Thurium, en Italie, et furent très-bien reçus par les Italiotes; plus tard, Denys offrit lui-même de se réconcilier avec eux, les rappela à Syracuse et les rétablit dans leur ancienne faveur. Leptine épousa même la fille de Denys. Tels furent les événements arrivés dans le cours de cette année.

VIII. Dexithéus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Lucrétius et Servius Sulpitius[1]. Dans cette année, Évagoras, roi des Salaminiens, revint d'Égypte en Cypre, apportant avec lui l'argent que lui avait avancé Acoris, roi d'Égypte, en moins grande quantité qu'il ne l'avait espéré. Il trouva Salamine vivement assiégée par les ennemis et, se voyant abandonné de ses alliés, il fut obligé de parlementer. Téribaze, qui avait le commandement en chef de l'armée des Perses, déclara qu'il ne cesserait les hostilités qu'à la condition qu'Évagoras évacuât toutes les villes de Cypre, à l'exception de Salamine, dont Évagoras garderait l'autorité souveraine en payant un tribut annuel au roi des Perses et en lui obéissant comme un esclave à un maître. Quelque dures que fussent ces conditions, Évagoras n'eut d'autre choix que de les accepter. Il refusa cependant d'obéir comme un esclave à son maître, et ajouta qu'il lui serait soumis comme un roi peut l'être à un roi. Téribaze n'y donnant point son consentement, Oronte, le second général des Perses, jaloux de Téribaze, écrivit secrètement une lettre à Artaxerxès dans laquelle il accusait Téribaze d'abord de n'avoir pas pris d'assaut Salamine tandis qu'il le pouvait, d'avoir reçu des parlementaires et eu des conférences avec l'ennemi; d'avoir conclu

1. Quatrième année de la XCVIII^e olympiade; année 385 avant J.-C.

Digitized

pour son propre compte une alliance avec les Lacédémoniens ; de plus, il l'accusa d'avoir envoyé consulter l'oracle de la Pythie afin de savoir si l'occasion était favorable pour une révolte ; enfin, ce qui était le chef d'accusation le plus grave, de s'être concilié l'affection des commandants de troupes par des distinctions honorifiques, par des présents et par des promesses. Le roi, ayant lu cette lettre et ajouté foi aux accusations calomnieuses qu'elle contenait, écrivit à Oronte d'arrêter Téribaze et de le lui envoyer. Cet ordre fut exécuté; Téribaze, conduit devant le roi, demanda à être jugé; mais il fut pour le moment mis en prison; et plus tard le roi, engagé dans une guerre contre les Cadusiens, suspendit la procédure commencée contre Téribaze et en ajourna le jugement.

IX. Oronte, qui avait succédé à Téribaze dans le commandement des troupes réunies à Cypre, voyant qu'Évagoras reprenait courage et continuait à soutenir le siége, et que, d'un autre côté, les soldats, mécontents de l'arrestation de Téribaze, montraient de l'insubordination et menaçaient d'abandonner le siége, craignit quelque événement fâcheux : il envoya à Évagoras des parlementaires avec ordre de traiter de la paix aux mêmes conditions qu'il avait proposées à Téribaze. Évagoras, délivré contre son attente de la crainte de voir tomber sa capitale entre les mains de l'ennemi, conclut la paix proposée en conservant le titre de roi de Salamine, en payant un tribut annuel et en se soumettant comme un roi qui obéit à un roi qui ordonne. Ce fut ainsi que se termina la guerre de Cypre, qui avait duré près de dix ans ; mais une grande partie de ce temps avait été employée en préparatifs, et la guerre elle-même n'avait réellement duré en tout que deux ans.

Gao, le nauarque, qui avait épousé la fille de Téribaze, craignant d'être enveloppé dans les accusations dirigées contre son beau-père, et d'être puni par le roi, résolut de pourvoir à sa sûreté par des entreprises nouvelles. Muni d'argent et de troupes, il communiqua aux triérarques qui s'étaient attachés à son parti, le dessein d'abandonner le roi. Aussitôt il envoya à Acoris, roi d'Égypte, une dépu-

Digitized by Google

tation, et lui offrit son alliance contre Artaxerxès; il écrivit aussi aux Lacédémoniens des lettres dans lesquelles il les excitait contre le roi, leur offrit de fortes sommes d'argent et leur fit de grandes promesses, en leur donnant l'assurance qu'il les aiderait à reconquérir la prépondérance qu'ils avaient autrefois exercée sur la Grèce. Les Spartiates, qui depuis longtemps avaient songé à reconquérir leur suprématie, fomentaient alors des troubles dans les villes de la Grèce qu'ils cherchaient évidemment à assujettir. D'un autre côté, déshonorés par l'apparence d'avoir, dans le traité conclu avec le roi, trahi les Grecs de l'Asie, ils voulaient se laver de cette tache et cherchaient un prétexte plausible pour déclarer la guerre à Artaxerxès. Ils acceptèrent donc avec joie l'alliance que Gao leur offrait.

X. Cependant Artaxerxès, après avoir terminé la guerre avec les Cadusiens, fit reprendre l'affaire de Téribaze et désigna pour juges trois hommes des plus considérés de la Perse. Ce fut dans ce temps-là que d'autres juges, convaincus d'avoir prononcé des sentences injustes, furent écorchés vifs et qu'on avait étendu leurs peaux sur les siéges du tribunal, afin de mettre sous les yeux des juges l'exemple de la punition qui les attendait dans le cas où ils rendraient des arrêts iniques. Ces accusateurs produisirent donc la lettre d'Oronte, et déclarèrent, après l'avoir lue, qu'elle suffisait pour faire condamner Téribaze. Mais ce dernier, pour justifier sa conduite à l'égard d'Évagoras, donna lecture du traité dans lequel Oronte avait stipulé qu'Évagoras fût soumis à Artaxerxès comme un roi l'est à un roi, tandis que lui, Téribaze, avait exigé que la soumission d'Évagoras fût celle d'un esclave à son maître. Quant au chef d'accusation qui concernait l'oracle, il donna pour défense que le dieu ne rendait jamais de réponse aux questions adressées sur la mort de qui que ce soit; et, pour confirmer cette assertion, il invoqua le témoignage de tous les Grecs présents. Quant à l'alliance des Lacédémoniens, il répondit qu'il l'avait recherchée, non pas dans son intérêt particulier, mais pour le service du roi, ajoutant que c'est par le traité conclu

Digitized

avec les Lacédémoniens, que le roi était devenu le maître de tous les Grecs de l'Asie, que Sparte lui avait livrés. Il termina sa défense en rappelant aux juges les services qu'il avait autrefois rendus au roi; il fit remarquer qu'il avait entre autres rendu au roi un service bien grand qui lui avait valu l'attention et l'amitié la plus intime du roi. En effet, le roi étant un jour à la chasse, et monté sur son char, deux lions se précipitèrent sur lui : après avoir déchiré deux chevaux du quadrige, ils allaient se jeter sur le roi. Dans ce moment, Téribaze accourut, tua les deux lions et sauva le roi d'un grand danger. Il ajouta, pour compléter sa défense, que, dans les guerres, on avait préconisé son courage, et dans les conseils qu'il avait donnés, il avait été assez heureux pour que le roi n'eût jamais à se repentir de les avoir suivis. Après avoir prononcé cette apologie, Téribaze fut à l'unanimité absous des crimes dont il était accusé.

XI. Cependant le roi fit venir les juges un à un, et leur demanda sur quel motif chacun d'eux avait prononcé l'acquittement de l'accusé. Le premier répondit que les charges élevées contre l'accusé lui paraissaient douteuses, tandis que les services que Téribaze avait rendus étaient prouvés; le second, qu'en supposant l'accusation fondée, les services l'emporteraient encore sur les fautes que l'accusé avait commises; le troisième, qu'il ne faisait point entrer en ligne de compte les services que Téribaze avait rendus, parce qu'il en avait été amplement récompensé par les faveurs dont le roi l'avait comblé; mais qu'en examinant les charges élevées contre l'accusé, il ne les croyait pas assez motivées pour mériter une condamnation. Le roi loua les juges, comme ayant bien rempli leurs devoirs, il revêtit Téribaze des plus hautes dignités, tandis qu'Oronte, convaincu de calomnie, fut rayé du nombre des favoris du roi et marqué d'infamie. Tel fut l'état des choses dans l'Asie.

XII. En Grèce, les Lacédémoniens continuaient le siége de Mantinée, dont les habitants avaient passé tout l'été à se défendre courageusement. En effet, de tous les Arcadiens, les Mantinéens étaient les plus estimés pour leur

Digitized by Google

bravoure; aussi furent-ils jadis les plus fidèles auxiliaires et alliés des Spartiates. Comme à l'entrée de l'hiver, le fleuve qui passe à Mantinée s'était considérablement accru par des pluies abondantes, les Lacédémoniens détournèrent, au moyen de grandes digues, le cours du fleuve, et le firent passer dans la ville, dont l'intérieur et tous les environs furent submergés; les maisons furent renversées, et les Mantinéens, effrayés, furent réduits à livrer leur ville aux Lacédémoniens. Ceux-ci, en l'occupant, n'infligèrent aucun mauvais traitement aux habitants, mais ils leur ordonnèrent de retourner s'établir dans leurs anciens bourgs. Ce fut ainsi que les Mantinéens se virent obligés de détruire leur propre patrie et de se transporter dans des villages.

XIII. Pendant que ces événements avaient lieu, Denys, tyran des Syracusains, résolut de fonder plusieurs villes sur les bords de la mer Adriatique. Par ce moyen, il voulait s'assurer la navigation sur la mer Ionienne et le passage de ses bâtiments dans l'Épire, et avoir en sa possession des villes propres à servir de station navale. Il se hâta donc de faire passer des forces considérables en Épire, et de piller le temple de Delphes qui était plein de trésors. Il conclut aussi un traité d'alliance avec les Illyriens, par l'intermédiaire d'Alcétas le Molosse, qui, chassé de ses États, séjournait alors à Syracuse. Comme les Illyriens étaient en guerre, Denys leur envoya un secours de deux mille hommes et cinq cents armures grecques. Les Illyriens distribuèrent ces armures à leurs meilleurs guerriers, et incorporèrent dans leurs troupes les soldats auxiliaires. Après avoir rassemblé une armée nombreuse, ils pénétrèrent dans l'Épire, emmenant avec eux Alcétas, pour le rétablir sur le trône des Molosses. Ne trouvant aucune résistance, ils ravagèrent d'abord la campagne; mais les Molosses étant ensuite venus à leur rencontre, il s'engagea un combat acharné d'où les Illyriens sortirent victorieux, après avoir taillé en pièces plus de quinze cents Molosses. Les Lacédémoniens, apprenant les revers que venaient d'éprouver les Épirotes, envoyèrent aux Molosses des secours pour les aider à arrêter l'audace des Barbares.



Digitized by Google

Pendant que ces choses se passaient, les Pariens, pour obéir à un oracle, envoyèrent une colonie dans l'Adriatique, et fondèrent, avec l'aide de Denys le tyran, une ville dans l'île de Pharos. Ce même tyran avait envoyé, plusieurs années auparavant, une colonie dans l'Adriatique, où il avait fondé une ville nommée Lissus. De retour, il profita des loisirs de la paix, pour construire des bassins pouvant contenir deux cents trirèmes, et entoura la ville (Syracuse) d'une enceinte plus grande qu'aucune de celles qui environnent les villes grecques. Denys bâtit aussi de vastes gymnases sur les bords du fleuve Anapus, éleva des temples aux dieux et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à l'accroissement et à la magnificence de Syracuse.

XIV. L'année étant révolue, Diotrephès fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Valérius et Aulus Manlius; on célébra en Élide la XCIXe olympiade, dans laquelle Dicon de Syracuse fut vainqueur à la course du stade[1]. A cette époque, les Pariens établis dans l'île de Pharos avaient permis aux Barbares, anciens habitants de cette île, d'occuper tranquillement une place extrêmement forte, et avaient eux-mêmes fondé sur le bord de la mer une ville qu'ils ceignirent d'une muraille. Mais comme ensuite les anciens habitants de l'île voyaient de mauvais œil l'établissement des Grecs, ils appelèrent à leur secours les Illyriens, situés sur le rivage opposé : un grand nombre de petits navires, portant plus de dix mille hommes, abordèrent ainsi dans l'île de Pharos, dévastèrent les possessions des Grecs, auxquels ils tuèrent beaucoup de monde. Mais dès que le gouverneur, que Denys avait établi à Lissus, fut informé de cette agression, il vint avec plusieurs trirèmes attaquer les embarcations des Illyriens; les unes furent coulées bas, les autres saisies; il tua aux Barbares plus de cinq mille hommes et fit environ deux mille prisonniers.

Denys, manquant d'argent, équipa une flotte de soixante

1. Première année de la XCIXe olympiade : année 384 avant J.-C.

Digitized by Google

trirèmes et marcha contre la Tyrrhénie sous le prétexte d'exterminer les pirates, mais en réalité pour piller un temple célèbre rempli de riches offrandes et qui était situé dans le port de la ville d'Agylle, en Tyrrhénie; ce port s'appelait Pyrgoi[1]. Denys y aborda pendant la nuit, y fit débarquer ses troupes, et, commençant l'attaque dès la pointe du jour, il vint à bout de son entreprise. Comme la place n'était gardée que par un petit nombre de soldats, il força les postes, pilla le temple et ramassa ainsi au moins mille talents[2]. Mais les Agylléens étant accourus, il s'engagea un combat dans lequel Denys fit un grand nombre de prisonniers. Après avoir dévasté leur territoire, il retourna à Syracuse. Il retira cinq cents talents de la vente des dépouilles de l'ennemi. Enrichi par cette expédition, il paya la solde de ses nombreuses troupes, mit sur pied une armée puissante, et s'apprêta ouvertement à faire la guerre aux Carthaginois. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XV. Phanostrate étant archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Lucrétius, Sextius Sulpicius, Lucius Émilius et Lucius Furius[3]. Dans cette année, Denys, tyran des Syracusains, qui avait armé contre les Carthaginois, cherchait un prétexte raisonnable pour déclarer la guerre. Voyant que les villes soumises aux Carthaginois étaient disposées à la révolte, il accueillit toutes celles qui voulaient se soulever, et, contractant avec elles des alliances, il les poussa à l'insurrection. Les Carthaginois envoyèrent d'abord des députés au tyran pour lui demander la reddition des villes qui leur appartenaient; mais il rejeta leur demande. Ce fut là l'origine de la guerre. Les Carthaginois firent avec leurs voisins des traités d'alliance et entreprirent en commun la guerre contre le tyran. Prévoyant que cette guerre serait longue et sérieuse, ils enrôlèrent les citoyens en état de porter les armes et engagèrent à leur service beaucoup de

1. Πύργοι, les tours.
2. Environ cinq millions cinq cent mille francs.
3. Deuxième année de la XCIXe olympiade; année 383 avant J.-C.

Digitized

troupes étrangères par la promesse d'une solde élevée. Le roi Magon[1] eut le commandemant de l'armée; il fit passer plusieurs milliers d'hommes en Sicile et en Italie, se proposant d'entretenir la guerre dans les deux pays à la fois. Denys partagea son armée en deux corps : l'un était destiné à combattre les Italiotes, et l'autre les Phéniciens. Les deux armées se livrèrent d'abord un grand nombre d'escarmouches qui ne décidèrent rien de sérieux. Enfin il y eut deux batailles grandes et célèbres : dans l'une, qui se livra près d'un lieu appelé Cabala[2], Denys fit des prodiges de valeur et remporta la victoire après avoir tué plus de dix mille Barbares et fait au moins cinq mille prisonniers; le reste de l'armée fut obligé de se réfugier sur une hauteur fortifiée par la nature, mais complétement dépourvue d'eau. Le roi Magon lui-même périt après une brillante défense. Abattus par ce grand revers, les Phéniciens, envoyèrent aussitôt des parlementaires pour traiter de la paix. Denys déclara que cette paix serait conclue à la seule condition que les Carthaginois évacueraient les villes de la Sicile et lui rembourseraient tous les frais de la guerre.

XVI. Sentant la dureté et l'insolence de cette condition, les Carthaginois eurent recours à leurs artifices ordinaires et firent tomber Denys dans les piéges qu'ils lui tendaient. Ils firent donc semblant de trouver les propositions de paix raisonnables; mais ils ajoutèrent qu'ils n'avaient point de plein pouvoir pour rendre les villes de la Sicile. Ils demandèrent donc à Denys quelques jours de trêve pour s'entendre à ce sujet avec leurs magistrats. Le tyran accorda leur demande et se réjouissait de se voir bientôt maître de toute la Sicile. Pendant cet intervalle, les Carthaginois firent à leur roi Magon des funérailles magnifiques, et nommèrent à sa place au commandement militaire son fils, qui était encore très-jeune, mais plein d'une noble ambition et d'un grand courage. Il employa tout le temps de la trêve à

1. Voyez XIII, 43. Le nom de *Magon* vient sans doute du chaldéen ou phénicien מג (*mag*), mage.

2. Ce nom est phénicien, de קבל (*cabbal*) recevoir.

Digitized by Google

la revue et à l'exercice de ses troupes. Par des exercices continuels, par ses exhortations, il forma bientôt une armée bien disciplinée et puissante. Le terme de la trêve expiré, les deux armées se trouvèrent prêtes à tenir la campagne et remplies d'une ardeur guerrière. Il s'engagea donc près de Cronium un combat acharné, et le destin capricieux répara par une victoire la défaite première des Carthaginois; car les Syracusains, précédemment vainqueurs, avaient tiré de leurs succès une confiance qui devint inopinément la cause de leur perte, et ceux qui étaient vaincus jusque-là, découragés par leur défaite, remportèrent une victoire aussi grande qu'imprévue.

XVII. Leptine, guerrier courageux, qui commandait dans cette bataille l'aile gauche de l'armée de Denys, se battit en héros, et après avoir fait mordre la poussière à un grand nombre de Carthaginois, il mourut lui-même glorieusement. La mort de ce chef ranima l'ardeur des Carthaginois, qui forcèrent les rangs ennemis et les mirent en fuite. Dans le commencement, Denys, à la tête de sa troupe d'élite, eut l'avantage sur les ennemis; mais lorsqu'il apprit la mort de Leptine et la déroute de l'aile gauche, les soldats de Denys furent saisis d'épouvante et se livrèrent à la fuite. La déroute devint complète, et les Carthaginois, poursuivant les fuyards sans relâche, se recommandaient les uns aux autres de ne faire aucun quartier; aussi tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent mis à mort, et tout le champ de bataille fut couvert de cadavres. Le massacre fut tel que les Carthaginois, stimulés par le souvenir de leurs anciens revers, tuèrent aux Siciliens plus de quatorze mille hommes; les débris de l'armée se réfugièrent dans le camp et parvinrent à se sauver à la faveur de la nuit qui survint. Sortis victorieux de cette grande bataille, les Carthaginois se retirèrent à Panorme; ils surent supporter leur succès en hommes, et envoyèrent une députation qui offrit à Denys la faculté de terminer la guerre. Le tyran accueillit avec joie les propositions qui lui furent faites, et la paix fut conclue à la condition que les deux partis conserveraient leurs anciennes possessions. Les Car-

Digitized by Google

thaginois se réservèrent cependant la ville et le territoire de Sélinonte ainsi que la partie du territoire agrigentin qui s'étend jusqu'au fleuve Halycus. Denys paya aux Carthaginois mille talents. Telle fut la situation des affaires en Sicile.

XVIII. En Asie, Gao, qui commandait la flotte des Perses dans la guerre cypriote, s'était révolté contre le roi et avait entraîné les Lacédémoniens et le roi d'Égypte dans une guerre contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné par des ordres secrets et ne put accomplir son dessein. Après la mort de ce chef, Tachos, qui lui succéda dans la direction des affaires, réunit autour de lui une armée et fonda une ville dans le voisinage de la mer, sur un rocher où se trouvait déjà un temple d'Apollon; cette ville reçut le nom de Leucé [1]. Tachos mourut peu de temps après; les Clazoméniens et les Cyméens se disputèrent la possession de cette ville. Ils voulurent d'abord décider l'affaire par la guerre; mais ensuite, sur le conseil que quelqu'un leur donna, ils consultèrent l'oracle pour savoir à laquelle des deux villes, de Clazomène ou de Cymes, appartiendrait Leucé. La pythie répondit que Leucé appartiendrait à celui qui, le premier, lui offrirait un sacrifice, et que ceux qui devaient l'offrir partiraient de chacune des deux villes dès le lever du soleil, le jour fixé. Ce jour ayant été arrêté, les Cyméens ne doutèrent pas du gain de leur cause parce qu'ils étaient plus près de Leucé; mais les Clazoméniens qui se trouvaient à une plus grande distance, imaginèrent le stratagème suivant pour s'assurer la victoire. Ils tirèrent de leur sein des colons désignés par le sort, qui allèrent fonder une ville tout près de Leucé; ce fut en partant de cette colonie au lever du soleil que les Clazoméniens arrivèrent avant les Cyméens, et offrirent les premiers un sacrifice. Devenus par ce stratagème maîtres de Leucé, ils instituèrent une fête annuelle qui reçut le nom de *Prophthasie* [2].

1. Λευκή, scil. πόλις, ville blanche. Selon Strabon, cette ville était située entre Smyrne et Phocée. (Liv. XIV, p. 957, édit. Casaub.)
2. Προφθασία, avance, de φθάνω, j'arrive le premier.

Digitized by Google

C'est ainsi que se terminèrent naturellement les troubles des villes grecques de l'Asie.

XIX. Après la mort de Gao et de Tachos, les Lacédémoniens renoncèrent aux affaires de l'Asie, mais se préparant à recouvrer leur autorité sur la Grèce, ils gagnèrent quelques-unes des villes par la persuasion, et soumirent les autres de force par la rentrée des exilés. Ils aspiraient ainsi ouvertement à l'empire de la Grèce, contrairement aux clauses du traité d'Antalcidas, conclu avec le roi des Perses. En Macédoine, le roi Amyntas, vaincu par les Illyriens, et ayant renoncé à l'espoir de recouvrer sa souveraineté, avait donné aux Olynthiens une grande partie de son territoire limitrophe. Depuis que le roi eut renoncé à ses droits de souveraineté, les Olynthiens jouirent tranquillement du revenu de ce territoire, et lorsque, quelque temps après, le roi rentra, contre toute attente, dans ses États et reprit l'autorité suprême, il redemanda aux Olynthiens le territoire dont il leur avait fait don; mais ceux-ci refusèrent de le lui rendre. Amyntas mit aussitôt sur pied une armée, et, s'alliant avec les Lacédémoniens, il les engagea à envoyer un général et des troupes contre les Olynthiens. Les Lacedémoniens, jugeant à propos de s'avancer du côté de la Thrace, levèrent, tant parmi leurs propres citoyens que parmi leurs alliés, une armée de plus de dix mille hommes, dont ils donnèrent le commandement à Phœbidas le Spartiate, avec ordre d'aller au secours d'Amyntas et de marcher avec lui contre les Olynthiens. En même temps ils envoyèrent une autre armée contre les Phliontins; ils les vainquirent dans un combat, ils les soumirent à la domination des Lacédémoniens. Dans ce même moment, les rois des Lacédémoniens différaient entre eux d'opinion sur ces entreprises. Argésipolis, homme pacifique, juste et prudent, fut d'avis qu'il fallait s'en tenir au serment et ne point violer les traités en asservissant les Grecs; car, ajouta-t-il, Sparte se déshonore elle-même si, après avoir livré les Grecs de l'Asie aux Perses, elle cherche encore à soumettre les villes de la Grèce qu'elle avait juré de laisser se gouverner par leurs propres lois. Agési-

Digitized by Google

las, au contraire, homme entreprenant et aimant la guerre, aspirait à la suprématie sur les Grecs.

XX. Ménandre étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Quintus Sulpicius, Caïus Fabius, Cornélius Servius, Publius Ugo, Sextus Aninus et Caïus Marcus[1]. Dans cette année, les Lacédémoniens s'emparèrent de la Cadmée, citadelle de Thèbes, par le motif que nous allons rapporter. Voyant que la Béotie possédait un grand nombre de villes peuplées d'habitants guerriers, et que Thèbes, en quelque sorte la citadelle de toute la Béotie, conservait son ancienne splendeur, les Lacédémoniens craignirent que les Thébains ne saisissent le premier moment favorable pour s'emparer de l'empire de la Grèce. Les Spartiates ordonnèrent donc secrètement à leurs généraux d'occuper la Cadmée dès que les circonstances le permettraient. Cet ordre fut exécuté. Phœbidas le Spartiate, qui commandait l'armée destinée à agir contre les Olynthiens, vint surprendre la citadelle. Les Thébains, irrités, coururent aux armes; il se livra un combat dans lequel Phœbidas fut vainqueur; il condamna à l'exil trois cents Thébains des plus distingués, intimida les autres, laissa une forte garnison dans la place, et revint à son affaire principale. Cependant les Lacédémoniens qui s'étaient, par cet acte, déshonorés aux yeux de tous les Grecs, condamnèrent Phœbidas à une amende; mais ils ne retirèrent pas la garnison qu'ils avaient placée à Thèbes. Ainsi, les Thébains, dépouillés de leur indépendance, furent forcés de se soumettre aux Lacédémoniens. Pendant que les Olynthiens étaient en guerre avec Amyntas, roi des Macédoniens, les Lacédémoniens ôtèrent à Phœbidas le commandement de l'armée, et lui donnèrent pour successeur Eudamidas, le frère de Phœbidas. Ils lui confièrent trois mille hoplites et l'envoyèrent continuer la guerre contre les Olynthiens.

XXI. Eudamidas envahit le territoire des Olynthiens et leur fit la guerre de concert avec Amyntas. Les Olynthiens

1. Troisième année de la XCIXe olympiade; année 382 avant J.-C.

Digitized by

qui avaient réuni des troupes supérieures en nombre à celles de l'ennemi, eurent l'avantage dans les combats. Les Lacédémoniens levèrent alors une armée plus considérable, dont ils donnèrent le commandement à Téleutias; c'était le frère du roi Agésilas, admiré pour sa bravoure par tous ses concitoyens. Il partit donc du Péloponnèse à la tête de son armée, et s'avança dans le voisinage d'Olynthe, où il rejoignit les troupes d'Eudamidas. Se trouvant alors en état de tenir tête à l'ennemi, il ravagea d'abord le territoire des Olynthiens et fit un immense butin qu'il distribua à ses soldats. Enfin, les Olynthiens s'étant de leur côté réunis à tous leurs alliés, on en vint à une bataille; dans le premier moment la victoire resta indécise, mais ensuite le combat se renouvelant avec plus d'acharnement, Téleutias tomba après une brillante résistance; plus de douze cents Lacédémoniens restèrent sur le champ de bataille. Pendant que les Olynthiens se réjouissaient de leur succès, les Lacédémoniens, pour réparer l'échec qu'ils venaient d'essuyer, firent de nouveaux préparatifs de guerre et envoyèrent des troupes plus nombreuses encore. Les Olynthiens, voyant qu'ils avaient affaire aux forces supérieures des Spartiates, et que la guerre serait longue, firent de grandes provisions de vivres et tirèrent des soldats de leurs alliés.

XXII. Démophile étant archonte d'Athènes, les Romains investirent de l'autorité consulaire les tribuns militaires Publius Cornélius, Lucius Virginius, Lucius Papirius, Marcus Furius, Valérius Aulus, Manlius Lucius et Posthumius Quintus[1]. Dans cette année, les Lacédémoniens nommèrent au commandement militaire le roi Argésipolis, et après lui avoir confié une armée suffisante, ils décrétèrent la guerre contre les Olynthiens. Argésipolis envahit le territoire des Olynthiens, se rallia aux anciennes troupes qui se trouvaient dans le camp, et recommença la guerre contre les habitants. Les Olynthiens, sans livrer aucune bataille décisive, passèrent toute l'année en escarmouches et en petits combats.

1. Quatrième année de la XCIXe olympiade; année 381 avant J.-C.

Digitized by Google

XXIII. L'année étant révolue, Pythéas fut nommé archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Titus Quintius, Lucius Servilius, Lucius Julius, Acylius Décius, Lucrétius Ancus et Sévérius Sulpicius, et on célébra en Élide la centième olympiade, dans laquelle Dionysiodore de Tarente fut vainqueur à la course du stade[1]. Dans cette année, Argésipolis, roi des Lacédémoniens, mourut de maladie après un règne de quatorze ans; il eut pour successeur Cléombrote, qui régna neuf ans. Les Lacédémoniens nommèrent Polybiade au commandement militaire et l'envoyèrent continuer la guerre contre les Olynthiens. Ainsi mis à la tête de l'armée, il déploya beaucoup d'activité et fit preuve de talents stratégiques. Il remporta plusieurs avantages; continuant la guerre avec succès, il sortit victorieux de plusieurs combats et parvint à refouler les Olynthiens dans leur ville, dont il fit le siége. Enfin, ayant répandu l'épouvante parmi les ennemis, il réussit à les soumettre aux Lacédémoniens. Les Olynthiens furent ainsi inscrits dans l'alliance des Spartiates, et beaucoup d'autres villes s'empressèrent de reconnaître l'autorité des Lacédémoniens. Ce fut là l'époque de la plus grande puissance des Lacédémoniens : ils tenaient le sceptre de la Grèce sur terre et sur mer. En effet, les Thébains étaient paralysés par une garnison lacédémonienne; les Corinthiens et les Argiens ne s'étaient pas encore relevés des dernières guerres, et les Athéniens avaient terni leur gloire par le partage des terres des peuples soumis. Les Lacédémoniens, au contraire, disposant d'une nombreuse population, entretenaient partout l'esprit militaire et se rendaient redoutables par les forces qu'ils pouvaient mettre sur pied; aussi les plus grands souverains de l'époque (je veux parler du roi des Perses et de Denys, tyran de Sicile), courtisaient la puissance des Spartiates et briguaient leur alliance.

XXIV. Nicon étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Lu-

1. Première année de la c^e olympiade; année 480 avant J.-C.

Digitized by Google

cius Papirius, Caïus Cornélius, Lucius Ménénius, Caïus Servilius, Valérius Aulus et Quintus Fabius[1]. Dans cette année, les Carthaginois, qui avaient fait passer une armée en Italie, firent rentrer à Hippone les habitants qui en avaient été chassés, et réunissant tous les exilés, ils en soignèrent particulièrement les intérêts. Quelque temps après, une maladie pestilentielle atteignit les habitants de Carthage; cette maladie fit de si rapides progrès qu'un grand nombre de citoyens en mourut, et l'État fut près de sa ruine. En effet, les Libyens, ne redoutant plus les Carthaginois, se révoltèrent, et les habitants de la Sardaigne, jugeant le moment favorable, se soulevèrent également contre les Carthaginois. Carthage semblait alors comme frappée de la colère céleste. Des troubles et des terreurs paniques se répandaient dans la ville, qui était tumultueusement agitée; beaucoup d'habitants sortaient de leurs maisons, l'épée à la main, comme si les ennemis eussent pénétré dans la ville, et se battaient les uns contre les autres; ils se tuaient et se blessaient entre eux. Enfin, la divinité ayant été apaisée par des sacrifices, les calamités cessèrent. Les Carthaginois firent promptement rentrer les Libyens dans l'obéissance et reprirent l'île [de Sardaigne].

XXV. Nausinicus étant archonte d'Athènes, les Romains choisirent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Marcus Cornélius, Servilius Quintius, Marcus Furius, Lucius Quintus[2]. Dans cette année, les Lacédémoniens déclarèrent aux Béotiens la guerre, qui reçut le nom de *béotique*. En voici l'origine. Les Lacédémoniens continuaient à occuper injustement la Cadmée et avaient condamné à l'exil un grand nombre de citoyens distingués. Ces exilés se réunirent, et, avec le secours des Athéniens, rentrèrent de nuit dans leur patrie. Ils commencèrent d'abord par tuer, dans leur propre maison, les partisans des Lacédémoniens, surpris pendant leur sommeil; ils appelèrent ensuite tous les citoyens à la délivrance de la patrie; et

1. Deuxième année de la c^e olympiade; année 379 avant J.-C.
2. Troisième année de la c^e olympiade; année 378 avant J.-C.

Digitized by Google

tous les Thébains accoururent pour les aider dans leur entreprise. Des troupes nombreuses se rassemblèrent tout armées et entreprirent, dès la pointe du jour, le siége de la Cadmée. La garnison lacédémonienne, qui occupait la citadelle, comptant environ quinze cents hommes y compris les alliés, envoya des messagers à Sparte, chargés d'apporter la nouvelle du soulèvement des Thébains et de demander le plus prompt secours. En attendant, les Lacédémoniens se défendirent du haut de la citadelle contre les assiégeants; ils leur tuèrent beaucoup de monde et en blessèrent un grand nombre. Les Thébains, sachant que les Lacédémoniens attendaient l'arrivée d'un grand renfort, envoyèrent des députés à Athènes. Ces députés rappelèrent au peuple athénien que les Thébains étaient venus à leur secours, à l'époque où il fut asservi par les trente tyrans, et le supplièrent de faire tous ses efforts pour les aider à reconquérir la Cadmée avant l'arrivée d'une armée lacédémonienne.

XXVI. Le peuple d'Athènes, après avoir écouté les députés thébains, décréta qu'on enverrait sur-le-champ le plus grand nombre de troupes possible pour la délivrance de Thèbes. En prenant cette résolution, les Athéniens s'acquittaient d'une dette de reconnaissance, en même temps qu'ils espéraient ainsi s'attacher les Béotiens qui seconderaient leurs efforts pour renverser l'indolente domination des Lacédémoniens; car les Béotiens formaient alors la population la plus nombreuse et la plus brave de la Grèce, Enfin Démophon fut désigné pour commander une armée de cinq mille hoplites et de cinq cents cavaliers. Le lendemain, à la pointe du jour, il partit d'Athènes et chercha par des marches forcées à prévenir les Lacédémoniens. Indépendamment de ce secours, le peuple d'Athènes était prêt à diriger, en cas de besoin, toutes ses forces sur la Béotie. Cependant Démophon abrégea sa route et se montra tout à coup aux Thébains. Comme il était accouru des autres villes un grand nombre de soldats de la Béotie, les Thébains parvinrent à mettre sur pied une armée considérable. Cette armée ne se composa pas de moins de douze mille hoplites

Digitized by

et de deux mille cavaliers. Tout le monde étant disposé à pousser vigoureusement le siége de la citadelle, l'armée fut partagée en plusieurs corps qui, se relevant successivement, livraient nuit et jour des assauts continuels.

XXVII. Ceux qui occupaient la Cadmée, animés par leur chef, se défendirent vaillamment, dans l'espoir que les Lacédémoniens leur enverraient promptement un renfort considérable. Tant qu'ils avaient assez de vivres, ils soutinrent les attaques, et, grâce à la position forte de la citadelle, parvinrent à tuer ou blesser un grand nombre d'assiégeants ; mais dès que la disette se fit sentir et que les Lacédémoniens tardèrent à leur envoyer des convois de vivres, la discorde éclata entre eux : les soldats de Lacédémone étaient d'avis qu'il fallait tenir ferme jusqu'à la mort, tandis que les soldats envoyés par les villes alliées des Spartiates et qui étaient en majorité se déclarèrent pour la reddition de la Cadmée. Les soldats de Sparte, étant en petit nombre, furent forcés de céder et de livrer la citadelle. Ils se rendirent donc par capitulation et obtinrent la liberté de retourner dans le Péloponnèse. Cependant les Lacédémoniens s'avançaient sur Thèbes avec une armée considérable; mais comme ils arrivèrent trop tard, leur expédition fut sans résultat. Ils mirent en jugement les trois chefs qui commandaient la garnison ; deux furent condamnés à mort, et le troisième à une amende si forte qu'il ne fut pas en état de la payer. Après la reddition de la citadelle de Thèbes, les Athéniens se retirèrent dans leurs foyers, et les Thébains mirent le siége devant Thespies; mais leur entreprise ne réussit pas.

Tandis que ces événements avaient lieu, les Romains envoyèrent en Sardaigne[1] une colonie de cinq cents hommes qui furent exemptés de tout tribut.

XXVIII. Callias étant archonte d'Athènes, les Romains

1. Le texte donne *Sardonie* (Σαρδωνία). Mais les Romains n'ont tenté aucune entreprise contre la Sardaigne avant la première guerre punique. Peut-être faut-il lire *Satricum* où les Romains envoyèrent des colons sept années après la prise de Rome par les Gaulois. (*Velleius Paterculus*, I, 14.)

Digitized

nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Papirius, Marcus Publius, Titus Cornélius, Quintus Lucius[1]. Dans cette année, les Béotiens, ranimés par le revers que les Lacédémoniens venaient d'éprouver à Thèbes, conclurent entre eux une alliance étroite, et mirent sur pied une armée considérable, dans la prévision que les Lacédémoniens viendraient envahir la Béotie avec de fortes troupes. Les Athéniens, de leur côté, envoyèrent les principaux citoyens en députation auprès de toutes les villes soumises aux Lacédémoniens, pour les appeler à la délivrance commune, car le joug des Lacédémoniens était devenu insupportable à force d'orgueil et d'insolence. Aussi beaucoup de villes se déclarèrent-elles immédiatement pour les Athéniens. Au premier rang on compte les habitants de Chio et de Byzance, puis les Rhodiens, les Mitylénéens et beaucoup d'autres insulaires. Ce soulèvement des Grecs s'étendant de plus en plus, un grand nombre de villes embrassèrent le parti des Athéniens. Le peuple d'Athènes, exalté alors par l'affection que lui témoignaient tous ses alliés, convoqua une assemblée générale dans laquelle chaque ville envoya ses représentants. Il fut arrêté d'un commun accord que cette assemblée aurait son siége à Athènes, et que chaque ville confédérée, tant grande que petite, y aurait un droit égal de suffrages; que toutes seraient indépendantes et reconnaîtraient seulement les Athéniens comme chefs de la confédération. Les Lacédémoniens, ne voyant plus de remède pour arrêter ce soulèvement général, envoyèrent partout des députations et cherchaient par des caresses ou par des promesses à étouffer les ferments de révolte. Ils n'en continuèrent pas moins à pousser avec énergie les préparatifs de guerre, prévoyant bien que la guerre béotique serait longue et sérieuse, puisque les Thébains s'étaient alliés avec les Athéniens et que tous les autres Grecs faisaient partie de l'assemblée générale.

XXIX. Pendant que ces choses se passaient, Acoris, roi des Egyptiens, animé d'intentions hostiles contre le roi des

1. Quatrième année de la c^e olympiade; année 377 avant J.-C.

Digitized by Google

Perses, rassembla une armée nombreuse composée d'étrangers qu'il avait attirés à son service par la promesse d'une solde élevée. Parmi ces étrangers se trouvèrent aussi beaucoup de Grecs qui devaient prendre part à l'expédition projetée; mais manquant de chefs habiles, le roi fit venir Chabrias, l'Athénien, homme remarquable par ses talents militaires, et qui, par sa bravoure, s'était acquis une grande renommée. Chabrias, sans avoir demandé l'autorisation du du peuple, prit le commandement des troupes égyptiennes et s'empressa de faire la guerre aux Perses. Pharnabaze, qui commandait l'armée des Perses, fit, de son côté, de grands préparatifs de guerre. Il envoya d'abord des députés à Athènes pour accuser Chabrias d'avoir pris le commandement des troupes égyptiennes et d'aliéner ainsi l'affection du roi à l'égard de peuple athénien ; en même temps il demanda qu'on lui envoyât Iphicrate pour servir comme général dans l'armée du roi. Les Athéniens, qui avaient grand intérêt à se concilier la bienveillance du roi des Perses et à s'attacher Pharnabaze, rappelèrent immédiatement Chabrias de l'Égypte et firent partir Iphicrate au secours des Perses.

La paix, conclue précédemment entre les Lacédémoniens et les Athéniens, s'était maintenue intacte jusqu'à cette époque. Mais Sphodriade le Spartiate, commandant militaire, homme d'un caractère altier et violent, écouta le conseil du roi des Lacédémoniens et occupa la Pirée, sans demander le consentement des éphores. Sphodriate, à la tête de plus de dix mille hommes, tenta de s'emparer de ce port pendant la nuit ; mais, les Athéniens en ayant été avertis, il manqua son entreprise et revint sans avoir rien exécuté. Il fut traduit devant le conseil des Spartiates; mais grâce aux efforts des rois, il fut absous contre toute règle de justice. Aussi les Athéniens, indignés de cet événement, décrétèrent-ils que les traités avaient été violés par les Lacédémoniens; et, leur déclarant la guerre, ils nommèrent au commandement de l'armée trois des plus illustres capitaines, Timothée, Chabrias et Callistrate. Ils décrétèrent aussi une levée de vingt mille hoplites, de cinq cents

Digitized by Google

cavaliers et l'armement de deux cents bâtiments. En même temps ils admirent les Thébains dans le conseil général aux mêmes conditions que les autres villes confédérées. Enfin, ils décidèrent que les terres seraient rendues aux propriétaires qui les avaient anciennement reçues en partage, et ils votèrent une loi qui défendit à tout Athénien de cultiver le sol hors de l'Attique. Ce fut par cette conduite si sage que les Athéniens se concilièrent l'affection des Grecs, en même temps qu'ils consolidèrent leur propre puissance.

XXX. Parmi les nombreuses villes qui embrassèrent alors le parti des Athéniens, on cite en première ligne, comme alliées les plus zélées, les villes de l'Eubée, à l'exception d'Hestiée. Cette ville avait reçu de grands bienfaits des Lacédémoniens, tandis que les Athéniens lui avaient fait une guerre sanglante ; aussi gardait-elle aux Athéniens avec raison une haine implacable, en même temps qu'elle se montrait envers les Spartiates d'une fidélité inaltérable Cependant les Athéniens avaient pour alliés soixante-dix villes ayant toutes un égal droit de suffrage dans le conseil général. Il arriva donc que l'autorité des Athéniens augmentant de jour en jour à mesure que celle des Lacédémoniens s'affaiblissait, ces deux cités furent bientôt arrivées au point de combattre à force égale. Les Athéniens, dont les affaires prospéraient à souhait, envoyèrent une armée dans l'Eubée pour protéger les alliés et faire la guerre aux ennemis.

Un peu avant ces temps était venu en Eubée un certain Néogène qui, avec l'aide de Jason de Phères, avait levé des troupes; et, après s'être emparé de la citadelle d'Hestiée, il s'était proclamé tyran de cette contrée et de la ville d'Orope. Mais, comme il gouvernait le pays avec hauteur et arrogance, les Lacédémoniens lui envoyèrent Thérippidas, qui chercha d'abord, par la voie de la persuasion, à faire sortir le tyran de la citadelle. Mais, comme ce moyen fut sans résultat, il appela les habitants à la liberté, assiégea la place et rendit les Oropiens à la liberté. C'est pour ce motif que les habitants du territoire d'Hestiée étaient si attachés aux Spartiates et leur conservaient une

Digitized by Google

amitié inaltérable. L'armée envoyée par les Athéniens sous les ordres de Chabrias, dévasta donc les terres des Hestiéens; et celui-ci s'empara d'une place appelée Métropolis, située sur une hauteur retranchée, l'entoura d'une enceinte, et y laissa une garnison. Faisant ensuite voile vers les îles Cyclades, il entraîna dans l'alliance des Athéniens Péparéthos, Sciathos et quelques autres îles soumises aux Lacédémoniens.

XXXI. Les Lacédémoniens se voyant dans l'impossibilité d'arrêter ce soulèvement général qui avait pour effet l'abandon de leur alliance, se relâchèrent de leur ancienne dureté et traitèrent les villes avec plus de douceur. Par ce changement de conduite, par des paroles bienveillantes et des bienfaits réels, ils gagnèrent l'affection de tous les alliés qui leur restaient. Mais comme la guerre menaçait de devenir grave, ils comprirent combien elle exigeait de leur part de soins et d'attention; ils songèrent sérieusement aux préparatifs de guerre, à l'organisation et à la répartition de leurs troupes, ainsi qu'à tout ce qui concerne les services de l'État. Ils partagèrent en dix sections les villes et le nombre des soldats à fournir. La première section comprit les Lacédémoniens, la seconde et la troisième, les Arcadiens; la quatrième, les Éliens; la cinquième, les Achéens; la sixième, les Corinthiens et les Mégariens; la septième, les Sicyoniens, les Phliasiens et les habitants de l'Acté; la huitième, les Acarnaniens; la neuvième, les Phocidiens et les Locriens; enfin, les Olynthiens et les habitants de la Thrace, alliés des Lacédémoniens, formèrent la dernière section. Il devait y avoir un hoplite pour deux hommes armés à la légère, et quatre hoplites pour un cavalier. Toute l'armée était commandée par le roi Agésilas, renommé pour sa bravoure et ses connaissances stratégiques, et n'ayant été jusqu'ici presque jamais vaincu. Dans toutes les guerres où il s'était trouvé, il avait excité l'admiration, et, à l'époque où les Lacédémoniens étaient aux prises avec les Perses, il avait vaincu des armées beaucoup plus fortes que la sienne; il s'était avancé très-loin dans l'Asie et s'était rendu maître de tous les pas-

sages; et si les Lacédémoniens, mus par des raisons politiques, ne l'avaient point alors rappelé, il aurait mis tout l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Enfin c'était un homme actif, d'une bravoure tempérée par beaucoup de prudence et capable des entreprises les plus hardies. C'est pourquoi les Spartiates, sentant toute la gravité de cette guerre, avaient confié à cet homme le commandement de l'armée et toute la conduite de l'expédition.

XXXII. Agésilas entra à la tête de son armée dans la Béotie; il avait sous ses ordres plus de dix-huit mille hommes, dont cinq corps composés de Lacédémoniens; chaque corps comprenant cinq cents hommes. Parmi ces combattants ne se trouvait point la cohorte qui, chez les Spartiates, porte le nom de *Scirite*[1]; cette cohorte occupe un rang particulier, elle se tient aux côtés du roi et vole au secours des détachements serrés de près par l'ennemi; elle était formée d'hommes d'élite, frappait le coup décisif dans les batailles et déterminait souvent la victoire. La cavalerie d'Agésilas se composait de quinze cents hommes. Il arriva ainsi à Thespies, ville défendue par une garnison lacédémonienne, et campa dans le voisinage pour faire prendre à ses troupes quelques jours de repos. Cependant les Athéniens apprenant que les Lacédémoniens étaient entrés en Béotie, volèrent au secours de Thèbes avec une armée de cinq mille hommes d'infanterie et de deux cavaliers. Ces troupes s'étant concentrées sur un seul point, les Thébains prirent position sur une hauteur étendue, située à vingt stades de Thèbes; et comptant pour leur défense sur la difficulté du terrain, ils attendirent l'attaque de l'ennemi; car, intimidés par la renommée d'Agésilas, ils n'osèrent point se mesurer avec lui en rase campagne. Cependant Agésilas rangea son armée en bataille et s'avança contre les Béotiens. Arrivé en leur présence, il détacha d'abord l'infanterie légère et l'opposa à l'ennemi pour s'assurer comment les Thébains se comporteraient dans le combat; mais

1. Les *scirites* étaient toujours placés à l'aile gauche et séparément des autres soldats. (Thucydide, V, 67.)

Digitized by Google

cette attaque ayant été facilement repoussée par les Thébains qui occupaient une position avantageuse, Agésilas mit en mouvement toute sa ligne disposée de manière à répandre partout l'épouvante. Chabrias l'Athénien, qui commandait les mercenaires, ordonna à ses soldats de recevoir les ennemis sans se déconcerter, de ne point quitter leur rang, et, le bouclier appuyé contre le genou, de présenter aux assaillants la lance droite. Tous obéirent comme un seul homme. Agésilas frappé du bon ordre et du sang-froid que gardaient les Thébains, ne jugea pas à propos de forcer la position dans laquelle ils se trouvaient, ni de réduire des hommes braves à se battre en désespérés. Il tenta donc une nouvelle expérience en cherchant, par la perspective de la victoire, à les attirer dans la plaine. Mais les Thébains ne donnant point dans ce piége, et gardant la position qu'ils occupaient, Agésilas ramena sa phalange d'infanterie, et, lançant dans la campagne sa cavalerie et ses bataillons d'infanterie légère, il dévasta impunément la campagne et recueillit un immense butin.

XXXIII. Cependant les Spartiates qui formaient le conseil d'Agésilas, ainsi que les chefs de corps, s'étonnèrent qu'un guerrier aussi entreprenant qu'Agésilas, commandant des forces supérieures en nombre, eût refusé de livrer bataille à l'ennemi. Mais Agésilas se contenta de répondre que les Lacédémoniens avaient déjà vaincu sans être exposés à aucun danger, puisque les Béotiens n'avaient osé défendre leur campagne qui venait d'être ravagée; tandis que, s'il les avait forcés à un combat réglé, l'issue d'une pareille tentative aurait pu exposer les Lacédémoniens à un échec imprévu. Agésilas, avec la perspicacité qui le distinguait, semblait alors prévoir ce qui arriva par la suite. Ces paroles, par l'accomplissement qu'elles eurent, étaient non pas l'opinion d'un homme, mais en quelque sorte un oracle des dieux. En effet, les Lacédémoniens, attaquant les Thébains avec des forces supérieures et les forçant à se battre pour la liberté, éprouvèrent de grands revers. Vaincus d'abord à Leuctres, ils y perdirent un grand nombre de citoyens, parmi lesquels se trouva le

Digitized

roi Cléombrote; ensuite, complétement battus à Mantinée, ils perdirent sans retour l'empire de la Grèce[1]. Ainsi, la fortune nous apprend que les présomptueux sont humiliés, et que dans ses espérances, l'homme ne doit jamais dépasser de justes limites.

Agésilas, bornant son ambition à ce premier succès, conserva son armée intacte et la ramena dans le Péloponnèse. Les Thébains, sauvés par la stratégie de Chabrias, admirèrent le talent militaire de ce général. En effet, Chabrias, qui s'était déjà fait connaître par tant d'exploits, se distingua particulièrement par le stratagème qu'il avait employé; ce fut dans la position où il donnait cet ordre à ses soldats, qu'il fut représenté sur les statues que lui décerna le peuple d'Athènes. Après la retraite d'Agésilas, les Thébains s'avancèrent sur Thespies et tuèrent un avant-poste de deux cents hommes; après avoir livré à la ville de contiuuels assauts, mais inutilement, ils reconduisirent leur armée à Thèbes. Phœbidas le Lacédémonien, qui avait sous ses ordres une garnison nombreuse à Thespies, fit alors une sortie et tomba brusquement sur les Thébains en retraite; mais il perdit dans cette action plus de cinq cents hommes, et lui-même, après une brillante résistance, et couvert de blessures reçues par devant, périt en héros.

XXXIV. Quelque temps après, les Lacédémoniens dirigèrent leurs troupes sur Thèbes. De leur côté, les Thébains se saisirent de quelques postes d'un accès difficile, et empêchèrent l'ennemi de ravager la campagne; mais Agésilas combattant au premier rang, ils s'avancèrent peu à peu. Le combat devint long et acharné; Agésilas eut d'abord le dessus; mais les Thébains étant ensuite sortis de la ville, et accourus en masse au secours des leurs, Agésilas, averti de ce mouvement, fit sonner la retraite. Les Thébains, qui se voyaient alors pour la première fois ne pas être inférieurs aux Lacédémoniens, élevèrent un trophée, et, dès ce moment, ils ne redoutèrent plus l'armée des Spartiates. Telle fut l'issue de l'engagement entre les troupes de terre.

1. Ces événements sont racontés plus loin, chap. LV et suiv.

Digitized by Google

A cette même époque, il y eut un grand combat naval entre Naxos et Paros. En voici l'origine. Pollis, commandant de la flotte lacédémonienne, averti que les Athéniens attendaient un convoi de vivres, se mit en embuscade, épiant le moment favorable pour tomber sur les vaisseaux de transport, chargés de provisions. Le peuple athénien, prévenu du danger, fit partir une flotte pour escorter le convoi et parvint à le faire entrer dans le Pirée. Après cela, Chabrias, nauarque des Athéniens, se porta avec toute la flotte sur Naxos et en fit le siége ; jaloux de prendre la ville d'assaut, il débarqua les machines de guerre et les fit jouer contre les murailles. Pendant que ces dispositions se faisaient, Pollis, commandant de la flotte lacédémonienne, se porta au secours des Naxiens. Les deux nauarques rivalisèrent d'ardeur pour en venir à un combat, et disposèrent leurs navires pour l'attaque. Pollis avait sous ses ordres soixante-cinq trirèmes, et Chabrias quatre-vingt trois. Pollis, qui commandait l'aide droite, attaqua le premier l'aile gauche de la flotte ennemie, qui avait pour chef Cédon l'Athénien. Après un combat acharné, il tua Cédon, et coula bas le bâtiment que celui-ci montait. Ensuite, courant sus aux autres bâtiments, et les déchirant à coups d'éperon, il en détruisit quelques-uns et mit les autres en fuite. A cet aspect, Chabrias détacha une division de sa flotte pour voler au secours de l'aile maltraitée, et rétablit ainsi le combat. Quant à lui, à la tête de la plus forte partie de la flotte, il fit preuve d'une grande bravoure, fit sombrer un grand nombre de trirèmes et en prit plusieurs.

XXXV. Après avoir remporté la victoire et mis en déroute tous les bâtiments de l'ennemi, il s'abstint de leur poursuite : il se rappela le combat naval des Arginuses, à l'occasion duquel le peuple, accusant les généraux victorieux d'avoir laissé les morts sans sépulture, les condamna à mort au lieu de les combler de bienfaits ; il n'eut garde de s'exposer au même traitement. Chabrias, au lieu de poursuivre l'ennemi, fit donc recueillir les corps qui flottaient sur l'eau, sauva ceux qui étaient encore vivants et ensevelit les morts. S'il ne s'était point occupé à ce soin, il

Digitized by Google

aurait facilement détruit toute la flotte des ennemis. Dans cette bataille navale, les Athéniens perdirent dix-huit trirèmes et les Lacédémoniens vingt-quatre, non compris huit autres qui tombèrent avec tout leur équipage au pouvoir des vainqueurs. Après cette victoire signalée, Chabrias entra dans le Pirée, avec de riches dépouilles, et fut honoré par les citoyens. Ce fut la première victoire que les Athéniens eussent remportée sur mer depuis la guerre du Péloponnèse : car ce n'était point avec leurs propres forces qu'ils avaient gagné la bataille de Cnide, mais avec la flotte du roi des Perses.

Tandis que ces événements se passaient, il arriva qu'en Italie Marcus Manlius fut puni de mort à Rome, convaincu d'avoir aspiré à la tyrannie.

XXXVI. Chariandre étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Servius Sulpicius, Lucius Papirius, Cornélius Titus et Marcus Quintius; et on célébra en Élide la CIe olympiade, dans laquelle Damon de Thurium fut vainqueur à la course du stade[1]. Dans cette année, les Triballes, peuple de la Thrace, pressés par la disette, firent invasion sur le territoire limitrophe et se procurèrent des vivres en pays étranger. Ils pénétrèrent dans le pays limitrophe de la Thrace au nombre de plus de trente mille, et dévastèrent impunément le territoire des Abdéritains. Maîtres d'un immense butin, ils se retirèrent en désordre et en bravant l'ennemi. Les Abdéritains, s'étant levés en masse, profitèrent de ce moment pour tomber sur eux et en tuèrent plus de deux mille. Les Barbares, irrités de cet échec, et voulant se venger des Abdéritains, envahirent de nouveau leur territoire; mais animés par leur premier succès, et soutenus par un renfort que leur avaient envoyé les Thraces leurs voisins, les Abdéritains tinrent tête aux Barbares. Il se livra un combat acharné, dans lequel les Abdéritains, subitement abandonnés par les Thraces, et réduits à leurs propres forces, furent enveloppés par une multitude de

1. Première année de la CIe olympiade; année 376 avant J.-C.

Digitized by Google

Barbares et restèrent presque tous sur le champ de bataille. Les Abdéritains, abattus par un si grand revers, allaient être assiégés dans leur ville, lorsque apparut Chabrias l'Athénien à la tête d'une armée; il délivra les Abdéritains des dangers qui les menaçaient, chassa les Barbares de la contrée, et laissa une forte garnison dans Abdère; mais il fut assassiné par quelques traîtres. Timothée, prenant le commandement de la flotte, se dirigea sur Céphallénie, approcha ses navires de la ville, et engagea les villes de l'Acarnanie à embrasser le parti des Athéniens; il se fit un ami d'Alcétas, roi des Molosses, attira dans ses intérêts les villes des environs et défit les Lacédémoniens dans la bataille navale de Leucade. Tous ces succès furent obtenus promptement et facilement, tantôt par la voie de la persuasion, tantôt par la force des armes. Aussi la renommée de ce général fut-elle grande, non-seulement auprès de ses concitoyens, mais encore auprès des autres Grecs. Telle était la situation de Timothée.

XXXVII. Pendant que ces événements avaient lieu, les Thébains marchèrent sur Orchomène avec cinq cents hommes d'élite, et accomplirent un exploit digne de mémoire : les Lacédémoniens avaient à Orchomène une forte garnison; elle fut attaquée par les Thébains, et il s'engagea un combat opiniâtre dans lequel les Thébains, se battant contre des forces doubles, vainquirent les Lacédémoniens. Pareille chose ne s'était jamais vue jusqu'alors, car on regardait déjà comme un avantage signalé de vaincre les Lacédémoniens avec des forces supérieures. Aussi les Thébains devinrent-ils, dès ce moment, pleins d'ambition; et la renommée de leur bravoure se répandant de plus en plus, ils entrèrent ouvertement en lutte pour l'empire des Grecs.

Dans cette même année, l'historien Hermias de Méthymne termine son histoire de la Sicile, divisée en dix livres, et, selon d'autres, en douze.

XXXVIII. Hippodamus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Valérius, Crispus Manlius, Fabius Ser-

Digitized by Google

vilius, Sulpicius Lucrétius[1]. Dans cette année, Artaxerxès, roi des Perses, sur le point de faire la guerre aux Égyptiens et empressé de prendre à sa solde beaucoup de troupes étrangères, résolut de mettre un terme aux guerres qui désolaient la Grèce; car il espérait que les Grecs, délivrés des guerres intestines, s'engageraient volontiers à son service. Il envoya donc des députés dans toute la Grèce, pour exhorter les villes à conclure une paix générale. Les Grecs, las des guerres continuelles, accueillirent avec joie la proposition d'Artaxerxès; ils conclurent donc la paix aux conditions que toutes les villes seraient indépendantes et qu'elles ne recevraient plus de garnison étrangère. Les Grecs nommèrent donc des commissaires chargés de visiter chaque ville et d'en faire sortir toutes les garnisons. Les Thébains seuls s'opposèrent à ce que ce traité s'appliquât à chaque ville en particulier; ils exigeaient que toute la Boétie fût tributaire des Thébains. Mais ils trouvèrent dans les Athéniens les adversaires les plus prononcés de cette prétention; Callistrate, le démagogue, porta la parole pour les Athéniens, tandis qu'Épaminondas prononça dans le conseil général un discours admirable en faveur des Thébains. Tous les Grecs ratifièrent le traité qui avait été conclu; les Thébains seuls refusèrent d'y adhérer; car Épaminondas avait, par son courage, inspiré tant de confiance à ses concitoyens, qu'ils osèrent protester contre des décrets votés à l'unanimité. Les Lacédémoniens et les Athéniens, qui avaient été constamment en lutte au sujet de la suprématie sur la Grèce, convinrent alors entre eux que les premiers seraient jugés dignes de commander sur terre et les seconds sur mer; mais les uns et les autres ne virent pas sans inquiétude une troisième puissance rivale s'élever à côté d'eux; ils cherchèrent donc à arracher de la dépendance des Thébains les villes de la Béotie.

XXXIX. Les Thébains étaient des hommes distingués par la force et la souplesse de leur corps; vainqueurs des Lacédémoniens en plusieurs combats, ils avaient une haute

1. Deuxième année de la cr^e olympiade; année 375 avant J.-C.

Digitized by Google

idée d'eux-mêmes et prétendaient au commandement sur terre. Ils ne furent pas déçus dans leur espoir, car ils avaient alors à leur tête plusieurs généraux braves et habiles, dont les plus illustres étaient Pélopidas, Gorgias, Épaminondas. Ce dernier l'emportait par son courage et par son habileté stratégique, non-seulement sur ses compatriotes, mais sur tous les peuples de la Grèce. Il était instruit dans toutes les sciences et principalement dans la philosophie pythagoricienne [1]; doué, en outre, d'avantages physiques il n'est pas surprenant qu'il ait accompli les plus brillantes actions. C'est ainsi qu'obligé de se battre avec un petit nombre de soldats thébains contre les forces réunies des Lacédémoniens et de leurs alliés, il se montra tellement supérieur à ses ennemis réputés invincibles, qu'il tua de sa propre main le roi des Lacédémoniens, Cléombrote, et qu'il tailla en pièces presque toute la troupe qui lui était opposée. C'est à la pénétration de son esprit et au courage qui avait été développé en lui dès son enfance, qu'il devait l'exécution de ces hauts faits. Mais nous parlerons plus tard de tout cela en détail; reprenons maintenant le fil de notre récit.

XL. La conclusion du traité qui accorda aux cités grecques la liberté de se gouverner selon leurs propres lois, fut suivie de troubles et de graves désordres. Ces troubles éclatèrent surtout dans les villes du Péloponnèse. Habituées à un régime oligarchique et ayant alors établi une démocratie insensée, ces villes condamnèrent beaucoup de braves citoyens à l'exil; on prononçait leurs arrêts sur des accusations calomnieuses; on ne voyait partout que troubles, bannissements et confiscations. On sévissait principalement contre les citoyens qui, à l'époque de la domination des Lacédémoniens, avaient été à la tête de l'administration; car la masse du peuple, qui avait recouvré sa liberté, avait gardé le souvenir de ceux qui jadis lui avaient imposé leurs ordres. Cependant les bannis de Phiala s'emparèrent d'abord d'une place forte appelée Hérée, d'où ils

1. Il eut pour maître Lysis, le pythagoricien.

Digitized by Google

firent des incursions sur le territoire phialéen. Pendant une fête de Bacchus, les exilés tombèrent à l'improviste sur les spectateurs assis dans le théâtre; ils en égorgèrent un grand nombre, en forcèrent plusieurs à embrasser leur cause, et retournèrent à Sparte. Les exilés de Corinthe, qui s'étaient rassemblés chez les Argiens, tentèrent aussi de rentrer dans leur patrie. Mais accueillis d'abord dans la ville par quelques domestiques et amis, ils furent dénoncés et sur le point d'être arrêtés; dans la crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, ils se donnèrent la mort réciproquement. Les Corinthiens mirent en jugement plusieurs citoyens accusés d'avoir pris part à la tentative des exilés et les condamnèrent, les uns à la mort, les autres à l'exil. Dans la ville des Mégariens, quelques citoyens avaient essayé de renverser le gouvernement; mais étant tombés entre les mains du peuple, ils furent pour la plupart tués ou chassés. De même à Sicyone, quelques citoyens, convaincus d'avoir fomenté des troubles, furent mis à mort. Chez les Phliasiens, les exilés, dont le nombre était considérable, s'étaient établis dans une position forte, avaient réuni une multitude de mercenaires et livrèrent aux habitants sortis de la ville un combat en règle. Les bannis furent victorieux et tuèrent aux Phliasiens plus de trois cents hommes. Plus tard, les Phliasiens prirent leur revanche sur les bannis, trahis par quelques sentinelles : ils en tuèrent plus de six cents, le reste, expulsé de la contrée, fut obligé de se réfugier à Argos. Telle était la situation critique des affaires dans les villes du Péloponnèse.

XLI. Socratide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Quintus Crassus, Servilius Cornélius, Spurius Papirius et Fabius Albus[1]. Dans cette année, le roi Artaxerxès marcha contre les Égyptiens qui s'étaient révoltés contre les Perses. Les troupes barbares étaient commandées par Pharnabaze, et Iphicrate l'Athénien avait sous ses ordres vingt mille

1. Troisième année de la CIe olympiade; année 374 avant J.-C.

Digitized by Google

mercenaires[1]. Le roi l'avait fait venir auprès de lui, et, en considération de ses talents militaires, il lui avait donné un commandement dans son armée. Pharnabaze avait déjà passé plusieurs années en préparatifs; Iphicrate, voyant que ce satrape était aussi hautain dans ses discours que nonchalant dans ses actions, lui dit, en manière d'avertissement, qu'il s'étonnait de le voir si prompt en paroles et si lent en actions. A quoi Pharnabaze répondit : Je suis maître de mes paroles, mais le roi est maître de mes actes. Enfin l'armée des Perses s'assembla dans la ville d'Acé[2]; on compta deux cent mille Barbares sous les ordres d'Artabaze[3] et vingt mille mercenaires grecs commandés par Iphicrate. La flotte se composait de trois cents trirèmes et de deux cents navires à trente rames; quant aux vaisseaux de transport chargés de vivres et d'autres munitions de guerre, leur nombre etait considérable. Au commencement de l'été, les généraux du roi mirent en mouvement toute l'armée et s'avancèrent vers l'Égypte de concert avec la flotte. Arrivés près du Nil, ils trouvèrent les Égyptiens ouvertement préparés à la guerre : Pharnabaze, qui avait mis beaucoup de lenteur à cette expédition, avait donné aux ennemis beaucoup de loisir pour faire leurs préparatifs; car les généraux perses ne sont nullement des maîtres absolus ; il faut que pour toute chose ils en réfèrent au roi et attendent ses réponses.

XLII. Nectanebis, roi des Égyptiens, instruit du nombre des troupes perses, ne perdit point courage, confiant surtout en la position avantageuse du pays; car l'Égypte est d'un accès très-difficile. De plus, il avait bien fortifié tous les passages qui donnent accès soit par terre, soit par les sept bouches du Nil qui verse ses eaux dans la mer d'Égypte. A chacune de ces embouchures, sur les deux rives, avait été élevée une ville garnie de hautes tours; un pont en bois dominait l'entrée du canal. La bouche Pélu-

1. Suivant Cornelius Nepos (*Iphicrates*, c. 2.), Iphicrate ne commandait que douze mille mercenaires.
2. Aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre.
3. C'est sans doute *Pharnabaze* qu'il faut lire ici.

Digitized by Google

siaque est la mieux défendue parce qu'elle s'offre la première à ceux qui viennent du côté de la Syrie et qu'elle passe pour le principal point d'attaque de l'ennemi. Des fossés avaient été creusés et des enceintes construites dans les endroits les plus propres au débarquement. Les abords par terre avaient été convertis en lacs, et les parties navigables fortifiées par des digues. Il était donc difficile à la flotte de mouiller, à la cavalerie de manœuvrer, et aux troupes de terre de s'avancer. Les généraux, réunis autour de Pharnabaze, voyant que la bouche Pélusiaque était admirablement fortifiée et gardée par une armée nombreuse, renoncèrent entièrement d'en forcer le passage et résolurent de pénétrer par une autre embouchure. Ils regagnèrent donc le large et, manœuvrant en sorte que les bâtiments ne fussent pas aperçus par l'ennemi, ils se portèrent sur la bouche Mendésienne dont la rive est très-étendue. Là, ils débarquèrent trois mille hommes que Pharnabaze et Iphicrate firent marcher contre la petite ville fortifiée à l'entrée de cette bouche. Les Égyptiens accoururent au secours de cette place avec leur cavalerie et trois mille hommes d'infanterie. Il s'engagea un combat acharné; comme les Perses recevaient des troupes fraîches débarquées de leurs nombreux navires, les Égyptiens furent bientôt enveloppés; ils perdirent beaucoup de monde, un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers et le reste refoulé dans la ville. Iphicrate, attaquant la garnison en dedans des murs, se rendit maître de la forteresse, la détruisit et vendit les habitants comme esclaves.

XLIII. Après ce succès, il s'éleva entre les généraux Perses un différend qui fit avorter l'expédition. Iphicrate, averti par les prisonniers que Memphis, la ville la plus importante de l'Égypte, avait été laissée sans défense, proposa de se diriger immédiatement sur Memphis avant que les Égyptiens y eussent concentré leurs troupes. Pharnabaze était au contraire d'avis d'attendre l'arrivée de toute l'armée des Perses, afin de rendre le succès de cette entreprise plus certain. Iphicrate demanda alors qu'il lui fût permis de marcher contre Memphis avec les mercenaires

Digitized by Google

qu'il avait sous la main, promettant de s'en rendre maître. Mais l'audace et la bravoure de ce général le rendirent suspect et firent craindre qu'il n'occupât l'Égypte pour son propre compte. Pharnabaze se refusa donc à cette proposition. Iphicrate protestait que si l'on ne saisissait pas ce moment opportun, toute l'expédition échouerait. Les généraux perses étaient jaloux d'Iphicrate, et répandirent des calomnies contre lui. Cependant les Égyptiens, qui avaient eu le temps de se reconnaître, envoyèrent à Memphis une garnison suffisante; ils rassemblèrent toutes leurs forces devant la petite ville que les Perses venaient de détruire, et, ayant l'avantage de se servir d'armes bien solides, ils harcelèrent continuellement l'ennemi. Enfin, recevant sans cesse des renforts, ils faisaient essuyer de grandes pertes aux Perses, en même temps qu'ils retrempaient leur courage. L'armée des Perses fut occupée autour de cette place jusqu'à l'époque où soufflent les vents étésiens et où le Nil, inondant toute la contrée, rend l'Égypte presque imprenable. Ces obstacles naturels s'opposant à l'exécution de l'entreprise projetée, les généraux perses résolurent d'évacuer l'Egypte. Ils revinrent donc dans l'Asie, où la discorde entre Pharnabaze et Iphicrate éclata ouvertement. Iphicrate, craignant d'être arrêté et d'éprouver le même sort que Conon l'Athénien[1], jugea prudent de quitter secrètement le camp des Perses. Il fit donc préparer un navire sur lequel il s'embarqua la nuit et retourna ainsi à Athènes. Pharnabaze fit partir des députés pour accuser Iphicrate d'avoir fait manquer l'expédition d'Égypte. Les Athéniens répondirent aux envoyés perses que s'ils le trouvaient coupable ils le puniraient comme il le mériterait. Peu de temps après, ils nommèrent Iphicrate commandant de leur flotte.

XLIV. Il n'est pas hors de propos de rapporter ici ce que l'histoire raconte des grandes qualités d'Iphicrate. Il passait pour posséder des connaissances profondes en stratégie et pour être doué d'une sagacité naturelle remarquable. Il avait acquis dans la guerre des Perses une expé-

1. Voyez Cornelius Nepos, *Conon*, c. 5.

Digitized

rience consommée dans l'art militaire, mais il s'était surtout occupé de ce qui concerne l'armement des troupes. Les Grecs s'étaient jusqu'alors servis de grands boucliers difficiles à manier; il supprima ces boucliers et introduisit les peltes, dont le maniement présentait le double avantage de couvrir suffisamment le corps et de laisser le soldat libre de tous ses mouvements. Cette réforme utile ayant été adoptée, les hommes aux anciens boucliers, appelés autrefois *hoplites* à cause de leurs boucliers, reçurent alors le nom de *peltastes*[1] du bouclier léger qu'ils portaient. Quant à la lance et à l'épée, il leur fit subir un changement tout opposé, car il donna à la lance une fois et demie plus de longueur qu'elle n'en avait et allongea l'épée presque du double. L'expérience sanctionna cette réforme et ajouta encore à la réputation de ce général. Il inventa aussi pour les soldats une chaussure plus légère et plus facile à dénouer, qui a été, après lui, appelée *iphicratide*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Il introduisit encore dans l'armée beaucoup d'autres réformes utiles qu'il serait trop long de décrire ici.

Ainsi donc l'expédition des Perses contre l'Égypte, qui avait occasionné tant de frais, échoua contre toute attente.

XLV. En Grèce les villes étaient troublées par des changements politiques, et l'anarchie devint bientôt générale. Les Lacédémoniens soutenaient les gouvernements oligarchiques, tandis que les Athéniens se déclaraient pour la démocratie. Ces deux Etats n'observèrent donc pas longtemps les clauses du traité; et lorsqu'ensuite ils vinrent au secours de leurs villes patronées, ils se firent réellement la guerre au mépris des conditions de la paix générale. A Zacynthe, le peuple, vivement irrité contre les magistrats institués par les Lacédémoniens, les chassa tous de la ville. Ceux-ci se réfugiérent auprès de Timothée, commandant de la flotte athénienne, et prirent service sur ses navires[2].... S'étant ainsi assurés de la coopération de Timo-

1. Ἡ πέλτη, bouclier court.
2. Le texte est ici évidemment tronqué; car on ne comprend pas que

Digitized by Google

thée, ils vinrent débarquer dans l'île et s'emparer d'une place forte située au bord de la mer et qui portait le nom d'Arcadie. Partant de là, et soutenus par Timothée, ils faisaient beaucoup de mal aux habitants de la ville. Les Zacynthiens demandèrent donc du secours aux Lacédémoniens; ces derniers envoyèrent d'abord des députés à Athènes pour se plaindre de la conduite de Timothée, et lorsqu'ils virent que le peuple inclinait en faveur des bannis, ils équipèrent une flotte de vingt-cinq trirèmes et la firent partir sous les ordres d'Aristocrate au secours des Zacynthiens.

XLVI. Tandis que ces événements se passaient, quelques Corcyréens, partisans des Lacédémoniens, s'insurgèrent contre le peuple et invitèrent les Spartiates à leur envoyer une flotte, leur promettant de livrer Corcyre. Les Lacédémoniens, pénétrés de l'importance de ce poste pour saisir l'empire de la mer, s'empressèrent de profiter de l'occasion qui se présentait pour se rendre maîtres de la ville des Corcyréens. Ils firent donc immédiatement partir pour Corcyre une flotte de vingt-deux trirèmes, commandée par Alcidas. Ils feignirent de destiner cette flotte contre la Sicile, afin qu'étant admis comme amis par les Corcyréens, ils s'emparassent de la ville avec le secours des exilés; mais les Corcyréens, devinant le stratagème des Spartiates, gardèrent leur ville soigneusement, en même temps qu'ils envoyèrent à Athènes des députés chargés de demander du renfort. Les Athéniens résolurent de venir au

les magistrats de Zacynthe, partisans déclarés des Lacédémoniens, soient venus se réfugier sur la flotte de leurs ennemis les Athéniens. De deux choses l'une, ou il faut avec Miot compléter le texte par l'intercalation suivante : « Mais ramenés par les Lacédémoniens, ces exilés bannirent à leur tour leurs ennemis qui vinrent chercher un asile sur la flotte Athénienne, etc.; » ou bien, depuis τοῖς ἐπὶ τῆς Λακεδαιμονίων ἐπίστασιας..... jusqu'à ἐφυγάδευσε πάντας, il faut changer la phrase de façon qu'elle présente un sens tout opposé, et que ce ne soient plus les partisans des Lacédémoniens, mais bien ceux des Athéniens qui soient obligés de chercher un refuge sur la flotte de Timothée; c'est cette dernière version que je propose pour rétablir le contexte.

Digitized by Google

secours des Corcyréens et des exilés de Zacynthe; ils firent partir pour Zacynthe Ctésiclès, qui devait se mettre à la tête des exilés, et ils se disposèrent à mettre en mer une flotte destinée aux Corcyréens.

Pendant que ces choses se passaient, les Platéens, en Béotie, se déclarèrent en faveur des Athéniens, et leur demandèrent des troupes, décidés à leur livrer la ville. Mais les *Béotarques* [1], irrités contre les Platéens, se hâtèrent de prévenir le secours des Athéniens en mettant immédiatement sur pied une armée considérable. Arrivés aux environs de la ville de Platée, ils attaquèrent les habitants à l'improviste; la plupart des Platéens, répandus dans la campagne, furent saisis par la cavalerie ennemie, les autres se réfugièrent dans la ville; mais se voyant sans alliés, ils furent obligés de capituler et de se rendre à discrétion. Il leur fut permis de sortir de la ville, en emportant leurs meubles, avec défense de jamais remettre le pied sur le territoire béotien. Après cela, les Thébains rasèrent Platée et détruisirent Thespies, qui avait montré des sentiments hostiles. Les Platéens, avec leurs enfants et leurs femmes, se réfugierent à Athènes, et obtinrent, par un décret du peuple, le droit de cité. Telle était la situation des affaires en Béotie.

XLVII. Les Lacédémoniens nommèrent Mnasippe au commandement de la flotte qu'ils envoyèrent à Corcyre. Cette flotte se composait de soixante-cinq trirèmes, portant mille cinq cents soldats. Mnasippe aborda dans l'île et accueillit les bannis; il entra dans le port, s'empara de quatre navires et en força trois autres à se jeter sur la côte où ils furent brûlés par les Corcyréens, afin qu'ils ne tombassent point au pouvoir de l'ennemi. Il battit ensuite les troupes de terre, occupant une hauteur, et répandit la terreur dans toute l'île. Les Athéniens avaient depuis longtemps fait partir Timothée, fils de Conon, pour aller au secours des Corcyréens avec soixante navires. Ce général s'était auparavant dirigé sur la Thrace, où il engagea plu-

1. Βοιωτάρχαι, chefs de la confédération béotienne.

Digitized by Google

sieurs villes à embrasser son alliance, et augmenta sa flotte de trente trirèmes. Le retard qu'il avait mis à se porter au secours des Corcyréens, irrita le peuple, qui lui ôta le commandement. Cependant, lorsqu'il entra dans le port d'Athènes, amenant avec lui une foule de députés qui avaient embrassé l'alliance d'Athènes, et qu'il se montra accompagné des trente trirèmes dont il avait accru sa flotte, armée en guerre, le peuple se repentit et rendit à Timothée le commandement. Il ajouta encore à sa flotte quarante autres trirèmes, de manière à porter les forces navales à un total de cent trente trirèmes. Enfin, on amassa des provisions de vivres, de flèches et toute sorte de munitions. Pour le moment, le peuple nomma Ctésiclès commandant militaire et l'envoya avec cinq cents hommes au secours des Corcyréens. Ctésiclès profita de la nuit pour aborder à Corcyre à l'insu des assiégeants. Il trouva les habitants en proie à des dissensions civiles, et l'administration de la guerre dans un état déplorable. Il apaisa la discorde, mit l'administration de la ville sur un meilleur pied et ranima le courage des assiégés. Il attaqua d'abord les assiégeants à l'improviste et leur tua deux cents hommes : puis, dans un grand combat qui s'engagea ensuite, il tua Mnasippe lui-même et beaucoup d'autres avec lui. Enfin, assiégeant, pour ainsi dire, les assaillants eux-mêmes, il s'attira de grands éloges. Lorsque la guerre corcyréenne fut à peu près terminée, la flotte athénienne partit pour Corcyre sous les ordres de Timothée et d'Iphicrate. Ces généraux, s'étant attardés, ne firent rien qui soit digne de mémoire, si ce n'est que, rencontrant des trirèmes siciliennes que Denys avait envoyées au secours des Lacédémoniens, sous le commandement de Cisside et de Crinippe, ils les capturèrent avec tout leur équipage. Ces trirèmes, au nombre de neuf, furent vendues; ils en retirèrent plus de soixante talents[1] avec lesquels ils soldèrent l'armée.

Sur ces entrefaites, Nicoclès l'eunuque tua par trahison Évagoras, roi de Cypre, et usurpa le royaume des Salaminiens.

1. Environ trois cent trente mille francs.



Digitized by Google

En Italie, les Romains vainquirent, en bataille rangée, les habitants de Préneste, et taillèrent en pièces la plupart de leurs ennemis.

XLVIII. Astée étant archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de six consuls, six tribuns militaires, Marcus Furius, Lucius Furius, Aulus Posthumius, Lucius Lucrétius, Marcus Fabius et Lucius Posthumius[1]. Dans cette année, le Péloponnèse fut désolé par de grands tremblements de terre et par des inondations incroyables qui détruisirent les campagnes et les villes. Jamais on n'avait vu jusqu'alors la Grèce désolée par de si grands désastres : des villes entières disparaissaient avec leur population, comme si une puissance divine avait juré la perte et la destruction des hommes. Le moment même où ces fléaux se firent sentir les rendit encore plus affreux. Ainsi, les tremblements de terre n'arrivaient point le jour, sans quoi les malheureux auraient pu être secourus ; mais ils se manifestaient la nuit ; les maisons étaient renversées par de terribles secousses, et les hommes, égarés dans les ténèbres et pris à l'improviste, étaient dans l'impossibilité de trouver quelque moyen de salut. La plupart des habitants furent ensevelis sous les décombres ; et lorsque, à la pointe du jour, ils se précipitèrent hors de leurs maisons dans l'espoir d'échapper au fléau, ils tombèrent dans un danger encore plus grand et plus inattendu : la mer, prodigieusement grossie, était sortie de son lit et inondait de ses flots les hommes qui disparurent avec leurs foyers. Ces désastres frappèrent particulièrement deux villes de l'Achaïe, Hélice et Bura. Hélice était, avant le tremblement de terre qui la désola, la ville la plus célèbre de l'Achaïe. Ces malheurs ont donné lieu à de grandes recherches. Les physiciens essaient d'en trouver l'explication, non pas dans la colère des dieux, mais dans des causes naturelles et nécessaires[2]. D'autres, pénétrés de sentiments religieux, regardent ces

1. Quatrième année de la CIe olympiade, année 373 avant J.-C.
2. Voyez Sénèque, *Quæst. natur.*, VI., 23. Strabon, VIII, p. 590, de l'édit. Casaub.

Digitized by Google

calamités comme un châtiment divin pour servir d'exemple aux impies. C'est ce que maintenant nous allons examiner en détail.

XLIX. Neuf villes d'Ionie avaient coutume de tenir une assemblée générale appelée la *Panionie*. Elles offraient d'anciens et de grands sacrifices à Neptune, dans un endroit désert, aux environs de Mycale. Mais les guerres qui éclatèrent dans cette contrée mettant obstacle à la célébration de la Panionie, on changea le lieu de la solennité, qui fut célébrée dans un endroit sûr, près d'Éphèse. On envoya en même temps des théores pour consulter la pythie. L'oracle répondit qu'il fallait enlever les statues des antiques autels qui se trouvaient à Hélice, dans la contrée qui portait alors le nom d'*Ionie* et qui s'appelle aujourd'hui *Achaïe*. Conformément à la réponse de l'oracle, les Ioniens envoyèrent donc dans l'Achaïe des hommes chargés de prendre ces statues. Ces envoyés entrèrent en négociation avec l'assemblée des Achéens pour en obtenir ce qui était l'objet de leur mission. Or, les habitants d'Hélice conservaient une ancienne tradition, selon laquelle ils seraient menacés d'un grand danger si les Ioniens venaient à sacrifier sur l'autel de Neptune. Se rappelant cette tradition d'un ancien oracle, ils refusèrent aux Ioniens les statues demandées, alléguant qu'elles n'étaient pas une propriété commune des Achéens, mais une propriété particulière, sacrée. Les habitants de Bura appuyèrent les habitants d'Hélice. Cependant les Ioniens obtinrent par un décret de l'assemblée des Achéens la permission de sacrifier sur l'autel de Neptune, ainsi que l'avait ordonné l'oracle. Mais les Héliciens dispersèreut les offrandes des Ioniens, arrachèrent les théores de l'autel, et commirent ainsi un sacrilége. C'est, dit-on, irrité de cet outrage que Neptune dévasta ces villes impies par des tremblements de terre et des inondations. Pour prouver que ces désastres sont l'effet de la colère de Neptune, on allègue que ce dieu a dans son pouvoir les tremblements de terre et les

1. Suivant d'autres écrivains, ces villes étaient au nombre de douze Voyez Hérodote, I, 145; et Strabon, VIII, p. 593.

Digitized by Google

inondations ; que le Péloponnèse passe de temps immémorial pour la demeure de Neptune ; que ce pays est pour ainsi dire consacré à Neptune, et qu'en général toutes les villes du Péloponnèse vénèrent le plus ce dieu parmi les immortels. On ajoute aussi que le Péloponnèse renferme de grandes cavités souterraines et de vastes réservoirs d'eau. En effet, on y voit deux fleuves qui évidemment coulent sous terre : l'un, près de Phénée[1], disparut dans des temps anciens, en se perdant dans les profondeurs du sol ; l'autre, près de Styphalium, se précipite dans un gouffre, et, parcourant ainsi sous terre une distance de deux cents stades, sort auprès de la ville d'Argos. Enfin, pour confirmer ce qui vient d'être dit, on ajoute qu'à l'exception des deux villes coupables, aucune autre n'eut à souffrir de semblables maux. Mais en voilà assez sur ce sujet.

L. Alcisthène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, huit tribuns militaires, Lucius Valérius, Publius Ancus, Caïus Térentius, Lucius Ménénius, Caïus Sulpicius, Titus Papirius, Lucius Émilius et Fabius Marcus, et on célébra en Élide la CII^e olympiade, dans laquelle Damon de Thurium fut vainqueur à la course du stade[2]. Dans ce temps, le pouvoir divin annonça aux Lacédémoniens la perte de l'empire de la Grèce qu'ils avaient possédé pendant près de cinq cents ans. On aperçut au ciel, plusieurs nuits de suite, un flambeau ardent qui, d'après sa forme, avait reçu le nom de *poutre ignée*. En effet, peu de temps après, les Spartiates furent vaincus dans une grande bataille et perdirent sans retour leur suprématie. Quelques physiciens attribuaient l'origine de ce phénomène à des causes naturelles et soutenaient que de semblables apparitions se manifestent à des périodes nécessairement déterminées, et que les Chaldéens de Babylone et d'autres astrologues en font des prédictions certaines ; qu'ainsi, au lieu d'être surpris de l'apparition de ces phénomènes, il faudrait au contraire s'étonner s'ils ne

1. Voyez Pausanias, VIII, 20; et Strabon, VIII, p. 596.
2. Première année de la CII^e olympiade ; année 372 avant J.-C.

Digitized by Google

revenaient pas chacun à sa période, en accomplissant, par leurs mouvements éternels, des révolutions définies. Quoi qu'il en soit, ce flambeau du ciel était d'un tel éclat et d'une lumière si intense qu'il formait sur la terre des ombres semblables à celles de la lune[1].

A cette époque, le roi Artaxerxès, voyant la Grèce de nouveau déchirée par des troubles, envoya des députés pour engager les Grecs à mettre un terme à ces guerres intestines et à faire une paix universelle basée sur les mêmes conditions qu'autrefois. Les Grecs accueillirent avec joie cette proposition. Toutes les villes, à l'exception de Thèbes, conclurent donc une paix générale; car les Thébains, comprenant sous la juridiction de leur seule ville la Béotie entière, furent exclus de ce traité par les Grecs, qui voulaient que chaque ville donnât par un serment son adhésion au traité général. Ainsi les Thébains mis, comme autrefois, en dehors du traité, continuèrent à gouverner la Béotie sous une seule et même juridiction. Indignés de cela, les Lacédémoniens résolurent de marcher contre eux avec une armée nombreuse et de les traiter comme un ennemi commun; car ils voyaient l'accroissement des Thébains d'un œil jaloux, et craignaient que ces derniers, une fois maîtres de la Béotie entière, ne profitassent d'une occasion favorable pour renverser la domination de Sparte. Passant tout leur temps dans les gymnases, les Thébains étaient doués d'une grande force de corps et naturellement portés à la guerre. Ils ne le cédaient en courage à aucun peuple grec. Ils avaient des chefs nombreux et distingués par leur bravoure. On cite comme les plus célèbres, Épaminondas, Gorgias et Pélopidas. Ainsi Thèbes, se souvenant de sa célébrité aux temps héroïques, était pleine de confiance en elle-même et aspirait à de grandes choses. Cette année fut donc employée par les Lacédémoniens en préparatifs de guerre; ils levèrent des troupes parmi les citoyens aussi bien que chez les alliés.

1. Il est sans doute ici question de l'apparition d'une comète. Comparez Aristote, *Meteorologica*, I, 6; Sénèque, *Quæst. nat.*, VII, 6.

Digitized by Google

LI. Phrasiclide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, huit tribuns militaires, Publius Manlius, Caïus Érénutius, Caïus Sextus, Tibérius Julius, Lucius Albinius, Publius Trébonius, Caïus Manlius, Lucius Anthestius [1]. Dans cette année, les Thébains, exclus du traité général, furent réduits à leurs propres ressources pour soutenir la guerre contre les Lacédémoniens. Ils n'avaient aucune ville alliée, car toutes les villes étaient comprises dans le pacte de paix commun. Profitant de cet isolement, les Lacédémoniens déclarèrent la guerre aux Thébains dans l'espérance de réduire Thèbes en esclavage. Les préparatifs des Lacédémoniens se faisaient ouvertement, et comme les Thébains étaient sans alliés, tout le monde crut que les Spartiates viendraient facilement à bout de les dompter. Les Grecs, qui étaient animés de bons sentiments à l'égard des Thébains, les plaignirent d'avance du sort qui les attendait. Ceux, au contraire, qui étaient animés de sentiments hostiles, se réjouissaient de ce que les Thébains ne tarderaient pas à tomber dans la servitude. Enfin, les Lacédémoniens avaient mis sur pied une armée nombreuse dont ils confièrent le commandement au roi Cléombrote. Ils envoyèrent d'abord des députés à Thèbes, exigeant que toutes les villes de la Béotie fussent reconnues indépendantes; que Platée et Thespies fussent relevées et le territoire rendu à ses anciens possesseurs. Les Thébains répondirent que, ne se mêlant point des affaires de la Laconie, les Spartiates ne devaient pas non plus s'occuper de celles de la Béotie. Sur cette réponse, les Lacédémoniens firent partir sur-le-champ Cléombrote pour marcher avec son armée sur Thèbes. Les alliés des Lacédémoniens prirent volontiers part à cette guerre, dans l'espoir qu'il n'y aurait ni combat ni bataille, et qu'ils se rendraient maîtres de la Béotie sans coup férir.

CII. Cependant, les Lacédémoniens s'avancèrent. Arrivés à Chéronée [2], ils y établirent leur camp, et attendirent

1. Deuxième année de la CIIe olympiade; année 371 avant J.-C.
2. C'est *Coronée* qu'il faudrait lire ici, comme l'indique la fin du

Digitized by Google

les alliés retardataires. Les Thébains, à l'approche de l'ennemi, décrétèrent que les femmes et les enfants seraient transportés à Athènes. Ils nommèrent ensuite Épaminondas au commandement de l'armée, et lui confièrent toute la conduite de la guerre, avec l'adjonction de six béotarques. Épaminondas appela sous les armes toute la population valide des Thébains, et il forma ainsi, avec les citoyens de Thèbes et d'autres Béotiens les plus robustes, une armée d'élite qui ne dépassa pas six mille hommes. Au sortir de la ville, beaucoup de soldats remarquèrent des augures d'un mauvais présage pour l'armée. Ainsi, Épaminondas rencontra sous les portes de la ville un héraut conduisant un aveugle qui s'était échappé; ce héraut proclamait à haute voix, selon la coutume, qu'il ne fallait pas le laisser sortir de Thèbes ni le faire disparaître; mais qu'il fallait le ramener pour qu'il ait la vie sauve. Les plus âgés de ceux qui entendaient le cri de ce héraut, le prirent pour un mauvais augure; les plus jeunes ne disaient rien, afin de ne pas, par un mouvement de lâcheté, détourner Épaminondas de sa marche. Épaminondas, se tournant vers ceux qui voulaient qu'il tînt compte des augures, répliqua par ce vers d'Homère : « Le seul et le meilleur augure, c'est de défendre sa patrie[1]. » A peine cette réplique avait-elle été adressée aux timides pour relever leur courage, qu'un second augure apparut, d'un présage plus mauvais encore. Le scribe du camp, portant une lance à laquelle était fixée une banderole, s'avança pour transmettre l'ordre des chefs, lorsque le vent enleva cette banderole et la porta sur une colonne élevée sur un tombeau. Sous ce monument funèbre étaient ensevelis quelques-uns des Lacédémoniens et des Péloponnésiens qui étaient morts en combattant sous les ordres d'Agésilas. A ce présage, les vieillards insistèrent de nouveau, protestant qu'il ne fallait point avancer contre la volonté formelle des dieux. Sans rien leur répondre,

chapitre. Chéronée étant située plus au nord sur les limites de la Phocide, ne se trouvait pas sur la route des Lacédémoniens.

1. *Iliade*, XII, vers 241.

Digitized by Google

Épaminondas continua sa marche, pensant que la considération du beau et du juste doit l'emporter sur les augures. C'est ainsi qu'Épaminondas se montra vraiment philosophe en mettant sagement en pratique les leçons reçues dans sa jeunesse. Il fut néanmoins blâmé par la foule; mais justifié ensuite par les immenses avantages qu'il procura à sa patrie, il s'acquit la réputation d'un habile général. Il porta son armée aussitôt en avant et s'empara des défilés de Coronée où il établit son camp.

LIII. Averti que les ennemis avaient occupé le défilé, Cléombrote renonça à forcer ce passage. Il continua sa marche par la Phocide, et, suivant une route difficile le long des côtes, il envahit la Boétie sans rencontrer aucun obstacle; il s'était emparé, en passant, de quelques forts et de plusieurs trirèmes. Enfin, arrivé à l'endroit qu'on appelle Leuctres, il dressa son camp et fit reposer ses soldats des fatigues da la route. Cependant les Béotiens s'avançèrent sur l'ennemi, et arrivés assez près, ils aperçurent de quelques hauteurs les Lacédémoniens occupant toute la plaine de Leuctres. L'étendue de cette armée leur fit concevoir de vives inquiétudes. Les béotarques se réunirent alors en conseil et délibérèrent s'il fallait rester et se battre contre des forces bien supérieures en nombre, ou se retirer et gagner une position plus avantageuse pour livrer un combat. Les voix des six béotarques furent partagées également, trois opinèrent pour la retraite et trois pour le combat immédiat[1]. Épaminondas était de l'avis de ces derniers. La discussion allait se prolonger, lorsqu'arriva le septième béotarque qui, gagné par les considérations développées par Épaminondas, fit par sa voix prévaloir la dernière opinion. Il fut donc décidé de risquer une bataille décisive. Cependant, Épaminondas s'apercevant que ses soldats étaient encore frappés d'une crainte superstitieuse au sujet des augures, cherchait avec la sagacité qui lui était propre

1. Le conseil des béotarques était une espèce de comité de salut public, surveillant et entravant les mouvements des généraux. Ils paraissent avoir été au nombre de douze. (Thucidyde, IV, 91.)

Digitized by Google

un moyen de donner le change à la crainte superstitieuse du vulgaire. Il engagea donc quelques hommes nouvellement arrivés de Thèbes, à répandre le bruit que les armes suspendues au temple d'Hercule avaient disparu soudain, et que l'on disait à Thèbes que les anciens héros les avaient enlevées pour venir au secours des Béotiens[1]. Il avait aussi apposté un homme supposé tout récemment sorti de l'antre de Trophonius[2]; cet homme annonça que la divinité ordonnait aux Thébains, lorsqu'ils auraient vaincu à Leuctres, d'instituer, en l'honneur de Jupiter roi, un jeu coronnaire. C'est depuis lors que les Béotiens ont conservé l'usage de cette solennité à Lébadie.

LIV. Épaminondas fut secondé dans ses desseins par Léandrias le Spartiate qui, exilé de Lacédémone, servait alors dans l'armée des Thébains. Car, amené devant l'assemblée, Léandrias déclara que c'était une ancienne tradition chez les Spartiates qu'ils perdraient leur suprématie lorsqu'ils seraient vaincus à Leuctres par les Thébains. Épaminondas reçut aussi la visite de quelquelques devins du pays qui lui dirent que les Lacédémoniens éprouveraient un grand revers près du tombeau des filles de Leuctrus et de Scédasus. Voici pourquoi : Leuctrus avait laissé son nom à cette plaine; les filles de Leuctrus et de Scédasus furent violées par des députés de Lacédémone. Ces filles outragées, ne pouvant survivre à leur déshonneur, se donnèrent elles-mêmes la mort en maudissant le pays qui avait choisi de tels députés. Sur ce récit et beaucoup d'autres semblables, Épaminondas assembla ses soldats, les exhorta au combat par des discours appropriés à la circonstance, et gagna tous les esprits en sa faveur. Enfin, délivrés de leur crainte superstitieuse, les soldats se montrèrent résolus au combat.

Dans ce même temps, les Thébains reçurent aussi un secours de quinze cents fantassins et de cinq cents cava-

1. Cicéron (*de Divinatione*, I, 34) raconte ce même prodige comme extrait de Callisthène.

2. L'antre de Trophonius était situé près de Lébadie. Voyez Élien, V. H., III, 45, et la note de Perizonius.

Digitized by

liers envoyés par les Thessaliens. Jason, qui commandait cette armée, essaya d'abord les voies de la persuasion pour amener les Lacédémoniens et les Béotiens à conclure une trêve, au lieu de tenter les caprices de la fortune. La trêve fut conclue; et Cléombrote se disposait déjà à quitter la Béotie, lorsqu'il rencontra un renfort considérable, envoyé par les Lacédémoniens et leurs alliés, sous le commandement d'Archidamus, fils d'Agésilas. Car les Spartiates, qui avaient remarqué, non sans crainte, la résolution, l'audace et le courage désespéré des Béotiens, avaient fait partir une seconde armée afin de teuir tête, par le nombre, à l'intrépidité de leurs adversaires. Lorsque toutes ces troupes se furent concentrées, les Lacédémoniens pensèrent qu'il serait honteux de trembler devant la valeur des Béotiens. En conséquence, au mépris de la trêve conclue, ils se replièrent en toute hâte sur Leuctres. Les Béotiens étant prêts au combat, les deux armées se mirent en ordre de bataille.

LV. Dans l'armée lacédémonienne, les chefs descendants d'Hercule, le roi Cléombrote et Archidamus, fils du roi Agésilas, commandaient les deux ailes. Chez les Béotiens, Épaminondas se prépara à une victoire célèbre par une combinaison stratégique de son invention : il choisit les meilleurs soldats de toute l'armée et les plaça à l'une des ailes où il devait lui-même combattre. Il mit à l'autre aile les soldats les moins robustes avec l'ordre de feindre une fuite et de lâcher peu à peu le terrain au choc de l'ennemi. Il donna donc à sa phalange une disposition oblique et résolut de confier à l'aile occupée par le corps d'élite le sort de la bataille. Dès que les trompettes eurent sonné la charge, les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre en poussant le cri de guerre. Les Lacédémoniens attaquèrent les deux ailes en donnant à leur phalange la forme d'un croissant. L'une des ailes de l'armée béotienne fléchit, tandis que l'autre chargea l'ennemi au pas de course. Dans ce premier choc, la victoire resta indécise; mais bientôt le corps d'élite qui environnait Épaminondas gagna du terrain, grâce à sa bravoure et à ses rangs serrés et tailla en

Digitized by Google

pièces un grand nombre de Péloponnésiens. Les ennemis ne soutinrent pas le choc de ce vaillant corps d'élite : les uns tombèrent et les autres furent criblés de blessures, toutes reçues par devant. Tant que Cléombrote, roi des Lacédémoniens, était en vie, le nombre des guerriers qui le couvraient de leurs boucliers et étaient prêts à mourir pour lui, rendait la victoire incertaine. Mais lorsque le roi, après s'être exposé à tous les dangers, fut impuissant à résister à la force des adversaires et mourut en héros, couvert de blessures, alors les morts s'amoncelèrent autour du roi tombé.

LVI. L'aile de l'armée lacédémonienne ayant été mise en désordre par la perte de son chef, les troupes d'Épaminondas serrèrent de près les Lacédémoniens et rompirent peu à peu les rangs ennemis. Les Lacédémoniens soutinrent un combat glorieux autour du corps du roi qu'ils arrachèrent des mains de l'ennemi; mais ils ne parvinrent pas à remporter la victoire. Car le brave corps d'élite, animé par la bravoure et les exhortations d'Épaminondas, repoussa, quoique avec peine, les Lacédémoniens qui, cédant le terrain, ne conservèrent plus l'ordre de leurs rangs; ils laissèrent beaucoup de monde sur le champ de bataille, et lorsque la perte du chef fut connue, toute l'armée se livra à la fuite. Épaminondas poursuivit les fuyards, en fit périr un grand nombre et remporta une victoire mémorable. Les Thébains s'acquirent ainsi une immense réputation de bravoure pour s'être mesurés avec les plus vaillants des Grecs et pour avoir vaincu des forces de beaucoup supérieures aux leurs. Le général Épaminondas fut l'objet des plus grands éloges pour sa valeur et le talent stratégique qu'il avait déployés en combattant des chefs réputés invincibles. Les Lacédémoniens perdirent dans cette bataille au moins quatre mille hommes, et les Béotiens environ trois cents. On conclut ensuite un traité pour l'enlèvement des morts et le retour des Lacédémoniens dans le Péloponnèse. Telle fut l'issue de la bataille de Leuctres.

LVII. L'année étant révolue, Dyscinète fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Quintus Servilius, Lu-

Digitized by Google

cius Furius, Caïus Licinius et Publius Cœlius[1]. A cette époque, les Thébains marchèrent contre Orchomène dans le dessein d'en réduire les habitants à l'esclavage; mais, sur le conseil d'Épaminondas, que, pour aspirer à l'empire de la Grèce, il fallait conserver par l'humanité ce qu'on avait acquis par la valeur, ils renoncèrent à cette entreprise et admirent les Orchoméniens au nombre de leur alliés. Il firent de même à l'égard des Phocidiens, des Étoliens, des Locriens, et rentrèrent dans la Béotie.

Jason, tyran de Phères, qui devenait de jour en jour plus puissant, envahit la Locride; il prit par trahison Héraclée en Trachinie, la détruisit et en donna le territoire aux Œtéens et aux Méliens. Il marcha ensuite contre la Perrhæbie, gagna quelques villes par la voie de la persuasion et soumit les autres par la force. Mais l'agrandissement de sa puissance et son ambition devinrent suspects aux habitants de la Thessalie.

Pendant que ces choses se passaient, la ville d'Argos fut le théâtre d'une insurrection; les massacres étaient tels que les Grecs ne se souvenaient pas d'en avoir jamais vu de semblables. Cette insurrection reçut le nom de *Scytalisme*[2] du genre de mort que s'infligeaient les habitants.

LVIII. Voici l'origine de cette insurrection. La ville d'Argos avait un gouvernement démocratique; quelques orateurs démagogues avaient excité la multitude contre les citoyens qui se faisaient remarquer par leurs richesses et leurs dignités; or, ces citoyens poursuivis par la calomnie avaient conspiré le renversement du gouvernement démocratique. Quelques-uns des conjurés ayant été mis à la torture, les autres, pour se soustraire aux mêmes tourments se donnèrent eux-mêmes la mort. Cependant un de ceux qui avaient éte mis à la torture avoua le fait de la conspiration et dénonça trentedes principaux citoyens. Le peuple, sans autre forme deprocès, égorgea tous ceux qui lui avaient été dénoncés et vendit leurs biens. Cependant, les orateurs démago-

1. Troisième année de la CIIe olympiade; année 370 avant J.-C.
2. De σκυτάλη, lanière, bâton.

gues, par leurs accusations calomnieuses, rendirent suspects un grand nombre d'autres citoyens, et la multitude devint tellement exaspérée que tous ceux qui lui avaient été dénoncés furent condamnés à mort. C'est ainsi que périrent plus de douze cents citoyens des plus influents, et le peuple n'épargna même pas ses meneurs; car ces derniers, effrayés de la gravité des circonstances, et craignant qu'il ne leur en arrivât autant, avaient cessé de se porter accusateurs. La populace se crut alors abandonnée par eux et porta sa rage au point de massacrer tous les démagogues. C'est ainsi que, par l'effet d'une vengeance divine, ils éprouvèrent eux-mêmes un châtiment mérité. L'orage passé, le peuple rentra dans le calme primitif[1].

LIX. A cette même époque, Lycomède de Tégée persuada aux Arcadiens de se constituer en un seul État et de former un conseil général composé de mille membres, en qui résiderait l'autorité de la guerre et de la paix. A la suite de cette proposition, il éclata un grand soulèvement chez les Arcadiens. Les insurgés recoururent aux armes; un grand nombre d'entre eux furent tués, et plus de quatorze cents se retirèrent, les uns à Sparte, les autres à Palantium. Ces derniers furent livrés par les Palantins et égorgés par leurs vainqueurs; ceux qui s'étaient réfugiés à Sparte engagèrent les Lacédémoniens à marcher contre l'Arcadie. C'est pourquoi le roi Agésilas, à la tête d'une armée et des bannis eux-mêmes, envahit le territoire des Tégéates, qui passaient pour avoir provoqué cette insurrection ainsi que la condamnation des bannis. Il dévasta la campagne, livra des assauts à la ville de Tégée, et répandit la terreur parmi les Arcadiens insurgés.

LX. Dans cet intervalle, Jason, tyran de Phères, distingué par sa prudence et ses talents militaires, avait attiré dans son alliance plusieurs peuples voisins; en même temps il engageait les Thessaliens à aspirer à la domination des

1. Ce tableau rappelle avec une effrayante fidélité les pages sanglantes de la révolution française, tant il est vrai qu'en tout temps et en tout lieu les passions humaines offrent, seulement sous des formes différentes, au fond le même spectacle.

Digitized by Google

Grecs, leur disant que c'était là le prix d'une lutte pour tous ceux qui voudraient y prendre part. Les Lacédémoniens étaient déchus depuis leur défaite à Leuctres; les Athéniens ne prétendaient qu'à la suprématie maritime; les Thébains étaient indignes de l'empire de la Grèce; les Argiens étaient affaiblis par les troubles intérienrs et les massacres récents. Les Thessaliens mirent donc Jason à la tête de leur gouvernement et lui confièrent l'administration de la guerre. Après avoir pris la direction des affaires, Jason se lia avec quelques peuples voisins et fit une alliance avec Amyntas, roi des Macédoniens.

Cette année fut marquée par quelque chose de particulier : trois souverains moururent à la fois; Amyntas, fils de Tharrhaléus, roi de Macédoine, termina ses jours après un règne de vingt-quatre ans, et laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe. Alexandre lui succéda et ne régna qu'un an. Argésipolis, roi des Lacédémoniens, mourut aussi après avoir régné un an, et eut pour successeur Cléomène, son frère, qui régna trente-quatre ans. Enfin, le troisième souverain, Jason de Phères, nommé chef de la Thessalie, et qui paraissait gouverner avec douceur, fut assassiné, selon le rapport d'Éphore, par la trahison de sept jeunes gens que l'amour de la gloire avait fait conspirateurs; mais, selon quelques autres historiens, il fut tué par son frère Polydore, qui lui succéda, mais ne régna qu'un an.

C'est à cette année que l'historien Duris de Samos commence son histoire de la Grèce [1].

LXI. Lysistrate étant archonte d'Athènes, une sédition éclata chez les Romains ; les uns voulaient nommer des consuls, les autres opinaient pour des tribuns militaires. Quelque temps après l'anarchie causée par cette sédition, on décréta le choix de six tribuns militaires qui furent Lucius Émilius, Caïus Virginius, Servilius Sulpicius, Lucius Quintius, Caïus Valérius [2]. Dans ce temps, Polydore de

1. Duris, dont les anciens font souvent mention, avait écrit Ἑλληνικὰ καὶ Μακεδονικά (Histoire de la Grèce et de la Macédoine).

2. Quatrième année de la CIIe olympiade; année 369 avant J.-C.

Phères, souverain des Thessaliens, fut empoisonné[1] par son frère Alexandre, dans un repas où il l'enivra. Son frère Alexandre, qui lui succéda, régna onze ans. Cet usurpateur, qui avait gagné le trône par la violence et le crime, ne démentit pas, par son règne, son mauvais naturel. Ses prédécesseurs s'étaient fait aimer du peuple per leur douceur ; celui-ci devint, au contraire, un objet de haine par sa conduite inique et cruelle. Ses cruautés allèrent si loin que quelques Larisséens désignés, pour leur noble origine, sous le nom d'*Aleuades*[2], conspirèrent pour renverser la dynastie. Ils sortirent de Larisse et se rendirent en Macédoine pour engager Alexandre, roi de ce pays, à expulser le tyran. Dans cet intervalle, Alexandre de Phères, averti de cette conspiration, mit en campagne tous les hommes en état de porter les armes, dans le dessein de porter la guerre en Macédoine. Le roi des Macédoniens, ayant auprès de lui les bannis de Larisse, prévint l'ennemi, se dirigea avec une armée sur Larisse, et s'empara de cette ville avec l'aide de quelques habitants qui l'avaient introduit dans l'intérieur des murs. Il mit ensuite le siége devant la citadelle qu'il prit ; il occupa aussi la ville de Cranon, mais il promit aux Thessaliens de leur rendre l'une et l'autre ville. Cependant, au mépris de son honneur, il y établit des garnisons considérables et gardait les villes pour lui. Alexandre de Phères, traqué de toutes parts, revint à Phères. Telle était la situation des affaires en Thessalie.

LXII. Dans le Péloponnèse, les Lacédémoniens envoyèrent Polytropus en Arcadie, à la tête de mille hoplites choisis parmi les citoyens de Sparte, et de cinq cents réfugiés argiens et béotiens. Ce général entra à Orchomène en Arcadie, et occupa cette ville qui favorisait le parti des Lacédémoniens. Lycomède de Mantinée, général des Arcadiens, s'avança sur Orchomène à la tête d'un corps de cinq

1. Les anciens indiquaient rarement le genre de poisons employés. — Alexandre était, non pas le frère, mais le neveu de Polydore. L'assassin s'appelait Polyphron, que tua Alexandre d'un coup de lance, pour venger la mort de son oncle. (Comp. Xénophon, *Hellenica*, lib. 17.

2. Voyez Hérodote, VII, 6 et 130.

Digitized by

mille hommes, appelé l'*élite*. Les Lacédémoniens conduisirent leur armée hors de la ville et livrèrent un combat acharné dans lequel ils perdirent leur chef et deux cents guerriers; le reste fut poursuivi jusque dans la ville. Les Arcadiens, quoique victorieux, redoutèrent la puissance de Sparte et ne se crurent pas assez forts pour continuer à faire la guerre aux Lacédémoniens. Ils s'allièrent donc avec les Argiens et les Éliens, et envoyèrent des députés à Athènes pour demander des secours contre les Spartiates. Mais cette demande n'ayant point été accueillie, ils s'adressèrent aux Thébains pour le même objet. Les Béotiens leur envoyèrent sur-le-champ une armée, dans laquelle servaient des Locriens et des Phocidiens. Cette armée s'avança vers le Péloponnèse sous les ordres des béotarques Épaminondas et Pélopidas : les autres béotarques avaient volontairement résigné leur autorité en considération de l'habileté et de la bravoure de ces deux hommes. Arrivés aux frontières de l'Arcadie, ils furent rejoints de toutes parts par les Arcadiens, les Éliens, les Argiens et tous les autres alliés. Ils se réunirent ainsi au nombre de plus de cinquante mille hommes; les chefs se réunirent alors en conseil et décidèrent de marcher sur Sparte en ravageant le territoire de la Laconie.

LXIII. Cependant les Lacédémoniens étaient tombés dans un très-grand embarras : dans la déroute de Leuctres, ils avaient perdu toute leur jeunesse, beaucoup de monde dans d'autres défaites, et se trouvaient par la désertion de leurs alliés réduits à un très-petit nombre de citoyens. Ils se virent ainsi forcés d'implorer le secours des Athéniens, de ces mêmes Athéniens auxquels ils avaient jadis donné les trente tyrans, dont ils avaient rasé les murailles avec défense de les relever, et dont ils avaient résolu de détruire la ville de fond en comble et de réduire le territoire en un pâturage de troupeaux. Rien n'est donc plus puissant que la nécessité et le sort qui contraignirent ces fiers Lacédémoniens à implorer le secours de leurs plus grands ennemis. Pourtant ils ne furent pas déçus dans leurs espérances. Le peuple athénien fut aussi noble que

Digitized by Google

généreux; sans s'effrayer des forces des Thébains, il décréta qu'on viendrait au secours des Lacédémoniens exposés au danger de l'esclavage : douze mille jeunes gens furent enrôlés en un seul jour, et se mirent immédiatement en campagne sous les ordres d'Iphicrate. Pendant que les ennemis avaient établi leurs camps sur la frontière de la Laconie, les Lacédémoniens sortirent tous de Sparte pour aller à leur rencontre, et, quoique faibles en nombre, ils étaient forts en courage. Épaminondas, voyant qu'il serait difficile de pénétrer sur le territoire des Lacédémoniens, ne jugea pas prudent de s'y engager avec toute son armée; il la divisa donc en quatre corps, afin d'y pénétrer sur plusieurs points à la fois.

LXIV. Le premier corps, composé de Béotiens, prit le chemin direct de Sellasie et détacha les habitants de cette ville de l'alliance des Lacédémoniens. Les Argiens pénétrèrent par les frontières du territoire de Tégée et livrèrent un combat aux troupes qui gardaient le passage. Dans ce combat, Alexandre le Spartiate, commandant de la garnison, perdit la vie, et deux cents hommes avec lui; parmi ces derniers se trouvaient aussi les réfugiés béotiens. Le troisième corps, comprenant les Arcadiens, et qui était en même temps le plus fort, envahit le territoire de Scirite gardé par une troupe nombreuse sous les ordres d'Ischolas, homme d'une bravoure et d'une prudence remarquables. Il commandait les meilleurs soldats de Sparte, et fit un exploit héroïque et digne de mémoire. Sachant que, s'il s'engageait dans un combat, tous les siens seraient tués par des ennemis supérieurs en nombre, et que, si d'un côté il était indigne de Sparte d'abandonner le passage dont la garde lui avait été confiée, d'un autre côté il rendrait un service à la patrie en conservant son armée, il résolut de remplir l'un et l'autre devoir en prenant pour exemple la valeur du roi Léonidas aux Thermopyles. Il choisit donc tous les jeunes gens de sa troupe et les renvoya à Sparte pour servir la patrie dans le danger extrême où elle se trouvait. Défendant ensuite le passage avec les soldats qui lui restaient, il tua un grand nombre d'ennemis; mais il fut



Digitized by Google

enveloppé par les Arcadiens et tué avec tous les siens. Les Éliens, qui composaient le quatrième corps, arrivèrent par des chemins ouverts jusqu'à Sellasie ; c'était là le point de ralliement de toute l'armée qui marcha de Sellasie sur Sparte, ravageant la campagne par le fer et le feu.

LXV. Les Lacédémoniens, qui pendant cinq cents ans avaient préservé leur territoire de toute dévastation, ne purent supporter le spectacle que leur offrait alors l'ennemi. Ils sortirent de leur ville, animés par la rage ; mais, retenus par les gens plus âgés qui les avertissaient de ne point trop s'écarter de la ville, afin qu'elle ne fût point exposée aux attaques des assaillants, ils se laissèrent persuader et ne songèrent plus qu'à la défense de leur cité. Cependant Épaminondas traversa le mont Taygète, arriva sur l'Eurotas et passa ce fleuve dont le cours est très-rapide dans la saison de l'hiver ; les Lacédémoniens, voyant l'armée ennemie mise en désordre par la difficulté du passage, profitèrent de ce moment pour l'attaquer. Ils laissèrent leurs femmes et les vieillards pour garder la ville ; rangeant ensuite en bataille tous les jeunes gens, ils tombèrent sur l'ennemi et firent un grand carnage parmi ceux qui passaient le fleuve. Cependant les Béotiens et les Arcadiens se défendirent contre les ennemis qu'ils enveloppèrent par le nombre. Enfin les Spartiates, après avoir tué beaucoup de monde, rentrèrent dans la ville en laissant un éclatant témoignage de leur propre bravoure. Cependant Épaminondas conduisit hardiment son armée à l'assaut de Sparte. Les Spartiates, défendus par l'avantage de la position, tuèrent la plupart de ceux qui s'avançaient avec trop de témérité. Les assaillants déployèrent tous leurs efforts et semblaient sur le point d'emporter Sparte de vive force, lorsque Épaminondas, voyant ses soldats ou morts ou blessés, fit sonner la retraite. En passant devant la ville, les ennemis provoquèrent les Spartiates au combat en rase campagne, ou leur crièrent de s'avouer inférieurs à leurs ennemis. Les Spartiates répondirent qu'ils saisiraient un moment propice pour livrer une bataille décisive. Sur quoi les assiégeants se retirèrent, ravagèrent toute la Laconie,

et, après avoir amassé un immense butin, ils revinrent dans l'Arcadie. Les Athéniens, arrivés trop tard, retournèrent aussi dans l'Attique, sans avoir rien fait de mémorable. Les Lacédémoniens reçurent de leurs alliés un secours de quatre mille hommes, et, après avoir réuni à leurs troupes mille hilotes auxquels ils venaient de donner la liberté [1] ainsi que deux cents réfugiés béotiens et plusieurs corps auxiliaires envoyés des villes voisines, ils mirent en campagne une armée capable de tenir tête à l'ennemi. Avec cette armée compacte et bien excercée, ils se préparèrent courageusement à livrer une bataille décisive.

LXVI. Épaminondas, homme plein de grands projets et aspirant à une gloire immortelle, conseilla aux Arcadiens et autres alliés de rétablir la ville de Messène qui, plusieurs années auparavant, avait été détruite par les Lacédémoniens, et qui était avantageusement située pour menacer Sparte. Ce conseil ayant été unanimement adopté, Épaminondas fit un appel au reste des Messéniens et à tous les étrangers qui voulaient s'associer à cette entreprise. Il réunit ainsi un grand nombre de colons pour relever Messène. Partageant ensuite entre eux les terres, il fit cultiver les champs; après avoir rebâti une des villes les plus célèbres de la Grèce, il s'acquit une grande réputation auprès de tous les hommes.

Il ne sera pas hors de propos de dire ici un mot sur l'origine de Messène, cette ville plusieurs fois prise et détruite. Messène était anciennement possédée par les descendants de Nélée et de Nestor jusqu'à la guerre de Troie; elle appartint ensuite à Oreste, fils d'Agamemnon, qui la laissa à sa postérité jusqu'au retour des Héraclides. Depuis le retour de ceux-ci, Cresphonte eut cette ville en partage et ses descendants y régnèrent pendant quelque temps, lorsqu'ils furent chassés par les Lacédémoniens qui se rendirent maîtres de Messène. Ensuite, Téléclès, roi de Sparte, ayant été tué dans un combat, les Lacédémoniens

1. Un grand nombre de ces esclaves affranchis vinrent grossir les rangs des ennemis de Sparte. (Plut., *Vie d'Agésilas.*)

Digitized

continuèrent à faire la guerre aux Messéniens. Cette guerre dura, dit-on, vingt ans; car les Lacédémoniens avaient juré de ne pas rentrer dans Sparte avant d'avoir pris Messène. Ce fut pendant cette guerre que naquirent ceux qu'on appela *Parthéniens*[1], qui allèrent fonder Tarente en Italie. Comme par la suite les Messéniens furent traités en esclaves par les Lacédémoniens, Aristomène engagea les Messéniens à secouer le joug des Spartiates, auxquels il fit beaucoup de mal. Ce fut alers que les Athéniens donnèrent Tyrtée pour général aux Spartiates. D'autres soutiennent cependant qu'Aristomène est venu au monde pendant la guerre de vingt ans. La dernière guerre des Messéniens prit naissance à l'occasion d'un grand tremblement de terre qui avait renversé presque toute la ville de Sparte et fait périr ses habitants. Les Messéniens qui avaient survécu aux dernières guerres, se réunirent alors aux hilotes rebelles pour fonder la ville d'Ithome, et Messène resta pendant longtemps un amas de décombres. Mais, malheureux dans toutes ces guerres et chassés de toutes parts, ils s'établirent à Naupacte, ville que les Athéniens leur avaient donnée pour demeure. Quelques-uns passèrent en Céphalonie, quelques autres en Sicile, où ils fondèrent la ville qui, d'après eux, a reçu le nom de *Messine*. Enfin, à l'époque actuelle, les Thébains, sur le conseil d'Épaminondas, firent un appel à tous les Messéniens dispersés dans la Grèce pour les engager à rétablir Messène et à reprendre possession de leur ancien territoire. Telles sont les vicissitudes qu'éprouva Messène.

LXVII. Tous les faits de la guerre de Laconie que nous venons de rapporter, les Thébains les accomplirent dans l'espace de quatre-vingt-cinq jours. Ils laissèrent une garnison suffisante à Messène, et retournèrent chez eux. Les Lacédémoniens, délivrés miraculeusement des ennemis, envoyèrent les plus illustres Spartiates en députation à Athènes et entrèrent en conférence au sujet de la supré-

1. Ils avaient été engendrés à Sparte pendant l'absence des maris occupés à la guerre messénienne.

Digitized by Google

matie sur la Grèce. Il fut convenu que les Athéniens seraient maîtres sur mer et les Lacédémoniens sur terre. Plus tard, l'une et l'autre ville s'attribuèrent ce double commandement.

Les Arcadiens nommèrent Lycomède au commandement du corps d'élite composé de cinq mille hommes, et marchèrent sur Pallène en Laconie. Ils prirent cette ville d'assaut et passèrent au fil de l'épée la garnison lacédémonienne qui s'y trouvait et qui était composée de plus de trois cents hommes. Ils réduisirent la ville en servitude, ravagèrent la campagne et retournèrent chez eux, avant que les Lacédémoniens eussent pu arriver au secours de Pallène.

Les Béotiens, invités par les Thessaliens à venir délivrer leur ville en renversant la tyrannie d'Alexandre de Phères, envoyèrent en Thessalie Pélopidas à la tête d'une armée, en lui ordonnant de régler les affaires de la Thessalie selon les intérêts des Béotiens. Ce général entra à Larisse, et s'empara de la citadelle, qui était gardée par Alexandre le Macédonien. Après cette prise, il pénétra dans la Macédoine, conclut une alliance avec Alexandre, roi de ce pays, et reçut en otage son frère Philippe qu'il envoya à Thèbes. Après avoir réglé les affaires de la Thessalie de la façon qui lui paraissait la plus conforme aux intérêts des Béotiens, il retourna dans sa patrie.

LXVIII. Sur ces entrefaites, les Arcadiens, les Argiens et les Éliens résolurent d'attaquer de concert les Lacédémoniens, et envoyèrent une députation à Thèbes pour inviter les Béotiens à prendre part à cette expédition. Ceux-ci donnèrent sur-le-champ à Épaminondas et à quelques autres béotarques le commandement de sept mille hommes d'infanterie et de six cents cavaliers. Lorsque les Athéniens apprirent que l'armée des Béotiens s'avançait vers le Péloponnèse, ils firent partir des troupes sous la conduite de Chabrias. Arrivé à Corinthe, ce général réunit à ses troupes les soldats envoyés par les Mégariens, par les Pellénéens et les Corinthiens, et forma ainsi une armée de dix mille hommes, et, après que les Lacédémoniens furent arrivés à Corinthe avec leurs alliés, le total de cette armée s'éleva à

Digitized by Google

vingt mille hommes au moins. Là, ils arrêtèrent de fortifier le passage et de s'opposer à l'entrée des Béotiens dans le Péloponnèse. En conséquence, depuis Cenchrée jusqu'au Léchée, ils élevèrent des retranchements munis de fossés profonds. Ces travaux furent promptement achevés, car les nombreux ouvriers qui y étaient employés mirent beaucoup de zèle à terminer ces fortifications avant l'arrivée des Béotiens. Arrivé avec son armée, Épaminondas examina les lieux, et, remarquant que la position occupée par les Lacédémoniens était la plus abordable, il provoqua d'abord au combat des ennemis presque trois fois plus forts que lui. Mais comme personne n'osait sortir de ces retranchements par lesquels l'ennemi était défendu, il se décida à en faire l'assaut. Plusieurs attaques vives furent ainsi dirigées contre toute la ligne des retranchements, mais particulièrement contre la position occupée par les Lacédémoniens, laquelle était plus abordable et par conséquent plus difficile à défendre. Les combattants déployèrent des deux côtés beaucoup d'ardeur; Épaminondas, à la tête du corps d'élite des Thébains, eut beaucoup de peine à forcer les lignes lacédémoniennes. Il parvint cependant à enfoncer ce poste et à faire entrer son armée dans le Péloponnèse. Cet exploit ne le cède à aucun de ceux qu'il avait déjà accomplis.

LXIX. Épaminondas continua immédiatement sa route vers Trézène et Épidaure. Il dévasta la campagne, mais ne put point se rendre maître des villes qui étaient défendues par de fortes garnisons. Il s'approcha de Sicyone et de Phlionte, et répandit la consternation dans quelques autres villes. De là il marcha sur Corinthe. Les Corinthiens firent une sortie, mais ils furent vaincus en rase campagne et refoulés dans leurs murs. Les Béotiens furent exaltés par ce succès; quelques-uns d'entre eux eurent l'audace d'entrer dans la ville avec les fuyards. A cette vue, les habitants effrayés se renfermèrent dans leurs maisons; mais Chabrias, général des Athéniens, se conduisit avec tant de présence d'esprit et de courage, qu'il repoussa hors de la ville les Béotiens qui y étaient entrés, et en tua un grand nombre. Stimulés par l'émulation, les Béotiens rangèrent toutes

Digitized by Google

leurs troupes en bataille, et tentèrent une attaque décisive sur Corinthe. Mais Chabrias, à la tête des Athéniens, sortit de la ville et vint occuper une position favorable pour résister aux assaillants. Confiant en leur force physique et en leur grande expérience militaire, les Thébains se flattaient de culbuter les Athéniens. Mais Chabrias, profitant de l'avantage de sa position, et soutenu par les renforts qui lui étaient envoyés de la ville, tua ou blessa un grand nombre d'ennemis. Après avoir essuyé beaucoup de pertes, les Béotiens se retirèrent sans avoir obtenu aucun résultat. Ce fut ainsi que Chabrias, admiré par sa bravoure et ses talents militaires, parvint à repousser les ennemis.

LXX. En ce même témps, il arriva à Corinthe par mer deux mille Celtes et Ibériens. Ils avaient été envoyés au secours des Lacédémoniens par Denys le tyran, et avaient reçu pour cinq mois de solde. Les Grecs, pour les mettre à l'épreuve, les placèrent sur la première ligne dans les combats. Ces étrangers se conduisirent avec bravoure et firent perdre beaucoup de monde aux Béotiens et à leurs alliés. Après s'être distingués par leur valeur et leur habileté à manier les armes, ils furent honorés par les Lacédémoniens, auxquels ils avaient rendu de grands services, et retournèrent en Sicile vers la fin de l'été.

Peu de temps après, Philiscus aborda en Grèce; il était envoyé par le roi Artaxerxès pour exhorter les Grecs à cesser leurs guerres et à conclure une paix générale. Ils y consentirent tous très-volontiers, à l'exception des Thébains, qui persistèrent dans leur dessein de comprendre la Béotie sous une seule domination. Sur le refus d'adhérer au traité de paix, Philiscus laissa aux Lacédémoniens un corps auxiliaire de deux mille hommes soldés d'avance, et revint dans l'Asie. Dans cet intervalle, Euphron le Sicyonien, connu pour son audace et son extravagance, entreprit, avec le secours des Argiens, de s'emparer de la tyrannie. Il réussit en effet dans son entreprise, condamna à l'exil quarante Sicyoniens des plus opulents, et vendit leurs biens à l'enchère. Après s'être ainsi procuré beaucoup de

richesses, il rassembla des mercenaires et se déclara souverain de la ville.

LXXI. Nausigène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Papirius, Lucius Ménénius, Servius Cornélius, Servius Sulpicius; on célébra en Élide la CIII^e olympiade, dans laquelle Pythostrate d'Athènes fut vainqueur à la course du stade[1]. Dans cette année, Ptolémée l'Alorite, fils d'Amyntas[2], tua par trahison son frère Alexandre et occupa pendant trois ans le trône de la Macédoine.

Dans la Béotie, Pélopidas, rival d'Épaminondas et jaloux de sa réputation militaire et des services que ce dernier avait rendus aux Béotiens dans le Péloponnèse, ambitionna de faire, en dehors du Péloponnèse, quelque chose d'utile pour les Thébains. Emmenant donc avec lui Isménias, son ami, homme d'un courage admirable, il entra dans la Thessalie. Arrivé en présence d'Alexandre, tyran de Phères, il fut arrêté sans motif, ainsi qu'Isménias, et tous les deux jetés en prison. Indignés de cet acte, les Thébains firent sur-le-champ passer en Thessalie une armée de huit mille hoplites et de six cents cavaliers. Effrayé de cette expédition, Alexandre envoya des députés à Athènes, chargés de demander du secours. Le peuple décréta sur-le-champ un secours de trente navires et de mille soldats qui partirent sous les ordres d'Autoclès. Pendant que celui-ci côtoyait les rivages de l'Eubée, les Thébains entrèrent dans la Thessalie. Cependant Alexandre avait rassemblé toutes ses troupes de terre, et sa cavalerie était plus nombreuse que celle des Béotiens, ce qui n'empêcha pas les Béotiens de se décider à un combat décisif, comptant sur la coopération des Thessaliens. Mais lorsqu'ils furent abandonnés par ces derniers, et que, d'un autre côté, Alexandre reçut les secours que lui avaient envoyés les Athéniens et quelques autres alliés, et qu'enfin l'armée commençait à manquer

1. Première année de la CIII^e olympiade; année 368 avant J.-C.

2. L'auteur a dit plus haut (chap. LX) qu'Amyntas avait pour fils Alexandre, Perdiccas et Philippe. Ptolémée était étranger à la famille royale.

Digitized by Google

de vivres et d'autres provisions, alors les béotarques résolurent de retourner chez eux. Les Béotiens levèrent donc leur camp, et comme ils traversaient un pays de plaine, Alexandre les poursuivit avec sa nombreuse cavalerie, et attaqua leur arrière-garde. Maltraités sans relâche par les projectiles de l'ennemi, les Béotiens perdirent beaucoup de monde et tombèrent couverts de blessures. Enfin, ne pouvant ni avancer ni reculer, l'armée se trouva dans une position d'autant plus critique, que les vivres étaient devenus très-rares. Déjà elle désespérait de son salut, lorsqu'elle choisit pour son chef Épaminondas, qui servait alors comme simple soldat. Investi de ce commandement, Épaminondas forma, avec quelques cavaliers et quelques hommes armés à la légère, un détachement d'élite qu'il plaça à l'arrière-garde pour résister à l'attaque de l'ennemi et protéger les hoplites qui formaient l'avant-garde. En faisant ainsi souvent volte-face, et conservant un ordre parfait dans les rangs, il réussit à sauver l'armée. Ce succès ajouta encore à la gloire dont jouissait Épaminondas auprès de ses concitoyens et de ses alliés. Les béotarques furent mis en jugement et condamnés à une forte amende.

LXXII. On pourrait demander ici pourquoi un chef tel qu'Épaminondas servit comme simple soldat dans l'armée qui avait été envoyée en Thessalie. Nous allons en donner ici la raison justificative. Lorsque, dans le combat de Corinthe, Épaminondas eut enfoncé les lignes lacédémoniennes qui gardaient le retranchement, il se contenta de cette victoire, et, au lieu de faire essuyer, ce qui lui aurait été facile, de grandes pertes à l'ennemi, il s'abstint d'aller au delà. Il fut alors soupçonné d'avoir voulu gagner la faveur des Lacédémoniens en les épargnant; des adversaires jaloux profitèrent de cette occasion pour le calomnier et l'accuser de trahison. Sur cette accusation, le peuple irrité lui retira la fonction de béotarque et l'envoya servir comme simple soldat. Mais, ayant par ses actions confondu ses accusateurs, il fut réintégré par le peuple dans son ancienne dignité.

Peu de temps après, les Arcadiens livrèrent aux Lacédé-

Digitized by Google

moniens une grande bataille dans laquelle ces derniers remportèrent une victoire signalée. C'était leur première victoire depuis leur défaite à Leuctres. Les Arcadiens y perdirent dix mille hommes et les Lacédémoniens pas un seul. Ainsi s'accomplit l'oracle de Dodone, qui avait prédit que cette guerre ne coûterait pas une larme aux Lacédémoniens. Après cette bataille, les Arcadiens, craignant une invasion des Lacédémoniens, fondèrent, dans un emplacement avantageux, Mégalopolis, et la peuplèrent en y faisant entrer les habitants de quarante villages, connus sous le nom de Ménaliens et d'Arcadiens Parrhasiens. Tel était la situation des affaires en Grèce.

LXXIII. En Sicile, Denys le tyran avait mis sur pied des troupes considérables. Voyant les Carthaginois peu en état de soutenir la guerre, par suite des ravages qu'avait faits la peste et de la révolte des Libyens, il décida de leur déclarer la guerre. Manquant de motifs légitimes, il donna pour prétexte que les Carthaginois avaient fait des incursions sur le territoire soumis à sa domination. Il mit donc en campagne trente mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers et trois cents trirèmes complétement équipées. Avec ces forces il envahit les possessions des Carthaginois. Il enleva sur-le-champ Sélinonte et Entelle, ravagea toute la campagne, se rendit maître de la ville d'Éryx et assiégea Lilybée; mais cette place étant défendue par une forte garnison, il leva bientôt le siége. Informé que le chantier des Carthaginois avait été brûlé, et pensant que toute leur flotte avait été détruite, il se flatta de n'avoir plus rien à redouter de leur part. Il détacha donc de sa propre flotte, composée de cent trente trirèmes, les meilleurs bâtiments, et les fit entrer dans le port d'Éryx, tandis qu'il renvoya les autres à Syracuse. Cependant les Carthaginois armèrent inopinément deux cents navires qui vinrent attaquer les bâtiments de Denys au moment où ils entraient dans le port d'Éryx. Cette attaque imprévue coûta à Denys la meilleure partie de sa flotte. Comme l'hiver approchait, les parties belligérantes conclurent une trêve et se retirèrent dans leurs villes respectives. Peu de temps après, Denys fut atteint d'une

Digitized by Google

maladie dont il mourut, après un règne de trente-huit ans. Il eut pour successeur son fils Denys, qui fut pendant douze ans tyran de Syracuse.

LXXIV. Il n'est point hors de propos de raconter ici les causes de la mort de Denys et les circonstances qui l'accompagnèrent. Denys avait fait représenter aux fêtes de Bacchus, à Athènes, une tragédie, et il remporta même le prix. Un des chanteurs du chœur, se flattant de recevoir une brillante récompense s'il venait le premier annoncer cette nouvelle à Denys, se rendit à Corinthe et de là il s'embarqua pour la Sicile. Secondé par des vents favorables, il entra bientôt à Syracuse et s'empressa d'annoncer au tyran sa victoire. Denys accabla ce messager de présents, se livra à une joie immodérée, sacrifia aux dieux pour cette bonne nouvelle, et donna des banquets et de grands festins. Traitant ainsi splendidement ses amis et s'enivrant, il tomba dans une grave maladie, causée par la grande quantité des liquides qu'il avait pris. Un oracle lui avait prédit qu'il mourrait lorsqu'il aurait vaincu des ennemis supérieurs à lui. Denys avait appliqué cet oracle aux Carthaginois qu'il regardait comme plus forts que lui. Aussi, chaque fois qu'il était en guerre avec eux il avait l'habitude de se retirer après la victoire, ou de se laisser vaincre volontairement, afin qu'il n'eût pas l'air de l'emporter sur un ennemi plus fort. Mais il ne réussit pas par ce subterfuge à vaincre la nécessité du destin. Mauvais poëte, et jugé comme tel à Athènes, il venait de vaincre des poëtes supérieurs à lui. L'oracle reçut ainsi son accomplissement.

Denys le jeune, qui lui succéda à la tyrannie, convoqua le peuple en une assemblée générale, et l'engagea par des paroles bienveillantes à lui conserver l'affection qu'il avait eue pour son père. Il fit ensuite de magnifiques funérailles, ensevelit le corps de son père dans la citadelle, près des portes appelées royales, et chercha à consolider son autorité.

LXXV. Polyzèle étant archonte d'Athènes, Rome était livrée à l'anarchie par des guerres intestines[1]. En Grèce,

1. Deuxième année de la CIII^e olympiade; année 367 avant J.-C.

Digitized by

Alexandre de Phères, sur des accusations portées contre les habitants de la ville de Stocusse, les convoqua en une assemblée générale ; là il les fit entourer par des mercenaires et égorger jusqu'au dernier. Il jeta leurs cadavres dans le fossé en dehors des murailles et livra la ville au pillage.

Épaminondas le Thébain entra dans le Péloponnèse à la tête d'une armée, soumit les Achéens et quelques autres États. Il délivra Dyme, Naupacte et Calydone des garnisons que les Achéens y avaient mises. Les Béotiens entreprirent ensuite une expédition en Thessalie, et ramenèrent Pélopidas de la prison où Alexandre de Phères l'avait enfermé.

Les Phliasiens étaient encore en guerre avec les Argiens. Charès fut envoyé à leur secours et délivra les Phliasiens. Vainqueur des Argiens dans deux combats, il rassura les Phliasiens et revint à Athènes.

LXXVI. L'année étant révolue, Céphisodore fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Furius, Paulus Manlius, Servius Sulpicius et Servius Cornélius[1]. Dans cette année, Thémésion, tyran d'Érétrie, prit la ville d'Orope et l'enleva sans motif aux Athéniens. Ceux-ci dirigèrent donc contre lui une armée nombreuse ; les Thébains arrivés au secours du tyran, prirent la ville, la gardèrent en dépôt, et ne la rendirent plus

Dans cet intervalle, les habitants de l'île de Cos se transportèrent dans la ville qu'ils occupent encore aujourd'hui, et l'embellirent beaucoup. Cette ville se remplit d'un grand nombre d'habitants, reçut de fortes murailles et un port magnifique. Depuis cette époque, les revenus et les richesses de ses habitants sont toujeurs allés en augmentant; enfin elle put rivaliser avec les premières villes.

A cette même époque, le roi des Perses envoya de nouveau une députation aux Grecs pour les engager à cesser

1 Troisième année de la CIII^e olympiade ; année 366 avant J.-C.

Digitized by Google

leurs guerres et à conclure entre eux une paix générale[1]. C'est là que se termine la guerre laconique et béotique, qui avait duré cinq ans à dater de la bataille de Leuctres.

Dans ce temps vivaient des hommes célèbres par leur savoir : Isocrate le rhéteur, et ses disciples, Aristote le philosophe, Anaximène de Lampsaque[2], Platon l'Athénien et les derniers philosophes de la secte pythagoricienne[3], Xénophon l'historien, qui est parvenu à un âge très-avancé[4] (car il parlait encore de la mort d'Épaminondas, arrivée peu de temps après). A ces noms on peut ajouter Aristippe, Antisthène et Æchine le Sphettien, de l'école de Socrate.

LXXVII. Chion étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, des tribuns militaires, Quintus Servius, Caïus Vétérius, Aulus Cornélius, Marcus Cornélius et Marcus Fabius[5]. Toute la Grèce jouissait de la paix, lorsqu'il se manifesta de nouveau dans plusieurs villes des germes de guerre et une fureur d'innovation extraordinaire. Les exilés de l'Arcadie sortirent de l'Élide et s'emparèrent, dans la Triphylie, d'une place forte nommée Lasion. Depuis longtemps déjà les Arcadiens et les Éliens se disputaient la possession de la Triphylie ; les uns et les autres avaient été alternativement maîtres du pays, selon les chances de la guerre. La Triphylie était alors occupée par les Arcadiens ; les Éliens la leur enlevèrent sous le prétexte de défendre la cause des exilés. Les Arcadiens irrités leur envoyèrent d'abord une députation pour demander la reddition de la place ; mais comme cette demande fut refusée, ils allèrent implorer le secours des Athéniens qui leur envoyèrent des troupes pour les aider à reprendre Lasion. Les Éliens, de leur côté, vinrent au secours des

1. Comp. Xénophon, Hellen, VII.

2. Anaximène de Lampsaque avait écrit l'histoire ancienne des Grecs jusqu'à la bataille de Mantinée.

3. Ces philosophes étaient Archytas, Timée, Xénophile, Phanton, Échécrate, Dioclès et Polymastus. Voyez Diogène de Laërte, VIII, 463.

4. Xénophon, dans la première année de la CVe olympiade, avait plus de quatre-vingt-six ans.

5. Quatrième année de la CIIIe olympiade ; année 365 avant J.-C.

Digitized by Google

exilés, et livrèrent un combat près de Lasion. Mais comme les Arcadiens étaient supérieurs en nombre, les Éliens furent vaincus et laissèrent plus de deux cents hommes sur le champ de bataille. Ce fut là le commencement d'une guerre de plus en plus acharnée entre les Arcadiens et les Éliens ; car les Arcadiens, exaltés par leurs succès, envahirent l'Élide et prirent les villes de Margane, de Cronium, de Cyparissia et de Coryphasium.

Tandis que ces choses se passaient, en Macédoine, Ptolémée l'Alorite périt par la trahison de son frère Perdiccas, après un règne de trois ans. Son successeur Perdiccas, fut pendant cinq ans roi de la Macédoine.

LXXVIII. Timocrate étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Titus Quintius, Servius Cornélius et Servius Sulpicius. Les Pisates et les Arcadiens célébrèrent la CIVe olympiade, dans laquelle Phocidès l'Athénien remporta le prix à la course du stade[1]. En ce temps, les Pisates renouvelèrent une ancienne prétention de leurs ancêtres ; s'appuyant sur quelque tradition antique et fabuleuse, ils soutenaient que la présidence des jeux olympiques leur revenait de droit. Pensant que le moment actuel était favorable pour faire valoir cette prétention, ils firent alliance avec les Arcadiens qui étaient en guerre avec les Éliens. Réunis à ces alliés, ils allèrent attaquer les Éliens, qui célébraient précisément les jeux olympiques. Les Éliens accoururent de toutes parts pour se mettre en défense ; il se livra un combat acharné en présence même des Grecs qui assistaient déjà tout couronnés à la solennité, et qui, spectateurs tranquilles, applaudissaient à la bravoure des combattants. Enfin, les Pisates l'emportèrent et présidèrent les jeux. Les Éliens n'inscrivirent point cette olympiade dans leurs annales comme ayant été célébrée par violence et contre les règles de la justice.

Dans ce même temps, Épaminondas le Thébain, jouissant d'une immense réputation parmi ses concitoyens, con-

1. Première année de la CIVe olympiade ; année 364 avant J.-C.

Digitized by Google

voqua une assemblée générale dans laquelle il exhorta les Thébains à saisir l'empire de la mer. Dans un discours longuement médité il exposa l'utilité et la facilité de cette entreprise, et allégua entre autres que ceux qui étaient maîtres sur terre seraient aussi facilement maîtres sur mer. Il citait pour preuve les Athéniens qui, bien que, dans la guerre de Xerxès, ils eussent fourni deux cents navires, avaient été soumis aux Lacédémoniens qui n'en avaient fourni que dix. Enfin, après avoir apporté beaucoup d'autres raisons à l'appui de sa proposition, il parvint à persuader les Thébains à prétendre à l'empire de la mer.

LXXIX. Le peuple décréta donc sur-le-champ la construction de cent trirèmes et un nombre égal de chantiers; en même temps il engagea les habitants de Rhodes, de Chio et de Byzance à le seconder dans son entreprise. Épaminondas lui-même fut envoyé avec une armée dans toutes ces villes, afin de tenir en bride le général athénien Lachès, qui commandait une flotte puissante et qui avait reçu la mission de s'opposer aux tentatives des Thébains. Épaminondas le força à quitter ces parages et maintint ces villes daus le parti des Thébains. Enfin, si cet homme avait vécu plus longtemps, les Thébains, de l'aveu de tout le monde, seraient devenus les maîtres sur terre et sur mer. Mais il mourut peu de temps après, d'une mort héroïque, dans la bataille de Mantinée, en procurant à sa patrie la plus brillante victoire; et avec lui tomba immédiatement la grandeur des Thébains. Mais nous en parlerons plus loin avec détail. Pour lors les Thébains résolurent de marcher sur Orchomène. Voici pourquoi. Quelques bannis, voulant donner à Thèbes une constitution aristocratique, invitèrent trois cents cavaliers orchoméniens à prendre part à cette entreprise. Ces cavaliers, qui sortaient d'habitude à un jour fixe de Thèbes pour passer la revue, convinrent entre eux de choisir ce moment pour l'exécution du projet. Beaucoup d'autres personnes s'y étaient associées, et arrivèrent également au moment indiqué. Mais les instigateurs du complot se ravisèrent, dénoncèrent toute la trame aux béotarques et s'assurèrent, par la trahison de leurs complices,

Digitized by Google

le pardon de leurs crimes. Les magistrats se saisirent aussitôt des cavaliers d'Orchomène, et après les avoir fait comparaître devant l'assemblée, le peuple les condamna tous à mort; de plus, il décréta que les Orchoméniens seraient réduits à l'esclavage et leur ville rasée. Depuis longtemps les Thébains étaient ennemis des Orchoméniens; dans les temps héroïques, ils payaient aux Minyens un tribut dont ils furent délivrés ensuite par Hercule. Croyant donc le moment propice et se servant de quelque prétexte plausible pour justifier leur vengeance, les Thébains marchèrent sur Orchomène. Ils s'emparèrent de cette ville, tuèrent tous les habitants adultes, et vendirent les enfants et les femmes comme esclaves.

LXXX. A cette même époque les Thessaliens étaient en guerre avec Alexandre, tyran de Phères. Vaincus dans plusieurs batailles, ils avaient perdu beaucoup de monde. Ce fut alors qu'ils envoyèrent des députés aux Thébains pour leur demander des secours et Pélopidas pour chef; car ils savaient que celui-ci était personnellement irrité contre le tyran Alexandre qui l'avait jeté en prison, et ils le connaissaient en même temps pour un homme renommé par sa bravoure et son talent stratégique. Les Béotiens se réunirent en une assemblée générale, et, après avoir pris connaissance de la mission des envoyés, ils accordèrent tout ce que les Thessaliens leur demandaient. Ils firent partir sur-le-champ une armée de sept mille hommes, sous les ordres de Pélopidas. A moment où Pélopidas se mit en route à la tête de son armée, il arriva une éclipse de soleil. Ce phénomène répandit l'alarme; quelques devins déclarèrent que, par le départ de l'armée, Thèbes allait perdre son soleil, paroles qui présagèrent la mort de Pélopidas. Mais ce général n'en continua pas moins sa marche, poussé par la fatalité. Arrivé en Thessalie, il trouva Alexandre occupant une position très-forte avec plus de vingt mille hommes; il établit son camp en face l'ennemi, et, après jonction avec les troupes auxiliaires des Thessaliens, il engagea le combat. Alexandre eut l'avantage, grâce à la disposition qu'il occupait. Pélopidas, empressé

Digitized by Google

de décider, par sa propre valeur, le sort de la bataille, marcha droit sur Alexandre. Le tyran tint ferme avec son corps d'élite; la mêlée devint sanglante : Pélopidas fit des prodiges de valeur; tout le champ de bataille autour de lui fut jonché de cadavres. Enfin, s'exposant aux plus graves dangers, il mit l'ennemi en déroute et remporta la victoire. Mais cette victoire lui coûta la vie; criblé de blessures, il mourut en héros. Alexandre, une seconde fois mis en déroute et pressé de tous côtés, fut obligé, par une capitulation, de rendre aux Thessaliens toutes les villes qui faisaient le sujet de la guerre, de restituer au pouvoir des Béotiens les Magnètes et les Achéens de la Phthiotide, en un mot, de se contenter de la souveraineté de Phères et du titre d'allié des Béotiens.

LXXXI. Bien qu'ils eussent remporté une victoire signalée, les Thébains publiaient partout que la mort de Pélopidas était pour eux une défaite. La perte de cet illustre général leur parut avec raison un revers plus grand que leur victoire. En effet, il avait rendu de nombreux et d'immenses services à sa patrie, et contribué le plus à l'accroissement de la puissance des Thébains. Dans l'entreprise des bannis qui reprirent la Cadmée, ce fut à lui que, de l'aveu de tout le monde, on dut le succès, et ce premier succès fut la source de tous ceux que les Thébains obtinrent par la suite. Dans la bataille de Tégée[1], Pélopidas qui commandait seul comme béotarque, mit en déroute les Lacédémoniens, les plus puissants des Grecs. Aussi les Thébains célébrèrent-ils cette victoire signalée en élevant le premier trophée sur les Lacédémoniens. Dans la bataille de Leuctres, il était à la tête de la cohorte sacrée[2] qui enfonça les lignes spartiates et décida de la victoire. Dans les diverses campagnes dirigées contre Lacédémone, il eut sous ses ordres plus de soixante-dix mille hommes, et éleva à la porte même de Sparte un trophée,

1. Wesseling pense qu'il faut lire *Tégyre*, près d'Orchomène, d'après Plutarque (*Pelopidas*).

2. La cohorte sacrée se composait de trois cents hommes d'élite. Elle fut créée par Gorgidas. Voyez Plutarque (*Pelopidas*).



Digitized

monument de la déroute des Lacédémoniens, qui jusqu'alors n'avaient jamais été attaqués sur leur territoire. Envoyé auprès du roi des Perses, au sujet du traité de paix universelle de la Grèce, il prit à cœur l'intérêt de Messine, que les Thébains reconstruisirent trois cents ans après sa destruction. Enfin, il combattit Alexandre qui avait des troupes bien plus nombreuses que lui, et remporta une victoire éclatante en même temps qu'il eut une mort glorieuse. La renommée de sa bravoure était si grande auprès de ses concitoyens, que, depuis le retour des bannis à Thèbes jusqu'à sa mort, aucun citoyen n'a osé lui disputer le rang de béotarque qu'il conserva toute sa vie. L'histoire devait ce tribut d'éloges aux qualités éminentes de Pélopidas.

Dans ce temps, Cléarque, natif d'Héraclée, dans le Pont, aspira à la tyrannie. Il vint à bout de son entreprise ; ayant pris pour modèle Denys, tyran des Syracusains, il déploya beaucoup de magnificence à Héraclée, et régna douze ans.

A la même époque, Timothée, général des Athéniens, commandant à la fois l'armée de terre et les forces navales, s'empara, après un siége, de Torone et de Potidée, et alla au secours des Cyzicéniens qui étaient alors assiégés.

LXXXII. Chariclide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Emilius Mamercus et Lucius Sextius Latéranus[1]. Dans cette année, les Arcadiens et les Pisans, qui avaient en commun présidé les jeux olympiques, se rendirent maîtres du temple et des trésors qu'il renfermait[2]. Les Mantinéens avaient appliqué à leurs propres usages une grande partie des offrandes sacrées. Ces sacriléges tenaient donc beaucoup à entretenir la guerre contre les Éliens, afin que, si la paix venait à se conclure, ils ne fussent pas obligés de rendre compte de ce qu'ils avaient ravi. Mais, comme les autres Arcadiens inclinaient

1. Deuxième année de la CIVe olympiade ; année 363 avant J.-C.
2. Le temple de Jupiter en Élide.

Digitized by Google

pour la paix, la discorde éclata parmi ces peuples. Il se forma deux factions; l'une avait à sa tête les Tégéates, l'autre les Mantinéens. La querelle s'envenimant de plus en plus, on eut recours aux armes; les Tégéates envoyèrent des députés aux Béotiens pour solliciter leur intervention. Les Béotiens firent partir une armée considérable sous les ordres d'Épaminondas, qui vint au secours des Tégéates. Les Mantinéens redoutant la puissance des Béotiens et la renommée d'Épaminondas, envoyèrent de leur côté des députés aux ennemis les plus déclarés des Béotiens, aux Athéniens et aux Lacédémoniens, pour les engager à leur fournir des secours. Des corps auxiliaires furent promptement fournis, de part et d'autre, et le Péloponnèse devint le théâtre de combats nombreux et sanglants.

Les Lacédémoniens, qui étaient les plus voisins, envahirent d'abord l'Arcadie. Épaminondas arriva en ce même moment à la tête de son armée; à peu de distance de Mantinée, il apprit que les Lacédémoniens en masse ravageaient le territoire des Tégéates. Jugeant donc que la ville de Sparte était laissée sans défense, il résolut de frapper un grand coup. Il profita de la nuit pour s'avancer sur Sparte. Agis[1], roi des Lacédémoniens, se défiant de l'astuce d'Épaminondas, prit toutes les mesures nécessaires pour conjurer l'orage; il fit immédiatement partir quelques courriers crétois qui, devançant Épaminondas, vinrent avertir ceux qui étaient restés à Sparte que les Béotiens se dirigeaient en toute hâte sur Lacédémone, pour ravager la ville. Il annonça lui-même qu'il arriverait le plus promptement possible au secours de la patrie, et ordonna aux habitants de défendre leur ville avec intrépidité.

LXXXIII. Les Crétois apportèrent rapidement ce message qui sauva la patrie des Lacédémoniens d'un danger inattendu; car si cet avertissement n'était pas arrivé à temps, Épaminondas serait à l'improviste tombé sur Sparte. Si on voulait comparer avec impartialité la prévoyance de ces

1. Le roi des Lacédémoniens s'appelait alors Agésilas, dont Xénophon a fait un éloge peut-être immérité. Voyez les notes de Palmérius et Wesseling, dans le tome VI, p. 669 de l'édit. bipont.

deux généraux, on donnerait la palme au général lacédémonien. Épaminondas, pressé de franchir la distance qu'il avait à parcourir, marcha toute la nuit, et à la pointe du jour il se trouva aux portes de Sparte. Cependant Agésilas, à qui avait été laissée la défense de la ville, sur l'avertissement qu'il avait reçu des Crétois, avait pris aussitôt toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de résister à l'ennemi. Il fit monter sur le toit des maisons les enfants les plus âgés et les vieillards, et leur ordonna de repousser les ennemis qui tenteraient de pénétrer dans la ville. Quant aux jeunes gens en état de porter les armes, il les distribua dans les passages et les rues de la ville, et après avoir barricadé toutes les avenues abordables, il attendit de pied ferme l'assaut de l'ennemi. Épaminondas avait divisé son armée en plusieurs détachements, se proposant d'attaquer la ville sur tous les points à la fois ; mais lorsqu'il vit les dispositions qu'avaient prises les Spartiates, il reconnut aussitôt que son projet était découvert. Néanmoins, malgré ces dispositions et malgré la difficulté des lieux, il n'hésita pas à en venir aux mains ; bien qu'il eût beaucoup souffert, il ne se désista point de son entreprise et persévéra jusqu'au moment où l'armée des Lacédémoniens revint à Sparte. Alors les assiégeants étant soutenus par des troupes nombreuses, il leva le siége à l'entrée de la nuit.

LXXXIV. Averti par des prisonniers de guerre que les Mantinéens venaient de tous côtés au secours des Lacédémoniens, Épaminondas se mit en retraite et établit son camp à peu de distance de Sparte. Il fit ensuite prendre le repas à ses troupes et laissa quelques cavaliers dans le camp avec l'ordre d'allumer des feux jusqu'au matin, tandis que lui-même fit une marche forcée pour surprendre les détachements que l'ennemi avait laissés à Mantinée. Il franchit ainsi une longue distance et fondit le lendemain à l'improviste sur les Mantinéens. Mais son habileté fut encore en défaut, et il manqua l'entreprise. Un destin contraire lui enleva la victoire, car au moment même où il approchait d'une ville sans défense, il arrivait du côté opposé de Man-

Digitized by Google

tinée un corps auxiliaire envoyé par les Athéniens ; ce corps était formé de six mille hommes, et avait pour chef Hégéloque, un des citoyens les plus considérés d'Athènes. Celui-ci fit entrer dans la ville un détachement suffisant, et se disposa au combat avec le reste de ses troupes. Aussitôt apparurent à leur tour les Lacédémoniens et les Mantinéens qui, appelant à eux tous leurs alliés, se tinrent prêts à livrer une bataille décisive. Les Éliens, les Lacédémoniens, les Athéniens, et quelques autres alliés, au nombre de plus de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, étaient venus au secours des Mantinéens. Les Tégéates avaient pour auxiliaires les peuples les plus puissants de l'Arcadie, les Achéens, les Béotiens, les Argiens et quelques autres alliés, tirés du Péloponnèse ou du dehors. Toute cette armée s'élevait à plus de trente mille hommes d'infanterie et ne comptait pas moins de trois mille cavaliers.

LXXXV. Les deux armées étaient déjà en présence et prêtes à livrer une bataille décisive, lorsque les devins déclarèrent, d'après l'inspection des victimes, que les dieux promettaient une victoire égale des deux côtés. [Voici l'ordre de bataille.] Les Mantinéens, réunis à quelques autres Arcadiens, formaient l'aile droite, s'appuyant sur le renfort des Lacédémoniens ; venaient ensuite les Éliens, les Achéens et quelques autres alliés plus faibles, qui occupaient le centre; les Athéniens composaient l'aile gauche. Dans l'armée opposée, les Thébains étaient placés à l'aile gauche et s'appuyaient sur les Arcadiens ; l'aile droite était confiée aux Argiens. Le centre était occupé par les Eubéens, les Locriens, les Sicyoniens; puis par les Messéniens, les Maliens, les Ænians, les Thessaliens et les autres alliés. La cavalerie fut placée sur les flancs dans les deux armées. Ces dispositions prises, les deux armées s'avancèrent l'une vers l'autre, les trompettes sonnèrent la charge, les soldats poussèrent le cri de guerre dont le retentissement présageait la victoire. Le combat s'engagea d'abord aux flancs, entre la cavalerie ; des deux côtés on se surpassa en valeur. Si les cavaliers athéniens fléchirent devant les cavaliers thébains,

Digitized by Google

ce ne fut pas parce qu'ils manquaient de courage ni d'expérience militaire (car la cavalerie athénienne ne le cédait, sous ce rapport, à aucune autre cavalerie), mais parce que l'ennemi était bien supérieur en nombre et soutenu par des troupes légères. En effet, les Athéniens n'avaient que très-peu de gens de trait, pendant que les Thébains avaient trois fois plus d'archers et de frondeurs, qu'ils avaient fait venir de la Thessalie. Car dans ce pays les hommes sont exercés à la guerre dès leur enfance et acquièrent ainsi une aptitude militaire qui décide du sort des batailles. Ainsi donc, accablés de traits lancés par les troupes légères et maltraités par la cavalerie, les Athéniens furent ébranlés et mis en fuite. Mais à peine se trouvaient-ils hors des ailes qu'ils revinrent à la charge ; car malgré leur retraite ils ne rompirent point leur phalange, et, tombant aussitôt sur les Eubéens, ainsi que sur quelques mercenaires envoyés pour occuper les hauteurs voisines, ils leur livrèrent un combat sanglant et les firent tous passer au fil de l'épée. La cavalerie thébaine ne se mit point à la poursuite des fuyards ; elle se porta sur la phalange de l'infanterie, et tenta de l'enfoncer. Le combat devint acharné ; les Athéniens plièrent, et ils étaient déjà près de prendre la fuite, lorsque le commandant de la cavalerie des Éliens, qui était placé à l'arrière-garde, arriva à leur secours, et, rompant les rangs des Béotiens, fit changer la face du combat. La cavalerie des Éliens qui s'était ainsi montrée à l'aile gauche répara l'échec des alliés. A l'aile opposée, la cavalerie eut aussi un engagement, et le combat resta quelque temps indécis ; mais bientôt le nombre et la bravoure des cavaliers béotiens et thessaliens l'emportèrent : les Mantinéens furent forcés de céder, et ils se replièrent sur leur phalange en laissant beaucoup de monde sur le champ de bataille.

LXXXVI. Telle fut l'issue du combat entre les cavaliers. L'infanterie en vint aux mains à son tour; elle soutint de grandes et terribles luttes. On n'avait pas encore vu une armée de Grecs contre Grecs aussi nombreuse des deux côtés, ni de chefs aussi célèbres, ni de guerriers aussi puissants et braves. Les peuples les plus renommés pour leur

Digitized by Google

infanterie, les Béotiens et les Lacédémoniens, se trouvaient alors en face l'un de l'autre, prêts à se battre en désespérés. Ils se servirent d'abord de leurs lances qui, pour la plupart, furent brisées par la fréquence des coups. Ils en vinrent bientôt à l'épée, à la lutte corps à corps, et, malgré les nombreuses blessures qu'ils se portaient réciproquement, leur ardeur guerrière ne diminua point. Ce combat désespéré dura longtemps, et l'excès de bravoure qu'on y déployait des deux côtés laissa la victoire incertaine. Chacun, au mépris de sa vie, voulait se distinguer par un fait d'armes et laisser après soi une gloire immortelle. Le combat en était là lorsqu'Épaminondas jugea qu'il était temps de faire lui-même preuve de valeur pour décider la victoire. Il réunit donc autour de lui les meilleurs guerriers et tomba avec ce bataillon d'élite au milieu de l'armée ennemie. Ce fut à la tête de ce bataillon qu'il se précipita d'abord sur le chef des Lacédémoniens et le frappa d'un coup de lance. Répandant autour de lui l'épouvante et la mort, il enfonça la phalange ennemie. Les Lacédémoniens, étourdis de la bravoure d'Épaminondas et de la pesanteur des coups qu'il portait, lâchèrent pied et abandonnèrent le champ de bataille. Les Béotiens et les autres rangs qui leur succédaient continuèrent le carnage et amoncelèrent des monceaux de cadavres.

LXXXVII. Cependant les Lacédémoniens, s'apercevant qu'Épaminondas se livrait avec trop d'ardeur à leur poursuite, firent volte-face et se ruèrent tous sur lui. Aussitôt il fut accablé d'une grêle de flèches. Épaminondas tantôt évitait ces projectiles, tantôt les parait avec son bouclier, et il en arrachait quelques-uns de son corps qu'il renvoyait à l'ennemi pour sa propre défense; enfin il se battait en héros et était près de remporter la victoire, lorsqu'il reçut un coup mortel dans la poitrine. La lance se brisa et le fer resta dans la plaie; Épaminondas tomba épuisé. On se battit avec acharnement autour de son corps et on essuya des pertes réciproques; enfin, grâce à leur force physique, les Thébains parvinrent, quoique avec peine, à défaire les Lacédémoniens. Les Béotiens ne les poursuivirent pas long-

temps, mais ils revinrent sur leurs pas, considérant comme la chose la plus importante de rester maîtres de leurs morts[1].

Les trompettes sonnèrent donc la retraite, et la victoire paraissant douteuse, des deux côtés on éleva un trophée. En effet, les Athéniens qui avaient vaincu les Eubéens et les mercenaires occupant les hauteurs, étaient en possession des morts; et les Béotiens qui avaient mis en déroute les Lacédémoniens étaient de leur côté maîtres du champ de bataille et s'attribuaient la victoire. Ainsi, on resta quelque temps sans s'envoyer des députés pour traiter de l'enlèvement des morts; car personne ne voulait s'avouer vaincu. Enfin les Lacédémoniens envoyèrent les premiers des hérauts à ce sujet; et des deux côtés on donna la sépulture aux morts. Cependant, Épaminondas encore en vie avait été transporté dans le camp, et les médecins convoqués déclarèrent qu'il mourrait lorsqu'on aurait retiré le fer de la plaie. Il supporta la mort avec un courage héroïque. Il fit d'abord venir son écuyer et lui demanda si le bouclier était sauvé. L'écuyer répondit affirmativement. Puis, après avoir fait placer le bouclier devant ses yeux, Épaminondas demanda de quel côté était la victoire. L'écuyer répondit que les Béotiens étaient vainqueurs. » Eh bien, reprit-il, je puis mourir maintenant; » et il ordonna qu'on lui arrachât le fer. Ses amis qui l'environnaient éclatèrent en gémissements, et l'un d'eux s'écria en pleurant : « Ah! Épaminondas, faut-il que tu meures sans enfants. — De par Jupiter, reprit Épaminondas, cela n'est pas; car je laisse deux filles, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. » Le fer fut extrait, et Épaminondas expira tranquillement[2].

LXXXVIII. Comme nous nous sommes fait un devoir de payer à la mort de tous les braves un tribut d'éloges, il serait impardonnable de passer sous silence la fin d'un homme tel qu'Épaminondas. Je pense donc qu'Épaminon-

1. C'était une preuve qu'on était maître du champ de bataille

2. Comparez Cicéron, *Epistolæ ad familiares*, V, 12; *de Finibus*, II, 30; Pausanias, IX, 15; Justin, VI, 8.

das a surpassé tous les hommes de son temps, en science militaire, en douceur et en magnanimité. Et pourtant à cette époque il y eut aussi des hommes illustres : Pélopidas chez les Thébains ; Timothée, Conon, Chabrias et Iphicrate chez les Athéniens ; enfin Agésilas le Spartiate qui vivait un peu avant cette époque. Dans des temps plus reculés, à l'époque des guerres des Mèdes et des Perses, on rencontre Solon, Thémistocle, Miltiade, Cimon, Myronide, Périclès et quelques autres généraux chez les Athéniens ; en Sicile, Gélon, fils de Dinomène, et d'autres encore. Mais, lorsqu'on compare les qualités éminentes de tous ces hommes avec la science et la réputation militaires d'Épaminondas, on trouve ce dernier bien supérieur aux autres : chacun de ces hommes illustres offre un élément de gloire, tandis qu'Épaminondas réunit à lui seul toutes les grandes qualités : la vigueur du corps, la force de l'éloquence, l'élévation de l'âme, le désintéressement, la générosité et, avant tout, la bravoure et l'habileté stratégique. Tant qu'il vécut, sa patrie eut l'empire de la Grèce ; elle le perdit à la mort d'Épaminondas et alla en déclinant jusqu'à ce qu'enfin, par l'impéritie de ses chefs, elle fut réduite à l'esclavage et s'achemina vers sa ruine. Telle fut la fin d'Épaminondas, de cet homme qui s'était illustré par ses vertus.

LXXXIX. Après cette bataille, les Grecs, qui s'étaient disputé la victoire et qui tous avaient rivalisé d'ardeur guerrière, fatigués de leurs guerres continuelles, entrèrent en négociation et conclurent une paix générale ainsi qu'une alliance réciproque dans laquelle ils admirent également les Messéniens. Les Lacédémoniens, animés d'une haine implacable contre les Messéniens, refusèrent, pour ne pas se trouver en contact avec les Messéniens, de signer les conditions de la paix, et, seuls de tous les Grecs, ils restèrent exclus du traité.

Dans cette même année, et à la mort d'Épaminondas, Xénophon l'Athénien termine son histoire des Grecs. Anaximène de Lampsaque, qui a écrit l'histoire primitive des Grecs, en commençant à la théogénie et à l'origine du genre humain, termine également son ouvrage à la bataille de

Digitized by Google

Mantinée et à la mort d'Épaminondas. Cet ouvrage, qui comprend presque toute l'histoire des Grecs et des Barbares, est divisé en douze livres. Enfin Philistus, qui a écrit l'histoire de Denys le jeune, termine à la même époque son ouvrage, divisé en deux livres, comprenant un espace de cinq ans[1].

XC. Molon étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Lucius Génucius et Quintus Servilius[2]. Dans cette année, les peuples du littoral de l'Asie secouèrent le joug des Perses; quelques satrapes et généraux prirent part à cette révolte et déclarèrent la guerre à Artaxerxès. En même temps, Tachos, roi des Égyptiens, résolut de faire la guerre aux Perses; il équipa une flotte et leva une armée de terre. Il tira des villes grecques un grand nombre de soldats qu'il prit à sa solde, et engagea les Lacédémoniens à embrasser son parti. Les Spartiates étaient alors mécontents d'Artaxerxès, parce que ce fut par l'intervention de ce roi que les Messéniens avaient été compris dans le traité de paix générale que les Grecs venaient de conclure. Cette ligue formée contre les Perses força le roi à faire des préparatifs de guerre. Il lui fallait tout à la fois tenir tête au roi d'Égypte, aux villes grecques de l'Asie, aux Lacédémoniens et leurs alliés, ainsi qu'aux satrapes et généraux qui commandaient sur les côtes, et que la conspiration avait réunis. Parmi ces derniers, on remarquait surtout Ariobarzane, satrape de la Phrygie, qui, à la mort de Mithridate, était devenu maître du royaume de ce dernier[3]; Mausole, souverain de la Carie, de plusieurs forteresses et de villes considérables dont la principale était Halicarnasse, la métropole, avec une citadelle et le palais du roi; Oronte, satrape de la Mysie; Autophradate, satrape de la Lydie; enfin, les peuples d'origine ionienne, les Lyciens, les Pisidens, les Pamphiliens, les Ciliciens; puis les Syriens, les Phéniciens et presque tous les habitants de la côte. Ce soulèvement fut si général que le roi

1. Il ne nous reste rien des ouvrages d'Anaximène et de Philistus.
2. Troisième année de la CIVe olympiade; année 362 avant J.-C.
3. Voyez Cornelius Nepos, *Datames*, 10.

Digitized by Google

perdit la moitié de ses revenus et que le reste ne suffisait pas pour subvenir aux frais de la guerre.

XCI. Les rebelles choisirent Oronte pour généralissime. Dès qu'il fut investi du commandement suprême, et qu'il eut reçu des sommes considérables pour enrôler des troupes et pour payer d'avance à vingt mille hommes une année de solde, il trahit ceux qui s'étaient confiés à lui. Se flattant que le roi le comblerait de présents et lui donnerait toute la satrapie maritime s'il livrait les rebelles aux mains des Perses, il fit d'abord arrêter ceux qui lui apportaient l'argent et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Ensuite il livra aux émissaires du roi un grand nombre de villes et les troupes étrangères. Il se fit, dans la Cappadoce, une trahison semblable qui présentait cependant quelques circonstances particulières. Artabaze, général du roi, entra dans la Cappadoce avec une forte armée; Datame, satrape de cette province, marcha contre lui après avoir rassemblé une cavalerie nombreuse et vingt mille hommes de troupes étrangères qu'il avait prises à sa solde. Mais le beau-père de Datame qui commandait la cavalerie et qui voulait rentrer en grâce auprès du roi et veiller en même temps à sa propre sûreté, déserta la nuit avec toute sa cavalerie et gagna les rangs ennemis, ainsi qu'il en était convenu la veille avec Artabaze. Aussitôt Datame appela ses mercenaires sous les armes, et, leur promettant des récompenses, il se mit à la poursuite des déserteurs qu'il atteignit au moment où ils allaient joindre l'ennemi. Attaquant tout à la fois l'armée d'Artabaze et la cavalerie qui venait de le trahir; il tua tous ceux qui lui tombèrent sous la main. Artabaze, ne sachant à quoi s'en tenir, et soupçonnant que cette défection du beau-père de Datame n'était qu'un piége, ordonna à ses soldats de tailler en pièces les cavaliers transfuges. Mithrobarzane [c'était le nom de ce beau-père], attaqué ainsi des deux côtés et traité comme un traître, fut réduit aux abois. Il ne lui resta d'autre moyen que de recourir à la force; il se battit contre les deux assaillants et fit un grand carnage. Enfin, après avoir perdu plus de dix mille hommes, Datame fit sonner la retraite et rappela ses sol-

Digitized by Google

dats de la poursuite des fuyards. Tout ce qui resta encore de cette cavalerie se réunit à Datame qui accorda le pardon demandé; quelques autres cavaliers, au nombre de cinq cents, ne sachant quel parti prendre, furent enveloppés par Datame et tués à coups de traits. Datame, déjà célèbre par ses connaissances stratégiques, ajouta encore dans cette circonstance à sa réputation de bravoure et de science militaire. Le roi Artaxerxès, instruit de cela, eut hâte de se défaire d'un chef aussi habile et le fit périr traîtreusement.

XCII. Tandis que ces événements avaient lieu, Rhéomithrès avait été envoyé par les rebelles en Égypte auprès du roi Tachos; il revint en Asie avec cinq cents talents[1] d'argent et cinquante vaisseaux longs, et aborda à Leucé. Il appela dans cette ville plusieurs chefs des insurgés, les fit arrêter et les envoya chargés de chaînes à Artaxerxès; et, quoiqu'il fût lui-même au nombre des rebelles, il rentra, par le service de sa trahison, en grâce auprès du roi. Cependant Tachos, roi d'Égypte, avait fait des préparatifs de guerre; il avait équipé à grands frais deux cents trirèmes et pris à sa solde dix mille hommes d'élite qu'il avait fait venir de la Grèce; il avait, en outre, mis en campagne quatre-vingt mille fantassins égyptiens. Le corps des mercenaires était commandé par Agésilas le Spartiate, qui avait été envoyé par les Lacédémoniens avec un secours de mille hoplites; c'était un général admiré pour sa bravoure et son expérience militaire. La flotte était sous les ordres de Chabrias l'Athénien. Chabrias n'avait point été envoyé au nom du peuple athénien : il servait en son nom privé dans l'armée du roi. Enfin le roi s'était lui-même réservé le commandement en chef, contre l'avis d'Agésilas qui lui conseillait de rester en Égypte et de faire conduire la guerre par ses généraux. Mais le roi ne se rendit point à ce sage conseil. L'armée s'était déjà mise en mouvement et campait aux environs de la Phénicie, lorsque le roi apprit que le gouverneur de l'Égypte s'était révolté, avait entraîné dans l'in-

1. Deux millions sept cent cinquante mille francs.

surrection Nectanebus, fils de Tachos, et lui avait envoyé des émissaires pour l'engager à s'emparer du trône. Cette insurrection alluma une guerre sérieuse. Nectanebus[1] commandait sous le roi les troupes égyptiennes et avait mission de quitter la Phénicie pour aller assiéger les villes de la Syrie. Initié à la conspiration tramée contre son père, Nectanebus chercha à gagner les chefs par des récompenses et les soldats par des promesses. Enfin toute l'Égypte étant tombée au pouvoir des insurgés, Tachos, saisi de frayeur, n'hésita pas à traverser l'Arabie pour se rendre auprès du roi des Perses et implorer le pardon de ses fautes. Artaxerxès non-seulement lui pardonna, mais encore lui confia le commandement des troupes de l'armée destinée à marcher contre les Égyptiens.

XCIII. Peu de temps après mourut Artaxerxès, roi des Perses, après un règne de quarante-trois ans. Il eut pour successeur Ochus, qui régna vingt-trois ans. En souvenir du règne heureux et pacifique d'Artaxerxès on ordonna que tous les rois, ses successeurs, prissent le surnom d'Artaxerxès. Dans cet intervalle, le roi Tachos était retourné auprès d'Agésilas[2]. Nectanebus, qui aspirait à la royauté, marcha contre Tachos à la tête de plus de cent mille hommes, et le provoqua à se battre pour la royauté. Agésilas, voyant que le roi n'osait pas risquer un combat, l'exhorta à prendre courage, ajoutant que la victoire dépendait, non pas du nombre, mais de la bravoure des guerriers. Mais, comme le roi ne se rendit point à ses exhortations, Agésilas fut obligé de se réfugier avec lui dans une grande ville d'Égypte. Les Égyptiens en firent d'abord le siége; et, après avoir perdu beaucoup de monde dans les combats qu'ils avaient livrés sous les murs, ils entourèrent la ville d'une enceinte et d'un fossé. Ces travaux furent promptement exécutés, grâce au nombre de bras qui y étaient employés. Les vivres ayant été épuisés, Tachos

1. Ce nom est écrit indifféremment *Nectanebus*, *Nectanabis*, *Nectabius*.

2. Diodore confond ici Tachos avec Nectanebus, erreur facile à corriger d'après Plutarque (*Agesilas*), Xénophon et Cornelius Nepos.

Digitized by Google

perdit tout espoir de salut. Cependant Agésilas ranima le courage des soldats, attaqua pendant la nuit les ennemis et sauva toute l'armée d'une façon inespérée. Les Égyptiens se mirent à leur poursuite, et, comme le pays était plat, ils comptaient envelopper facilement les ennemis et les tailler tous en pièces. Mais Agésilas s'établit dans une position défendue de chaque côté par un canal construit de main d'homme, et attendit le choc des assaillants. Disposant ainsi son armée de manière à tirer profit de sa position et l'appuyant aux rives du fleuve, il engagea le combat. Les Égyptiens ne trouvèrent aucune ressource dans leurs forces supérieures; les Grecs qui les surpassaient de beaucoup en valeur, en tuèrent un grand nombre, et mirent le reste en fuite. Après cette victoire, Tachos reprit facilement le trône d'Égypte, et Agésilas, qui seul l'avait aidé dans cette entreprise, fut honoré par des présents convenables. Pendant le retour dans sa patrie, en passant par Cyrène, Agésilas mourut; son corps, embaumé avec du miel[1], fut transporté à Sparte où il reçut des funérailles royales. Tels sont les événements arrivés en Asie dans le cours de cette année.

XCIV. Dans le Péloponnèse, les Arcadiens n'avaient observé que pendant un an le traité de paix générale conclu après la bataille de Mantinée. Ils avaient recommencé la guerre. Il était stipulé sous la foi du serment que tous ceux qui avaient pris part à la bataille rentreraient dans leurs foyers. Or, Mégalopolis avait réuni à elle plusieurs villes des environs, qui étaient mécontentes de ce changement de demeure; et, comme les habitants de ces dernières villes étaient rentrés dans leurs anciens foyers, les Mégalopolitains employèrent la force pour les faire revenir. Ce fut là l'origine d'un conflit sérieux : les habitants des petites villes demandèrent du secours aux Mantinéens, et parmi les autres Arcadiens, aux Éliens et à tous les alliés qui

1. Le miel ou plutôt la cire dont on enduisait le cadavre, formait une espèce de vernis qui devait s'opposer à l'absorption de l'humidité et de l'oxygène de l'air, par conséquent empêcher la putréfaction. Ce moyen d'embaumement, qui n'était pas à dédaigner, paraît avoir été particulièrement en usage chez les Spartiates.

avaient pris part à la bataille de Mantinée. Les Mégalopolitains appelèrent à leur secours les Athéniens, qui s'empressèrent de faire partir trois mille hoplites et trois cents cavaliers sous les ordres de Pammène. Ce général pénétra dans le territoire de Mégalopolis, saccagea plusieurs petites villes, intimida quelques autres et força les habitants à transporter leur domicile à Mégalopolis. Voilà comment se terminèrent les troubles qui s'étaient élevés au sujet de cette transmigration.

L'historien Athanas de Syracuse commence à cette époque son histoire de Dion. Cet ouvrage, divisé en treize livres, comprend en un seul livre l'espace de sept ans dont le récit était resté inachevé par Philiste; il rétablit ainsi en détail la suite de l'histoire.

XCV. Nicophème étant archonte d'Athènes, Caïus Sulpicius et Caïus Licinius furent nommés consuls à Rome [1]. Dans cette année, Alexandre, tyran de Phères, envoya des navires pirates croiser dans les eaux des Cyclades; il s'empara de force de quelques-unes de ces îles, fit un grand nombre de prisonniers, débarqua à Péparéthos une troupe de mercenaires et bloqua la ville. Les Athéniens qui étaient venus au secours des Péparéthiens avec des troupes laissées sous le commandement de Léosthène, furent eux-mêmes attaqués. Les Athéniens [2] observaient les mouvements des soldats d'Alexandre cantonnés à Panorme [3], lorsqu'ils furent assaillis à l'improviste par Alexandre le tyran qui remporta un succès signalé. Non-seulement il parvint à sauver du danger son détachement qui stationnait à Panorme, mais il prit cinq trirèmes aux Athéniens, une aux Péparéthiens et fit six cents prisonniers. Les Athéniens, irrités contre Léosthène, l'accusèrent de trahison, le condamnèrent à mort et vendirent ses biens à l'enchère. Charès fut envoyé à la place de Léosthène pour commander la flotte. Ce général redoutait l'ennemi, et se conduisait injustement envers

1. Quatrième année de la CIVe olympiade; année 461 avant J.-C.
2. Le texte est ici tronqué.
3. Ilot situé près du littoral de la Macédoine.

les alliés. Car, arrivé à Corcyre, ville alliée d'Athènes, il y fomenta de grands troubles, suivis de meurtres et de brigandages nombreux; c'est ce qui fit décrier le peuple athénien auprès de ses alliés. Ainsi, Charès, après avoir commis d'autres crimes semblables, n'attira sur sa patrie que des malédictions.

Les historiens Dionysiodore et Anaxis[1], tous deux Béotiens, terminent dans cette année leur histoire [de la Grèce]. Quant à nous, qui avons raconté tous les événements arrivés avant le règne de Philippe, roi de Macédoine, nous terminons ici le présent livre, ainsi que nous l'avions annoncé au commencement. Dans le livre suivant, nous continuerons notre récit depuis l'avénement de Philippe jusqu'à sa mort, tout en y intercalant l'histoire des autres pays connus de la terre habitée

1. Aucun autre écrivain n'a mentionné l'historien *Anaxis*.

Digitized by Google

# LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE.

Philippe, fils d'Amyntas, monte sur le trône des Macédoniens. — Il remporte la victoire sur Argée, prétendant à la royauté. — Il bat les Illyriens et les Péoniens, et recouvre l'empire de ses ancêtres. — Lâcheté de Denys le jeune; fuite de Dion. — Dion, délivrant les Syracusains, bat Denys.— Chassé de sa patrie, Denys reconquiert Syracuse. — Fondation de Tauroménium en Sicile. — Événements arrivés dans la guerre d'Eubée, et dans la guerre des alliés. — Siége d'Amphipolis par Philippe; prise de la ville. — Philippe réduit en esclavage les Pydnéens; il exploite les mines d'or. — Fin de la guerre des alliés. — Ligue de trois rois contre Philippe. — Philomélus le Phocidien prend Delphes, viole le sanctuaire de l'oracle, et allume la guerre sacrée. — Histoire primitive de cet oracle. — Défaite et mort de Philomélus le Phocidien. — Onomarque occupe l'empire et se prépare à la guerre. — Les Béotiens viennent au secours d'Artabaze et sont victorieux des satrapes du roi. — Les Athéniens s'emparent de la Chersonèse et se la partagent au sort. — Philippe prend Méthone et rase la ville. — Philippe remporte une victoire sur les Phocidiens et les chasse de la Thessalie. — Onomarque le Phocidien défait Philippe dans deux batailles et le réduit aux abois. — Onomarque est victorieux des Béotiens, et prend Coronée. — Onomarque se mesure en Thessalie contre Philippe et les Thessaliens, et il est mis en déroute. — Il se pend, et les autres sont noyés comme sacriléges. — Phayllus, qui succède à l'empire, détruit un grand nombre d'offrandes d'argent et d'or. — En augmentant la solde, il parvient à réunir une multitude de mercenaires. — Il rétablit les affaires des Phocidiens. — En corrompant les villes et leurs gouverneurs, il se fait beaucoup d'alliés. — Les tyrans de Phères livrent leur ville à Philippe et deviennent les alliés des Phocidiens. — Combat des Phocidiens et des Béotiens près d'Orchimène; défaite des Thocaviens. — D'autres combats entre les mêmes près du Céphise et de Coronée; victoire des Béotiens. — Phayllus marche contre la Locride et soumet plusieurs villes. — Phayllus, atteint de consomption, expire misérablement. — Phalæcus succède à l'empire, et ayant conduit la guerre lâchement, il est chassé. — Troubles dans le Péloponnèse. — Artaxerxès, surnommé Ochus, reconquiert l'Égypte, la Phénicie et Cypre. — Philippe soumet les villes Chalcidiennes et détruit les plus distinguées d'entre elles. — Enquête sur la dépense de l'argent sacré; châtiment des dilapidateurs. — Les Phocidiens se réfugient dans le temple d'Apollon, au nombre de cinq cents; ils



Digitized by Google

sont consumés par le feu miraculeusement. — Fin de la guerre phocidienne. — Les complices des Phocidiens sacriléges éprouvent tous l'effet de quelque vengeance divine. — Descente de Timoléon en Sicile; ses actes jusqu'à sa mort. — Périnthe et Byzance sont assiégées par Philippe. — Bataille de Chéronée entre Philippe et les Athéniens; défaite des Athéniens. — Les Grecs nomment Philippe généralissime. — Philippe, sur le point de passer en Asie, tombe victime d'un assassinat.

I. Tout historien doit, dans ses compositions, exposer en détail les actes des rois ou des cités depuis leur origine jusqu'à leur fin. C'est ainsi que le lecteur comprend aisément l'histoire et se la grave dans la mémoire. En effet, si le récit est tronqué et si le commencement ne se lie pas avec la fin, il n'intéresse qu'à demi le lecteur qui aime à s'instruire, tandis qu'un récit bien coordonné constitue un travail historique vraiment attrayant. Autant que le sujet de la matière le permet, il importe que l'historien ne s'écarte jamais de ce principe.

Arrivés à l'histoire de Philippe, fils d'Amyntas, nous essayerons d'exposer dans ce livre tous les actes de ce roi qui occupa pendant vingt-quatre ans le trône de Macédoine. La Macédoine devint, par les efforts de Philippe, un des plus grands empires d'Europe. Ce roi est réellement le fondateur de sa dynastie; il avait trouvé la Macédoine sujette de l'Illyrie : il la laissa maîtresse de peuples et d'États puissants et nombreux. Grâce à son génie, il obtint, du consentement des villes, le commandement sur toute la Grèce. Pour avoir châtié les profanateurs de Delphes et délivré l'oracle, il devint membre du conseil des amphictyons; et, comme prix de sa piété envers les dieux, il reçut le droit de suffrage ôté aux Phocidiens qu'il avait vaincus. Après avoir dompté par la guerre les Illyriens, les Péoniens, les Thraces, les Scythes et les autres nations du voisinage, il conçut le projet de renverser l'empire des Perses. Il fit passer des troupes en Asie et délivra les villes grecques; mais au milieu de ces préparatifs, il fut enlevé par le destin, léguant à son fils Alexandre des forces si considérables qu'elles rendaient inutiles le secours des al-

Digitized by Google

liés pour renverser la monarchie perse. Tous ces succès, il ne les devait point à la fortune, mais à ses propres talents. Philippe fut un des rois les plus distingués par son habileté stratégique, sa bravoure et sa grandeur d'âme. Mais n'anticipons point dans cette préface sur des faits que nous allons raconter en détail, après avoir repris les choses d'un peu plus haut.

II. Sous l'archontat de Callimède, on célébra la CVe olympiade, dans laquelle Porus de Cyrène fut vainqueur à la course du stade, et les Romains nommèrent consuls Cnéius Génucius et Lucius Emilius[1]. A cette époque, Philippe, fils d'Amyntas et père de cet Alexandre qui subjugua les Perses, monta sur le trône de Macédoine dans les circonstances que nous allons faire connaître. Amyntas, battu par les Illyriens, fut forcé à payer tribut aux vainqueurs. Or, les Illyriens avaient reçu en otage Philippe, le plus jeune de ses fils, et l'avaient déposé entre les mains des Thébains. Ceux-ci confièrent ce jeune homme au père d'Épaminondas, avec la recommandation d'en avoir soin et de lui donner une éducation convenable. Épaminondas avait alors pour précepteur un philosophe de l'école de Pythagore. Philippe fut donc instruit, en même temps qu'Épaminondas, dans les doctrines pythagoriciennes. Les deux disciples, doués de dispositions heureuses et de l'amour de l'étude, se distinguèrent par leurs talents. Épaminondas, bravant les périls de la guerre, procura à sa patrie la suprématie inattendue sur la Grèce. Philippe, parti des mêmes principes, ne le céda point en gloire à Épaminondas.

Après la mort d'Amyntas, Alexandre, l'aîné de ses fils, hérita de la couronne, mais il périt bientôt par la trahison de Ptolémée l'Alorite, qui usurpa le trône. Celui-ci fut à son tour tué par Perdiccas, qui fut proclamé roi. Perdiccas fut vaincu par les Illyriens, dans une grande bataille, et il tomba au moment décisif. Son frère, Philippe, s'échappa de Thèbes, où il était retenu en otage, et devint roi de la Macédoine, royaume alors bien affaibli. Les Macédoniens

1. Première année de la CVe olympiade; année 360 avant J.C

Digitized by Google

avaient perdu plus de quatre mille hommes dans la défaite qu'ils venaient d'essuyer; le reste de l'armée, effrayé de la puissance des Illyriens, n'osait point continuer la guerre. Dans cet intervalle, les Péoniens, qui habitent les frontières de la Macédoine, ravagèrent la campagne, bravant les Macédoniens. Les Illyriens rassemblèrent de nombreuses troupes et se disposèrent à marcher contre la Macédoine. Un certain Pausanias, allié à la famille royale, chercha, avec l'aide du roi de Thrace, à s'emparer du trône de Macédoine. D'un autre côté, les Athéniens, qui n'aimaient pas Philippe, lui opposèrent, comme prétendant à la royauté, Argée auquel ils envoyèrent le général Mantias avec trois mille hoplites et avec une flotte considérable.

III. Les Macédoniens furent fort alarmés de leur défaite et des dangers qui les menaçaient de toutes parts. Mais Philippe ne partagea point ces alarmes, et ne s'effraya point de la situation critique dans laquelle il se trouvait. Il réunissait fréquemment les Macédoniens en assemblée, et ranimait, par son éloquence, leur courage abattu. Il donna à ses troupes une meilleure organisation, perfectionna les armements et occupa les soldats à des exercices continuels pour les habituer à la guerre. Il imagina de donner plus d'épaisseur aux rangs, à l'imitation du *synaspisme*[1] des héros de la guerre de Troie, et fut l'inventeur de la phalange Macédonienne. Il était affable dans ses entretiens, et s'attirait l'affection de la multitude par des récompenses et par des promesses. Il songeait sans cesse à parer les dangers nombreux qui le menaçaient. Voyant que c'était uniquement pour arriver à la possession d'Amphipolis que les Athéniens lui avaient opposé Argée comme prétendant à la royauté, Philippe évacua cette ville spontanément et la laissa se gouverner par elle-même. Il envoya aux Péoniens une députation, corrompit les uns par des présents, gagna les autres par des promesses, et parvint ainsi à conclure avec eux un traité de paix dans un moment opportun. Il réussit de même à faire avorter l'expédition de

1. *Iliade*, liv. XIII, v. 131. Comparez Quinte-Curce, III, 2.

Digitized by Google

Pausanias en gagnant ce chef qui devait rétablir le roi de Thrace sur son trône.

Cependant Mantias, général des Athéniens, aborda à Méthone[1]; il y établit sa station et détacha Argée avec le corps des mercenaires pour marcher contre Æges. Arrivé dans cette ville, Argée engagea les habitants à prendre part à cette expédition et à l'aider à s'emparer du trône de Macédoine ; mais sa proposition n'ayant pas été accueillie, il revint à Méthone. Philippe apparut alors à la tête de son armée, engagea un combat, tua un grand nombre de mercenaires, et obligea le reste à se réfugier sur une hauteur. Philippe relâcha ces derniers par capitulation, après avoir obtenu l'extradition des transfuges. Par cette première victoire Philippe rendit les Macédoniens plus courageux dans les combats qu'ils eurent à soutenir dans la suite.

Dans cet intervalle, les Thasiens fondèrent la ville de Crénides, qui reçut plus tard le nom de Philippi, du nom du roi qui y envoya de nombreux colons.

L'historien Théopompe de Chio commence ici son histoire de Philippe, composée en cinquante-huit livres, dont cinq sont d'une origine incertaine[2].

IV. Euchariste étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Servilius et Lucius Génucius[3]. Dans cette année, Philippe envoya des députés à Athènes pour engager le peuple à conclure un traité de paix depuis

1. Ville de Macédoine, qu'il ne faut confondre avec son homonyme, ville du Péloponnèse.

2. Ἐξ ὧν πέντε διαφωνοῦσιν. Ce passage a beaucoup occupé les interprètes. Suivant J. Vossius (*Histor. Græc.* I, p. 32), διαφωνεῖν signifie ici *expirare*, *intercidere*, de manière que ἐξ ὧν πέντε διαφωνοῦσιν, signifierait : « dont cinq (livres) ont péri. » Cette version a été aussi adoptée par Miot. Mais la signification de διαφωνεῖν, appliquée surtout à des objets inanimés, et par conséquent entièrement privés de φωνή (voix), me paraît tout à fait invraisemblable. Il est vrai que Photius (*Biblioth.*, cod. CLXXVI) affirme que déjà de son temps il manquait les cinq derniers livres de Théopompe; mais Athénée (*Deipnosophist.*, XIII, 9), et Stephanus le lexicographe (in Καρύα et Μεσσαπέαι), antérieurs à Photius, citent les livres LV, LVI et LVII de Théopompe.

3. Deuxième année de la CVe olympiade; année 359 avant J.-C.

Digitized by

qu'il avait renoncé à toute prétention sur Amphipolis. Il était ainsi délivré de la guerre avec les Athéniens, lorsqu'il apprit la mort d'Agis, roi des Péoniens. Philippe résolut de profiter du moment pour attaquer cette nation. Il envahit donc la Péonie, défit les Barbares en bataille rangée, et les força à se soumettre aux Macédoniens. Il ne lui restait plus d'autres ennemis que les Illyriens, et il désirait ardemment les subjuguer. Il convoqua donc une assemblée générale dans laquelle il exhorta son armée à la guerre, en prononçant un discours approprié à la circonstance. Il pénétra dans l'Illyrie avec au moins dix mille fantassins et six mille cavaliers. Bardylis, roi des Illyriens[1], informé de la présence des ennemis, envoya d'abord des parlementaires pour traiter de la paix, à la condition que les deux parties belligérantes resteraient en possession des villes qu'elles occupaient alors. Philippe répondit qu'il désirait la paix, mais qu'il n'y consentirait que lorsque les Illyriens auraient évacué toutes les villes macédoniennes. Sur cette réponse, les députés revinrent sans avoir rien conclu. Bardylis, enhardi par ses succès antérieurs, et confiant en la valeur des Illyriens, se porta à la rencontre des ennemis avec une armée de dix mille fantassins d'élite et cinq cents cavaliers. A mesure que les deux armées s'approchaient l'une de l'autre, les soldats élevèrent un immense cri de guerre et engagèrent vivement le combat. Philippe, commandant l'aile droite et l'élite des guerriers macédoniens, avait ordonné à sa cavalerie de se détacher pour prendre les Barbares en flanc, tandis que lui-même les attaquerait de front. Le combat fut acharné. Les Illyriens se formèrent en carré et soutinrent le choc courageusement. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur, et la victoire resta d'abord longtemps indécise. Un grand nombre de guerriers périrent, beaucoup d'autres furent blessés, et les pertes se balançant des deux côtés, l'issue du combat demeura douteuse. Enfin les cavaliers macédoniens pressèrent l'ennemi sur les

1. Cicéron, *de Officiis*, I, 11, fait mention de Bardylis, qui de charbonnier était devenu roi.

Digitized by Google

flancs et par derrière ; Philippe, combattant lui-même en héros à la tête de sa troupe d'élite, força le gros de l'armée illyrienne à prendre la fuite. Il poursuivit les ennemis à une grande distance, et, après leur avoir fait beaucoup de mal, il fit sonner le rappel des Macédoniens, éleva un trophée et ensevelit les morts. Les Illyriens entrèrent en négociation, et obtinrent la paix, à la condition que les Illyriens retireraient leurs garnisons de toutes les villes macédoniennes. Les Illyriens perdirent dans cette bataille plus de sept mille hommes.

V. Après avoir parlé des événements qui se sont passés en Macédoine et en Illyrie, nous allons passer à l'histoire des autres nations. Et d'abord, en Sicile, Denys le jeune, tyran de Syracuse, qui venait de succéder à son père, était demeuré dans l'inaction, masquant son oisiveté par l'amour de la paix. C'est ainsi qu'il renonça à une guerre héréditaire, et fit la paix avec les Carthaginois. De même, après avoir fait mollement quelque temps la guerre aux Lucaniens, sur lesquels il avait enfin remporté plusieurs avantages, il mit volontiers un terme aux hostilités. Il fonda dans l'Apulie deux villes qui devaient offrir une rade sûre à ceux qui naviguaient dans la mer Ionienne ; car les Barbares qui habitaient ces côtes infestaient la mer de leurs nombreux bâtiments corsaires, et rendaient impossible aux navires marchands la navigation dans l'Adriatique. Après cela, il mena une vie pacifique, et fit cesser les exercices militaires. Enfin, il perdit tout à coup par sa nonchalance une des plus grandes souverainetés de l'Europe, cette tyrannie que son père se vantait d'avoir affermie avec des chaînes de fer[1]. Nous parlerons en détail des causes de cette chute.

VI. Céphisodote étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Caïus Lucinius et Caïus Sulpicius[2]. Dans cette année, Dion, fils d'Hipparinus, un des citoyens

1. Et non de *diamant*, comme l'ont rendu les interprètes. Car le mot ἀδάμας ne reçut que plus tard la signification de *diamant*.

2. Troisième année de la cv^e olympiade ; année 358.

les plus distingués de Syracuse, s'échappa de la Sicile, et, entraîné par sa grandeur d'âme, délivra les Syracusains, ainsi que les autres Siciliens. Voici à quelle occasion. Denys l'ancien avait eu des enfants de ses deux femmes ; la première, Locrienne de nation, lui avait donné Denys, qui hérita de la souveraineté ; de la seconde, fille d'Hipparinus, un des citoyens les plus considérés de Syracuse, il eut deux autres fils, Hipparinus et Narsée[1]. Dion, frère de cette seconde femme, avait fait de grands progrès en philosophie, et surpassa ses concitoyens en bravoure et en science militaire. D'une origine aussi noble et d'une grande élévation d'âme, Dion devint bientôt suspect au tyran, qui crut voir en lui un homme capable de renverser son empire. Tourmenté de ces appréhensions, Denys jugea à propos de se défaire de cet homme en le faisant arrêter et condamner à mort. Dion, averti du danger qui le menaçait, se cacha d'abord chez quelques-uns de ses amis. Il s'échappa ensuite de la Sicile et se rendit dans le Péloponnèse, accompagné de son frère Mégaclès et de Chariclide[2], qui commandait les troupes du tyran. Débarqué à Corinthe, il supplia les Corinthiens de l'aider à délivrer Syracuse de la tyrannie. Il leva donc des troupes mercenaires et fit de grands armements. Beaucoup de monde s'engagea à son service, et, après avoir réuni un grand nombre d'armes et de mercenaires, il loua deux vaisseaux de transport sur lesquels il embarqua et les armes et les troupes. Il sortit des eaux de Zacynthe pour se diriger vers Céphalonie et de là en Sicile. Il avait laissé derrière lui Chariclide qui devait conduire quelques trirèmes et plusieurs vaisseaux de transport en face de Syracuse.

VII. Pendant que ces événements se passaient, Andromaque de Tauroménium, père de l'historien Timée, homme opulent et magnanime, accueillit chez lui tous les habitants

1. Suivant Cornelius Nepos (*Dion*, I), l'un des fils de Denys s'appelait Nysée (*Nysaeus*) au lieu de Narsée (Ναρσαῖος).

2. Peut-être faudra-t-il lire ici Héraclide dont notre auteur parle plus bas (chap. 16), et dont Cornelius Nepos (*Dion*, V) fait également mention.

Digitized by Google

de Naxos qui avaient survécu à la destruction de leur ville par Denys. Il leur donna pour demeure une montagne appelée Taurus, voisine de Naxos; il y séjourna lui-même longtemps et donna à la ville le nom de Tauroménium. Cette ville eut un rapide accroissement, et ses habitants acquirent de grandes richesses. Elle devint une des villes les plus célèbres de la Sicile. Enfin, de nos jours, les Tauroménites ont été chassés de leur patrie par César[1], qui y fit passer une colonie romaine.

Pendant le cours de ces événements, les habitants de l'Eubée étaient livrés à des dissensions intérieures : les uns appelaient au secours les Béotiens, les autres les Athéniens; et la guerre devint générale. Il y eut plusieurs escarmouches dans lesquelles tantôt les Thébains, tantôt les Athéniens remportèrent la victoire. Mais il n'y eut point de bataille décisive. Après que l'île d'Eubée eut été ravagée par une guerre intestine, les factions ennemies, affaiblies par les pertes réciproques qu'elles avaient éprouvées, revinrent à de meilleurs sentiments et firent la paix entre elles. Les Béotiens rentrèrent donc chez eux et vécurent en repos. Quant aux Athéniens, après la rébellion des habitants de Chio, de Rhodes, de Cos et de Byzance, ils furent impliqués dans une guerre appelée la guerre sociale, qui dura trois ans. Charès et Chabrias commandaient les forces athéniennes. Ces généraux abordèrent à Chio où ils trouvèrent les auxiliaires qui avaient été envoyés aux habitants de cette île par les Byzantins, les Rhodiens, les Cosiens et par Mausole, souverain de Carie. Ils rangèrent leurs troupes en bataille et investirent la ville par terre et par mer. Charès, qui commandait l'armée de terre, s'approcha des murs et combattit les habitants qui étaient sortis de la ville pour l'attaquer. Chabrias, de son côté, entra dans le port et livra un combat naval opiniâtre; mais le bâtiment qu'il montait fut percé à coups d'éperon et mis hors de service; ceux qui montaient les autres navires cédèrent à la fatalité du moment et parvinrent à s'échapper. Chabrias, préférant une

1 L'empereur Auguste.

Digitized by

mort glorieuse à une défaite, continua à se battre sur son navire jusqu'à ce qu'il expirât couvert de blessures.

VIII. A cette même époque, Philippe, roi des Macédoniens, défit les Illyriens dans une grande bataille, et, après avoir rangé sous sa domination tous les habitants jusqu'au lac Lychnitis, il retourna chez les Macédoniens. Il conclut avec les Illyriens une paix glorieuse et s'acquit auprès des Macédoniens une grande réputation pour avoir relevé, grâce à sa valeur, les affaires de l'État. Cependant les habitants d'Amphipolis n'aimaient pas Philippe. Celui-ci, ayant plusieurs motifs pour leur faire la guerre, marcha contre eux à la tête d'une puissante armée; il fit approcher des murs les machines de guerre, livra des assauts vigoureux et fréquents, et ouvrit à coups de bélier une brèche, par laquelle il pénétra dans la ville. Il s'en rendit maître après avoir tué un grand nombre d'ennemis. Il condamna à l'exil tous ceux qui étaient mal disposés contre lui, et traita les autres avec humanité. La possession de cette ville, située sur les frontières de la Thrace, contribua beaucoup, par sa position avantageuse, à l'accroissement de la puissance de Philippe. Bientôt après, ce roi soumit Pydna, fit alliance avec les Olynthiens et promit de leur procurer Potidée dont les Olynthiens désiraient depuis longtemps s'emparer. Les Olynthiens habitaient une ville importante : en raison de sa population, elle était d'un grand poids dans les chances de la guerre; c'était un objet de lutte pour ceux qui ambitionnaient d'agrandir leur puissance. Aussi les Athéniens et Philippe firent-ils chacun tous ses efforts pour attirer Olynthe dans leur alliance. Cependant Philippe prit Potidée d'assaut, chassa de cette ville la garnison athénienne qu'il traita humainement, et la renvoya à Athènes; car il redoutait beaucoup le peuple athénien ainsi que l'autorité et la gloire de leur cité. Quant à Pydna, il en vendit les habitants comme esclaves et livra la ville aux Olynthiens, auxquels il donna en même temps la possession de ce territoire. Il se rendit ensuite dans la ville de Crénides dont il augmenta la population et lui donna,

Digitized by Google

d'après lui, le nom de Philippi[1]. Dans cette contrée se trouvent des mines d'or qui avaient produit jusqu'alors de très-faibles revenus. Il en poussa l'exploitation au point d'en tirer annuellement plus de mille talents[2]. Ce fut là la source de ces immenses richesses qui ont tant contribué à la puissance du royaume macédonien. Il frappa une monnaie d'or qui porta d'après lui le nom de *philippique*. Il mit sur pied une armée considérable de mercenaires, et se servit aussi de son or pour corrompre une multitude de Grecs et les rendre traîtres à leur patrie. Mais dans la suite nous parlerons de tout cela avec plus de détails. Reprenons maintenant le fil de notre histoire.

IX. Agatholcès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Caïus Pétilius[3]. Dans cette année, Dion, fils d'Hipparinus, revint en Sicile et renversa la tyrannie de Denys. Les moyens dont il se servit étaient les plus faibles qu'on eût encore employés. Il réussit néanmoins, contre toute attente, à détruire une des plus grandes souverainetés de l'Europe. En effet, qui aurait jamais cru qu'avec deux vaisseaux de transport, sur lesquels il aborda en Sicile, Dion l'emporterait sur le tyran qui avait à sa disposition une flotte de quatre cents vaisseaux longs[4], cent mille hommes d'infanterie, dix mille cavaliers; sur un souverain qui possédait assez d'armes, de vivres, d'argent et de provisions de toutes sortes pour suffire amplement à l'entretien de toutes ses troupes, enfin qui était maître de la plus grande des villes grecques, de beaux ports, de vastes chantiers, de forteresses imprenables et qui avait pour lui une multitude de puissants alliés. Dion devait le succès de son entreprise particulièrement à sa grandeur d'âme, à son courage personnel et à l'affection de ceux qu'il allait délivrer. A cela il faut surtout ajouter

1. La ville de Philippe (Φίλιπποι) s'appelait *Datos* (Hérodote, IX, 74) avant de recevoir le nom de Crénides (Κρηνίδες), probablement à cause des sources (κρῆναι) qui se trouvaient dans les environs.
2. Cinq millions cinq cent mille francs.
3. Quatrième année de la cv^e olympiade; année 357 avant J.-C.
4. Cornelius Nepos (*Dion*, 5) porte ce nombre à cinq cents.

Digitized by Google

que le tyran était indolent et haï de ses sujets. Toutes ces circonstances réunies amenèrent tout à coup une incroyable catastrophe. Arrivons maintenant au détail de ces événements. Dion, sorti des eaux de Zacynthe, se dirigea avec ses deux vaisseaux de transport du côté de Céphalonie, et vint aborder à Minoa, sur le territoire agrigentin. Cette ville avait été anciennement fondée par Minos, roi de Crète, dans le temps où, étant à la recherche de Dédale, il reçut l'hospitalité de Caucalus, roi des Sicaniens. Plus tard, cette ville appartenait aux Carthaginois; son gouverneur, nommé Paralus, était ami de Dion, et l'accueillit avec empressement. Dion fit débarquer cinq mille armures complètes qu'il avait sur ses vaisseaux de transport, et les confia à Paralus en lui recommandant de les faire transporter sur des chariots à Syracuse. Quant à lui, il se mit à la tête de ses troupes mercenaires, au nombre de mille hommes, et s'avança vers Syracuse. Chemin faisant, il engagea les Agrigentins, les Géléens, quelques Sicaniens et Sicules habitant l'intérieur du pays, les Camarinéens et les Madinéens[1] à s'associer au projet de délivrance des Syracusains, et il se porta en avant pour renverser le trône du tyran. De tous côtés on accourut en armes et Dion se vit ainsi bientôt à la tête de plus de vingt mille hommes. Les Grecs d'Italie et les Messéniens ne mirent pas moins d'empressement à se rendre à son appel.

X. Lorsque Dion eut atteint les frontières de Syracuse il fut rejoint par une multitude d'hommes sans armes qui venaient d'accourir de la campagne et de la ville; car Denys, qui se défiait des Syracusains, avait désarmé la plupart d'entre eux. Dans ce moment, le tyran se trouvait avec de nombreuses troupes dans les villes récemment fondées sur les bords de l'Adriatique. Les chefs qui commandaient la garnison laissée à Syracuse essayèrent d'abord de détourner les Syracusains d'une insurrection; mais voyant qu'il était impossible de comprimer ce mouvement

1. Aucun autre auteur ne mentionne les *Madinéens* (Μαδιναίους). Peut-être faut-il lire Motyens.

Digitized by Google

populaire, ils rassemblèrent les mercenaires, ainsi que les partisans de Denys, complétèrent leurs rangs et résolurent d'attaquer les rebelles. Dion distribua cinq mille armures complètes aux Syracusains qui étaient sans armes et fit prendre aux autres les premières armes que le hasard leur offrit. Il convoqua ensuite une assemblée générale où il annonça qu'il était venu pour délivrer les Siciliens; il les exhorta à choisir pour chefs ceux qui passaient pour les plus capables de rétablir l'indépendance et de renverser la tyrannie. Aussitôt la multitude cria d'une seule voix de donner à Dion et à son frère Mégaclès le commandement absolu de l'entreprise. Au sortir de l'assemblée, Dion rangea sur-le-champ son armée en bataille et marcha sur la ville. Ne rencontrant aucune résistance dans la campagne, il entra en toute sécurité dans l'intérieur des murs, traversa sans obstacle l'Achradine et arriva sur la place publique où il établit son camp. Personne n'osait se mesurer avec lui. L'armée de Dion s'élevait au moins alors à cinquante mille hommes qui tous parcouraient la ville, portant des couronnes sur leurs têtes; ils étaient précédés de Dion et de Mégaclès qui eux-mêmes étaient entourés de trente Syracusains, les seuls de tous les bannis réfugiés dans le Péloponnèse qui eussent voulu prendre part à cette entreprise.

XI. Toute la ville passa ainsi de l'esclavage à la liberté. Le sombre silence de la tyrannie se convertit en une fête joyeuse et solennelle. Dans chaque maison on célébra des sacrifices et on entendit des cris de joie; chaque citoyen brûlait de l'encens pour témoigner aux dieux sa reconnaissance des bienfaits qu'ils venaient de leur accorder, et pour se les rendre propices à l'avenir. Les femmes elles-mêmes manifestaient, par de bruyantes acclamations, leur reconnaissance pour ce bonheur inattendu; enfin, on ne voyait dans les rues qu'un concours d'habitants continuel. Il n'y avait ni citoyen ni esclave, ni étranger qui n'eût voulu voir Dion et être témoin de son courage; tous croyaient voir en lui plus qu'un homme, et la révolution immense qu'il venait d'opérer justifiait en quelque sorte cette admiration. En effet, après cinquante ans de servitude,

Digitized by Google

les Syracusains se virent soudain rendus à la liberté et retirés de leur triste condition par le courage d'un seul homme.

En ce moment, Denys séjournait à Caulonia, en Italie; il rappela Philiste qui commandait la flotte stationnant dans la mer Adriatique, et lui ordonna de se porter sur Syracuse. De son côté, Denys se hâta de partir, et arriva à Syracuse sept jours après l'entrée de Dion. Dans l'intention de circonvenir les Syracusains, il entra avec eux en négociation et leur fit entrevoir beaucoup de bonnes dispositions pour rendre au peuple le souverain pouvoir, pourvu que le gouvernement démocratique lui accordât des distinctions honorifiques. En même temps, il priait les Syracusains de lui envoyer des députés pour convenir d'un accommodement. Les Syracusains, exaltés par leurs espérances, lui envoyèrent en députation les citoyens les plus considérés. Denys les fit garder à vue, et différa la conférence d'un jour à l'autre; puis voyant que les Syracusains, confiants dans l'espoir d'une paix prochaine, négligeaient leur défense et n'étaient pas prêts à combattre, il fit ouvrir subitement les portes de la citadelle de l'Ile et fit une sortie à la tête de ses troupes rangées en bataille.

XII. Les Syracusains avaient construit un mur d'enceinte qui allait d'une rade à l'autre; c'est ce mur que les mercenaires de Denys allèrent attaquer en poussant des cris terribles. Ils tuèrent un grand nombre de gardes; et, ayant forcé l'enceinte, il s'engagea un combat entre eux et les soldats accourus pour défendre ce retranchement. Dion, quoique pris à l'improviste par la violation de la trêve, alla avec un détachement d'élite à la rencontre de l'ennemi. Il s'engagea un combat sanglant dans l'enceinte du stade; comme l'intervalle étroit de l'enceinte servait de champ de bataille, la mêlée devint affreuse. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur : les mercenaires de Denys étaient enflammés par les récompenses qu'il leur avait promises, et les Syracusains par l'espoir de recouvrer leur liberté. La victoire resta d'abord indécise, car des deux côtés on déployait une égale valeur. Beaucoup de combattants trouvèrent la mort dans cette action; un grand nombre furent

Digitized by Google

couverts de blessures, toutes reçues par devant. Les soldats placés au premier rang s'exposaient noblement pour protéger ceux qui étaient derrière eux; les hommes du second rang couvraient de leurs boucliers ceux qui tombaient; enfin ils bravaient tous les plus grands périls pour remporter la victoire. Jaloux de se distinguer et de vaincre par ses propres efforts, Dion se précipita au milieu des ennemis : il se battit en héros, tua un grand nombre d'entre eux, enfonça le bataillon des mercenaires et se trouva seul au milieu de la foule compacte qui l'environnait. Là, il fut accueilli par une grêle de flèches; il s'en garantit par son excellente armure. Mais enfin il fut blessé au bras droit, et il était près de succomber à la gravité de cette blessure et de tomber entre les mains de l'ennemi, lorsque les Syracusains, tremblant pour la vie de leur chef, rompirent les rangs des mercenaires, arrachèrent Dion au danger où il se trouvait, et forcèrent les ennemis à prendre la fuite. Les Syracusains qui avaient eu également le dessus sur un autre point du retranchement, refoulèrent les troupes soudoyées du tyran jusque dans l'intérieur de la citadelle. Les Syracusains victorieux, ayant reconquis leur liberté, élevèrent un trophée, monument de la défaite du tyran.

XIII. Denys, accablé de cet échec et renonçant déjà à l'autorité souveraine, laissa des garnisons considérables dans les forteresses. Il fit recueillir ses morts, au nombre de huit cents, leur mit des couronnes d'or sur la tête, les enveloppa de beaux draps de pourpre, et leur fit de splendides funérailles. Il espérait par ce moyen stimuler le zèle de ceux qui voudraient combattre pour la tyrannie. Enfin, il honora de grandes récompenses les guerriers qui s'étaient distingués par leur valeur. Denys envoya des parlementaires aux Syracusains pour négocier une trêve; mais Dion mettant en avant quelque prétexte spécieux, fit traîner la négociation en longueur pour avoir le temps d'achever tranquillement le mur d'enceinte. Ce travail terminé, Dion appela auprès de lui les parlementaires qu'il avait ainsi trompés par la perspective de la paix. Il leur déclara alors, en pleine conférence, qu'il ne ferait la paix qu'à la

Digitized by Google

condition expresse que le tyran abdiquerait la souveraineté et se contenterait de quelques distinctions honorifiques. Sur cette réponse hautaine, Denys assembla les chefs de son parti pour délibérer comment il se défendrait contre les Syracusains. On ne manquait de rien, excepté de blé, et comme Denys était maître de la mer, il pilla la campagne pour s'en procurer. Mais ce pillage ne lui fournissait que peu de provisions; il détacha donc des vaisseaux de transport pour acheter du blé sur les marchés voisins. Les Syracusains, possédant un grand nombre de vaisseaux longs, se mirent en croisière dans des parages opportuns et enlevèrent en grande partie les convois de Denys. Telle était la situation des affaires à Syracuse.

XIV. En Grèce, Alexandre, tyran de Phères, fut assassiné par la trahison de sa propre femme Thébée et par les frères de celle-ci, Lycophron et Tisiphon. Les meurtriers furent d'abord fort honorés, comme tyrannicides. Plus tard, ils changèrent de conduite: ils gagnèrent les mercenaires par de l'argent et se proclamèrent eux-mêmes tyrans. Après avoir tué un grand nombre de leurs adversaires et mis sur pied une armée considérable, ils s'emparèrent par force du pouvoir souverain. Les Aleuades qui, par leur noble origine, jouissaient d'une grande réputation auprès des Thessaliens, se déclarèrent contre les tyrans. Mais n'étant pas par eux-mêmes assez forts pour les combattre, ils appelèrent à leur secours Philippe, roi des Macédoniens. Philippe entra dans la Thessalie, battit les tyrans, délivra les villes et se concilia l'affection de tous les Thessaliens. Aussi, depuis ce moment, non-seulement Philippe, mais encore son fils Alexandre, eurent dans toutes leurs expéditions les Thessaliens pour alliés.

Démophile, fils de l'historien Éphore, commence à la prise du temple de Delphes et au pillage de l'oracle par Philomélus le Phocidien, l'histoire de la guerre sacrée que son père lui avait laissée inachevée. Cette guerre dura onze ans jusqu'à l'extermination de ceux qui avaient trempé dans ce sacrilége.

Callisthène, qui a écrit en dix livres une histoire de la Grèce,

Digitized by Google

termine son ouvrage à la profanation du temple de Delphes par Philomélus le Phocidien.

Diyllus d'Athènes commence son histoire à la même époque et embrasse en vingt-sept livres tous les événements qui se sont alors passés en Grèce et en Sicile [1].

XV. Elpinus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Popilius Lænas et Cnéius Manlius Imperiosus, et on célébra la CVI^e olympiade, Paulus le Malien étant vainqueur à la course du stade [2]. Dans cette année, une multitude d'hommes, ramassis de toute espèce, et composée en grande partie d'esclaves fugitifs, se réunit dans la Lucanie. Ces hommes menaient d'abord une vie de brigands. L'habitude de vivre en bivouacs et de se livrer à de fréquentes excursions, les rendit bientôt exercés dans l'art militaire. Et leur puissance s'accrut par les succès remportés dans les combats qu'ils livraient aux habitants de la contrée. Ils prirent d'abord d'assaut la ville de Térina et la pillèrent, puis ils soumirent Arponium, Thurium, et beaucoup d'autres villes, et établirent partout le même gouvernement. Enfin, ils reçurent le nom de Bruttiens, parce que la plupart d'entre eux avaient été esclaves, et que, dans la langue du pays, on désigne sous ce nom les esclaves fugitifs. Telle est l'origine de la race des Bruttiens en Italie.

XVI. Revenons à l'histoire de la Sicile. Philistus, lieutenant de Denys, aborda à Rhégium et fit transporter à Syracuse plus de cinq cents cavaliers. Ce corps ayant été grossi par d'autres détachements de cavalerie auxquels s'étaient joints deux mille fantassins, Philistus marcha sur Léontium dont les habitants s'étaient révoltés contre Denys. Il pénétra de nuit dans l'intérieur des murs et s'empara d'une partie de la ville. Un combat acharné s'engagea; les Syracusains arrivèrent au secours des Léontins; Philistus fut vaincu et repoussé de la ville. Héraclide [3], que Dion

1. Voyez sur cet historien, dont il ne nous a été rien conservé, Vossius, *de Hist. Græcis*, lib. 3.

2. Première année de la CVI^e olympiade; année 356 avant J.-C.

3. Ce même personnage est appelé plus haut Chariclide.



Digitized by

avait laissé dans le Péloponnèse à la tête des vaisseaux longs, avait été retardé par des vents contraires et empêché ainsi de prendre part à l'entreprise de Dion et à la guerre de délivrance des Syracusains. Il arriva avec vingt vaisseaux longs portant quinze cents soldats. C'était un homme d'une naissance illustre et digne de sa réputation; il fut nommé par les Syracusains au commandement des forces navales et associé dans la guerre contre Denys. Cependant Philistus, à la tête de soixante trirèmes, livra un combat naval aux Syracusains qui avaient à peu près le même nombre de bâtiments. Le combat fut sanglant; Philistus, grâce à sa valeur, eut d'abord l'avantage; mais ensuite, abandonné des siens, il fut enveloppé par les navires des Syracusains, qui cherchaient à le prendre vivant. Mais Philistus, pour prévenir les outrages de la captivité, se donna volontairement la mort. Ainsi périt ce général qui avait rendu de si grands services aux deux tyrans, et qui s'était montré leur ami le plus dévoué. Les Syracusains, sortis victorieux de ce combat naval, s'emparèrent du corps de Philistus, le mirent en lambeaux, le traînèrent dans toute la ville et le jetèrent à la voirie. Denys, ayant perdu le plus actif de ses amis et se trouvant sans chef capable, ne supporta plus le poids de la guerre. Il envoya donc des députés à Dion pour lui offrir d'abord la moitié du pouvoir souverain, puis l'abandon de l'autorité entière.

XVII. Dion répondit que Denys devait d'abord rendre la citadelle aux Syracusains en retour d'une somme d'argent et de quelques avantages honorifiques. Denys déclara qu'il était prêt à rendre la citadelle au peuple et à se retirer en Italie avec ses troupes et l'argent qu'on lui donnerait. Dion conseilla aux Syracusains d'accepter ces conditions; mais le peuple, égaré par quelques orateurs populaires, s'y refusa dans l'espérance de prendre le tyran de vive force. Peu de temps après, Denys confia la garde de la citadelle à l'élite de ses mercenaires, et s'embarqua secrètement pour l'Italie en emportant tous ses trésors et les ornements royaux. La discorde éclata bientôt parmi les Syracusains : les uns étaient d'avis d'investir Héraclide d'une autorité absolue,

Digitized by Google

parce qu'il leur semblait incapable d'aspirer à la tyrannie, les autres voulaient confier à Dion le pouvoir suprême. A cela, il faut ajouter que l'on devait beaucoup de solde aux troupes amenées du Péloponnèse et qui avaient aidé les Syracusains à recouvrer leur liberté. L'argent étant rare dans la ville, les mercenaires, qui n'étaient point payés, se révoltèrent au nombre de plus de trois mille. C'étaient tous des hommes d'un courage éprouvé, habitués aux fatigues de la guerre et bien supérieurs en bravoure aux Syracusains. Dion fut sollicité par ses troupes de se mettre à leur tête et de châtier les Syracusains comme un ennemi commun; il s'y refusa d'abord; mais ensuite, forcé par les circonstances, il se mit à leur tête et marcha contre les Léontins. Les Syracusains se tournèrent contre les mercenaires, les poursuivirent et les attaquèrent en route; mais ils furent battus et se retirèrent après avoir perdu beaucoup de monde. Dion, qui venait de remporter cette victoire signalée, ne conserva aucun ressentiment contre les Syracusains; car, lorsqu'on lui envoya un héraut pour traiter de l'enlèvement des morts, il accorda ce qu'on lui demandait, et renvoya même beaucoup de prisonniers sans rançon. Plusieurs fuyards, au moment d'être massacrés, se déclarèrent partisans de Dion et échappèrent ainsi tous à la mort.

XVIII. Peu de temps après, Denys envoya à Syracuse son lieutenant Nypsius le Napolitain, homme distingué pour sa bravoure et son habileté militaire. Il le fit partir avec des vaisseaux de transport, chargés de blé et d'autres provisions. Nypsius partit donc de Locres et se dirigea sur Syracuse. Les soldats que le tyran avait laissés en garnison dans la citadelle manquaient depuis longtemps de vivres, et avaient tenu bon malgré la famine dont ils étaient horriblement pressés. Mais enfin les besoins physiques l'emportèrent. Renonçant à tout espoir de salut, ils se réunirent la nuit en conseil et résolurent de livrer à la pointe du jour la citadelle et de se rendre eux-mêmes aux Syracusains. Le jour paraissait déjà, et les soldats allaient envoyer des hérauts pour traiter de la reddition de la place, lorsqu'ils aperçurent au loin Nypsius et sa flotte, qui vint mouiller

Digitized by Google

près de la fontaine d'Aréthuse. La garnison passa donc subitement d'une extrême disette à la plus grande abondance de vivres. Nypsius débarqua ses troupes, convoqua une assemblée générale dans laquelle il exhorta les soldats à se montrer intrépides dans les dangers qui les menaçaient. C'est ainsi que la citadelle, qui allait déjà se rendre aux Syracusains, fut miraculeusement sauvée. Les Syracusains, armant toutes leurs trirèmes, vinrent attaquer l'ennemi au moment où il était encore occupé à débarquer les provisions. Attaquée à l'improviste, la garnison de la citadelle se défendit en désordre contre les trirèmes ennemies. Les Syracusains l'emportèrent dans ce combat naval; ils coulèrent bas quelques bâtiments, s'emparèrent de quelques autres et jetèrent le reste sur la côte. Exaltés par cette victoire, ils offrirent aux dieux de magnifiques sacrifices en actions de grâces, se réjouirent dans les banquets et les festins, et, méprisant l'ennemi vaincu, ils négligèrent le soin de leur défense.

XIX. Cependant Nypsius, général des mercenaires, voulut prendre sa revanche. Il profita de la nuit pour attaquer à l'improviste le mur d'enceinte qui venait d'être construit. Il trouva les sentinelles enivrées et livrées au sommeil, et se hâta d'appliquer contre le mur des échelles qu'il avait apportées pour cet usage. Les soldats les plus robustes franchirent ainsi l'enceinte et ouvrirent les portes, après avoir égorgé les sentinelles. Les troupes pénétrèrent aussitôt dans la ville. Les chefs des Syracusains, tout ivres qu'ils étaient, essayèrent de se défendre; mais, troublés par le vin, ils furent, les uns tués, les autres poursuivis l'épée dans les reins. Toute la ville fut ainsi envahie, et la garnison de la citadelle se précipita presque tout entière dans l'intérieur de l'enceinte : les Syracusains, attaqués à l'improviste, furent saisis d'épouvante, et il s'ensuivit un effroyable carnage. Les troupes du tyran, au nombre de plus de dix mille hommes, conservaient parfaitement leurs rangs, et rien ne résistait à la pesanteur de leurs coups. Le tumulte et le désordre ajoutaient encore à la défaite des Syracusains. Les vainqueurs occupèrent la place publique;

Digitized by Google

aussitôt ils se répandirent dans les maisons, en enlevèrent toutes les richesses, s'emparèrent des femmes, des enfants et des domestiques, qu'ils emmenèrent comme esclaves. Dans les carrefours et dans les rues, les Syracusains opposèrent quelque résistance; mais un grand nombre périrent dans la mêlée, et beaucoup d'autres tombèrent couverts de blessures. Toute la nuit se passa en massacres. Chaque endroit où l'on se battait dans l'obscurité était jonché de morts.

XX. A la pointe du jour, les Syracusains reconnurent toute l'étendue du désastre; et, mettant dans Dion leur unique moyen de salut, ils envoyèreut quelques cavaliers à Léontium pour supplier Dion de ne point laisser périr la patrie sous le fer de l'ennemi, de leur pardonner les torts qu'ils avaient eus à son égard, et de ne songer qu'à secourir la patrie en deuil. Dion, qui avait l'âme généreuse et l'esprit cultivé par les principes de la philosophie, ne laissa éclater aucun ressentiment contre ses concitoyens; il engagea ses troupes à le suivre et se mit sur-le-champ en marche. Il franchit rapidement la distance qui le séparait de Syracuse. Arrivé aux Hexapyles, il rangea ses troupes en bataille, se porta promptement en avant et recueillit les enfants, les femmes et les vieillards, qui, au nombre de plus de dix mille, avaient abandonné la ville. Tous le supplièrent, les larmes aux yeux, de les soustraire à leur infortune. La garnison de la citadelle avait réussi dans son entreprise : elle avait pillé et incendié les maisons qui avoisinaient la place publique; déjà les soldats du tyran s'étaient précipités dans les autres maisons et en enlevaient les richesses, lorsque Dion se jeta tout à coup dans la ville sur plusieurs points à la fois. Tombant sur les ennemis occupés au pillage, il passait au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontrait et qui emportaient sur leurs épaules toutes sortes de meubles. Cette attaque imprévue, l'indiscipline des soldats et le désordre des pillards, les firent facilement tomber entre les mains de Dion. Enfin, plus de quatre mille hommes furent égorgés, soit dans les maisons, soit dans les rues; le reste s'enfuit dans la citadelle,

Digitized by Google

en ferma les portes et se mit à l'abri du danger. Par cette action, plus brillante que toutes celles qu'il avait encore accomplies, Dion parvint à soustraire Syracuse à une ruine certaine. Il éteignit la flamme qui consumait les maisons, rétablit très-bien le mur d'enceinte, et par ce seul moyen il mit la ville en état de défense en même temps qu'il coupait aux ennemis toute communication avec la campagne. Après avoir purifié la ville en enlevant les morts, il dressa un trophée et offrit, en action de grâces, des sacrifices aux dieux. Le peuple se réunit en assemblée, et, en témoignage de sa reconnaissance, il proclama Dion chef souverain et lui décerna les honneurs héroïques. Dion, conséquent avec lui-même, pardonna généreusement à tous ses ennemis, et exhorta les citoyens à la concorde[1]. Les Syracusains comblèrent leur bienfaiteur d'unanimes éloges, et honorèrent en lui le seul sauveur de la patrie. Tel était l'état des affaires en Sicile.

XXI. En Grèce, les habitants de Chio, de Rhodes, de Cos et de Byzance, continuaient la guerre sociale contre les Athéniens. Des deux côtés on faisait de grands préparatifs dans le but de terminer la guerre par une bataille navale décisive. Les Athéniens, qui avaient déjà précédemment envoyé Charès avec soixante bâtiments, en armèrent alors soixante autres dont ils donnèrent le commandement à deux des plus illustres citoyens, Iphicrate et Timothée, et les firent partir pour rejoindre Charès et attaquer de concert les alliés rebelles. Les habitants de Chio, de Rhodes et de Byzance, réunis à leurs alliés, avaient de leur côté armé cent bâtiments; ils avaient ravagé les îles d'Imbros et de Lemnos, et s'étaient portés de là sur Samos; ils en avaient dévasté le territoire et investi la ville par terre et par mer; enfin, ils avaient maltraité beaucoup d'autres îles appartenant aux Athéniens, et avaient levé sur elles des contributions de guerre. Tous les généraux des Athéniens réunis décidèrent d'abord de mettre le siége devant la ville de Byzance. Bientôt après

1. Comparez Plutarque, *Vie de Dion*.

Digitized by Google

les habitants de Chio et leurs alliés levèrent le siége de Samos et vinrent au secours des Byzantins, en sorte que toutes les flottes se trouvèrent concentrées dans l'Hellespont. Un combat naval allait s'engager lorsqu'une tempête qui s'éleva y mit obstacle. Néanmoins Charès voulut, en dépit de la nature, livrer le combat, et comme Iphicrate et Timothée s'y opposaient à cause de la mer agitée, Charès, en présence des soldats qu'il prit à témoin, accusa ses collègues de trahison et écrivit à Athènes en les dénonçant au peuple comme ayant volontairement refusé de combattre. Les Athéniens, irrités, mirent Iphicrate et Timothée en jugement, les condamnèrent à une amende d'un grand nombre de talents et leur ôtèrent le commandement [1].

XXII. Investi du commandement de toute la flotte, Charès eut recours à un moyen étrange pour épargner aux Athéniens les dépenses de la guerre. Artabaze, satrape rebelle du roi des Perses, n'avait qu'un petit nombre de soldats à opposer aux soixante-dix mille hommes que les autres satrapes faisaient marcher contre lui. Charès vint avec toutes ses troupes au secours d'Artabaze, et battit l'armée du roi. Reconnaissant de ce service, Artabaze donna à Charès une forte somme d'argent avec laquelle ce dernier pourvut aisément à la subsistance de ses troupes. Dans le premier moment, les Athéniens approuvèrent l'action de Charès; mais lorsque le roi des Perses envoya des députés à Athènes et se plaignit de Charès, les Athéniens désavouèrent leur général; car on avait répandu le bruit que le roi avait promis aux ennemis d'Athènes d'armer trois cents bâtiments pour faire la guerre aux Athéniens. Le peuple, craignant l'accomplissement de cette menace, jugea convenable de faire la paix avec les rebelles, et comme ceux-ci étaient animés du même désir, la paix fut aisément conclue. Telle fut l'issue de la guerre sociale, qui dura trois ans.

En Macédoine, trois rois, ceux de Thrace, de Péonie et

1. Comparez Cornelius Nepos, *Timotheus*, c. 3.

Digitized by Google

d'Illyrie, s'étaient réunis pour attaquer Philippe. Ces rois, voisins de la Macédoine, voyaient d'un œil jaloux l'accroissement de la puissance de Philippe ; et comme ils n'étaient pas assez forts par eux-mêmes pour le combattre, ils s'étaient ligués entre eux dans l'espoir d'en venir facilement à bout. Ils étaient encore occupés à rassembler leurs troupes, lorsque Philippe apparut, tomba sur les ennemis en désordre et épouvantés, et les força à se soumettre aux Macédoniens.

XXIII. Callistrate étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Caïus Plotius[1]. Dans cette année éclata la *guerre sacrée*, qui dura neuf ans. Philomélus le Phocidien, homme audacieux et pervers, s'empara du temple de Delphes et alluma cette guerre dont voici l'origine. Après la défaite des Lacédémoniens dans la bataille de Leuctres, les Thébains, reprochant aux Lacédémoniens l'occupation de la Cadmée, leur intentèrent un grand procès devant le tribunal des amphictyons, et les firent condamner à une forte amende. Les Phocidiens avaient été également condamnés par le tribunal des amphictyons à une amende de plusieurs talents pour avoir approprié à la culture une portion considérable du territoire sacré nommée Cirrhée[2]. Comme cette amende ne fut point payée, les *hiéromnémones*[3] portèrent plainte au conseil des amphictyons, et demandèrent au tribunal si les Phocidiens ne restituaient pas les biens sacrés, que le pays des spoliateurs sacriléges fût mis en interdit. Les hiéromnémones insistèrent pour que tous ceux qui étaient condamnés à de semblables amendes (et ils y comprenaient aussi les Lacédémoniens), eussent à les payer sans retard, et qu'en cas de refus, ils fussent voués à l'exécration de tous les Grecs. Les amphictyons rendirent une sentence conforme à cette requête, et les Grecs la ratifièrent. Le territoire des Phocidiens allait être mis sous anathème,

1. Deuxième année de la CVI^e olympiade ; année 355 avant J.-C.
2. Comparez Justin, VIII, 1.
3. Ἱερομνήμονες, archivistes ou greffiers sacrés. On appelait ainsi les députés des villes grecques auprès du conseil des amphictyons.

Digitized by Google

lorsque Philomélus[1], homme très-considéré parmi les Phocidiens, représenta à ses concitoyens qu'il leur était impossible de s'acquitter d'une amende aussi énorme ; que, de plus, laisser leur territoire frappé d'anathème serait une lâcheté qui mettrait toute leur existence en péril. Il chercha ensuite à prouver que les arrêts des amphictyons étaient souverainement injustes, puisque, pour la culture d'une très-petite portion du territoire sacré, ils prononçaient une amende exorbitante. Il leur conseillait donc de regarder ces sentences comme non avenues; il ajouta que les Phocidiens avaient de grands motifs pour récuser les amphictyons; car de tout temps la possession et le patronage de Delphes appartenaient aux Phocidiens; et, à l'appui de son assertion, il citait le plus ancien et le plus grand des poëtes, Homère, qui dit :

« Puis viennent les chefs des Phocidiens, Schédius et Épistrophus, qui possèdent Cyparissus et la rocheuse Pytho[2]. »

Il est donc incontestable, ajouta Philomélus, que le patronage de l'oracle appartient aux Phocidiens par droit d'héritage. Enfin, il déclara qu'il se chargerait de terminer toute cette affaire si ses concitoyens voulaient le nommer chef militaire et lui déférer une autorité absolue.

XXIV. Craignant l'exécution de la sentence prononcée contre eux, les Phocidiens nommèrent Philomélus leur général. Celui-ci, investi de pouvoirs illimités, songea sérieusement à l'accomplissement de sa promesse. Il se rendit d'abord à Sparte où il eut un entretien secret avec Archidamus, roi des Lacédémoniens : il lui représenta qu'ils avaient à lutter en commun pour annuler les décrets des amphictyons dont les Lacédémoniens avaient également beaucoup à se plaindre ; il lui annonça en même temps son intention de s'emparer de Delphes, et, s'il réussissait, d'annuler les décrets des amphictyons. Archidamus ac-

1. Ce personnage, qui jouait le principal rôle dans la guerre sacrée, est appelé *Philomédus* par Polyen, *Philodémus* par Plutarque, *Eumélus* par le scholiaste de Pindare.

2. *Iliade*, liv. II, v. 517.

cepta la proposition et répondit que, dans le moment actuel, il ne pourrait point favoriser ouvertement cette entreprise, mais qu'en secret il fournirait toute espèce de secours soit en argent, soit en troupes. Philomélus reçut donc du roi quinze talents, ajouta à cette somme à peu près autant de sa propre fortune, prit à sa solde des mercenaires étrangers, et leva parmi les Phocidiens mille hommes d'élite auxquels il donna le nom de *Peltastes* [1]. Après avoir mis en campagne une forte armée, il vint occuper le temple où était l'oracle, tua les *Thracides*, gardiens de Delphes, qui voulaient lui résister, et vendit leurs biens à l'enchère. Voyant les autres frappés de terreur, il les rassura en leur disant qu'ils n'avaient rien à redouter pour eux-mêmes. Dès que le bruit de la prise du temple de Delphes se fut répandu, les Locriens, habitants du voisinage, marchèrent sur-le-champ contre Philomélus. Il se livra une bataille aux portes de Delphes; les Locriens furent défaits, perdirent beaucoup de monde, et se réfugièrent dans leur pays. Philomélus, exalté par cette victoire, effaça les sentences des amphictyons sur les colonnes où elles étaient inscrites, et en fit anéantir toutes les traces. Il déclara ensuite, dans une proclamation, qu'il n'était point venu dans l'intention sacrilége de profaner le temple, mais dans le but de revendiquer pour les Phocidiens le droit de patronage héréditaire, et d'annuler les injustes sentences des amphictyons.

XXV. Cependant les Béotiens s'assemblèrent et résolurent de venir au secours du temple de Delphes; ils firent sur-le-champ partir des troupes. Dans cet intervalle, Philomélus avait entouré le temple d'un mur d'enceinte et réuni beaucoup de mercenaires qu'il avait attirés en élevant de moitié leur solde ordinaire; il avait aussi enrôlé l'élite des Phocidiens, et promptement mis sur pied une puissante armée. A la tête de plus de cinq mille hommes, Philomélus s'établit aux portes de Delphes et prit une attitude menaçante vis-à-vis de ceux qui seraient tentés de lui faire la guerre. Il pénétra ensuite sur le territoire des Locriens,

1. De πέλτη, bouclier.

Digitized by Google

dévasta une grande partie du pays ennemi, vint camper sur les bords d'un fleuve qui coule auprès d'une place fortifiée. Il attaqua cette place, mais ne pouvant la prendre, il leva le siége et alla présenter le combat aux Locriens. Il y perdit vingt soldats; et, n'ayant pu enlever les morts, il les fit demander par un héraut. Les Locriens refusèrent de les lui rendre, et répondirent que c'était une loi commune à tous les Grecs de laisser sans sépulture les corps des sacriléges. Philomélus, irrité de cela, livra un nouveau combat aux Locriens, et, jaloux de prendre sa revanche, il tua beaucoup d'ennemis, s'empara de leurs corps, et força les Locriens à consentir à l'échange des morts. Après cette victoire en rase campagne, il dévasta une grande partie de la Locride et ramena à Delphes ses troupes chargées de butin. Voulant ensuite consulter le dieu sur l'issue de cette guerre, il força la pythie à monter sur son trépied et à rendre des oracles.

XXVI. Comme je viens de mentionner le trépied, je pense qu'il ne sera pas hors de propos d exposer ici l'antique histoire de l'oracle de Delphes. D'après une ancienne tradition, cet oracle fut découvert par des chèvres. C'est pourquoi les Delphiens sacrifient encore aujourd'hui des chèvres lorsqu'ils consultent la pythie. Voici comment on raconte la découverte de cet oracle. Il existe un gouffre dans l'endroit même où est aujourd'hui le sanctuaire du temple. Des chèvres paissaient autour de ce gouffre, car Delphes n'était pas encore fondée; chaque fois qu'elles s'approchaient de la cavité, et qu'elles regardaient dedans, elles se mettaient à bondir d'une façon singulière et à proférer des sons tout différents de leur voix ordinaire. Celui qui gardait les chèvres, étonné de ce phénomène, s'approcha à son tour du gouffre, regarda dans l'intérieur et éprouva la même chose que les chèvres. Ces animaux paraissaient être animés du même esprit qui inspire les devins, et le berger était devenu capable de prédire l'avenir. Le bruit de cette merveille s'étant répandu chez les indigènes, beaucoup de monde vint visiter ce lieu : tous ceux qui avaient tenté l'expérience du gouffre devinrent inspirés. Telle fut l'origine

Digitized by Google

miraculeuse de cet oracle qui passait pour celui de la Terre. Pendant quelque temps, ceux qui voulaient connaître l'avenir s'approchaient du gouffre, et se communiquaient les oracles qui leur étaient inspirés. Mais comme par la suite plusieurs hommes s'étaient, dans leur extase, précipités dans le gouffre, et qu'ils avaient tous disparu, les habitants de l'endroit, pour prévenir de pareils accidents, instituèrent comme unique prophétesse une femme qui rendait les oracles ; on construisit pour elle une machine sur laquelle elle montait sans danger pour recevoir les inspirations et rendre les oracles à ceux qui l'interrogeaient. Cette machine reposait sur trois pieds ; de là son nom de *trépied*. Et nos trépieds d'airain sont aujourd'hui construits presque entièrement sur ce modèle. Telle fut l'origine de l'oracle de Delphes et de la construction du trépied. On prétend qu'anciennement les prophétesses étaient des vierges à cause de la pureté de leur corps et de leur analogie avec Diane, enfin qu'elles étaient plus propres à garder le secret de l'oracle. On raconte encore que, dans un temps assez récent, Échécrate, le Thessalien, vint consulter l'oracle, aperçut la vierge prophétesse, et, charmé de sa beauté, l'enleva et la viola. Ce fut depuis cet accident que les Delphiens portèrent une loi qui défendait à toute vierge de rendre des oracles. Cette fonction fut alors confiée à une femme âgée de plus de cinquante ans ; elle devait porter les vêtements d'une jeune fille, en mémoire de l'ancienne prophétesse[1]. Voilà ce que la tradition rapporte au sujet de l'oracle de Delphes. Nous allons maintenant revenir à l'histoire de Philomélus.

1. Les Germains, les Gaulois, les Perses, les Indiens, enfin la plupart des peuples de la terre ont attribué à la femme un pouvoir prophétique. Cette presque unanimité est assez remarquable. Se rattacherait-elle au principe reproducteur de l'œuf, que la femme porte en elle-même, et dont on peut prédire le développement avec certitude? Et les causes des événements seraient-elles ici assimilées aux éléments de la reproduction? Ou bien encore, est-ce parce que les femmes sont sujettes aux phénomènes du somnambulisme? Cette dernière hypothèse paraît plus plausible.

Digitized by Google

XXVII. Après s'être emparé du temple, Philomélus ordonna à la pythie de s'asseoir sur le trépied et de prophétiser selon les rites antiques. La prophétesse répliquant qu'il était dans les rites anciens [de lui répondre non assise[1]], Philomélus employa la menace et la força de monter sur le trépied. La pythie, faisant allusion à cet excès de violence, prononça que Philomélus pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il fut satisfait de cette réponse, et accepta l'oracle comme favorable. Il le fit aussi mettre immédiatement par écrit, et publia partout que le dieu lui avait permis de faire tout ce qu'il voudrait. Il convoqua ensuite une assemblée où, après avoir fait connaître la réponse de la pythie, il exhorta la multitude à mettre toute confiance en lui; puis il se prépara à la guerre. Il arriva aussi un présage dans le temple d'Apollon : un aigle[2], planant au-dessus de ce temple, s'abattit en tournoyant, donna la chasse aux colombes nourries dans le sanctuaire, et en saisit quelques-unes sur les autels. Les augures déclarèrent à Philomélus et aux Phocidiens que Delphes tomberait en leur pouvoir. Encouragé par ces présages, Philomélus choisit ses amis les plus habiles pour se rendre en députation les uns à Athènes, les autres à Lacédémone, d'autres à Thèbes, enfin il envoya des députés dans toutes les villes considérables de la Grèce. Ces députés étaient chargés de déclarer que Philomélus s'était emparé de Delphes non point pour s'approprier les trésors sacrés, mais seulement pour revendiquer le patronage du temple, qui, de tout temps avait appartenu aux Phocidiens; que, quant au trésor, il serait prêt à en rendre compte à tous les Grecs, et à donner à tous ceux qui voudraient le vérifier un inventaire exact du poids et du nombre des offrandes. Il engagea tous ceux qui auraient des intentions hostiles contre les Phocidiens à faire plutôt alliance avec eux, ou du moins

1. Les mots mis entre deux crochets manquent dans le texte qui est ici tronqué.

2. J'ignore sur quelle autorité M. Miot s'est appuyé pour rendre le mot ἀετὸς par aigle *blanc*; ce mot n'est accompagné, dans le texte, ni de λευκός, ni d'aucune autre épithète.

Digitized by Google

à garder la neutralité. Les envoyés s'acquittèrent de leur mission. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques autres cités grecques firent alliance avec Philomélus et promirent de lui envoyer des secours. Les Béotiens, les Locriens, et d'autres peuples prirent une résolution tout opposée et déclarèrent la guerre aux Phocidiens pour venger le dieu. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXVIII. Diotime étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Caïus Martius et Cnéius Manlius[1]. Dans cette année, Philomélus, prévoyant que la guerre serait sérieuse, rassembla une multitude de mercenaires, et appela l'élite des Phocidiens au service de l'armée. Bien que la guerre exige des dépenses, Philomélus s'abstint cependant de toucher aux offrandes sacrées ; mais il mit sur les habitants les plus riches de Delphes une contribution suffisante pour payer la solde de ses troupes. Il mit ainsi en campagne une armée considérable et fut prêt à tenir tête aux ennemis des Phocidiens. Les Locriens marchèrent contre lui. Il se livra une bataille dans les environs des roches Phædriennes. Philomélus fut victorieux : il tua un grand nombre d'ennemis et fit un non moins grand nombre de prisonniers ; il en avait même forcé quelques-uns à se précipiter du rocher. Cette victoire enfla les Phocidiens d'orgueil. Les Locriens, abattus, envoyèrent des députés à Thèbes pour solliciter les Béotiens à venir à leur secours et à défendre le dieu. Les Béotiens, poussés par leur piété envers les dieux, et par l'intérêt qu'ils avaient à maintenir intactes les sentences des amphictyons, envoyèrent à leur tour une députation auprès des Thessaliens et des autres membres du conseil amphictyonique, pour les supplier de faire en commun la guerre aux Phocidiens. Les amphictyons décidèrent donc de faire la guerre aux Phocidiens. Cette décision causa dans toute la Grèce des troubles et des désordres : les uns étaient d'avis d'aller au secours du dieu et de châtier les Phocidiens comme sa-

1. Troisième année de la CVI^e olympiade; année 354 avant J.-C.

Digitized by

criléges, les autres opinaient pour l'alliance des Phocidiens.

XXIX. Les peuples et les villes de la Grèce furent donc divisés en deux parties. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, les Perrhæbiens, les Doriens, les Dolopes, les Athamans, les Achéens, les Phthiotes, les Magnètes, les Ænians et quelques autres se déclarèrent pour la défense du temple; tandis que les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques autres Péloponnésiens prirent le parti des Phocidiens. Les Lacédémoniens surtout mirent la plus grande ardeur à soutenir cette guerre; voici pourquoi. Après la guerre qui fut terminée par la bataille de Leuctres, les Thébains traduisirent les Lacédémoniens devant le conseil des amphictyons, sur l'accusation que Phœbidas le Spartiate avait occupé la Cadmée. Les Spartiates furent condamnés à une amende de cinq cents talents[1]; mais, comme cette amende ne fut point payée à l'expiration du terme fixé par les lois, les Thébains renouvelèrent le procès pour la faire doubler. Les amphictyons prononcèrent une amende de mille talents. Les Lacédémoniens avaient donc les mêmes motifs de plainte que les Phocidiens qui se disaient injustement condamnés par les amphictyons à une amende exorbitante. Les Lacédémoniens avaient encore à cette guerre le même intérêt que les Phocidiens; mais, pour ne pas encourir la malédiction d'une guerre ouverte, ils jugèrent plus convenable de se cacher derrière les Phocidiens pour faire annuler les sentences des amphictyons. Tels furent les motifs qui engagèrent les Lacédémoniens à soutenir avec tant d'empressement les Phocidiens et à leur procurer le patronage du temple de Delphes.

XXX. A la nouvelle que les Béotiens s'avançaient avec une puissante armée contre les Phocidiens, Philomélus résolut de réunir un grand nombre de mercenaires. Et comme il avait besoin d'argent pour subvenir aux frais de la guerre, il fut obligé de toucher aux offrandes sacrées et de spolier le temple. Une foule de soldats étrangers se joi-

1. Environ deux millions sept cent mille francs.

Digitized by Google

gnirent à lui, en grande partie attirés par la promesse d'une forte paye. Aucun homme religieux ne souscrivit à cette guerre, tandis que les impies, hommes cupides, accoururent avec empressement sous le drapeau de Philomélus qui parvint ainsi, grâce à ses richesses, à mettre promptement sur pied une forte armée, composée d'hommes capables de commettre des sacriléges[1]. A la tête d'une armée de plus de dix mille hommes d'infanterie et de cavalerie, Philomélus pénétra sur le territoire des Locriens. Les Locriens, secondés des Béotiens, se mirent en devoir de lui résister. Il s'engagea un combat de cavalerie dans lequel les Phocidiens l'emportèrent. Bientôt après, les Thessaliens, réunis à leurs alliés du voisinage, entrèrent, au nombre de six mille, dans la Locride; ils livrèrent aux Phocidiens un combat près d'une hauteur appelée Argola, et furent mis en déroute. Cependant les Béotiens apparurent avec une armée de treize mille hommes; de leur côté les Achéens sortirent du Péloponnèse avec quinze cents hommes, et arrivèrent au secours des Phocidiens. Les deux armées vinrent se concentrer sur un seul point et campèrent en face l'une de l'autre.

XXXI. Bientôt après, les Béotiens firent prisonniers quelques soldats mercenaires qui avaient été envoyés en fourrageurs. Ils les conduisirent aux portes de la ville et firent proclamer par un héraut que les amphictyons punissaient de mort tous ceux qui servaient dans l'armée des sacriléges. Joignant aussitôt l'action aux paroles, ils les tuèrent tous à coups de flèches. Irrités de cela, les mercenaires, à la solde des Phocidiens, demandèrent à Philomélus à se venger de la même façon sur l'ennemi. Ces mercenaires mirent donc une grande ardeur à faire prisonniers tous les ennemis errant dans la campagne; ils en prirent un grand nombre, les conduisirent à l'entrée du camp où Philomélus

1. La phrase ταχὺ δύναμιν ἀξιόχρεων κατεσκευάσατο (il mit promptement sur pied une armée respectable), qui n'est guère que la répétition de la phrase précédente, a été à dessein omise dans la traduction. Au reste, il y a beaucoup de répétitions dans tous ces chapitres qui paraissent altérés.

Digitized by Google

les tua tous à coups de traits. Cette vengeance fit que les ennemis se relâchèrent de leur arrogance et de leur cruauté. Peu de temps après, les deux armées se transportèrent dans une autre contrée. Comme leur chemin les conduisit à travers un pays couvert de forêts et de rochers, l'avant-garde ne tarda pas à en venir à un engagement. La mêlée devint terrible; les Béotiens, de beaucoup supérieurs en nombre, mirent les Phocidiens en déroute; la retraite s'opérant à travers un pays inaccessible et plein de précipices, beaucoup de Phocidiens et de soldats mercenaires périrent. Philomélus combattit courageusement, et, criblé de blessures, il gagna une hauteur escarpée où il fut enveloppé : ne trouvant aucune issue et redoutant les outrages de la captivité, il se jeta lui-même dans un précipice et vengea ainsi par sa mort la divinité offensée. Son collègue au commandement, Onomarque, qui succéda à Philomélus, se retira avec les débris de son armée et recueillit les fuyards.

Pendant que ces événements se passaient, Philippe, roi des Macédoniens, assiégea Méthone, prit cette ville d'assaut et la détruisit après l'avoir saccagée; il investit ensuite la ville de Pagues et la força à la soumission.

Dans le Pont, Leucon, roi du Bosphore, mourut après un règne de quarante ans. Son fils Spartacus, qui lui succéda ne régna que cinq ans.

Les Romains étaient en guerre avec les Falisques; ils n'exécutèrent rien qui fût digne de mémoire, si ce n'est qu'ils firent de fréquentes incursions sur le territoire des Falisques et le ravagèrent. En Sicile, Dion est égorgé par les soldats mercenaires de Zacynthe; Callipe, principal instigateur de ce meurtre, lui succéda dans le commandement, et régna treize mois.

XXXII. Eudème étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Marcus Popilius[1]. Dans cette année, les Béotiens, vainqueurs des Phocidiens, et persuadés que le sort de Philomélus, le principal coupable, châtié à la fois par les dieux et par les hommes,

1. Quatrième année de la CVI^e olympiade; année 353 avant J.-C.



Digitized by Google

détournerait les autres d'un semblable sacrilége, rentrèrent dans leurs foyers. Les Phocidiens, délivrés actuellement de la guerre, retournèrent à Delphes et se réunirent, avec leurs alliés, en une assemblée générale, pour délibérer sur la conduite de la guerre. Les plus sages inclinèrent pour la paix. Les impies, les audacieux et les ambitieux étaient d'un avis contraire et jetaient les yeux autour d'eux pour chercher un orateur qui appuyât leurs coupables desseins. Onomarque se leva : dans un discours habilement préparé, il insista sur la continuation de l'entreprise commencée, et exhorta les masses à la guerre, en songeant bien plutôt à son intérêt particulier qu'à l'intérêt commun; car il avait été lui-même condamné par les amphictyons à une très-forte amende qu'il n'avait pas encore payée. Voyant donc que la guerre était préférable à la paix, il excita, par des raisons spécieuses, les Phocidiens et leurs alliés à poursuivre le projet de Philomélus. Onomarque fut proclamé chef absolu, rassembla une foule de mercenaires, remplit dans les rangs les vides que les morts avaient laissés, augmenta son armée d'un grand nombre de soldats enrôlés à l'étranger, fit des levées de troupes auxiliaires et tous les autres préparatifs de guerre nécessaires.

XXXIII. Onomarque se confirma encore davantage dans son dessein par un rêve qui lui présageait la puissance et la gloire. Il lui semblait, en songe, que le colosse d'airain que les amphictyons avaient élevé dans le temple d'Apollon, avait grandi dans ses mains. Il conclut de là que les dieux lui pronostiquaient une augmentation de gloire par son commandement militaire. Mais il se trompa, car ce songe présageait au contraire que l'amende déjà prononcée par les amphictyons contre les Phocidiens coupables de sacrilége, serait augmentée encore, en punition des crimes qu'Onomarque commettrait de ses propres mains; c'est en effet ce qui arriva. Investi de pouvoirs illimités, Onomarque fabriqua une masse d'armes avec l'airain et le fer [qu'il avait enlevés du temple]; avec l'or et l'argent, il frappa une monnaie qu'il distribua aux villes alliées et aux citoyens les plus influents. Il corrompit aussi beaucoup d'en-

Digitized by Google

nemis, en engageant les uns à embrasser son parti, et en priant les autres de se tenir neutres. L'amour de l'argent, dont les hommes sont possédés, lui aplanissait toutes les difficultés. Il gagna, chez les Thessaliens, les plus influents de ceux qui s'étaient ligués contre lui, et réussit à s'assurer leur neutralité. Il arrêta les Phocidiens qui s'étaient montrés les plus opposés à son entreprise, les fit mettre à mort et vendre leurs biens à l'enchère. Il envahit ensuite le territoire ennemi, prit d'assaut la ville de Tronium, dont il réduisit les habitants à l'esclavage, intimida les Amphissiens et les força à se soumettre. Il saccagea les villes de la Tauride et désola leur territoire. De là, il pénétra dans la Béotie, prit la ville d'Orchomène et se disposait à mettre le siége devant Chéronée, lorsqu'il fut attaqué par les Thébains, mis en déroute et forcé de rentrer dans ses foyers.

XXXIV. Tandis que ces choses se passaient, Artabaze, qui s'était révolté contre le roi, soutenait la guerre contre les satrapes que le roi avait envoyés pour le combattre. Il eut pour auxiliaire Charès, général des Athéniens, et se défendit courageusement; lorsque celui-ci se fut retiré et qu'il se trouva réduit à ses propres ressources, il s'adressa aux Thébains pour lui envoyer des secours. Ceux-ci firent passer en Asie cinq mille hommes sous les ordres de Pammène. Ce général se joignit à Artabaze, défit les satrapes dans deux grandes batailles et s'acquit beaucoup de réputation en même temps qu'il fit rejaillir de la gloire sur les Béotiens. En effet, c'était chose merveilleuse de voir les Béotiens, abandonnés des Thessaliens et impliqués dans la guerre si chanceuse contre les Phocidiens, envoyer des troupes en Asie et remporter l'avantage dans presque toutes les rencontres.

Pendant le cours de ces événements, la guerre éclata entre les Argiens et les Lacédémoniens. Un combat eut lieu près de la ville d'Ornée; les Lacédémoniens furent victorieux, prirent Ornée d'assaut et retournèrent à Sparte.

Charès, général des Athéniens, fit voile pour l'Hellespont, prit la ville de Sestus, massacra les habitants adultes

Digitized by Google

et vendit les autres comme esclaves. Cersobleptus, fils de Cotys, par haine contre Philippe et par affection pour les Athéniens, livra à ces derniers les villes de la Chersonèse, excepté Cardia. Le peuple d'Athènes envoya dans ces villes des colons qui se partagèrent le territoire. Philippe voyant que les Méthonéens laissaient leur ville servir de point de ralliement aux ennemis, vint y mettre le siége. Les Méthonéens se défendirent pendant quelque temps avec courage; mais, accablés par des forces supérieures, ils furent obligés de livrer la ville au roi, à la condition que tous les citoyens en sortiraient en n'emportant chacun qu'un seul vêtement. Philippe fit raser la ville et distribua les terres aux Macédoniens. Ce fut au siége de cette ville que Philippe perdit un œil par suite d'un coup de flèche[1].

XXXV. Philippe se rendit ensuite avec une armée en Thessalie, où il avait été appelé par les indigènes. Il fit d'abord la guerre à Lycophron, tyran de Phères, en défendant la cause des Thessaliens. Lycophron implora de son côté l'assistance des Phocidiens, qui lui envoyèrent Phayllus, frère d'Onomarque, avec sept mille hommes. Philippe défit les Phocidiens et les chassa de la Thessalie. Onomarque se mit à la tête de toute l'armée, et, dans l'espoir de se rendre maître de la Thessalie entière, il s'empressa de venir au secours de Lycophron. Philippe, de concert avec les Thessaliens, marcha à l'encontre des Phocidiens. Mais Onomarque, supérieur en forces, le défit en deux batailles et tua un grand nombre de Macédoniens. Philippe courut les plus grands dangers et ses soldats l'abandonnèrent de découragement; ce n'est qu'à grand' peine qu'il parvint à rétablir la discipline. Après ce revers, Philippe se retira dans la Macédoine; Onomarque pénétra dans la Béotie, battit les Béotiens et prit la ville de Coronée. Cependant Philippe quitta de nouveau la Macédoine et ne tarda pas à reparaître en Thessalie à la tête d'une forte armée qu'il dirigea contre Lycophron, tyran de Phères.

1. L'auteur de cet accident s'appelait Aster, d'après Suidas (*v.* Κάρανος).

Digitized by Google

Celui-ci, hors d'état de lui résister, implora le secours des Phocidiens et leur promit de les aider à rétablir leurs affaires en Thessalie. Onomarque vint donc au secours de Lycophron avec vingt mille hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers. Philippe engagea alors les Thessaliens à faire une guerre générale et réunit ainsi toutes les troupes composées de plus de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux. Il se livra une bataille sanglante dans laquelle les Thessaliens, supérieurs en cavalerie, se signalèrent par leur bravoure et aidèrent Philippe à remporter la victoire Les soldats d'Onomarque se réfugièrent vers la mer; par hasard la flotte de Charès, composée de plusieurs trirèmes, passa en ce moment. Les Phocidiens essuyèrent un grand carnage : les fuyards, jetant leurs armures, cherchèrent à gagner à la nage les trirèmes athéniennes. Au nombre de ceux-là était aussi Onomarque. [Mais ne pouvant atteindre la flotte[1]] plus de six mille Phocidiens et de soldats mercenaires périrent, et leur général lui-même perdit la vie; au moins trois mille hommes furent faits prisonniers. Philippe fit pendre Onomarque et jeta les autres à la mer comme coupables de sacrilége[2].

XXXVI. Après la mort d'Onomarque, son frère Phayllus prit le commandement des Phocidiens. Il rassembla un grand nombre de mercenaires, doubla leur solde habituelle et tira du secours de ses alliés. Il fit aussi fabriquer une multitude d'armes et frapper une monnaie d'or et d'argent.

En ce même temps, Mausole, souverain de la Carie, mourut après un règne de vingt-quatre ans; Arthémisia, tout à la fois sa sœur et sa femme, lui succéda et régna

1. Ces mots n'existent point dans le texte, mais ils sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui suit.

2. Dans l'antiquité, les accusés convaincus de sacrilége étaient ou pendus, ou noyés, ou brûlés. Ces trois genres de supplice paraissent avoir un sens mystérieux : ils correspondent aux trois éléments, l'air, l'eau et le feu. C'était la mort, sans écoulement de sang. Au moyen âge, ces mêmes supplices étaient presque exclusivement infligés aux hérétiques, conformément à ce principe : *Ecclesia a sanguine abhorret.*

Digitized by Google

deux ans. Cléarque, tyran d'Héraclée, fut tué en se rendant aux jeux de Bacchus; il avait régné douze ans: son fils Timothée, qui lui succéda, en régna quinze.

Les Tyrrhéniens faisaient la guerre aux Romains; ils ravagèrent une grande partie du territoire ennemi, et, après avoir poussé leurs excursions jusqu'aux bords du Tibre, ils revinrent chez eux.

A Syracuse, les amis de Dion s'étaient soulevés contre Callippe; ils furent vaincus et obligés de se réfugier à Léontium. Quelque temps après, Hipparinus, fils de Denys, aborda à Syracuse avec une armée, défit Callippe et le chassa de la ville. Hipparinus recouvra ainsi l'héritage de son père, et régna deux ans.

XXXVII. Aristodème étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caïus Sulpicius et Marcus Valérius; on célébra la CVII^e lympiade, dans laquelle Smicrinas de Tarente remporta le prix à la course du stade[1]. Dans cette année, Phayllus, général des Phocidiens, qui avait succédé à son frère dans le commandement, rétablit les affaires des Phocidiens affaiblis par les revers qu'ils venaient d'éprouver. En possession de richesses inépuisables, il enrôla un grand nombre de mercenaires et engagea ses alliés à prendre une part active à la guerre. Prodiguant l'argent sans pudeur, il attira dans son parti non-seulement beaucoup de particuliers, mais il poussa à l'insurrection les villes les plus considérables de la Grèce. Les Lacédémoniens lui envoyèrent mille soldats, les Achéens deux mille et les Athéniens cinq mille fantassins et quatre cents cavaliers, sous les ordres de Nausiclès. Les tyrans de Phères, Lycophron et Pitholaüs, privés d'alliés depuis la mort d'Onomarque, avaient livré Phères à Philippe. Mis en liberté sur la foi d'un traité, ils prirent à leur solde deux mille mercenaires et se réfugièrent auprès de Phayllus en se déclarant alliés des Phocidiens. Beaucoup d'autres villes moins importantes, attirées par l'appât de l'argent, vinrent au secours des Phocidiens. C'est ainsi que l'or, excitant les

1. Première année de la CVII^e olympiade; année 352 avant J.-C.

Digitized by Google

passions sordides de l'homme, fait déserter la cause la plus juste pour faire suivre le parti qui flatte la cupidité [1]. Phayllus entra donc en Béotie à la tête d'une armée, mais il fut vaincu dans une bataille livrée auprès de la ville d'Orchomène et perdit beaucoup de soldats. Peu de temps après, un nouveau combat eut lieu aux bords du fleuve Céphise; les Béotiens, une seconde fois victorieux, passèrent au fil de l'épée plus de quatre cents ennemis et firent cinq cents prisonniers. Peu de jours après, un troisième combat s'engagea près de Coronée; les Béotiens, de nouveau victorieux, tuèrent cinquante Phocidiens et firent cent trente prisonniers. Telle était la situation des affaires chez les Béotiens et les Phocidiens. Revenons maintenant à Philippe.

XXXVIII. Après avoir vaincu Onomarque dans une bataille célèbre, Philippe renversa la tyrannie à Phères, et rendit la ville à la liberté. Il régla ensuite les affaires de la Thessalie et s'avança vers les Pyles pour combattre les Phocidiens. Mais, comme les Athéniens lui avaient fermé le passage de ce défilé, il retourna en Macédoine, après avoir ajouté à l'éclat de son règne par ses hauts faits et par sa piété envers les dieux.

Cependant Phayllus avait envahi le territoire des Locriens surnommés *Épicnémidiens* [2], et s'était emparé de toutes leurs villes; l'une de ces villes, appelée Aryca, lui avait été livrée la nuit par trahison, mais il en fut bientôt chassé et ne perdit pas moins de deux cents soldats. Il vint camper ensuite près de la ville d'Abes; les Béotiens attaquèrent pendant la nuit les Phocidiens et leur firent perdre beaucoup de monde. Enhardis par ce succès, ils entrèrent sur le territoire des Phocidiens, le ravagèrent dans une grande étendue et recueillirent beaucoup de butin. Pendant leur retraite, ils portaient des secours à la ville d'Aryca, qui

1. Le chemin de l'humanité est pour ainsi dire pavé de grandes vérités. A quoi ont-elles servi ?

2. Ils habitaient aux environs du mont Cnémis, formant la frontière septentrionale de la Phocide.

Digitized by

était alors assiégée, lorsque Phayllus apparut tout à coup, prit la ville d'assaut, la livra au pillage et la renversa de fond en comble. Phayllus, atteint de phthisie, mourut après de longues souffrances, châtiment de son impiété. Il laissa le commandement de l'armée des Phocidiens à Phalæcus, fils de ce même Onomarque qui avait allumé la guerre sacrée, jeune homme encore impubère; il lui avait donné pour tuteur Mnaséas, un de ses amis. Peu de temps après, les Béotiens attaquèrent de nuit les Phocidiens et tuèrent leur général Mnaséas avec environ deux cents soldats. Il s'engagea ensuite un combat de cavalerie près de Chéronée; Phalæcus fut vaincu et perdit beaucoup de cavaliers.

XXXIX. Pendant que ces choses se passaient, le Péloponnèse fut le théâtre de troubles et de soulèvements dont voici l'origine. Les Lacédémoniens, en querelle avec les Mégalopolitains, envahirent le territoire de ces derniers, sous la conduite d'Archidamus. Irrités de cet acte, les Mégalopolitains, n'étant pas eux-mêmes assez puissants pour résister à l'ennemi, implorèrent l'assistance de leurs alliés. Les Argiens, les Sicyoniens et les Messéniens s'empressèrent d'accourir en masse à la défense des Mégalopolitains. Les Thébains leur envoyèrent quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers, sous les ordres de Céphision. Ainsi secondés par leurs alliés, les Mégalopolitains se mirent en campagne et vinrent camper près des sources du fleuve Alphée. Les Lacédémoniens, de leur côté, avaient reçu des Phocidiens trois mille hommes d'infanterie et cent cinquante cavaliers de la part de Lycophron et de Pitholaüs, l'un et l'autre expulsés de la tyrannie de Phères. Ayant ainsi réuni une armée considérable, ils vinrent camper aux portes de Mantinée. De là, ils s'avancèrent vers la ville d'Ornée en Argolide, alliée des Mégalopolitains et la prirent d'assaut avant l'arrivée des ennemis. Les Argiens ayant fait une sortie, il s'engagea un combat dans lequel les Lacédémoniens leur firent perdre plus de deux cents hommes. Les Thébains se montrèrent bientôt avec des forces doubles, mais inférieurs en discipline ; la mêlée fut sanglante et la victoire resta indécise. Les Argiens et leurs alliés se

Digitized by Google

retirèrent dans leurs villes; les Lacédémoniens envahirent l'Arcadie, prirent d'assaut la ville d'Hélissonte, la dévastèrent et revinrent à Sparte. Quelque temps après, les Thébains, réunis à leurs alliés, remportèrent sur l'ennemi une victoire signalée près de Telphusa, tuèrent beaucoup de monde et firent plus de soixante prisonniers parmi lesquels se trouvait Alexandre, commandant de l'armée. Bientôt après, ils furent victorieux dans deux autres batailles et tuèrent un grand nombre d'ennemis. Mais enfin les Lacédémoniens remportèrent la victoire dans une bataille célèbre, et les deux armées se retirèrent chacune dans ses villes. Une trêve fut conclue entre les Macédoniens et les Mégalopolitains, et les Thébains rentrèrent, de leur côté, dans la Béotie.

Phalæcus, toujours cantonné en Béotie, avait pris Chéronée; mais les Thébains accoururent au secours de cette ville et en expulsèrent l'ennemi. Les Béotiens entrèrent avec une armée nombreuse dans la Phocide, ravagèrent le pays dans une grande étendue et détruisirent les richesses de la campagne; ils s'emparèrent de quelques-unes des petites villes du pays et revinrent en Béotie, chargés de butin.

XL. Thessalus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Titus Quintius[1]. Dans cette année, les Thébains, fatigués de la guerre contre les Phocidiens et dépourvus de ressources pécuniaires, envoyèrent des députés au roi des Perses pour l'inviter à leur fournir un secours d'argent. Artaxerxès accueillit leur demande et leur fit un cadeau de trois cents talents[2]. Les Béotiens et les Phocidiens passèrent l'année en escarmouches et en dévastations de territoire, mais ils n'accomplirent aucun fait d'armes digne de mémoire.

En Asie, le roi des Perses avait échoué dans son expédition précédemment entreprise contre l'Égypte. A une époque plus récente il avait fait de nouveau la guerre aux

1. Deuxième année de la CVII^e olympiade; année 351 avant J.-C.
2. Un million six cent cinquante mille francs.

Digitized by Google

Égyptiens, et, après plusieurs actions d'éclat, il parvint, par ses propres efforts, à reconquérir l'Égypte, la Phénicie et Cypre. Mais, afin de mieux éclaircir cette histoire, nous allons remonter le cours des événements et faire connaître l'origine de la guerre. Lors de la rébellion des Égyptiens, qui éclata à une époque plus reculée, Artaxerxès, surnommé Ochus, qui n'aimait pas la guerre, ne bougea pas de son palais; il envoya des armées et des généraux. Mais ses expéditions échouèrent le plus souvent par la lâcheté et par l'impéritie des chefs. Artaxerxès se laissa longtemps braver par les Égyptiens, tant il aimait le repos et les douceurs de la paix. Enfin, plus tard, les rois de Phénicie et de Cypre suivirent l'exemple des Égyptiens et passèrent du mépris à la révolte. Cette fois, poussé à bout, Artaxerxès résolut de châtier lui-même les rebelles; il ne confia plus à ses généraux la conduite de la guerre, mais il se décida à combattre lui-même pour la défense de la royauté. Il réunit donc de grandes quantités d'armes, de traits, de vivres et de troupes; il mit sur pied trois cent mille hommes d'infanterie, trente mille cavaliers, trois cents trirèmes et cinq cents bâtiments de transport chargés de provisions.

XLI. Artaxerxès commença d'abord par faire la guerre aux Phéniciens. Voici pour quelles raisons. Il est resté en Phénicie une ville considérable nommée Tripolis, nom dû à la nature de la localité; elle se compose, en effet, de trois villes séparées l'une de l'autre par un stade d'intervalle. Ces villes s'appellent Aradie, Sidon et Tyr. Tripolis est la ville la plus célèbre de la Phénicie; elle renferme le sénat des Phéniciens, qui délibère sur les affaires les plus importantes de l'État. Les satrapes et les généraux [du roi des Perses] résidaient à Sidon, et imposaient aux habitants un joug dur et insolent. Irrités de ces vexations, les Sidoniens se décidèrent à secouer le joug des Perses. Ils engagèrent les autres Phéniciens à recouvrer leur indépendance en même temps qu'ils envoyèrent une députation à Nectanebus, roi d'Égypte, ennemi des Perses, pour lui proposer leur alliance, et firent des préparatifs de guerre. Sidon était une ville très-opulente, et ses habitants, considérable-

Digitized by Google

ment enrichis par le commerce, construisirent promptement un grand nombre de trirèmes, et réunirent une foule de mercenaires; de plus, des armes, des flèches, des vivres, en un mot, toutes les munitions de guerre furent rassemblées en peu de temps. Les hostilités commencèrent par la destruction du parc royal dans lequel le roi des Perses avait coutume de venir se délasser. On mit ensuite le feu au fourrage que les satrapes conservaient pour l'entretien des chevaux de guerre. Enfin, les Sidoniens se saisirent des Perses dont ils avaient reçu des outrages, et s'en vengèrent. Tel fut le commencement de la *guerre phénicienne*. Le roi, informé des excès commis par les rebelles, menaça de sa vengeance les Phéniciens, mais surtout les Sidoniens.

XLII. Le roi concentra à Babylone toutes ses troupes, tant d'infanterie que de cavalerie, et se dirigea à leur tête contre les Phéniciens. Ils furent joints, pendant la route, par Bélésys, satrape de la Syrie, et par Mazæus, gouverneur de Cilicie, qui ouvrirent la campagne contre les Phéniciens. Cependant Tennès, roi de Sidon, avait reçu des Égyptiens quatre mille mercenaires grecs, commandés par Mentor de Rhodes. Après avoir réuni à ces troupes la milice nationale, il marcha contre les satrapes déjà nommés, les battit et chassa les ennemis de la Phénicie.

Pendant le cours de ces événements, il s'éleva, dans l'île de Cypre, une autre guerre qui se compliqua avec les détails de celle dont il s'agit ici. L'île de Cypre renfermait neuf villes principales qui avaient sous leur dépendance d'autres villes moins considérables. Chacune de ces villes avait pour chef un roi qui reconnaissait le roi des Perses pour son suzerain. Tous les rois de ces villes suivirent, de concert, l'exemple des Phéniciens et levèrent l'étendard de la révolte; ils se préparèrent à la guerre en déclarant leurs royaumes indépendants. Irrité de cette révolte, Artaxerxès écrivit à Idriée, souverain de la Carie (qui venait de monter sur le trône, et qui était, à l'exemple de ses ancêtres, l'ami et l'allié du roi des Perses), de rassembler des troupes de terre et d'équiper une flotte pour faire la guerre aux rois de

Digitized by Google

Cypre. Idriée fit construire rapidement quarante triremes, mit sur pied une armée de huit mille mercenaires qu'il envoya en Cypre sous les ordres de Phocion l'Athénien, et d'Évagoras, qui avait, quelque temps auparavant, régné dans cette île.

A peine avaient-ils abordé en Cypre, qu'ils conduisirent l'armée contre Salamine, la plus grande des villes de l'île; ils élevèrent un retranchement, fortifièrent leur camp et investirent les Salaminiens par terre et par mer. Comme l'île entière avait joui d'une longue paix, le pays était très-riche et les soldats y trouvaient dans la campagne des provisions en abondance. Le bruit de cette opulence s'étant bientôt répandu, les soldats, attirés par l'espoir du gain, accoururent en foule du continent opposé de la Syrie et de la Cilicie, pour prendre service dans l'armée d'Évagoras et de Phocion, qui fut enfin doublée. De leur côté, les rois de Cypre tombaient dans le découragement et vivaient dans les plus grandes alarmes. Telle était la situation des affaires en Cypre.

XLIII. Bientôt après, le roi des Perses, parti de Babylone, s'avança avec son armée vers la Phénicie. Tennès, souverain de Sidon, informé du nombre des troupes perses, et persuadé que les rebelles seraient hors d'état de leur résister, ne songea plus qu'à son propre salut. Il dépêcha donc auprès d'Artaxerxès, à l'insu des Sidoniens, Thessalion, son plus fidèle serviteur, chargé de lui faire les propositions suivantes : Tennès livrerait Sidon et servirait le roi dans son expédition contre l'Égypte, où il pourrait lui être d'un grand secours, connaissant parfaitement les localités du pays et les endroits où le Nil est abordable. Le roi ayant écouté attentivement Thessalion, accueillit avec joie les propositions qui lui étaient faites, et promit non-seulement de remettre à Tennès les peines que celui-ci avait encourues par sa rébellion, mais encore, si les engagements étaient fidèlement remplis, de l'honorer de récompenses. Sur cette promesse, Thessalion demanda au roi qu'il voulût bien permettre de lui donner la main droite, comme délégué de Tennès. A cette demande, le roi se mit en colère,

Digitized by Google

comme injurieusement soupçonné de manquer à sa parole, et livra Thessalion à ses gardes, avec l'ordre de lui trancher la tête. Thessalion, conduit au lieu du supplice, s'écria : « O roi, fais ce que tu voudras; Tennès qui peut remplir tous ses engagements, ne réalisera aucune de ses promesses, si tu ne lui donnes pas ta foi. » A ces paroles, Artaxerxès se ravisa, rappela ses gardes, fit relâcher Thessalion et lui donna la main droite. C'est là, chez les Perses, le signe d'une foi inviolable[1]. Thessalion revint à Sidon et rapporta, toujours à l'insu des Sidoniens, les détails de sa mission.

XLIV. Le roi, qui tenait beaucoup à soumettre l'Égypte, surtout depuis le dernier échec qu'il avait éprouvé, envoya des députés dans les principales villes de la Grèce pour les inviter à prendre part à l'expédition des Perses contre les Égyptiens. Les Athéniens et les Lacédémoniens répondirent qu'ils voulaient bien conserver l'amitié des Perses, mais qu'ils ne pouvaient leur fournir aucun secours. Les Thébains envoyèrent mille hoplites sous le commandement de Lacratès; les Argiens, trois mille soldats, mais sans désigner de chef; cependant, sur la demande du roi, ils nommèrent Nicostrate commandant de ce corps auxiliaire. C'était un homme de pratique et de bon conseil, bien qu'il y eut dans son intelligence un grain de folie[2]. Remarquable par sa force physique, il affectait la tenue d'Hercule dans ses expéditions : il portait dans les combats une peau de lion et une massue. A l'exemple des Thébains et des Argiens, les Grecs de l'Asie envoyèrent six mille hommes, en sorte que l'armée auxiliaire, fournie par les Grecs, s'éleva à un total de dix mille hommes. Avant l'arrivée de cette armée, le roi avait déjà traversé la Syrie, était entré en Phénicie et avait établi son camp non loin de Sidon. Les Sidoniens avaient profité du retard du roi pour faire tous les préparatifs de défense en se procurant activement des armes

1. Voy. Brisson, *de Reg. Pers.*, I, 163.

2. Μεμιγμένην ἔχων τῇ φρονήσει μανίαν. *Nullum magnum ingenium absque mixtura dementiæ fuit*, a dit Sénèque.

Digitized by Google

et des vivres. Ils avaient entouré leurs villes d'un triple fossé large, et de hautes murailles. Ils avaient formé leur milice nationale aux exercices et aux fatigues de la guerre et avaient rendu leurs corps souples et vigoureux. Sidon surpassait toutes les autres villes de la Phénicie en richesses et en opulence ; et, ce qui est le plus important, ils avaient mis en mer plus de cent navires, tant trirèmes que quinquérèmes.

XLV. Tennès communiqua à Mentor, général des mercenaires d'Égypte, le plan de sa trahison, et le laissa dans Sidon avec un détachement de ses troupes pour faciliter l'exécution de son perfide projet. Puis il sortit de la ville avec cinq cents soldats, sous prétexte de se rendre à une réunion générale des Phéniciens; il mena avec lui, comme conseillers, cent des citoyens les plus distingués. Arrivé en présence du roi, il fit arrêter ces cent citoyens et les livra à Artaxerxès. Le roi accueillit Tennès comme un ami ; mais il fit tuer à coups de flèches les cent citoyens comme coupables de rébellion. A la nouvelle de cette sanglante exécution, cinq cents des principaux Sidoniens se rendirent en habits de suppliants auprès du roi, qui fit appeler Tennès et lui demanda s'il pouvait lui livrer la ville ; car Artaxerxès tenait beaucoup à ne pas prendre Sidon par capitulation, afin de pouvoir agir envers les Sidoniens avec la dernière rigueur, et épouvanter par un châtiment exemplaire les autres villes de la Phénicie. Tennès l'assura que la ville lui serait livrée. Mais le roi, incapable de maîtriser sa colère, fit mourir tous les cinq cents suppliants. Tennès s'approcha ensuite des mercenaires d'Égypte, et les engagea à introduire dans l'intérieur des murs lui et le roi. Voilà par quelle trahison Sidon tomba au pouvoir des Perses. Artaxerxès, une fois maître de la ville, pensa que Tennès ne lui était plus utile, et le fit tuer. Les Sidoniens, avant l'arrivée du roi, avaient brûlé tous leurs bâtiments, afin qu'aucun habitant ne trouvât le moyen de se sauver par mer. Mais lorsqu'ils virent la ville prise et les murs cernés par tant de milliers de soldats, alors ils s'enfermèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans les maisons et les incendiè-

Digitized by Google

rent. On rapporte que plus de quarante mille hommes, y compris les esclaves, périrent dans les flammes. Dans cette horrible catastrophe, toute la ville avec ses habitants fut consumée par le feu. Le roi vendit, pour plusieurs talents, le sol de cet immense bûcher[1]. On y recueillit une grande masse d'or et d'argent fondus, débris des richesses d'une population florissante. Tel fut la fin malheureuse de Sidon. Toutes les autres villes de la Phénicie, intimidées par ce terrible exemple, se soumirent aux Perses.

Un peu avant ce temps, Artémise, reine de Carie, mourut après un règne de deux ans. Elle eut pour successeur son frère Idriée, qui régna sept ans.

En Italie, les Romains conclurent un armistice avec les habitants de Préneste, et un traité de paix avec les Samnites. Deux cent soixante partisans des Tarquins furent condamnés à mort par le peuple romain et exécutés sur la place publique[2].

En Sicile, Leptine et Calippe, investis par les Syracusains du commandement des troupes, assiégèrent Rhégium gardé par Denys le jeune ; ils chassèrent la garnison et rendirent aux Rhégiens leur indépendance.

XLVI. Apollodore étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Marcus Valérius et Caïus Sulpicius[3]. Dans cette année, Évagoras et Phocion assiégèrent Salamine en Cypre ; toutes les autres villes de l'île étaient soumises aux Perses. Protagoras, roi de Salamine[4], seul, osa soutenir un siége. Évagoras réclamait la souveraineté de Salamine comme l'héritage de ses ancêtres, et il espérait qu'avec l'appui du roi des Perses il serait remis sur le trône. Bientôt après, calomnié auprès d'Artaxerxès qui soutenait déjà Protagoras, Évagoras renonça à l'espoir de recouvrer Salamine. Cependant, après s'être justifié des ac-

1. Ochus ou Artaxerxès III était le plus cruel des rois de Perse. Il régna de 362 à 338 avant J.-C.

2. Comparez Tite-Live, VII, 19.

3. Troisième année de la CVII^e olympiade; année 350 avant J.-C.

4. Quelques historiens l'appellent Pnytagoras. Il régna tranquillement jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand.

Digitized by Google

cusations portées contre lui, il obtint du roi une souveraineté en Asie, bien plus considérable que celle qu'il avait perdue. Mais il conduisit mal son gouvernement, et se réfugia de nouveau dans l'île de Cypre, où il fut arrêté et condamné au supplice. Protagoras, qui s'était volontairement soumis aux Perses, régna tranquillement dans Salamine le reste de sa vie.

Après la prise de Sidon, le roi des Perses rallia les troupes auxiliaires envoyées d'Argos, de Thèbes et des villes grecques de l'Asie, et s'avança vers l'Égypte avec toutes ses forces réunies. Arrivé au grand lac où se trouve ce qui s'appelle les *Barathres*[1], il perdit une partie de son armée par l'ignorance des localités. Comme nous avons déjà parlé dans le premier livre de la nature de ce lac et des phénomènes extraordinaires qu'on y remarque, nous n'en dirons rien ici. Après avoir traversé avec son armée les Barathres, le roi atteignit Péluse. C'est la première ville située sur la première embouchure du Nil[2], là où ce fleuve se jette dans la mer. Les Perses campèrent à quarante stades de Péluse, et les Grecs dans le voisinage de cette ville. Les Égyptiens, auxquels les Perses avaient donné assez de loisir pour prendre leurs mesures de défense, avaient bien fortifié toutes les embouchures du Nil, mais particulièrement celle de Péluse, qui est la première et la plus exposée aux attaques de l'ennemi. La place était gardée par cinq mille hommes, sous les ordres de Philophron. Les Thébains, jaloux de passer pour les plus braves des auxiliaires grecs, osèrent, les premiers et seuls, traverser hardiment un fossé étroit et profond. Pendant que les Thébains se trouvaient engagés dans ce fossé, la garnison de Péluse fit une sortie et les força au combat. La lutte fut opiniâtre, et, comme on mettait une égale ardeur de part et d'autre, elle dura toute la journée; la nuit sépara les combattants.

XLVII. Le lendemain, le roi divisa l'armée grecque en

1. Bas-fonds de sable mobiles du lac Serbonis. Voyez I, 30.

2. C'est la première bouche du Nil pour ceux qui entrent en Égypte du côté de la Syrie, comme c'est ici le cas.

Digitized by Google

trois corps; chacun de ces corps était commandé par un général grec, qui avait pour second un Perse d'un courage et d'une intelligence éprouvés. Le premier corps était composé de Béotiens, qui avaient pour général Lacratès le Thébain, et pour lieutenant le Perse Rosacès, satrape d'Ionie et de Lydie; il descendait d'un des sept Perses qui renversèrent les Mages. Il était accompagné d'une forte cavalerie et d'une armée d'infanterie non moins nombreuse de Barbares. Le second corps comprenait les Argiens sous les ordres de Nicostrate, qui avait pour lieutenant le Perse Aristazane; c'était l'huissier du roi[1], et après Bagoas, son plus fidèle ami; il avait un contingent de cinq mille hommes d'élite et quatre-vingts trirèmes. Mentor, le même qui avait livré Sidon, était le chef du troisième corps, comprenant les mercenaires qu'il avait déjà eus sous ses ordres; il avait pour collègue Bagoas, homme entreprenant et audacieux, en qui le roi avait la plus grande confiance; ce Bagoas avait sous son commandement les Grecs sujets du roi, une multitude de Barbares et plusieurs bâtiments. Artaxerxès avait sous ses ordres immédiats le reste de l'armée et dirigeait toute l'entreprise. Telle fut la division des troupes chez les Perses. Cependant le roi des Égyptiens, Nectanebus, bien qu'il fût inférieur en forces, ne s'effraya, ni de la puissance de l'ennemi ni de la disposition de l'armée perse. Il avait sous ses ordres vingt mille mercenaires grecs, un égal nombre de Libyens, et soixante mille Égyptiens de la caste des guerriers[2]; enfin un nombre incroyable de barques pour les combats sur le Nil. Il avait fortifié la rive du fleuve qui regarde l'Arabie, en y élevant, à des distances très-rapprochées, des forteresses, des retranchements et des fossés. Malgré tous ces préparatifs de défense, il perdit tout par sa propre incurie.

XLVIII. La cause de la défaite de Nectanebus doit être attribuée surtout à son inexpérience et aux avantages qu'il avait remportés sur les Perses dans l'expédition précédente.

1. Εἰσαγγελεὺς τοῦ βασιλέως; c'était un officier qui avait pour fonction d'annoncer auprès du roi ceux qui avaient demandé une audience.
2. Voyez plus haut, I, 73.



Digitized

Car il avait alors pour généraux des hommes illustres, distingués par leur bravoure et leur habileté stratégique, Diophante l'Athénien et Lamius le Spartiate; c'est à eux qu'il devait tous ses succès. Il s'imagina dès ce moment qu'il était lui-même un habile général, ne partagea le commandement avec personne, et son impéritie était cause de ce que la guerre actuelle était si mal conduite. Il avait mis de fortes garnisons dans les places; et à la tête de trente mille Égyptiens, de cinq mille Grecs et de la moitié de ses Libyens, il vint occuper les positions les plus abordables. Telles furent les dispositions prises des deux côtés. Nicostrate, général des Argiens, ayant pour guides quelques Égyptiens dont les enfants et les femmes étaient en otages chez les Perses, passa avec sa flotte par un canal qui le conduisit dans un endroit écarté. Là, il débarqua ses soldats et éleva un retranchement où il établit son camp. Avertis de l'arrivée des ennemis, les mercenaires des Égyptiens, qui occupaient le voisinage, accoururent aussitôt au nombre d'environ sept mille hommes. Clinius de Cos[1], qui les commandait, rangea aussitôt l'armée en bataille. Les troupes débarquées se mirent en défense : il s'engagea un combat sanglant dans lequel les Grecs, unis aux Perses, firent des prodiges de valeur, tuèrent le général Clinius et passèrent au fil de l'épée plus de cinq mille ennemis. Nectanebus, roi des Égyptiens, apprenant la destruction des siens, fut consterné et s'imagina que le reste de l'armée des Perses parviendrait facilement à traverser le fleuve; et, dans la crainte que l'ennemi ne se dirigeât avec toutes ses forces sur Memphis, il résolut de pourvoir à la défense de cette ville. Il se porta donc sur Memphis avec les troupes qu'il avait auprès de lui, et se prépara à soutenir un siége.

XLIX. Cependant Lacratès le Thébain, qui commandait le premier corps d'armée, se dirigea sur Péluse pour en faire le siége. Il détourna le cours du canal, et sur le terrain, ainsi mis à sec, il éleva des terrasses sur lesquelles il plaça ses machines de guerre, destinées à battre en brèche

1. Ce chef est plus connu sous le nom de *Clinias*.

Digitized by Google

les murs de la ville. Une grande partie des murailles fut ainsi abattue; la garnison de Péluse s'empressa de les relever, et construisit des tours de bois d'une hauteur considérable. Le combat sur les remparts dura plusieurs jours; les Grecs qui occupaient les hauteurs de Péluse se défendirent d'abord vigoureusement contre les assaillants; mais lorsqu'ils apprirent que le roi s'était retiré à Memphis, ils perdirent tout espoir d'être secourus et envoyèrent des parlementaires. Lacratès leur garantit, sous la foi du serment, que s'ils lui livraient Péluse, ils obtiendraient tous la liberté de retourner en Grèce en emportant leur bagage. La citadelle fut rendue. Après cette reddition, Artaxerxès envoya Bagoas avec des soldats barbares pour occuper Péluse. Pendant que ces soldats entraient dans la place, les Grecs, qui en sortaient, furent dépouillés par les Barbares d'une grande partie de leur bagage. Les Grecs, indignés, invoquèrent les dieux qui président aux serments. Lacratès, transporté de colère, se rua sur les Barbares, les mit en déroute, en tua quelques-uns et protégea les Grecs contre les violateurs du traité. Bagoas s'enfuit auprès du roi et accusa Lacratès; mais Artaxerxès jugea que les soldats de Bagoas avaient été justement punis, et il fit mettre à mort les Perses reconnus coupables de pillage. C'est ainsi que Péluse fut livrée aux Perses. Mentor, commandant du troisième corps d'armée, se rendit maître de Bubaste et de beaucoup d'autres villes; par un seul stratagème il les fit rentrer sous la domination du roi. Comme toutes ces villes étaient gardées par une garnison mixte, composée de Grecs et d'Égyptiens, Mentor fit répandre le bruit que le roi Artaxerxès userait d'humanité envers ceux qui se rendraient volontairement, tandis que ceux qui ne se rendraient que par la force, seraient châtiés comme les Sidoniens. En même temps, les sentinelles des portes du camp reçurent la consigne de laisser passer tous ceux qui en voudraient sortir. Les prisonniers égyptiens quittèrent donc sans obstacle le camp des ennemis et répandirent promptement dans toutes les villes d'Égypte le bruit qu'ils avaient recueilli. Aussitôt les mercenaires se querellaient a tout

Digitized by

avec les nationanx, et les villes étaient pleines de troubles. Des deux côtés, on s'empressait à l'envi de rendre les forts, troquant l'espoir d'une récompense contre son propre salut. Ce fut, en effet, ce qui arriva d'abord à l'égard de Bubaste.

L. Mentor et Bagoas avaient établi leur camp non loin de cette ville. Les Égyptiens envoyèrent, à l'insu des Grecs, un émissaire qui offrit de leur part à Bagoas de lui livrer la ville s'il voulait leur accorder un sauf-conduit. Prévenus de cette intrigue, les Grecs s'emparèrent de cet émissaire et lui arrachèrent la vérité par la menace[1]. Indignés de cette trahison, ils tombèrent sur les Égyptiens, en tuèrent quelques-uns, blessèrent quelques autres et forcèrent le reste à se retirer dans un autre quartier de la ville. Les Égyptiens, ainsi châtiés, avertirent Bagoas de ce qui s'était passé et le prièrent de venir prendre la ville. Mais les Grecs avaient, de leur côté, envoyé en secret un héraut à Mentor pour l'informer de tout ce qui se tramait; Mentor les engagea, également en secret, à tomber sur les Barbares au moment où Bagoas entrerait dans Bubaste. Peu de moments après, Bagoas, sans s'être concerté avec les Grecs, s'avança avec ses Perses et lorsque une partie de ses soldats fut entrée dans la ville, les Grecs, fermant subitement les portes, se jetèrent sur ceux qui étaient dans l'intérieur des murs, les passèrent tous au fil de l'épée et firent Bagoas lui-même prisonnier. Bagoas, ne voyant plus d'espoir de salut que dans Mentor, implora son secours en lui promettant qu'à l'avenir il n'entreprendrait plus rien sans le consulter. Mentor persuada les Grecs de relâcher Bagoas et de livrer la place; il emporta ainsi seul tout l'honneur du succès. Quant à Bagoas, qui attribua sa délivrance à Mentor, il conclut avec lui un pacte, se jurant de ne plus rien entreprendre qu'en commun. Ce pacte dura jusqu'à la fin de leur vie; il en résulta que ces deux hommes unis avaient le plus grand crédit auprès du roi, et qu'ils devin-

1. Il y a dans le texte : φόβον ἐπικρεμάσαντες, *en le suspendant entre la vie et la mort*, locution qui n'est pas très-commune. Voyez la note de Wesseling, qui en cite quelques exemples, tom. VII, p. 546. C'est l'expression virgilienne de *prætentare mortem*.

Digitized by Google

rent plus puissants que les amis et les parents d'Artaxerxès. Mentor fut nommé commandant en chef des provinces maritimes de l'Asie ; il rendit de grands services au roi, en tirant de la Grèce des troupes mercenaires et les envoyant à Artaxerxès. D'ailleurs c'était un administrateur probe et fidèle. De son côté, Bagoas, chargé par le roi de l'administration des satrapies supérieures, avait acquis par sa liaison avec Mentor tant d'influence qu'il était en quelque sorte le maître de l'empire et qu'Artaxerxès ne faisait plus rien sans son conseil. Bagoas conserva cette même influence sous le successeur d'Artaxerxès; il fut roi de fait sans l'être de nom. Mais nous parlerons de tout cela en détail dans un moment plus convenable.

LI. Après la reddition de Bubaste, les autres villes, intimidées, se livrèrent aux Perses par capitulation. Le roi Nectanebus se tenait à Memphis; voyant les progrès des ennemis auxquels il n'osait point résister, il abdiqua la couronne et s'enfuit en Éthiopie, emportant avec lui la plupart de ses richesses. Artaxerxès prit ainsi possession de toute l'Égypte, démantela les villes les plus considérables, profana[1] les temples et amassa une masse d'argent et d'or. Il enleva aussi les anciennes annales sacrées que Bagoas se fit ensuite racheter bien cher par les prêtres d'Égypte. Quant aux Grecs qui avaient servi dans cette expédition, Artaxerxès honora chacun d'entre eux par des récompenses considérables et les renvoya dans leur patrie. Enfin, après avoir nommé Phérendate satrape d'Égypte, il retourna avec son armée à Babylone, rapportant d'immenses richesses, de nombreuses dépouilles, et s'étant acquis une grande gloire par cette heureuse expédition.

LII. Callimaque étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Caïus et Publius Valérius[2]. Dans cette année, Artaxerxès, reconnaissant les services signalés que Mentor lui avait rendus dans la guerre contre

Ce roi était odieux aux Égyptiens, surtout parce qu'il avait tué le taureau et mis à la place de l'Apis un âne. Voyez Élien, *Hist. animal.*, X, 28.

2. Quatrième année de la CVII^e olympiade; année 349 avant J.-C.

les Égyptiens, l'admit dans sa plus grande intimité; il le combla d'honneurs, lui fit don de cent talents[1] d'argent, indépendamment du plus beau choix de meubles. Il le nomma en outre satrape des côtes de l'Asie et lui confia, avec des pouvoirs absolus, la conduite de la guerre contre les rebelles. Mentor était lié avec Artabaze et Memnon, qui avaient, quelque temps auparavant, combattu les Perses, et, s'étant enfuis de l'Asie, vivaient alors à la cour de Philippe. Mentor intervint donc en leur faveur auprès du roi, et le décida à leur remettre les peines qu'ils avaient encourues. Aussitôt Mentor fit venir auprès de lui ses deux amis avec toute leur famille. Artabaze avait dix fils et onze filles de sa femme, qui était sœur de Mentor et de Memnon. Charmé de cette nombreuse postérité, Mentor songea d'abord à l'avancement des enfants mâles auxquels il donna les grades les plus élevés dans l'armée. Il marcha ensuite contre Hermias, tyran d'Atarné[2], rebelle au roi et maître d'un grand nombre de places fortes et de villes. Il fit dire à Hermias qu'il allait solliciter le roi de lui accorder son pardon; Hermias fut ainsi attiré dans une conférence où il fut enveloppé et arrêté. Mentor s'empara de l'anneau d'Hermias et s'en servit pour adresser aux villes de fausses lettres dans lesquelles il était dit qu'Hermias avait fait sa paix avec le roi par l'intervention de Mentor. Ces lettres, scellées de l'anneau d'Hermias, furent ainsi remises à des envoyés chargés de se mettre en possession des places. Les citoyens, ne doutant pas de l'authenticité des lettres, et d'ailleurs bien contents de la paix, livrèrent sans peine les forteresses et les villes. C'est par ce stratagème que Mentor, sans coup férir, soumit toutes les villes rebelles à l'autorité du roi, s'acquit un nouveau titre à sa faveur, et augmenta sa renommée d'habile général. Il soumit pareillement en très-peu de temps tous les autres chefs ennemis des Perses. Il les battit tous en très-peu de temps, tant par la force que par la ruse. Telle était la situation des affaires en Asie.

1. Cent cinquante mille francs.
2. Ville de la Mysie.

Digitized by Google

En Europe, Philippe, roi des Macédoniens, déclara la guerre aux villes chalcidiennes; il prit d'assaut Gira, place forte du pays, et réduisit quelques autres places par la terreur. Il se dirigea ensuite contre Phères, en Thessalie, et en chassa Pitholaüs le tyran.

Dans cet intervalle, Spartacus, roi du Pont, mourut après un règne de cinq ans. Parysadès, son frère, lui succéda, et régna pendant trente-huit ans.

LIII. L'année étant révolue, Théophile fut nommé archonte d'Athènes; les Romains élurent pour cousuls Caïus Sulpicius et Caïus Quintius, et on célébra la CVIII^e olympiade, dans laquelle Polyclès de Cyrène fut vainqueur à la course du stade [1]. Dans le cours de cette année, Philippe cherchait à s'emparer des villes de l'Hellespont. Il prit Mercyberne et Torone par trahison et sans coup férir; puis il tourna ses armes contre Olynthe, qui est la ville la plus considérable de cette contrée. Il défit les Olynthiens en deux batailles et vint les bloquer dans leur ville; mais il perdit un grand nombre de soldats sous les murs d'Olynthe. Enfin il parvint à corrompre avec l'argent les gouverneurs d'Olynthe, Euthycrate et Lasthène, qui lui livrèrent la ville par trahison. Il saccagea Olynthe et vendit les habitants comme esclaves. Il se procura par ce moyen beaucoup d'argent pour les dépenses de la guerre, en même temps il intimida les autres villes qui auraient été tentées de lui résister. Il honora de grandes récompenses tous les soldats qui s'étaient distingués par leur bravoure, et donnant de fortes sommes d'argent aux citoyens les plus influents des villes, il multiplia le nombre des traîtres à leur patrie. D'ailleurs, il se vantait lui-même que c'était bien plutôt à la puissance de l'or qu'à la force des armes qu'il devait l'accroissement de son empire.

LIV. Les Athéniens, jaloux du développement de la puissance de Philippe, se montraient prêts à secourir les ennemis de ce roi. Ils envoyèrent dans toutes les villes des députés pour engager les habitants à conserver leur indé-

1. Première année de la CVIII^e olympiade; année 348 avant J.-C.

Digitized by

pendance et à condamner à la peine de mort les citoyens qui seraient tentés de trahir leur patrie. Les Athéniens promirent à toutes ces villes leur appui; enfin ils déclarèrent ouvertement la guerre à Philippe et commencèrent les hostilités. Démosthènes, à cette époque l'orateur le plus éloquent des Grecs, exhortait principalement les Athéniens à se charger du protectorat de la Grèce. Mais Athènes même ne manquait pas de citoyens prompts à jouer le rôle de traîtres, tant était grande la propension des Grecs à la trahison. Aussi rapporte-t-on que Philippe, voulant un jour prendre une ville très-forte, répondit à un habitant qui lui avait dit que la place était imprenable : « Eh quoi, le mur est-il assez haut pour que l'or ne le puisse franchir? » En effet, l'expérience lui avait appris que les places qu'on ne peut prendre par les armes sont facilement enlevées par l'or [1]. S'étant ainsi ménagé des traîtres dans toutes les villes, et donnant le titre d'hôte et d'ami à quiconque recevait son or, il corrompit par ses maximes perverses les mœurs des hommes.

LV. Après la prise d'Olynthe, Philippe fit célébrer des jeux olympiques en actions de grâces, et offrit aux dieux de magnifiques sacrifices. Cette grande solennité et les jeux splendides attirèrent une foule d'étrangers qu'il invitait à ses festins. Au milieu des banquets qu'animaient le vin et les nombreux toasts [2] qu'on y portait, il distribuait des présents à un grand nombre de convives, et faisait à tous les plus grandes promesses; aussi, son amitié était-elle fort recherchée. Philippe s'aperçut un jour que Satyrus, le comédien, avait un air soucieux; il lui demanda donc pourquoi, seul, il ne daignait pas éprouver les effets de sa gé-

1. Horace, liv. II, ode 16, s'exprime ainsi :

*Aurum per medium ire satellites*
*Et perrumpere amat saxa potentius*
*Ictu fulmineo.*

2. Ce mot anglais francisé me semble assez bien rendre le mot προπόσις. Parmi les idiomes modernes, la langue allemande, qui en souplesse ne le cède guère au grec, est seule à posséder un mot (*vordrinken*) qui exprime littéralement le προπίνειν des Grecs.

Digitized by Google

nérosité. Satyrus lui répondit qu'il voulait bien recevoir de lui quelque cadeau; mais qu'il craignait que sa demande ne lui fût refusée. A cette réponse, le roi, souriant, l'assura qu'il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait. Satyrus lui dit alors qu'il voulait deux jeunes personnes d'un âge nubile qui se trouvaient parmi les captives du roi, et qui étaient les filles d'un de ses hôtes; qu'il désirait beaucoup les avoir, non pas pour en tirer quelque profit, mais pour les marier avec la dot qu'il lui donnerait, afin que leur jeunesse ne fût pas outragée. Philippe accueillit avec joie la demande de Satyrus et lui donna sur-le-champ ces deux jeunes filles. En retour des bienfaits et des dons qu'il répandait avec tant de libéralité, Philippe recueillait les fruits multipliés de la reconnaissance. Une foule de gens, séduits par l'espoir de quelque récompense, allaient au-devant des désirs de Philippe, en trahissant leur patrie.

LVI. Thémistocle étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caïus Cornélius et Marcus Popilius[1]. Dans cette année, les Béotiens ravagèrent une grande partie de la Phocide, battirent l'ennemi près d'Hyampolis[2], et lui firent perdre à peu près soixante-dix hommes. Peu de temps après, les Béotiens eurent une rencontre avec les Phocidiens, près de Coronée; ils furent vaincus et perdirent beaucoup de monde. Après cela, les Phocidiens s'emparèrent de quelques villes considérables de la Béotie. Les Béotiens se mirent de nouveau en mouvement, envahirent le territoire des ennemis et en détruisirent les récoltes; mais ils furent battus pendant leur retraite.

Tandis que ces événements avaient lieu, Phalæcus, général des Phocidiens, accusé d'avoir volé une grande partie de l'argent sacré, fut destitué du commandement et remplacé par trois généraux : Dinocrate, Callias et Sophane. On fit une enquête au sujet du trésor sacré, et

1. Deuxième année de la CVIII^e olympiade; année 347 avant J.-C.
2. Ville de la Phocide; elle était limitrophe de la Béotie et de la Thrace.

Digitized

les Phocidiens demandèrent aux gérants un compte exact. Philon en avait été le principal administrateur; comme il ne put rendre le compte demandé, il fut traduit en jugement. Mis à la torture par l'ordre des généraux, il dénonça ses complices, et, après avoir supporté les plus cruels outrages, il subit une mort digne de son impiété. Ceux qui s'étaient approprié ce trésor, restituèrent tout ce qui restait du fruit de leur vol; mais ils n'en furent pas moins mis à mort comme coupables de sacrilége. Parmi les anciens généraux, Philomélus, le premier en tête, n'avait point touché aux offrandes sacrées; le second, nommé Onomarque, frère de Philomélus, en avait dépensé une partie considérable; enfin, le troisième général, Phayllus, frère d'Onomarque, avait converti en monnaie une autre partie du trésor sacré pour payer ses troupes mercenaires; il avait fait servir à cet usage les cent vingt lingots d'or, du poids de deux talents[1] chacun, qui avaient été donnés en offrande par Crésus, roi des Lydiens. Il convertit également en monnaie trois cent soixante vases d'or, du poids de deux mines[2] chacun, un lion et une femme d'or, pesant ensemble trente talents, de sorte qu'en réduisant tout cet or fondu à la valeur de l'argent[3], on trouve la somme de quatre mille talents. Il faut y ajouter encore les offrandes d'argent consacrées par Crésus et par quelques autres donataires, estimées à plus de six mille talents, qui furent également dissipées par les généraux; enfin, si l'on y joint plusieurs autres monuments en or, on arrive à une somme de plus de dix mille talents[4]. Quelques historiens rapportent que la valeur des trésors enlevés à Delphes n'était pas au-dessous des richesses qu'Alexandre trouva dans les trésors persiques[5]. Les lieutenants de Phalæcus entreprirent même de fouiller le sol du temple, sur un bruit qui s'était répandu qu'on y découvrirait une grande quantité d'or et

1. Le poids d'un talent est de vingt-six kilogrammes.
2. Une mine pèse quatre cents grammes.
3. Le rapport de l'argent à l'or était à cette époque, comme 1 : 10.
4. Cinquante millions de francs.
5. Voyez, XVII, 66 et 71.

Digitized by Google

d'argent. Ils creusèrent le sol autour du foyer et du trépied. Celui qui indiquait ce trésor citait en témoignage ce vers du plus ancien et du plus célèbre des poëtes, Homère : « Des richesses telles que n'en renferme pas dans son intérieur le sol pierreux du temple de Phébus Apollon, dans « la rocheuse Pytho[1]. » Mais, à peine les soldats eurent-ils mis la main à ces fouilles autour du trépied, que de violents tremblements de terre se firent sentir, et répandirent l'épouvante parmi les Phocidiens. Les dieux menaçaient de leur vengeance les sacriléges, qui cessèrent aussitôt les travaux. Philon, l'instigateur de cette entreprise impie, fut puni par la divinité comme il le méritait.

LVII. Bien que le crime de la spoliation des offrandes sacrées retombât entièrement sur les Phocidiens, il faut avouer que les Athéniens et les Lacédémoniens, alliés des Phocidiens, y avaient eux-mêmes trempé en recevant des subsides qui n'étaient pas en rapport avec le nombre des troupes fournies. D'ailleurs, les Athéniens s'étaient déjà rendus directement coupables de sacrilége. Peu avant la profanation du temple de Delphes, Iphicrate stationnait avec sa flotte dans les eaux de Corcyre; à ce moment Denys, tyran des Syracusains, envoyait aux temples d'Olympie et de Delphes des statues travaillées en or et en ivoire. Les navires chargés du transport de ces offrandes rencontrèrent la flotte d'Iphicrate; celui-ci s'en empara et fit demander au peuple d'Athènes ce qu'il devait faire de cette capture. Les Athéniens lui répondirent qu'il fallait bien moins s'occuper des affaires des dieux, que de la nourriture des soldats. Obéissant aux ordres de sa patrie, Iphicrate enleva donc les offrandes destinées aux dieux, et les vendit. Le tyran, en apprenant cette nouvelle fit éclater sa colère contre les Athéniens, et leur adressa la lettre suivante :

« Denys au sénat et au peuple d'Athènes.

« Je ne dois pas vous écrire en vous souhaitant salut et

1. *Iliade*, liv. IX, v. 404.

prospérité; car vous êtes des sacriléges sur terre et sur mer. Vous avez pris et converti en monnaie les offrandes que j'avais envoyées aux dieux, et vous avez ainsi commis une profanation envers les plus grands des dieux, Apollon de Delphes et Jupiter l'Olympien. »

Voilà les sacriléges commis par les Athéniens, particulièrement contre Apollon qu'ils préconisent pourtant comme un de leurs ancêtres. Quant aux Lacédémoniens, qui avaient si souvent consulté l'oracle de Delphes, tant admiré, dont les réponses servirent de base à leur système politique, et qui avaient toujours consulté les dieux sur leurs plus importantes affaires, ils étaient coupables du même crime, car ils n'avaient pas craint de prendre part au pillage du sanctuaire.

LVIII. Les Phocidiens, qui possédaient en Béotie trois villes fortifiées, Orchomène, Coronée et Corsies, partirent de là pour marcher contre les Béotiens. Secondés par de nombreuses troupes mercenaires, ils ravagèrent la campagne et harcelèrent les habitants en livrant de fréquentes escarmouches. Fatigués de cette guerre, ayant perdu beaucoup de soldats, et, de plus, dépourvus de ressources pécuniaires, les Béotiens envoyèrent des députés à Philippe pour le solliciter de les secourir. Le roi, bien aise de voir les Béotiens humiliés, et désireux d'abaisser l'orgueil que la victoire de Leuctres leur avait inspiré, leur envoya un certain nombre de soldats, seulement pour ne pas encourir le reproche d'avoir négligé la défense de l'oracle profané. Les Phocidiens avaient élevé une forteresse près de la ville d'Abes, où se trouve un temple consacré à Apollon. C'est sur cette forteresse que se dirigèrent les Béotiens. [Les Phocidiens furent mis en déroute;] une partie des fuyards se dispersa dans les villes voisines; les autres, au nombre de cinq cents, cherchèrent un asile dans le temple d'Apollon où ils périrent tous. Plusieurs prodiges s'étaient montrés dans ce temps parmi les Phocidiens, et annonçaient le sort qui leur était réservé. Le plus singulier est celui que nous allons raconter. Ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple espéraient en la protection des dieux. Mais il arriva

Digitized by Google

tout le contraire; par un effet de la providence divine, ils y trouvèrent le châtiment proportionné à leur crime. Une grande quantité de paille se trouvait entassée autour du temple; or, le feu que les fuyards avaient laissé dans leurs tentes atteignit cette paille qui s'enflamma et produisit un tel incendie que le temple et tous les Phocidiens qui s'y étaient réfugiés furent brûlés. C'est ainsi que la divinité fit voir qu'elle n'accordait point d'asile aux sacriléges.

LIX. Archias étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Émilius et Titus Quintius[1]. Dans cette année, la guerre phocidienne, après avoir duré dix ans[2], se termina comme nous allons l'exposer. Les Béotiens et les Phocidiens étaient également affaiblis en raison de la longueur de cette guerre. Les Phocidiens envoyèrent des députés à Lacédémone pour demander des secours; les Spartiates leur firent parvenir mille hoplites sous les ordres du roi Archidamus. Pareillement, les Béotiens eurent recours à Philippe qui, de concert avec les Thessaliens, entra dans la Locride à la tête d'une puissante armée; il atteignit Phalæcus qui avait été de nouveau investi du commandement, et qui conduisait un grand nombre de mercenaires. Il résolut de décider par une bataille le sort de la guerre. Phalæcus, qui séjournait alors à Nicée, ne se voyant pas assez fort pour résister, entama des négociations avec le roi. Il fut convenu que Phalæcus se retirerait avec ses soldats où bon lui semblerait. Cette convention conclue, Phalæcus se retira dans le Péloponnèse avec huit mille mercenaires. Les Phocidiens, abattus, se rendirent à Philippe. C'est ainsi que le roi termina, contre toute attente et sans coup férir, la guerre sacrée. Il réunit ensuite une assemblée composée de Béotiens et de Thessaliens; il résolut aussi de convoquer le conseil des amphictyons et de lui soumettre la décision souveraine des affaires.

LX. Le conseil des amphictyons décréta que Philippe

1. Troisième année de la CVIII^e olympiade; année 346 avant J.-C.
2. C'est *neuf* qu'il faut lire. Le texte donne par erreur *dix*.

Digitized by Google

et ses descendants seraient admis au nombre des amphictyons et qu'ils auraient les deux voix qu'avaient eues jusqu'alors les Phocidiens vaincus[1]; de plus, que les trois principales villes de la Phocide seraient démantelées, que les Phocidiens seraient exclus du temple de Delphes et du conseil amphictyonique, qu'il ne leur serait permis de posséder ni chevaux ni armes jusqu'à ce qu'ils eussent restitué au dieu les richesses spoliées; que les Phocidiens exilés, ainsi que leurs complices, seraient partout mis hors la loi; que toutes les villes de la Phocide seraient rasées et leurs habitants transférés dans des villages dont chacun ne pourrait avoir plus de cinquante maisons, et qui se trouveraient au moins à la distance d'un stade l'un de l'autre; que les Phocidiens conserveraient leurs terres, mais à la charge de payer annuellement un tribut de soixante talents, jusqu'à l'extinction de la somme inscrite sur les registres du temple spolié; que Philippe, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, présiderait aux jeux pythiques, parce que les Corinthiens avaient été les complices des Phocidiens sacriléges; que les amphictyons et Philippe veilleraient à ce que les armes des Phocidiens et des mercenaires fussent brisées avec des pierres et les débris jetés aux flammes, enfin à ce que leurs chevaux fussent livrés. Conformément à ces décrets, les amphictyons réglèrent l'administration de l'oracle ainsi que toutes les affaires propres à ramener la piété, la paix générale et la concorde parmi les Grecs. Philippe garantit avec le plus grand empressement les décrets des amphictyons et retourna en Macédoine, en laissant aux Grecs une haute idée de sa piété[2] et de sa science militaire. Mais déjà il méditait de grands projets pour l'accroissement de son empire; car il désirait se faire nommer généralissime de toute la Grèce et déclarer ensuite la guerre aux Perses.

1. Suivant Pausanias (X, 8), ils recouvrèrent plus tard leur droit de suffrage par leur belle conduite lors du pillage de Delphes par les Gaulois sous Brennus.

2. Comparez Justin, VIII, 2. — *Dignum itaque, qui diis proximus haberetur, per quem deorum majestas vindicata.*

Digitized by Google

C'est aussi ce qui arriva. Mais nous parlerons de toutes ces choses en temps opportun.

LXI. Avant de reprendre le fil de notre histoire, nous croyons juste de dire quel fut le châtiment infligé par les dieux à ceux qui avaient profané le temple de Delphes. La vengeance divine ne s'appesantit pas seulement sur les auteurs du sacrilége, mais encore sur leurs complices. Ainsi Philomélus, qui le premier traça le plan de la prise du temple, fut serré de près par l'ennemi, et se précipita d'un rocher. Onomarque, son frère et son successeur au commandement, fut battu en Thessalie avec les Phocidiens et ses troupes mercenaires, et lui-même fut mis en croix. Un troisième, Phayllus, qui avait converti en monnaie la plus grande partie des trésors sacrés, mourut d'une maladie lente sans pouvoir abréger son supplice. Enfin Phalæcus, qui avait accaparé les débris des offrandes sacrées, mena longtemps une vie errante, tourmenté de terreurs superstitieuses; loin d'être plus heureux que ses complices, il vécut assez longtemps pour qu'il devînt en quelque sorte fameux par ses infortunes. Après s'être dérobé à la captivité par la fuite, il séjourna dans le Péloponnèse avec ses mercenaires qu'il soldait avec l'argent qui lui était resté du pillage du temple. Plus tard, il fréta à Corinthe quelques bâtiments de transport et quatre *hémioles*[1], sur lesquels il se disposait d'aborder en Italie ou en Sicile, dans l'espoir d'y conquérir quelque ville ou de s'engager au service de quelque État; car la guerre avait alors éclaté entre les Lucaniens et les Tarentins. Il fit croire aux soldats qui s'embarquèrent avec lui qu'il était appelé par les peuples de l'Italie et de la Sicile.

LXII. Phalæcus avait déjà mis à la voile et gagné la haute mer, lorsque quelques soldats, montés sur le plus grand bâtiment où Phalæcus s'était lui-même embarqué, commencèrent à se communiquer leurs soupçons que personne ne serait appelé au service étranger; car ils ne voyaient aucun chef envoyé par ceux qui devaient les

1. Bâtiments corsaires qui marchaient dans les deux sens.

Digitized by Google

accueillir comme auxiliaires, et, en outre, la navigation était longue et difficile. Enfin les soldats se confirmèrent dans leur soupçon et, craignant une expédition d'outre-mer, ils se révoltèrent d'accord avec leurs chefs; tirant leurs épées, ils forcèrent Phalæcus et le pilote, par des menaces, à virer de bord et à retourner en arrière. La même révolte ayant éclaté sur les autres bâtiments, toute la flotte se reporta vers le Péloponnèse. Arrivés au cap Malée en Laconie, ils rencontrèrent des envoyés Cnossiens partis de Crète pour engager des soldats étrangers. Phalæcus et les autres chefs entrèrent avec eux en conférence, et, après avoir accepté du service à des conditions convenables, ils remirent à la voile. Débarqués à Cnosse en Crète, ils prirent immédiatement d'assaut la ville de Lyctus; mais un secours aussi prompt qu'inattendu s'offrit aux Lyctiens chassés de leur patrie. En ce moment, les Tarentins, en guerre avec les Lucaniens, avaient fait demander du secours aux Lacédémoniens dont ils tiraient leur origine; les Spartiates le leur accordèrent volontiers en considération de cette ancienne parenté; ils réunirent promptement une armée de terre, armèrent une flotte et confièrent au roi Archidamus le commandement de ces forces. A l'instant où la flotte allait appareiller pour l'Italie, les Lyctiens arrivèrent pour implorer également le secours des Lacédémoniens. Ceux-ci l'accordèrent, mirent à la voile pour l'île de Crète, battirent les mercenaires et rendirent aux Lyctiens leur patrie.

LXIII. Archidamus se porta ensuite sur l'Italie, arriva au secours des Tarentins et mourut glorieusement dans un combat. Archidamus avait mérité des éloges pour ses mœurs, ses talents militaires; mais on lui reprochait d'avoir été l'allié des Phocidiens et d'avoir principalement contribué à la prise de Delphes. Il avait été, pendant vingt-trois ans, roi des Lacédémoniens; son fils Agis lui succéda et régna quinze ans[1]. Plus tard, les mercenaires d'Archidamus,

1. Il y a ici une erreur de copiste. C'est neuf ans qu'il faut lire; ainsi qu'on le voit plus bas, chap. LXXXIX.

Digitized by Google

qui avaient pris part à la violation de l'oracle, furent tous égorgés par les Lucaniens. Cependant Phalæcus, repoussé de la ville de Lyctus, entreprit d'assiéger Cydonia. Il fit construire des machines de guerre et les approcha des murs de la ville, lorsque la foudre tomba sur elles, et le feu divin les consuma. Un grand nombre de mercenaires accourus pour éteindre la flamme y trouvèrent la mort; de ce nombre était aussi leur général Phalæcus. D'autres prétendent que Phalæcus a été massacré par un de ses soldats qu'il avait frappé. Les débris de ces troupes mercenaires furent accueillis par les exilés éliens; ils se rendirent dans le Péloponnèse et firent avec ces derniers la guerre contre l'Élide. Les Arcadiens vinrent au secours des Éliens; les exilés furent battus, beaucoup de mercenaires tués, et les autres, au nombre de quatre mille, furent faits prisonniers. Les Arcadiens et les Éliens se partagèrent ces captifs : les Arcadiens vendirent comme esclaves tous ceux qui leur étaient échus en partage, et les Éliens égorgèrent les leurs, comme coupables de la profanation de l'oracle de Delphes.

LXIV. Ainsi donc tous les sacriléges furent frappés de la vengeance divine. Les villes les plus considérables, complices de la spoliation de l'oracle de Delphes, n'y échappèrent même pas, car nous les verrons plus tard, en guerre avec Antipater, perdre tout à la fois leur suprématie et leur indépendance. Enfin, les femmes des chefs des Phocidiens, qui portaient des colliers d'or provenant du pillage du temple de Delphes, reçurent elles-mêmes le châtiment de leur impiété. L'une d'elles qui avait porté le collier d'Hélène, se livrait à de honteuses débauches et prostituait sa beauté aux désirs du premier venu. Une autre qui avait mis le collier d'Ériphile, eut sa maison incendiée par l'aîné de ses fils, atteint de folie, et elle périt elle-même dans les flammes. Tels furent les châtiments que les dieux infligèrent à ceux qui avaient osé les outrager.

Philippe qui, par le secours qu'il avait porté à l'oracle de Delphes et par sa piété envers les dieux, voyait son influence s'accroître de jour en jour, fut enfin proclamé chef



Digitized by Google

de toute la Grèce, et réalisa ainsi le plus grand empire en Europe. Après nous être suffisamment étendus sur la guerre sacrée, nous allons passer à l'histoire des autres nations.

LXV. En Sicile, les Syracusains, en proie à des dissensions, intestines, et assujettis à des tyrannies diverses et nombreuses, envoyèrent une députation à Corinthe pour engager les habitants de cette ville à leur envoyer un chef capable d'administrer leur ville et de mettre un terme à l'ambition de tous les prétendants à la tyrannie. Les Corinthiens, jugeant convenable de venir au secours d'un peuple qui tirait d'eux son origine, décidèrent de faire partir, en qualité de commandant militaire, Timoléon, fils de Timénète, le premier de ses concitoyens par sa bravoure, par son habileté stratégique, en un mot, orné de toutes les vertus. Une circonstance particulière contribua beaucoup à faire tomber sur lui le choix de cette mission. Timophane, son frère, surpassait tous les Corinthiens par ses richesses et par son audace, et depuis longtemps il aspirait ouvertement à la tyrannie. Dans ce but, il flattait la classe indigente, rassemblait des armes, s'entourait des hommes les plus mal famés, visitait la place publique, enfin il agissait comme un tyran sans cependant en avoir l'air. Timoléon, ennemi déclaré de la tyrannie, essaya d'abord la voie de la persuasion pour détourner son frère de son entreprise; mais, voyant que ses remontrances étaient inutiles et que son frère persistait plus que jamais dans son projet téméraire, il le poignarda en se promenant sur la place. Il s'éleva aussitôt un grand tumulte ; les citoyens accourus pour être témoins d'une action aussi inattendue que féroce, furent divisés de sentiments : suivant les uns, l'action de Timoléon était un fratricide et devait être punie selon toute la rigueur des lois; les autres, au contraire, soutenaient que Timoléon devait recevoir des éloges comme tyrannicide. Le sénat s'assembla, et la même division éclata au sein même de cette assemblée. Les ennemis de Timoléon condamnaient le meurtrier; ses partisans, au contraire, étaient d'avis de l'absoudre. Cette affaire n'était point encore décidée, lorsque les envoyés de Syracuse arrivèrent à Corinthe et instruisi-

Digitized by

rent le sénat de l'objet de leur mission. Le sénat fit tomber son choix sur Timoléon, et pour le bien de la chose, ils lui proposèrent une alternative étrange : ils l'assuraient que s'il gouvernait les Syracusains équitablement, ils le déclareraient absous comme tyrannicide, et que s'il les gouvernait en vue de ses intérêts privés plutôt que dans l'intérêt général, ils le condamneraient comme l'assassin de son frère. Néanmoins, ce ne fut pas par la crainte de la sentence que le sénat tenait suspendue sur sa tête, mais par sa vertu, que Timoléon présida d'une manière irréprochable aux affaires de la Sicile. Il battit les Carthaginois, releva les villes grecques qui avaient été détruites par les Barbares, et rendit à toute la Sicile son indépendance ; grâce à ses généreux efforts, Syracuse et les villes grecques devinrent des cités populeuses, de désertes qu'elles étaient auparavant. Mais nous reviendrons sur tout cela avec plus de détail. Reprenons actuellement le fil de notre histoire.

LXVI. Eubulus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Servius Sulpicius [1]. Dans cette année, Timoléon le Corinthien, choisi par ses concitoyens au commandement de Syracuse, se prépara à partir pour la Sicile. Il prit à sa solde sept cents étrangers, embarqua ses soldats sur quatre trirèmes et trois bâtiments légers et sortit du port de Corinthe. Pendant son trajet, il rallia trois autres navires envoyés par les Leucadiens et les Corcyréens, et traversa ainsi la mer Ionienne avec une flottille de dix bâtiments. Pendant qu'il était en mer, Timoléon fut témoin d'un phénomène étrange qui semblait présager que la divinité favoriserait son entreprise et lui procurerait une belle gloire. Chaque nuit apparaissait au ciel une torche enflammée qui semblait marcher à la tête de la flotte jusqu'à ce que les navires abordèrent en Italie [2]. Timoléon avait déjà été averti à Corinthe par les prêtresses de Cérès et de Proserpine que ces déesses leur avaient apparu en songe pour leur annoncer qu'elles accompagneraient

1. Quatrième année de la CVIII^e olympiade; année 345 avant J.-C
2. Il s'agit probablement ici d'une comète.

Timoléon dans tout son trajet jusqu'à son arrivée dans l'île qui leur était consacrée. Aussi Timoléon et ses compagnons se réjouissaient-ils de ces déesses. Timoléon consacra à ses protectrices le meilleur de ses bâtiments et lui donna le nom de *Cérès et Proserpine*[1]. La flotte aborda sans danger à Métaponte, en Italie, au moment où une trirème carthaginoise, portant des députés de Carthage, y entrait. Ces députés eurent une conférence avec Timoléon et le conjurèrent de ne point commencer la guerre et de ne pas débarquer en Sicile. Timoléon, que les Rhégiens avaient appelé à leur secours en lui promettant leur alliance, quitta sur-le-champ Métaponte, ayant hâte de prévenir le bruit de son arrivée, car il craignait que les Carthaginois, maîtres de la mer, ne missent obstacle à son débarquement en Sicile. Il s'empressa donc de faire voile pour Rhégium.

LXVII. Déjà, peu de temps auparavant, les Carthaginois avaient pressenti qu'ils auraient bientôt une guerre sérieuse à soutenir en Sicile. Ils se conduisirent donc humainement envers les villes alliées de cette île, mirent un terme aux différends qu'ils avaient avec les tyrans de ce pays, et conclurent avec eux des alliances. Ils avaient surtout gagné Hicetas, souverain de Syracuse, qui avait alors un pouvoir très-étendu. Ils équipèrent une flotte considérable et mirent sur pied de nombreuses troupes de terre qu'ils firent passer en Sicile sous les ordres d'Hannon. Leur flotte se composait de cent cinquante vaisseaux longs, et leur armée de terre de cinquante mille hommes; à ces forces il faut ajouter trois cents chars de guerre, plus de deux mille chars à deux chevaux, des armes de toutes espèces, une multitude de machines de guerre et d'immenses magasins de vivres et de munitions. Les Carthaginois se rendirent d'abord à Entella, ravagèrent la campagne et refoulèrent les habitants dans l'intérieur de la ville qu'ils investirent.

1. Il ressort de ce passage que le baptême des vaisseaux était également en usage chez les anciens. Seulement on ne leur donnait guère que des noms de divinités, tandis que de nos jours on donne aux bâtiments toute espèce de noms.

Digitized by Google

Les Campaniens, qui habitaient alors Entella[1], furent effrayés des forces des Carthaginois et envoyèrent demander des secours à toutes les autres villes ennemies des Carthaginois. Cependant aucune de ces villes ne se rendit à leurs instances, si ce n'est Galéria qui envoya un détachement de mille hoplites. Les Phéniciens s'avancèrent à leur rencontre, les enveloppèrent et les firent tous passer au fil de l'épée. Les Campaniens, habitants d'Etna, se disposaient aussi à faire parvenir des renforts à Entella, par égard pour leur origine commune ; mais lorsqu'ils apprirent la défaite des Galérinins, ils jugèrent convenable de se tenir neutres.

LXVIII. Denys était encore maître de Syracuse, lorsque Hicétas, réunissant une armée considérable, marcha contre Syracuse. Il environna d'abord Olympium d'un fossé retranché et déclara la guerre à Denys, tyran de la ville. Comme le siége traînait en longueur et que les vivres commençaient à manquer, Hicétas se retira chez les Léontins. Denys se mit à sa poursuite, attaqua son arrière-garde et engagea un combat. Hicétas fit volte-face, se précipita sur Denys, lui tua plus de trois mille mercenaires et força le reste à s'enfuir. La poursuite fut acharnée : Hicétas pénétra dans la ville en même temps que les fuyards, et se rendit maître de Syracuse, à l'exception de l'île. Tel était l'état des choses entre Hicétas et Denys.

Trois jours après la prise de Syracuse, Timoléon vint aborder à Rhégium et mouilla dans le voisinage de la ville. Les Carthaginois le talonnèrent avec vingt trirèmes. Les Rhégiens, qui favorisaient l'entreprise de Timoléon, avaient convoqué dans leur ville une assemblée générale, et on prononçait des discours sur la réconciliation des deux partis, pendant que les Carthaginois, dans la persuasion que Timoléon suivrait leur conseil de retourner à Corinthe, s'étaient relâchés de leur surveillance. Timoléon, sans donner aucun prétexte pour s'échapper, se tenait tout près de la tribune ; mais il ordonna secrètement le départ immédiat de neuf de ses navires. Pendant que les Carthaginois écoutaient

1. Voyez, XIV, 9, 61.

Digitized by Google

attentivement les discours que les orateurs rhégiens allongeaient à dessein, il sortit furtivement de l'assemblée, monta sur le bâtiment qui lui avait été laissé et leva promptement l'ancre. Les Carthaginois, trompés par ce stratagème, entreprirent de poursuivre Timoléon; mais comme il avait une grande avance sur eux et que la nuit approchait déjà, il aborda le premier à Tauroménium. Le gouverneur de cette ville, partisan déclaré des Syracusains, Andromaque, accueillit hospitalièrement les soldats de Timoléon, et contribua pour beaucoup à leur sûreté. Bientôt après, Hicétas, suivi de cinq mille hommes d'élite, marcha contre les Adranites qui lui étaient hostiles, et établit son camp dans le voisinage de leur ville. Timoléon, joignant à ses troupes un renfort de Tauroméniens, partit de Tauroménium; il n'avait pas en tout plus de mille hommes. Il se mit en marche à l'entrée de la nuit. Le lendemain il atteignit Adranum et attaqua à l'improviste les soldats d'Hicétas au moment où ils prenaient leur repas; il pénétra dans leur camp, tua plus de trois cents hommes et fit environ six cents prisonniers. Ce coup de main fut suivi d'un autre tout aussi hardi : Timoléon s'avança sur-le-champ vers Syracuse, et, marchant au pas de course, il arriva inopinément dans cette ville avant ceux-là même qu'il avait mis en fuite. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXIX. Lyciscus étant archonte d'Athènes, Marcus Valérius et Marcus Popilius consuls à Rome, on célébra la CIXe olympiade, dans laquelle Aristoloque d'Athènes remporta le prix de la course du stade[1]. Dans cette année, les Romains traitèrent pour la première fois avec les Carthaginois[2].

Idriée, tyran de Carie, meurt après un règne de sept ans. Ada, sa sœur et sa femme, lui succéda et régna quatre ans.

En Sicile, Timoléon conclut une alliance avec les Adra-

1. Première année de la CIXe olympiade; année 344 avant J.-C.

2. Suivant Polybe (III, 24), les Carthaginois avaient déjà traité avec les Romains sous les rois. Comparez Tite-Live, VII, 27.

Digitized by Google

nites et les Tyndarites, et reçut d'eux des renforts considérables. Cependant Syracuse était plongée dans une grande anarchie; Denys occupait l'Ile, Hicétas était maître de l'Achradine et de Néapolis[1]; enfin Timoléon occupait les autres quartiers de la ville. Les Carthaginois avaient, de leur côté, pénétré dans le grand port avec cent cinquante trirèmes et avaient débarqué cinquante mille hommes. Les soldats de Timoléon étaient vivement alarmés de ces forces nombreuses de l'ennemi, lorsqu'un changement aussi inattendu qu'étrange eut lieu. D'abord Mamercus, tyran des Catanéens, qui possédait une armée considérable, se déclara pour Timoléon. Plusieurs garnisons, animées de l'esprit de liberté, suivirent cet exemple. Enfin les Corinthiens armèrent dix bâtiments et les envoyèrent avec des sommes d'argent au secours de Syracuse. Timoléon reprit ainsi courage, et les Carthaginois, étourdis, sortirent du port imprudemment et se retirèrent avec toute leur armée dans la domination soumise à Carthage. Hicétas se trouva donc complétement isolé; Timoléon vint facilement à bout des ennemis et se rendit maître de Syracuse. Immédiatement après, il s'empara aussi de Messine qui s'était rangée du parti des Carthaginois. Telle était la situation des affaires en Sicile.

En Macédoine, Philippe, héritier de la haine de son père pour les Illyriens, et animé de sentiments implacables, envahit l'Illyrie à la tête d'une forte armée. Il ravagea le pays, soumit plusieurs places et retourna en Macédoine chargé de butin. Il entra ensuite en Thessalie, chassa les tyrans de leurs villes et gagna, par sa généreuse conduite, les cœurs des Thessaliens. Il se flattait qu'avec leur alliance il parviendrait aisément à se concilier l'affection des Grecs; c'est ce qui arriva en effet. Les peuples grecs voisins des Thessaliens, entraînés par l'exemple de ces derniers, s'empressèrent de conclure une alliance avec Philippe.

LXX. Pythodote étant archonte d'Athènes, les Romains

1. Quartier de Syracuse. Voyez, XIII, 6.

Digitized by Google

nommèrent consuls Caïus Plautius et Titus Manlius[1]. Dans cette année, Timoléon intimida Denys le tyran; il l'amena à rendre la citadelle, à abdiquer la souveraineté et à se rendre, sur la foi du traité, dans le Péloponnèse, en emportant toutes ses richesses privées. C'est ainsi que Denys, par son indolence et sa pusillanimité, perdit cette fameuse tyrannie que l'on disait consolidée avec des chaînes de fer, et alla vivre pauvre à Corinthe. Exemple mémorable de l'instabilité de la fortune : il doit servir de leçon à ceux qui, dans leur orgueil, abusent de la prospérité. Celui qui possédait autrefois quatre cents trirèmes, aborda à Corinthe sur une petite barque n'emportant avec lui que le prestige qui s'attache à une grandeur déchue[2]. Timoléon, en possession de l'Ile et des forteresses qui, naguère, appartenaient à Denys, fit raser les citadelles de l'Ile ainsi que les monuments de la tyrannie, et mit la garnison en liberté. Il s'occupa aussitôt à rédiger un code de lois basé sur les principes démocratiques, régla équitablement les contrats et autres relations avec les particuliers, en ne perdant jamais de vue le principe fondamental de l'égalité. Enfin, il établit une magistrature suprême annuelle, que les Syracusains appellent *amphipolie* de Jupiter Olympien[3]. Callimène fut le premier élu amphipole de Jupiter l'Olympien. A dater de cette époque, les Syracusains désignent leurs années par les noms de ces magistrats, et, malgré les révolutions politiques qui se sont succédé, cet usage s'est conservé jusqu'au moment où nous écrivons notre histoire. Depuis que les Romains ont accordé le droit de cité aux Siciliens, la magistrature des amphipoles est tombée en desuétude, après avoir duré plus de trois cents ans. Tels sont les événements arrivés en Sicile.

LXXI. Revenons à l'histoire de la Macédoine. Philippe s'étant concilié l'affection des villes grecques de la Thrace, entreprit une expédition dans l'intérieur de ce pays. Cerso-

1. Deuxième année de la CIXe olympiade; année 343 avant J.-C.
2. Suivant quelques historiens, il passa le reste de sa vie à Corinthe en y enseignant les lettres.
3. Voyez Cicéron, *in Verrem*, II, 51.

Digitized by Google

blepte, roi des Thraces, continuait à menacer les villes de l'Hellespont, limitrophes de la Thrace, et à dévaster leur territoire. Philippe marcha donc contre ces Barbares, avec une nombreuse armée, pour mettre un terme à leurs incursions. Il battit les Thraces dans plusieurs rencontres, et força les Barbares domptés à payer en tribut le dixième de leurs revenus aux Macédoniens. Il fonda des villes considérables dans des emplacements avantageux, et réprima l'humeur aventureuse des Thraces. Les villes grecques, ainsi délivrées de leur terreur, acceptèrent avec joie l'alliance de Philippe.

Théopompe de Chio a intercalé, dans son histoire du règne de Philippe, trois livres sur les affaires de la Sicile. Il les commence au règne de Denys l'ancien et les termine à l'expulsion de Denys le jeune, parcourant ainsi un espace de cinquante ans. Ces trois livres sont compris entre le quarantième et le quarante-quatrième.

LXXII. Sosigène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Valérius et Marcus Popilius[1]. Dans cette année, Arymbas, roi des Molosses, mourut après un règne de dix ans; il laissa un fils nommé Æacide, qui fut le père de Pyrrhus; mais par l'intervention de Philippe le Macédonien, Arymbas eut pour successeur Alexandre, frère d'Olympias.

En Sicile, Timoléon marcha contre les Léontins. Hicétas s'était réfugié dans cette ville avec des troupes nombreuses. Timoléon attaqua d'abord le quartier appelé la Ville neuve; mais comme il y avait une garnison nombreuse qui se défendait facilement du haut des murs, il leva le siége et se retira sans avoir obtenu aucun résultat. Il s'approcha ensuite de la ville d'Engyum, qui était au pouvoir du tyran Leptine. Il fit de fréquents assauts dans le dessein de chasser Leptine de la ville et de rendre aux habitants leur indépendance. Pendant que Timoléon était occupé à ce siége, Hicétas partit de Léontium et vint investir Syracuse; mais, après avoir perdu beaucoup de soldats, il

1. Troisième année de la CIXe olympiade; année 342 avant J.-C.

retourna promptement à Léontium. Cependant Timoléon parvint à intimider Leptine et à lui faire conclure un traité, en vertu duquel Leptine devait se rendre dans le Péloponnèse : Timoléon était bien aise de montrer aux Grecs tous les tyrans qu'il avait expulsés de la Sicile. Il prit aussi Apollonia, ville qui avait été également soumise à Leptine, et rendit à cette ville, ainsi qu'à Engyum, leur indépendance.

LXXIII. Timoléon manquant d'argent pour solder ses mercenaires, envoya ses meilleurs officiers avec mille soldats dans la partie de la Sicile qui était soumise aux Carthaginois. Cette troupe dévasta le territoire ennemi dans une grande étendue et revint avec un immense butin qu'elle remit à Timoléon. La vente de ce butin lui procura assez d'argent pour solder ses mercenaires au delà du terme qui leur était dû. Il s'empara ensuite d'Entella, condamna à mort quinze habitants qui s'étaient déclarés pour les Carthaginois, et donna la liberté à tous les autres. La puissance et la réputation militaires de Timoléon s'étaient tellement accrues, que toutes les villes grecques de la Sicile se soumirent à lui volontairement; car il les rendit toutes indépendantes. Plusieurs villes appartenant aux Sicules, aux Sicaniens et aux autres peuples rangés sous la domination des Carthaginois, envoyèrent des députations à Timoléon pour être admises dans son alliance. Les Carthaginois, voyant que leurs généraux conduisaient la guerre de la Sicile avec trop de mollesse, décidèrent leur remplacement[1] et l'envoi de forces plus nombreuses. Ils ordonnèrent donc sur-le-champ une levée parmi les citoyens de Carthage et parmi les Libyens les plus valides. En outre, ils votèrent de fortes sommes d'argent pour payer et engager à leur service des Ibériens, des Celtes et des Liguriens. Ils firent aussi construire des vaisseaux longs, réunirent un grand nombre de navires de transport, et pourvurent amplement à tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la guerre.

1. Ces généraux furent remplacés par Asdrubal et Amilcar, d'après Plutarque (*Timoléon*).

Digitized by Google

LXXIV. Nicomaque étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caïus Martius et Titus Manlius Torquatus[1]. Dans cette année, Phocion l'Athénien soumit Clitarque, tyran d'Érétrie, institué par Philippe.

En Carie, Pixodarus, le plus jeune des frères d'Ada, chassa celle-ci du trône et régna pendant cinq ans, jusqu'à l'expédition d'Alexandre en Asie.

Philippe, dont la puissance allait toujours en augmentant, marcha contre Périnthe, qui avait fait alliance avec les Athéniens et s'était déclaré son ennemie. Il vint investir cette ville, fit approcher des machines de guerre pour battre les murs, et fit journellement des attaques renouvelées. Il construisit des tours de quatre-vingts coudées de haut, qui dépassaient de beaucoup les tours de Périnthe; de la hauteur de ces tours il faisait beaucoup de mal aux assiégés. En même temps, les béliers ébranlaient les murailles, dont une grande partie avait été minée, et une brèche s'ouvrit. Cependant, les Périnthiens se défendaient vaillamment, et, pendant qu'ils s'empressaient d'élever un second mur, il s'engagea sous les remparts une série de brillants combats dans lesquels on déploya des deux côtés une égale ardeur. Mais le roi, abondamment pourvu de projectiles, maltraita les assiégés qui se défendaient sur les créneaux. Les Périnthiens, perdant chaque jour beaucoup de monde, implorèrent le secours des Byzantins, qui leur envoyèrent des renforts et un grand nombre de flèches et de catapultes. Se trouvant alors en force égale à celle de l'ennemi, ils reprirent courage et bravèrent intrépidement tous les périls pour la défense de la patrie. Cependant, le roi ne ralentit pas son ardeur; divisant son armée en plusieurs corps, il continua nuit et jour d'attaquer les murs. Avec les trente mille hommes qu'il avait sous ses ordres et une quantité innombrable d'armes et de machines de guerre, il ne laissait aucun répit aux assiégés.

LXXV. Le siége traînait en longueur; la ville se remplissait de morts et d'un grand nombre de blessés; les vi-

1. Quatrième année de la CIXe olympiade; année 341 avant J.-C.

Digitized by Google

vres venaient à manquer, enfin la reddition de la place était imminente, lorsque la fortune vint inopinément au secours des assiégés. La renommée de l'accroissement de la puissance du roi des Macédoniens avait retenti jusqu'en Asie. Or, le roi des Perses, auquel la puissance de Philippe devenait suspecte, écrivit aux satrapes des provinces maritimes de secourir à toute force les Périnthiens. Les satrapes s'étant donc concertés ensemble, firent passer à Périnthe des troupes mercenaires, de fortes sommes d'argent, des vivres, des armes de trait et toute espèce de munitions de guerre. Pareillement, les Byzantins y envoyèrent l'élite de leurs soldats et leurs meilleurs officiers. Ces divers renforts ranimèrent l'ardeur guerrière des Périnthiens, et le siége devint plus pressant que jamais. Philippe, frappant les murs à coups redoublés de bélier, ouvrit une brèche, en même temps qu'avec ses projectiles il balaya les créneaux. Au moment où quelques soldats pénétraient par la brèche, dans l'intérieur de la ville, les autres y entrèrent par les échelles appliquées aux murailles privées de défenseurs. Il s'engagea un combat corps à corps; tous ceux qui y prenaient part furent tués ou couverts de blessures, car la victoire était le prix de la lutte. Les Macédoniens étaient animés par l'espérance d'avoir une ville opulente à piller et de recevoir de Philippe de grandes récompenses; les assiégés, de leur côté, voyant devant eux les horreurs de la captivité, affrontèrent noblement tous les dangers pour la défense de leur salut.

LXXVI. La position de la ville semblait assurer aux assiégés une victoire décisive. En effet, Périnthe est située au bord de la mer, sur une langue de terre d'un stade d'étendue; les maisons sont très-rapprochées les unes des autres et toutes très-hautes; elles s'élèvent successivement sur la pente d'une colline et forment des gradins présentant l'aspect d'un amphithéâtre. Aussi, malgré les brèches faites au mur, la ville n'avait pas perdu ses moyens de défense; car, en barricadant les rues, on pouvait se servir des maisons en guise de murailles; aussi, chaque fois que Philippe parvenait, après beaucoup d'efforts, à se rendre maître

Digitized by Google

d'un mur, il en trouvait un autre encore plus fort, formé tout naturellement par les maisons adossées contre la colline. A ces moyens de défense naturels, il faut ajouter les secours de toutes sortes que les Périnthiens avaient tirés de Byzance. Philippe divisa donc son armée en deux corps; il en laissa un sous les ordres de ses meilleurs officiers, chargés de continuer le siége; il se mit lui-même à la tête de l'autre, attaqua soudain Byzance et en poussa le siége avec vigueur. Les Byzantins se trouvaient dans le plus grand embarras, car leurs soldats et leurs munitions de guerre avaient été envoyés au secours des Périnthiens. Tel était l'état des choses chez les Périnthiens et chez les Byzantins.

L'historien Éphore de Cymes termine ici son ouvrage, au siége de Périnthe. Cet ouvrage comprend l'histoire des Grecs et des Barbares depuis le retour des Héraclides, et embrasse un espace d'environ sept cent cinquante ans; il est divisé en trente livres, dont chacun est précédé d'une préface. Diyllus l'Athénien a continué l'ouvrage d'Éphore en exposant, dans un ordre chronologique, la suite de l'histoire des Grecs et des Barbares jusqu'à la mort de Philippe.

LXXVII. Théophraste étant archonte d'Athènes, Marcus Valérius et Aulus Cornélius consuls à Rome, on célébra la cx^e olympiade, dans laquelle Anticlès l'Athénien fut vainqueur à la course du stade [1].

Dans cette année, Philippe continuait d'assiéger Byzance. Les Athéniens déclarèrent que ce roi avait violé le traité, et ils firent immédiatement partir une flotte considérable au secours des Byzantins. Pareillement, les habitants de Chio, de Cos, de Rhodes, et quelques autres Grecs envoyèrent des renforts aux Byzantins. Philippe, effrayé de ce concours de tous les Grecs, leva le siége des deux villes, et fit la paix avec les Athéniens et les autres Grecs qui lui avaient déclaré la guerre.

Revenons à l'histoire de la Sicile. Les Carthaginois, après

1. Première année de la cx^e olympiade; année 340 avant J.-C.

Digitized by Google

avoir terminé leurs grands préparatifs de guerre, firent passer leur armée en Sicile. Cette armée, réunie aux troupes qui se trouvaient déjà dans l'île, se composait de plus de soixante-dix mille hommes d'infanterie, et d'au moins dix mille cavaliers, y compris les chars de guerre et les voitures de transport. A ces forces il faut ajouter deux cents vaisseaux longs, et plus de deux mille bâtiments de transport, chargés d'armes, de chevaux, de vivres et de munitions de toutes sortes. Informé de ces immenses forces de l'ennemi, Timoléon ne se laissa point décourager, bien qu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre de soldats. Il termina aussitôt la guerre qu'il avait avec Hicétas, et, concentrant ses troupes, il mit sur pied une armée assez considérable.

LXXVIII. Timoléon résolut de transporter le théâtre de la guerre dans les domaines des Carthaginois, afin qu'il préservât de toute dévastation le pays allié, tandis que celui des Barbares serait livré à la dévastation. Il rassembla donc sur-le-champ les mercenaires, les Syracusains ainsi que les autres alliés, et convoqua une assemblée générale dans laquelle il les exhorta tous à une lutte décisive par des paroles appropriées à la circonstance. Son descours fut unanimement applaudi, et les soldats s'écriaient qu'ils voulaient être au plus vite conduits contre les Barbares. Il s'avança donc à la tête de ses troupes, formées d'environ douze mille hommes et il avait déjà atteint Agrigente, lorsque, tout à coup, une révolte éclata dans l'armée. Un certain Thrasius, soldat mercenaire, homme pervers et audacieux, qui avait pris part, avec les Phocidiens, à la spoliation du temple de Delphes, commit un acte parfaitement d'accord avec sa conduite précédente. Presque tous les complices de la profanation de l'oracle avaient été frappés par la vengeance divine, ainsi que nous l'avons déjà raconté. Cet homme qui, seul, paraissait avoir échappé à cette vengeance, fomentait maintenant l'insurrection parmi les troupes mercenaires. Il insinuait que Timoléon était insensé et conduisait ses soldats à une perte certaine. « Comment, ajoutait-il, espère-t-il vaincre les Cartha-

Digitized by Google

ginois six fois plus forts que lui, et abondamment pourvus de toutes sortes de munitions de guerre? N'est-ce pas se faire un jeu de la vie des soldats, auxquels Timoléon n'a pas, depuis longtemps, payé de solde faute d'argent? » Thrasius leur conseillait donc de retourner à Syracuse, d'exiger le payement de la solde qui leur était due, et de ne point s'engager dans une expédition désespérée.

LXXIX. Les soldats, se laissant séduire par ces paroles, tentèrent un soulèvement que Timoléon ne parvint à calmer que par des instances très-vives et par la promesse de récompenses. Cependant mille hommes furent entraînés par Thrasius. Timoléon remit à un autre moment le châtiment qu'il leur réservait; il écrivit même à ses amis, à Syracuse, de leur faire un bon accueil et de leur payer la solde arriérée. Il éteignit ainsi tout le feu de la révolte, et enleva aux indisciplinés l'occasion de participer à l'honneur de la victoire. Par sa conduite bienveillante Timoléon ramena la bonne disposition des autres soldats, et il s'avança contre l'ennemi campé à peu de distance. Il réunit les soldats en assemblée, et ranima leur courage par ses paroles, en leur représentant la lâcheté des Carthaginois et en glorifiant les succès de Gélon. Les troupes répondirent comme par un seul cri qu'il fallait attaquer l'ennemi et commencer la lutte. Dans ce moment, des bœufs apportaient, par hasard, des bottes de *selinum* [1] pour la litière des camps; Timoléon s'écria qu'il acceptait ce présage de la victoire, car c'est avec le selinum qu'on tresse les couronnes des vainqueurs aux jeux isthmiques [2]. Sur ces paroles de Timoléon, les soldats se tressèrent avec cette herbe des couronnes qu'ils mirent sur leur tête, et marchèrent joyeusement au combat, persuadés que les dieux leur annonçaient la victoire. C'est ce qui arriva en effet : contre toute attente, ils défirent l'ennemi, non pas seulement par leur propre bravoure, mais

1. Espèce de céleri sauvage. Ce végétal, de la famille des ombellifères, croît particulièrement dans les lieux marécageux.

2. Les couronnes isthmiques, ou feuilles sèches de selinum, se distinguaient ainsi des couronnes néméennes qui se composaient de feuilles vertes de la même plante.

Digitized by Google

surtout par la protection des dieux. Timoléon, ayant rangé son armée en bataille, descendit de quelques hauteurs et se dirigea vers les bords d'un fleuve [1] que dix mille Carthaginois venaient de traverser. Les ennemis avaient à peine atteint le rivage, lorsque Timoléon, à la tête de la phalange du centre, tomba sur eux à l'improviste. La lutte fut sanglante; les Grecs, supérieurs aux Barbares par leur valeur et par leur souplesse, en firent un grand carnage; ceux qui avaient traversé le fleuve étaient déjà mis en déroute, lorsque toute l'armée carthaginoise le passa à son tour et vint réparer l'échec des siens.

LXXX. Le combat recommença. Les Phéniciens allaient, par leur nombre, envelopper les Grecs, lorsque soudain un orage éclata, accompagné d'une pluie abondante, mêlée de grêlons d'une grosseur énorme ; la foudre, le tonnerre et des vents violents se succédaient sans interruption. Les Grecs recevaient cet orage au dos, et les Barbares en face; les troupes de Timoléon en supportaient sans gêne les effets, tandis que les Phéniciens, dans l'impossibilité de lutter tout à la fois contre la tempête et contre les Grecs, se livrèrent à la fuite. Cavaliers et fantassins, chars et bagages, tout se précipitait dans une étrange mêlée vers le fleuve, se foulant aux pieds les uns les autres, se blessant de leurs épées et de leurs lances; enfin la déroute fut sans remède. Quelques-uns, serrés de près par la cavalerie ennemie, se jetèrent par troupes au milieu du courant, et trouvèrent la mort par les blessures qu'ils recevaient au dos. Un grand nombre périt sans avoir été frappé par le fer de l'ennemi : la frayeur, la presse des fuyards et les corps amoncelés, les faisaient disparaître dans les flots. Pour comble de malheur, les eaux du fleuve étaient grossies par la pluie : ceux qui, tout armés, voulaient le traverser à la nage, furent entraînés et noyés. Enfin la cohorte sacrée des Carthaginois, composée de deux mille cinq cents hommes, tous distingués par leur bravoure, leur renommée et leurs richesses, fut taillée en pièces après une

1. Le Crimèse. Plutarque (*Timoléon*).

Digitized by Google

brillante résistance. Le reste de l'armée perdit plus de dix mille hommes, et près de quinze mille furent faits prisonniers. Une multitude de chars furent brisés dans la mêlée et deux cents furent pris ; tous les bagages et une foule de voitures de transport tombèrent au pouvoir des Grecs. La plupart des armes furent perdues dans le fleuve ; cependant on rapporta dans la tente de Timoléon mille cuirasses et plus de dix mille boucliers. Une partie de ces dépouilles fut, par la suite, déposée dans le temple de Syracuse ; une autre partie fut distribuée aux alliés ; enfin une autre fut envoyée par Timoléon à Corinthe, pour être déposée dans le temple de Neptune.

LXXXI. Les richesses tombées au pouvoir du vainqueur étaient immenses ; car les Carthaginois, très-opulents, possédaient une multitude de vases d'argent et d'or ainsi que beaucoup d'autres ornements. Mais Timoléon abandonna toutes ces richesses à ses soldats pour prix de leur vaillance. Les Carthaginois qui avaient échappé à cette déroute se réfugièrent à grand'peine à Lilybée. L'effroi qui les avait saisis fut tel, qu'ils n'osèrent pas même s'embarquer sur leurs navires pour retourner en Libye, persuadés que la colère des dieux les ferait périr dans les flots de la mer Libyque. A la nouvelle de cette défaite, les Carthaginois furent consternés ; ils s'attendaient à chaque moment à voir arriver Timoléon avec son armée. Ils rappelèrent sur-le-champ Gescon [1], fils d'Hannon, qui avait été condamné à l'exil, et lui donnèrent le commandement militaire ; car il passait pour un homme remarquable par son audace et ses talents militaires. Mais, ne jugeant pas à propos d'exposer la vie de leurs citoyens aux dangers de la guerre, ils prirent à leur solde un grand nombre d'étrangers et particulièrement des Grecs. Tous ces étrangers prenaient volontiers du service chez les Carthaginois parce que Carthage était riche et leur donnait une solde élevée. Les Carthaginois firent en même temps partir pour la Sicile des députés habiles, avec l'ordre de

1. Quelques auteurs l'appellent *Giscon*.



Digitized by Google

conclure la paix aux conditions qu'il leur serait possible d'obtenir.

LXXXII. Lysimachide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Servilius et Marcus Rutilius[1]. Dans cette année, Timoléon revint à Syracuse où il châtia d'abord les mercenaires qui l'avaient abandonné en suivant Thrasius : il les chassa de la ville comme traîtres. Ces mercenaires passèrent en Italie, s'emparèrent d'une place du littoral sur le territoire des Bruttiens, et la pillèrent. Les Bruttiens, indignés de cet acte, rassemblèrent une forte armée et vinrent prendre d'assaut la place occupée par les mercenaires qui furent tous massacrés, et reçurent ainsi le châtiment mérité de leur désertion et de leurs crimes.

Timoléon fit mettre à mort Posthumius le Tyrrhénien qui, avec douze bâtiments corsaires, se livrait à la piraterie et s'était introduit comme ami dans le port de Syracuse. Il accueillit amicalement les colons envoyés de Corinthe au nombre de cinq mille.

Bientôt après, les députés des Carthaginois arrivèrent; ils mirent de vives instances à obtenir la paix, qui leur fut accordée aux conditions que toutes les villes grecques seraient libres, que le fleuve Lycus[2] formerait la frontière des possessions de chaque nation, que les Carthaginois ne soutiendraient plus les tyrans en guerre avec les Syracusains.

Après la conclusion de ce traité, Timoléon donna la sépulture à Hicétas qu'il avait vaincu et extermina les Campaniens qu'il avait expulsés d'Etna; il frappa de terreur Nicodème, tyran des Centropiniens, et le chassa de sa ville. Il mit également un terme à la tyrannie d'Apolloniade, souverain des Agyrinéens; il délivra ces derniers et en fit des citoyens de Syracuse. En un mot, il extermina tous les tyrans de l'île, rendit les villes indépendantes et les admit

1. Seconde année de la cx^e olympiade; année 339 avant J.-C.

2. Ce fleuve s'appelait *Halycus*, avec l'article sémitique (Phénicien) *Ha*. Voy. Cluverius, *Sic. antiq.*, I, p. 219.

Digitized by Google

dans son alliance. La proclamation qu'il avait répandue dans la Grèce, que les Syracusains donneraient des terres et des maisons à tous ceux qui voudraient avoir le droit de cité à Syracuse, attira un grand nombre de Grecs. Le territoire syracusain, non encore partagé, reçut ainsi quarante mille colons; celui des Agyrinéens dix mille, tant cette contrée était vaste et fertile! Aussitôt après, Timoléon réforma les anciennes lois de Syracuse rédigées par Dioclès; il ne fit aucun changement au règlement relatif aux contrats entre particuliers; il ne porta sa réforme que sur les institutions publiques qu'il rectifia selon son propre jugement. Il avait mis à la tête de ce travail de législation Céphalus de Corinthe, homme célèbre par son savoir et par son intelligence. Après avoir terminé ces dispositions législatives, il transféra les Léontins à Syracuse et accrut la population de la ville de Camarine par les colons qu'il y fit transporter.

LXXXIII. Ainsi donc, Timoléon fut le pacificateur de la Sicile et contribua par ses efforts à l'augmentation de l'opulence des villes. Troublées longtemps par des dissensions et des guerres intestines ainsi que par les nombreux tyrans qui avaient surgi dans leur sein, ces villes étaient presque désertes; les terres étaient, faute de bras, restées en friche et ne produisaient que des fruits sauvages. Maintenant, depuis l'arrivée de ces nombreux colons et grâce à une longue paix, ces terres, jadis incultes, produisaient toute sorte de fruits en abondance. Les Siciliens, les vendant avec avantage dans les marchés, s'enrichirent promptement. C'est à cette prospérité que l'on doit la construction de beaucoup de grands monuments; nous citerons entre autres, l'édifice dit *aux soixante lits*[1], situé dans l'Ile; il l'emporte en grandeur et en beauté sur tous les autres monuments; il fut construit par Agathocle. Mais, comme cet édifice était, par son élévation, supérieur aux temples des dieux, il fut frappé par la foudre divine. Nous mentionnerons encore les tours situées près du petit port,

1. L'*Hexécontacline*.

sur lesquelles se trouvent des inscriptions gravées sur des pierres de différents genres, portant le nom d'Agathocle qui fit construire ces tours; enfin le temple de Jupiter Olympien, qui fut élevé quelque temps après par le roi Hiéron sur la place publique; et, près du théâtre, l'autel qui avait un stade de long sur une hauteur et une largeur proportionnées. Parmi les villes moins importantes, celle d'Agyre, qui s'était également enrichie par son agriculture, se faisait remarquer par son théâtre, le plus beau de la Sicile après celui de Syracuse, ainsi que par ses temples, par son palais de justice, une place publique, des tours élevées et des tombeaux surmontés de grandes et de nombreuses pyramides, monuments d'art splendides.

LXXXIV. Charondas étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Émilius et Caïus Plautius[1]. Dans cette année, Philippe, roi des Macédoniens, ayant attiré dans son amitié la plupart des Grecs, poursuivit toujours son projet de parvenir à la domination absolue de la Grèce en frappant au cœur les Athéniens. Il s'empara donc soudain de la ville d'Élatée[2], y rassembla des troupes et résolut de faire la guerre aux Athéniens. Ceux-ci, surpris au milieu de la paix, n'étaient point préparés à cette attaque. Aussi Philippe se flattait-il de remporter facilement la victoire. C'est en effet ce qui arriva. Dès qu'Élatée fut prise, des messagers vinrent de nuit annoncer cette nouvelle aux Athéniens qui apprirent en même temps la marche rapide de Philippe sur l'Attique. Les généraux d'Athènes, surpris de ce mouvement inattendu, firent venir les trompettes et leur ordonnèrent de sonner l'alarme pendant toute la nuit. Le bruit de l'approche de Philippe se répandit dans toutes les maisons, la ville fut bientôt sur pied : dès la pointe du jour le peuple accourut au théâtre, avant même que les magistrats l'eussent convoqué, conformément aux usages établis. Les généraux s'y rendirent, emmenant avec eux celui qui, le premier, avait apporté la

1. Troisième année de la cx^e olympiade; année 338 avant J.-C.

2. Élatée était la plus grande ville de la Phocide, et bien située pour envahir la Béotie.

Digitized by Google

nouvelle, et, lorsqu'il eut parlé, le silence et la terreur régnèrent dans le théâtre. Aucun des orateurs qui d'ordinaire haranguaient le peuple n'osa se lever pour proposer un conseil, et, malgré les proclamations réitérées du héraut qui invitait les orateurs à parler pour le salut commun, personne ne monta à la tribune. L'embarras et l'effroi étaient grands ; tout le peuple tournait ses regards vers Démosthène. Celui-ci s'avança alors, exhorta le peuple à prendre courage, et proposa d'envoyer immédiatement des députés à Thèbes pour engager les Béotiens à faire cause commune avec les Athéniens en luttant pour la liberté. Car le temps ne permettait pas de faire un appel aux autres alliés, et, dans l'espace de deux jours, le roi pouvait entrer dans l'Attique. Comme sa route le conduisait à travers la Béotie, il ne restait d'autre ressource que l'alliance des Béotiens; et, puisque Philippe était déjà l'allié des Béotiens, il devait tenter de les entraîner dans la guerre contre les Athéniens.

LXXXV. Le peuple accueillit cette proposition et rendit le décret rédigé par Démosthène; puis il chercha l'orateur le plus éloquent et le plus apte à remplir cette mission. Démosthène accepta avec empressement l'office d'envoyé. Il partit donc immédiatement pour Thèbes, persuada les Thébains et revint à Athènes. Le peuple, voyant ses forces doublées par le renfort des Béotiens, reprit courage; il nomma aussitôt commandants des troupes Charès et Lysiclès, et les fit partir avec des masses armées pour la Béotie. Toute la jeunesse, animée d'une ardeur guerrière, arriva, après une marche forcée, à Chéronée en Béotie. Les Béotiens, émerveillés de la promptitude des Athéniens, ne restèrent pas non plus oisifs : ils accoururent aux armes et se joignirent à leurs alliés pour attendre le choc de l'ennemi. Philippe envoya d'abord à l'assemblée des Béotiens des députés dont le plus célèbre était Python. Cet homme était renommé par son éloquence; il avait été choisi pour détruire l'effet du discours de Démosthène qui sollicitait l'alliance des Béotiens. Mais, bien qu'il fût un des premiers orateurs de son époque, il était néanmoins inférieur à Dé-

Digitized by Google

mosthène. Car celui-ci, dans les harangues qu'il a écrites, signale lui-même sa réplique à cet orateur comme une des plus grandes choses qu'il ait jamais faites, lorsqu'il dit : « Dans ce temps, je ne cédais point le terrain à Python dont les flots d'éloquence semblaient nous accabler[1]. » Philippe n'obtint pas le concours des Béotiens; mais il ne résolut pas moins de combattre les deux nations. Il attendit donc la jonction de ses alliés retardataires; puis il entra en Béotie à la tête de plus de trente mille hommes d'infanterie et d'environ deux mille cavaliers. Les deux armées étaient animées d'une égale ardeur guerrière; mais le roi l'emportait par ses forces et par ses talents stratégiques. Vainqueur dans des batailles nombreuses et diverses, il avait acquis beaucoup d'expérience dans l'art militaire, tandis que chez les Athéniens, les meilleurs généraux, Iphicrate, Chabrias et Timothée, avaient cessé de vivre; le seul qui leur restait, Charès, se distinguait à peine du commun des guerriers par son activité dans le commandement et dans les conseils.

LXXXVI. Dès que le jour apparut, les deux armées se rangèrent en bataille. Le roi donna le commandement de l'une des ailes de son armée à son fils Alexandre qui entrait à peine dans l'adolescence[2], mais qui s'était déjà fait remarquer par son courage et par son intelligence précoce; il plaça près de son fils ses lieutenants les plus distingués. Quant à lui, entouré de ses soldats d'élite, il prit le commandement de l'autre aile et disposa le reste de l'armée dans l'ordre que le lieu et le temps permettaient. Les Athéniens avaient partagé leur armée par nations; les Béotiens en commandaient une partie et les Athéniens l'autre. Le combat fut long et sanglant; beaucoup de guerriers tombaient de part et d'autre, et la victoire resta un moment indécise. Enfin Alexandre, jaloux de montrer à son père sa bravoure personnelle, et secondé par les braves guerriers

1. Discours pour la Couronne.

2. Il avait environ dix-neuf ans; il avait seize ans à l'époque où son père assiégeait Byzance. Voyez Plutarque (*Alexander*).

Digitized by Google

qui l'entouraient, rompit le premier la ligne ennemie, culbuta un grand nombre de combattants et fit éprouver des pertes à ceux qui lui étaient opposés. Ses compagnons d'armes suivirent son exemple et rompirent à leur tour la ligne ennemie. Les morts s'amoncelèrent; Alexandre et ses compagnons renversèrent tous ceux qui leur opposaient de la résistance. Cependant le roi, combattant au premier rang, et ne voulant laisser à personne, pas même à Alexandre, l'honneur de vaincre, repoussa les ennemis, les mit en fuite et décida la victoire. Les Athéniens perdirent dans cette bataille plus de mille hommes; deux mille au moins furent faits prisonniers. Les Béotiens essuyèrent également de grandes pertes; un grand nombre fut fait prisonnier. Après cette bataille, Philippe éleva un trophée, accorda la sépulture aux morts, offrit en action de grâces un sacrifice aux dieux, et distribua aux plus braves des récompenses méritées.

LXXXVII. Quelques historiens racontent que Philippe, dans un banquet qu'il donna à ses amis pour célébrer cette victoire, ivre de vin, se promena au milieu des prisonniers de guerre, et insulta à leur infortune. Parmi ces prisonniers se trouvait Démade, le rhéteur, qui, dans sa franchise, reprocha par quelques paroles énergiques au roi son intempérance : « Eh quoi! lui dit-il, tandis que la fortune te donne un air d'Agamemnon, tu ne rougis pas de jouer le rôle de Thersite. » Philippe, frappé d'un tel reproche, changea d'attitude, jeta les couronnes qui ornaient sa tête, éloigna du festin tout ce qui pouvait être outrageant pour les prisonniers, et non-seulement admira la franchise de Démade, mais le remit en liberté sans rançon et l'honora de son intimité[1]. Enfin, entraîné dans ses entretiens par les grâces attiques de Démade, il relâcha tous les autres captifs sans rançon; en un mot, déposant l'orgueil du vainqueur, il envoya des députés pour conclure avec le peuple athénien un traité d'alliance et d'amitié: Il laissa une garnison à Thèbes et accorda la paix aux Béotiens.

1. Comparez Élien, *Hist. Var.*, XIII, 1.

Digitized by Google

LXXXVIII. Après leur défaite à Chéronée, les Athéniens condamnèrent à mort leur général Lysiclès, sur l'accusation que Lycurgue l'orateur avait portée contre lui. C'était alors le plus influent des orateurs; pendant douze ans il avait administré, à son éloge, les revenus de l'État; toute sa vie il avait eu la réputation d'un homme vertueux; mais, comme orateur, il mettait beaucoup de véhémence dans ses accusations. On peut citer, comme une preuve de son éloquence à la fois digne et incisive, le passage suivant de son discours où il se porta accusateur de Lysiclès : « Vous commandiez notre armée, ô Lysiclès, et mille de nos citoyens sont morts, deux mille ont été faits prisonniers; un trophée a été élevé à la honte de notre cité, toute la Grèce est devenue esclave; tout cela est arrivé sous tes ordres, sous ton commandement, et tu oses vivre; tu oses regarder encore la lumière du soleil, te montrer sur la place publique, toi, monument vivant de la honte et de l'opprobre de la patrie! »

Une circonstance remarquable, c'est que, pendant que la bataille de Chéronée se livrait en Grèce, une autre avait lieu en Italie le même jour, à la même heure, entre les Tarentins et les Lucaniens. Archidamus, roi des Lacédémoniens, combattit dans l'armée des Tarentins et y fut tué. Il avait régné vingt-trois ans. Son fils Agis, qui lui succéda, régna neuf ans.

Pendant que ces choses se passaient, Timothée, tyran d'Héraclée, dans le Pont, mourut après un règne de quinze ans; son frère, Denys, lui succéda et régna plus de trente-deux ans.

LXXXIX. Phrynichus étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Manlius Torquatus et Publius Décius[1]. Dans cette année, le roi Philippe, enhardi par la victoire de Chéronée et par la terreur qu'il avait inspirée aux villes les plus célèbres, brigua l'empire de toute la Grèce. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il voulait déclarer la guerre aux Perses pour venger les

1. Quatrième année de la cx^e olympiade; année 337 avant J.-C.

Grecs des profanations que les Barbares avaient commises dans les temples de la Grèce, et se concilia ainsi l'affection des Grecs. En public et dans ses relations privées, il se montrait envers tout le monde doux et bienveillant. Il fit proposer à chaque ville d'entrer avec lui en conférence au sujet de leurs intérêts communs. Corinthe fut donc le lieu d'une réunion générale, et ce fut là qu'il proposa de déclarer la guerre aux Perses et qu'il fit naître de grandes espérances dans l'esprit de tous les membres de l'assemblée. Enfin les Grecs nommèrent Philippe généralissime de la Grèce. Investi d'une autorité illimitée, il fit de grands préparatifs pour une expédition contre les Perses. Après avoir imposé à chaque ville le contingent qu'elle fournirait pour cette expédition, il revint en Macédoine. Tel était l'état des affaires de Philippe.

XC. Revenons à l'histoire de la Sicile. Timoléon, le Corinthien, qui avait rétabli l'ordre chez les Syracusains et les Siciliens, mourut après avoir exercé pendant huit ans le commandement. Les Syracusains célébrèrent hautement les vertus de cet homme auquel ils devaient tant, et lui donnèrent de magnifiques funérailles; et, lorsque son corps fut porté au tombeau, au milieu d'une grande affluence de monde, le peuple de Syracuse fit proclamer le décret suivant : « Timoléon, fils de Timænètes[1], sera enseveli aux frais du trésor public, qui fournira deux cents mines[2]; chaque année, on célébrera sa mémoire par des jeux musicaux, gymniques et hippiques, parce qu'il a dompté les Barbares, relevé les plus grandes villes grecques et rendu libres les Siciliens. »

A cette même époque mourut Ariobarzane, après un règne de vingt-six ans[3]. Mithridate, son successeur, régna trente-cinq ans.

Les Romains défirent les Latins et les Campaniens dans

1. J'adopte ici la correction proposée par Wesseling, et je lis Τιμαινέτου υἱόν, au lieu de τιμᾶν ἐτήσιον.

2. Environ dix-huit mille deux cents francs.

3. Il était maître de la Phrygie, d'une partie de la Mysie et de la Cappadoce. Voy. liv. XV, 90.

Digitized by Google

une bataille livrée près de Suessa[1], et enlevèrent une portion du territoire des vaincus. Le consul Manlius, qui avait remporté cette victoire, obtint les honneurs du triomphe.

XCI. Pythodore étant archonte d'Athènes, Quintus Publius et Tibérius Émilius Mamercus consuls à Rome, on célébra la CXIe olympiade, où Cléomantis de Clitoris fut vainqueur à la course du stade[2]. Dans le cours de cette année, le roi Philippe, généralissime des Grecs, prêt à faire la guerre aux Perses, envoya Attalus et Parménion en Asie, avec une partie de ses troupes que ces chefs devaient employer à la délivrance des villes grecques. Quant à lui, empressé d'avoir pour cette expédition l'assentiment des dieux, il demanda à la pythie s'il serait vainqueur du roi des Perses; l'oracle lui répondit : « Le taureau est couronné, les apprêts sont finis, celui qui doit l'immoler attend. » Bien que le sens de cet oracle fût très-ambigu, Philippe l'interpréta à son avantage, comme si cet oracle annonçait que le roi des Perses tomberait comme une victime. Mais, en réalité, l'oracle signifiait au contraire que Philippe, tel qu'un taureau couronné de fleurs, était destiné à être égorgé. Quoi qu'il en soit, Philippe, croyant avoir le concours des dieux, se réjouissait déjà, comme si l'Asie allait être aux pieds des Macédoniens. Il ordonna donc sur-le-champ de magnifiques sacrifices en l'honneur des dieux et célébra en même temps les noces de sa fille Cléopâtre, qu'il avait eue d'Olympias, et qu'il fit épouser à Alexandre, roi des Épirotes, propre frère d'Olympias. Pour attirer à ces fêtes le plus grand nombre possible de Grecs, il institua des luttes musicales et de splendides festins auxquels il invita et ses amis et les étrangers. Il fit venir de toute la Grèce ses hôtes, et ordonna à ses amis d'appeler de leur côté tous les hôtes de leur connaissance; car il ambitionnait de se rendre agréable aux Grecs et de répondre dignement à l'honneur qu'ils lui avaient fait en le nommant généralissime de la Grèce.

1. Tite-Live appelle cette ville *Sinuessa*, VIII, 11.
2. Première année de la CXIe olympiade; année 336 avant J.-C.

Digitized by Google

XCII. Enfin, au milieu d'un nombreux concours d'hommes de toutes les nations, on célébra à Aigues, en Macédoine les noces de Cléopâtre, par des fêtes et des jeux. A cette occasion, Philippe reçut des couronnes d'or de chacun des illustres convives et de la part de plusieurs villes considérables, au nombre desquelles se trouvait Athènes. Le héraut qui offrit la couronne au nom de cette ville, dit en terminant sa proclamation : « Quiconque ayant attenté aux jours du roi Philippe, voudrait se réfugier à Athènes, sera livré à la justice du roi. » Par cette prophétie échappée au hasard, la divinité semblait elle-même annoncer l'attentat qui menaçait Philippe; en même temps, d'autres voix prophétiques prédisaient la funeste catastrophe du roi. En effet, dans un banquet royal, Néoptolème, le tragédien, célèbre pour ses talents et sa belle voix, récita, sur l'invitation du roi, quelques vers ayant trait à l'expédition de Philippe, et aux changements contraires que la fortune pourrait faire éprouver au roi des Perses, ce grand et fameux souverain. Voici le sens de ces vers : « Vous qui élevez vos pensées plus haut que la région de l'éther et qui embrassez dans vos projets les grandes plaines de la terre; vous qui construisez maisons sur maisons, croyant, par vos désirs insensés, reculer indéfiniment le terme de la vie; vous tous serez atteints par la course rapide et inaperçue du destin qui plongera vos œuvres dans l'obscurité, anéantira vos longues espérances et vous entraînera dans la lamentable demeure de l'Enfer[1]. »

Le tragédien ajouta encore quelques vers, tous empreints de la même idée. Philippe s'abandonna tout entier à la joie que lui causaient ces vers dans lesquels il voyait la prédiction de la chute du roi des Perses, et qui lui semblaient même confirmer la réponse de l'oracle. Enfin, le banquet fini, le commencement des jeux fut remis au lendemain, et comme la nuit était déjà arrivée la foule accourut au théâtre. Au point du jour, dans une procession solennelle et preparée avec magnificence, on porta les

1. C'est à peu près tout ce qui nous reste de ce poëte improvisateur.

Digitized by Google

images des douze dieux artistement travaillées; la treizième image représentait Philippe lui-même, avec les tatributs de la divinité, placé sur un trône comme les douze dieux.

XCIII. Le théâtre était rempli de spectateurs, lorsque Philippe s'avança, vêtu de blanc, et ordonnant à ses gardes de ne le suivre qu'à une grande distance; car il voulut ainsi faire voir qu'il avait confiance dans l'affection des Grecs, et qu'il n'avait pas besoin de gardes. Ce fut au milieu de ces fêtes splendides où Philippe reçut les honneurs d'un immortel, que le roi devint l'objet d'un attentat étrange qui lui donna la mort. Pour mieux saisir cette conspiration nous allons d'abord en exposer les causes.

Pausanias, Macédonien de naissance, natif d'Orestis, servait dans la garde de corps du roi, et s'était, par sa beauté, attiré l'affection de Philippe. Ce garde s'étant aperçu que Philippe aimait un autre Pausanias, son homonyme, se déchaîna en invectives contre son rival; il l'appela homme-femme et prêt à se livrer aux amours du premier venu. L'outragé garda le silence pour le moment; mais il s'en ouvrit à Attalus, un de ses amis, et avait déjà arrêté un projet de vengeance, lorsqu'il perdit la vie volontairement et dans une circonstance inattendue : il se trouva peu de jours après, dans une bataille que Philippe livrait au roi des Illyriens; placé au-devant de Philippe, il reçut tous les coups qui étaient destinés au roi et expira. Le bruit de cette action s'étant répandu, Attalus, un des courtisans les plus influents du roi, invita Pausanias, le garde du corps, à un banquet, et, après l'avoir enivré de vins, il livra son corps en prostitution aux goujats. Revenu de son ivresse, Pausanias se plaignit au roi en désignant Attalus comme l'auteur des outrages qu'il avait reçus. Philippe, indigné de ce forfait, ne fit point encore éclater son courroux, parce qu'il avait pour le moment besoin des services d'Attalus, qui était aussi son parent : Attalus était neveu de Cléopâtre, seconde femme du roi; d'ailleurs, il venait d'être envoyé en Asie avec une partie de l'armée, et avait la réputation d'un brave guerrier. Le roi essaya donc d'apaiser la

Digitized by Google

colère de Pausanias en le comblant de bienfaits et en lui donnant de l'avancement dans sa garde.

XCIV. Cependant, Pausanias concentra sa colère et se promit de tirer vengeance, non-seulement de celui qui l'avait outragé, mais encore de celui qui lui avait refusé satisfaction. Il fut surtout encouragé dans ce projet par le sophiste Hermocrate. Pausanias, qui était son disciple, lui demanda un jour, dans l'école, comment on peut devenir un homme célèbre. Le sophiste répondit : « En tuant celui qui a fait de grandes choses ; car la postérité ne séparera pas le nom du grand homme de celui de son meurtrier. » Retrempant sa colère par ce sophisme, et sa résolution étant irrévocablement prise, Pausanias songea à profiter, pour l'exécution de son projet, des jeux qui se célébraient. Il eut d'abord soin de placer des chevaux aux portes de la ville; puis il pénétra dans les avenues du théâtre en cachant sous ses vêtements une épée celtique[1]. A l'instant où Philippe ordonnait à ses amis, qui l'accompagnaient, d'entrer avant lui dans le théâtre, et à ses gardes de se tenir à quelque distance derrière lui, Pausanias accourut, et, voyant le roi laissé seul, il lui plongea un poignard dans les côtes et l'étendit roide mort. Le meurtrier prit aussitôt la fuite, et arriva aux portes de la ville où il trouva des chevaux tout sellés. Les gardes accoururent, les uns pour relever le corps du roi, les autres pour se mettre à la poursuite de l'assassin; parmi ces derniers, il y avait Léonatus, Perdiccas et Attalus. Cependant Pausanias, qui avait de l'avance sur eux, leur aurait échappé, monté sur son cheval, si une de ses chaussures, embarrassée dans des sarments de vigne, ne l'eût fait tomber. Perdiccas et ses compagnons l'atteignirent, le relevèrent et le percèrent de coups.

XCV. Telle fut la fin tragique de Philippe, alors le plus grand roi de l'Europe, et qui, dans sa puissance, s'était comparé aux douze dieux. Il avait régné vingt-quatre ans. Le royaume qu'il avait hérité de ses ancêtres était très-

1. L'épée celtique était un long poignard. On en a retrouvé le modèle dans des tombeaux anciens.

Digitized by Google

petit, et il en fit la plus grande monarchie de la Grèce. Il devait l'accroissement de sa puissance, non pas tant à la force des armes qu'à son éloquence insinuante et à ses manières bienveillantes qui lui conciliaient l'affection de tout le monde. Il est généralement reconnu que Philippe s'était plus distingué par ses connaissances stratégiques et par son affabilité que par sa bravoure dans les combats. En effet, ses succès dans la guerre, il les partageait avec tous ses compagnons d'armes, tandis que les avantages obtenus par voie de persuasion étaient uniquement son œuvre[1].

Arrivés à l'époque de la mort de Philippe, nous terminons ici ce livre ainsi que nous l'avions annoncé au commencement. Le livre suivant, nous le commencerons par l'avénement d'Alexandre, et nous essayerons de renfermer dans ce seul livre toutes les actions de ce roi.

1. Comparez les jugements que portent sur Philippe, Justin, IX, 8; et Pausanias, VIII, 7.

Digitized by Google

# LIVRE DIX-SEPTIÈME.

## PREMIERE PARTIE[1].

### SOMMAIRE.

Alexandre succède au roi Philippe, et règle les affaires du royaume. — Il soumet les peuples insurgés. — Il rase Thèbes, frappe de terreur les Grecs, et est nommé chef absolu de la Grèce. — Il passe en Asie et bat les satrapes aux bords du fleuve Granique, en Phrygie. — Il prend d'assaut Milet et Halicarnasse. — Combat entre Darius et Alexandre, à Issus, en Cilicie; victoire d'Alexandre. — Siége de Tyr; occupation de l'Égypte; voyage du roi au temple d'Ammon. — Bataille d'Arbèles entre Alexandre et Darius; victoire d'Alexandre. — Combat entre Antipater et les Lacédémoniens; victoire d'Antipater. — Prise d'Arbèles par Alexandre, qui recueille beaucoup de richesses. — L'armée se repose à Babylone; les braves sont récompensés. — Arrivée des mercenaires et des alliés. — Revue de l'armée. — Alexandre prend Suse et les trésors qui s'y trouvent. — Il s'empare des défilés et se rend maître de ce qu'on appelle les Portes. — Il devient le bienfaiteur des Grecs mutilés, prend Persépolis et saccage la ville. — Il incendie, pendant une orgie, le palais du roi. — Darius est tué par Bessus. — Alexandre s'avance vers l'Hyrcanie; récit des choses singulières qui s'y produisent. — Alexandre marche contre les Mardes, et dompte cette nation. — Thalestris, reine des Amazones, approche d'Alexandre. — Le roi, se croyant invincible, imite les mœurs luxurieuses des Perses. — Expédition d'Alexandre contre les Ariens rebelles; prise de Pétra. — Conspiration contre le roi; châtiment des conspirateurs, dont les plus célèbres sont Parménion et Philotas. — Expédition d'Alexandre contre les Paropamisades; détails de cette expédition. — Combat singulier chez les Ariens; soumission de ce peuple. — Mort de Bessus, meurtrier de Darius[2]. — Alexandre prend d'assaut un rocher jusqu'alors inexpugnable, appelé Pétra. — Il se réunit à Taxile, roi des Indiens; il est vainqueur de Porus dans une grande bataille, s'empare de sa per-

1. Le livre XVII^e, à l'exemple du livre I^er, a été divisé en deux parties.

2. Ici une partie du sommaire a été transportée au chapitre LXXXIV (en note), pour combler une lacune considérable qui se trouve dans le texte.

sonne et lui rend le royaume par générosité. — Description des serpents énormes et des productions naturelles de cette contrée. — Il soumet les nations voisines, les unes par la persuasion, les autres par la force. — Il subjugue le pays appartenant à Sopithès. — Sur les bonnes institutions des villes de ce pays. — Excellente race des chiens donnés à Alexandre. — Histoire du roi des Indiens. — Désobéissance des Macédoniens au moment où Alexandre se propose de passer le Gange et de combattre les Gandarides. — Le roi met un terme à son expédition et visite les autres contrées de l'Inde; il faillit mourir d'un coup de flèche. — Il traverse l'Indus et navigue vers l'océan méridional. — Combat singulier par un défi. — Soumission des Indiens occupant les deux rives du fleuve jusqu'à l'Océan. — Traditions et coutumes des indigènes; leur vie sauvage. — L'expédition navale, envoyée dans l'Océan, rejoint Alexandre campé au bord de la mer; détail de cette navigation. — Reprise de l'expédition navale; on longe les côtes dans une grande étendue. — Les Perses choisissent trente mille jeunes gens, les instruisent dans l'art militaire et les opposent à la phalange macédonienne. — Harpalus, incriminé à cause de son luxe et de ses dépenses excessives, s'enfuit de Babylone, et devient le suppliant du peuple d'Athènes. — En s'échappant de l'Attique, il est tué; il avait déposé chez les Athéniens sept cents talents d'argent; il en laisse quatre mille, ainsi que huit mille mercenaires, près de Ténarum, en Laconie. — Alexandre acquitte les dettes des vétérans macédoniens, dépense dix mille talents, et les renvoie dans leur patrie. — Les Macédoniens se révoltent; châtiment des auteurs du complot. — Peuceste amène à Alexandre dix mille archers et frondeurs perses choisis. — Le roi organise ses troupes et mêle les Perses aux Macédoniens. — Les enfants de troupes, au nombre de dix mille, sont tous élevés et instruits aux frais du roi. — Léosthène commence à entreprendre une guerre contre les Macédoniens. — Alexandre marche contre les Cosséens. — Les Chaldéens prédisent à Alexandre, qui se dirige sur Babylone, qu'il mourrait s'il entrait dans la ville. — Le roi s'effraye d'abord de cette prédiction, et évite d'entrer dans Babylone; mais, plus tard, persuadé par les philosophes grecs, il entre dans cette ville. — Du grand nombre des députations qui s'y rendent. — Funérailles d'Hephæstion; les grandes sommes qui y sont dépensées. — Présages concernant Alexandre; sa mort.

I. Le livre précédent, le seizième de tout l'ouvrage, commence au règne de Philippe, fils d'Amyntas; il comprend toute l'histoire de Philippe jusqu'à sa mort, ainsi que le récit des événements arrivés en même temps sous d'autres rois, chez d'autres peuples, dans d'autres Etats, pendant toute la durée de ce règne qui a été de vingt quatre ans. Dans

Digitized by Google

le présent livre, nous exposerons les événements qui viennent à la suite de ceux-ci, en commençant à l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine, et nous ferons connaître les actes qui se sont passés sous ce règne, jusqu'à la mort d'Alexandre; en même temps nous embrasserons dans notre récit tout ce qui est arrivé de remarquable dans les parties connues de la terre. Par cette méthode, divisant la narration par chapitres et rattachant, par un fil non interrompu, la fin au commencement, nous croyons parvenir à graver facilement les faits dans la mémoire du lecteur.

Dans un court espace de temps, Alexandre a accompli de grandes choses, et, par la grandeur de ses œuvres, fruits de son intelligence et de sa bravoure, il a surpassé tous les rois dont l'histoire nous a légué le souvenir. En douze ans il a conquis une partie de l'Europe, presque toute l'Asie et s'est acquis avec raison une gloire égale à celle des anciens héros et demi-dieux. Mais il ne faut pas anticiper dans ce préambule sur l'exposé complet que nous allons donner de tous les exploits de ce roi et qui doivent en proclamer la gloire.

Alexandre descendait d'Hercule du côté paternel et des Éacides par sa mère. Il eut des qualités physiques et morales dignes de ces ancêtres.

Après avoir rappelé l'ordre chronologique des événements, nous allons reprendre le fil de notre histoire.

II. Évænète étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Furius et Caïus Mænius[1]. Dans cette année, Alexandre hérita de la royauté. Son premier soin fut d'infliger aux meurtriers de son père le châtiment mérité. Il s'occupa ensuite des funérailles de son père et remplit noblement ce pieux devoir. Dès le commencement, il administra son empire avec beaucoup plus d'ordre qu'on ne s'y serait attendu. Quoique extrêmement jeune et presque méprisé à cause de sa jeunesse, il savait par des discours insinuants gagner l'affection des masses. « Il n'y a, disait-il, de changé que le nom du roi; les affaires seront admi-

1. Deuxième année de la CXI^e olympiade; année 335 avant J. C.



Digitized by Google

nistrées comme du temps de mon père. » Il accueillit amicalement les députations qui lui furent envoyées et engagea les Grecs à lui continuer la bienveillance qu'ils avaient eue pour son père. Il passait fréquemment ses troupes en revue, leur faisait faire des exercices militaires, et se créa ainsi une armée bien disciplinée. Attalus, frère de Cléopatre, seconde femme de Philippe, conspirait contre la royauté; aussi Alexandre jugea-t-il à propos de s'en défaire, d'autant plus que Cléopatre avait mis au monde un fils peu de jours avant la mort de Philippe. Attalus, ainsi que Parménion, avaient été quelques temps auparavant détachés en Asie avec un corps d'armée. Attalus, par sa générosité et ses manières affables, s'était attiré l'affection des soldats. C'est donc avec raison qu'Alexandre craignait qu'Attalus ne cherchât, avec le secours des Grecs mécontents, à s'emparer de la royauté. Alexandre choisit Hécatée, un de ses amis, le fit partir en Asie avec des troupes suffisantes et lui donna l'ordre d'amener Attalus vivant, sinon de le faire assassiner au plus tôt. Hécatée passa donc en Asie et ayant joint ses troupes à celles de Parménion et d'Attalus, il épia le moment favorable pour remplir sa mission.

III. Informé que la plupart des Grecs songeaient à s'insurger, Alexandre conçut de vives alarmes. En effet, les Athéniens, excités par les harangues de Démosthène, avaient appris avec joie la mort de Philippe et n'étaient point disposés à céder aux Macédoniens l'empire des Grecs. Ils avaient envoyé des députés à Attalus et complotaient avec lui; en même temps, ils poussaient la plupart des villes à se déclarer indépendantes. Les Étoliens avaient décrété le rappel des exilés de l'Acarnanie, que Philippe avait fait bannir de leur pays. Les Ambraciotes, à l'instigation d'Aristarque, avaient chassé la garnison de Philippe et donné à la ville un gouvernement démocratique. Pareillement, les Thébains avaient décidé d'expulser la garnison de la Cadmée et de refuser à Alexandre l'hégémonie de la Grèce. Les Arcadiens seuls n'avaient pas accordé à Philippe l'empire des Grecs; ils le refusèrent aussi à Alexandre.

Digitized by Google

Quant aux autres Péloponnésiens, tels que les Argiens, les Éliens, les Lacédémoniens, et plusieurs autres, ils prétendaient se gouverner par leurs propres lois. Enfin, plusieurs nations limitrophes de la Macédoine levèrent également l'étendard de la révolte et fomentèrent des troubles parmi les Barbares du voisinage. Au milieu de ces conjonctures difficiles qui menaçaient la ruine de la monarchie, Alexandre, quoique bien jeune, rétablit promptement, et contre toute attente, l'ordre dans ses États : il gagna les uns par la persuasion, rappela les autres par la terreur et en soumit quelques autres par la force.

IV. Il rappela d'abord aux Thessaliens leur origine commune d'Hercule, et, dans des discours bienveillants, il enfla leurs espérances, au point que d'une voix unanime ils lui décernèrent le commandement de la Grèce qu'avait eu son père. De la Thessalie, il s'avança vers les populations limitrophes et réussit à les ramener à lui. Il arriva ensuite aux Thermopyles, convoqua le conseil des amphictyons et parvint à se faire confirmer par un décret le commandement suprême. Il envoya une députation aux Ambraciotes, les traita amicalement, et s'engagea avec plaisir à leur accorder bientôt le droit de se gouverner par leurs propres lois. Mais pour frapper de terreur ceux qui lui désobéissaient, il s'avança avec un attirail formidable à la tête d'une armée de Macédoniens. Après des marches forcées, il arriva en Béotie, établit son camp près de la Cadmée et répandit la consternation dans la ville des Thébains. Lorsque les Athéniens apprirent l'entrée du roi en Béotie, ils cessèrent de le mépriser. En effet, la promptitude d'exécution de ce jeune homme, jointe à une grande énergie, frappa ceux qui étaient d'abord le plus mal disposés pour lui. Les Athéniens résolurent de faire transporter dans la ville les richesses de la campagne et de réparer leurs murs. En même temps, ils envoyèrent une députation à Alexandre pour demander pardon de ce qu'ils ne l'avaient pas plus tôt reconnu pour chef de la Grèce. Parmi ces députés se trouvait aussi Démosthène ; mais il n'alla pas avec eux jusqu'auprès d'Alexandre. Arrivé à Cithéron, il re-

tourna sur ses pas et revint à Athènes, soit qu'il craignît pour sa personne à cause de sa politique contre les Macédoniens, soit qu'il voulût se conserver irréprochable à l'égard du roi des Perses, dont il avait, dit-on, reçu beaucoup d'argent pour agir contre les Macédoniens. C'est à ce sujet que l'on cite ce passage d'Eschine qui reproche à Démosthène de s'être laissé corrompre : « Bien que maintenant l'or du roi t'inonde pour ton entretien, cet or ne te suffira pas ; car la richesse mal acquise ne suffit jamais. » Cependant Alexandre accueillit avec bienveillance les députés des Athéniens, et la réponse qu'il leur fit dissipa la crainte du peuple d'Athènes. Enfin, Alexandre donna l'ordre du départ pour Corinthe, où devaient se rendre les députés et les sénateurs. Lorsque les membres du conseil furent réunis comme d'habitude, le roi prononça un discours affectueux et réussit à se faire nommer chef absolu de la Grèce et à faire décréter une expédition contre les Perses pour venger les injures que les Grecs avaient jadis reçues de ces Barbares. Investi de cette dignité, le roi revint avec son armée en Macédoine.

V. Nous venons de parler des affaires de la Grèce ; nous allons maintenant passer à l'histoire de l'Asie. Après la mort de Philippe, Attalus entreprit de se soulever contre Alexandre, et conspira avec les Athéniens. Mais plus tard il changea de dessein et fit communiquer à Alexandre une lettre qui lui avait été adressée par Démosthène et qu'il avait conservée ; il essaya, par des paroles insinuantes, de détourner l'effet des accusations portées contre lui. Cependant Hécatée, obéissant aux ordres du roi, fit assassiner Attalus et étouffa ainsi dans l'armée des Macédoniens en Asie tout germe de révolte. Parménion fut depuis lors admis dans l'intimité d'Alexandre.

Avant de parler [ de la destruction ] de la monarchie des Perses, il est indispensable de reprendre l'histoire un peu plus haut. Sous le règne de Philippe, Ochus était roi des Perses et se conduisait envers ses sujets avec la dernière cruauté. Par sa conduite violente il devint un objet de haine, et il fut enfin empoisonné par Bagoas, un des gé-

Digitized by Google

néraux de sa garde, homme pervers et belliqueux, quoique eunuque [1]. Un médecin fut l'instrument de ce crime. Bagoas fit ensuite monter sur le trône Arsès [2], le plus jeune des fils du roi, en même temps qu'il fit assassiner les frères du roi qui étaient encore en bas âge, afin de tenir sous sa dépendance et dans l'isolement un monarque à peine adolescent. Ce jeune monarque, indigné de ces crimes, avait manifesté l'intention d'en punir l'auteur; mais Bagoas le prévint : il fit périr Arsès avec tous ses enfants, dans la troisième année de son règne. La famille royale étant ainsi éteinte et personne ne se présentant dans l'ordre naturel de succession, Bagoas fit monter sur le trône un de ses amis, nommé Darius. Ce Darius était fils d'Arsanès et petit-fils d'Ostanès qui était frère d'Artaxerxès [3], roi des Perses. La fin de Bagoas présente quelque chose de singulier et digne de mémoire. Accoutumé à se souiller de meurtre, il avait conçu le projet d'empoisonner également Darius. Ce projet ayant été découvert, le roi fit venir Bagoas auprès de lui, comme pour lui accorder une faveur; il lui présenta une coupe et le força à boire le poison [4].

VI. Darius était digne de porter le sceptre. Il passait pour le plus brave des Perses. Artaxerxès était un jour en guerre contre les Cadusiens; un de ces derniers, guerrier distingué par sa force et sa bravoure, provoqua à un combat singulier celui des Perses qui voudrait se mesurer avec lui. Personne n'osa se présenter, lorsque Darius seul accepta le défi et tua son adversaire. Le roi honora Darius de présents magnifiques et le fit proclamer le plus vaillant des Perses. En raison de sa bravoure, Darius fut jugé digne de l'empire; il monta sur le trône au moment de

1. Suivant Élien (H. V., liv. VI, chap. VIII), le corps du roi fut jeté aux chats, et avec les os Bagoas fit fabriquer des manches de poignards.

2. Strabon l'appelle *Narsès*, et Plutarque *Oarsès*.

3. Il s'agit ici sans doute d'*Artaxerxès II Memnon*, mort vers 362 avant J. C. Voyez la note de Wesseling, dans le tome VII, p. 589, de l'édit. Bipontine.

4. C'était probablement un poison végétal. Comparez Quinte-Curce, VI, 4, 10; et Arrien, II, 14.

Digitized by Google

l'avénement d'Alexandre, après la mort de Philippe. Le sort opposa à Alexandre un rival capable de lui disputer la palme dans un grand nombre de combats glorieux. Mais nous parlerons de ses actions en détail. Maintenant nous allons reprendre le fil de notre histoire.

VII. Monté sur le trône avant la mort de Philippe, Darius avait désiré transporter en Macédoine le théâtre de la guerre qui était près d'éclater. Lorsque Philippe eut cessé de vivre, Darius ne s'inquiéta plus de cette guerre, méprisant l'extrême jeunesse d'Alexandre. Mais, après qu'il eut appris avec quelle promptitude et quelle énergie d'exécution Alexandre était parvenu à se faire reconnaître commandant en chef des Grecs, que la renommée de ce jeune roi commençait déjà à se répandre, Darius comprit la nécessité d'organiser ses forces. Il construisit un grand nombre de trirèmes, mit sur pied des troupes considérables, choisit les meilleurs chefs, au nombre desquels on remarque Memnon le Rhodien, homme distingué par sa bravoure et son habileté stratégique. Le roi lui donna le commandement de cinq mille mercenaires, avec l'ordre de s'avancer vers la ville de Cyzique et d'essayer de s'en emparer. Memnon traversa avec cette troupe l'Ida, montagne qui, selon la tradition mythologique, tira son nom d'Ida, fille de Mélissée. C'est la plus haute montagne de l'Hellespont [1]; on y trouve un antre merveilleux où les déesses furent, dit-on, jugées par Pâris. C'est dans ce même antre que la tradition place les ateliers des dactyles idéens qui, les premiers, forgèrent le fer, après avoir appris cet art de la mère des dieux. Enfin, cette même montagne offre un phénomène étrange. Au moment où le Chien (Sirius) se lève au sommet de l'Ida, l'air qui environne ce sommet est si calme qu'il semble se trouver au-dessus de la région des vents; et, la nuit durant encore, on y aperçoit le soleil levant qui projette ses rayons, non pas sous forme de disque, mais sous forme d'une flamme dont les rayons se disper-

1. Elle est située sur les limites de la Troade et la Phrygie, au fond du golfe d'Adramyttium.

Digitized by Google

sent en tous sens et qui représentent des gerbes de feu se dessinant à l'horizon. Peu de temps après, ces rayons épars se réunissent en un seul faisceau de la dimension de trois plèthres[1], et lorsque le jour paraît, le soleil se montre avec son disque lumineux ordinaire[2]. Après avoir traversé cette montagne, Memnon attaqua à l'improviste la ville de Cyzique et ne tarda pas à s'en rendre maître. Il ne poussa pas plus loin son expédition; il se borna à dévaster la campagne et recueillit un immense butin.

Pendant que ces choses se passaient, Parménion prit d'assaut la ville de Grynium et réduisit les habitants à l'esclavage. Il investit ensuite Pitane; mais Memnon apparut, frappa de terreur les Macédoniens et leur fit lever le siége. Callas, à la tête d'un détachement de Macédoniens et de mercenaires, livra dans la Troade une bataille aux Perses; ces derniers étant de beaucoup supérieurs en force, il succomba et se retira à Rhœtium. Telle était la situation des affaires en Asie.

VIII. Après avoir rétabli l'ordre dans la Grèce, Alexandre marcha contre la Thrace, répandit la terreur parmi les peuples de ce pays et les força à la soumission. Il pénétra ensuite dans la Péonie, dans l'Illyrie et les contrées limitrophes, et subjugua un grand nombre de Barbares rebelles ainsi que tous les Barbares du voisinage. C'est pendant cette expédition que le roi reçut le message que les Grecs fomentaient des troubles, et que plusieurs villes de la Grèce, particulièrement Thèbes, avaient levé l'étendard de la révolte. Le roi, irrité, revint en Macédoine, ayant hâte d'apaiser les troubles de la Grèce. Les Thébains étaient déjà occupés à chasser la garnison de la Cadmée et à faire le siége de la citadelle, lorsque le roi apparut subitement devant la ville avec toute son armée, et établit son camp sous les murs de Thèbes. Avant l'arrivée du roi, les Thébains avaient eu la précaution d'entourer la Cadmée de fossés profonds et de palissades serrées, afin d'empêcher d'y faire

1. Environ quatre-vingt-dix mètres.
2. Pomponius Méla (II, 18) a imité ce passage.

Digitized by

entrer des convois de vivres. Ils avaient en même temps envoyé demander des secours aux Arcadiens, aux Argiens et aux Éliens; ils réclamèrent aussi l'alliance des Athéniens qui, entraînés par l'éloquence de Démosthène, leur firent don d'une grande quantité d'armes. Les Péloponnésiens, dont les Thébains avaient imploré les secours, firent partir des troupes pour l'isthme de Corinthe où elles s'arrêtèrent en attendant que les desseins du roi fussent connus. Les Athéniens, persuadés par Démosthène, avaient décrété de secourir les Thébains, mais ils ne leur avaient point envoyé de troupes; car ils attendaient pour savoir de quel côté seraient les chances de la guerre. Cependant, Philotas qui commandait la garnison de la Cadmée, voyant que les Thébains faisaient des préparatifs de siége sérieux, s'empressa de faire construire des retranchements et approvisionna les magasins d'armes de toutes sortes.

IX. Le roi arriva inopinément de la Thrace avec toute son armée, et les Thébains, dont les alliés se tenaient à l'écart, ne se dissimulaient pas que leur ennemi était supérieur en forces. Néanmoins, les chefs se réunirent pour délibérer sur la guerre, et tous résolurent de combattre pour l'indépendance. Cette résolution ayant été sanctionnée par le peuple, tout le monde accourut pour affronter avec joie les périls du combat. Cependant le roi se tint tranquille, car il voulait donner aux Thébains le temps de changer d'opinion, persuadé d'ailleurs qu'une seule ville n'oserait pas résister à une si grande armée. Alexandre avait alors avec lui plus de trente mille fantassins, et pas moins de trois mille cavaliers, tous hommes exercés au métier de la guerre, et qui avaient servi déjà sous Philippe et s'étaient montrés invincibles dans presque toutes les batailles. C'est confiant en la valeur et les bonnes dispositions de ses troupes qu'Alexandre allait entreprendre de renverser l'empire des Perses. Si les Thébains eussent cédé à la nécessité du moment en négociant la paix avec les Macédoniens, le roi eût favorablement accueilli leurs propositions et leur aurait tout accordé, parce qu'il était impatient de pacifier la Grèce pour diriger toutes ses forces contre les

Digitized by Google

Perses. Mais, s'apercevant que les Thébains se raillaient de lui, il se détermina à raser leur ville, et à intimider, par ce châtiment, ceux qui seraient tentés d'imiter l'exemple des Thébains. Il rangea donc son armée en bataille et fit proclamer, par un héraut, que tout Thébain qui viendrait dans son camp jouirait de la paix générale accordée aux Grecs. Mais, les Thébains, emportés par leur ardeur, firent de leur côté crier, du haut d'une tour élevée, qu'ils recevraient chez eux tout homme qui voudrait se joindre à eux et au grand roi pour délivrer les Grecs et renverser le tyran de la Grèce. Blessé de cette proclamation, Alexandre fut emporté par la colère et arrêta une vengeance terrible. C'est dans cette disposition d'esprit, exaltée jusqu'à la férocité, qu'Alexandre fit approcher les machines de guerre et se prépara au combat.

X. Informés du danger qui menaçait les Thébains, les Grecs voyaient avec douleur à quelles calamités ces derniers s'étaient exposés; mais ils n'osaient point secourir une ville qui s'était elle-même inconsidérément plongée dans une ruine évidente. Néanmoins, les Thébains résolurent de braver audacieusement tous les dangers de la guerre, bien que les prédictions des devins et les présages des dieux leur fussent défavorables. Ils avaient vu d'abord dans le temple de Cérès une légère toile d'araignée large comme un manteau et entourée d'un cercle réfléchissant les couleurs de l'arc-en-ciel. Ils consultèrent là-dessus l'oracle de Delphes, qui leur fit la réponse suivante : « Ce signe, les dieux le font apparaître à tous les mortels; mais principalement aux Béotiens et à leurs voisins. » L'oracle national des Thébains[1], interrogé sur ce même objet, s'exprima en ces termes : « La toile tissue présage aux uns du malheur, aux autres du bonheur. » Il est à remarquer que ce présage s'était montré trois mois avant l'arrivée d'Alexandre sous les murs de Thèbes. Mais, au moment où le roi apparut avec son armée, les statues élevées sur la place publique se couvrirent de grosses gouttes de sueur. Outre

1. Probablement l'antre de Trophonius, près de Lebadie.

ces prodiges, on vint annoncer aux magistrats qu'une voix, semblable à un mugissement, sortait du fond du lac situé près d'Onchestum[1]; et on voyait flotter une écume sanguinolente à la surface des eaux de la fontaine Dircée. Enfin, quelques-uns qui arrivaient de Delphes rapportèrent que la toiture du temple que les Thébains avaient construite avec les dépouilles des Phocidiens, paraissait teinte de sang. Les hommes versés dans l'interprétation des augures expliquaient ces prodiges de la manière suivante : la toile d'araignée indiquait, selon eux, que les dieux se retireraient de la ville; les couleurs de l'iris devaient annoncer une tempête politique; la sueur des statues une affreuse calamité; les apparitions sanglantes, des massacres dans l'intérieur de la ville. D'après ces divers augures[2], par lesquels les dieux présageaient la ruine de la cité, les devins conseillèrent aux Thébains de ne point tenter le sort de la guerre et de conclure la paix par la voie plus sûre des négociations. Mais les Thébains ne laissèrent pas attiédir par ces présages leur ardeur guerrière; ils ranimèrent au contraire leur courage par le souvenir de Leuctres et de tant d'autres batailles célèbres dans lesquelles leur bravoure avait remporté une victoire inespérée. C'est ainsi que les Thébains, entraînés par la témérité plutôt que guidés par la prudence, précipitèrent leur patrie dans l'abîme.

XI. Le roi ayant fait en trois jours toutes les dispositions nécessaires pour donner l'assaut, divisa son armée en trois corps : l'un eut l'ordre d'attaquer les retranchements élevés aux portes de la ville, le second de tenir tête aux Thébains, et le troisième de servir de réserve, et de relever les bataillons fatigués. Les Thébains établirent leur cavalerie en dedans des retranchements, et échelonnèrent sur les murs les esclaves affranchis, les bannis rentrés et les étrangers domicilés à Thèbes; cette troupe était chargée de repousser les assaillants. Quant aux citoyens

1. Le lac Copaïs.
2. Comparez Élien (H. V., liv. XII, chap. LVII).

Digitized by Google

de Thèbes, ils se rangèrent en bataille aux portes de la ville pour se mesurer avec le roi, commandant les nombreux Macédoniens. Les enfants et les femmes s'étaient réfugiés dans les temples, et suppliaient les dieux de sauver la ville du danger.

Cependant les Macédoniens s'avancèrent en ordre de bataille, les trompettes sonnèrent la charge, les deux armées poussèrent tout d'un coup le cri de guerre, et commencèrent l'attaque par les armes de trait. Mais ces armes étant bientôt épuisées, on eut recours à l'épée. Alors s'engagea un combat terrible. Le choc des Macédoniens, grâce à leur supériorité numérique et à la pesanteur de leur phalange, fut irrésistible. Cependant les Thébains, confiants dans leurs forces physiques, formés par de continuels exercices et exaltés par leur courage, ne fléchirent point. Aussi, des deux côtés, comptait-on un grand nombre de blessés et beaucoup de tués, tous frappés par-devant. Au milieu de cette horrible mêlée, on entendait les gémissements des mourants, la voix des officiers macédoniens qui criaient à leurs soldats de ne pas flétrir leur ancienne réputation de valeur, et les cris des Thébains qui s'exhortaient à ne pas oublier leurs enfants et leurs pères menacés d'esclavage, ni la patrie entière près de tomber sous les coups impitoyables des Macédoniens; ils rappelaient les victoires de Leuctres et de Mantinée, et la renommée universelle de leur bravoure. La bataille resta longtemps indécise en raison du courage que déployaient les combattants.

XII. Voyant la résolution avec laquelle les Thébains se battaient pour leur indépendance, Alexandre fit avancer sa réserve pour soutenir les troupes épuisées. Les Macédoniens se précipitèrent impétueusement sur les Thébains exténués de fatigue, écrasèrent les ennemis et en passèrent un grand nombre au fil de l'épée. Néanmoins, les Thébains ne renoncèrent point encore à l'espoir de vaincre; animés, au contraire, d'une ardeur guerrière, ils bravèrent tous les périls. Ils poussèrent si loin leur confiance en eux-mêmes qu'ils criaient aux Macédoniens de s'avouer infé-

Digitized by Google

rieurs aux Thébains; tandis que d'ordinaire l'arrivée des troupes fraîches répand l'alarme parmi les ennemis, les Thébains seuls ne parurent en cette circonstance que plus disposés à affronter le danger. La lutte devint de plus en plus acharnée. Enfin le roi s'aperçut qu'une petite porte de la ville avait été laissée sans garde; il envoya Perdiccas avec un détachement suffisant pour s'emparer de cette porte et pénétrer dans la ville. Cet ordre étant promptement exécuté, les Macédoniens se précipitèrent dans la ville par cette petite porte, au moment où les Thébains avaient mis hors de combat la première phalange des Macédoniens, et, repoussant vigoureusement la seconde, se croyaient déjà sûrs de la victoire. Mais, en apprenant qu'une partie de la ville était prise, les Thébains se retirèrent sur-le-champ dans l'intérieur des murs. Pendant qu'ils effectuaient ce mouvement rétrograde, les cavaliers thébains pénétrèrent dans la ville en même temps que les fantassins et en foulèrent un grand nombre sous les pieds de leurs chevaux. Dans la confusion de la retraite, les Thébains s'égaraient dans les passages, se jetaient tout armés au milieu des fossés, et y trouvaient la mort. La garnison de la Cadmée, profitant de ce désordre, fit une sortie de la citadelle, tomba sur les Thébains et en fit un affreux carnage.

XIII. La ville fut ainsi prise. Il se passa alors des scènes horribles dans l'intérieur des murs. Les Macédoniens, irrités de l'insolente proclamation, traitaient les habitants sans pitié; la menace à la bouche ils se ruaient sur les infortunés, et massacraient sans quartier tous ceux qui leur tombaient sous la main. Cependant, les Thébains, gardant dans leur âme l'amour de la liberté, loin de chercher à sauver leur vie, luttaient corps à corps avec les Macédoniens; ils allaient en quelque sorte au-devant des coups de l'ennemi; car, depuis la prise de la ville, on ne vit aucun Thébain supplier un Macédonien de l'épargner ni tomber lâchement aux genoux du vainqueur. Cependant tant de courage n'inspira aux ennemis aucun sentiment de commisération, et le jour n'était pas assez long pour as-

igitized by Google

souvir leur cruelle vengeance. La ville entière fut bouleversée; les enfants, les jeunes filles, invoquant le nom de leur infortunée mère, furent arrachés de leur retraite; en un mot, les maisons avec toutes les familles qu'elles renfermaient, devinrent la proie des Macédoniens, et toute la population de la ville fut réduite à l'esclavage. Quelques Thébains, couverts de blessures, et près d'expirer, s'attachaient aux corps de leurs ennemis et, les étreignant dans leurs bras, ils se donnaient la mort à eux-mêmes ainsi qu'à leurs meurtriers. D'autres se défendaient avec des fragments de lance et combattaient avec désespoir, estimant la liberté plus que la vie. Le massacre fut grand; toute la ville était jonchée de cadavres, et pourtant personne ne plaignait le sort des infortunés. Parmi les Grecs, les Thespiens, les Platéens, les Orchoméniens et quelques autres peuples hostiles aux Thébains, qui servaient dans l'armée du roi, se précipitèrent dans la ville et assouvirent leur haine sur les malheureux habitants. Aussi la ville faisait-elle pitié à voir : des Grecs étaient sans miséricorde égorgés par des Grecs, des parents massacrés par leurs propres alliés, sans distinction de famille. Enfin, à l'approche de la nuit, les maisons furent pillées; les enfants, les femmes et les vieillards, qui avaient cherché un asile dans les temples, en furent chassés avec les derniers outrages.

XIV. Les Thébains perdirent plus de six mille hommes et plus de trente mille furent faits prisonniers, sans compter les richesses immenses qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi fit enterrer les Macédoniens qui, au nombre de plus de cinq cents, avaient trouvé la mort dans le sac de Thèbes. Il réunit ensuite les Grecs ayant droit de suffrage en un conseil général pour délibérer sur le parti qui restait à prendre à l'égard de la ville des Thébains. La délibération étant ouverte, quelques membres hostiles aux Thébains proposèrent de leur infliger des châtiments impitoyables; ils les représentaient comme ayant comploté avec les Barbares contre les Grecs. « Les Thébains, ajoutaient-ils, ont servi sous Xerxès contre la Grèce; ils sont les seuls parmi les Grecs qui aient reçu des

rois de Perse le titre de bienfaiteurs ; et leurs envoyés ont à la cour des Perses la préséance sur les rois eux-mêmes. » C'est par de semblables récriminations que les membres du conseil s'excitaient mutuellement contre les Thébains et finirent par rendre le décret suivant : « La ville de Thèbes sera rasée ; les prisonniers seront vendus à l'enchère ; les fugitifs seront arrêtés dans toute la Grèce et aucun Grec ne pourra accueillir un Thébain. » Conformément à ce décret, le roi fit raser la ville de Thèbes et jeta l'épouvante parmi les Grecs qui auraient été tentés de s'insurger. Quant aux prisonniers, il retira de leur vente quatre cent quarante talents d'argent[1].

XV. Alexandre envoya ensuite une députation à Athènes pour demander qu'on lui livrât les dix orateurs qui s'étaient déclarés contre lui, et parmi lesquels les plus illustres étaient Démosthène et Lycurgue. Une assemblée fut convoquée ; les envoyés furent introduits et exposèrent l'objet de leur mission. Dès que le peuple en eut pris connaissance il fut aussi alarmé qu'embarrassé : d'un côté, il désirait sauver l'honneur de la cité, d'un autre, à l'aspect des ruines de Thèbes, il était saisi d'épouvante, et redoutait de s'exposer aux mêmes infortunes que leurs voisins. Plusieurs discours furent prononcés dans l'assemblée ; enfin Phocion, surnommé le probe, qui avait toujours été opposé à la conduite politique de Démosthène, se leva et dit que ceux dont on demandait l'extradition devaient imiter l'exemple des filles de Léos et des Hyacinthides, en subissant volontairement la mort pour prévenir le danger irrémédiable qui menaçait la patrie : il reprocha aux orateurs comme une lâcheté et une couardise de ne pas vouloir mourir pour le salut de l'État. Mais le peuple, indigné de cette harangue, chassa tumultueusement l'orateur de l'assemblée. Démosthène prit alors la parole, et, dans un discours habile, il sut émouvoir l'assemblée en faveur des dix orateurs qu'il voulait évidemment sauver. Enfin Démade, séduit, dit-on, par les partisans de Démosthène

1. Deux millions quatre cent vingt mille francs.

Digitized by Google

pour une somme de cinq talents[1], appuya les discours prononcés en faveur des dix orateurs, et proposa l'adoption d'un décret adroitement rédigé. Ce décret portait que ces orateurs ne seraient pas livrés, mais qu'ils seraient jugés conformément aux lois et condamnés s'ils étaient reconnus coupables. Le peuple adopta la proposition de Démade, et envoya Démade avec quelques autres députés auprès du roi, pour faire agréer le décret. Démade fut en outre chargé de solliciter Alexandre d'accorder au peuple athénien le droit de recevoir chez eux les Thébains fugitifs. Démade s'acquitta de sa mission; il réussit par son éloquence à décider Alexandre de se désister des poursuites dirigées contre les dix orateurs, et d'accorder tout ce que les Athéniens lui demandaient.

XVI. Alexandre retourna ensuite avec son armée en Macédoine. Il réunit en conseil ses lieutenants ainsi que ses amis les plus considérés, et leur soumit un projet d'expédition en Asie. Quand entreprendrait-on cette expédition, et de quelle manière conduirait-on la guerre? Tel fut le sujet de la délibération. Antipater et Parménion furent d'avis que le roi devait d'abord engendrer des héritiers avant de s'engager dans une entreprise aussi difficile. Mais Alexandre, dont l'activité ne supportait aucun délai, s'opposa à ce conseil. « Il serait honteux, disait-il, que le généralissime de la Grèce, héritier d'armées invincibles, s'arrêtât pour célébrer des noces et attendre des naissances d'enfants. » Il instruisit ensuite de ses projets les membres du conseil, les exhorta à la guerre et ordonna de pompeux sacrifices à Dium en Macédoine; il célébra des joutes scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses, joutes instituées par Archélaüs, un des rois ses prédécesseurs. Ces solennités eurent lieu pendant neuf jours, et chaque jour était consacré à une des Muses. Le roi fit construire une tente contenant cent lits; il y traitait ses amis, ses officiers et les délégués des villes grecques. Il donna des repas splendides, distribua aux soldats la chair des victimes et

1. Vingt-sept mille cinq cents francs.

Digitized by Google

tout ce qui compose un repas; il fit ainsi reposer l'armée de ses fatigues.

XVII. Ctésiclès étant archonte d'Athènes, Caïus Sulpicius, Lucius Papirius consuls à Rome[1], Alexandre dirigea son armée vers l'Hellespont, et la fit passer d'Europe en Asie. Il aborda en Troade avec soixante vaisseaux longs; le premier de tous les Macédoniens, il lança, du bâtiment où il se trouvait son javelot qui vint se fixer en terre. Il sauta ensuite du navire, s'écriant que les dieux lui livraient l'Asie, comme conquise à la pointe de la lance[2]. Il rendit ensuite les honneurs funèbres aux tombeaux d'Achille, d'Ajax et d'autres héros. Enfin, il passa soigneusement en revue les troupes qui l'accompagnaient. Cette armée se composait, en infanterie, de douze mille Macédoniens, de sept mille alliés et de cinq mille mercenaires, tous sous les ordres de Parménion; à cette infanterie il faut joindre cinq mille Odryses, Triballes et Illyriens, ainsi que mille archers agrianiens, en sorte que le total de l'infanterie s'élevait à trente mille hommes. En cavalerie, on comptait mille cinq cents Macédoniens, commandés par Philotas, fils de Parménion, mille cinq cents Thessaliens, sous les ordres de Callas, fils d'Harpalus, six cents autres cavaliers tous fournis par les Grecs, et qui avaient Érygius pour chef, enfin, neuf cents éclaireurs thraces et péoniens, sous les ordres de Cassandre; ce qui faisait un total de quatre mille cinq cents cavaliers. Telles étaient les forces qu'Alexandre fit passer en Asie. Quant aux troupes laissées en Europe sous le commandement d'Antipater, elles étaient formées de douze mille hommes d'infanterie et de mille cinq cents cavaliers[3]. Le roi partit de la Troade et rencontra dans sa route le temple de Minerve; là, le sacrificateur Alexandre

1. Troisième année de la CXI^e olympiade; année 334 avant J. C.

2. Il y a ici un jeu de mots difficile à rendre en français, χώρα δορύκτητος est une locution familière qui équivaut à l'expression française de *pays conquis à la pointe de l'épée*.

3. Le texte porte : ἱππεῖς μύριοι καὶ χίλιοι καὶ πεντακόσιοι, ce qui ferait onze mille cinq cents cavaliers. Les mots μύριοι καί sont évidemment de trop.

Digitized by Google

ayant vu à l'entrée du sanctuaire une image d'Ariobarzane, jadis satrape de la Phrygie, couchée à terre, et ayant remarqué d'autres présages favorables, alla à la rencontre du roi et lui annonça qu'il serait vainqueur dans un grand combat de cavalerie, surtout si ce combat se livrait en Phrygie; il ajouta qu'Alexandre tuerait de sa propre main un des généraux les plus célèbres de l'ennemi. Selon ce prêtre, ces augures étaient envoyés par les dieux et surtout par Minerve, qui devait elle-même prendre part à tant de succès.

XVIII. Alexandre accepta avec joie la prédiction du devin, et célébra en l'honneur de Minerve un splendide sacrifice. Il consacra son bouclier à la déesse, et en échange se revêtit d'un des meilleurs boucliers du temple; il s'en servit dans la première bataille qu'il décida par sa bravoure en remportant une victoire signalée. Mais cela n'arriva que quelques jours après.

Cependant les satrapes et les généraux des Perses vinrent trop tard pour s'opposer au passage des Macédoniens en Asie; ils se réunirent alors pour se concerter sur la conduite de la guerre contre Alexandre. Memnon le Rhodien, renommé pour son habileté stratégique, conseillait de ne pas combattre l'ennemi de front, mais de dévaster la campagne et d'empêcher, faute de vivres, les Macédoniens de s'avancer plus loin. Il conseillait en outre de faire passer en Macédoine les forces de terre et de mer des Perses et de transporter en Europe le théâtre de la guerre. Ce conseil si sage, ainsi que le prouva la suite, fut rejeté par les autres généraux, comme indigne de la magnanimité des Perses. Il fut donc arrêté de combattre. Toutes les troupes, bien supérieures à celles des Macédoniens, furent réunies et dirigées sur la Phrygie de l'Hellespont[1]. Elles vinrent camper sur les bords du Granique, le cours de ce fleuve servant de retranchement.

XIX. Informé du mouvement des troupes barbares, Alexandre se porta rapidement en avant et vint établir son camp en face de l'ennemi, de manière à n'en être séparé

1. Comparez plus bas, XVIII, 3 et 39.

que par le cours du Granique. Les Barbares, occupant le pied d'une montagne, ne bougèrent point, jugeant plus favorable d'attaquer l'ennemi au moment où il traverserait le fleuve; ils croyaient en même temps qu'il serait facile de combattre avec avantage la phalange dispersée des Macédoniens. Mais Alexandre, plein de courage, prévint l'ennemi en traversant le fleuve à la pointe du jour[1] et en rangeant immédiatement son armée en bataille. Les Barbares déployèrent leur nombreuse cavalerie en face de la ligne des Macédoniens, résolus d'engager le combat. L'aile gauche de l'armée perse était commandée par Memnon le Rhodien et par le satrape Arsamène[2], chacun placé à la tête de ses cavaliers. Derrière eux était placé Arsite, commandant la cavalerie paphlagonienne. Après celui-ci vint Spithrobate[3], satrape d'Ionie, qui avait sous ses ordres la cavalerie hyrcanienne. L'aile droite était occupée par mille cavaliers mèdes, par deux mille autres cavaliers sous les ordres de Rhéomithrès[4] et par un nombre égal de Bactriens. Le centre se composait de la cavalerie des autres nations, cavalerie nombreuse et distinguée par sa bravoure; enfin le total de cette cavalerie s'élevait à plus de dix mille chevaux. L'infanterie des Perses ne comptait pas moins de cent mille hommes[5]; elle se tint immobile comme si la cavalerie suffisait pour accabler les Macédoniens. Les armées, ainsi disposées de part et d'autre, brûlaient d'en venir aux mains. La cavalerie thessalienne, qui formait l'aile gauche sous les ordres de Parménion, soutint courageusement le choc de l'ennemi. Alexandre qui, avec l'élite de la cavalerie macédonienne, formait l'aile droite, lança le premier son cheval contre les Perses, enfonça la ligne ennemie et en fit un grand carnage.

1. Suivant Plutarque et Arrien, le passage du Granique fut effectué, non pas le matin, mais vers le soir.
2. Arrien l'appelle *Asamès*.
3. Arrien (I, 15) lui donne le nom de *Spithridate*.
4. Arrien l'appelle *Arrhéomithrès*.
5. D'après Justin XI, 6), l'infanterie des Perses était de six cent mille hommes.

Digitized by Google

XX. Cependant les Barbares se défendirent avec intrépidité; ils opposèrent un courage inébranlable à l'impétuosité des Macédoniens, et le hasard semblait avoir donné rendez-vous aux plus braves guerriers, pour décider la victoire. Le satrape d'Ionie, Spithrobate, Perse d'origine, gendre du roi Darius, et homme distingué par sa bravoure, tomba, avec une puissante armée, sur les Macédoniens; à ses côtés combattaient quarante de ses parents, tous guerriers remarquables, et, dans une charge vigoureuse, il tua ou blessa un grand nombre d'ennemis. Personne ne pouvant résister à ce choc, Alexandre dirigea son cheval contre le satrape et alla droit au Barbare. Le satrape, persuadé que les dieux lui avaient réservé l'occasion de déployer sa valeur et d'assurer la paix de l'Asie par un combat singulier, se flatta d'abaisser, sous les efforts de son bras, la bravoure si renommée d'Alexandre et d'accomplir un fait d'armes digne de la gloire des Perses. Spithrobate lança le premier son javelot sur Alexandre; le coup fut si violent, que le fer, pénétrant à travers le bouclier et la cuirasse, perça le sommet de l'épaule droite. Alexandre arracha le javelot de son bras, et piquant de ses éperons les flancs de son cheval, frappa vigoureusement le satrape au milieu de la poitrine où le fer resta fixé. A cet exploit, les rangs voisins des troupes firent, des deux côtés, entendre des cris d'admiration. Mais comme la lance s'était brisée contre la cuirasse, le satrape tira son épée et s'avança sur Alexandre; mais celui-ci le prévint en le frappant au front d'un coup mortel. A la chute de Spithrobate, son frère Rosacès accourut et porta avec son épée un coup si violent sur la tête d'Alexandre, que le casque fut emporté et la peau du bras légèrement entamée; Rosacès[1] allait porter un second coup, lorsque, dans ce moment critique, Clitus, surnommé le *Noir*, arriva à bride abattue et coupa la main du Barbare.

XXI. Les parents réunis autour des corps des deux frères, lancèrent d'abord sur Alexandre une grêle de traits; ils en

1. Plutarque et Arrien l'appellent *Rhœsacès* (Ροισάκης).

Digitized by Google

vinrent ensuite à un combat à pied ferme et bravèrent tous les périls pour tuer le roi. Celui-ci, bien qu'entouré de dangers grands et nombreux, ne se laissa point abattre par la foule des assaillants, et malgré les coups qu'il avait reçus, deux sur la cuirasse, un sur le casque et trois sur le bouclier qu'il avait enlevé du temple de Minerve, il ne céda pas le terrain : il surmonta tous les obstacles par l'énergie de son âme. Dans cette lutte, les Perses perdirent leurs chefs les plus célèbres, au nombre desquels se trouvèrent Atizyès, Pharnacès, frère de la femme de Darius et Mithrobarzane[1], général des Cappadociens. Beaucoup de chefs ayant été tués et tous les rangs des Perses entamés par les Macédoniens, ceux qui étaient opposés à Alexandre furent les premiers à prendre la fuite ; les autres suivirent cet exemple. Ainsi le roi fut unanimement reconnu pour le plus vaillant des combattants et pour le principal auteur de la victoire. Les escadrons de la cavalerie thessalienne furent cités ensuite comme ayant habilement manœuvré; ils s'étaient couverts de gloire par leur vaillance. Après la déroute de la cavalerie, l'infanterie engagea à son tour le combat; mais ce combat ne fut pas long, car les Barbares, consternés de la défaite de leur cavalerie, furent découragés et prirent la fuite. Les Perses laissèrent sur le champ de bataille plus de dix mille hommes d'infanterie et au moins deux mille cavaliers[2]; plus de vingt mille furent faits prisonniers. Le roi fit enterrer les morts avec pompe, voulant, par les honneurs funèbres, encourager les soldats à braver les dangers des batailles.

Alexandre se remit à la tête de son armée et traversa la Lydie, où il s'empara de la ville et des forteresses de Sardes. Le satrape Mithrinès[3] lui livra librement les trésors que cette forteresse renfermait.

XXII. Les débris de l'armée des Perses rallièrent le

1. Arrien l'appelle (I, 17) *Mithrobuzanès*.

2. Arrien (I, 17) et Quinte-Curce (III, 11) ne s'accordent pas avec Diodore sur le nombre des morts.

3. Arrien et Quinte-Curce le nomment *Mithrenes*.

Digitized by Google

général Memnon, et se sauvèrent à Milet. Le roi établit son camp dans le voisinage de la ville; il livra aux murs de continuels assauts. Les assiégés se défendirent d'abord facilement du haut des murs, d'autant plus que la ville renfermait une garnison nombreuse et des magasins remplis d'armes et d'autres munitions de guerre. Mais le roi fit aussi battre les murs à coups de bélier, et il poussa vigoureusement le siége par terre et par mer. Les Macédoniens pénétrèrent enfin dans l'intérieur des murs par l'ouverture des brèches, et mirent en fuite ceux qui voulaient leur résister. Les Milésiens sortirent alors en habit de suppliants, se jetèrent aux pieds du roi, et livrèrent la ville et ses habitants. Les Barbares qui composaient la garnison furent en partie massacrés par les Macédoniens, en partie chassés de la ville, et tout le reste fut fait prisonnier. Quant aux citoyens de Milet, Alexandre les traita avec humanité; mais il vendit comme esclaves tous ceux qui n'étaient pas des Milésiens proprement dits. Le roi licencia sa flotte, qui devenait inutile et occasionnait de grands frais; il ne conserva qu'un petit nombre de bâtiments pour le transport des machines de siége; au nombre de ces bâtiments il y en avait vingt fournis par les Athéniens.

XXIII. Quelques-uns soutiennent qu'Alexandre avait licencié sa flotte par suite d'une habile combinaison stratégique. Darius était disent-ils, attendu, et une grande bataille était sur le point de se livrer. Alexandre pensait que les Macédoniens se battraient avec plus de courage si on leur enlevait tout espoir de fuir. Le roi avait mis en pratique ce même principe dans la bataille du Granique : il avait mis le fleuve à dos de ses soldats, afin qu'aucun ne fût tenté de fuir; car une perte inévitable attendait les fuyards dans le courant du fleuve. A une époque plus récente, Agathocle, roi des Syracusains, imita l'exemple d'Alexandre et remporta une victoire aussi grande qu'inespérée. En effet, Agathocle, débarqué en Libye avec une faible armée, brûla ses navires, et, enlevant ainsi à ses soldats tout espoir de se sauver par la fuite, il les força à combattre vaillamment; aussi remporta-t-il la victoire sur

les Carthaginois, qui avaient des forces infiniment plus nombreuses.

Après la prise de Milet, une multitude de Perses et de mercenaires, ainsi que les chefs les plus expérimentés, se réunirent à Halicarnasse. C'est la plus grande ville de la Carie, résidence des rois du pays, et garnie de belles forteresses. Au moment de cette retraite, Memnon envoya sa femme et ses enfants à Darius, afin de pourvoir ainsi à leur sûreté et de décider en même temps le roi, en possession d'aussi beaux otages, à lui remettre avec plus de confiance toute la conduite de la guerre. C'est ce qui arriva en effet, car Darius adressa immédiatement des lettres aux gouverneurs des provinces du littoral, ordonnant à tous d'obéir à Memnon. Investi du commandement suprême, Memnon fit tous les préparatifs nécessaires pour mettre la ville d'Halicarnasse en état de siége.

XXIV. Cependant Alexandre fit venir par mer des machines de guerre et des vivres; et les fit diriger sur Halicarnasse. Quant à lui, il se porta sur la Carie à la tête de toute son armée. Pendant sa route il gagna plusieurs villes par sa bienveillance; il s'attacha surtout les villes grecques par ses bienfaits; il les exempta de l'impôt et leur assura le droit de se gouverner elles-mêmes, déclarant que c'était pour la liberté des Grecs qu'il faisait la guerre aux Perses. Pendant qu'il était en marche, une femme, nommée Ada, descendant de la famille royale des Cariens, se présenta devant lui, exposa ses droits au trône de ses ancêtres et supplia le roi de la seconder dans son entreprise. Le roi parvint par son influence à rétablir Ada sur le trône de la Carie, et, par cet acte généreux, il s'attacha les Cariens. Aussitôt toutes les villes envoyèrent des députés chargés d'offrir au roi des couronnes d'or, et de l'assurer de leur alliance.

Alexandre établit son camp dans le voisinage de la ville, et en commença le siége d'une manière vigoureuse et formidable; il livra d'abord de continuels assauts en relevant ses troupes, et lui-même passait ses journées au milieu des combats. Il fit ensuite approcher ses machines de

Digitized by Google

guerre, et, ayant fait combler, sous l'abri de trois tortues, les fossés extérieurs de la ville, il ébranla à coups de bélier les tours et l'enceinte qui remplissaient l'intervalle des tours. Une partie de l'enceinte fut abattue, et, comme les soldats s'empressaient de pénétrer par l'ouverture de la brèche dans l'intérieur de la ville, la lutte s'engagea corps à corps. Memnon repoussa d'abord facilement les Macédoniens qui venaient attaquer les murs; car il y avait dans l'intérieur de la ville une garnison nombreuse. Il fit ensuite, pendant la nuit, une sortie à la tête d'un détachement nombreux et mit le feu aux machines qui servaient à battre les murailles. De sanglants combats furent livrés aux portes de la ville; les Macédoniens l'emportèrent par leur bravoure, tandis que les Perses leur étaient supérieurs en nombre et en préparatifs de défense. En effet, les soldats échelonnés sur les murs secondaient les attaques de ceux qui se battaient aux portes de la ville, et, par les projectiles lancés au moyen de catapultes, ils tuèrent ou blessèrent beaucoup d'ennemis.

XXV. En même temps les trompettes sonnèrent des deux côtés la charge; le cri de guerre se fit entendre de toutes parts et les soldats applaudirent aux faits d'armes dont ils étaient témoins. Les uns étaient occupés à éteindre la flamme qui s'élevait des machines incendiées, les autres se précipitaient dans la mêlée et y répandaient la mort. Une autre partie travaillait à réparer les murs et à construire une nouvelle enceinte plus forte que la première. Les officiers de Memnon partageaient avec les soldats tous les dangers, distribuaient de grandes récompenses à ceux qui se faisaient remarquer par leur courage et allumaient ainsi un désir indicible de vaincre. Les soldats converts de blessures reçues par-devant et près d'expirer, étaient emportés hors de la mêlée par leurs compagnons qui se battaient vaillamment pour ne pas laisser tomber ces corps au pouvoir de l'ennemi. On en voyait d'autres qui, accablés de fatigues, se ranimaient cependant à la voix de leurs chefs et reprenaient la vigueur de la jeunesse. Enfin, plusieurs Macédoniens, parmi lesquels se trouvait aussi Néopto-

Digitized by Google

lème[1], un de leurs meilleurs généraux, tombèrent aux portes de la ville. Deux tours furent renversées ainsi que l'enceinte intermédiaire. Perdiccas profita de la nuit pour attaquer impétueusement, avec quelques soldats enivrés, les murs de la citadelle. Mais Memnon s'apercevant de l'impéritie des assaillants, fit une sortie à la tête d'une troupe très-nombreuse, mit les Macédoniens en déroute et leur tua beaucoup de monde. Le bruit de cet événement s'étant répandu, les Macédoniens accoururent en masse au secours des leurs. Un combat acharné s'engagea; la garde d'Alexandre refoula les Perses dans l'intérieur de la ville. Le roi fit demander par un héraut que les corps des Macédoniens tombés en dedans des murs lui fussent livrés. Éphialte et Thrasybule, deux Athéniens qui servaient dans l'armée des Perses, conseillèrent de ne pas rendre les morts pour les priver de la sépulture. Mais Memnon accéda à la demande d'Alexandre.

XXVI. Les chefs s'étant réunis en conseil, Éphialte ouvrit l'avis qu'il ne fallait pas attendre que, la ville prise, les combattants fussent faits prisonniers: mais que les généraux, se mettant à la tête des mercenaires, attaquassent l'ennemi hardiment. Memnon voyant Éphialte dans cette résolution courageuse, lui permit d'exécuter son plan, d'autant plus qu'il avait conçu de grandes espérances de la bravoure de cet homme et de sa force physique. Éphialte prit donc avec lui deux mille mercenaires d'élite, et, après avoir distribué à la moitié d'entre eux des torches enflammées, il rangea l'autre moitié en bataille, et ouvrit soudain toutes les portes. Dès la pointe du jour, il fit une sortie avec tout son monde, mit le feu aux machines de guerre, et alluma aussitôt un immense incendie. Dans ce moment, Éphialte se mit à la tête de ses bataillons serrés et tomba sur les Macédoniens accourus pour éteindre la flamme. Averti du danger, le roi disposa ses troupes sur trois lignes; la première fut occupée par l'avant-garde des Macé-

1. Suivant Arrien (I, 21), Néoptolème combattait, au contraire, dans les rangs de Darius.

Digitized by Google

doniens, la seconde, par les soldats d'élite, et la troisième, par les hommes les plus vaillants de l'armée. Alexandre se mit lui-même à la tête de toutes ces forces et arrêta le choc des ennemis qui se croyaient inexpugnables; en même temps, il détacha des hommes pour éteindre l'incendie et sauver les machines de la destruction. De grands cris furent poussés de part et d'autre, les trompettes sonnèrent la charge et la lutte fut terrible, tant à cause de la valeur des guerriers, qu'en raison de l'ardeur que chacun mettait à remporter la victoire. Les Macédoniens arrêtèrent les progrès de l'incendie; mais, dans la lutte qui s'était engagée, Éphialte l'emporta; supérieur à tous les autres par sa force corporelle, il tua un grand nombre de ceux qui lui tombaient sous la main, et les soldats placés au sommet du mur récemment élevé firent beaucoup de mal par leurs projectiles; car les assiégés avaient construit une tour de cent coudées de haut garnie de catapultes. Beaucoup de Macédoniens tombèrent frappés par les projectiles, les autres lâchèrent pied, et lorsque enfin Memnon arriva avec un renfort considérable au secours des siens, alors le roi se trouva lui-même dans une situation fort alarmante.

XXVII. Déjà les assiégés allaient l'emporter, lorsqu'une circonstance imprévue changea la face des affaires. Les vétérans de l'armée macédonienne qui, à cause de leur âge, étaient exemptés du service actif, les mêmes qui avaient servi sous Philippe et gagné tant de batailles, sentirent renaître leurs forces. Bien supérieurs aux autres par leur sang-froid et leur expérience de la guerre, ils reprochaient vivement aux jeunes conscrits leur lâcheté, ils se formèrent en colonne serrée, joignirent bouclier contre bouclier, et arrêtèrent le choc de l'ennemi qui se croyait déjà sûr de la victoire. Enfin ils tuèrent Éphialte ainsi qu'un grand nombre de ses compagnons et forcèrent le reste à se réfugier dans la ville; et comme la nuit approchait, beaucoup de Macédoniens pénétrèrent dans l'intérieur des murs en même temps que les fuyards. Mais le roi fit sonner la retraite et ramena les troupes dans le camp. Après cet échec, Memnon et ses généraux, ainsi que les satrapes,

se réunirent pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre; ils décidèrent d'abandonner la ville. En conséquence, ils laissèrent une forte garnison dans la citadelle avec les munitions nécessaires, et firent transporter le reste de la population et les richesses dans l'île de Cos[1]. Le lendemain, Alexandre, instruit de ce qui s'était passé, détruisit la ville de fond en comble et entoura la citadelle d'une enceinte et d'un fossé profond. Il détacha ensuite quelques généraux dans l'intérieur du pays avec l'ordre de soumettre les peuples qui l'habitaient. Ces généraux faisant activement la guerre, subjuguèrent toute la contrée, jusqu'à la grande Phrygie[2], et nourrirent les soldats aux dépens du pays ennemi. Alexandre lui-même soumit tout le littoral de l'Asie jusqu'à la Cilicie, conquit plusieurs villes et prit d'assaut les forteresses du pays. Parmi ces forteresses, il en est une dont la reddition fut accompagnée de circonstances singulières qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître.

XXVIII. Sur les confins de la Lycie se trouvait un rocher fortifié; il était occupé par les Marmaréens[3], qui, à l'approche d'Alexandre, attaquèrent l'arrière-garde des Macédoniens, en tuèrent un grand nombre, firent beaucoup de prisonniers et ravirent plusieurs bêtes de somme. Le roi, irrité de cette audace, se prépara à faire le siége de la forteresse et mit tout en œuvre pour la prendre d'assaut. Les Marmaréens, confiants dans leur valeur et dans leur position forte, soutinrent intrépidement le siége. Les assauts se succédèrent ainsi pendant deux jours de suite, et il était évident que le roi ne se retirerait qu'après s'être emparé du rocher. Les plus anciens des Marmaréens conseillèrent aux plus jeunes de cesser leur résistance et de traiter avec le roi aux meilleures conditions possibles. Mais ceux-ci rejetèrent ce sage conseil; ils résolurent tous de mourir en combattant pour la liberté de la

1. Ces détails diffèrent un peu du récit d'Arrien (I, 28).
2. La petite Phrygie était située entre la Mysie et la Troade.
3. Aucun autre auteur ne mentionne les Μαρμαρεῖς.

igitized by Google

patrie; alors les anciens proposèrent de tuer les enfants, les femmes et les vieillards, de ne compter que sur la vigueur du corps pour se sauver à travers l'ennemi et se réfugier dans les montagnes voisines. Cette proposition fut acceptée; les jeunes gens se réunirent dans leurs maisons avec toutes leurs familles, et après avoir pris les meilleurs mets et vins, ils attendirent leur sort. Six cents environ de ces jeunes gens se refusèrent à souiller leurs mains du meurtre de leurs parents; ils mirent le feu aux maisons et firent une sortie pour gagner les montagnes voisines. C'est ainsi que fut accomplie la proposition adoptée : les habitants eurent pour tombeaux leurs propres foyers, et les moins avancés en âge traversèrent pendant la nuit le camp de l'ennemi et cherchèrent un asile dans les montagnes voisines. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXIX. Nicocrate[1] étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Céso Valérius et Lucius Papirius[2]. Dans cette année, Darius envoya à Memnon une forte somme d'argent, et lui confia le commandement suprême de l'armée. Memnon enrôla une multitude de mercenaires, équipa trois cents navires et poussa activement les préparatifs de guerre. Il soumit d'abord Chio, se porta ensuite sur Lesbos et s'empara facilement d'Antisse, de Méthymne, de Pyrrha et d'Érésus; mais ce ne fut qu'après plusieurs jours de siége et après avoir perdu beaucoup de soldats, qu'il réussit à grand'peine à se rendre maître de Mitylène et de Lesbos, qui étaient défendues par de fortes garnisons et abondamment approvisionnées de vivres. La renommée de ce général se répandit promptement, et la plupart des îles Cyclades lui envoyèrent des députations. Le bruit qui se répandait en Grèce que Memnon allait se porter avec sa flotte sur l'Eubée, frappa de terreur les villes de cette île. Les Grecs, et surtout les Spartiates, qui inclinaient pour les Perses, furent exaltés par l'espoir d'un changement poli-

1. Arrien (II, 11) l'appelle Nicostrate.
2. Quatrième année de la cxr^e olympiade; année 333 avant J.-C.

Digitized by Google

tique. Memnon corrompit un grand nombre de Grecs et cherchait à les attirer dans le parti des Perses. Mais le destin ne permit pas à cet homme vaillant d'aller plus loin. Memnon fut atteint d'une maladie grave qui lui coûta la vie; sa mort entraîna la ruine de Darius qui espérait transporter le théâtre de la guerre d'Asie en Europe.

XXX. En apprenant la mort de Memnon, Darius réunit en conseil ses amis et délibéra s'il fallait envoyer sur les côtes des généraux et une armée, ou si le roi de Perse devait lui-même se mettre à la tête de toutes ses troupes pour combattre les Macédoniens. Quelques-uns furent d'avis qu'il convenait que le roi marchât lui-même à la tête de ses troupes, pour que les Perses se battissent avec plus de courage. Charidème l'Athénien, homme admiré pour sa bravoure et ses talents militaires (il avait servi sous Philippe, roi de Macédoine, et avait été dans toutes ses affaires son bras droit et son conseiller[1]), pensait que Darius ne devait pas mettre légèrement en jeu tout son empire, et qu'étant chargé du poids du gouvernement de l'Asie, il devait confier la conduite de la guerre à un général éprouvé. Il ajoutait qu'une armée de cent mille hommes, dont un tiers de mercenaires grecs, serait suffisante [pour tenir tête à l'ennemi]; enfin il s'offrit lui-même avec jactance à faire réussir ce projet. Le roi se rendit d'abord à cette proposition, mais ses amis s'y opposèrent vivement et insinuèrent le soupçon que Charidème ne visait au commandement que dans le dessein de livrer aux Macédoniens l'empire des Perses. Là-dessus Charidème s'emporta, accusa avec force les Perses de lâcheté, et blessa le roi par ses paroles injurieuses. Darius, emporté par la colère, saisit Charidème par la ceinture, selon la coutume des Perses, et le livra à ses satellites avec l'ordre de le faire mourir. Au moment où il allait être exécuté, Charidème s'écria que le roi se

1. Tout ce qui concerne ici Charidème est en contradiction avec ce qu'en disent Arrien et Plutarque. Charidème avait été, au contraire, le plus grand ennemi de Philippe, qui l'avait envoyé en exil. (Arrien, I, 10.)

Digitized by Google

repentirait bientôt, et que, pour cette injuste punition, il serait châtié par la perte de son empire. Telle fut la fin de Charidème, qui s'était perdu lui-même par ses illusions et par sa franchise intempestive. Cependant le roi, revenu de sa colère, se repentit aussitôt et se reprocha vivement cet acte comme une de ses plus grandes fautes. Mais, avec tout son pouvoir royal il était impuissant à effacer ce qui était fait. Depuis lors, tourmenté dans des rêves par la valeur des Macédoniens et ayant sans cesse devant les yeux l'activité d'Alexandre, il cherchait de tous côtés un général digne de succéder à Memnon dans le commandement; mais n'en trouvant point, il fut lui-même obligé de se mettre à la tête de son armée et de risquer son empire.

XXXI. Darius fit faire partout des levées de troupes, et assigna pour rendez-vous Babylone. Puis, parmi ses amis et ses parents, il fit un choix d'hommes d'élite; il distribua aux uns les grades de l'armée, et garda les autres pour combattre auprès de lui. A l'époque fixée, toutes les troupes se rassemblèrent à Babylone; elles étaient au nombre de plus de quatre cent mille hommes d'infanterie et d'au moins cent mille cavaliers[1]. C'est avec cette armée que Darius partit de Babylone et se dirigea vers la Cilicie, emmenant avec lui sa femme, ses enfants, un fils, deux filles et sa mère.

Antérieurement à la mort de Memnon, Alexandre avai appris que Chio et la ville de Lesbos avaient été prises, que Mitylène avait été emportée d'assaut, que Memnon se disposait déjà à descendre en Macédoine avec trois cents trirèmes et une armée de terre, enfin, que la plupart des Grecs étaient près de se révolter; il n'était donc pas médiocrement alarmé. Il ne fut délivré de son inquiétude que lorsque des messagers lui apportèrent la nouvelle de la mort de Memnon. Peu de temps après, Alexandre fut atteint d'une grave maladie et il convoqua ses médecins. Chacun jugea le mal difficile à guérir; un seul, Philippe,

1. Arrien (II, 10) et Plutarque (*Vie d'Alexandre*) ne s'accordent pas ici avec Diodore.

Digitized by

Acarnanien de nation, faisant usage de traitements aussi prompts que hardis, promit de guérir la maladie par un remède qu'il prescrirait. Le roi y consentit volontiers, d'autant plus qu'il venait d'apprendre que Darius était parti de Babylone à la tête de son armée. Il prit donc la potion que le médecin lui présenta, et, grâce aux efforts de la nature combinés avec ceux de l'art, Alexandre fut bientôt rétabli[1]. Échappé ainsi miraculeusement au danger, le roi honora ce médecin de grandes récompenses et l'admit au nombre de ses plus intimes amis.

XXXII. Alexandre reçut des lettres de sa mère qui, entre autres communications utiles, lui écrivit de se défier d'Alexandre de Lynciste. C'était un homme brave et ambitieux, qui suivait, avec d'autres amis, le roi dont il avait gagné la confiance. Ce soupçon ayant été confirmé par beaucoup d'autres circonstances, le roi fit arrêter cet homme et le mit aux fers, en attendant que son procès pût s'instruire.

Informé que Darius n'était plus qu'à trois journées de distance, Alexandre détacha Parménion, avec l'ordre d'occuper le premier les passages et les défilés connus sous le nom de *Portes* [*de Cilicie*]. Parménion investit ces lieux, délogea les Barbares des postes qu'ils avaient d'avance occupés, et se rendit maître des défilés. Pour alléger la marche de son armée, Darius fit transporter à Damas en Syrie les bagages et la foule inutile qui encombrait l'armée. En apprenant qu'Alexandre s'était d'avance emparé des défilés, Darius s'imaginait que l'ennemi n'oserait pas se mesurer avec lui en rase campagne; il se porta donc en avant en hâtant sa marche. Les indigènes, qui méprisaient les Macédoniens à cause de leur petit nombre et qui étaient frappés de terreur à l'aspect des forces imposantes des Perses, abandonnèrent Alexandre pour s'attacher à Darius; ils fournirent avec beaucoup d'empressement aux Perses des vivres et toutes sortes de provisions et prédirent aux Barbares une victoire certaine. Cependant Alexandre s'était

1. Plutarque, *Vie d'Alexandre.*

Digitized by Google

emparé par surprise d'Issus, ville considérable de la Cilicie.

XXXIII. Des espions rapportèrent que Darius s'avançait, enseignes déployées, à la tête d'une armée formidable, et n'était plus qu'à trente stades de distance[1]. Alexandre regarda comme une faveur des dieux l'occasion qui lui était offerte de décider, par une seule bataille, le sort de l'empire des Perses, et, par des discours appropriés, il exhorta ses soldats à une lutte décisive. Il disposa ensuite selon la nature du terrain, ses lignes d'infanterie et ses escadrons de cavalerie. L'infanterie fut placée au front et les phalanges de cavalerie furent placées en arrière, comme corps de réserve. Il se mit lui-même à la tête de l'aile droite et se porta à la rencontre de l'ennemi avec ses meilleurs cavaliers. L'aile gauche se composait de la cavalerie thessalienne, distinguée par sa bravoure et son expérience militaire[2]. Lorsque les deux armées furent arrivées à portée de trait, les Barbares lancèrent sur les troupes d'Alexandre une si grande quantité de flèches, que ces projectiles se heurtaient dans l'air et amortissaient leur effet. Les trompettes sonnèrent des deux côtés la charge. Les Macédoniens poussèrent d'abord un immense cri de guerre; les Barbares y répondirent de manière à faire retentir de leur voix toutes les montagnes voisines. C'était comme l'écho d'une seule voix poussée par cinq cent mille hommes à la fois. Alexandre promena ses regards de tous côtés, cherchant à découvrir Darius; dès qu'il l'aperçut, il se porta droit sur lui avec ses cavaliers d'élite, moins jaloux de battre les Perses que de remporter la victoire par ses propres efforts. Les deux cavaleries s'attaquèrent réciproquement et il en résulta un terrible carnage. Mais, comme on déploya des deux côtés une égale valeur, l'issue de la bataille resta longtemps indécise; les pertes et les avantages se balançaient de part et d'autre. Aucun coup ne portait à faux; la

1. Environ six kilomètres.
2. L'ordre de bataille était autrement disposé, suivant Arrien, II, 9; et Quinte-Curce, III, 9.

Digitized by Google

foule compacte offrait à tous un but certain ; aussi, un grand nombre de guerriers tombèrent couverts de blessures, toutes reçues par devant; quelques-uns, vaillants jusqu'au dernier souffle, perdaient la vie plutôt que le courage.

XXXIV. Les chefs de colonnes donnaient à leurs subalternes l'exemple de la bravoure; aussi, pouvait-on voir une grande diversité de combats où la victoire était chaudement disputée. Oxathrès, Perse d'origine, frère de Darius, se couvrit de gloire. Dès qu'il vit Alexandre s'attacher opiniâtrément à Darius, il ne songea plus qu'à partager le sort de son frère. A la tête de la cavalerie d'élite, il fondit sur Alexandre, animé par l'espoir que ce dévouement fraternel augmenterait sa réputation chez les Perses; il combattit en avant du quadrige de Darius, et, joignant l'audace à l'expérience militaire, il tua un grand nombre d'ennemis. Alexandre ne lui cédant pas en courage, les cadavres s'amoncelèrent autour du quadrige de Darius; chacun brûlait de frapper le roi, personne ne ménageait sa vie. Beaucoup de célèbres généraux perses tombèrent dans cette mêlée, entre autres Atizyès, Réomithrès et Tasiacès[1], satrape d'Égypte. Les Macédoniens perdirent également beaucoup de monde, et Alexandre, enveloppé par les ennemis, fut lui-même blessé à la cuisse. Mais les chevaux attelés au quadrige de Darius, pressés par la douleur des blessures qu'ils avaient reçues, et effrayés des monceaux de morts qui les entouraient, n'obéirent plus à la bride et faillirent emporter Darius au milieu des ennemis. Dans ce moment critique le roi, déposant la majesté de son rang, et forcé de s'écarter de l'étiquette que la loi prescrit aux rois des Perses, saisit de ses propres mains les rênes des chevaux. Ses serviteurs lui amenèrent alors un autre quadrige, mais pendant qu'on y faisait passer le roi, le désordre s'accrut, et Darius, serré de près par les ennemis, fut saisi d'épouvante. Les Perses, qui avaient aperçu le trouble du roi, se livrèrent à la fuite; les cavaliers suivirent leur exemple, et bientôt toute l'armée tourna le dos. Mais comme la fuite se faisait dans

1. Arrien le nomme *Sabacès*.

Digitized by Google

des passages étroits et escarpés, les fuyards, tombant les uns sur les autres, furent foulés sous les pieds des chevaux, et beaucoup d'entre eux périrent sans avoir été frappés par l'ennemi. On les trouvait gisant par tas, les uns sans armes et les autres tout armés; quelques-uns tenaient encore dans leurs mains leurs épées nues, qui ne servaient qu'à tuer ceux qui tombaient sur eux. Cependant, la plupart de ces fuyards étaient parvenus à gagner les plaines qu'ils traversèrent au galop pour chercher un asile dans les villes alliées des Perses. La phalange macédonienne et l'infanterie des Perses gardèrent encore pendant quelque temps le champ de bataille; la défaite de la cavalerie perse fut, pour les Macédoniens, comme le prélude d'une victoire complète. Tous les Barbares furent promptement mis en déroute, la fuite devint générale; des milliers de Barbares s'engagèrent dans les défilés, et tous les environs furent bientôt jonchés de morts.

XXXV. La nuit étant survenue, les Perses se dispersèrent facilement dans plusieurs directions. Les Macédoniens, cessant de les poursuivre, ne songèrent qu'à piller le camp et surtout les tentes royales où étaient renfermés beaucoup d'objets précieux. Les soldats en enlevèrent des masses d'argent et d'or, ainsi qu'une grande quantité de riches vêtements tirés du trésor royal. Les tentes des amis et des parents du roi ainsi que celles des généraux procurèrent également un riche butin. Non-seulement les femmes de la maison royale, mais encore celles des parents et des amis du roi suivaient l'armée, selon la coutume des Perses, montées sur des chars dorés; chacune de ces femmes habituées à toutes les jouissances du luxe, portait avec elle une quantité prodigieuse de parures et d'ornements. Les lamentations de toutes ces femmes captives étaient difficiles à dépeindre; elles qui naguère ne se trouvaient pas assez mollement balancées dans de magnifiques palanquins et qui ne laissaient entrevoir aucune partie nue de leur corps, étaient maintenant couvertes d'une simple tunique, ayant tous les autres vêtements déchirés; elles se précipitaient hors des tentes en poussant de longs gémissements,



Digitized

implorant le secours des dieux et se jetant aux genoux des vainqueurs. Se dépouillant d'une main tremblante de tous leurs ornements, et les cheveux en désordre, elles couraient à travers des lieux escarpés et s'attroupaient en demandant à leurs compagnes d'infortune des secours dont celles-ci avaient également besoin. Quelques soldats traînaient ces malheureuses par les cheveux; ici, d'autres déchirant leurs vêtements, portaient leurs mains sur leurs corps nus et les frappaient du bois de leurs lances, la fortune leur permettant d'insulter ainsi à tout ce qu'il y avait de plus respecté et de plus illustre chez les Barbares.

XXXVI. Quelques Macédoniens, plus humains que les autres, furent saisis de compassion à l'aspect de ces infortunées que le destin avait fait tomber de si haut, et qui ne voyaient devant elles, pour terme de leurs misères, qu'une honteuse captivité qui devait les éloigner de tout ce qui leur était cher. Mais ce qui excitait la pitié jusqu'aux larmes, c'était l'aspect de la mère de Darius, de sa femme et de ses deux filles, déjà nubiles, et d'un fils à peine adolescent. Un changement de fortune si soudain et la grandeur d'une infortune si inattendue, étaient propres à toucher de commisération tous les assistants. Ces malheureuses ignoraient si Darius était encore en vie ou si, comme tant d'autres, il avait péri. En voyant leurs tentes pillées par des soldats armés qui maltraitaient les captives dont ils ignoraient le rang, ces femmes infortunées croyaient déjà toute l'Asie esclave comme elles. Qu'avaient-elles à répondre aux femmes des satrapes qui venaient implorer leur secours à genoux, puisqu'elles étaient tout aussi malheureuses que ces femmes?

Les serviteurs du roi prirent possession de la tente de Darius, y préparèrent les bains, dressèrent les tables, allumèrent des flambeaux, et attendaient l'arrivée d'Alexandre, qui, de retour de la poursuite des ennemis, devait trouver tout disposé comme pour Darius, et tirer de ces préparatifs un augure favorable pour la conquête de l'Asie.

Dans la bataille qui venait d'être livrée, les Barbares avaient perdu plus de cent mille hommes d'infante-

Digitized by Google

rie[1] et au moins dix mille cavaliers; tandis que les Macédoniens n'avaient perdu que trois cents hommes d'infanterie et environ cent cinquante cavaliers. Telle fut l'issue de la bataille d'Issus en Cilicie.

XXXVII. Darius ainsi battu et mis en déroute s'enfuyait à bride abattue, montant les meilleurs coursiers qu'il changeait de distance en distance; il avait hâte d'échapper aux mains d'Alexandre et de chercher un asile dans une des satrapies de l'Asie supérieure. Alexandre, à la tête de l'élite de sa cavalerie et de ses meilleurs compagnons d'armes, s'était mis à suivre les traces de Darius qu'il ambitionnait de faire prisonnier. Mais après avoir parcouru un espace de deux cents stades, il rentra au camp vers minuit. Il se mit au bain pour se reposer de ces fatigues et se livra aux jouissances de la table et du repos. Un messager vint annoncer à la mère et à la femme de Darius qu'Alexandre était de retour de la poursuite du roi, et qu'il avait dépouillé Darius. A cette nouvelle, toutes les femmes captives éclatèrent en sanglots et en longs gémissements. En apprenant ces scènes douloureuses, Alexandre envoya un de ses amis, Léonnatus, pour calmer ces infortunées et porter des paroles de consolation à Sisyngambris[2], en lui annonçant que Darius vivait encore; enfin qu'Alexandre prendrait lui-même soin de la famille de Darius et viendrait le lendemain matin la visiter et lui témoigner sa philanthropie par des actes. Les captives accueillirent ces paroles de consolation comme un bonheur inespéré; elles regardèrent Alexandre comme un dieu et cessèrent leurs lamentations. Le lendemain, le roi, accompagné d'Hephæstion, un de ses amis qu'il affectionnait le plus, se rendit chez les femmes. Comme ils étaient tous deux habillés de même et qu'Hephæstion l'emportait par sa taille et sa beauté, Sisyngambris prit celui-ci pour le roi, et se prosterna pour le saluer; quelques assistants l'avertirent de sa méprise et lui indiquèrent de la main Alexandre.

1. Justin (IX, 9) donne un nombre de beaucoup inférieur.
2. Σισύγγαμβρις. Quinte-Curce l'appelle *Sisygambis*.

Digitized by Google

Sisyngambris, honteuse de son erreur, allait renouveler sa salutation et se prosterner devant Alexandre; mais celui-ci lui dit en la relevant : « O mère, ne te tourmente pas, car lui aussi est Alexandre. » En donnant ainsi à cette matrone le titre de mère, le roi fit entrevoir avec quelle prévenance il allait traiter toutes ces infortunées. Il lui donna l'assurance qu'elle serait désormais pour lui comme une seconde mère, et aussitôt il sanctionna sa promesse par des actions.

XXXVIII. Alexandre la revêtit d'un ornement royal et la rétablit dans ses anciens honneurs. Il lui rendit tous les domestiques que lui avait donnés Darius, et en ajouta encore d'autres de sa propre maison. Il promit ensuite de pourvoir à l'établissement des deux jeunes filles mieux que ne l'aurait fait Darius, d'élever le fils comme si c'était le sien, et de lui rendre les honneurs dus à son rang. Il l'appela même auprès de lui et l'embrassa; et, comme il vit que cet enfant le regardait sans crainte et sans se laisser le moins du monde intimider, il se tourna vers Hephæstion et lui dit : « Cet enfant de six ans montre un sang-froid au-dessus de son âge; il est plus brave que son père. » Quant à la femme de Darius et à la suite dont elle était entourée, il ajouta qu'il veillerait à ce qu'elle fût traitée avec autant de respect qu'autrefois dans sa prospérité. Enfin, ses discours étaient empreints de tant de miséricorde et de générosité que les femmes, pour exprimer leur joie inespérée, versèrent des larmes abondantes. En partant, il leur donna à toutes la main droite et fut comblé de bénédictions par ceux dont il était le bienfaiteur, en même temps qu'il reçut les éloges de ses compagnons d'armes qui admiraient tant d'humanité. Parmi les nombreuses et belles actions d'Alexandre, il n'y en a, je pense, aucune qui mérite autant que celle-là d'être perpétuée par l'histoire. En effet, les prises de villes, les victoires dans les batailles, enfin tous ces avantages remportés dans la guerre sont en général dus au hasard plutôt qu'à la force de l'âme[1]; tandis que,

1. Cette maxime a été souvent répétée dans les temps anciens aussi

au faîte de la puissance, avoir pitié des malheureux, c'est l'apanage exclusif de la sagesse; car la plupart de ceux que la prospérité enivre deviennent insolents et oublient qu'ils ne sont, comme les autres, que de faibles mortels. Aussi sont-ils incapables de supporter le bonheur qui est pour eux un lourd fardeau. Alexandre, séparé de nous par de nombreuses générations, est donc digne de nos éloges et de ceux de la postérité.

XXXIX. Darius avait atteint Babylone. Il réunit les débris de son armée, échappés au désastre d'Issus, et ne perdit pas courage, malgré le terrible revers qui venait de le frapper. Il écrivit à Alexandre en l'engageant à supporter sa fortune humainement et à lui rendre les prisonniers pour une forte rançon. Il lui offrit, en outre, toute l'Asie en deçà du fleuve Halys, ainsi que les villes situées dans cette contrée s'il voulait être son ami. A la réception de cette lettre, Alexandre réunit ses amis en conseil; mais, au lieu de leur montrer l'original, il écrivit lui-même une lettre supposée dans laquelle il n'avait mis que ce qui convenait à ses plans, et ce fut celle-ci qu'il communiqua à ses conseillers[1]; les députés de Darius furent donc renvoyés sans avoir rien obtenu. Darius renonçant dès lors à tout espoir de trêve, fit de grands préparatifs de guerre. Il arma de pied en cap les soldats qui avaient perdu leurs armes pendant la fuite et fit faire de nouvelles levées de troupes; il ordonna aussi que les contingents des satrapies de l'Asie supérieure, qui, en raison de la vitesse avec laquelle cette campagne s'était faite, étaient restés en retard, vinssent le rejoindre sans délai. Enfin, il fit tant qu'il parvint à mettre sur pied une armée deux fois plus nombreuse que celle qui avait été battue à Issus. En effet, elle se composait de huit cent mille hommes d'infanterie et de deux cent mille cavaliers, sans compter une multitude de chars armés de

bien que dans les temps modernes. [*In bellis*], *maximam partem suo jure fortuna sibi vindicat*, a dit Cicéron (*pro Marcello*, 2). *La guerre est un jeu de hasard*, a dit un célèbre homme d'État.

1. Ces détails ne s'accordent pas avec ceux que donnent Arrien, (II, 14) et Quinte-Curce (IV, 1).

Digitized by Google

faux. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XL. Nicérate étant archonte d'Athènes, Marcus Atilius et Marcus Valérius consuls à Rome, on célébra la CXII^e olympiade où Grylus de Chalcis fut vainqueur à la course du stade[1]. Après la victoire d'Issus, Alexandre fit enterrer ses morts et accorda les mêmes honneurs à ceux d'entre les ennemis qui s'étaient fait admirer par leur bravoure. Il offrit ensuite aux dieux de magnifiques sacrifices en actions de grâces, et distribua des récompenses méritées à ceux qui s'étaient distingués dans le combat; enfin, il fit prendre à ses troupes quelques jours de repos.

En quittant la Cilicie, Alexandre se dirigea vers l'Égypte. Il entra dans la Phénicie. Il soumit plusieurs villes et fut bien accueilli par les indigènes. Les Tyriens seuls lui résistèrent. Le roi voulait offrir un sacrifice à Hercule le Tyrien; mais les habitants lui refusaient obstinément l'entrée de leur ville. Alexandre, irrité, les menaça de prendre leur ville de force; mais les Tyriens soutinrent intrépidement le siége; car ils se flattaient de plaire à Darius et de s'assurer sa bienveillance. Ils croyaient aussi que le roi les récompenserait magnifiquement, si, en occupant Alexandre à un siége long et périlleux, ils parvenaient à donner à Darius le temps de faire ses préparatifs. Ils comptaient aussi sur la position forte de leur île, sur leurs moyens de défense et sur le secours de Carthage, qui était une de leurs colonies. Le roi reconnut que la ville était inexpugnable par mer, tant à cause des murs qui l'environnaient qu'à cause de la flotte qui la protégeait de ce côté. Il remarqua aussi que l'attaque était presque impraticable par terre, la ville étant séparée du continent par une passe de quatre stades de largeur[2]. Il résolut cependant de tout tenter plutôt que de souffrir que cette seule ville bravât la puissance des Macédoniens. Il déblaya donc le terrain de l'ancienne Tyr, et, avec les milliers de pierres tirées de ces

1. Première année de la CII^e olympiade; année 332 avant J.-C.
2. Environ huit cents mètres.

Digitized by Google

décombres, il fit élever une digue de deux plèthres de large[1]. Il appela à ce travail tous les habitants des villes voisines; et, grâce au nombre des bras qui y étaient employés, l'ouvrage fut bientôt terminé.

XLI. Les Tyriens s'approchant, sur leurs barques, de la digue en construction, se moquaient d'abord du roi et lui demandaient en riant s'il voulait être plus fort que Neptune. Mais en voyant, contre leur attente, la jetée s'exhausser de jour en jour, ils résolurent de transporter à Carthage les enfants, les femmes et les vieillards et de ne conserver que la population valide pour la défense des murs et l'armement de quatre-vingts trirèmes. Ils eurent encore le temps d'expédier à Carthage une partie de leurs enfants et de leurs femmes, mais, serrés de près par les travaux de siége, et hors d'état de se défendre par leur flotte, ils furent forcés à soutenir le siége de toutes parts. Quoiqu'ils fussent déjà abondamment pourvus de catapultes et d'autres machines de guerre, ils en firent construire beaucoup d'autres encore, ce qui leur était facile en raison du grand nombre de mécaniciens et d'autres ouvriers que renfermait Tyr. Après avoir ainsi rassemblé des instruments de guerre de toutes sortes, dont plusieurs avaient été nouvellement imaginés, ils en garnirent toute l'enceinte de la ville, mais surtout l'endroit où la digue touchait au mur. Lorsque l'ouvrage des Macédoniens n'était plus qu'à une portée de trait, les dieux envoyèrent aux assiégeants quelques augures. Un cétacé d'une grosseur énorme, poussé par l'impétuosité des vagues, vint tomber contre la chaussée sans faire aucun dommage; une partie de son corps y resta longtemps appliquée, et frappa d'épouvante les spectateurs; mais le monstre rentra dans la mer et laissa les deux partis flotter dans des craintes superstitieuses. Chacun interprétait ce prodige dans un sens favorable, comme l'annonce d'un secours de Neptune. D'autres prodiges vinrent encore ajouter à la terreur de la foule. Chez les Macédoniens, les pains que l'on brisait pour les manger étaient comme teints

1. Environ soixante mètres.

de sang. Un Tyrien prétendait avoir eu une vision dans laquelle Apollon lui disait qu'il allait quitter la ville. Mais le peuple soupçonna que c'était là une fable forgée pour complaire à Alexandre, et déjà les jeunes gens couraient après cet homme pour le lapider, lorsque les magistrats le cachèrent en le faisant entrer comme suppliant dans le temple d'Hercule. Cependant les Tyriens superstitieux lièrent avec des chaînes d'or le piédestal de la statue d'Apollon, se flattant ainsi d'empêcher le dieu de quitter leur ville.

XLII. Les Tyriens, alarmés des progrès des travaux de la digue, armèrent les bâtiments légers d'un grand nombre de projectiles, de catapultes, d'archers et de frondeurs. S'approchant ainsi de la chaussée en construction, ils blessèrent ou tuèrent beaucoup d'ouvriers; car, les traits lancés sur des hommes sans armes et serrés les uns contre les autres, frappaient un but certain et exposé à tous les coups. Aussi les flèches atteignaient-elles non-seulement la face, mais encore le dos des travailleurs occupés sur une chaussée étroite et dans l'impossibilité de résister à l'ennemi des deux côtés à la fois. Alexandre, pour remédier à ce grave inconvénient, arma tous ses navires, et, se mettant lui-même à la tête de la flotte, se dirigea en toute hâte vers le port de Tyr pour intercepter la retraite aux Phéniciens. Dans la crainte que les ports ne tombassent au pouvoir de l'ennemi qui pourrait s'emparer de la ville laissée sans défense, les Barbares s'empressèrent de rentrer à Tyr. Des deux côtés, on fit force de rames; déjà les Macédoniens allaient toucher au port et les Phéniciens se voyaient tout près de leur ruine, lorsque, redoublant d'efforts, ceux-ci abandonnèrent les navires laissés en arrière et parvinrent à se réfugier dans la ville. Renonçant à son entreprise, le roi fit reprendre avec plus d'ardeur encore les travaux de la digue et défendit les ouvriers par un grand nombre de bâtiments. L'ouvrage allait déjà atteindre la ville, dont la prise semblait imminente, lorsqu'un violent vent de nord-ouest[1]

1. Ce vent qui souffle fréquemment sur la côte de la Syrie, était connu des navigateurs sous le nom de *borée noir*, μελαμβόρειος.

Digitized by Google

endommagea une grande partie de la digue. En voyant ses travaux ruinés par la nature, Alexandre fut fortement embarrassé et se repentit déjà d'avoir tenté ce siége ; mais en même temps, poussé par un désir irrésistible de vaincre, il fit couper dans les montagnes des arbres énormes qui, étant jetés avec toutes leurs branches dont les intervalles étaient remplis de terre, servirent à amortir la violence des flots. Il répara ainsi promptement le dommage causé par la tempête, et lorsque la construction, grâce au nombre des bras qui y étaient employés, n'était plus qu'à une portée de trait des murs de la ville, il fit placer ses machines de guerre sur l'extrémité de la digue. Il battait ainsi les murs en brèche avec les balistes et les catapultes, en même temps qu'il balayait les remparts à coups de traits. Les archers et les frondeurs aidèrent à ces attaques et blessèrent un grand nombre d'assiégés.

XLIII. Cependant les Tyriens, marins expérimentés, firent construire par leurs artisans et leurs mercenaires des machines de guerre ingénieuses. Ainsi, pour se garantir des traits lancés par les catapultes, ils inventèrent des roues divisées par des rayons nombreux; ces roues étant tournées à l'aide d'une machine, détruisaient l'effet des flèches, soit en les brisant, soit en les tordant. Quant aux pierres lancées par les balistes, ils en amortissaient l'effet par des constructions formées de matières molles. Cependant, le roi attaqua les murs du côté de la digue en même temps qu'il fit, avec toute sa flotte, le tour de la ville et en examina l'enceinte ; il était évident qu'il se disposait à bloquer la ville tout à la fois par terre et par mer. Les Tyriens n'osèrent point se mesurer avec cette flotte ; et Alexandre, rencontrant trois trirèmes à l'entrée du port, se dirigea sur elles, les coula toutes et rentra dans son camp. Pour doubler en quelque sorte la sécurité que le mur leur offrait, les Tyriens construisirent, à cinq coudées[1] de celui-ci, un second mur de dix coudées de large, et comblèrent l'intervalle creux de ces deux enceintes avec des pierres et des

1. Deux mètres et demi.

Digitized by Google

matières de terrassement. De son côté, Alexandre, joignant ensemble plusieurs trirèmes, établit sur ce pont flottant des machines de guerre avec lesquelles il battit le mur en brèche dans l'étendue d'un plèthre[1]. Déjà les Macédoniens se disposaient à pénétrer par cette brèche dans l'intérieur de la ville, lorsque les Tyriens firent pleuvoir sur eux une grêle de traits et parvinrent, non sans peine, à les repousser; ils profitèrent de la nuit pour réparer leur mur. Enfin, la digue atteignit les murs de la ville, et transforma l'emplacement de Tyr en une presqu'île; il se livra alors sous les remparts plusieurs combats sanglants. Les assiégés, ayant sous les yeux les dangers qui les menaçaient et calculant les désastres qui résulteraient de la prise de leur ville, étaient résolus à se défendre en désespérés. Les Macédoniens firent approcher des tours égales en hauteur aux murs de la ville; du sommet de ces tours élevées ils jetèrent des ponts volants, et sautèrent hardiment sur les créneaux. Mais les Tyriens trouvaient de grands moyens de défense dans l'emploi de leurs machines si ingénieusement construites. A l'aide d'énormes tridents d'airain, terminés en forme de hameçons, ils accrochaient aux boucliers les soldats postés sur les tours, et les ayant ainsi bien fixés, ils attiraient les assiégeants à eux au moyen de câbles attachés à ces tridents. Il fallait donc ou lâcher les boucliers et exposer le corps nu à une grêle de traits, ou, pour éviter la honte de perdre les armes, se tuer, en se précipitant du haut des tours. D'autres se servaient de filets de pêcheur pour envelopper les hommes qui combattaient sur les ponts volants; et, les privant de l'usage de leurs mains, ils les faisaient tomber au pied des murs.

XLIV. Les Tyriens eurent encore recours à une autre invention ingénieuse pour abattre le courage de leurs ennemis et leur infliger d'atroces tortures. Ils construisirent des boucliers d'airain et de fer qu'ils remplirent de sable, et les exposèrent à un grand feu afin de rendre ce sable brûlant. Au moyen d'une machine particulière, ils lançaient

1. Trente mètres.

Digitized by Google

ce sable sur les plus hardis assaillants et leur faisaient essuyer des tourments cruels; car ce sable, pénétrant à travers la cuirasse et les vêtements, brûlait la chair sans qu'on pût porter des secours aux malheureux qui en étaient atteints. Pareils à des hommes mis à la torture, ils poussaient des cris déchirants; ils étaient saisis de délire, et expiraient dans d'affreuses douleurs. En même temps que les Phéniciens lançaient ces projectiles brûlants, ils accablaient les assaillants d'une grêle de javelots, de pierres et de flèches. De plus, avec des vergues armées de faux, ils coupaient les câbles des béliers et en détruisaient ainsi l'action. Ils lançaient aussi sur les ennemis des masses de fer rougies au feu, qui ne manquaient jamais leur but à cause de l'épaisseur des rangs ennemis. Enfin, à l'aide de corbeaux et de mains de fer, ils arrachaient les soldats des ponts volants. Grâce à toutes ces machines, mises en jeu par tant de bras, ils tuaient un grand nombre d'assaillants.

XLV. Malgré la terreur que les assiégés répandaient par leurs moyens de défense, les Macédoniens ne se désistaient point de leur audace; et, marchant sur les corps de ceux qui étaient tombés, ils ne songeaient point au sort malheureux de leurs compagnons d'armes. Alexandre opposa aux balistes de l'ennemi des catapultes qui, lançant d'énormes pierres, ébranlèrent les murs, et du haut des tours de bois il fit pleuvoir une grêle de traits qui blessèrent dangereusement ceux qui se montraient sur les remparts. Pour se garantir de l'effet de ces projectiles, les Tyriens avaient placé en avant des murs des roues de marbre qui, par un mouvement de rotation imprimé par quelque machine, brisaient les flèches ou les détournaient de leur direction, et en faisaient ainsi manquer l'effet. En outre, ils avaient fait coudre ensemble des peaux et des cuirs pliés en double et rembourrés de plantes marines : ils se servaient de ces substances molles pour amortir le choc des projectiles[1]. Enfin les Tyriens n'avaient rien négligé pour leur défense. Munis de tant de secours, ils tinrent intré-

1. C'est la répétition de ce que l'auteur vient de dire dans le chap. XLIII.

Digitized by Google

pidement tête à l'ennemi : quittant l'enceinte et les postes de l'intérieur des tours, ils s'avancèrent jusqu'aux ponts jetés sur les murs pour se mesurer avec les assaillants; là, ils luttaient corps à corps pour le salut de la patrie; quelques-uns d'entre eux, armés de haches, coupèrent à l'ennemi la partie du corps qui se montrait à découvert. C'est ainsi qu'un des chefs macédoniens nommé Admète, homme brave et vigoureux, résistant vaillamment aux Tyriens, fut frappé au milieu de la tête d'un coup de hache, et expira en héros[1]. Voyant les Macédoniens serrés de si près par les Tyriens, Alexandre fit, à l'approche de la nuit, sonner la retraite. Il songea d'abord à lever le siége et à continuer sa marche vers l'Égypte; mais il se ravisa, pensant qu'il serait honteux de laisser aux Tyriens toute la gloire de ce siége, et, bien qu'il n'y eût de son avis qu'un seul de ses amis, Amyntas, fils d'Andromède, il recommença l'assaut.

XLVI. Alexandre exhorta les Macédoniens à ne pas lui céder en courage; puis, il arma tous les navires et bloqua vigoureusement la ville par terre et par mer. S'étant aperçu que le mur était plus faible dans la partie qui regarde les ports, il y dirigea les ponts des trirèmes sur lesquelles il avait dressé les plus fortes machines de guerre. Ce fut dans cet assaut que le roi accomplit un fait d'armes d'une audace incroyable. Il abaissa sur le mur de la ville le pont volant de l'une des tours de bois, il le traversa seul, défiant la fortune et bravant le désespoir des Tyriens; jaloux d'avoir pour témoin de sa bravoure cette armée qui avait battu les Perses, il ordonna aux autres Macédoniens de le suivre, il se mit à leur tête, il en vint aux mains avec les assiégés et tua les uns à coups de lance, les autres avec son épée. Il repoussa même quelques-uns avec son bouclier, et comprima l'audace de ses adversaires. Dans cet intervalle, le bélier renversa sur un autre point un pan de mur considérable. Les Macédoniens pénétrèrent par cette ou-

1. Arrien (II, 23) raconte autrement la mort d'Admète. Comparez aussi Quinte-Curce, IV, 4.

Digitized by Google

verture dans l'intérieur de la ville, en même temps la troupe d'Alexandre franchit les murs au moyen des ponts volants et se rendit maître de la ville. Mais les Tyriens, rassemblant toutes leurs forces, se barricadèrent dans les rues et se firent presque tous écharper au nombre de plus de sept mille[1]. Le roi vendit les femmes et les enfants à l'enchère et fit pendre tous les jeunes gens, au nombre d'au moins deux mille. Quant aux prisonniers, ils étaient si nombreux que, quoique la plupart des habitants eussent été transportés à Carthage, il n'y en eut pas moins de treize mille[2].

Tel fut le sort des Tyriens qui, avec plus de courage que de prudence, avaient soutenu un siége de sept mois. Le roi ôta à la statue d'Apollon les chaînes d'or dont les Tyriens l'avaient entourée, et prescrivit de donner à ce dieu le nom d'*Apollon Philalexandre*. Il offrit à Hercule de magnifiques sacrifices, distribua des récompenses aux plus braves soldats, ensevelit les morts avec pompe, institua roi de Tyr *Ballonymus*[3], dont la fortune singulière mérite d'être mentionnée.

XLVII. L'ancien roi Straton perdit le trône par son amitié pour Darius. Alexandre laissa Hephæstion maître de choisir parmi ses hôtes celui qu'il voudrait pour roi de Tyr. Voulant du bien à l'hôte chez lequel il était logé, Hephæstion avait d'abord songé à le proclamer souverain de la ville. Mais celui-ci, quoiqu'un des citoyens les plus riches et les plus considérés, refusa cette offre, comme n'ayant aucune parenté avec la famille royale. Hephæstion lui demanda alors de désigner à son choix un descendant de race royale; son hôte lui répondit qu'il en existait un, homme sage et vertueux, mais extrêmement pauvre. Hephæstion lui ayant répliqué qu'il le ferait nommer roi, l'hôte se chargea de la négociation. Il se rendit donc auprès de celui qui venait d'être nommé roi de Tyr et lui apporta le manteau royal.

1. Arrien (III, 24), parle de huit mille morts, et Quinte-Curce (IV, 4) de six mille.

2. Suivant Arrien, le nombre des prisonniers était de trente mille.

3. Quinte-Curce et Justin l'appellent *Abdalonymus*, Plutarque *Alynomus* et Arrien *Azelmicus*.

Digitiz

Il trouva ce pauvre homme couvert de haillons et occupé dans un jardin à puiser de l'eau pour un faible salaire. Après lui avoir appris l'événement, il le revêtit des ornements royaux, le conduisit sur la place publique et le proclama roi des Tyriens. La multitude accueillit ce nouveau roi avec des démonstrations de joie, et admira elle-même ce caprice de la fortune. Ballonymus resta attaché à Alexandre, et sa royauté peut servir d'exemple à ceux qui ignorent les vicissitudes du sort.

Après nous être occupés d'Alexandre, nous allons aborder le récit d'autres événements.

XLVIII. En Europe, Agis, roi des Lacédémoniens, qui avait recueilli huit mille mercenaires, débris de la bataille d'Issus, médita quelque entreprise pour gagner les bonnes grâces de Darius. Acceptant les navires et l'argent que Darius lui avait offerts, il fit voile pour la Crète, et soumit la plupart des villes de cette île à la domination des Perses.

Amyntas, exilé de la Macédoine, s'était réfugié auprès de Darius, et avait combattu avec les Perses en Cilicie. Après la bataille d'Issus il se sauva avec quatre mille mercenaires à Tripolis, en Phénicie, où il était arrivé avant Alexandre. Là, il choisit dans toute la flotte un nombre de vaisseaux suffisant pour embarquer ses soldats, et brûla le reste. Il se rendit ensuite à Cypre, où il réunit encore des soldats et des navires. De là, il fit ensuite voile pour Peluse, et se rendit maître de cette ville, se disant envoyé par Darius pour remplacer dans le commandement le satrape gouverneur d'Égypte, tombé dans la bataille d'Issus. Puis, il se rendit à Memphis, et défit les habitants dans un combat engagé sous les portes de leur ville. Mais les soldats s'étant ensuite livrés au pillage, les habitants firent une sortie, tombèrent sur les pillards dispersés dans la campagne et en tuèrent un grand nombre; Amyntas lui-même se trouva parmi les morts. Telle fut la fin d'Amyntas qui avait conçu de si grands projets, mais qui fut déçu dans son espérance.

Quelques autres généraux qui s'étaient également sauvés

Digitized by Google

de la bataille d'Issus avec quelques débris de troupes, suivirent la fortune des Perses. Les uns prirent des villes importantes et les gardèrent pour Darius; les autres, cherchant à maintenir les provinces dans l'obéissance, rassemblaient des troupes et faisaient tout ce que les circonstances leur permettaient en faveur de la cause qu'ils défendaient.

L'assemblée des Grecs avait décrété d'envoyer quinze députés chargés, au nom de la Grèce, d'apporter à Alexandre une couronne d'or et de le congratuler de la victoire qu'il avait remportée en Cilicie.

Alexandre se dirigea sur Gaza, défendue par une garnison perse; il s'empara de cette ville après un siége de deux mois.

XLIX. Aristophane étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Spurius Posthumius et Titus Véturius[1]. Dans cette année, Alexandre régla les affaires de Gaza, détacha Amyntas avec dix navires en Macédoine et lui ordonna d'enrôler pour le service militaire les jeunes gens en état de porter les armes. Puis, à la tête de son armée, il entra en Égypte et s'empara, sans coup férir, de toutes les villes de ce pays; car les Égyptiens, mécontents des Perses qui avaient profané leurs temples[2] et qui gouvernaient avec dureté, accueillirent avec joie les Macédoniens. Après avoir réglé l'administration de l'Égypte, Alexandre alla consulter l'oracle d'Ammon. Il était à moitié chemin lorsqu'il rencontra des députés cyrénéens qui lui apportaient une couronne et de riches présents, parmi lesquels étaient trois cents chevaux de guerre et cinq quadriges très-beaux. Le roi accepta ces dons et conclut avec les Cyrénéens un traité d'alliance. Puis, il se dirigea avec sa suite vers le temple d'Ammon. Ayant à traverser un pays désert et aride, il fit provision d'eau et parcourut une contrée pleine d'amas de sable. Dans quatre jours de marche, la provision d'eau fut épuisée et la pénurie mit

1. Deuxième année de la CXII^e olympiade; année 331 avant J.-C.
2. Voyez plus haut, I, 46; XVI, 52.

Digitized by Google

bientôt tout le monde dans le découragement, lorsqu'une pluie abondante tomba du ciel et fit miraculeusement disparaître le manque d'eau. Cet événement parut une preuve évidente de l'intervention inespérée des dieux. On puisa l'eau d'une mare, et, au bout de quatre jours de traversée, on sortit du désert. La quantité de sable accumulée ayant fait perdre les traces du chemin, les guides annoncèrent au roi que des corbeaux, dont on entendait le croassement à la droite, indiquaient le sentier conduisant directement au temple d'Ammon. Alexandre considéra cet augure comme favorable, et, pensant que sa présence était agréable au dieu, il accéléra sa marche. Il rencontra ensuite un lac d'eau salée[1], et, après cent stades de course, il traversa l'endroit appelé les villes d'Ammon; à une journée de là il atteignit l'enceinte du temple.

L. La contrée où est situé le temple est entourée d'un désert aride, sablonneux et tout à fait inhospitalier. Cette contrée, qui a environ cinquante stades de longueur et de largeur, est arrosée par beaucoup de belles sources d'eau et couverte de bois, surtout d'arbres fruitiers. On respire un air de printemps dans ce lieu privilégié; le séjour y est sain, bien qu'il n'y ait autour que les sables brûlants du désert. Ce temple a été, dit-on, fondé par Danaüs l'Égyptien[2]. La région consacrée au dieu est limitée au midi et au couchant par les Éthiopiens, au nord par les Libyens nomades et par la tribu des Nasamons, qui s'étend dans l'intérieur du pays. Les Ammoniens habitent des villages, et, au milieu de leur pays, s'élève une citadelle environnée d'une triple enceinte. La première enceinte entoure le palais des anciens rois; la seconde contient les habitations des femmes, des enfants, des parents de la maison royale, les corps de garde, le sanctuaire du dieu et la fontaine sacrée où l'on purifie les offrandes qu'on présente au dieu; la troisième enceinte renferme le logement des satellites et

1. C'était sans doute un de ces lacs dont les eaux étaient saturées de carbonate de soude (*natron*), et qu'on rencontre encore aujourd'hui dans cette région.

2. Comparez plus haut, III, 73; et Hérodote, II, 55.

Digitized by Google

des gardes du roi. En dehors de la citadelle, et à quelque distance de là, se trouve un autre temple d'Ammon, ombragé d'arbres nombreux et élevés. Près de ce temple existe une fontaine à laquelle un phénomène qui s'y passe a fait donner le nom de *fontaine du Soleil*. Son eau varie singulièrement de température aux différentes heures de la journée : au point du jour elle est tiède, et devient froide à mesure que le jour s'avance, jusqu'à midi où elle atteint son maximum de froid ; la température s'élève à partir de midi, jusqu'à ce qu'elle ait atteint son maximum à minuit; à partir de ce moment, la chaleur va en diminuant jusqu'à ce qu'elle arrive au degré qu'elle avait au lever du soleil[1]. La statue du dieu est couverte d'émeraudes et d'autres ornements, et elle rend ses oracles d'une manière toute particulière. Elle est portée, dans une nacelle dorée, sur les épaules de quatre-vingts prêtres; ceux-ci la portent machinalement là où le dieu leur fait signe d'aller; cette procession est suivie d'une foule de femmes et de jeunes filles chantant pendant toute la route des hymnes et des cantiques, selon les rites anciens.

LI. Lorsqu'Alexandre fut introduit dans le temple et qu'il aperçut la statue du dieu, le prophète, homme très-âgé, s'avança vers lui et lui dit : « Salut, ô mon fils, recevez ce nom de la part du dieu. — Je l'accepte, ô mon père, répondit Alexandre, et désormais je me ferai appeler ton fils si tu me donnes l'empire de toute la terre. » Le prêtre entra alors dans le sanctuaire, et, pendant que les hommes porteurs de la statue du dieu se mettaient en mouvement suivant certains signes de la voix [du dieu], il assura Alexandre que le dieu lui accordait sa demande. Alexandre continua et dit : « Il me reste encore, ô dieu protecteur, à te demander si j'ai puni tous les assassins de mon père, ou si quelques-uns ont échappé à mes recherches. — Ne blasphème pas, s'écria le prêtre : aucun mortel ne pourra

1. Cette observation peut s'appliquer à toutes les sources dont les eaux jaillissent d'une grande profondeur. Les différences de froid et de chaud viennent de ce que la source ne se trouve pas au même degré de température que l'air ambiant.



Digitized by Google

attenter à la vie de celui qui t'a donné le jour; quant aux assassins de Philippe, ils ont tous reçu leur châtiment; le succès de tes grandes entreprises sera une preuve que tu dois la naissance à un dieu; personne n'a pu te vaincre jusqu'ici et tu seras à l'avenir tout à fait invincible. » Alexandre se réjouit de la réponse de l'oracle, consacra au dieu de magnifiques offrandes, et retourna en Égypte.

LII. Alexandre conçut le projet de fonder dans cette région une grande ville. Il ordonna à ceux qui étaient chargés de l'exécution de ce projet, de poser les fondements de cette ville entre la mer et le lac [Maréotis]. Après en avoir lui-même tracé le plan et divisé artistement la ville en rues coupées à angle droit, il lui donna, d'après lui-même, le nom d'*Alexandrie*. Cette ville, située très-avantageusement près du port du Phare, avait ses rues disposées de manière à donner accès aux vents étésiens. Ces vents soufflent de la haute mer, rafraîchissent l'air de la ville et entretiennent, par une douce température, la santé des habitants. Il entoura la ville d'une enceinte remarquable par son étendue et par son assiette forte; car, placée entre le grand lac et la mer, elle n'est abordable du côté de la terre que par deux passages étroits et très-faciles à défendre. La forme de la ville représente assez bien une chlamyde[1]; elle est traversée presque au milieu par une rue admirable par sa longueur et sa largeur; car d'une porte à l'autre elle a quarante stades de longueur sur un plèthre de large[2]; cette rue était bordée de maisons et de temples magnifiques. Alexandre y fit élever un palais royal d'une construction large et imposante. Non-seulement Alexandre, mais presque tous les rois d'Égypte ont, jusqu'à notre époque, ajouté à l'embellissement de ce palais. Enfin, la ville d'Alexandrie a pris par la suite un tel accroissement qu'elle passe généralement pour une des premières villes du monde. En effet, elle l'emporte de beaucoup sur

1. Pline. V, 10, explique cette forme : *ad effigiem macedonicæ chlamydis, orbe gyrato laciniosam, dextra lævaque anguloso procursu.*

2. Cinq mille quatre cents mètres sur trente de large.

Digitized by Google

les autres villes par la beauté et la grandeur de ses édifices, ainsi que par ses richesses et l'abondance de tout ce qui tient aux besoins de la vie. Elle est également supérieure aux autres villes par sa population; car à l'époque où nous avons visité l'Égypte, ceux qui tiennent les registres du recensement nous assuraient que la population de la ville se composait de plus de trois cent mille hommes de condition libre, et que les revenus du roi d'Égypte étaient de plus de six mille talents[1].

Le roi Alexandre nomma quelques-uns de ses amis au gouvernement d'Alexandrie, régla toutes les affaires de l'Égypte, et revint avec toute son armée en Syrie.

LIII. Dès que Darius fut instruit de l'approche d'Alexandre, il rassembla de tous côtés des troupes et prépara tout ce qui est nécessaire pour une bataille. Il donna aux épées et aux piques plus de longueur, persuadé qu'Alexandre devait, en grande partie, à la supériorité de ses armes les avantages obtenus dans la bataille de la Cilicie. Il fit aussi construire deux cents chars armés de faux, invention propre à répandre la terreur et l'épouvante parmi les ennemis : à côté de chacun des chevaux attelés aux chars par des cordes, le timon portait des piques solidement attachées, de trois spithames de longueur[2], ayant la pointe dirigée à la face de l'ennemi. A l'essieu des roues, il y en avait deux autres tout aussi pointues, ayant la même direction, mais plus longues et plus larges que les premières; à leurs extrémités étaient fixées des faux[3].

Darius partit de Babylone à la tête de toutes ses troupes bien armées et commandées par des chefs valeureux. Cette armée était formée d'environ huit cent mille hommes d'infanterie, et au moins de deux cent mille cavaliers. Dans sa marche, il avait le Tigre à sa droite et l'Euphrate à sa gauche; il traversait un pays fertile, pouvant fournir abondamment des fourrages aux bestiaux et des vivres aux nombreux soldats. Il avait hâte de livrer bataille dans les

1. Trente-trois millions de francs, s'il s'agit ici du talent attique.
2. Environ soixante-dix centimètres.
3. Comparez Quinte-Curce, IV. 9.

Digitized by Google

belles plaines de Ninive, où il pouvait facilement déployer sa puissante armée[1]. Il vint camper près du village d'Arbèles. Là il passait tous les jours ses troupes en revue et s'efforçait de les discipliner par une bonne tenue et des exercices continuels; car il n'était pas sans de grandes inquiétudes sur le sort de la bataille en voyant réunies tant de nations parlant des idiomes si différents.

LIV. Avant de commencer l'attaque, Darius envoya à Alexandre des parlementaires, pour lui céder tout le pays situé en deçà du fleuve Halys; il lui offrit en outre, deux mille talents d'argent[2]. Mais ces offres n'ayant pas été acceptées, Darius fit partir une seconde députation chargée de remercier d'abord Alexandre des égards qu'il avait eus pour la mère de Darius, ainsi que pour les autres captifs, et de lui faire les propositions suivantes : les deux rois se considéreraient comme amis; Alexandre aurait tout le pays en deçà de l'Euphrate; il recevrait trois mille talents d'argent et Darius lui donnerait sa seconde fille en mariage; enfin Alexandre, devenu gendre du roi des Perses, prendrait le rang d'un fils et serait associé à Darius dans le gouvernement de tout l'empire.

Alexandre réunit tous ses amis en conseil, leur communiqua les propositions qui lui étaient faites et invita chacun d'eux à émettre franchement son avis. Personne n'osa dire son opinion à cause de l'importance de la question, lorsque Parménion, se levant le premier, dit : « Si j'étais Alexandre, j'accepterais ces propositions et je signerais le traité. — Et moi aussi, reprit Alexandre, j'en ferais autant si j'étais Parménion. » Puis, développant ses projets dans un langage plein de fierté et plaçant la gloire bien au-dessus des présents qui lui étaient offerts, il rejeta les propositions du roi des Perses, et fit aux envoyés la réponse suivante : « De même que deux soleils troubleraient l'ordre

1. Ce passage de Diodore prouve surabondamment que Ninive était située, non pas, comme le prétendent des archéologues de nos jours, sur la rive droite du Tigre, mais entre ce fleuve et l'Euphrate. Voyez notre *Assyrie*, etc., p. 243, dans la collection de *l'Univers pittoresque*.

2. Onze millions de francs.

Digitized by Google

et l'harmonie de l'univers, de même aussi deux rois ne pourraient pas à la fois tenir le sceptre de la terre, sans occasionner des troubles et des désordres. Allez dire à Darius que s'il tient à être le premier souverain, il aura à me disputer la monarchie universelle; mais si, au contraire, méprisant la gloire, il préfère vivre au sein du luxe et des plaisirs, qu'il reconnaisse Alexandre pour maître, qui permettra alors à Darius de régner ailleurs comme son vassal. » Alexandre congédia le conseil, se mit à la tête de son armée et s'avança vers le camp de l'ennemi.

Dans cet intervalle, la femme de Darius mourut; Alexandre lui fit de magnifiques funérailles.

LV. A la réception de cette réponse, Darius perdit tout espoir d'accommodement. Il exerçait journellement son armée aux manœuvres militaires et l'habituait à la discipline. Il détacha Mazée, un de ses amis, avec un corps d'élite pour garder le passage du fleuve et occuper les gués. Il fit partir d'autres détachements pour incendier le pays par où les ennemis devaient passer; car il se croyait suffisamment à l'abri derrière le fleuve qui, selon lui, devait arrêter la marche des Macédoniens. Mazée, voyant que le passage était impossible à cause de la profondeur et de la rapidité des eaux du fleuve, négligea de ce côté toute défense, et se joignit aux autres détachements pour ravager une grande partie du pays, dans l'intention de le rendre inaccessible aux ennemis par défaut de vivres. Cependant Alexandre, arrivé sur les bords du Tigre, apprit de quelques indigènes un endroit guéable, et y fit passer son armée, quoique difficilement et avec beaucoup de danger. L'eau allait jusque au-dessus du sein et la rapidité du courant, qui ne permettait pas aux jambes de se poser solidement, entraînait beaucoup de monde. Les eaux du courant, frappant contre les armes, faisaient courir les plus grands dangers. Pour combattre la rapidité des eaux, Alexandre avait ordonné à tous ses soldats de s'enlacer par les mains et d'opposer au courant comme une digue l'épaisseur de leurs rangs. Après le passage du fleuve, les Macédoniens

Digitized by

se trouvèrent à peu près hors de danger, et l'armée se reposa pendant toute cette journée. Le lendemain, Alexandre rangea les troupes en bataille, marcha contre l'ennemi et établit son camp à peu de distance de celui des Perses.

LVI. Alexandre resta éveillé pendant toute la nuit : il repassait dans son esprit les forces des Perses, les dangers qu'il courait et l'importance de la bataille qui allait se livrer. Ce ne fut qu'à l'heure de la garde du matin qu'il tomba dans un sommeil si profond que la lumière du jour ne put l'éveiller. Ses amis virent d'abord ceci avec joie, pensant que le roi n'en serait que plus dispos aux fatigues de la journée; mais, lorsque ce sommeil continuait à se prolonger, Parménion, le plus ancien des amis du roi, donna lui-même les ordres nécessaires pour ranger les troupes en bataille. Enfin Alexandre continuait toujours à dormir, ses amis s'approchèrent de lui et ne parvinrent qu'avec peine à l'éveiller; tous témoignant leur surprise d'un tel phénomène et voulant en connaître la cause, Alexandre leur répondit : « En réunissant ses troupes dans un seul point, Darius m'a délivré de toutes mes inquiétudes. Une seule journée va donc décider de tant de fatigues et de périls[1]. » Il harangua ensuite les chefs et les exhorta, par des discours appropriés, à déployer toute leur bravoure. Enfin, à la tête de son armée rangée en bataille, il se porta sur les Barbares : les escadrons de cavalerie étaient en avant des phalanges de l'infanterie.

LVII. [L'armée d'Alexandre était disposée dans l'ordre suivant.] L'aile droite était occupée par un corps de cavalerie sous les ordres de Clitus surnommé le Noir; près de celui-ci était placé Philotas, fils de Parménion, commandant les meilleurs cavaliers du roi[2]; venaient ensuite sept

1. On se rappelle que Napoléon dormit d'un profond sommeil la veille de la bataille d'Austerlitz. Ce sommeil, pour l'un comme pour l'autre de ces grands capitaines, n'était pas seulement le résultat des fatigues de l'esprit et du corps; c'était surtout l'effet de cette tranquillité d'âme qui accompagne la conviction de la réussite d'une entreprise habilement combinée.

2. Il y a dans le texte τοὺς ἄλλους φίλους, *les autres amis*.

Digitized by Google

autres escadrons de cavalerie, sous les ordres du même général. Derrière cette cavalerie était rangée la ligne d'infanterie des *agyraspides*[1] qui se distinguaient par l'éclat de leurs armes et par leur bravoure; ce corps était commandé par Nicanor, fils de Parménion. Immédiatement après venait la phalange des Élimiotes[2], sous les ordres de Cœnus, puis le corps des Orestiens et des Lyncestiens, sous le commandement de Perdiccas. Le corps qui venait après était commandé par Méléagre; à côté de celui-ci étaient placés les Stymphéens, sous les ordres de Polysperchon. Philippe, fils de Balacrus, commandait immédiament après un corps qui touchait à un autre, sous les ordres de Cratère. Ces divers corps de cavalerie étaient complétés par la cavalerie des Péloponésiens, des Achéens, des Phthiotes, des Maliens, des Locriens et des Phocidiens, sous les ordres d'Érigyius de Mitylène. Au second rang était placée, sous les ordres de Philippe, la cavalerie thessalienne qui l'emportait sur toute autre par l'habileté de ses manœuvres. A la suite étaient placés les archers crétois et les mercenaires de l'Achaïe. La ligne de bataille était en forme de croissant, afin d'empêcher l'ennemi d'envelopper les Macédoniens, si inférieurs en nombre. Pour se garantir de l'action des chars armés de faux, Alexandre ordonna aux phalanges d'infanterie de serrer bouclier contre bouclier, lorsqu'elles verraient les chars s'approcher, et de frapper sur ces boucliers avec leurs sarisses, afin d'effrayer les chevaux et les faire retourner en arrière. Il prescrivit à ses soldats d'ouvrir leurs rangs dans le cas où ces chars viendraient à forcer la ligne. Enfin il se mit lui-même à la tête de l'aile droite, donna au front une disposition oblique, et résolut de braver tous les dangers d'une bataille décisive.

LVIII. Darius disposa ses troupes par rang de nations, fit face à Alexandre et se porta sur les ennemis. Lorsque

1. Corps d'élite, qui devait son nom à la blancheur de ses boucliers. Voyez Justin, XII, 7; Quinte-Curce, IV, 13.
2. Élimie était le nom d'une ville de Macédoine.

Digitized by Google

les deux armées étaient en présence l'une de l'autre, les trompettes sonnèrent la charge, et les soldats poussèrent un immense cri de guerre. D'abord les chars armés de faux, lancés avec force, répandaient la terreur dans les rangs des Macédoniens. Mazée, à la tête de la cavalerie de Darius, disposée par escadrons épais, secondait, par une attaque simultanée, l'action de ces chars. Mais les Macédoniens, conformément aux ordres du roi, serraient bouclier contre bouclier, sur lesquels ils frappaient avec leurs sarisses de manière à produire un bruit épouvantable. Effrayés par ce bruit, les chevaux attelés aux chars s'emportèrent, et, rebroussant chemin, portèrent le désordre dans les rangs même des Perses. Cependant quelques autres chars allaient tomber sur les phalanges macédoniennes, mais les soldats, ouvrant largement leurs rangs, les laissèrent passer; parmi ces chars, les uns furent abîmés de coups, les autres échappèrent, quelques-uns, lancés avec force, atteignirent les rangs ennemis, et les lames de fer causèrent divers genres de mort; car ces instruments meurtriers coupaient aux uns les bras entiers encore armés de leur bouclier, aux autres ils tranchaient le cou et faisaient rouler à terre les têtes ayant encore les yeux ouverts et conservant l'aspect de la physionomie; d'autres enfin étaient coupés par le milieu des reins et expiraient sur-le-champ.

LIX. Cependant les deux armées s'étaient approchées de plus en plus, et lorsque les archers et les frondeurs eurent épuisé leurs armes, on en vint à un combat corps à corps. L'action s'engagea d'abord entre la cavalerie de l'aile droite des Macédoniens et la cavalerie de l'aile gauche des Perses commandée par Darius, qui avait pour compagnons d'armes ses parents, formant un escadron d'élite de mille cavaliers, tous distingués par leur valeur et leur affection pour la personne du roi, témoin de leur courage. Cet escadron d'élite, recevant avec fermeté la grêle de traits dirigés contre Darius, était soutenu par les *mélophores*[1] nombreux

1. Μηλοφόροι, porte-pommes. Ils étaient ainsi appelés à cause d'une

Digitized by Google

et courageux. Près d'eux se trouvaient les Mardes et les Cosséens, admirés pour leur taille et leur intrépidité. Ce corps était lui-même soutenu par les gardes du roi et par les meilleurs soldats indiens. Toutes ces troupes, poussant de grands cris, tombèrent sur l'ennemi, se battirent vaillamment et accablèrent de leur nombre les Macédoniens. De son côté Mazée, qui avait sous ses ordres l'aile droite, composée des meilleurs cavaliers perses, fit, dès la première décharge, perdre beaucoup de monde aux Macédoniens. Il détacha ensuite un corps de cavalerie d'élite de deux mille Cadusiens et de mille Scythes, qui avaient reçu l'ordre de tourner l'aile gauche de l'ennemi, de se diriger sur le camp et de se rendre maîtres des bagages. Cet ordre fut promptement exécuté. Le détachement perse pénétra dans le camp des Macédoniens, et quelques prisonniers, saisissant des armes, aidèrent les Scythes à piller les bagages. Cette attaque imprévue jeta la perturbation dans tout le camp. Les captives qui s'y trouvaient se joignirent aux Barbares; mais la mère de Darius, Sisyngambris, ne se laissa point entraîner par les autres captives : elle se tint sagement en repos, soit qu'elle se méfiât des caprices de la fortune, soit qu'elle eût une reconnaissance réelle pour les bontés d'Alexandre. Enfin, les Scythes, ayant pillé une grande partie des bagages, rejoignirent au galop Mazée et lui rapportèrent la nouvelle de leur succès. Pareillement, la cavalerie rangée autour de Darius avait accablé par son nombre les Macédoniens qui lui étaient opposés et les avait forcés à prendre la fuite.

LX. C'était là un second succès que les Perses venaient de remporter. Jaloux de réparer par lui-même ce double échec, Alexandre se mit à la tête de l'escadron royal, et, avec l'élite de ses cavaliers, se porta droit sur Darius. Le roi des Perses reçut le choc de l'ennemi : il combattit du haut de son char, et lança ses javelots contre les assaillants; beaucoup de guerriers se battaient à ses côtés. En-

pomme d'or qui ornait l'une des extrémités de leurs lances. C'était le principal corps d'élite du roi des Perses.

Digitized by Google

fin les deux rois se portèrent l'un sur l'autre. Alexandre lança son javelot contre Darius, mais il le manqua, atteignit le cocher du roi et le renversa[1]. A cette chute, les gardes de Darius jetèrent des clameurs; les soldats placés un peu plus loin crurent que c'était le roi lui-même qui venait de tomber; ils commencèrent les premiers la fuite, et leur exemple gagna de proche en proche tous les rangs de l'armée de Darius, qui fut rompue. Enfin, un des côtés du char étant dégarni de défenseurs, le roi lui-même, saisi de frayeur, se livra à la fuite. Un nuage de poussière s'éleva sous les pas des chevaux qui emportaient les fuyards, et sous les pas de la cavalerie d'Alexandre qui les poursuivait; ce nuage était si épais qu'il fut impossible de voir dans quelle direction Darius s'était enfui. L'air retentissait du gémissement des mourants, du bruit des chevaux et du claquement continuel des fouets. Pendant que ces choses se passaient, Mazée, qui commandait l'aile droite de l'armée des Perses, tomba avec une nombreuse cavalerie d'élite sur les rangs opposés de l'ennemi. Parménion, à la tête de la cavalerie thessalienne et de ses compagnons d'armes, soutint le choc de l'ennemi; lui et ses cavaliers thessaliens firent des prodiges de valeur, mais Mazée accabla par le nombre et l'épaisseur de ses escadrons la cavalerie macédonienne. Le carnage fut terrible; près de céder à l'impétuosité des Barbares, Parménion envoya quelques-uns de ses cavaliers auprès d'Alexandre pour le prier de venir promptement à son secours. Ces cavaliers partirent bien vite; mais lorsqu'ils apprirent qu'Alexandre s'était éloigné du champ de bataille pour se mettre à la poursuite de l'ennemi, ils revinrent sans avoir rempli leur mission[2]. Parménion, se servant alors de ses escadrons thessaliens avec toute l'expérience d'un habile général, parvint, non sans peine, à culbuter les Barbares, terrifiés par la fuite de Darius.

LXI. Darius, en homme versé dans la stratégie, profita

1. Comparez Quinte-Curce, IV, 16.
2. C'est ce que nient Arrien, III, 15, et Quinte-Curce.

Digitized by Google

du nuage de poussière qui s'élevait du champ de bataille, et n'exécuta pas sa retraite comme les autres Barbares : il partit dans une direction opposée et parvint, caché par le nuage, à s'enfuir sans danger et à se sauver avec tous ses satellites dans les villages situés sur les derrières de l'armée macédonienne. Enfin, tous les Barbares avaient pris la fuite, et les Macédoniens atteignant les traînards les passèrent au fil de l'épée; tous les environs du champ de bataille étaient jonchés de morts. Les Barbares perdirent dans cette bataille plus de quatre-vingt-dix mille hommes[1], tant de cavalerie que d'infanterie; les Macédoniens ne comptaient que cinq cents morts, mais ils avaient un très-grand nombre de blessés, parmi lesquels se trouvait un des généraux les plus célèbres, Hephæstion, qui commandait les gardes du corps du roi; il avait été atteint au bras d'un coup de lance. Les généraux Perdiccas, Cœnus, Ménidas, et quelques autres non moins distingués, étaient également au nombre des blessés. Telle fut l'issue de la bataille d'Arbèles.

LXII. Aristophane étant archonte d'Athènes, Caïus Domitius et Aulus Cornélius furent revêtus à Rome de l'autorité consulaire[1]. Dans cette année, la nouvelle de la bataille d'Arbèles fut apportée en Grèce. Beaucoup de villes voyant avec défiance l'accroissement des Macédoniens, ne renonçaient pas encore à l'espoir de recouvrer leur indépendance, tant que les affaires des Perses ne seraient pas tout à fait désespérées. Elles comptaient encore sur le secours de Darius, persuadées qu'il leur fournirait de l'argent afin de pouvoir enrôler un grand nombre de mercenaires. Elles pensaient aussi qu'Alexandre ne serait pas en état de diviser ses forces; mais ces villes étaient surtout convaincues qu'en laissant les Perses succomber, les Grecs isolés ne seraient plus assez forts pour défendre leur indépendance. Ce qui contribuait encore à entretenir cet esprit de révolte, c'était l'état incertain de la Thrace qui était alors

1. Ce nombre diffère considérablement de celui que donnent Arrien et Quinte-Curce.

2. Troisième année de la CXII^e olympiade; année 330 avant J.-C.

Digitized by Google

près de s'insurger. Memnon, gouverneur militaire de la Thrace, homme ambitieux et possédant une armée, poussa les Barbares à l'insurrection. S'étant ainsi révolté contre Alexandre, il mit bientôt sur pied de nombreuses troupes et lui déclara ouvertement la guerre. Antipater se mit aussitôt à la tête de son armée, traversa la Macédoine, pénétra en Thrace et combattit Memnon. Les choses en étaient là, lorsque les Lacédémoniens, croyant le moment propice pour se préparer à la guerre, appelèrent les Grecs à la liberté. Les Athéniens qui, de tous les Grecs, étaient ceux qui avaient reçu d'Alexandre le plus de témoignages d'estime, ne bougèrent pas. Mais la plupart des Péloponnésiens, et quelques autres peuples, se rangèrent du côté des Lacédémoniens; ils décrétèrent des contingents de troupes en raison de la population de chaque ville; ces contingents étaient composés de jeunes gens d'élite, formant une armée d'au moins vingt mille fantassins et d'environ deux mille cavaliers. Les Lacédémoniens étaient à la tête de cette ligue, décidée à tout, et le roi Agis avait le commandement en chef des troupes.

LXIII. En apprenant cette ligue des Grecs, Antipater mit aussitôt fin à la guerre de Thrace et s'avança avec toute son armée vers le Péloponnèse. A cette armée vinrent se joindre les alliés grecs, et Antipater réunit ainsi un total d'environ quarante mille hommes. Il s'engagea un grand combat dans lequel Agis perdit la vie. Les Lacédémoniens se défendirent longtemps avec opiniâtreté, mais leurs alliés, ayant été battus, ils se retirèrent eux-mêmes à Sparte. Les Lacédémoniens, avec leurs alliés, perdirent dans cette bataille plus de cinq mille trois cents hommes; Antipater comptait trois mille cinq cents morts. Une circonstance particulière signala la mort d'Agis. Après une brillante défense, il tomba couvert de blessures, toutes reçues par devant. Ses soldats se disposaient à le transporter à Sparte; mais Agis, sur le point d'être pris par l'ennemi, et désespérant de son salut, ordonna aux soldats de se retirer au plus vite et de conserver leurs jours pour le service de la patrie. Puis, il revêtit ses armes, mit un genou en terre, se défendit contre

Digitized by Google

les ennemis, en tua quelques-uns à coups de lance, et rendit la vie. Il avait régné neuf ans. Après avoir jeté un coup d'œil sur les événements qui se sont passés en Europe, nous allons reprendre en détail l'histoire de l'Asie.

---

## SECONDE PARTIE.

LXIV. Vaincu à la Bataille d'Arbèles, Darius chercha un refuge dans les satrapies de l'Asie supérieure; il avait hâte de profiter de la distance des lieux pour se reconnaître et gagner assez de temps pour mettre sur pied une nouvelle armée. Il arriva d'abord à Ecbatane en Médie; il s'y arrêta, recueillit les fuyards et fournit des armes à ceux qui en étaient dépourvus. Il tira des soldats des nations voisines et envoya des messagers aux généraux ainsi qu'aux satrapes de Bactres et de l'Asie supérieure, les engageant à lui rester fidèles.

Alexandre, victorieux, rendit à ses morts les derniers devoirs. Il entra ensuite à Arbèles où il trouva des provisions en abondance, ainsi que des objets précieux, le trésor des Barbares et trois mille talents d'argent[1]. Songeant que l'air ne tarderait pas à devenir infect en raison de la grande quantité de cadavres gisant sur le sol, il leva son camp et marcha avec toute son armée sur Babylone. Les Macédoniens furent très-bien accueillis par les habitants qui les traitaient splendidement dans leurs logements. Les troupes furent ainsi dédommagées de leurs souffrances. Alexandre resta plus de trente jours à Babylone au milieu de l'abondance des vivres et choyé par l'hospitalité des habitants. Il confia la garde de la citadelle à Agathon le Pydnéen, avec sept cents soldats macédoniens. Apollodore d'Amphipolis et Ménès de Pella furent nommés gouverneurs militaires de la Babylonie et des satrapies qui s'étendent jusqu'à la Cilicie; ils reçurent mille talents d'argent, avec l'ordre

1. Seize millions cinq cent mille francs.

Digitized by Google

d'enrôler le plus grand nombre possible de soldats étrangers. Alexandre donna le gouvernement de l'Arménie à Mithrinès, qui avait livré la citadelle de Sardes. Enfin sur l'argent pris à l'ennemi, il donna à chaque cavalier six mines[1], à chaque cavalier des alliés cinq[2], et deux à chaque homme de la phalange macédonienne[3]. Quant aux soldats étrangers, il les gratifia de deux mois de solde.

LXV. Le roi partit de Babylone, et pendant sa route il fut rejoint par cinq cents cavaliers macédoniens et six mille fantassins envoyés par Antipater. Il reçut, en outre, six cents cavaliers thraces, trois mille cinq cents Thralliens, quatre mille fantassins et un peu moins de mille cavaliers, tirés du Péloponnèse; enfin cinquante jeunes gens, fils des amis du roi, et envoyés par leur père pour servir de garde à Alexandre. Après avoir reçu ces troupes, le roi continua sa marche et atteignit en six jours l'éparchie de Sittace. Comme cette contrée était riche en subsistances, il y séjourna plusieurs jours, tant pour remettre ses troupes des fatigues de la route, que pour réorganiser son armée; il promut des officiers à des grades supérieurs et augmenta la force de l'armée par le nombre des soldats et la bravoure des chefs. Après avoir terminé ces dispositions, et soigneusement apprécié le mérite de ces officiers, Alexandre confia à un grand nombre d'entre eux des pouvoirs étendus, et en ajoutant à leur considération, il se les attachait fortement. Il étendit aussi ses soins aux simples soldats, pourvut à tous leurs besoins et améliora leur position. Ainsi il s'assura le dévouement de toute l'armée, et, pouvant compter sur l'obéissance et la bravoure de ses soldats, il se prépara à de nouveaux combats.

Alexandre entra dans la Susiane et s'empara sans coup férir du fameux palais du roi à Suse : le satrape Abulète avait livré la ville volontairement, ou, selon quelques historiens, d'après les ordres que Darius lui-même avait

1. Cinq cent cinquante francs.
2. Environ quatre cent soixante francs.
3. Environ cent quatre-vingt-dix francs.

donnés à ses affidés. On ajoute que le roi des Perses en avait agi ainsi, afin qu'Alexandre, une fois en possession des villes les plus célèbres et des immenses trésors de l'empire, vécût subjugué par les plaisirs, au sein de l'oisiveté, et laissât à Darius en fuite le temps de se préparer à une nouvelle campagne.

LXVI. Maître de Suse, Alexandre s'empara des trésors renfermés dans le palais, et y trouva plus de quarante mille talents en or et en argent non monnayés[1]. Ce trésor était, de temps immémorial, conservé intact par les rois, comme une ressource qui pouvait leur servir dans des cas de revers inattendus. Indépendamment de ces richesses, il y avait encore neuf mille talents d'or en monnaie de dariques[2].

Au moment où le roi prit possession de ces trésors, il arriva un incident singulier. Le roi s'étant assis sur le trône royal, il se trouva que ce siége était trop haut pour la taille d'Alexandre; un des serviteurs voyant que les pieds du roi étaient loin de toucher au dernier degré du trône, prit la table de Darius et la plaça sous les pieds d'Alexandre. Le roi se montra content de celui qui avait trouvé ce moyen ingénieux. Mais un des eunuques assistant au trône, profondément ému de cette vicissitude du sort, versa des larmes. Alexandre s'en étant aperçu : « Quel malheur, lui dit-il, t'est-il arrivé pour que tu pleures? — Je suis maintenant ton esclave, répondit l'eunuque; je l'étais naguère de Darius; comme j'aime mes maîtres, je gémis de voir un meuble auquel Darius attachait le plus grand prix, servir

1. Environ deux cent vingt millions de francs (en talents attiques).

2. Sept cent soixante-deux millions sept cent cinquante mille francs, le talent d'or valant quatre-vingt-quatre mille sept cent cinquante francs. Miot, trouvant cette somme exagérée, propose de lire au lieu de talents d'or, *talents d'argent,* ce qui ne ferait que quarante-neuf millions cinq cent mille francs. Je n'ai pas adopté cette correction; car je ne trouve ici rien d'exagéré dans l'évaluation du trésor du plus riche souverain de la terre. La somme de 762 750 000 francs, qui formait la principale partie du trésor de réserve des rois de Perse (πρὸς τὰ παράλογα τῆς τύχης καταφυγή), est encore loin d'atteindre seulement le chiffre du budget de la France.

Digitized by Google

maintenant à un si vil usage. » Rappelé par ces paroles au souvenir du revers que venait d'éprouver l'empire des Perses, Alexandre se reprocha d'avoir commis un acte d'un orgueil insultant et qui n'était guère en harmonie avec les égards qu'il avait eus pour les captives. Il rappela donc celui qui avait apporté la table et lui ordonna de la retirer. Mais Philotas, placé à côté du roi, lui dit : « Il n'y a pas là d'insulte, le fait s'est passé sans ton ordre et par l'inspiration de quelque bon génie. » Le roi accepta l'augure, et ordonna de laisser la table au pied du trône.

LXVII. Alexandre laissa à Suse la mère, les filles et le fils de Darius, et leur donna des maîtres pour leur enseigner la langue grecque. Puis, il se remit en route avec son armée, et dans quatre jours il arriva au bord du Tigre[1]. Ce fleuve prend sa source dans les monts Uxiens, parcourt d'abord un pays montueux et hérissé de précipices, dans un espace de mille stades; il traverse ensuite un pays plat où son cours se ralentit, et, après un trajet de six cents stades, il se jette dans la mer de Perse. Alexandre franchit le Tigre et entra dans le pays des Uxiens, contrée fertile en fruits de toute espèce, et arrosée par des sources abondantes. C'est de ce pays que les marchands descendant le Tigre, apportent à Babylone ces multitudes variées de fruits bien mûris par la chaleur d'automne et employés aux plaisirs de la table. Alexandre trouva les passages de cette contrée occupés par Madetès; c'était un parent de Darius, qui avait avec lui une armée considérable. Pendant que le roi examinait la position des lieux et voyait que ces défilés étaient impraticables, un naturel du pays, Uxien d'origine, et connaissant parfaitement les localités, offrit au roi de conduire, par un sentier étroit et difficile, un détachement de l'armée macédonienne, et de le faire arriver à un poste qui dominerait les ennemis. Alexandre accepta cette offre : il fit partir avec ce guide un détachement suffisant, tandis que lui-même, pour se frayer le passage,

1. C'est le *Pasitigre* dont il est ici question. Voyez Arrien, III, 17; et Quinte-Curce, V, 3.

Digitized by Google

attaqua les postes qui en gardaient l'entrée. Il s'engagea une action très-vive, et tandis que les Barbares étaient exclusivement occupés à ce combat, le détachement envoyé par le sentier se montra inopinément sur les hauteurs qui dominent les postes gardant l'entrée du défilé. Les Barbares saisis de frayeur se mirent en fuite; Alexandre s'empara du défilé et bientôt après de toutes les villes de l'Uxiane.

LXVIII. Alexandre s'avança ensuite vers la Perse et arriva cinq jours après aux roches Susiades. Ce défilé était occupé par Ariobarzane, ayant sous ses ordres vingt-cinq mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Le roi, persuadé de forcer facilement le passage, traversa sans encombre un pays montueux et rempli de précipices. Les Barbares le laissèrent ainsi s'avancer un peu; mais, lorsqu'il eut atteint le milieu du défilé, les Barbares l'attaquèrent soudain, en faisant rouler du haut des montagnes des quartiers de roche qui écrasaient un grand nombre de Macédoniens; quelques autres lançaient, du sommet des rochers, leurs javelots sur les phalanges compactes dont l'épaisseur leur offrait un but certain; d'autres, enfin, repoussaient à coups de pierres les Macédoniens qui tentaient de gravir les hauteurs. Ce fut ainsi que, grâce à la nature du terrain, les Barbares eurent le dessus, en tuant ou en blessant un grand nombre de Macédoniens. Dans cette position critique, Alexandre, voyant qu'il perdait beaucoup de soldats et que presque tous les siens étaient blessés, tandis que les ennemis ne comptaient pas un mort, ni même un blessé, fit sonner la retraite. Il revint donc à trois cents stades[1] en arrière, fit faire halte et demanda aux naturels du pays s'il n'y avait pas d'autre passage. Tous lui répondirent qu'il n'y en avait pas d'autre, à moins de faire un détour de plusieurs journées de marche. Pensant qu'il serait honteux de laisser ses morts sans sépulture, il résolut d'interroger tous les prisonniers avant de demander la permission humiliante d'enlever les morts, ce qui aurait été l'aveu

1. Quinte-Curce, V, 3, ne parle que de trente stades.



Digitized by Google

d'une défaite. Parmi ces prisonniers, il y en eut un qui parlait les deux langues, le grec et le persan. Cet homme raconta qu'il était Lycien d'origine, qu'il avait été fait prisonnier de guerre et qu'il avait gardé, pendant plusieurs années, les troupeaux dans les montagnes, et que, connaissant parfaitement le pays, il pouvait conduire l'armée par un chemin boisé sur les derrières des Barbares qui gardaient le défilé. Le roi promit à cet homme de grandes récompenses, et, se servant de ce guide, il profita de la nuit pour prendre un chemin de montagne très-difficile, couvert de neige, garni de fondrières et de nombreux précipices. Enfin il se montra à l'improviste à l'avant-garde de l'ennemi qu'il passa au fil de l'épée; il tomba ensuite sur la seconde garde et en fit tous les hommes prisonniers, puis sur la troisième qu'il mit en fuite; enfin il resta maître du défilé, après avoir détruit la plus grande partie des troupes d'Ariobarzane.

LXIX. Alexandre se dirigea ensuite sur Persépolis. Pendant sa marche, il reçut une lettre de Téridate, gouverneur de cette ville, qui lui mandait que, dans le cas où il devancerait les troupes chargées par Darius de la défense de Persépolis, il se rendrait facilement maître de la ville. Alexandre pressa donc sa marche, jeta un pont sur l'Araxe et y fit passer son armée. Le roi poursuivait ainsi sa route, lorsqu'un spectacle aussi étrange qu'affreux s'offrit à ses regards, spectacle inspirant l'horreur contre ceux qui en étaient les auteurs, et la commisération pour de malheureuses victimes. Le roi vit venir à sa rencontre environ huit cents Grecs, en habit de suppliants : ils avaient été réduits à l'esclavage par les prédécesseurs de Darius. Ces malheureux, pour la plupart déjà avancés en âge, étaient tous mutilés : les uns avaient les mains coupées; les autres les pieds; d'autres les oreilles et le nez; ceux qui savaient quelque métier ou quelque industrie, on ne leur avait laissé que les membres nécessaires pour l'exercice de leur état. La vue de tous ces infortunés, respectables par leur âge et par leurs souffrances, excita au plus haut degré la sympathie d'Alexandre, qui ne put retenir ses larmes. Tous

Digitized by Google

suppliaient à grands cris Alexandre de les soulager de leurs maux. Le roi appela près de lui les chefs de cette troupe, leur promit qu'il aurait grand soin d'eux, et, dans sa magnanimité, il songeait à les faire ramener dans leur patrie. Mais ces infortunés, après s'être réunis et consultés entre eux, déclarèrent qu'ils aimaient mieux demeurer là où ils étaient que de retourner dans leur patrie. « Car, disaient-ils, une fois de retour dans notre pays, nous serons dispersés dans différentes villes et notre misère ne sera partout qu'un objet de risée. Vivant au contraire en commun, ayant tous le même sort, nous trouvons dans notre infortune des consolations réciproques. » Telle fut la réponse qu'ils apportèrent au roi qu'ils priaient seulement de leur accorder aide et protection. Approuvant cette résolution, Alexandre fit distribuer à chacun d'entre eux trois mille drachmes[1], cinq vêtements d'homme et autant de vêtements de femme, deux couples de bœufs, cinquante moutons et cinquante médimnes de froment. Il les exempta de tout impôt royal et ordonna aux gouverneurs de veiller à ce qu'il ne fût fait de mal à aucun d'entre eux. Tels furent les bienfaits dont Alexandre, cédant à son bon naturel, combla ces infortunés.

LXX. Alexandre signala aux Macédoniens Persépolis, métropole de l'empire perse, comme la ville la plus hostile aux Grecs, et la livra, à l'exception du palais des rois, au pillage des soldats. Persépolis était alors la ville la plus riche qu'il y eût sous le soleil; les maisons des particuliers renfermaient toute sorte de richesses, accumulées depuis un temps immémorial; les Macédoniens y pénétrèrent, massacrant tous les habitants sur leur passage, et pillèrent les habitations pleines de meubles et d'objets précieux. Une masse d'argent et d'or, une immense quantité de riches vêtements, les uns teints en pourpre de mer, les autres tissus d'or, devinrent la proie des soldats, ou plutôt le prix de leur bravoure. Enfin, cette grande et si fameuse résidence des rois fut ainsi livrée aux insultes du soldat et vouée à une destruction complète. Une journée entière de pillage

1. Plus de deux mille sept cents francs.

Digitized by Google

ne suffisait pas aux Macédoniens insatiables de butin; leur cupidité était telle qu'ils se battaient entre eux, et un grand nombre de ceux qui voulaient s'approprier une part trop large furent tués. Quelques-uns se servaient de leurs épées pour couper des morceaux d'étoffes précieuses et emportaient leur part; d'autres, transportés par la rage, coupaient les mains qui tenaient les objets disputés. Les femmes étaient violemment enlevées avec tous leurs ornements et vendues comme esclaves. Le sort de Persépolis fut donc aussi malheureux que sa prospérité avait été grande.

LXXI. Alexandre visita la citadelle et prit les trésors qui s'y trouvaient. Ces trésors, provenant des revenus accumulés depuis Cyrus, premier roi des Perses, jusqu'à cette époque, étaient pleins d'argent et d'or. Ils contenaient la valeur de cent vingt mille talents[1], en réduisant l'or à la valeur de l'argent. Le roi, qui avait l'intention d'emporter avec lui une partie de cet argent pour les besoins de la guerre, d'en déposer l'autre partie à Suse, fit venir de Babylone, de la Mésopotamie, et même de Suse, une multitude de mulets, tant de bât que de train, et trois mille chameaux pour faire transporter tout l'argent dans les lieux désignés. Car il connaissait les dispositions hostiles des naturels du pays, et se méfiait d'eux; il était d'ailleurs décidé à renverser Persépolis de fond en comble.

Nous ne croyons pas hors de propos de dire ici un mot des palais magnifiques que renfermait cette ville. La citadelle était considérable; elle était entourée d'une triple enceinte; la première, construite à grands frais, avait seize coudées de haut et était garnie de créneaux; la seconde enceinte, de même construction que la première, avait le double de hauteur; enfin la troisième, de forme carrée, avait soixante coudées de haut; bâtie en granit, elle semblait par sa solidité défier le temps. Chacun des côtés avait des portes d'airain, et près de ces portes étaient des palissades de même métal, de vingt coudées de haut, tant pour

1. Six cent soixante millions de francs.

Digitized by Google

inspirer de la terreur que pour assurer la défense. Au levant, à quatre plèthres environ de la citadelle, se trouve le mont Royal où sont les tombeaux des rois. C'est un rocher taillé dont l'intérieur renferme plusieurs compartiments où étaient déposés les cercueils. Aucun passage, fait par la main de l'homme, n'y donnait accès; c'est au moyen de machines artificiellement construites que les corps étaient descendus dans les tombeaux. Quant à l'intérieur de la citadelle, on y voyait plusieurs appartements richement meublés, et destinés à loger les rois et les chefs de l'armée. La chambre où se conservaient les trésors était très-solidement construite.

LXXII. Alexandre, célébrant les victoires qu'il avait remportées, offrit aux dieux de pompeux sacrifices, et prépara à ses amis de splendides festins. Des courtisanes prirent part à ces banquets, les libations se prolongèrent, et la fureur de l'ivresse s'empara de l'esprit des convives. Une des courtisanes admises à ces banquets, Thaïs, née dans l'Attique, se mit alors à dire qu'un des plus beaux faits dont Alexandre pourrait s'illustrer en Asie, serait de venir avec elle et ses compagnes incendier le palais des rois, et de faire disparaître ainsi en un clin d'œil, par des mains de femme, ce fameux monument des Perses. Ces paroles, s'adressant à des hommes jeunes auxquels le vin avait déjà ôté l'usage de la raison, ne pouvaient manquer leur effet : l'un d'eux s'écria qu'il se mettrait à la tête, et qu'il fallait allumer des torches et venger les outrages que les temples des Grecs avaient jadis reçus de la part des Perses. Les autres convives y applaudirent, s'écriant qu'Alexandre seul était digne de commettre un tel exploit. Le roi se laissa entraîner, et tous les convives, se précipitant hors de la salle du festin, promirent à Bacchus d'exécuter une danse triomphale en son honneur. Aussitôt on apporta une multitude de torches allumées, et le roi s'avança à la tête de cette troupe de Bacchantes conduite par Thaïs : la marche s'ouvrit au son des chants, des flûtes et des chalumeaux de ces courtisanes enivrées. Le roi et, après lui, Thaïs, jetèrent les premières torches sur le palais; les au-

Digitized

tres suivirent cet exemple, et bientôt tout l'emplacement de l'édifice ne fut qu'une immense flamme. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'insulte que Xerxès, roi des Perses, avait faite aux Athéniens en brûlant leur citadelle, fut ainsi, au bout de tant d'années, vengée au milieu d'une fête, par une simple femme, citoyenne de la même ville d'Athènes.

LXXIII. Alexandre partit de Persépolis et se dirigea sur les autres villes de la Perse : il prit les unes d'assaut et subjugua les autres par sa clémence; puis, il se remit sur les traces de Darius. Celui-ci essayait de rassembler les troupes de la Bactriane et des autres satrapies de l'Asie supérieure. Serré de près par l'ennemi, il allait se réfugier à Bactres avec trente mille hommes, tant Perses que mercenaires grecs, lorsqu'au milieu de sa retraite il fut arrêté par Bessus, satrape de Bactres, et assassiné. Darius n'était déjà plus, pendant qu'Alexandre le poursuivait encore avec sa cavalerie; enfin, trouvant Darius mort, il s'empara de son corps et l'honora de la sépulture royale. Au rapport de quelques historiens, Darius respirait encore au moment où Alexandre le saisit, et ce dernier fut pris de commisération à l'aspect de tant d'infortune; et, sommé par les dernières paroles de Darius de punir ce meurtre, il se mit aussitôt à la poursuite de Bessus. Mais le meurtrier, qui avait beaucoup d'avance sur Alexandre, s'était réfugié dans l'intérieur de la Bactriane. Alexandre, renonçant à l'espoir de l'atteindre, revint sur ses pas. Tels sont les événements arrivés en Asie.

En Europe, les Lacédémoniens, vaincus dans une grande bataille, furent réduits à traiter avec Antipater. Mais celui-ci leur répondit qu'il s'en rapporterait à l'assemblée générale des Grecs. Cette assemblée fut convoquée à Corinthe, et, après plusieurs discours prononcés de part et d'autre, les membres arrêtèrent de remettre l'affaire intacte à la décision d'Alexandre. Antipater prit en otage cinquante Spartiates choisis parmi les citoyens des plus illustres. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés en Asie pour solliciter d'Alexandre le pardon de leurs torts.

LXXIV. L'année étant révolue. Céphisophon fut nommé

Digitized by Google

archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Caïus Valérius et Marcus Claudius[1]. Dans cette année, Bessus, après la mort de Darius, se réfugia au fond de la Bactriane avec Nabarzane, Barxaente et plusieurs autres complices, afin de se soustraire aux mains d'Alexandre. Nommé satrape de cette contrée par Darius, et connu en cette qualité des populations qu'il gouvernait, il appela les habitants aux armes pour défendre leur liberté. Il leur représentait que la nature du pays, d'un accès difficile, seconderait leurs efforts et que d'ailleurs les populations étaient assez nombreuses pour défendre leur indépendance. Il déclara qu'il conduirait lui-même la guerre; il harangua suffisamment la multitude et se proclama lui-même roi. Bessus leva donc des troupes, fit fabriquer des armes et travailla activement à tous les moyens de défense.

Cependant Alexandre, voyant que les Macédoniens considéraient la mort de Darius comme la fin de l'expédition, et qu'ils s'étaient mis dans la tête de retourner dans leur patrie, convoqua une assemblée où, par des paroles appropriées, il décida les soldats à le suivre dans de nouvelles entreprises. Il rassembla ensuite les troupes auxiliaires que lui avaient fournies les villes grecques alliées, fit l'éloge de leur conduite et les congédia après avoir donné à chaque cavalier un talent d'argent[2] et à chaque fantassin dix mines[3]. Indépendamment de ces récompenses, il leur paya la solde qui leur était due, et leur fournit les moyens de rentrer dans leurs foyers. Enfin, il donna trois talents à tous ceux qui préféraient continuer à servir le roi. En honorant les soldats de grandes récompenses, Alexandre obéissait à ses instincts généreux : il s'était aussi rendu maître d'immenses richesses par la poursuite de Darius; les trésoriers lui avaient remis huit mille talents; indépendamment de cette somme, tout ce qu'il avait distribué aux soldats, y compris les coupes d'or et autres objets précieux, s'élevait à plus

1. Quatrième année de la CXII^e olympiade; année 329 avant J.-C.
2. Cinq mille cinq cents francs.
3. Neuf cent dix-neuf francs.

Digitized by Google

de treize mille talents. Si l'on voulait compter tout ce qui a été dérobé et pillé, on dépasserait de beaucoup ces sommes.

LXXV. Alexandre se remit en route vers l'Hyrcanie, et après trois jours de marche, il vint établir son camp près d'une ville appelée *Hécatompylos*. Comme cette ville était opulente et abondamment pourvue de vivres, il y fit une halte de plusieurs jours. Puis, il parcourut un espace de cen cinquante stades, et vint camper près d'un grand rocher. Au pied de ce rocher se trouve un antre prodigieux d'où s'échappe un grand fleuve appelé *Stibœtès*. Ce fleuve coule d'un cours rapide dans l'étendue de trois stades, il se brise ensuite contre un roc mamelonné, se divise en deux branches et se précipite dans un vaste gouffre qui s'ouvre sous ce roc. Ses eaux écumantes retentissent au loin, coulent ensuite sous terre dans un espace de trois cents stades et reparaissent de nouveau à la surface du sol.

Alexandre entra avec son armée dans le pays des Hyrcaniens et y soumit toutes les villes jusqu'à la mer Caspienne, que quelques-uns appellent aussi *mer Hyrcanienne*. On raconte que cette mer nourrit des serpents grands et nombreux, ainsi que diverses espèces de poissons, différents, par leur couleur, des poissons qui vivent ailleurs[1]. En traversant l'Hyrcarnie, Alexandre rencontra les bourgs dits *fortunés;* et ils le sont en effet, car ce pays est plus fertile en productions qu'aucun autre. Chaque cep de vigne y donne, dit-on, une mesure de vin; parmi les figuiers il y en a qui produisent jusqu'à dix médimnes[2] de figues sèches. Enfin, à l'époque de la moisson, les grains de blé qui tombent sur la terre et qu'on y laisse, dispensent des semailles, germent et donnent une récolte abondante. On trouve dans ce pays un arbre qui a l'aspect d'un chêne; ses feuilles distillent du miel que quelques habitants recueillent, et en font une nourriture abondante[3]. On y voit aussi un petit

1. Quinte-Curce, VI, 4 : *Mare Caspium dulcius ceteris, ingentis magnitudinis serpentes alit; pisces longe diversi ab aliis coloris*. On dirait ce passage presque littéralement emprunté à Diodore.

2. Plus de quatre cent trente litres.

3. Plusieurs arbres, mais particulièrement l'érable (*Acer saccha-*

Digitized by Google

animal ailé qui s'appelle *anthredon;* il est moins gros qu'une abeille, mais d'une très-belle apparence. Il habite les montagnes, suce le suc de toute espèce de fleurs, s'établit dans le creux des rochers ou des arbres frappés de la foudre, et y forme des ruches qui donnent un suc à peu près aussi doux que notre miel[1].

LXXVI. Alexandre continua sa marche à travers l'Hyrcanie, et soumit les tribus voisines de ce pays. Il reçut dans sa route la soumission de plusieurs chefs qui s'étaient enfuis avec Darius; il les traita avec humanité et ajouta encore à sa réputation de clémence. Bientôt après, les Grecs qui avaient servi dans l'armée de Darius, tous hommes pleins de bravoure, se rendirent à Alexandre et implorèrent leur grâce. Alexandre les incorpora dans son armée et leur donna la même paye qu'aux autres soldats. Après avoir traversé l'Hyrcanie maritime[2], il entra dans le pays des Mardes. Ces Barbares, d'une force physique remarquable, avaient jusqu'alors méprisé l'accroissement de la puissance du roi, et n'avaient fait aucune démonstration de déférence. Ils avaient occupé, avec un corps de huit mille hommes, les passages qui donnaient accès dans leur pays, et attendaient intrépidement l'arrivée des Macédoniens. Le roi les attaqua; dans la bataille qui fut livrée, il leur fit perdre beaucoup de monde et refoula le reste dans les défilés. Pendant que la contrée fut ravagée par le feu et le fer, il arriva que les domestiques chargés de conduire les chevaux du roi,

*rinus*) exsudent, à l'époque du printemps, un suc mielleux qui se dépose à la face supérieure des feuilles. Ce suc n'est pas de la manne, mais du sucre de canne dissous dans une très-petite quantité d'eau. Par la chaleur du soleil, l'eau se vaporise et le sucre reste appliqué sur la feuille, sous forme d'une mince couche cristalline. C'est ce qui explique pourquoi on ne voit que le matin cet enduit sirupeux qui recouvre les feuilles de certains arbres. Quinte-Curce (VI, 4) parle ainsi de cet arbre à sucre, qui est probablement une espèce d'érable : *Frequens arbor faciem quercus habet, cujus folia multo melle tinguntur sed nisi solis ortum incolæ occupaverint vel modico tepore succus exstinguitur.*

1. Comparez Aristote, *Hist. animal.*, IV, 43; Élien, *Hist. animal.*, XV, 1.

2. Qui touche aux bords sud-est de la mer Caspienne.

Digitized by Google

s'écartèrent un peu du train de l'armée, et furent attaqués par quelques Barbares, qui enlevèrent le meilleur des chevaux. Ce cheval lui avait été donné par Démarate, de Corinthe, et Alexandre l'avait monté dans tous les combats qu'il avait livrés en Asie[1]. [Cet animal était d'une intelligence remarquable] : lorsqu'il n'était pas sellé il ne se laissait monter que par l'écuyer; mais aussitôt qu'il portait le harnais royal, il ne se laissait monter que par Alexandre auquel il livrait le dos en pliant les genoux. Vivement affecté de la perte de cet excellent animal, le roi ordonna de couper les arbres de la campagne et il publia une proclamation dans la langue du pays, annonçant que si on ne lui rendait pas son cheval, le pays serait complétement dévasté et tous les habitants égorgés. Cette menace eut un prompt effet; les Barbares effrayés ramenèrent le cheval et apportèrent de très-riches présents; ils lui envoyèrent en même temps cinquante hommes chargés de demander grâce. Alexandre se fit livrer en otage les hommes les plus considérés.

LXXVII. En retournant dans l'Hyrcanie, le roi reçut la visite de la reine des Amazones, Thalestris; elle régnait sur le pays situé entre le Phasis et le Thermodon. Cette reine, d'une beauté et d'une force de corps remarquables, était admirée pour sa bravoure par ses compatriotes. Elle avait laissé son armée sur les frontières de l'Hyrcanie, et n'était accompagnée que de trois cents Amazones, ornées d'armures de guerre. Frappé de surprise à la vue imposante de cette femme guerrière, le roi demanda à Thalestris pourquoi elle était venue. « Je suis venue, répondit-elle, pour avoir de toi un enfant. De tous les hommes, tu es celui qui as accompli les plus grandes actions. Aucune femme ne l'emporte sur moi en force et en bravoure. Il est donc probable que de deux êtres aussi supérieurs aux autres, naîtra un enfant qui, par ses qualités, surpassera les autres mortels. » Ravi de cette réponse, le roi accueillit l'invitation de Thalestris, et, après avoir passé treize jours avec elle, il la renvoya comblée de beaux présents.

1. Ce cheval était le fameux *Bucéphale*. Voyez Quinte-Curce, VI, 5.

Digitized by Google

Alexandre ayant à peu près touché au but de son entreprise, et atteint au faîte du pouvoir suprême, commença à imiter le luxe des Perses et la magnificence des rois asiatiques. D'abord il introduisit à sa cour des appariteurs d'origine asiatique, et il s'entoura d'une garde composée des hommes les plus illustres du pays, parmi lesquels se trouvait même un frère de Darius, Oxathrès. Bientôt il ceignit sa tête du diadème persique et se revêtit de la tunique blanche, de la ceinture et de tout le reste de l'habillement des Perses, à l'exception des anaxyrides[1] et des candys[2]. Il donna à ses mignons des vêtements de pourpre, et à ses chevaux des harnais perses. Enfin, il s'entoura, comme Darius, de concubines remarquablement belles, choisies parmi toutes les femmes de l'Asie; elles étaient en même nombre que les jours de l'année. Chaque nuit toutes ces belles femmes se rassemblaient autour du lit du roi, afin qu'il désignât lui-même celle qui devait passer la nuit avec lui. Cependant Alexandre usait de ces mœurs avec réserve et revenait le plus souvent à ses anciennes habitudes, dans la crainte de heurter les Macédoniens; et lorsque plusieurs d'entre eux lui reprochaient sa vie, il cherchait à les apaiser par des présents.

LXXVIII. A la nouvelle que Satibarzane, satrape de Darius, avait massacré un corps de troupes choisies, faisait cause commune avec Bessus et se préparait, de concert avec lui, à faire la guerre aux Macédoniens, Alexandre marcha contre lui. Satibarzane avait réuni son armée à *Chortacane*[3], la ville la plus célèbre de cette contrée, et naturellement fortifiée. Mais dès qu'il se trouva en présence du roi, il fut effrayé du nombre des Macédoniens et de leur réputation de valeur. Il se réfugia donc auprès de Bessus avec deux mille cavaliers, pour lui demander de prompts secours; et il ordonna aux autres [qui le suivaient]

1. Sorte de pantalons, comme en portent encore aujourd'hui les Orientaux.

2. Espèce de surtout à manches.

3. Arrien appelle cette ville *Artacoana*, Quinte-Curce *Artacaena*, et Strabon *Artacana*.

Digitized by

de chercher un asile sur une montagne appelée ***[1], remplie de défilés, et offrant toute sécurité à ceux qui n'osaient point combattre l'ennemi de front. Cet ordre était à peine exécuté, lorsque le roi, avec sa promptitude ordinaire, vint assiéger ceux qui s'étaient réfugiés sur un rocher fort et immense, et les força à se rendre à discrétion. Il s'empara ensuite, dans l'espace de trente jours, de toutes les villes de cette satrapie et sortit de l'Hyrcanie pour se rendre dans la résidence royale de la Drangiane; il y établit ses quartiers, et fit reposer son armée.

LXXIX. A cette époque, Alexandre se rendit coupable d'une action mauvaise et en opposition avec sa bonté naturelle. Un des favoris du roi, nommé Dimnus, ayant eu à se plaindre du roi, se laissa emporter par la colère et conspira contre lui. Dimnus communiqua son projet à Nicomaque, son mignon. Mais celui-ci, qui était un tout jeune homme, le découvrit à son frère Cébalinus, qui, dans la crainte qu'un des complices ne le prévînt en dénonçant la conspiration au roi, se décida à tout dévoiler. Il se rendit donc à la cour, et, rencontrant Philotas, l'entretint du motif de sa visite et l'engagea à tout rapporter immédiatement au roi. Philotas, soit qu'il fût lui-même dans la confidence, soit négligence, n'eut aucun souci de ce qui venait de lui être dénoncé; et bien qu'il eût une longue conférence avec Alexandre sur divers objets, il ne lui dit rien de ce que Cébalinus lui avait dévoilé. En quittant le roi, il se rendit auprès de Cébalinus, lui dit que le moment n'avait pas été opportun pour s'occuper de cette affaire, et lui promit qu'il en ferait part au roi le lendemain, et qu'il lui raconterait tout. Mais le lendemain Philotas en fit autant, remettant l'affaire à un autre jour. Cébalinus, plus inquiet que jamais de courir du danger si un autre venait à révéler cette conspiration, renonça à l'entremise de Philotas; il alla donc trouver un des serviteurs du roi et lui raconta tout ce qu'il savait, en le priant d'en faire au plus vite part au roi. Ce serviteur intro-

1. Le texte est ici tronqué. Quelques commentateurs d'Arrien (livre III) pensent qu'il est question de la chaîne du Paropamisus.

duisit d'abord Cébalinus dans la salle d'armes et l'y cacha; puis, il alla trouver le roi, alors dans le bain, rapporta ce qui lui avait été dit et ajouta qu'il avait mis Cébalinus sous bonne garde. Surpris de cette révélation, le roi fit aussitôt arrêter Dimnus, et, pour connaître tous les détails, il fit venir devant lui Cébalinus et Philotas. Après des aveux complets, Dimnus se suicida; mais Philotas nia d'être complice et ne s'avoua coupable que de négligence. Le roi le fit alors mettre en jugement devant un tribunal composé de Macédoniens.

LXXX. Après avoir entendu les discours de la défense et de l'accusation, le tribunal condamna à mort Philotas et ses complices. Au nombre de ces derniers se trouvait Parménion, qui passait pour le premier des amis d'Alexandre; il était alors absent, mais il était accusé de conspirer par l'intermédiaire de son fils Philotas. Philotas qui, mis d'abord à la torture, avait tout avoué, fut exécuté avec ses complices, selon l'usage des Macédoniens[1]. Alexandre de Lynceste était également accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi; il était détenu depuis trois ans, et, par l'intercession de son ami Antigone, le jugement avait toujours été ajourné. Mais il fut condamné à mort par le tribunal des Macédoniens, sans qu'il eût pu se défendre. Alexandre fit partir quelques affidés sur des dromadaires; arrivés à leur destination avant que Parménion eût reçu la nouvelle de la mort de Philotas, ils assassinèrent Parménion, père de Philotas. Parménion avait été nommé gouverneur de la Médie, et Alexandre lui avait confié la garde des trésors d'Ecbatane, renfermant cent quatre-vingt mille talents[2]. A la suite de ce procès, Alexandre écarta de l'armée des Macédoniens ceux qui se prononçaient trop librement sur son compte, ceux qui étaient indignés de la mort de Parménion, enfin ceux qui, dans les lettres qu'ils envoyaient en Macédoine, écrivaient à leurs parents des choses contraires aux intérêts du roi. De tous ces mécontents il forma un

1. La lapidation. Voyez Quinte-Curce, VI, 39.
2. Neuf cent quatre-vingt-dix millions de francs.

Digitized by

corps à part sous le nom de *bataillon des indisciplinés*, afin que, par leurs propos et leurs murmures, ils ne corrompissent pas le reste de l'armée macédonienne.

LXXXI. Après avoir terminé ces affaires et réglé le gouvernement de la Drangiane, Alexandre marcha avec son armée contre les tribus, jadis appelées les Arimaspes (Ariaspes), et qui se nomment maintenant les Évergètes; voici pourquoi. Cyrus, celui qui transporta l'empire des Mèdes aux Perses, fut, pendant le cours de son expédition, arrêté dans une contrée déserte, entièrement dépourvue de subsistances; il y courut les plus grands dangers et vit ses soldats, pressés par la faim, se manger les uns les autres. Dans ce moment critique, les Arimaspes lui amenèrent trois mille chariots remplis de vivres. Sauvé par ce secours inattendu, Cyrus exempta la nation de tout impôt, l'honora de présents et changea son ancien nom en celui d'*Évergètes*[1]. C'est dans cette contrée qu'Alexandre arriva alors avec son armée; il fut accueilli des habitants avec empressement et leur témoigna son estime par des dons convenables. Le roi répondit par les mêmes faveurs à l'accueil hospitalier que lui firent les Gédrosiens, voisins des Arimaspes. Il confia à Téridate le gouvernement militaire de ces deux nations.

Tandis qu'il était occupé à ces affaires, il reçut la nouvelle que Satibarzane avait passé de la Bactriane chez les Ariens, et soulevé les habitants contre Alexandre. A la réception de cette nouvelle, le roi détacha une partie de son armée sous les ordres d'Érigyius et de Stasanor. Quant à lui, il se porta sur l'Arachosie et la soumit dans l'espace de peu de jours.

LXXXII. L'année étant révolue, Euthycrite fut nommé archonte d'Athènes; les Romains élurent pour consuls Lucius Plotius et Lucius Papirius, et on célébra la CXIII^e olympiade[2]. Dans cette année, Alexandre marcha contre les

1. Εὐεργέται, bienfaiteurs.

2. Première année de la CXIII^e olympiade; année 328 avant J.-C. — Cliton le Macédonien était vainqueur à la course du stade. Ce nom manque dans le texte.

Digitized by Google

Paropamisades. La région qu'habite ce peuple est située sous les Ourses[1]; elle est toute couverte de neige et inaccessible aux autres nations à cause de l'extrême froid qui y règne. La plus grande partie du pays est plate, déboisée, et garnie de villages. Les maisons de ces villages ont les toits formés de tuiles réunies en voûte et terminées en pointe. Au milieu de ce toit est pratiquée une ouverture en guise de fenêtre par où sort la fumée. Tout autour la maison est bien close, et les habitants se mettent ainsi à l'abri de la rigueur du climat. A cause de l'abondance de la neige, les naturels du pays passent dans ces habitations la plus grande partie de l'année et y amassent leurs vivres. Ils recouvrent de terre les vignes et les arbres fruitiers, qui se conservent ainsi pendant l'hiver, et ils n'en ôtent la terre que lorsque la saison ranime la végétation. L'aspect du pays n'est ni verdoyant ni agréable; on n'y voit que la neige blanche et les glaçons réfléchissant la lumière. Aussi aucun oiseau, aucun animal sauvage n'y fixe son séjour; toute la région est inhospitalière et inaccessible. Cependant ces obstacles n'arrêtèrent point la marche du roi; avec son audace ordinaire et la persévérance des Macédoniens, il vint à bout des difficultés que la nature du pays lui opposait. Néanmoins, beaucoup de soldats n'ayant pas assez de forces pour suivre l'armée, quittèrent les rangs et furent abandonnés. Quelques-uns perdirent la vue par l'effet de la lumière réfléchie par la neige. On ne distinguait de loin que la fumée de ces villages s'élevant des foyers; les Macédoniens se servirent de cet indice pour s'y rendre et s'en emparer. Là, ils trouvèrent des vivres en abondance et les moyens de se refaire de leurs fatigues. Le roi se rendit promptement maître de ces populations indigènes.

LXXXIII. Alexandre s'approcha ensuite du Caucase[2]

1. La grande et la petite ourse. Il est inutile de rappeler que la locution si commune de κεῖται ὑπὸ τὰς ἄρκτους, ne doit pas être prise dans un sens trop littéral, et qu'elle s'applique en général aux pays situés vers le nord.

2. On voit que le mot *Caucase* s'appliquait à plus d'une chaîne de montagnes.

Digitized by Google

que quelques-uns nomment aussi le *Paropamise*. Il mit seize jours à traverser cette montagne dans sa largeur, et, à l'entrée dans la Médie, il fonda une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie. Au milieu du Caucase, se trouve un rocher de dix stades de circonférence et de quatre de haut; dans ce rocher les naturels du pays montrent la grotte de Prométhée, la demeure de l'aigle qui, selon la tradition, était chargé du supplice de Prométhée, et la trace des chaînes qui le retenaient attaché. Alexandre fonda encore d'autres villes, à une journée de distance de cette nouvelle Alexandrie. Il y tranféra sept mille Barbares, trois mille hommes de troupes irrégulières et les mercenaires de bonne volonté. A la nouvelle que Bessus avait ceint le diadème et qu'il rassemblait des troupes, Alexandre marcha sur la Bactriane. Telle était la situation des choses pour ce qui concerne Alexandre lui-même.

Les généraux envoyés dans l'Arie atteignirent les rebelles qui avaient réuni des forces considérables, commandées par un chef habile et brave, Satibarzane. Ils établirent leur camp dans le voisinage des ennemis. Il y eut d'abord de fréquentes escarmouches et divers combats entre des détachements peu nombreux. Enfin, il s'engagea une bataille en règle; la victoire fut longtemps incertaine, lorsque Satibarzane, général des rebelles, ôtant de sa main le casque qui lui couvrait la tête, se montra à découvert et provoqua les généraux d'Alexandre à un combat singulier. Érigyius accepta le défi; les deux champions firent preuve d'une valeur héroïque; Érigyius cependant resta vainqueur. A la mort de leur chef, les Barbares, saisis de terreur, ne songèrent plus qu'à leur sûreté, et se rendirent à discrétion. Bessus, qui s'était lui-même proclamé roi, offrit aux dieux des sacrifices et invita ses amis à un banquet où il eut une querelle avec un de ses compagnons, nommé Bagodaras[1]. Cette querelle s'échauffa de plus en plus; Bessus, irrité, aurait tué Bagodaras, si ses amis ne l'eussent pas détourné de ce dessein. Bagodaras, échappé au danger, se réfugia

1. Quinte-Curce (VII, 4) l'appelle *Cobares*.

Digitized by Google

de nuit auprès d'Alexandre. Les principaux chefs de l'armée de Bessus, informés que leur compagnon était sauvé, et séduits par la promesse de grandes récompenses qu'Alexandre avait fait proclamer, se concertèrent entre eux, arrêtèrent Bessus et le conduisirent devant Alexandre. Le roi les honora de présents magnifiques. Quant à Bessus, il le livra aux frères de Darius et à ses autres parents, pour qu'ils le punissent eux-mêmes. Ils assouvirent leur vengeance d'une manière cruelle et outrageante; ils coupèrent le corps de Bessus par morceaux et en dispersèrent les membres à coups de fronde[1] ****.

1. Le texte offre ici une lacune considérable. Cette lacune comprend l'espace d'une année. Pour ne pas interrompre le fil de la narration, j'ai intercalé ici la traduction des sommaires grecs que les manuscrits nous ont conservés. Quant aux détails, on les trouvera dans Quinte-Curce, livre VII et VIII, et dans Arrien, livre IV.

Alexandre traverse une région privée d'eau et perd un grande nombre de ses soldats.

Alexandre passe au fil de l'épée, comme coupables de trahison envers les Grecs, les Branchides, relégués jadis par les Perses aux confins de l'empire.

Le roi marche contre les Sogdiens et les Scythes.

Les principaux Sogdiens, condamnés au dernier supplice, sont sauvés miraculeusement.

Alexandre châtie les Sogdiens rebelles, et leur tue plus de cent vingt mille hommes.

Il châtie les Bactriens, soumet les Sogdiens pour la seconde fois, et fonde plusieurs villes dans des emplacements propres à tenir en respect les rebelles.

Troisième révolte des Sogdiens; prise du rocher où ils s'étaient réfugiés.

Chasse dans le pays des Basistes; immense quantité d'animaux sauvages.

Crime commis envers Bacchus; mort de Clitus au milieu d'un banquet.

Mort de Callisthène.

Expédition du roi contre les Nautaques; une partie des troupes périt dans les neiges.

Alexandre est épris de Rhoxane, fille d'Oxyarte; il l'épouse et engage plusieurs de ses amis à se marier avec les filles des Barbares les plus distingués.

Préparatifs d'une expédition contre les Nautaques indiens.

Invasion dans l'Inde et destruction totale de la première nation de ce pays, afin d'intimider les autres.



Digitized by Google

LXXXIV .... Après que le traité fut conclu sous la foi du serment, la reine[1], admirant la grandeur d'âme d'Alexandre, envoya de très-beaux présents, et lui promit une soumission absolue.... Aux termes de la capitulation, les mercenaires sortirent immédiatement de la place, et, arrivés à la distance de quatre-vingts stades, ils établirent sans obstacle leur camp, sans se douter de ce qui allait leur arriver. Alexandre, qui était animé d'une haine implacable contre ces mercenaires, se mit en bon ordre à la poursuite des Barbares; il les attaqua soudain et en fit un grand carnage. Les mercenaires se récrièrent d'abord de ce qu'on avait violé la fo idu serment, et appelèrent sur les coupables la vengeance des dieux. Alexandre, de son côté, cria à haute voix qu'il leur avait permis de sortir de la ville, mais qu'il ne les considérait pas moins comme les ennemis déclarés des Macédoniens. Malgré la grandeur du danger qui les menaçait, ces soldats ne se laissèrent point effrayer : ils se formèrent en carré au centre duquel étaient placés les enfants et les femmes, et firent de tous côtés intrépidement face à l'ennemi. Réduits au désespoir, ils déployèrent toute leur audace et toute leur bravoure éprouvée dans tant de combats, et, comme de leur côté les Macédoniens ne voulaient pas le céder en courage aux Barbares, la lutte devint affreuse. On se battait corps à corps, et divers genres de mort et de blessure atteignirent les combattants. Les Macédoniens arrachaient avec leurs sarisses les boucliers des Barbares et enfonçaient le fer de leurs lances dans la poitrine de l'ennemi. Les Barbares frappaient à leur tour sur les rangs serrés de leurs adversaires qui leur offraient un but immanquable. Enfin beaucoup d'hommes ayant été blessés ou tués, les femmes se saisirent des armes de ceux qui étaient tombés, et combattaient à côté de leurs maris; car l'imminence du danger avait forcé

Alexandre se montre bienfaisant envers la ville de Nysie, à cause de son origine qui se rapporte à la naissance de Bacchus.

Il prend d'assaut Massaque, ville forte.

1. Il est ici probablement question de la reine *Cléophis*, dont parlent Quinte-Curce, VIII, 10, et Justin, XII, 7.

Digitized by Google

ces femmes à faire violence à leur faible naturel. Quelques-unes d'entre elles, tout armées, servaient de boucliers à leurs maris; d'autres, sans armes, se précipitaient sur les ennemis, saisissaient leurs boucliers et en entravaient les mouvements. Enfin tous, hommes et femmes, montrèrent par leur courage malheureux qu'ils préféraient une mort glorieuse à une vie achetée au prix de la lâcheté. [Le combat terminé], Alexandre fit emmener par ses cavaliers la foule inutile et désarmée qui restait, ainsi que les femmes qui avaient survécu au carnage.

LXXXV. Après voir pris d'assaut beaucoup d'autres villes et battu les ennemis qui lui avaient résisté, Alexandre arriva devant un rocher connu sous le nom d'*Aornos*. C'est là que les naturels du pays s'étaient retirés, comme en un lieu de refuge inexpugnable. En effet, la tradition rapporte qu'Hercule l'ancien avait tenté d'investir ce rocher, mais que de grands tremblements de terre et d'autres prodiges l'avaient forcé de renoncer à son entreprise. Alexandre, ayant appris cette tradition, n'en mit que plus d'ardeur à prendre d'assaut cette forteresse et à disputer au dieu la palme de la gloire. Ce rocher avait cent stades de circonférence et seize de hauteur; sa surface était plate et tout arrondie. Au midi, sa base était baignée par l'Indus, le plus grand fleuve de l'Inde; dans tous les autres points il était entouré de ravins profonds et de précipices inaccessibles. Alexandre avait reconnu la difficulté de la position et avait déjà renoncé à prendre la forteresse de vive force, lorsqu'il reçut la visite d'un vieillard accompagné de ses deux fils. Ce vieillard était tout pauvre; depuis longtemps il vivait dans ces contrées; il habitait une grotte où étaient taillés trois lits sur lesquels il se reposait lui et ses deux fils. Ce vieillard, connaissant donc parfaitement les lieux, s'approcha du roi, et, après lui avoir raconté son histoire, il promit de le conduire, par un chemin difficile, dans un endroit qui dominait le rocher occupé par les Barbares. Alexandre [accepta cette offre et] promit de grandes récompenses à ce vieillard qui lui servit de guide. Il s'empara d'abord du passage qui conduit au rocher, et comme il

Digitized

n'y avait point d'autre issue, les Barbares se trouvèrent irrémédiablement bloqués. Puis il employa de nombreux bras à combler les ravins qui entouraient la base du rocher, et poussa vigoureusement le siége par de continuels assauts, livrés pendant sept jours et sept nuits de suite. Dans le premier moment, les Barbares eurent l'avantage à cause de la position naturellement forte qu'ils occupaient, et tuèrent un grand nombre d'assaillants téméraires. Mais lorsque le terrassement fut achevé et que l'on y plaça les balistes, les catapultes et autres instruments de guerre, et surtout lorsqu'ils virent le roi lui-même pousser le siége par sa présence, les Indiens furent épouvantés. Prévoyant avec sa sagacité ordinaire ce qui devait arriver, Alexandre fit sortir la garde qui occupait le passage et laissa aux ennemis la faculté de se retirer. Redoutant la valeur des Macédoniens et l'ardeur guerrière du roi, les Barbares quittèrent le rocher à la faveur de la nuit.

LXXXVI. C'est par ce stratagème qu'Alexandre vainquit les Indiens et se rendit maître du rocher sans coup férir. Après avoir donné au guide les récompenses promises, il se remit en route avec son armée. A cette époque, un chef indien, Aphricès, se trouva sur le passage d'Alexandre avec vingt mille hommes et quinze éléphants. Mais ce chef fut tué par quelques assassins; ils portèrent sa tête à Alexandre, et par ce service ils achetèrent leur propre sûreté. Le roi les incorpora dans son armée et s'empara des éléphants qui erraient dans les champs. Il atteignit ensuite les rives de l'Indus; il prit des barques à trente rames qu'il y trouva toutes préparées, et en construisit un pont flottant. Il fit reposer son armée pendant trente jours et offrit aux dieux de pompeux sacrifices; puis il fit passer ses troupes sur l'autre rive, et fut témoin d'un incident inattendu. Le roi Taxile était mort depuis quelque temps; son fils Mophis[1], qui lui avait succédé, avait auparavant envoyé à Alexandre, qui était alors dans la Sogdiane, une députation chargée de lui offrir ses services pour combattre les Indiens qui lui

1. Quinte-Curce (VIII, 12) l'appelle *Omphis*.

Digitized by Google

résistaient; et dans ce moment même il lui envoya de nouveaux députés pour lui remettre son royaume. Alexandre n'était qu'à quarante stades de distance, lorsque Mophis rangea son armée en bataille, disposa ses éléphants comme pour le combat, et se porta en avant avec ses amis. Lorsque Alexandre vit une si grande armée s'avancer vers lui en ordre de bataille, il s'imagina que les promesses du roi indien n'avaient été qu'un piége pour attaquer les Macédoniens à l'improviste, et il ordonna aux trompettes de sonner la charge. Les soldats se rangèrent donc en bataille et allèrent à la rencontre des Indiens. Mophis s'étant aperçu du trouble des Macédoniens, et en devinant la cause, laissa en arrière son armée et se porta en avant sur son cheval, accompagné d'un petit nombre de gardes, et, après avoir tiré les Macédoniens de leur erreur, il se livra lui et son armée au roi. Ravi de cette démarche, Alexandre lui rendit son empire. Par la suite, il eut toujours en Mophis un ami et un allié fidèle, et lui fit changer son nom en celui de Taxile. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXXXVII. Chrémès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Publius Cornélius et Aulus Posthumius[1]. Dans cette année, Alexandre, après avoir laissé reposer ses troupes dans les États de Taxile, marcha contre Porus, roi des Indiens limitrophes. Ce roi avait plus de cinquante mille hommes d'infanterie, environ trois mille cavaliers, plus de mille chars de guerre et cent trente éléphants[2]. Il avait pour allié un autre roi du voisinage; ce roi s'appelait Embisarus et commandait une armée à peu près aussi forte que celle de Porus. En apprenant que ce roi était encore à quatre cents stades de distance, Alexandre jugea à propos d'attaquer Porus avant sa jonction avec Embisarus. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Porus rangea immédiatement son armée en bataille, et fit occu-

1. Deuxième année de la CXIII^e olympiade; année 327 avant J.-C.
2. Dans l'énumération de ces forces, Arrien et Quinte-Curce ne s'accordent pas avec Diodore.

Digitized

per les ailes par sa cavalerie; il plaça ses éléphants, ornés d'un appareil guerrier formidable, sur le front à des distances égales; les hoplites occupaient les intervalles laissés entre les éléphants et étaient chargés de veiller à ce que ces animaux ne fussent blessés aux flancs. Toute cette disposition présentait l'aspect d'une ville fortifiée : les éléphants servaient de tours, et les soldats figuraient les murs intermédiaires entre les tours. Après avoir reconnu l'ordre de bataille des ennemis, Alexandre disposa de son côté ses troupes de la manière la plus appropriée à la circonstance.

LXXXVIII. Dans l'engagement, qui eut d'abord lieu entre la cavalerie des deux armées, presque tous les chars des Indiens furent détruits; ensuite, les éléphants, faisant usage de l'énorme masse de leurs corps ainsi que de leur force extraordinaire, prirent part au combat : les Macédoniens périrent, les uns écrasés sous les pieds de ces animaux, qui brisaient à la fois les os et les armes; les autres, saisis par les trompes, furent enlevés en l'air, et retombant à terre, essuyèrent des genres de mort affreux; enfin beaucoup d'autres, percés par les défenses des éléphants, et ayant tout le corps lacéré, expirèrent sur-le-champ. Cependant les Macédoniens se défendaient avec intrépidité; ils tuèrent les soldats placés dans les intervalles laissés entre les éléphants et rétablirent le combat. Bientôt ces animaux, irrités par de nombreuses blessures, ne se laissèrent plus retenir par les Indiens, leurs guides. Ils se précipitèrent donc sur les rangs des leurs et foulèrent sous leurs pieds, amis et ennemis. Le désordre fut extrême. Averti du danger, Porus monta lui-même sur le plus fort des éléphants, réunit autour de lui quarante de ces animaux que la frayeur n'avait pas encore saisis, et, se jetant avec cette lourde masse sur les phalanges macédoniennes, en fit un terrible carnage, secondé comme il l'était par la vigueur de son corps, dont la taille surpassait celle de tous ses compagnons d'armes. En effet, Porus avait cinq coudées de haut[1], et sa cuirasse était d'une largeur

1. Deux mètres et demi environ. C'était donc un vrai géant.

double de celle des plus forts guerriers : les lances parties de sa main étaient comme des traits lancés par des catapultes. Les Macédoniens, qui lui étaient opposés, furent épouvantés à la vue de la force extraordinaire de Porus; Alexandre appela près de lui les archers et les bataillons légèrement armés et leur ordonna à tous de lancer leurs traits sur Porus. Les soldats exécutèrent promptement cet ordre; une grêle de flèches tomba sur l'Indien; aucun trait ne porta à faux, la grosseur de Porus servant de but certain. Enfin, après un combat héroïque, Porus, épuisé par la perte du sang qui coulait de ses nombreuses blessures, s'évanouit, et, du haut de l'éléphant qu'il montait, il tomba à terre. Le bruit s'étant répandu que le roi était mort, le reste de l'armée indienne se livra à la fuite et les fuyards furent décimés.

LXXXIX. Alexandre, victorieux dans une si brillante bataille, fit sonner le rappel des troupes. Les Indiens avaient perdu plus de douze mille hommes, parmi lesquels se trouvaient deux fils de Porus et les plus célèbres généraux; plus de neuf mille Indiens furent faits prisonniers, ainsi que quatre-vingts éléphants. Porus, encore respirant, fut confié aux soins des Indiens. Les Macédoniens avaient perdu deux cent quatre-vingts cavaliers et plus de sept cents fantassins. Le roi rendit aux morts les derniers devoirs et honora les braves par des récompenses méritées. Il offrit ensuite un sacrifice au Soleil, comme si ce dieu lui avait accordé la conquête des régions du Levant. La montagne voisine était couverte de sapins élevés, de cèdres, de pins, enfin de bois propres aux usages de la marine; Alexandre en profita pour construire un nombre suffisant de vaisseaux; car il avait le projet de pénétrer jusqu'au bout de l'Inde, de soumettre tous les naturels du pays, et de redescendre le fleuve jusqu'à l'Océan. Il fonda en même temps deux villes[1], l'une au delà du fleuve dans l'endroit où il l'avait traversé, l'autre là où il avait vaincu Porus. Ces travaux furent promptement achevés, grâce au nombre de

1. Nicée et Bucéphala. Voy. chap. xcv.

Digitized by Google

bras qui y étaient employés. Porus, guéri de ses blessures, fut rétabli dans son empire par Alexandre qui admirait la bravoure de ce roi. Alexandre laissa reposer son armée pendant trente jours au sein de l'abondance.

XC. Il existe quelques particularités dans les montagnes du voisinage. Indépendamment des bois de construction maritime qu'on y trouve, le pays produit un grand nombre de serpents d'une dimension prodigieuse : ils ont jusqu'à seize coudées de long[1]. On y voit plusieurs espèces de singes dont la taille varie. Ces animaux ont eux-mêmes suggéré l'art d'en faire la chasse, car ils ont l'instinct imitatif : ils se laissent difficilement prendre de force, tant à cause de leur vigueur corporelle que de leur intelligence. Voici comment s'y prennent les chasseurs : les uns se frottent les yeux avec du miel, les autres se chaussent à la vue de ces animaux; quelques autres attachent autour de leur tête des miroirs; puis ils se retirent en laissant des chaussures entourées de lacets, de la glu à la place du miel, et des nœuds coulants fixés aux miroirs. Aussi, lorsque ces animaux veulent imiter les choses qu'ils ont vu faire, ils se trouvent dans l'impossibilité de s'enfuir; les uns ont leurs paupières collées, les autres leurs pieds liés; d'autres enfin leur corps pris dans des filets. C'est ainsi que la chasse devient facile.

Alexandre frappa de terreur Embisarus, le roi allié de Porus, retardataire. Alexandre passa le fleuve avec son armée et traversa un pays extrêmement fertile. On y trouve des arbres d'une espèce particulière, qui ont soixante-dix coudées de haut[2], et sont d'une épaisseur telle que quatre hommes peuvent à peine les embrasser; ils couvrent de leur ombre un espace de trois plèthres[3]. Ce pays produit aussi une multitude de serpents de petite taille, et de couleuvres variées; les uns ressemblent à des tiges d'airain, les autres portent un panache touffu et velu, et leur mor-

1. Environ huit mètres.
2. Environ trente-cinq mètres.
3. Quatre-vingt-dix mètres carrés.

Digitized by Google

sure cause rapidement la mort. Celui qui en a été blessé souffre d'atroces douleurs et de son corps ruisselle une sueur sanguinolente. C'est pourquoi les Macédoniens, pour se garantir des morsures de ces serpents, suspendaient leurs lits aux arbres et veillaient une grande partie de la nuit. Mais ils furent délivrés de leurs inquiétudes dès qu'ils eurent appris des indigènes la racine qui sert de contre-poison.

XCI. Pendant qu'Alexandre se porta en avant avec son armée, quelques personnes vinrent lui annoncer que le roi Porus, neveu de ce Porus qui venait d'être vaincu, avait quitté son royaume, et s'était réfugié chez la tribu des Gandarides[1]. Alexandre, irrité, détacha Hephæstion avec un corps d'armée et le chargea de donner les États de ce roi à Porus qui était resté fidèle. Alexandre marcha ensuite contre les Adrestes, soumit à son autorité les villes de la contrée, les unes par la force, les autres par la persuasion. De là il entra dans le pays des Cathéens. Chez ce peuple il est d'usage que les femmes se brûlent sur le bûcher de leurs maris[2]. Cet usage avait été établi chez ces Barbares depuis qu'une femme avait empoisonné son mari. Le roi investit la ville la plus forte du pays, la prit d'assaut après avoir couru beaucoup de dangers, et y mit le feu. Il assiégea ensuite une autre ville considérable; mais, sur les instances des Indiens qui se présentaient devant lui sous le costume de suppliants, il les exempta des dangers dont ils étaient menacés. Alexandre, continuant sa marche, se dirigea contre les villes soumises à Sopithès et régies par des lois très-sages. Entre autres maximes qui font l'éloge du gouvernement, il y en a une qui a pour but d'honorer la beauté. On examine les enfants à leur naissance; ceux qui ont les membres bien proportionnés et promettent de devenir forts, sont élevés; ceux, au contraire, dont les corps offrent des vices de conformation, ne sont pas jugés dignes d'être nourris, et on les fait périr. Les mêmes maximes président

1. Quelques auteurs les appellent *Gangarides*.
2. Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours dans l'Hindostan.

Digitized

aussi au mariage ; la dot et d'autres objets précieux ne sont comptés pour rien, la beauté du corps est tout[1]. Aussi la plupart des habitants de ces villes se font-ils remarquer par leurs avantages physiques. Le roi Sopithès surtout était renommé pour sa beauté ; il avait quatre coudées de haut[2]. Il sortit de la ville où était son palais, et se soumit lui et son royaume à l'autorité d'Alexandre ; mais celui-ci, en vainqueur généreux, lui rendit ses États. Sopithès mit beaucoup d'empressement à traiter splendidement pendant plusieurs jours toute l'armée du roi.

XCII. Sopithès offrit à Alexandre des présents nombreux et beaux. Il lui donna cent cinquante chiens admirés pour leur taille, leur force et pour d'autres qualités. On les disait provenant de l'accouplement d'un chien avec des tigresses. Pour convaincre Alexandre de l'excellence de cette race, Sopithès fit entrer dans une enceinte palissadée un lion adulte et lâcher contre ce lion les deux chiens les plus faibles qu'il avait donnés à Alexandre ; mais comme ils n'étaient point assez forts pour terrasser la bête féroce, deux autres furent lâchés. Ces quatre chiens vinrent ainsi à bout du lion. A cet instant, Sopithès envoya dans l'enceinte un homme qui devait couper avec un coutelas la cuisse droite à un de ces chiens. Le roi se récria contre cet acte, et les gardes accoururent pour arrêter le bras de l'Indien ; Sopithès promit de lui donner trois autres chiens à la place de celui-là. Alors le chasseur saisissant la cuisse de l'animal, la coupa lentement sans que le chien émît aucun cri ni hurlement ; mais retenant sa proie avec les dents il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il eut perdu tout son sang et qu'il tomba mort sur le corps de la bête[3].

XCIII. Dans cet intervalle, Hephæstion revint avec son détachement, après avoir soumis une grande partie de

1. Ces détails rappellent ceux qu'un géographe du moyen âge, le Vénitien Marco-Polo, donne des mœurs des habitants de la *Cathaïa*, que plusieurs auteurs ont à tort prise pour la Chine.

2. Environ deux mètres.

3. Voyez sur cette race canine, Aristote, *Hist. animal.*, VIII, 29; et Elien, IV, 19.

Digitized by Google

l'Inde. Alexandre fit l'éloge de sa bravoure. Il envahit ensuite les États de Phégée. Les indigènes accueillirent les Macédoniens avec empressement, et Phégée lui-même se rendit, avec de nombreux présents, au-devant du roi. Alexandre lui laissa son royaume et, après une halte de deux jours, pendant lesquels il reçut avec son armée une brillante hospitalité, il dirigea sa route vers les bords du fleuve Hypanis [1]. Ce fleuve a sept stades de largeur et six orgyes de profondeur [2]; il a le courant très-rapide et le passage en est très-difficile. Alexandre apprit de Phégée qu'au delà de l'Indus se trouvait une contrée déserte dans une étendue de douze journées de marche, et qu'on arrivait ensuite aux bords d'un fleuve appelé le Gange, large de trente-deux stades et le plus profond des fleuves de l'Inde. Au delà du Gange habitaient, au dire de Phégée, les Praïsiens et les Gandarides; Xandramès était leur roi; il avait une armée de vingt mille hommes de cavalerie, de cent vingt mille fantassins, de deux mille chars et de quatre mille éléphants armés en guerre. Alexandre, n'ajoutant point foi à ce récit, fit venir Porus et lui demanda la vérité. Porus affirma que ces renseignements étaient exacts; il ajouta aussi que le roi des Gandarides était un très-faible monarque, sans gloire, et passant pour le fils d'un barbier; que son père, très-bel homme, avait été l'amant de la reine; que celle-ci avait assassiné le roi son mari, et lui avait laissé son royaume. Bien qu'Alexandre comprit qu'une expédition contre les Gandarides fût une entreprise difficile, il n'y renonça pas; plein de confiance dans la bravoure des Macédoniens et dans les sentences des oracles, il avait l'espoir de se rendre également maître de ces Barbares; car, la pythie l'avait surnommé l'*invincible*, et l'oracle d'Ammon lui avait promis l'empire de la terre.

XCIV. Voyant que ses soldats étaient fatigués de ces longues campagnes, et que pendant près de huit ans ils avaient supporté toute sorte de misères, Alexandre jugea

1. C'est de l'Hyphasis et non de l'Hypanis que Diodore veut parler.
2. Environ treize cents mètres de large sur dix de profondeur.

Digitized by Google

nécessaire de se servir de toute son éloquence pour déterminer les troupes à le suivre dans son expédition contre les Gandarides. Beaucoup de soldats avaient péri, et il n'y avait à espérer aucune trêve de la part des ennemis. Les sabots des chevaux étaient usés[1] par les marches continuelles, et la plupart des armes étaient détruites par la rouille. Les soldats n'étaient plus habillés à la grecque; ils étaient réduits à se servir d'habillements barbares, taillés dans les manteaux des Indiens. Pour comble de misère, pendant soixante-dix jours il était tombé des torrents de pluie accompagnés d'éclairs et de tonnerres continuels. Prévoyant que ses troupes se montreraient contraires à ses desseins, il n'espérait plus réussir qu'en se les attachant par de grands bienfaits. Il permit donc à ses soldats de piller le pays ennemi, riche en productions de toutes sortes. Dans les jours où l'armée était ainsi occupée au pillage, Alexandre réunit les femmes des soldats et les enfants qu'ils en avaient; à chacune de ces femmes il distribua une provision de blé pour un mois, et paya aux enfants la solde ordinaire qui revenait à leurs pères. Après que les soldats furent rentrés au camp, chargés d'un immense butin, il les réunit tous en une assemblée, et les engagea, par un discours habile, à marcher contre les Gandarides. Mais les Macédoniens firent la sourde oreille, et Alexandre se vit obligé de renoncer à son entreprise.

XCV. Alexandre se décida donc à mettre ici un terme à son expédition. Il éleva d'abord aux douze dieux des autels de cinquante coudées de haut[2]; il traça ensuite le contour triple de celui d'un camp ordinaire; il creusa un fossé de cinquante pieds de largeur et de quarante de profondeur; et la terre accumulée en dedans du fossé servit à la construction d'un mur considérable. Il ordonna aux soldats d'infanterie de construire, chacun dans sa tente, deux lits de cinq coudées[3], et aux cavaliers d'y ajouter deux man-

1. Il ressort de ce passage que le ferrement des chevaux était à cette époque encore inconnu.
2. Environ vingt-cinq mètres.
3. Plus de deux mètres.

Digitized by Google

geoires, doubles de la grandeur ordinaire; enfin, d'exagérer les proportions de tous les autres points du camp qu'ils allaient quitter. Il agissait ainsi afin de laisser après lui les vestiges d'une expédition héroïque, et, en même temps, de laisser aux indigènes les traces d'hommes d'une force de corps surnaturelle.

Après avoir achevé ces dispositions, il retourna avec toute son armée par les mêmes routes qu'il avait parcourues et atteignit les bords du fleuve Acésine. Il équipa les barques qu'il avait fait construire et en commanda d'autres. En ce même temps, il reçut de la Grèce des troupes d'alliés et de mercenaires, sous les ordres de leurs chefs; ce renfort était formé de plus de trente mille hommes d'infanterie et de près de six mille cavaliers. On lui apporta en même temps des armures complètes élégamment fabriquées, au nombre de vingt-cinq mille, destinées à l'infanterie, et pour cent talents de médicaments[1]. Il distribua le tout aux soldats. Enfin, les préparatifs de la flotte furent achevés; cette flotte se composait de deux cents bâtiments ouverts et de huit cents navires de charge. Des villes fondées sur les rives du fleuve, l'une fut nommée *Nicée*, en souvenir des victoires remportées; l'autre, *Bucéphala*, en l'honneur du cheval d'Alexandre qui fut tué dans la bataille contre Porus.

XCVI. Alexandre s'embarqua sur ces bâtiments avec ses amis et se dirigea vers le midi en descendant le fleuve jusqu'à l'Océan. Le gros de l'armée suivit à pied les rives du fleuve, sous les ordres de Cratère et d'Hephæstion. Arrivé aux confluents de l'Acésine et de l'Hydaspe, Alexandre fit débarquer les soldats et s'avança contre les

1. Les interprètes ont à tort, selon moi, entendu par ἑκατὸν τάλαντα, le *poids* des médicaments; et Miot a rendu φαρμάκων ἑκατὸν τάλαντα, par : *cent talents pesant de drogues et de médicaments*; ce qui ferait environ deux mille six cents kilogrammes de médicamentst Quelque ignorants qu'on suppose les médecins macédoniens, on ne peu. pas croire qu'ils aient destiné une aussi énorme quantité de drogues à une armée qui ne comptait pas cinquante mille hommes. Je persiste donc à prendre ἑκατὸν τάλαντα pour la *valeur monétaire* des φάρμακα ἰατρικά, ainsi nommés par opposition à φάρμακα δηλητήρια, les poisons.

Digitized by Google

Sibes. Ces peuples se disent descendants de ceux qui assiégèrent avec Hercule le rocher Aornos, et qui, après avoir échoué dans ce siége, furent établis dans ce pays par Hercule lui-même. Alexandre avait établi son camp près d'une ville très-célèbre; là il reçut la visite des principaux citoyens qui, rappelant au roi leur origine commune, promirent de se soumettre volontiers à tous ses ordres et lui apportèrent de magnifiques présents. Alexandre accueillit leurs louanges, respecta l'indépendance de leurs cités et porta ses armes chez les nations limitrophes. Il rencontra les Agalasses qui avaient réuni quarante mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers; il leur livra un combat d'où il sortit vainqueur. Les Agalasses perdirent la plupart de leur monde, et se réfugièrent dans les villes du voisinage. Alexandre prit ces villes d'assaut et vendit comme esclaves ceux qui s'y étaient réfugiés. Une autre troupe d'indigènes, au nombre de vingt mille hommes, avait cherché un asile dans une grande ville qu'Alexandre prit également d'assaut; mais comme les Indiens s'étaient barricadés dans les rues et qu'ils se défendaient intrépidement du haut des maisons, ils tuèrent un assez grand nombre de Macédoniens. Irrité de cette résistance, le roi incendia la ville et fit périr dans les flammes la plupart de ses habitants. Le reste des indigènes, au nombre de trois mille, se réfugia dans la citadelle; mais, sur leurs supplications, ils furent épargnés[1].

XCVII. Alexandre se rembarqua avec ses amis et continua sa navigation jusqu'au confluent des deux fleuves cités et de l'Indus. Au point où ces trois fleuves se réunissent, les eaux forment beaucoup de tournants dangereux. Le courant y est si rapide que, malgré l'habileté des pilotes, deux vaisseaux longs chavirèrent et plusieurs autres échouèrent contre le rivage. Le vaisseau commandant fut lui-même battu par d'énormes brisants; le roi se trouva dans un danger extrême; ayant la mort devant les yeux, il ôta son vêtement et cherchait à se sauver en se jetant tout

1. Le texte paraît ici tronqué.

Digitized by Google

nu dans les flots. Ses amis se mirent à nager autour et se préparaient à recevoir le roi au moment où il s'élancerait du navire. Le désordre fut extrême aux environs du bâtiment. Enfin la force des hommes luttant contre la force du fleuve, Alexandre parvint, non sans peine, à se jeter avec ses bâtiments sur le rivage. Ainsi sauvé miraculeusement, il offrit aux dieux un sacrifice, comme s'il avait échappé aux plus grands dangers, après avoir, comme Achille, lutté contre un fleuve.

XCVIII. Alexandre dirigea ensuite son expédition chez les Oxydraques[1] et les Malliens, nations populeuses et guerrières qui avaient réuni plus de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, mille chevaux et sept cents chars de guerre. Ces nations étaient en guerre entre elles, avant l'arrivée d'Alexandre. Lorsque le roi s'approcha de leur pays, elles se réconcilièrent et cimentèrent la paix en donnant et en recevant dix mille jeunes filles pour des mariages réciproques. Cependant ces nations n'entrèrent point en campagne [contre Alexandre], elles se disputaient le commandement suprême et se retirèrent dans les villes du voisinage. Alexandre s'approcha de la première de ces villes et décida de l'emporter d'assaut. Dans ce moment, un des augures, nommé Démophon, vint annoncer que, d'après le vol des oiseaux, le roi recevrait dans ce siége une blessure grave. Il supplia donc Alexandre de se désister pour le moment de son entreprise et de songer à d'autres exploits. Le roi reçut fort mal cet augure et lui reprocha d'entraver le courage des combattants. Puis il fit les dispositions du siége et marcha le premier contre la ville, jaloux de la prendre de vive force. Les machines de guerre allant trop lentement, il enfonça une porte et se précipita dans la ville. Il tua un grand nombre d'ennemis, mit les autres en déroute et les poursuivit jusque dans la citadelle. Pendant que les Macédoniens étaient encore occupés à se battre aux remparts, Alexandre saisit une échelle, l'appliqua contre les murs de la citadelle et, tenant sa rondache au-dessus

1. Le texte porte *Syracuse*. C'est sans doute une erreur de copiste.

Digitized by

de la tête, il se disposa à y monter. L'empressement qu'il mit à prendre la citadelle ne laissa pas aux Barbares le temps de l'arrêter, et il atteignit rapidement le somm t du mur. Les Indiens n'osant pas le combattre corps à corps, lui lancèrent à distance une grêle de javelots et de flèches; le roi en fut accablé. Les Macédoniens [s'en étant aperçus] appliquèrent deux autres échelles; mais, tous s'y précipitant en masse pour y monter, les deux échelles se brisèrent et tous ceux qui s'y trouvaient tombèrent à terre.

XCIX. Le roi, abandonné de tout secours, osa accomplir un exploit inouï et digne de mémoire. Regardant comme honteux de quitter le mur et de rejoindre les siens sans avoir obtenu aucun résultat, il sauta tout armé et seul dans l'intérieur de la ville. Aussitôt les Indiens se jetèrent en masse sur lui; mais il soutint intrépidement le choc des Barbares. Protégé à sa droite par un arbre qui avait sa racine au pied du mur, et à sa gauche par le mur lui-même, il se défendit contre les Indiens. En déployant ce courage, le roi, qui avait déjà accompli tant de hauts faits, ambitionnait de couronner sa vie par la fin la plus glorieuse. Après avoir reçu de nombreux coups sur le casque et sur le bouclier, il fut enfin atteint d'une flèche au-dessous du sein et tomba sur les genoux, épuisé par la blessure. Aussitôt l'Indien qui avait lancé cette flèche accourut bravement et allait porter un second coup, lorsque Alexandre lui enfonça son épée dans l'aine et étendit le Barbare roide mort; saisissant ensuite une branche voisine, le roi se releva et provoqua les Indiens qui voudraient lutter avec lui. Dans ce moment, Peuceste, un des *hypaspistes*[1], monté sur une autre échelle, arriva le premier au secours du roi et le protégea de son bouclier. Après celui-là arrivèrent plusieurs autres Macédoniens, qui frappèrent de terreur les Barbares et sauvèrent Alexandre. La ville ayant été prise d'assaut, les Macédoniens, furieux [de la blessure] du roi, tuèrent tous les Indiens qui leur tombaient sous la

1. Ὑπασπιστής, qui protége avec le bouclier; nom des gardes du roi.

Digitized by Google

main et remplirent la ville de cadavres. Le roi passa plusieurs jours à se faire traiter de sa blessure. Dans cet intervalle, le bruit se répandit que le roi était mort de sa plaie. A cette nouvelle, les Grecs, depuis longtemps établis dans la Bactriane et la Sogdiane, et qui étaient mécontents de se voir comme une colonie transplantés au milieu des Barbares, se révoltèrent contre les Macédoniens. Ils se réunirent au nombre de trois mille et supportèrent beaucoup de fatigues pour retourner dans leur patrie, mais plus tard, après la mort d'Alexandre, ils furent taillés en pièces par les Macédoniens.

C. Remis de sa blessure, Alexandre, pour célébrer sa guérison, offrit des sacrifices aux dieux et prépara à ses amis de grands festins. Il se passa un incident remarquable dans un de ces banquets. Parmi les convives se trouvait un Macédonien nommé Coragus, d'une grande force corporelle et qui s'était souvent distingué par sa valeur dans les combats. Cet homme, emporté par l'ivresse, provoqua à un combat singulier Dioxippe d'Athènes, athlète de profession et couronné plusieurs fois pour les plus brillantes victoires. Les convives, comme on peut se l'imaginer, excitèrent encore davantage les deux rivaux. Dioxippe ayant accepté le défi, Alexandre fixa le jour du combat. Ce jour venu, des milliers de curieux arrivèrent pour assister à ce spectacle. Les Macédoniens et le roi lui-même, comme compatriotes de Coragus, faisaient des vœux pour lui, tandis que les Grecs étaient pour Dioxippe. Le Macédonien entra dans l'arène, revêtu d'armes magnifiques; l'Athénien était tout nu, oint d'huile, et coiffé d'un bonnet rond; tous deux excitaient, par la vigueur et les formes de leur corps, l'admiration des spectateurs qui semblaient assister à un combat des dieux. Le Macédonien, par sa force physique et ses armes resplendissantes, était imposant à voir comme le dieu Mars. Dioxippe, par sa vigueur extraordinaire, par son maintien d'athlète et la massue qu'il maniait si dextrement, offrait un aspect herculéen. Les deux antagonistes s'avancèrent l'un sur l'autre; le Macédonien lança son javelot à une distance déterminée, mais son antagoniste évita le



Digitized by Google

coup par une légère inclinaison du corps. Coragus se porta alors en avant, la sarisse macédonienne en arrêt; Dioxippe le laissa s'approcher et brisa la sarisse d'un coup de massue. Coragus, après avoir échoué dans ses deux attaques, eut recours à l'épée; mais au moment où il la tirait du fourreau, Dioxippe, le prévenant, sauta sur lui d'un bond, arrêta de sa main gauche le bras qui tirait l'épée, et de l'autre, branlant sa massue, il l'appliqua sur les jambes de son antagoniste et le fit rouler à terre; puis il lui posa le pied sur la gorge, et, tenant sa massue haute, il leva les yeux sur les spectateurs.

CI. La multitude applaudit à grands cris à cet acte de bravoure si merveilleux et si extraordinaire. Le roi ordonna de lâcher le vaincu et termina le spectacle : il s'en alla mécontent de la défaite du Macédonien. Dioxippe lâcha son adversaire terrassé et reçut les félicitations de ses compatriotes comme si sa gloire devait rejaillir sur tous les Grecs. Mais la fortune ne laissa pas cet athlète se targuer longtemps de sa victoire; le roi se montra toujours de plus en plus mal disposé à son égard; les amis d'Alexandre et tout ce qu'il y avait de Macédoniens à sa cour, étaient jaloux de la force de Dioxippe [et ils le lui firent bientôt sentir]. Un des domestiques chargés du service de la table, avait reçu l'ordre secret de cacher sous l'oreiller de Dioxippe une coupe d'or, et, dans le repas qui eut lieu ensuite, on accusa de vol l'athlète, en donnant pour preuve la coupe trouvée sous son oreiller. Dioxippe, accablé de honte et d'infamie et voyant les Macédoniens accourir sur lui, sortit de table et se retira bientôt dans sa propre demeure. Là, il écrivit à Alexandre une lettre dans laquelle il lui dévoila toute la machination tramée contre lui; il donna cette lettre aux siens avec la recommandation de la remettre au roi, et se suicida. Si, en acceptant le défi, il avait montré peu de prudence, il était encore bien plus insensé de se donner la mort. Aussi beaucoup de gens critiquèrent cette folie de Dioxippe, en regrettant qu'un si grand corps eût renfermé un si petit esprit. Le roi, à la lecture de la lettre, se montra très-affligé de la mort de l'atlhète et le regretta souvent.

Digitized by Google

Enfin, Alexandre, qui n'avait pas employé Dioxippe de son vivant, aurait voulu l'avoir à son service lorsqu'il n'était plus, et il reconnut qu'on avait calomnié cet homme valeureux, lorsque ses regrets étaient inutiles.

CII. Alexandre ordonna à son armée de marcher de conserve avec les bâtiments; lui-même descendit le fleuve pour se diriger vers l'Océan. Il aborda ainsi dans le pays des Sambastes[1]. Ce peuple est aussi puissant et brave qu'aucune autre nation de l'Inde. Les Sambastes habitent des villes gouvernées démocratiquement. A la nouvelle de l'approche des Macédoniens, ils réunirent soixante mille hommes d'infanterie, six mille cavaliers et cinq cents chars de guerre. Cependant la flotte d'Alexandre s'avançait toujours. Frappés de l'arrivé de l'ennemi, chose aussi nouvelle qu'étrange, intimidés par la renommée des Macédoniens, et cédant aux avis des vieillards qui leur conseillaient de ne pas combattre, les Sambastes envoyèrent cinquante députés, des plus illustres, pour supplier Alexandre de se conduire à leur égard avec humanité. Le roi loua ces députés, leur accorda la paix, et accepta les présents et les honneurs héroïques que lui avaient offerts les indigènes. Il soumit ensuite les Sodres[2] et les Massans qui habitent les deux rives du fleuve. Il fonda dans cette contrée, sur le bord du fleuve, une ville portant le nom d'Alexandrie et y établit dix mille colons. De là, il envahit le territoire du roi Musican; il fit arrêter ce souverain, le tua, et subjugua toute la nation. Il pénétra ensuite dans le royaume de Portican, prit deux villes d'assaut, en abandonna le pillage à ses soldats et mit le feu aux maisons. Portican s'était réfugié dans une place forte, Alexandre le soumit et le tua. Puis, il prit d'assaut toutes les villes de ce roi et les rasa, ce qui répandit la terreur chez les peuples voisins. A la suite de ces exploits, Alexandre dévasta le royaume des Sambastes, détruisit la plupart des villes, vendit les habi-

1. Arrien (VI, 15) les appelle *Abastans*, et Quinte-Curce *Sabraques*.
2. Ce sont les Sydriens ou Scodriens (Denys Périégète, v. 1142), et non les *Sogdiens*, comme le conjecture Wesseling.

Digitized by Google

tants à l'enchère et tailla en pièces plus de quatre-vingt mille Barbares. Tels furent les désastres qu'essuya la nation des Brachmanes. Ceux qui avaient échappé au carnage, vinrent en habits de suppliants implorer la clémence du vainqueur. Le roi châtia les plus coupables et fit grâce aux autres. Le roi Sambus se réfugia avec trente éléphants dans la région située au delà de l'Indus, et échappa ainsi au danger qui le menaçait.

CIII. La ville située à l'extrémité du pays des Brachmans s'appelle Harmatelia; elle se confiait en sa position inaccessible et dans le courage de ses habitants. Alexandre détacha un petit nombre de ses amis avec l'ordre d'attaquer les ennemis, et de céder le terrain s'ils étaient serrés de près. Ce détachement, composé de cinq cents hommes, attaqua les murailles, mais il ne produisit aucun effet. La garnison, au nombre de trois mille hommes, fit une sortie, et les Macédoniens, feignant la terreur, prirent la fuite. En ce moment le roi arriva avec un petit nombre de troupes, et fit face aux Barbares qui poursuivaient son détachement; il s'engagea un combat sanglant dans lequel les Barbares furent, les uns tués, les autres faits prisonniers. Mais beaucoup de soldats du roi, qui avaient été blessés, coururent les plus grands dangers : le fer des flèches lancées par les Barbares était trempé dans du poison[1]; c'est ce qui avait donné aux Indiens tant de confiance pour risquer un combat. Ce poison provenait de quelques espèces de serpents, pris à la chasse et dont ils exposaient les corps au soleil. La chaleur, putréfiant les chairs, en faisait sortir sous forme de gouttelettes un liquide d'où se retirait le poison de ces animaux. Le corps de celui qui en avait été blessé était aussitôt saisi de torpeur suivie bientôt de douleurs aiguës, de convulsions et d'un tremblement général. La

1. Φάρμακον θανάσιμον. Ces deux mots signifient tout simplement *poison*. Les traducteurs qui les rendent par *poison mortel* commettent un pléonasme; car φάρμακον est un mot *anceps* qui ne signifie *médicament* ou *poison* qu'autant qu'il est accompagné des adjectifs ἰατρικόν ou de θανάσιμον, δηλητήριον, etc. Lorsqu'il se trouve seul, c'est le contexte qui indique le sens qu'il faut y attacher.

Digitized by Google

peau devenait froide et livide; à ces symptômes succédaient des vomissements de bile; une sanie noire s'écoulait de la plaie; la putréfaction envahissait les parties nobles du corps et causait une mort affreuse. Ces accidents se manifestaient à la suite d'une légère égratignure aussi bien que d'une large plaie. De la perte de tant de blessés le roi ne s'affligea pas autant que de la maladie de Ptolémée, de celui qui devint roi par la suite et qu'Alexandre aimait alors tendrement. Il arriva, au sujet de Ptolémée, un incident inattendu que quelques-uns attribuent à la providence des dieux : aimé de tout le monde pour ses vertus et surtout pour sa générosité extrême, Ptolémée reçut un secours opportun. Le roi vit dans un songe un dragon tenant dans sa gueule une plante dont cet animal indiquait les propriétés et le lieu où elle croît[1]. A son réveil, Alexandre alla à la recherche de la plante, la broya, l'appliqua sur le corps de Ptolémée[2], lui en donna à boire le suc et rétablit son favori. L'utilité de cette plante étant reconnue, tous les autres blessés s'en servirent et furent de même sauvés.

Alexandre se disposait à faire le siége d'Harmatelia, ville grande et forte, lorsque les habitants se présentèrent à lui en habits de suppliants, se soumirent et obtinrent leur grâce.

CIV. Alexandre continua de naviguer avec ses amis jusque dans l'Océan. Là il aperçut deux îles et il offrit immédiatement aux dieux de pompeux sacrifices. Il fit des liba-

1. Cicéron (*de Divinatione*, II, 66) et Strabon (XV, p. 1052 de l'édit. Casaub.) citent ce même fait. Quelques auteurs ont prétendu que cette plante indiquée par le dragon était l'*aristoloche*. On serait, je crois, fort embarrassé de trouver, parmi le nombre infini des plantes réputées efficaces contre la morsure des serpents, celle qu'Alexandre avait employée pour guérir Ptolémée.

2. Καὶ πιεῖν δούς. Miot a rendu ces mots par : *et il lui en fit boire une infusion*. En étudiant l'histoire de la pharmacologie, on doit reconnaître que la préparation la plus simple, celle qui devait venir la première à l'esprit, est l'extraction du suc de la plante; puis venait la décoction ou la préparation des tisanes, et enfin l'infusion. Cette dernière opération suppose déjà un certain degré de raffinement dans l'art pharmaceutique : c'est un *digestum* par l'eau bouillante.

Digitized by Google

tions et jeta à la mer les grandes et nombreuses coupes d'or [dans lequelles ces libations avaient été faites.] Il éleva ensuite des autels à Téthys et à l'Océan, croyant mettre là un terme à son expédition. De là il retourna en arrière en remontant le fleuve et aborda à Hyala, ville célèbre dont le gouvernement ressemblait à celui de Sparte : deux rois, de deux familles différentes, et par ordre de succession, exerçaient dans la guerre l'autorité suprême, tandis qu'un sénat était à la tête de toute l'administration.

Alexandre mit le feu aux barques avariées et confia le reste de sa flotte à Néarque et à quelques autres de ses amis, avec l'ordre de visiter tout le littoral de l'Océan, jusqu'aux bouches de l'Euphrate, où ils devaient le rejoindre. Quant à lui, à la tête de son armée, il parcourut une grande étendue de pays, dompta ceux qui lui résistaient et traita humainement ceux qui se soumettaient. Il réunit en son pouvoir, sans coup férir, les Arbites et les Gédrosiens. Après avoir ensuite traversé une vaste région privée d'eau et presque déserte, il atteignit les frontières de l'Oritide. Là il divisa son armée en trois corps; Ptolémée reçut le commandement du premier, et Léonnatus celui du second. Ptolémée eut ordre de ravager le littoral, et Léonnatus l'intérieur du pays; Alexandre lui-même dévasta les vallées et les montagnes. C'est ainsi que, en un même moment, une vaste contrée fut désolée par le feu, le pillage et des massacres. Les soldats recueillirent donc en peu de temps une immense quantité de butin; des myriades de Barbares furent égorgés. Épouvantées de ces exécutions sanglantes, les nations voisines, se rangèrent sous l'autorité du roi. Jaloux de fonder une ville sur les bords de l'Océan, il choisit un emplacement favorable dans le voisinage d'un excellent port, et y fonda une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie.

CV. Le roi pénétra par des défilés dans le pays des Orites et le soumit bientôt tout entier à son pouvoir. Les Orites ont à peu près les mêmes mœurs que les Indiens; cependant on y remarque une coutume singulière et tout à fait incroyable. Lorsqu'un homme vient à mourir, les parents,

Digitized by Google

tout nus et armés de lances, emportent le corps. Ils le déposent dans une forêt de chênes, lui ôtent les ornements dont il était revêtu, et le laissent en pâture aux animaux. Puis, ils se partagent les habits du mort, offrent des sacrifices aux héros des enfers et font un repas de famille.

Alexandre pénétra ensuite dans la Gédrosie en longeant les côtes. Il rencontra une tribu inhospitalière et entièrement sauvage. Les indigènes laissent croître leurs ongles depuis leur naissance jusqu'à la vieillesse; ils laissent aussi pousser leurs cheveux, qui sont tout entrelacés ; leur teint est bruni par le soleil, et ils se couvrent de peaux d'animaux sauvages. Ils se nourrissent de la chair des cétacés que la mer rejette ; ils s'en servent en même temps pour construire leurs cabanes. Pour former les murs et le toit, ils emploient, en guise de poutres, les côtes de ces cétacés, qui ont jusqu'à dix-huit coudées de longueur ; la peau écailleuse de ces animaux leur tient lieu de tuiles. En visitant cette nation, Alexandre eut à souffrir du manque de vivres. Il entra ensuite dans un pays désert et dépourvu de tous les animaux utiles à la vie de l'homme : beaucoup de soldats périrent faute de nourriture, l'armée des Macédoniens tomba dans un profond découragement, et Alexandre lui-même ne put contenir son chagrin et sa tristesse; car c'était un spectacle affligeant de voir mourir de faim, sans gloire, dans un désert, tous ces hommes vaillants dont les armes avaient vaincu le monde. Dans cette position critique, le roi envoya quelques coureurs dans la Parthie, dans la Drangiane, dans l'Arie et les autres contrées voisines du désert, avec l'ordre de conduire immédiatement à l'entrée de la Carmanie des dromadaires et des bêtes de somme chargées de provisions. Les messagers se rendirent en hâte chez les satrapes de ces provinces et firent venir dans l'endroit désigné des vivres en abondance. Cependant, avant l'arrivée de ces convois, Alexandre avait déjà perdu sans ressources beaucoup de ses soldats. Après qu'il se fut mis en route, quelques détachements d'Orites attaquèrent Léonnatus, et, ayant perdu beaucoup de monde, ils se retirèrent dans leur pays.

Digitized by

CVI. Alexandre franchit non sans peine ce désert, entra dans une contrée bien habitée et riche en subsistances. Il y fit reposer son armée; et, partant de là, il marcha pendant sept jours à la tête de son armée, en tenue de fête : il imita le triomphe de Bacchus, célébrant sa marche par des banquets et des festins.

Instruit que plusieurs satrapes et gouverneurs militaires avaient abusé de leur autorité en exerçant des violences et des outrages, Alexandre leur infligea une punition méritée. Le bruit de cette justice sévère s'étant répandu, beaucoup de gouverneurs militaires, se sentant également coupables, furent saisis de crainte; quelques-uns, qui avaient à leur solde des mercenaires, s'insurgèrent contre le roi; plusieurs autres rassemblèrent leurs richesses et prirent la fuite. A cette nouvelle, le roi écrivit à tous les satrapes et commandants militaires de l'Asie de licencier tous les mercenaires aussitôt après avoir lu sa lettre.

Vers ce même temps, le roi s'était arrêté dans une ville maritime nommée Salmonte. Pendant qu'il assistait, dans le théâtre, à des jeux scéniques, il apprit l'arrivée des navigateurs qu'il avait envoyés explorer les côtes de l'Océan. Ceux-ci se rendirent sur-le-champ au théâtre, saluèrent Alexandre et lui annoncèrent le succès de leur expédition. Les Macédoniens, joyeux du retour de leurs compagnons d'armes, accueillirent cette nouvelle par de vifs applaudissements. Tout le théâtre était plein d'une joie inexprimable. Les voyageurs exposèrent alors les détails de leur navigation. Ils racontèrent qu'il existait dans l'Océan des flux et des reflux étranges; qu'au moment de la marée basse on voyait les sommets d'îles grandes et nombreuses qui étaient toutes submergées pendant la marée haute[1], et que, tout à coup, lancées par un vent violent, les lames blanchissaient de leur écume tout le rivage; mais que la particularité la plus remarquable était le nombre des

1. A en juger d'après nos propres impressions, ce devrait être en effet un spectacle étrange pour ceux qui, comme les Grecs, n'avaient jamais vu d'autre mer que la Méditerranée où la marée se fait à peine sentir.

Digitized by Google

énormes cétacés qu'ils avaient rencontrés ; que ces animaux, qui menaçaient de renverser les navires, leur avaient causé beaucoup de frayeur et leur avaient d'abord fait craindre pour la vie ; mais qu'en criant tous comme d'une seule voix, et en joignant à ces cris le bruit de leurs armes et le son des trompettes, ils étaient parvenus à épouvanter ces monstres, qui s'étaient replongés dans l'abîme[1].

CVII. Après avoir écouté ce récit, le roi donna aux commandants de la flotte l'ordre de diriger leur navigation vers les bouches de l'Euphrate ; puis il se mit lui-même en route avec son armée et atteignit après une longue marche les frontières de la Susiane.

En ce temps, Calanus l'Indien, qui avait fait de grands progrès dans la philosophie, et qui jouissait de la faveur d'Alexandre, mit fin à sa vie d'une façon bien étrange. Cet homme, qui avait vécu soixante-treize ans, sans avoir jamais éprouvé d'infirmités, décida de quitter la vie, comme ayant comblé la mesure de bonheur que la nature humaine puisse atteindre. Sous l'influence d'une maladie qui faisait de jour en jour de rapides progrès, il pria le roi de faire construire un grand bûcher et d'ordonner à ses domestiques de mettre le feu après qu'il y serait monté. Alexandre chercha d'abord à le détourner de ce projet ; mais voyant que tout était inutile, il accorda la demande de l'Indien. Le bûcher fut préparé, et une foule immense se réunit pour assister à ce singulier spectacle. Conformément aux doctrines qu'il professait[2], Calanus monta courageusement sur le bûcher et périt dans les flammes. Parmi les spectateurs, les uns taxaient cet acte de folie, les autres y voyaient l'ostentation d'une vaine gloire ; quelques-uns, cependant, admiraient cette force d'âme et ce mépris de la mort. Le roi fit à Calanus de magnifiques funérailles.

Alexandre se rendit ensuite à Suse, où il épousa la fille aînée de Darius, Statira, et donna en mariage à Hephæstion la plus jeune, nommée Drypetis. Il conseilla aux plus dis-

1. Comparez Arrien, VI, 21 ; et Quinte-Curce, IX, 10.
2. L'une des principales doctrines des Brachmans (Brahmines) était l'immortalité de l'âme.

Digitized by

tingués de ses favoris d'en faire autant et de s'allier aux filles les plus nobles de la Perse.

CVIII. A cette même époque arrivèrent à Suse trente mille Perses, tous extrêmement jeunes et choisis parmi les plus beaux et les plus robustes. Ils avaient été rassemblés d'après les ordres du roi et instruits pendant un temps suffisant dans l'art de la guerre. Ils étaient tous superbement armés à la macédonienne, et avaient élevé un camp sous les murs de la ville. Là ils montraient au roi par des exercices militaires les progrès qu'ils avaient faits dans leurs études ; ils furent traités avec distinction. Le roi avait organisé ce corps, capable de se mesurer avec la phalange macédonienne, depuis que les Macédoniens s'étaient refusés à passer le Gange, depuis que souvent dans des assemblées ils avaient élevé des clameurs d'indiscipline, enfin depuis qu'ils persiflaient sa descendance de Jupiter Ammon. Telle était alors la situation d'Alexandre.

A Harpalus avaient été confiées la garde des trésors de Babylone, et la perception des impôts. Dès que le roi eut entrepris une expédition dans l'Inde, Harpalus crut que son maître n'en reviendrait plus. Il se livra alors à une vie luxurieuse et se déclara d'abord satrape d'une grande partie de la contrée ; il outrageait les femmes des Perses, s'abandonnait à de coupables amours avec les Barbares, et dilapidait par ces jouissances effrénées une grande partie du trésor. Il faisait venir de fort loin, de la mer Rouge, une énorme quantité de poissons. Il appela d'Athènes la plus célèbre des courtisanes, nommée Pythonice ; il la combla de présents royaux pendant qu'elle vécut, et après sa mort il lui fit de magnifiques funérailles et lui éleva dans l'Attique un riche monument funèbre. Après cela, il fit venir de l'Attique une autre courtisane nommée Glycère ; il vivait avec elle dans la jouissance et les dissipations. Pour se ménager un refuge, en cas d'un revers de la fortune, il s'était montré généreux envers le peuple d'Athènes. Au retour de l'Inde, Alexandre punit de mort plusieurs satrapes contre lesquels s'étaient élevées des accusations. Harpalus, craignant le même châtiment, réunit cinq mille talents d'argent

Digitized by Google

prit à sa solde six mille mercenaires et quitta l'Asie pour se rendre dans l'Attique. Mais comme personne ne semblait s'intéresser à lui, il laissa ses mercenaires au cap Ténare, dans la Laconie, prit avec lui une partie de ses trésors, et vint se présenter en suppliant devant le peuple d'Athènes. Mais Antipater et Olympias avaient demandé son extradition, et bien qu'il eût dépensé beaucoup d'argent pour corrompre les orateurs populaires d'Athènes, il s'échappa et vint rejoindre à Ténare ses soldats mercenaires. De là il aborda en Crète où il fut assassiné par Thimbron, un de ses amis. Les Athéniens firent une enquête au sujet des largesses d'Harpalus et condamnèrent Démosthène et quelques autres orateurs convaincus de corruption.

CIX. Pendant qu'on célébrait les jeux olympiques, Alexandre fit proclamer à Olympie que tous les bannis pourraient rentrer dans leurs foyers, à l'exception des sacriléges et des assassins. En même temps, il congédia les plus anciens citoyens qui servaient dans l'armée, au nombre d'environ dix mille. En apprenant que beaucoup d'entre eux étaient endettés, il acquitta en un seul jour pour près de dix mille talents de dettes[1]. Les Macédoniens qui, après le départ de ces vétérans, restaient encore dans l'armée, se montrèrent mécontents et murmurèrent dans l'assemblée. Irrité de cette infraction à la discipline, Alexandre leur adressa de vifs reproches. Il intimida tellement la foule assemblée, qu'en descendant de la tribune il put oser arrêter de sa propre main les auteurs des désordres et les livrer à ses satellites pour recevoir la punition méritée. Mais comme la sédition continua à s'accroître, le roi choisit parmi les Perses les officiers généraux. Alors les Macédoniens, pleins de repentir, vinrent en pleurant demander leur pardon qu'Alexandre n'accorda qu'après beaucoup de sollicitations.

CX. Dans cette année, Anticlès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Cornélius et Quin-

1. Cinquante-neuf millions de francs.

Digitized by

tus Popilius[1], Alexandre remplit les vides de son armée par des Perses et en établit mille à sa cour, pour lui servir d'hypaspistes ; enfin, il eut tout autant de confiance en ses nouvelles troupes qu'en les Macédoniens.

Dans ce même temps, arriva Peuceste, amenant avec lui vingt mille archers et frondeurs perses, qui, incorporés dans les anciennes troupes, formèrent une armée complète, entièrement refondue et tempérée, selon les vues d'Alexandre, par le mélange des deux nations. Le roi se fit aussi rendre un compte exact du nombre des enfants nés du commerce des Macédoniens avec les femmes captives. Le nombre de ces enfants s'élevait à près de dix mille. Il leur assigna une paye convenable pour leur entretien de personnes libres et pourvut à leur éducation en leur donnant des maîtres qui devaient les instruire[2].

Le roi se remit ensuite en marche, quitta Suse, passa le Pasitigre, et établit son camp dans les villages appelés les *Cares*[3]. De là après quatre jours de route il atteignit Sita et se rendit ensuite à Sambana, où il s'arrêta pendant sept jours. De là, en trois jours de marche, il arriva avec son armée dans le pays des Célons, où s'est maintenue jusqu'à ce jour une race de Béotiens qui, ayant été transportée dans cette contrée lors de l'expédition de Xerxès, a conservé encore les mœurs de la patrie. Ces Béotiens parlaient deux idiomes; l'un était semblable à celui des indigènes; l'autre renfermait un très-grand nombre de mots et plusieurs idiotismes de la langue grecque. Alexandre resta quelques jours dans ce pays ; de là, il se rendit par curiosité, se détournant un peu du chemin direct, dans la Bagistane, contrée divine, fertile en arbres fruitiers et riche en toutes choses qui peuvent contribuer aux jouissances de la vie. Il arriva ensuite dans un pays qui nourrit d'immenses troupes de chevaux (on y comptait, dit-on, jadis plus de cent

1. Troisième année de la CXIIIe olympiade; année 326 avant J. C.

2. Ce détail, en apparence infime, est un indice de la véritable grandeur d'Alexandre.

3. Ce nom paraît venir du Chaldéen, בר (*kar*), *troupeau*, pour indiquer la richesse de ces hameaux.

Digitized by Google

soixante mille de ces animaux à l'état sauvage; mais à l'époque d'Alexandre il n'y en avait plus que soixante mille). Le roi resta trente jours dans ce pays. De là, il atteignit en sept jours Ecbatane dans la Médie. Cette ville a, dit-on, deux cent cinquante stades de tour[1]; elle est la résidence royale de toute la Médie et renferme d'immenses trésors. Alexandre y laissa se reposer ses troupes pendant quelque temps, célébra des jeux scéniques et donna des banquets à ses amis. Ce fut là qu'Hephæstion, par suite d'une orgie, tomba malade et mourut. Profondément affligé de cette mort, le roi chargea Perdiccas de transporter le corps d'Hephæstion à Babylone où il avait l'intention de l'ensevelir avec pompe.

CXI. Dans le cours de ces événements, la Grèce fut le théâtre de troubles et de mouvements insurrectionnels. La guerre Lamiaque venait d'éclater par les causes suivantes : Alexandre avait ordonné à tous les satrapes de congédier leurs troupes mercenaires. Depuis l'exécution de cet ordre, beaucoup de ces soldats licenciés parcouraient en vagabonds toute l'Asie et ne vivaient que de rapines. Plus tard, ils se réunirent et mirent à la voile pour le cap Ténare en Laconie. Les satrapes et les autres généraux perses, derniers débris de l'empire de Darius, s'étaient également embarqués pour le cap Ténare, après avoir rassemblé leurs richesses et joint leurs soldats aux troupes mercenaires. Enfin, Léosthène, l'Athénien, homme d'un brillant courage et très-hostile à Alexandre, fut nommé commandant en chef. Ce général eut un entretien secret avec le sénat de Sparte qui lui donna cinquante talents pour la solde des troupes et une quantité d'armes suffisante pour les besoins de la guerre. Il envoya ensuite une députation chargée de demander du secours aux Étoliens, qu'il savait mal disposés pour le roi et pourvut ainsi à tout ce qui est nécessaire à une entrée en campagne. Telles sont les dispositions que prenait alors Léosthène pour une guerre qu'il prévoyait devoir être sérieuse.

1. Plus de trente-six kilomètres.

Digitized by

Alexandre marcha promptement contre les Cosséens, qui avaient refusé de se soumettre. Cette nation, très-puissante, habite les montagnes de la Médie. Confiants dans la position forte des lieux ainsi qu'en leur bravoure, les Cosséens avaient toujours repoussé tout joug étranger et avaient conservé leur indépendance sous la domination des Perses ; et même actuellement, ils ne se laissaient pas intimider par la valeur des Macédoniens. Mais le roi qui avait occupé d'avance les défilés, dévasta la plus grande partie du pays des Cosséens, l'emporta dans toutes les rencontres, tua beaucoup de Barbares et fit un grand nombre de prisonniers. Les Cosséens, vaincus partout et affligés de la perte de tant de prisonniers, furent obligés de se soumettre pour racheter la liberté des leurs. Ils se rendirent donc à discrétion, et obtinrent la paix, à la condition de vivre dans l'obéissance aux ordres du roi. Après avoir soumis en quarante jours entiers la nation des Cosséens, et fondé des villes considérables dans les positions les plus fortes du pays, il accorda à ses troupes quelque temps de repos.

CXII. Sosiclès étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Lucius Cornélius Lentulus et Quintus Popilius[1]. Dans cette année, Alexandre, après avoir dompté les Cosséens, se remit en mouvement avec son armée et se dirigea sur Babylone ; il marcha lentement, à petites journées, et faisant souvent halte. A trois cents stades de Babylone, il rencontra les Chaldéens, si renommés pour leur science astronomique et dans l'art de prédire l'avenir par l'observation perpétuelle des astres ; ils lui avaient envoyé en députation les hommes les plus âgés et les plus savants de leur pays. Sachant d'avance, par l'inspection des astres, que le roi devait mourir à Babylone, ces députés avaient ordre de prévenir le roi du danger qui le menaçait, et d'empêcher, par tous les moyens, son retour dans cette ville. Ils étaient en même temps chargés de lui annoncer qu'il échapperait à ce danger s'il relevait le tombeau de

1. Quatrième année de la CXIII^e olympiade ; année 325 avant J. C. Suivant Wesseling, les noms des consuls et de l'archonte sont une interpolation.

Digitized by Google

Bélus, détruit par les Perses, et si, abandonnant la direction projetée, il se détournait de la ville. Béléphantès, chef des députés chaldéens, n'osa pas aborder le roi de crainte de l'irriter par son discours. Il confia donc tous ces détails à Néarque, un des amis intimes d'Alexandre, et le pria de les communiquer au roi. En apprenant la prédiction des Chaldéens par l'intermédiaire de Néarque, Alexandre en fut vivement alarmé, et songeant à la sagacité de ces hommes, il en fut de plus en plus troublé. Enfin, il envoya à Babylone le plus grand nombre de ses amis, tandis que lui-même, faisant un détour, vint tranquillement camper à deux cents stades de Babylone. Tout le monde en fut surpris. Plusieurs Grecs, Anaxarque avec les philosophes de son école[1], allèrent trouver le roi, et, après avoir appris la cause de cette détermination, employèrent tous leurs raisonnements pour décider le roi à mépriser toute science divinatoire, et surtout celle tant vantée des Chaldéens. Convaincu par les raisonnements des philosophes et guéri en quelque sorte de la blessure dont son esprit était atteint, le roi changea de résolution, et rentra avec son armée dans Babylone. Les habitants s'empressèrent, comme précédemment, de bien accueillir les soldats; tous se livrèrent aux plaisirs et se reposèrent au sein de l'abondance. Tels sont les événements arrivés dans cette année.

CXIII. Agésias étant archonte d'Athènes, Caïus Popilius et [Lucius] Papirius consuls à Rome, on célébra la CXIVe olympiade, dans laquelle Micinas de Rhodes fut vainqueur à la course du stade[2]. Dans cette année arrivèrent à Babylone des envoyés de presque toute la terre; les uns félicitaient le roi de ses victoires; les autres lui offraient des couronnes, beaucoup d'entre eux lui apportaient des présents magnifiques, d'autres encore conclurent avec lui des traités d'amitié ou d'alliance; enfin quelques-uns vinrent pour se disculper des torts qui leur étaient reprochés. Outre les nations, les villes et les souverains de l'Asie lui offrirent

1. Sur Anaxarque, accompagnant Alexandre dans son expédition. Voy. Diogène Haërce, IX, 58, et Justin, XII, 13.

2. Première année de la CXIVe olympiade; année 324 avant J. C.

Digitized by Google

leurs hommages; l'Europe et la Libye avaient député un grand nombre de représentants. Parmi ceux de la Libye, on remarquait les envoyés carthaginois et libyphéniciens, ainsi que ceux de tous les peuples qui habitent le littoral jusqu'aux colonnes d'Hercule. Quant aux envoyés de l'Europe, on remarquait ceux des villes grecques, de la Macédoine, de l'Illyrie et de la plus grande partie des côtes de la mer Adriatique; enfin ceux des peuplades de la Thrace et des Galates, leurs voisins, dont la race commençait alors à être connue chez les Grecs. Alexandre se fit donner la liste de toutes ces députations et arrêta lui-même l'ordre dans lequel elles lui seraient présentées. Il reçut d'abord ceux qui étaient chargés de traiter des choses sacrées; ensuite ceux qui venaient lui offrir des présents; puis ceux qui avaient quelque différend à régler avec leurs voisins; en quatrième lieu, ceux qui étaient chargés d'affaires privées; en cinquième lieu, ceux qui se refusaient à l'exécution de l'ordonnance relative au rappel des bannis. Il donna donc d'abord audience aux Éliens, aux Ammoniens, aux Delphiens, aux Corinthiens, aux Épidauriens, ainsi qu'aux autres, en assignant à tous leur rang selon la célébrité des temples. Il accueillit avec bienveillance toutes ces députations, répondit à chacune d'elles et les congédia aussi satisfaites que possible.

CXIV. Après avoir renvoyé les députations, le roi s'occupa des funérailles d'Hephæstion. Il avait mis tant de soin à la préparation de cette pompe funèbre, que, de mémoire d'homme, on n'en avait vu d'aussi magnifique, et que la postérité n'en devait voir de plus belle; car le roi affectionnait vivement ce favori, et après sa mort il l'honora au delà de toute expression. Pendant sa vie, il l'avait traité avec plus de distinction que tous ses amis, bien que Cratère le lui disputât en affection. Lorsqu'un jour l'un des favoris lui disait que Cratère ne l'aimait pas moins qu'Hephæstion, le roi s'écria : « Cratère aime le roi, mais Hephæstion aime Alexandre. » On se rappelle que, lorsque dans sa première entrevue, la mère de Darius avait salué Hephæstion comme roi, et qu'elle allait réparer sa méprise, Alexandre lui dit :

Digitized by Google

« Ne vous mettez pas en peine, ô ma mère, car lui aussi est Alexandre. » En un mot, Hephæstion jouissait d'un tel crédit, d'une telle liberté de paroles, qu'Olympias, qui en ennemie jalouse l'avait maltraité dans une lettre et menacé de tout son ressentiment, reçut de lui une vive réprimande dans une lettre qui se terminait ainsi : « Cessez vos calomnies, ainsi que votre courroux et vos menaces ; sinon, sachez que nous ne nous en soucions que médiocrement; car Alexandre est plus fort que tous. »

Le roi, tout occupé aux préparatifs de la pompe funèbre, ordonna aux villes voisines de contribuer, chacune selon ses moyens, à l'éclat des funérailles. Il prescrivit à tous les habitants de l'Asie d'éteindre soigneusement ce que les Perses appellent *le feu sacré*, et de ne le rallumer qu'après les obsèques. Cet usage ne se pratiquait chez les Perses qu'à la mort de leurs rois. Le peuple regarda cet ordre comme d'un mauvais augure et comme un présage annonçant la mort du roi. Il y eut encore d'autres prodiges annonçant également la fin prochaine d'Alexandre; mais nous en parlerons bientôt, lorsque nous aurons fini le récit des funérailles d'Hephæstion.

CXV. Tous les officiers et amis du roi, empressés de lui faire leur cour, firent fabriquer des images d'Hephæstion en ivoire, en or et en d'autres matières précieuses. Alexandre lui-même rassembla des architectes et une multitude d'ouvriers, chargés de démolir le mur de la ville dans une étendue de dix stades et de mettre de côté les briques cuites. Puis il traça l'emplacement qui devait recevoir le bûcher, construit sous la forme d'un quadrilatère, chaque côté ayant un stade de dimension[1]. Cette bâtisse carrée était divisée en trente compartiments, recouverts de trente palmiers. Le contour était garni de toutes sortes d'ornements. La base reposait sur deux cent quarante proues de quinquérèmes, munies de leurs épotides[2], qui portaient deux archers à genoux, de quatre coudées de hauteur[3],

1. Cent quatre-vingt-quatre mètres.
2. Saillies de la proue.
3. Deux mètres.



Digitized by Google

ainsi que des statues d'hommes armés, de cinq coudées d'élévation. Les intervalles de ces pilotis étaient remplis par des draperies de pourpre. Au-dessus de cela reposait un second étage, orné de candélabres de quinze coudées de haut[1], dont les anses étaient représentées par des couronnes d'or; au-dessus de la flamme qui s'en échappait étaient figurés des aigles aux ailes déployées et dont les têtes s'inclinaient en bas, et les piédestaux étaient ornés de dragons dont les regards fixaient les aigles. Au troisième étage étaient figurées des chasses de diverses espèces d'animaux; au quatrième, le combat des centaures, sculptés en or; au cinquième, alternativement des lions et des taureaux, également sculptés en or. La partie supérieure était remplie d'armures macédoniennes et barbares, indiquant tout à la fois les victoires et les défaites. Au sommet étaient placées des statues creuses de sirènes dont la capacité pouvait contenir ceux qui devaient chanter les hymnes funèbres en l'honneur du mort. Enfin, tout le monument avait plus de cent trente coudées de haut. Tous les officiers et soldats, ainsi que les envoyés et les indigènes, avaient rivalisé de zèle pour contribuer à l'éclat de cette pompe funèbre pour laquelle furent, dit-on, dépensés plus de douze mille talents[2]. Enfin, pour que tout fût en harmonie avec la magnificence de ces obsèques, Alexandre ordonna à tous de sacrifier à Hephæstion, comme à un dieu du premier ordre. Le hasard amena Philippe, un des amis d'Alexandre, apportant l'ordre de l'oracle d'Ammon de sacrifier au dieu Hephæstion. Joyeux de ce que la divinité eût ainsi sanctionné ses intentions, le roi offrit le premier un sacrifice pour lequel avaient été choisies dix mille victimes de toute espèce, et traita splendidement toute la population.

CXVI. Ces obsèques terminées, le roi passa sa vie dans les plaisirs et les fêtes. Il paraissait être arrivé au faîte de la puissance et de la prospérité, lorsque le destin vint abréger le terme naturel de son existence. Aussitôt la divinité

1. Environ sept mètres.
2. Environ soixante-six millions de francs.

Digitized by Google

annonça par plusieurs prodiges la fin d'Alexandre. Ce roi se fit un jour oindre de parfums : ses vêtements royaux et son diadème étaient déposés sur un trône. [Tout à coup] un indigène, qui avait été enchaîné, rompit ses liens et franchit inaperçu et impunément les portes du palais ; puis il revêtit les habits royaux, ceignit le diadème, s'assit sur le trône, et resta immobile. Surpris de cette étrange action, le roi s'approcha du siége et demanda doucement à cet homme : « Qui êtes-vous et que voulez-vous? » Cet homme répondit qu'il n'en savait absolument rien. Le prodige fut rapporté aux devins, qui émirent l'avis de faire mourir cet homme afin de détourner sur lui le malheur prédit par l'augure. Alexandre reprit alors ses habits et sacrifia aux dieux *Apotropéens*[1]. Il fut alors vivement alarmé; car il se rappelait en même temps la prédiction des Chaldéens, et il en voulait aux philosophes qui lui avaient conseillé d'entrer dans Babylone. L'art des Chaldéens et l'habileté de ces astrologues le remplissaient d'étonnement ; enfin il maudissait tous ces philosophes qui, par leurs sophismes, voulaient combattre la puissance de la fatalité.

Peu de temps après, un autre augure vint menacer la royauté. Alexandre voulut un jour visiter le lac de la Babylonie ; il s'embarqua avec ses amis; pendant plusieurs jours, la barque qu'il montait resta séparée de toutes les autres, et, voguant ainsi au hasard, il commença à craindre pour sa vie. Puis, il se trouva engagé dans un canal étroit, bordé d'arbres si touffus qu'une de leurs branches enleva le diadème du roi et le fit tomber dans le lac. Un des rameurs se jeta à la nage, et, pour sauver le diadème, il le mit sur sa tête et revint dans la barque en nageant. Enfin, le roi recouvra le diadème et n'échappa au danger qu'après avoir erré pendant trois jours et trois nuits. De retour à Babylone, il soumit ce nouvel augure à la science des devins.

CXVII. Les devins conseillèrent d'offrir immédiatement aux dieux de pompeux sacrifices. Il se rendit ensuite à un banquet auquel l'avait invité un de ses favoris, Médius le

1. Θεοὶ ἀποτροπαῖοι, dieux qui détournent le malheur.

Digitized by

Thessalien. Là, il but du vin immodérément et vida à la fin du banquet la grande coupe d'Hercule. Tout à coup, comme frappé d'un coup violent, il poussa un grand soupir et fut emporté sur les bras de ses amis. Les domestiques le placèrent aussitôt sur son lit et veillèrent auprès de lui assidûment. Comme le mal faisait des progrès, les médecins furent appelés, mais aucun ne put le guérir. Enfin, en proie à d'horribles souffrances, et désespérant de sa vie, le roi ôta son anneau du doigt et le remit à Perdiccas. Lorsque ses amis lui demandèrent à qui il léguait la royauté, il répondit : « Au plus vaillant. » Dans les dernières paroles qu'il prononça, il recommandait à ses principaux amis d'honorer sa tombe d'un grand combat funéraire[1]. Telle fut la fin d'Alexandre; il avait régné douze ans et sept mois Dans cet espace de temps, il avait accompli les plus grands exploits, tels que n'en avait fait aucun roi avant lui, et que n'en accomplirent aucun de ceux qui ont régné depuis jusqu'à nos jours. Comme quelques historiens, en parlant de la mort de ce roi, disent qu'il avait péri par le poison, nous croyons nécessaire de ne pas passer sous silence les raisons qu'ils en donnent.

CXVIII. Voici ce que prétendent ces historiens. Antipater, laissé en Europe comme gouverneur militaire, était en querelle avec Olympias, mère du roi. Antipater s'inquiétait d'abord peu d'Olympias, tant qu'Alexandre n'avait pas accueilli les accusations calomnieuses de sa mère. Mais comme cette haine allait par la suite en augmentant, et que le roi se faisait un devoir religieux de ne rien refuser à sa mère, Antipater fit éclater en plusieurs circonstances les ressentiments qu'il nourrissait contre le roi. A cela il faut ajouter que le meurtre de Parménion et de Philotas avait fait trembler les amis d'Alexandre. Antipater se servit donc de l'intermédiaire de son fils, échanson du roi, pour donner à celui-ci un breuvage empoisonné[2]. La mort d'Alexan-

1. Comparez ce passage avec le commencement du livre suivant.

2. Quinte-Curce, X, 10 : *Veneno necatum esse credidere plerique; filium Antipatri inter ministros Iollam nomine, patris jussu dedisse.* La mort d'Alexandre peut avoir été naturellement l'effet d'une apoplexie

Digitized by Google

dre consolida la puissance d'Antipater en Europe; et depuis que Cassandre son fils lui avait succédé, beaucoup d'historiens n'osèrent parler de cet empoisonnement. Quoi qu'il en soit, Cassandre se montra ouvertement par ses actions toujours très-opposé aux intérêts d'Alexandre. Il assassina aussi Olympias et laissa son corps sans sépulture[1]; enfin il s'empressa de relever la ville de Thèbes qu'Alexandre avait détruite.

La mort d'Alexandre rendit inconsolable Sisyngambris[2], mère de Darius : déplorant l'abandon où elle se trouvait, et, arrivée à l'extrême limite de sa carrière, elle expira cinq jours après, terminant ainsi sa vie tristement, mais non sans gloire.

Nous terminons ce livre à la mort d'Alexandre, ainsi que nous l'avions dit au commencement. Dans le livre suivant, nous exposerons l'histoire de ses successeurs.

foudroyante qui s'observe fréquemment chez les personnes livrées aux excès de la boisson.

1. Voyez plus bas, XIX, 51.

2. Miot, dans sa traduction, semble faire entendre que la mère de Darius s'est laissée mourir de faim dans une chambre obscure. Voici comment il traduit : « Sisygambris, mère de Darius, déplorait dans sa douleur l'abandon où elle allait se trouver; arrivée, comme elle l'était par son âge, pour ainsi dire à l'extrémité de la ligne de la vie, *elle résolut fermement de renoncer à la lumière ainsi qu'à la nourriture*, et mourut le cinquième jour après le trépas d'Alexandre. » Le texte grec porte : Σισύγγαμβρις, ἡ Δαρείου μήτηρ, πολλὰ καταθρηνήσασα, πεμπταία κατέστρεψε τὸν βίον, ἐπιλύπως μὲν, οὐκ ἀκλεῶς δὲ προεμένη τὸ ζῆν. On voit qu'il n'y est nullement question « *de la ferme résolution de renoncer à la lumière, ainsi qu'à toute nourriture.* » Miot a emprunté cette phrase à la traduction latine, quelquefois inexacte, de Rhodoman, qui dit : *Mater Darii Sisygambris cum et Alexandri mortem intempestivam et suam jam ab omnibus desertæ calamitatem lacrimis effusissimis deplorasset, in extrema vitæ (quod dicitur) linea* CIBUM ET LUCEM AVERSATA, *die quinto per inediam*, etc. J'ai insisté sur tout cela pour faire voir combien il importe d'écrire l'histoire avec les textes originaux sous les yeux, et non pas avec des traductions plus ou moins fidèles. Un historien doit être en même temps bon philologue et critique sagace.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google